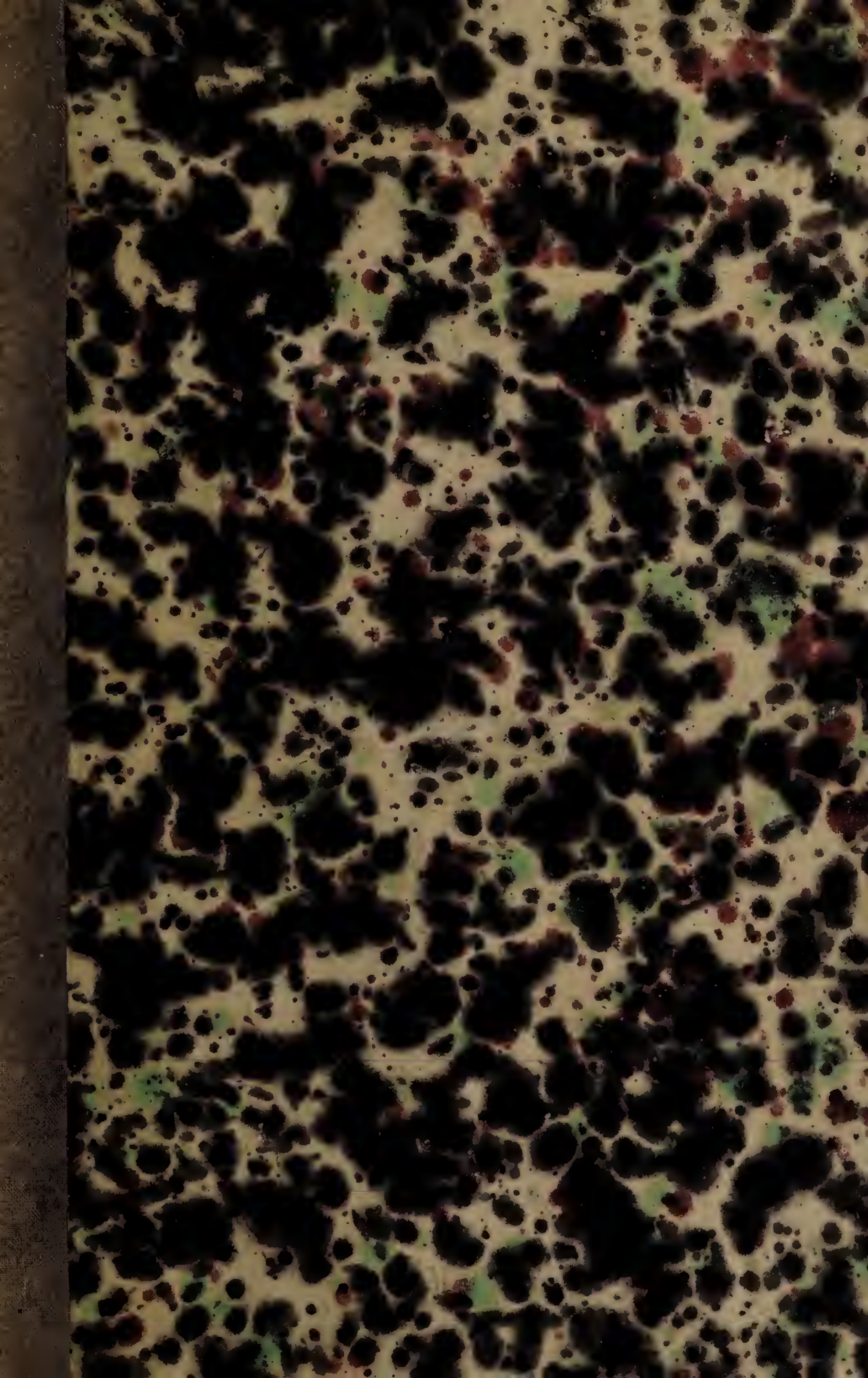


MOEURS,

USAGES ET COSTUMES

DE TOUS LES

PEUPLES DU MONDE.

On souscrit à la même Librairie

AUX OUVRAGES SUIVANTS :

MONUMENTS LES PLUS REMARQUABLES

DE

TOUTES LES PARTIES DU MONDE;

SUITE INDISPENSABLE AUX

MŒURS, USAGES ET COSTUMES,

DE TOUS LES PEUPLES;

100 LIVRAISONS, CONTENANT PLUS DE 250 SUJETS, AVEC TEXTE.

COSTUMES DE TOUS LES ORDRES RELIGIEUX,

AVEC

UN TEXTE EXPLICATIF ET HISTORIQUE,

100 LIVRAISONS GRAND IN-8°, PAPIER VÉLIN SATINÉ,

AVEC

100 TRÈS-BELLES PLANCHES COLORIÉES AVEC LE PLUS GRAND SOIN.

NOUVEAU DICTIONNAIRE

DE LA CONVERSATION,

OU

RÉPER[illegible]VERSEL

DE TOUTES LES CONNA[illegible]TILES;

50 volumes grand in-8°, contenant la matiè[illegible]naires

AVEC 200 BELLES GRAVURES REPRÉSENTANT PLUS DE 1000 SUJETS.

MŒURS,

USAGES ET COSTUMES

DE TOUS LES

PEUPLES DU MONDE,

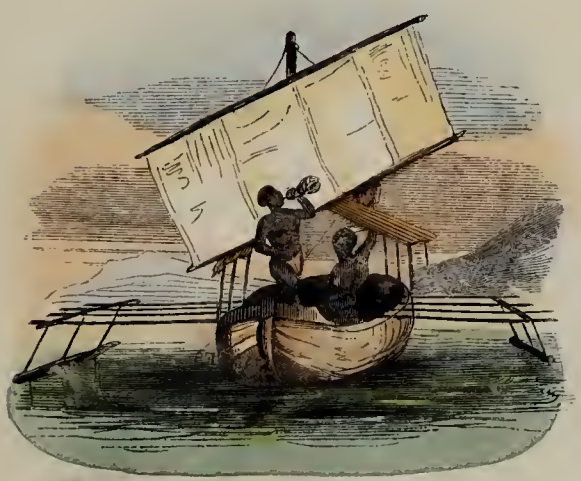
D'APRÈS DES DOCUMENTS AUTHENTIQUES ET LES VOYAGES LES PLUS RÉCENTS;

PUBLIÉ

PAR AUGUSTE WAHLEN.

CHEVALIER DE PLUSIEURS ORDRES

OCÉANIE.



Bruxelles,

A LA LIBRAIRIE HISTORIQUE-ARTISTIQUE,

RUE DE SCHAERBEEK, 12.

1845

OCÉANIE.

APERÇU GÉNÉRAL.

L'Océanie ou cinquième partie du monde est située entre l'Asie, l'Afrique, l'Amérique méridionale et l'océan Glacial sans avoir aucune relation avec les trois continents que nous venons de nommer.

Plus étendu à lui seul que le reste de notre globe, ce monde maritime, ignoré des anciens et auquel les savants modernes ont assigné le nom d'*Océanie,* en est la partie la moins connue, la moins observée et celle qui mérite le plus de l'être. C'est une poussière d'îles, grandes et petites, disséminées à la surface d'une vaste mer, les unes surchargées de végétation, les autres frappées de stérilité, la plupart défendues par des bancs de corail contre lesquels viennent se briser les navires : remparts naturels élevés par une main providentielle pour protéger les sauvages insulaires. Ces terres offrent les plus étranges merveilles de la nature, les monuments les plus admirables que l'art ait produits, les variétés les plus étonnantes de mœurs, de religion, de langages et de races humaines. Le pygmée naît, croît et meurt à côté du géant; le blanc à côté du noir. La douceur pastorale est placée en parallèle de l'anthropophagie, et la polygamie est unie au respect pour les femmes. Les aérolithes dévastent les campagnes, les tremblements de terre les bouleversent, les volcans engloutissent des villages entiers. Les naturalistes et les philosophes trouveront de profonds sujets de méditation en étudiant les animaux bizarres qui occupent le continent austral et l'orang-outang, bimane anthropomorphe, qui habite les forêts vierges de l'île de Bornéo. Tandis qu'une de ces îles s'enorgueillit à juste titre de la majesté, de la richesse de ses temples et de ses palais antiques qui rivalisent avec les chefs-d'œuvre de l'Égypte et de l'Inde, d'autres citent, avec une fierté non moins fondée, des pagodes, des mosquées et des tombeaux modernes qui ne le cèdent en rien à ceux de la Chine et de l'Orient pour l'élégance, la grâce et la perfection.

D'après les bornes que lui ont imposées quelques voyageurs et notamment M. de Rienzi, la surface de l'Océanie comprend plus de la moitié de celle du globe. Elle a en largeur 2,575 lieues de 25 au degré, et 4,650 en longueur. Ses limites seront, au nord, les

rochers qui existent aux environs du 40e parallèle; à l'est, l'île Sala au 107e degré de longitude occidentale, et l'île Copper par le 135e *id.*, en remontant au nord; à l'ouest les îles Endamènes ou Andamans, à l'entrée de la mer du Bengale; et suivant une ligne flexueuse au sud-ouest, ses limites s'étendront jusqu'à l'île de Kerguelen, vers le 67e degré de longitude orientale, et elles se termineront, au sud, aux îles de l'Évêque et de son clerc, vers le 55e degré de latitude méridionale.

L'Océanie sera divisée en quatre grandes parties qui donneront, en ne comptant que les terres, une surface (en compte rond) d'environ 500,000 lieues carrées de 25 au degré, avec une population de plus de 25 millions; surface et population ainsi réparties :

DIVISIONS.	SUPERFICIE. — Lieues carrées de 25 au degré.	POPULATION.
Malaisie.	100,000	21,000,000
Micronésie.	1,210?	. . . . ?
Polynésie.	18,000	1,150,000
Mélanésie.	381,000	2,400,000
TOTAUX.	500,850	25,150,000

Ces estimations, quoique seulement approximatives, ne sont point exagérées. Elles diffèrent sans doute de celles établies par M. Balbi dans son *Abrégé de géographie*, mais c'est naturel puisque les auteurs d'après lesquels nous écrivons ont étendu de beaucoup la surface de la partie dont nous nous occupons.

Malgré sa situation intertropicale, le climat de l'Océanie est, en général, tempéré par les brises de terre et de mer; peu de lieux y sont insalubres.

Les villes les plus importantes sont : dans la Malaisie, Batavia et Manila; dans la Polynésie, Agagna [1], Matavaï et Hono-Rourou; dans la Mélanésie, Dori (ou Dorey), la baie du Bois de sandal [2], Sidney et Hobart-Town.

Dans la Malaisie les possessions des Hollandais comptent environ dix millions d'habitants. Lorsque les Anglais s'établirent dans l'île Melville, au nord de l'Australie (ce qui semblait annoncer de leur part l'intention d'avoir un point opposé à Timor, qui leur permît de participer au commerce des Moluques, et peut-être de former des établissements au sud de la Papouasie), le gouvernement de Batavia décréta la prise de possession de la côte sud-ouest de cette vaste et belle Papouasie.

La partie nord-est de l'île Timor et les deux petites îles de Sabrao et de Solor, dont la population est de 140,000 habitants, sont occupées par le Portugal.

Maîtresse de la plus grande partie de l'archipel des Philippines, avec trois millions d'habitants, chrétiens ou idolâtres, l'Espagne tend à s'avancer dans l'intérieur de Leyte, de Samar et de Mindoro, de Mindanao et de la Paragoua (Palawan).

Grâce à une habile administration, les possessions de l'Angleterre en Océanie comp-

[1] Iles Mariannes.
[2] Ile Viti-Levou.

tent déjà deux cent mille sujets et le nombre en augmente chaque jour. Toute la côte orientale (Nouvelles-Galles du Sud), quelques points au sud, à l'ouest et au nord lui appartiennent. Un jour, peut-être; l'ambitieuse Angleterre occupera, tout entier, ce continent presque aussi vaste que l'Europe!

Que dire de la maladresse de la France, autrefois si envahissante, et qui ne possède pas un pouce de terre dans cette immense Océanie?... Et cependant quelques voyageurs français, dignes et savants citoyens, se sont élevés contre cette coupable incurie en matière de colonisation. M. de Rienzi a signalé à l'attention du gouvernement les îles de Veiguiou et de Sainte-Isabelle parmi une multitude d'autres que l'Espagne et les autres puissances ont jusqu'à présent épargnées et qui deviendraient pour la France un foyer de commerce et de civilisation dans l'Océanie.

Nous ne pouvons, à cause des bornes qui nous sont imposées par la nature même de cet ouvrage, qui n'est point l'histoire des peuples, mais seulement, comme l'indique notre titre, un résumé de leurs usages et de leurs costumes, nous ne pouvons que jeter un coup d'œil rapide sur les découvertes partielles faites à différentes époques et qui, réunies, constituèrent un tout que sa position au milieu de l'Océan fit appeler Océanie.

La côte de la presqu'île de Malakka et l'île de Jaba-Div (Ile de l'Orge) furent connues des anciens comme l'ont été probablement quelques autres îles intermédiaires d'Andaman et de Nicobar; celles du détroit de Malakka et la grande île de Soumâdra ou Sumatra.

Les Arabes, après avoir établi des colonies sur la côte orientale d'Afrique jusqu'à Sofala et dans l'intérieur du vaste continent africain, au delà du Sahara et du bord du Niger, en fondèrent dans la grande île de Madagascar, prirent possession de plusieurs îles de la Malaisie, et y propagèrent l'islamisme que leurs sectateurs parvinrent à étendre sur la côte de la Nouvelle-Guinée.

Marco Polo, Vénitien, est le premier Européen qui au XIII^e^ siècle ait visité une partie des îles Malaises. En 1513, Vasco Nunez de Balboa, gouverneur de la colonie espagnole de Santa-Maria, dans l'isthme de Darien ou Panama, ayant appris que d'une montagne voisine on apercevait la mer, gravit le lieu désigné, et, franchissant l'espace qui le séparait du rivage, s'élance dans les flots. Couvert de son bouclier, l'épée à la main et au nom de son souverain Hernando d'Espagne, il prend possession d'un océan qui couvre près de la moitié de la surface du globe, sans se douter qu'il renfermât un troisième monde.

Sept ans encore cette immense étendue resta inconnue. Magalhaës, Portugais rempli d'audace, osa, le premier, se hasarder à explorer ce mystérieux océan. Toutefois il ne découvrit que deux archipels importants : celui des Mariannes et celui des Philippines où les insulaires de Mactan lui donnèrent la mort. On acquit pourtant, par son expédition, la certitude qu'aucun continent n'existait, dans cette partie du globe, au nord de l'équateur, et le vaisseau, parti d'Espagne le 10 août 1519, rentra dans le port de San-Lucar le 17 septembre 1522, après avoir fait le tour de notre globe dont il démontra ainsi le premier la sphéricité.

En revenant de Tidor au Mexique, en 1527, Alvar de Saavedra découvre la Nouvelle-Guinée. En 1595, Mendana découvrit les îles Nouka-Hiva (les Marquises), quelques autres, et aussi l'île de Santa-Cruz où il ne put fonder une colonie, malgré ses efforts. Mais il ne parvint pas à retrouver les îles Salomon qu'il avait visitées en 1587. — Ferdinand Quiros, pilote de Luis Paz de Torrès, fit la découverte des îles du Saint-Esprit. — Schouten et Lemaire, tous deux Hollandais, trouvèrent, en 1615 et 1616, plusieurs îles; ils prolongèrent la côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée et tracèrent approximativement sa configuration. — La même année (1616) Dirk-Hartighs

parcourut la côte ouest de la Nouvelle-Hollande à laquelle il donna le nom de son navire (Endraght). De cette époque à 1619 plusieurs Hollandais reconnurent divers autres points. Mais on attribue à tort à Carpenter l'exploration du golfe de Carpentarie; ce fut Abel Tasman qui en l'explorant d'abord (1642-1644) découvrit la Nouvelle-Zeeland, et fixa une limite à l'étendue des terres de la Nouvelle-Hollande, vers l'est, après avoir longé une partie de la côte méridionale de la Nouvelle-Guinée.

Quelques îles au nord de la Nouvelle-Guinée et de la Nouvelle-Bretagne furent signalées par Dampier en 1699; d'autres (1767) par Wallis et Carteret. Bougainville Cock, Lapérouse et plusieurs autres s'illustrèrent par leurs voyages que couronnèrent d'utiles découvertes.

Presque entièrement composée d'îles, l'Océanie ne doit avoir qu'un petit nombre de grands fleuves. Il y aurait pourtant témérité à assurer que le grand continent de l'Australie et la Papouasie ne renferment aucune grande rivière.

Le plus grand fleuve de l'Océanie est le Kappouas et ensuite le Bendjermassin, tous deux dans la grande île de Bornéo ou plutôt Kalamathan. Les principaux fleuves de l'Australie paraissent être le Brisbane et le Hawkesbury; nous citerons après l'Indragiri de Soumadra, le Solo ou Reng-Awan, de Java; le Pelendgi de Mindanao; le Tajo de Luçon; le Chinrana de Célèbes. L'étendue des lacs de cette partie du monde ne peut être comparée à celle des lacs des autres divisions du globe, mais on n'en connaît point d'aussi grand que le Kini-Ballou, situé dans la partie nord-est de Bornéo, et que les naturels appellent mer. On peut aussi nommer le Danao-Malayou dans la même île. Dans le district de Primani, à Soumadra le Laont-Donao, et le Pandgil, dans le nord de cette île; le Maïndanao à Maïndanao; le Vay à Luçon; le Tapara-Karadja, à Célèbes; le lac Arthur dans la Tasmanie; et le Roto-Doua dans l'île septentrionale de la Nouvelle-Zeeland. Nous ajouterons qu'un grand lac a été dernièrement découvert dans l'Australie, et qu'une grande rivière, reconnue également depuis peu, et que l'on a appelée la Murray, se jette dans ce lac qui communique avec la mer non loin du golfe de Saint-Vincent.

Les phénomènes ne sont pas rares dans ces contrées; des trombes horribles, d'affreux typhons bouleversent l'Océan et la terre. Le navigateur y rencontre une mer de lait, produit d'un courant d'eau blanchâtre [1], ou une mer de feu, résultat des exhalaisons lumineuses des eaux, dans l'espace compris entre Célèbes, la Papouasie et les Moluques. Tantôt des crustacés microscopiques donnent à la mer une teinte tellement rouge, qu'on la désigne alors sous le nom de *mer de Sang,* tantôt les œufs de certains animaux marins, de couleur grisâtre, forment des mers de poussière aux environs de la Papouasie et des côtes septentrionales de l'Australie. Mais la phosphorescence de ces eaux est un phénomène plus extraordinaire encore. Des vagues onduleuses se déroulent en écharpes d'argent; ici la mer ressemble à un beau ciel étoilé, là une bande de lumière couvre les flots; des feux étincelants s'élèvent sur leur surface. Et ce sont de simples zoophytes, des êtres insaisissables à l'œil nu qui produisent ces merveilles; tandis que d'énormes cétacés mêlent aux voix furieuses et tonnantes des tempêtes leurs épouvantables mugissements.

Dans nulle autre partie du monde on ne compte autant de volcans que dans l'Océanie. A quelques exceptions près, ces îles innombrables n'appartiennent point à

[1] C'est surtout aux mois de juin, août et septembre qu'on remarque ce phénomène. Cette mer blanche périodique s'étend principalement sur la surface du bassin où se trouvent situées les îles de Banda. Elle répand la nuit une clarté qui la fait confondre avec l'horizon; son bouillonnement fait disparaître les poissons tant que dure son agitation et elle devient dangereuse pour les navires. Cette eau vient des côtes de la Papouasie et du golfe de Carpentarie.

une formation primitive : elles sont le résultat des produits volcaniques. La polarité des chaînes de montagnes et leur direction du nord au sud est remarquable; vers le milieu elles présentent une grande courbure de l'est à l'ouest. Ce sont des montagnes entassées sur des montagnes, encore surmontées d'autres montagnes. La Papouasie est traversée par la plus considérable. Les îles de Soumâdra, de Java, de Timor sont formées par une chaîne importante, qui, partant des îles des Andamans et de Nicobar, passe vraisemblablement dans l'Australie par le cap Diémen. Les îles Salomon (Mélanésie) sont courbées de l'est au nord. Au contraire, les archipels de la Polynésie sont dirigés du nord au sud. Le tableau suivant présentera les points les plus culminants du système de l'orographie océanienne.

	Toises.
Dans la Malaisie, la chaîne de Soumadra présente :	
Le gounong Kosoumbra, dont la hauteur est de	2,350
Le gounong Passamou (mont Ophir).	2,172
Le Bèrapi, volcan.	2,050
Les monts les plus élevés de Java n'ont pas plus de.	2,000
Le sommet du mont de Cristel, à Bornéo, environ.	1,400
Le mont Alvay, volcan, dans l'île Luçon (Philippines).	1,700
Le mont Taal, volcan.	1,264
Le mont Cavayan, dans l'île Négros, environ.	600
Le mont Lampo-Batan, à Célèbes.	1,200
Le pic de Céram.	1,333
Dans la Micronésie. La Femme de Loth.	60
Dans la Polynésie. Le volcan (île Assomption), aux Mariannes. . .	1,000
Le mont Maouna-Roa (île Ilawaï).	2,483
Le Maouna-Koa, id.	2,180
L'Oronéna (île Taïti).	1,705
Le pic Egmont, dans Ikana-Mawi (Nouvelle-Zeeland), environ. . .	1,300
Dans la Papouasie. Le mont Arfak, environ.	1,500
Dans la Mélanésie. Le pic à l'est de la rivière des Cygnes (Australie). .	1,600

Chacune des îles de ce vaste Océan a ses brises de terre et de mer, les unes pendant le jour, les autres durant la nuit, dont le courant rafraîchit constamment les terres équatoriales ou intertropicales.

Plusieurs des îles ont une telle élévation que leurs sommets sont rarement sans nuages, et de loin on dirait de grandes montagnes qui s'élancent du sein de l'Océan. La pente de celles qui sont entourées d'un récif et d'une plaine fertile est ordinairement douce, tandis que l'escarpement des autres est brusque.

Sur le pic de Teyde, à l'île de Ténériffe, par les 28° de latitude nord, on trouve de la neige à 1,800 toises, tandis qu'en France par 46° de latitude nord, la ligne des neiges perpétuelles est à la hauteur de 1,500 toises. Le mont Egmont (Nouvelle-Zeeland) gît par environ 39° de latitude sud; mais comme on éprouve toujours un froid plus vif dans les latitudes australes que dans les degrés correspondants de l'hémisphère boréal, il est présumable que le climat du mont Egmont est semblable à celui de la France. La ligne des neiges perpétuelles est donc à 1,300 toises. Dans l'intérieur de la Nouvelle-Zeeland plusieurs montagnes paraissent couvertes de neiges éternelles.

Les tremblements de terre sont communs en Océanie et les volcans s'y rencontrent fréquemment. Parmi ces derniers, les principaux sont le Gounong-Api dans le groupe de Banda, celui de Barren dans l'île de ce nom et celui de Tomboro, dans l'île de

Soumbawa. Le Keraouia, dans l'île de Haouaï, offre l'étrangeté de n'être point situé au sommet d'une montagne. Mais l'Australie (Nouvelle-Hollande) présente une merveille plus remarquable encore : c'est un volcan sans cratère et sans laves et qui vomit constamment des flammes.

Quelquefois on ressent des tremblements de terre dans les mines, sans que rien les fasse deviner à l'extérieur : c'est pourquoi il n'est pas déraisonnable de supposer que leur foyer est à une grande profondeur. Les secousses que ne suivent pas des éruptions de flammes donnent passage à des eaux qui, sortant de cavernes, entraînent à leur suite des trachytes broyées, des ponces, des argiles et d'autres matières incohérentes que Kellian appelle des explosions boueuses.

Dans quelques contrées, des jets d'eau poussés par des gaz et chargés de boues s'élèvent en gerbes du sol, jusqu'à une hauteur de 60 mètres. Ils sont accompagnés de détonations, de vents, de sifflements, de bruits souterrains, et, parfois, ils lancent à quelques mètres de distance des pierres pesant plusieurs quintaux. On donne aux boues, déposées autour des ouvertures qui les ont vomies, le nom de salses, parce que, de même que l'eau, cette boue est salée.

On ne saurait évaluer les richesses de l'Océanie, puisqu'on ne connaît qu'imparfaitement l'intérieur de ses terres. Cependant on peut assurer que les plus riches mines de diamants du globe se trouvent à Bornéo; les Philippines, Célèbes, Timor possèdent des mines d'or; l'étain enrichit Banka, Soumâdra, Billitoun, Lingan et Célèbes; on extrait le plomb et le cuivre à Luçon, Timor, Soumâdra et dans la Nouvelle-Galle méridionale; on tire le fer de Soumâdra, Célèbes, Bornéo, Billitoun et de la Tasmanie; le sel de Java, Bali et Célèbes. Les terres de l'Océanie renferment encore le soufre, le charbon de terre, des marbres et des pierres précieuses.

Quoique la végétation soit admirable dans toute l'Océanie, la Polynésie et une partie de la Mélanésie n'offrent pourtant pas les richesses de la Malaisie. A chacune de nos grandes divisions nous ferons connaître les productions qui lui sont propres, en nous bornant ici à les mentionner en général. L'arbre à pin, le bananier, le cocotier et l'*inocarpus edulis* croissent en abondance sur les côtes de l'île de Taïti dont l'intérieur présente des *eugenies*, des *mimosa*, des bambous et des palmiers. Le palmier parasol (*corypha umbraculifera*) étend son immense feuillage sur les cases des indigènes auxquels il sert de toit. A l'ombre de ces bois, on voit le *tacca pinnatifida*, le *saccharum spontaneum*, le *mussænda frondosa* et l'*abrus præcatorius* dont les graines pisiformes, d'un beau rouge de corail, marquées d'une tache noire, ornent les bras et le cou des polynésiennes. Le santal se rencontre assez communément. Les habitants cultivent la patate douce, les ignames et les deux espèces de choux caraïbes. L'évi ou pomme de Cythère est un fruit exquis, le *kawa* une boisson spiritueuse [1], le *to* une canne dont on fait le sucre le plus estimé, et le vaquois fournit des feuilles qui servent à tresser les nattes si belles que l'on doit à l'industrie des insulaires de la mer du Sud.

Parmi les arbres principaux, nous citerons l'ébénier, le canari, l'arékier, le *tectona grandis* (arbre à tek) qu'on emploie à la construction des vaisseaux, le santal blanc, le lingoa, le bois de fer, le caruarina dont les sauvages font leurs lances, leurs instruments les plus pesants et surtout les casse-tête (*atto* à Taïti) destinés aux combats; enfin le *cycas circinalis*, qui donne aux Papouas des amandes qu'ils font griller et mangent avec délices.

Dans l'Australie, la botanique présente les formes les plus élégantes, les plus inso-

[1] Ce mot est identique avec le mot *kavoua* (café des Arabes), qui a la même prononciation. Il est présumable que les Arabes auront jadis navigué dans la Polynésie.

lites et les plus variées. Mais la nature lui a refusé les plantes alimentaires; elle ne produit que le sagoutier, le chou palmiste, des racines d'arum et une espèce de bananes sauvages. Les malheureux indigènes sont réduits à se nourrir de souches, de tubercules, de racines, des gommes de *mimosa* et quelquefois d'insectes, de crabes, d'opossums et de lézards qui ont à peine senti la chaleur du feu.

A côté des orangers, des citronniers et des arbres qui donnent les plus beaux fruits ou les plus belles fleurs, croît le terrible oupas qui fournit un affreux poison. Nous reviendrons sur toutes ces productions que nous n'avons fait qu'effleurer.

Le règne animal offre peu de traits de ressemblance dans les quatre parties de l'Océanie; nous n'en parlerons donc que dans la description particulière de chaque division. Il en sera de même pour l'ornithologie, la conchyliologie, la zoophytologie, etc. Nous terminerons cet aperçu en jetant un coup d'œil sur l'histoire commerciale et industrielle qui se lie étroitement aux mœurs, aux usages des habitants dont nous parlerons aussi en général.

Les Bouguis, les Malais, les Holoans se livrent avec succès à la navigation; l'agriculture est l'apanage des Tagales, des Bissayas, des Dayas, des Javans; l'art du tisserand et du bijoutier appartiennent aux Célébiens, aux Balinais, aux Javanais et aux Tagales; ceux de Soumâdra excellent dans les ouvrages d'or et d'argent en filigranes. L'écorce du mûrier sert aux Carolins à fabriquer de beaux tissus; les pierres précieuses et le diamant sont polis par les Javans. Les Polynésiens et surtout ceux de Routama font de belles nattes; ceux de la Nouvelle-Zeeland de beaux manteaux, et leurs pirogues, leurs pagayes (rames), et leurs tambours sont des chefs-d'œuvre de sculpture. Il en est de même des habitants de la Nouvelle-Bretagne et des îles Salomon. Les Dayas se livrent à l'exploitation des mines. L'art du potier est cultivé par les Papouas du port Dori [1]; dans l'Australie le commerce est nul parmi les indigènes. Les Européens ont établi dans la Malaisie, des sucreries, des manufactures, des indigoteries, des ateliers et des usines de toutes sortes.

Le commerce le plus considérable a lieu dans la Malaisie. Dès le moyen âge, les Javanais, le Bouguis, les Mangkassars et les Malais négocièrent avec les Arabes. Les Mariannais et les Espagnols des Philippines échangent, dans le port de Guaham, leurs productions contre celles des Carolins occidentaux qui y apportent les leurs. Dans la Polynésie, les Nouveaux-Zeelandais troquent leurs précieux *formium tenax* [2] avec les Anglais établis dans l'Australie; et le port de Hono-Rourou est le marché des Américains, qui font le commerce des États-Unis avec la Chine et qui exportent beaucoup de bois de sandal de Haouaï pour ce grand empire. Mais ce sont les Chinois qui l'emportent pour le nombre des affaires; leur commerce avec la Malaisie dépasse d'un tiers celui même des Anglais.

Batavia, Manila, Amboina, Coupang, Dilli, Mangkassar, Sourabaya, Samarang, Rhiou, Singhapoura, Pinang, Manado, Achen, Bevouan, Dori, Hono-Rourou, Matavaï et Papeïti; les îles Pomotou et Nouka-Hiva, Sidney et Hobart-Town, la baie des Iles, et Houkianga dans la Nouvelle-Zeeland sont les principales places commerçantes.

Supposez les hommes des diverses contrées de l'Océanie réunis sur un point central, par exemple, à Sidney, capitale de l'Australie. Le Malaisien vous présentera ses épices renommées, le benjoin, l'ambre gris, l'excitant bétel et le sagou réparateur; il y joindra l'or, les perles et les diamants. Le Mélanésien offrira l'ébène, le bois de fer, la chaire excellente du wombat et le menura solitaire, ce bel oiseau dont la queue en

[1] Dorey ou Dorery.

[2] Le plus beau lin du monde, et dont les larges feuilles fournissent une filasse aussi fine que la soie.

forme de lyre fait naître l'admiration; et ces oiseaux de paradis qu'on ne saurait voir sans ravissement, et dont les noirs Papouas et les coquettes européennes forment la parure de leur tête. Le Polynésien y apportera le fruit de l'arbre à pain, le bois de sandal. Il vous prêtera ses filles bien faites et jolies quoique jaunes, tout en vous offrant le redoutable casse-tête. L'aîné de leur civilisation, le Bouguis, roi des mers océaniennes, le Bouguis à la fois brave marin et négociant adroit, donnera au Malai, au Tagale, au Javan, au Dayak, au Papou, l'opium, l'arak, le sel, les étoffes de coton et le kriss [1] mortel, en échange du bambou, du curcuma, du rotan de la plus fine écaille et du gingembre; il troquera ces fameux nids d'oiseaux, ces nageoires de requins, ces nerfs de cerf et ces tripans [2] qui iront orner la table des sybarites du Céleste Empire; il troquera tout cela contre les ustensiles de fer et de cuivre, contre la soie ouvrée, la porcelaine et le thé que lui fournira le Chinois dont la ruse égale l'industrie. Mais l'Australien, stupide et nu, dédaignera ce grand concours, et l'Européen, orgueilleux et avide de richesses, accourra au milieu de ces peuples dans le but d'asseoir sa fortune et sa puissance. Un bien petit nombre y viendra méditer et puiser des connaissances qui lui manquent.

Toutes les mers de l'Océanie sont fréquentées par les baleiniers qui y pêchent le cachalot; la chasse du phoque a lieu dans les îles australes.

Nous esquisserons succinctement l'histoire des établissements de commerce les plus importants.

Sous les ordres d'Alphonse d'Albuquerque les Portugais parcoururent pour la première fois, en 1510, les parages de Java et de Soumâdra. Après avoir, l'année suivante, soumis la ville de Malakka, le vainqueur fit partir Antoine de Abreu pour annoncer cet événement aux principales nations de l'Asie et des îles Malaises. Abreu, avec trois navires que des marchands javanais et malais accompagnèrent, prit sa direction sur Java et les Moluques. Il débarqua à l'extrémité orientale de Java, et reprenant route vers Amboine (principale des îles Moluques), il prit possession de toutes les terres où il relâcha.—Pendant les années 1520-1521, une flotte de six navires fut envoyée aux Moluques sous le commandement d'Antoine de Britto, qui relâcha durant dix-sept jours à Agaçaï, et fit reconnaître l'île de Madoura. Quatre autres bâtiments portugais débarquèrent en même temps aux Moluques. A la même époque, l'amiral espagnol Hernando de Magalhaës, qui avait doublé le cap de Horn, se trouvait aux Philippines. Ce fut un sujet d'étonnement et de chagrin pour les Portugais. Toutefois, vers ce temps, ils conclurent un traité pour l'achat du poivre, avec le roi de Sounda, plus tard appelé roi de Bantam. Java était alors divisée en deux contrées distinctes; Sounda composait la partie occidentale, Java la partie orientale de l'île. Les côtes furent visitées vers l'an 800 par les Siamois qui, allant de Siam à Mangkassar, avaient fait naufrage à Bali, d'où ils furent transportés à Java.

En 1598, Houtman, négociant hollandais qui avait appris le secret de la navigation des Portugais pendant qu'il était détenu pour dette à Lisbonne, Houtman, conduisant ses compatriotes, fit voile vers Bantam dont le roi était en guerre avec les Portugais. Il offrit au monarque des secours qui contribuèrent à chasser ceux qui depuis environ 90 ans étaient les seuls dominateurs de ces contrées. Les Hollandais obtinrent d'établir une factorerie à Bantam même; ce fut leur premier établissement dans l'archipel indien. Quatre ans après, la Compagnie des Indes fut instituée dans les Pays-Bas.

Dans le même temps les Anglais vinrent aussi s'établir à Bantam. Ils étaient envoyés

[1] Arme droite ou en zigzag, souvent empoisonnée.

[2] Holothurie, genre de zoophytes mous de forme cylindrique et qui paraissent être hermaphrodites.

par la Compagnie des Indes que la reine Élisabeth avait réorganisée sur un nouveau pied. Huit ans plus tard, le premier gouverneur général hollandais, arrivé à Bantam, jugea que la situation n'était pas convenable pour un grand établissement permanent. Le 4 mars 1621, il prit d'assaut la place de Jacatra.

Le Portugal perdit le fruit de ses brillantes expéditions; ce furent les Hollandais qui le recueillirent. Toujours prudents, ceux-ci agrandirent successivement leurs possessions en contractant des alliances avec les diverses nations indigènes, selon leur intérêt. Les Anglais avaient fondé des comptoirs nombreux et semblaient devoir être des rivaux redoutables; mais les colons hollandais parvinrent à les bannir par leur habileté dans les spéculations. Les sujets de l'Angleterre ne pouvant lutter contre leurs concurrents, eurent la sagesse de se concentrer à Bencoulen, dans l'île de Soumâdra, et ils s'y maintinrent avec succès.

A la fin du XVII^e^ siècle, Louis XIV, qui enviait le commerce des Indes orientales, envoya Forbin avec quelques soldats; mais le tragique dénoûment de l'ambition de Constantin Fouleon [1] détruisit ses vastes projets.

En 1808, le maréchal Daendels, nommé gouverneur par Louis Napoléon, déploya une activité et des talents rares. Il réforma la plupart des abus des possessions hollandaises en Orient, et la prospérité en fut plus assurée. Mais au bout de trois ans, quand Napoléon réunit la Hollande à la France, il commit la faute de remplacer Daendels par le général Janssens : trois mois après l'arrivée du nouveau gouverneur, l'île de Java et les autres possessions de la Néerlande avaient passé aux Anglais qui les gardèrent jusqu'au 13 août 1814, époque à laquelle ils les restituèrent aux Hollandais.

L'histoire de l'arithmétique de ces contrées offrirait des recherches intéressantes. Il est présumable que chaque peuple avait, primitivement, un système particulier de numération; leurs langues respectives en indiquent des traces. On retrouve encore, sous leurs formes primordiales, ceux de Ternate et de Tambora. Néanmoins, un caractère général se rencontre dans l'arithmétique de tous ces peuples, depuis Madagascar jusqu'aux Philippines, et même jusque dans la mer du Sud.

Dans la presqu'île de Malakka, les peuples à cheveux laineux ne connaissent que l'échelle binaire; ils désignent l'unité par *naï;* le mot deux par *be.*

Le dialecte appelé ende, l'un de ceux employés à Flores, emploie l'échelle quaternaire. Le mot *woutou* signifie quatre. Deux fois le radical quatre exprime le mot huit.

Les Malaisiens, dans leurs transactions commerciales, se servent habituellement des Indiens de la côte de Coromandel et des Chinois. Les Javanais calculent au moyen de caractères numériques qui leur proviennent des Hindous, et qu'ils représentent par des entailles faites dans des morceaux de bambou. L'adresse des femmes pour le calcul et le change est de beaucoup supérieure à celle des hommes; aussi est-ce à elles que les opérations en sont confiées.

Le calcul par cinq est généralement répandu dans la Malaisie, et particulièrement chez les nations de l'est les moins civilisées. Dans le langage des Célèbes le mot *lima* signifie cinq, et en outre *la main.* A Enden, on dit cinq et un, cinq et deux pour exprimer les nombres six et sept.

On croit que les montagnards de Sounda se servaient autrefois du nombre six pour calculer, par la raison que le mot *ganap* signifie six et total.

[1] Cet homme, adroit et entreprenant, parvint à devenir ministre du roi de Siam et toucha le trône. Il entretenait des relations avec Louis XIV, et si une révolution aussi soudaine qu'imprévue n'eût éclaté dans le royaume et causé sa perte, le commerce des îles malaises et de l'Asie passait sous la domination de la France.

Mais dans la Malaisie, comme dans toutes les autres parties du monde, l'échelle dénaire (décimale) l'emporte à mesure que les progrès de la civilisation s'étendent. Cependant, à l'exception des Javanais, tous ces peuples ne connaissent pas, dans la série numérique, de plus haute expression que *mille*. Ce qui étonne, c'est que dans toutes ces contrées on se serve ordinairement des termes vicieux de dix mille pour cent mille; cent mille pour dix millions. Cet usage pourtant n'existe pas chez les Lampouns, qui, pour exprimer cent mille, au sens exact, ont le mot *laka*.—Pour former le nombre ordinal, on allonge le nombre de la particule *ka* ou *peng*. Les Australiens ne comptent guère au delà de leurs cinq doigts.

Dans la Malaisie, *gagam*, la moindre mesure des céréales, désigne la quantité de riz qui peut tenir dans le creux de la main; trois *gagams* font un *pochong*, quantité égale à ce que peuvent renfermer les deux mains en formant une cavité; un *gedeng* représente deux *pochongs*, un *songgo* cinq *gedengs*. 24 *songgos* équivalent à un *hamat*, qui est la mesure la plus usuelle.

Une écaille de noix de coco est la mesure commune des liquides. Les Chinois qui habitent la Malaisie font usage d'une mesure de pesanteur appelée *tahel* qui varie beaucoup. Un *kati* vaut dix *tahels* [1]; cent *katis* font un *pikle* [2], et trente pikles équivalent à un coyan. Ce sont ces mesures qui servent d'habitude dans les transactions avec les Européens.

Pour le poivre on se sert d'un poids appelé *bahara* dont la pesanteur varie dans les diverses îles de cette partie de l'Océanie depuis 396 jusqu'à 560 livres brutes.

Avant que les étrangers eussent fourni des poids plus exacts, on se servait dans les environs de Soumâdra de grains de riz pour peser l'or. Vingt-quatre poids écarlates avec une pointe noire, et qu'on appelle *rakat*, font un *mas;* seize de ceux-ci font un tahel.

Les parties du corps humain désignent les subdivisions des mesures linéaires qui, conséquemment, sont moins exactes que les mesures de pesanteur. Le *chankat* exprime, environ, la longueur d'un homme depuis les pieds jusqu'à l'extrémité étendue de la main.

Il ne peut y avoir de mesure itinéraire bien précise, parce qu'il n'y a point de grandes routes et que les transports ont ordinairement lieu par eau. Ainsi l'on compte communément par journées dont chacune peut valoir 20 milles anglais et que l'on désigne par le mot *oumjoutan*. — Pour les surfaces, on en fait, en général, le calcul d'une manière approximative par l'estimation de la culture des huffles. Les Soundas, ou Javanais des montagnes, appellent *louwak* un espace de terre, sans s'occuper de l'étendue de sa superficie.

A Palembang, à Achin, à Bantam et à Chéribon, la monnaie commune est le *pichis* petite lame d'étain, irrégulière et creusée au milieu, dont il faut 560 pour représenter une piastre d'Espagne. Jadis on se servait à Java, notamment sous l'empire de Majapahit, d'une petite monnaie de cuivre représentant des figures fantastiques, inintelligibles maintenant.

M. Raffles nous apprend que les anciens Javanais remplaçaient les dates par une écriture symbolique nommée chandra sangkala [3]. Les dix chiffres exprimaient ce qui suit : 1, l'homme, la terre; 2, les yeux, la face; 3, le feu; 4, l'eau; 5, le vent; 6, les saisons; 7, les montagnes; 8, les animaux; 9, les cavernes, les portes; 10, la fin, la fuite, un char. Au moyen de ces dix sortes de symboles, on forme des sentences emblématiques.

[1] Environ 20 onces, mesure commune d'Europe.
[2] Le pikle représente 125 livres deux tiers de France.
[3] Lumière des dates royales.

Dans la Malaisie, les monnaies anciennes sont rares; deux fois seulement on y découvrit des monnaies d'argent. Cependant ce pays donne, de nos jours, le 8e de l'or en circulation dans le globe entier, et malgré la mauvaise exploitation des mines de diamant, on en a extrait un [1] qui est le troisième que l'on connaisse en grosseur et en beauté.

Les monnaies d'or portent des légendes en caractères arabes, et des noms de princes musulmans, ce qui fait supposer qu'elles ne furent frappées qu'après l'introduction du mahométisme. La dénomination de *mas* est appliquée aux pièces d'or à Kedda, Achin et Mangkassar. Dans la province d'Achin, 15 *pichis* forment un mas qui vaut 18 francs.

Aux Philippines on n'emploie que les piastres d'Espagne. Dans l'Australie les monnaies d'Angleterre. Les dents de baleine servent de monnaies dans plusieurs parties de la Polynésie.

Il nous reste encore à classer et à comparer les langues et les dialectes de tous ces peuples, et à nous occuper de l'état de la littérature dans ces contrées; mais avant, nous devons faire connaître les hommes eux-mêmes et décrire les différentes races auxquelles ils appartiennent.

Les Malais. — La race malaise est la plus étendue. Marsden place le berceau de ces peuples dans le ci-devant empire de Menangkarbou; M. de Rienzi les croit originaires de Bornéo. Sans oser nous prononcer, nous dirons qu'ils firent la conquête de la péninsule de Malakka qui reçut leur nom, et qu'il paraît vraisemblable qu'ils colonisèrent les côtes orientales de l'île de Madagascar et de celle de Formose. Une partie des Moluques, et des Nicobars, Pinand, Nias, Singhapoura, Linging, Bintang, la plupart des États maritimes de Soumâdra, etc., sont habités par cette race.

Établis sur presque toutes les côtes de l'Océanie occidentale, les Malais semblent tenir à la fois des Hindous et des Chinois, mais, par suite du mélange des peuples, leur peau se rapproche du rouge de brique foncé des Caraïbes et des Illinois, et parfois du blanc et du noir. A Ternatie, on en voit de très-basanés et tirant sur le bistre; à Timor, de rouges foncés, d'autres tannés; à Bornéo, leur teint est plus clair. Palembang donne le jour aux plus braves, Maïndanao les plus beaux et Linging les plus laids. Les femmes sont assez jolies, propres, souples et d'une grande lasciveté; les plus belles sont celles de Nias, de Zamboanga, d'Iloilo, de Holo, de Java, d'Amboine, de Boulacan [2]; celles de Formose et de Manila sont presque blanches. La grosseur de la tête des Malais est moindre que le septième de la hauteur; leur nez est gros, court et souvent épaté; leur bouche est très-grande, même celle des femmes. La beauté est toute relative, ainsi les Européens trouvent ces bouches monstrueuses; de même les yeux bridés et obliques des Chinois nous semblent hideux, tandis que les enfants du Céleste Empire assurent que nous avons des *yeux de bœuf*. Ce qui est certain, c'est que si l'utilité peut être un agrément, la bouche des Malais est fort belle; car la dilatation de l'air étant plus grande sous la zone torride que sous la zone tempérée, l'organe de la respiration doit y être plus étendu.

La stature des Malais est moyenne et carrée; leur taille est bien prise et ils ont peu d'embonpoint; leurs pieds sont petits et ne se déforment pas, bien qu'ils marchent sans chaussure. Ils se nourrissent ordinairement de riz, de poissons, de sagou et d'épiceries.

Il en est qui mâchent un mélange de bétel, de chaux vive, de noix d'arec et de tabac

[1] A Bornéo.

[2] Dans l'île de Luçon, la plus grande des Philippines.

qu'ils appellent *siri;* d'autres, le gambir [1] qui leur rend le palais, la langue et les dents noirs sans altérer leurs gencives. Le bétel et le gambir doivent être sains et stomachiques, car les Malais ont l'haleine douce et parfumée. Dans les îles de Linging, Lingang, Pinang, Soumâdra, Java, etc., ils entourent leur corps d'un sarong et ne vont jamais nus. Le *orang kaya* (homme noble) de Java y ajoute le manteau et parfois le *koulouk* (bonnet). Les prêtres sont coiffés d'un turban et vêtus de blanc. Quoique bon nombre de Malais professent le mahométisme, on n'en voit peu ou point qui rasent entièrement leurs cheveux. Ils sont généralement marins, commerçants, industrieux artisans et quelquefois pirates. Hors des villes, on les voit presque toujours armés du kriss souvent empoisonné avec la résine de l'upas. Pleins de bravoure et jaloux de leur indépendance, ces qualités sont largement compensées par la perfidie, l'orgueil, la jalousie et le libertinage auxquels ils sont fort portés. L'angle facial est chez ces peuples de 80 à 85 degrés; peu d'entre eux ont l'angle ouvert de 85 à 90, comme on le voit parmi quelques variétés européennes. L'angle dont nous parlons est celui que forment deux lignes, partant des dents incisives supérieures et se rendant, l'une au bas du front ou à la racine du nez, et l'autre au trou auriculaire.

On considère comme hybrides ou mélangés les Javans et les Balinais ou Baliens, inférieurs en tout aux Malais, et qui paraissent issus des Bornéens et des Hindous. Les Javans ont le teint jaune; les derniers sont plus blancs et mieux faits.

Polynésiens et Dayas [2]. — La seconde race est celle des Polynésiens. M. de Rienzi place le berceau des peuples malaisiens, mélanésiens et polynésiens dans la race des Dayas. « Leur teint blanc jaunâtre, plus ou moins foncé, dit cet auteur, l'angle facial aussi ouvert que celui des Européens, la haute stature, la physionomie régulière, le nez et le front élevés, les cheveux longs et noirs, la beauté, la grâce, les manières souples et lascives de leurs femmes, et surtout des danseuses, les rapports quoique altérés de leurs langues, l'habitude de l'agriculture, de la pêche et de la chasse, l'habileté à construire leurs pirogues et à fabriquer leurs ustensiles, leurs immenses cases, leurs croyances religieuses, les sacrifices humains, leurs coutumes et une sorte particulière de consécration ou *tapou*, tout indique la plus grande ressemblance entre les Dayas et les Polynésiens. La comparaison serait même plus exacte entre ceux-ci et les Touradjas et les Bouguis de Célèbes; mais les Touradjas et les Bouguis chez lesquels les propriétés des grands et des prêtres sont réputées sacrées, ainsi que dans la Polynésie et parmi les Dayas, nous paraissent, comme nous l'avons dit, appartenir à la race Dayas, de même que les Balinais, les peuples des îles Nias, Nafsau ou Poggy, les Ternatis, les Guiloliens, et ceux d'une partie des Moluques, de l'archipel de Holo, des îles Philippines et des îles Palaos. Ces trois derniers surtout paraissent être originaires de Célèbes et de Bornéo; mais la ressemblance des Taïtiens, des Nouveaux-Zeelandais et surtout des Battas [3] avec les Dayas est frappante, selon le récit de voyageurs dignes de foi. Nous ajouterons que leur langue forme en quelque sorte le milieu entre la malayou et la polynésienne, et que les Malais et les Javans des côtes de Bornéo les reconnaissent comme les aborigènes, les *Orang-Benoa* du pays. »

La différence des climats, les communications avec les îles des diverses divisions de l'Océanie, les nouvelles relations, des aliments dissemblables, l'influence des étrangers

[1] Substance fort astringente, extraite du *nauclea gambir,* grande plante sarmenteuse. Le gambir ou kino contient beaucoup d'acide gallique et de tanin. On l'emploie en Chine et à Batavia pour tanner les cuirs.

[2] Dayas, et non Dayaks.

[3] Ils descendent des Biadjous, tribu des Dayas. Les savants désignent quelquefois les Biadjous sous le nom de *malem* (en hindoustani, *montagnards*).

et, plus que tout cela, le mélange des races noire et malaise avec les Dayas, expliquent assez bien les changements survenus entre ceux-ci et les Polynésiens, et toutes ces nuances qu'on rencontre dans cette partie du monde. Ainsi la réunion des Nicobariens, et des Andamans, a fait de ceux-là des mulâtres; et le mélange de toutes les races de l'Océanie s'est opéré dans les îles de Luçon, de Soumâdra, et dans l'archipel des Carolines. Les lois de l'étiquette commencent à se développer chez les Polynésiens, qui ignorent l'usage de l'arc comme instrument de guerre, et qui font usage de la boisson enivrante du Kawa.

C'est parmi les peuples de Hanouaïs, de Taïti et de Tonga que la civilisation a fait le plus de progrès, tandis que des Nouveaux-Zeelandais, vivant sous un ciel âpre et sur un sol pauvre en ressources alimentaires, sont bien moins avancés.

Les Alfouras. — Dans la langue des Dayas de Bornéo, Alfouras signifie *hommes sauvages;* dans une partie de Bornéo, on les appelle *Pounams.* Ainsi dans les régions caucasiennes on donne le nom de *Lesguis* à tous les montagnards. Il répond à celui de Bedhas ou Veddhas de l'île de Ceylan, qui habitent les parties inaccessibles des montagnes et des forêts et qui sont considérés comme aborigènes dans les diverses parties de cette île. Il existe encore à Ceylan une race indomptée qu'on nomme *Rambah Redahs.*

Ce n'est pas aux hommes d'une seule couleur que les naturels de la Malaisie ont appliqué le nom d'Alfouras, car tous ne sont pas noirs. Ceux de Bourou sont cuivrés, ceux de Soumâdra (Battas), de Célèbes (Touradjas), sont d'un jaune foncé, tandis que ceux de Maïndanao, de Mindoro, etc., sont d'un noir foncé, et ceux de Luçon et de Bouglas (mêlés d'Endamènes et de Papouas) sont de deux nuances noires. Les Malaisiens comprennent donc sous cette dénomination d'*Alfouras,* toutes les tribus qui vivent à l'état sauvage.

Les Mélanésiens divisés en Endamènes et Papouas. — En classant les races d'après leur extension, la troisième est celle des Igolotés ou Papouas qui dominent une partie de la Mélanésie. Ils sont vraisemblablement originaires de Bornéo [1], où ils existent encore. La couleur de cette race est d'un noir jaunâtre. *Igo loté* et *Dayer* sont les noms qu'ils portent à Bornéo, et qu'ils se donnent à la Nouvelle-Guinée. Mêlés ou non, mais occupant le même sol, les Papouas et les Endamènes sont encore répandus dans une partie de Luçon, de Mindoro, de Bouglas, de Maïndanao, de Timor, de Soumâdra, de Java, de Célèbes; quelques cantons de Madagascar et de l'intérieur de Formose et autres îles, sous le nom de Aëtas, Négrillos, Négritos, Zambales, Finguianes, Italones, Kalingas, Igorrotes, etc. Les Papouas sont plus noirs que les Endamènes, et Malte-Brun a confondu à tort ces deux races sous le nom de Nègres océaniens.

Les Papouas. — Le mot de Papoua est une altération de *Poua-Poua* (brun-brun), nom sous lequel ce peuple est connu. Les Papouas sont assez grands; leur peau est noire et luisante, avec un huitième environ de jaune; leur angle facial est de 63 à 64° au minimum et a pour maximum 69°; leurs cheveux, ni lisses ni crépus, mais laineux et frisant beaucoup, sont noirs; cette espèce de toison donne à leur tête une apparence volumineuse. Ils sont rarement tatoués et, à l'exception de ceux de Dori [2], ils vont généralement nus. Les hybrides de la Nouvelle-Guinée et de Veguiou, soutiennent leur épaisse chevelure au moyen d'un peigne à plusieurs branches. D'autres, comme ceux de la Nouvelle-Bretagne, les laissent tomber sur leurs épaules en nattes peintes en

[1] Cette île, que l'on pourrait considérer comme l'*officina gentium* de l'Océanie, renfermait une race de noirs Endamènes et une de Papouas; ces derniers, après avoir vaincu les Endamènes, envahirent les côtes des îles voisines, décimèrent les populations endamènes et les reléguèrent enfin dans l'intérieur des terres, jusqu'à ce qu'eux-mêmes furent soumis par la race malaise.

[2] Que l'on nomme à tort Dorey ou Dorery.

rouge. Parmi les nombreuses variétés de cette race, celle de Viti paraît tenir le premier rang; celle de l'île Van Diemen et de Malicolo, le dernier.

Les Papous-Malais. — La fusion des Malais et des Papouas produit une variété hybride qu'on nomme Papous. Ils occupent le littoral des îles Veguiou, Salonati, Gamen et Battanta, et la partie septentrionale de la Nouvelle-Guinée, depuis la pointe Sabelo jusqu'au havre Dori. Leurs mœurs tiennent de celles des deux races : les uns sont mahométans, les autres adorent des fétiches. Leur taille est généralement petite; ils sont souvent infectés de cette horrible lèpre furfuracée qui règne chez la plupart des noirs de la mer du Sud. Leur angle facial est de 69° au maximum, 64° au minimum.

Les Endamènes et les Australiens. — Ainsi que toutes les races de l'Océanie, celle des Mélanésiens paraît provenir de Bornéo. Néanmoins la Nouvelle-Guinée pourrait être le foyer de cette race.

La race endamène, qui présente la plus triste ressemblance avec les noirs hideux des îles endamènes, a dû être très-nombreuse dans la Nouvelle-Guinée. Mais ces malheureux Endamens, devenus assez rares, à cause des guerres et des persécutions continuelles que leur firent les Papous, qui les surpassent en beauté, en bravoure et en intelligence (relatives bien entendu), ont déserté la Papouasie. Il est probable que, pour fuir ces persécutions, ils auront traversé le détroit de Torrès au milieu des récifs et sur de frêles embarcations, et se seront établis dans l'Australie, où cette race finira, tôt ou tard, par s'éteindre.

Les Australiens sont, de même que les Endamènes, d'une couleur moins foncée que les noirs d'Afrique; leur teinte est plus jaunâtre que celle des Papouas et se rapproche de la couleur de la suie vieille et terne. Leur angle facial est très-aigu et ne s'élève que de 60 à 66°, tandis que celui de l'*orang-houtan*, sur lequel il n'a guère d'autre supériorité que le langage, est de 62 à 65°. Quelques tribus ont une teinte bistre, faiblement jaune plutôt que noire; la boîte osseuse du crâne arrondie; le front fuyant; les cheveux crépus et floconnés; les bras très-longs; les jambes grêles et plus longues encore : la plupart sont velus; leur bouche est démesurément grande, leur nez large et épaté, avec des narines énormes; leur visage, vu de profil, est hideux d'animalité. Ils existent sans mélange dans la Nouvelle-Calédonie, ainsi que dans la plupart des îles de l'archipel du Saint-Esprit, où ils étalent leur difformité. Méfiants et timides dans plusieurs tribus, ils sont vindicatifs, voleurs, perfides dans la terre de Grant. Leur aversion pour les Européens est constante, et leurs mœurs, leurs coutumes et leur langage sont infiniment variés. Avec le sein flasque et pendant, les femmes ont les hanches plus fortes que les hommes, mais elles sont moins hideuses. Ces misérables êtres se rapprochent de la brute; ils vivent par couple ou en tribus; ils n'ont point de lois, point d'industrie. Quelques-uns croient à l'existence d'un être malfaisant et nient celle d'un être bon; les autres n'ont pour religion qu'un grossier fétichisme. Tout leur costume consiste en une peau de kangarou dont ils couvrent leurs épaules et une étoffe plus que commune dont ils revêtent leur tête. Ces malheureux n'ont pas même de tentes et disputent le sol aux bêtes fauves. Les Australiens des environs du port Jackson bâtissent des espèces de nids au moyen de branches entrelacées et recouvertes d'écorces. Leur pays est tellement pauvre, que leur nourriture ne se compose que de poisson, de quelques opossums [1] qu'ils tuent avec des piques en bois, et d'oiseaux et écureuils volants quand ils peuvent en attraper en grimpant sur les arbres. C'est pour eux une grande joie lorsqu'ils trouvent le miel sauvage et la gomme de mimosa qu'ils aiment passionnément. Leurs armes sont de petites massues. Ils font usage du feu et ne

[1] Quadrupède appartenant au genre didelphe.

mangent pas la chair crue quoiqu'on les dise anthropophages. L'idiome des uns est doux et sonore, celui des autres plein de sifflements et de battements de langue.

Au lieu de corrompre ces malheureuses créatures par les communications avec les déportés, de les abrutir par l'usage des liqueurs fortes; au lieu de décimer les tribus paisibles en diminuant leurs moyens de subsistance, et de détruire les tribus farouches, les Européens ne trouveraient-ils pas plus de gloire et de profit à cultiver leur rétive intelligence? S'ils ont de tristes rapports avec la bête, au moins ont-ils des qualités estimables qu'on ne rencontre pas toujours chez ceux qui les traitent en esclaves : ils chérissent leurs mères, leurs enfants et la liberté!

Les Albinos. — On ne saurait considérer les Albinos, les hommes à loupes et à goîtres, et ces esclaves de Nias dont la peau est recouverte d'écailles, que comme des êtres malheureux, affligés de difformités ou de maladies. Dans l'île de Java, on donne le nom de Kakeslaks aux habitants de Poulo-Nias qui, comme les Papouas, sont infectés d'une lèpre blanchâtre.

En résumé, l'Océanie renferme quatre races bien distinctes : la *malaise*, la *polynésienne* ou *daya*, l'*endamène* et la *papoua*. C'est du croisement de ces races que sont nées toutes les autres *variétés*.

Les Aithalo-pygmées. — Les Pithékomorphes et les Melano-pygmées. — Il n'est pas facile de classer ces quelques individus qu'a rencontrés M. de Rienzi sur la côte de Soumâdra. Les premiers composaient une famille de trois membres; leur couleur était fuligineuse; leur taille ne dépassait pas 1 m. 50 c. [1]. Leur tête était colossale; leurs bras, leurs jambes et le reste du corps fort petits. Ils venaient de l'intérieur du royaume de Palembang, où les habitants sont d'une fort belle taille. Les autres étaient d'une taille moyenne et leur teint était très-basané; leurs corps, entièrement recouverts de poils, offrait dans ses formes la plus grande ressemblance avec celles du singe. Ils apprirent qu'ils habitaient l'intérieur de Menang-Karbou et formaient une petite peuplade. M. de Rienzi penche à croire qu'ils sont une variété de la race *endamène*. « Voilà donc, dit M. de Rienzi, sur les plages brûlantes que traverse l'équateur, des hommes dont la taille peut être comparée à celle des Lapons et autres peuples qui vivent au milieu des glaces et des frimas de la zone boréale! »

Outre ces deux-là, l'auteur fait encore connaître une autre variété qu'il vit dans l'île triangulaire de Panay (îles Philippines). C'étaient de vrais noirs de la plus petite taille, mais bien faits et auxquels il impose le nom de *Melano-pygmées*. Ils vivent dans les bois et leurs enfants portent le nom d'un arbre ou d'un rocher. L'un s'appelle *Papaya*, l'autre *Batou*. Leur légèreté est telle à la course, qu'ils prennent souvent des animaux sans recourir à leurs flèches, et alors, semblables aux corbeaux, ils demeurent autour du cadavre jusqu'à ce qu'ils l'aient dévoré. Ces hommes n'ont point les cheveux crépus comme les nègres africains. Ils mènent une vie fort paisible au milieu de leur famille et loin des Espagnols et des Bissayas.

Religion. — Il n'est pas de culte qui n'ait ses sectateurs en Océanie. Les Javanais, les Malais de Soumâdra, de Bornéo, des Moluques, les Bouguis, les Mangkassars, les Maïndanéens, les Holoans, les Lampoungs, les Reyans et les Papouas de la partie occidentale professent le mahométisme.

Le brahmanisme est suivi par la plus grande portion des insulaires de Madoura et de Bali et par quelques peuplades de Java.

Le *polythéisme*, le *panthéisme*, une espèce de *sabéisme*, se partagent, avec le *fétichisme*, les autres tribus océaniennes. Quelques tribus des Carolines reconnaissent une sorte

[1] 4 pieds 6 pouces de France.

de Trinité sous le nom d'Aloucíop, Lagueleng et Olifat. Les dieux principaux de la Nouvelle-Zélande sont Nona-Atoua (Dieu le père, le maître du monde, Dieu le fils et Dieu l'oiseau ou l'esprit). Chaque naturel a son *atoua* qu'il considère comme nous notre ange gardien. Les Taïtiens suivaient la même croyance avant que les missionnaires anglicans ne les eussent convertis à leurs dogmes. On voit des églises catholiques et des temples calvinistes et anglicans dans les quatre divisions. Le bouddhisme y est adopté par une partie des habitants de l'île Bali et par tous les Chinois établis dans la Malaisie. Quelques peuplades de Bornéo, de Luçon, de l'Australie et de la Transmanie n'ont point de religion, et la plupart des Malésiens bornent leur croyance à l'existence de mauvais génies et à une vague idée d'une autre vie.

Institutions religieuses. — « Avant l'arrivée des Européens dans leurs îles, dit M. Lesson, ces peuples [1] étaient esclaves de la terrible superstition du *Tabou*, qui leur imposait une foule de privations, et qui a coûté la vie à tant d'innocents. Cette loi barbare défendait aux femmes, sous peine de la vie, de manger du cochon, des bananes et des cocos, de faire usage du feu allumé par des hommes, et d'entrer dans l'endroit où ils mangent. Le prédécesseur du fameux Taméhaméa [2] était tellement *tabou* qu'on ne devait jamais le voir pendant le jour, et que l'on mettait à mort impitoyablement quiconque l'aurait vu un instant, ne fût-ce que par hasard. »

Le but principal du *tapou* paraît avoir été d'apaiser la colère divine et de se rendre le ciel favorable en s'imposant une pénitence proportionnée à l'importance de la faute. Le Zeelandais, plus que tout autre Polynésien, est soumis en aveugle à cette superstition sans se rendre compte du principe de morale qui présida à son établissement. La croyance que le *tabou* (plus correctement *tapou*) est agréable à l'*atoua* (Dieu) suffit pour le déterminer. Quelle que soit sa position, l'homme qui oserait toucher un objet soumis au tapou, ne manquerait pas d'encourir la colère de l'*atoua*, qui se vengerait en faisant périr le violateur. Telle est la conviction des peuples qui révèrent cette loi et qui, pour prévenir le courroux divin, dépouillent le coupable de ses propriétés s'il est riche et lui donnent souvent la mort s'il appartient au peuple. On tolère une faute de la part des étrangers qui visitent l'île pour la première fois, mais une seconde serait punie.

Le tapou est absolu ou déterminé, c'est-à-dire qu'il affecte certaines personnes désignées ou qu'il s'applique à tout le monde. Une personne frappée du tapou est exclue de toute communication avec ses compatriotes et ne peut se servir de ses mains pour prendre ses aliments, qu'elle ramasse avec sa bouche si elle fait partie de la classe populaire; si elle est noble on attache des serviteurs spéciaux à son service.

Le peuple ne peut que s'appliquer le tapou à lui-même, mais le rangarita, selon son rang, a le pouvoir de l'imposer à tous ceux qui sont placés sous son autorité, et la tribu tout entière a le plus grand respect pour les tapous émanés du chef principal. On comprend quelles ressources les chefs peuvent tirer de cette espèce de veto pour maintenir leurs droits et leur autorité.

Les dépouilles des morts, principalement de ceux qui occupaient un rang distingué, sont taponées ou sacrées par elles-mêmes. Dans l'homme la tête l'est au plus haut point, et, lorsque les naturels se coupent les cheveux, ils veillent soigneusement à ce qu'ils ne demeurent pas dans un lieu où l'on pourrait marcher dessus. Le tondu reste tabou pendant quelques jours de même que celui qui vient d'être tatoué. C'est par cette raison qu'ils ne souffrent que difficilement des provisions dans leurs cabanes, surtout

[1] Les Polynésiens.

[2] Le sens de ces mots ne peut être rendu en français que par celui d'*interdiction religieuse*.

de celles qui ont été animées; ils pensent que de grands malheurs les accableraient si leur tête venait à passer sous un de ces objets.

Un chef ne peut ni allumer son feu à celui d'un autre, ni se chauffer au même feu qu'un homme d'un rang inférieur; c'est un crime d'en allumer dans un endroit où l'on a déposé des provisions.

Dumont-d'Urville, dont la récente et malheureuse fin a dernièrement excité une si vive émotion parmi le monde savant, dit : « Les individus atteints d'une maladie jugée mortelle, les femmes près d'accoucher, sont mis sous l'empire du tabou. Dès lors ces personnes sont reléguées sous de simples hangars en plein air, et isolées de toutes communications avec leurs parents et leurs amis. Certains aliments leur sont soigneusement interdits; quelquefois ils sont condamnés, pour plusieurs jours de suite, à une diète absolue, persuadés que la moindre infraction à ces règles causerait à l'instant même leur mort. Riches, les malades sont assistés par un certain nombre d'esclaves, qui, de ce moment, partagent toutes les conséquences de leur position; pauvres, ils sont réduits à la situation la plus déplorable, et contraints de ramasser avec leurs bouches les vivres qu'on leur porte. L'accès des cases ou des malades tabous est aussi rigoureusement interdit aux étrangers qu'aux habitants du pays. »

Les ustensiles qui ont servi à une personne durant sa maladie sont tabous et brûlés ou déposés près du corps du défunt. Tout homme qui travaille à la construction d'une pirogue ou d'une maison est soumis au tabou; toutefois il n'est pas exclu de la société de ses semblables; seulement l'usage de ses mains pour manger lui est interdit.

La plantation des patates douces, ou koumaros, et leur récolte sont accompagnées de grandes cérémonies; personne n'en peut approcher pendant une certaine période de leur crue. Elles sont essentiellement tabous de même que le poisson que l'on pêche pour les provisions d'hiver. Quand les Zeelandais choisissent un objet qu'ils ne peuvent payer immédiatement, ils y attachent un fil en prononçant le mot tabou; le marché est alors inviolablement scellé et les acheteurs ne manqueront pas de venir chercher l'objet dès qu'ils en auront la valeur.

Lorsqu'une tribu entreprend la guerre, une prêtresse se tabou; après avoir exclusivement jeûné pendant deux jours, elle accomplit, le troisième, certaines cérémonies qui doivent attirer la bénédiction céleste sur les armes de ses concitoyens.

Pour que le lecteur puisse bien saisir l'importance et les conséquences du tabou, nous rapporterons l'opinion de M. Nicholos, qui, à ce sujet, s'exprime ainsi : « Pour suivre du tabou dans ses acceptions nombreuses, il faudrait détailler minutieusement toutes les circonstances de l'économie politique de ces peuples ; tâche au-dessus de nos forces. Il règle non-seulement leurs institutions, mais encore leurs travaux journaliers, et il y a à peine un seul acte de leur vie auquel cet important dissyllabe ne se trouve mêlé. Bien que le tabou les assujettisse, comme on a pu voir, à une foule de restrictions absurdes et pénibles, il est néanmoins fort utile, par le fait, chez une nation si irrégulièrement constituée. En l'absence des lois, il offre la seule garantie capable de protéger les personnes et les propriétés, en leur donnant un caractère authentique que personne n'ose violer : sa puissante influence peut même arrêter les pillards les plus cruels et les plus avides. »

Les enchantements (makoutou) sont encore une source inépuisable de craintes et d'inquiétudes pour les malheureux Zeelandais qui leur attribuent la plupart des maladies qui les accablent et la mort qui les décime. Des mots, des prières, des gestes, des grimaces opèrent, selon eux, ces enchantements. — Toutes les fois que les missionnaires, voulant démontrer aux naturels l'absurdité de leurs croyances, leur ont offert, en touchant le tabou et le makoutou, d'en braver personnellement les ven-

geances, les Nouveaux-Zeelandais répondaient que les missionnaires étant, en leur qualité d'arikis, sous la protection d'un dieu puissant, pouvaient défier le courroux des dieux du pays; mais que ces derniers feraient tomber leurs foudres sur les habitants qui auraient laissé se consommer une telle profanation.

Les songes ont une telle importance qu'ils ont quelquefois arrêté des entreprises décidées. Ce serait une offense directe à l'atoua, que de ne pas suivre les inspirations d'un songe qu'il a envoyé.

Les Zeelandais rendent de grands honneurs aux restes de leurs parents, surtout quand leur rang est distingué; on garde d'abord le corps trois jours, parce qu'on pense que l'âme ne l'abandonne qu'après ce temps; on revêt ensuite de ses plus beaux habits le défunt qui est frotté d'huile et paré comme durant sa vie. Les parents et amis, principalement les femmes, témoignent leurs regrets par des sanglots, des cris, et se déchirent les épaules et le visage de manière à en faire jaillir le sang. On a vu des femmes dont la figure et la gorge n'étaient qu'une plaie, parce que, ayant perdu consécutivement plusieurs proches parents, elles avaient dû renouveler plusieurs fois pour chaque perte ces cruelles démonstrations.

Les membres du cadavre sont ordinairement ployés contre le ventre et ramassés en paquet; il est ensuite inhumé dans quelque endroit isolé, entouré de palissades et tabou. La tombe d'un chef est désignée par un pieux, une croix ou des figures sculptées et rougies à l'ocre; un tas de pierres annonce celle de l'homme du peuple. On appelle ces tombes *oudou pa* (maison de gloire).

Quoique immatériel, le *waidoua* (esprit) est supposé susceptible de prendre des aliments, aussi dépose-t-on sur la tombe du mort des vivres pour nourrir son *waidoua*.

Les cérémonies funèbres se terminent ordinairement par un festin auquel on convie non-seulement toute la tribu, mais aussi les parents et amis des tribus voisines; ce repas est en rapport avec les moyens du défunt. Le corps est laissé en terre le temps nécessaire pour que les chairs se détachent des os par la corruption, après quoi les personnes chargées de ce soin se rendent au lieu de sépulture, en retirent les os et les nettoient; un nouveau deuil a lieu, certaines cérémonies s'accomplissent et les dépouilles sacrées sont solennellement déposées dans les sépultures de famille, sortes de caveaux ou grottes formés par la nature, où les os sont étendus sur de petites plates-formes, élevées au-dessus du sol à deux ou trois pieds. — Ces dépouilles sont essentiellement tabouées, et les personnes employées dans les cérémonies funéraires sont assujetties à un tabou rigoureux. La violation d'une tombe est une injure que le sang peut seul laver.

Si les esclaves ont été tués pour crime, leurs corps sont quelquefois dévorés par les hommes de la tribu; dans toute autre circonstance ils sont jetés à l'eau ou abandonnés en plein air.

Une coutume extraordinaire de la Nouvelle-Zeelande, c'est qu'à la mort d'un chef ses voisins pillent ses propriétés et s'emparent de tout ce qu'ils trouvent sous leurs mains. A moins qu'une tribu ne soit puissante et qu'elle ne compte un bon nombre de guerriers disposés à la défendre, la mort d'un chef entraîne souvent la ruine de sa peuplade, car elle peut s'attendre à être saccagée par les tribus voisines.

Gouvernement. — Prêtres. — Ce qui caractérise l'Océanie, c'est que, tout en présentant toutes les méthodes gouvernementales, le mode y est plus ou moins féodal. Le pouvoir suprême et les institutions politiques offrent diverses formes dans les empires despotiques de Sourakarta et de Djokdjokarta. Les monarchies de la Malaisie sont électives; le chef est nommé par une aristocratie héréditaire qui en restreint les pouvoirs. Il en est de même dans la presqu'île de Malakka, en Asie et en Afrique, dans la grande

île de Madagascar, où les Malais ont vraisemblablement naturalisé cette espèce de gouvernement. Dans l'archipel des Moluques, chez les Dayaz de Bornéo, etc., chaque famille isolée forme une petite peuplade dont le chef ne reconnaît pas de supérieur. Dans la Polynésie, la noblesse est une caste séparée dont l'orgueil est insupportable et qui tient le peuple dans un abaissement continuel. Les rois et chefs électifs de Passoumah et des Reyangs (île de Soumâdra), ceux de Borneo, Célèbes, Maïndanao, Timor, Retouma et des îles de Noukahiva ont une autorité fort limitée, mais les peuples des Carolines, de Péliou, de Radak, de Haouaï, de Tonga, Taïti, etc., vivent sous l'empire d'un véritable despotisme.

L'influence des prêtres chrétiens et musulmans est très-grande dans la Malaisie; mais avant l'introduction du christianisme, celle des prêtres polynésiens était immense chez ces peuples et notamment dans les archipels de Haouaï et de Taïti. Tandis que le sacerdoce est inconnu chez la plupart des Malaisiens, dans plusieurs îles, les nouveaux Calchas ordonnent des sacrifices humains; à Viti les rois sont au-dessous des prêtres qui joignent le glaive à l'encensoir.

Langues et dialectes. — La langue *malayou* est la plus étendue et conserve sa pureté dans l'île de Soumâdra où elle a pris naissance; elle est parlée sur les côtes des îles qui dépendent de la Malaisie, dans une partie de l'île Malakka, et, ce qui est plus étrange, à Madagascar, près des côtes d'Afrique, et dans l'île Formose, située près de la Chine et du Japon. Cette langue, aussi douce que le portugais et l'italien, a reçu plusieurs mots sanscrits, talingas et arabes; elle est consacrée au commerce. De même que la polynésienne, cette langue a touché le continent asiatique, s'est approchée de celui de l'Afrique et n'a adopté aucun mot du double continent de l'Amérique. Chez les Malais purs, le langage écrit se nomme *djawi*, corrélatif de *kawi* (jamais savant). La plupart des autres langues de la Malaisie et quelques-unes de la Polynésie offrent un grand nombre de racines malayoues.

Si la langue polynésienne est fille du dayas, il en résulte que de celle-ci dérivent, nonobstant l'altération, le taïtien, le tonga, le mawi [1], le baonien et les idiomes de Rotouma et de l'île Waihou. Elle fournit des mots à une foule de langues du pays, en a emprunté bon nombre du sanscrit, et se divise en bouguï vulgaire et en bouguï ancien. Ce dernier est destiné aux écrits religieux.

Le balinais paraît renfermer beaucoup de mots sanscrits; un demi-million d'individus le parlent à Bali; le *madourais* est la langue de Madoura. Le *sounda* est en usage chez les montagnards de la partie occidentale de Java. Les Javanais ont une langue de cour qu'ils appellent *basa-krima;* ils possèdent en outre, comme les Taïtiens, une langue sacrée.

Il existe une analogie frappante entre les alphabets bouguis et natas; celui des Tagales est peu compliqué. La prononciation et même la signification du malekassou présentent de grands rapports avec toutes les langues océaniennes, surtout avec le malai pour la construction des mots dérivés. Cette langue n'a ni déclinaisons, ni genres, ni nombres, ni distinction d'adjectif et de substantif; elle n'a point de conjugaison; le temps et la voix sont distingués par quelques particules, de sorte qu'il faut ajouter les pronoms aux verbes pour désigner les personnes. Cette langue est fort douce, ses formes sont simples, riches et ingénieuses.

« En admettant le foyer primitif de la Polynésie dans l'île de Bornéo et chez les

[1] C'est le nom que M. d'Urville a proposé de donner à la langue des Zeelandais, d'après celui de *Ilha na Mawi,* que porte l'île septentrionale la plus fertile et la plus importante des deux îles qui composent la Nouvelle-Zeelande.

Dayas, et principalement chez les Dayas marouts ou idaans [1] qui habitent le nord de cette grande terre et dont la race offre tant de ressemblance avec les Polynésiens, la grande difficulté serait levée, » a dit M. de Rienzi. « La langue et les peuples polynésiens, ainsi que les langues et les peuples de l'Océanie occidentale et australe, seraient venus de ce point central. Ainsi, ajoute cet auteur, une langue et un grand peuple océanien se seraient répandus de Bornéo à Madagascar, c'est-à-dire à 1400 lieues à l'ouest, et de Bornéo à Waihou (île de Pâques), 2520 lieues à l'est; enfin de Formose et de Haouaï au nord, jusqu'à l'extrémité de la Nouvelle-Zeelande, au sud, environ 1800 lieues [2]. »

Littérature. — Il ne paraît pas que les Océaniens aient de traités sur les sciences; cependant les Javanais, les Tagales, les Malais et surtout les Bouguis ne sont pas sans notions astronomiques. Les planètes et leur cours leur sont connus et les astres les guident dans leur navigation. Les Mangkassars désignent les mois lunaires par les noms arabes que leur religion a consacrés. L'année scolaire des Bouguis, qu'ils divisent en 12 mois de 365 jours, commence le 16 mai. Ils sont possesseurs d'une grande quantité de légendes, d'ouvrages sur l'histoire, la religion, les lois; des traductions de l'arabe, du javan et du malayou, des *galidas* (contes et chansons historiques tirées des traditions nationales). *Saouïra-Gading* est le héros de plusieurs de ces chansons.

La littérature javane est plus riche en traduction que la bouguise; les codes de Ouadjou, de Boni, de Mangkassara et de Mandhar méritent leur réputation; les princes malais et javans ont adopté plusieurs de leurs lois. Les Javanais ont des romans, des apologues traduits du sanscrit, des chansons, quelques morceaux de poésie indigène ancienne, et une paraphrase de deux grands poëmes épiques de l'Inde : le Mahabhârata de Viâsa et le Ramâyna de Vâlmiki. Quelques traductions de drames religieux espagnols, quelques chansons paraissent composer la littérature des Tagales.

Le *Brata-Youdha* est un poëme épique composé par Pouseda en kawi (langue classique de Java), vers l'an 784 de l'ère vulgaire, ou, selon d'autres, vers 1167. Cet ouvrage, dont le manuscrit le plus complet appartient au radjah de Blelling, dans l'île de Bali, contient 719 stances de différents rhythmes; ses beautés peuvent être mises en parallèle avec les plus belles compositions des Grecs, des Latins et des modernes. Ce qui étonne, c'est que, bien que les Javanais n'aient jamais eu la moindre connaissance des grands poëtes de l'Occident, plusieurs stances du *Brata-Youdha* sont absolument semblables à certains passages d'Homère, de Shakspeare et de Milton.

L'épisode de la veuve de Salia, depuis le moment où un rêve lui prédit la destinée de son époux, jusqu'à l'instant où elle le retrouve dans les cieux; le tableau de la marche des enfants de Pandou; la douleur d'Ardjouna, un des cinq enfants de Pandou, roi d'Astina, sont d'admirables morceaux de poésie.

Manek-Maya, ouvrage classique qui renferme la mythologie des Javanais, réunit quelquefois la sublimité à la simplicité biblique. Si l'on y rencontre quelques monstruosités, on y trouve aussi des descriptions qui soutiendraient la comparaison avec ce que la mythologie grecque a produit de plus beau. Ces mythes sont la preuve qu'à l'équateur et dans les contrées occidentales, l'esprit humain a suivi la même marche progressive.

[1] La langue la plus répandue, sauf les altérations depuis le nord jusqu'à l'est de Bornéo et probablement dans la plus grande partie de cette région.

[2] M. Lesson croit avoir trouvé l'origine des Polynésiens en Asie chez les Mongols; M. d'Urville dit qu'ils vinrent de l'occident même de l'Asie; plusieurs savants qu'ils descendent des Hindous, et quelques écrivains, de l'Amérique. Nous abandonnons cette question trop difficile et qui restera longtemps peut-être sans solution.

Musique. — Instruments. — La musique est une passion chez tous les peuples, civilisés ou sauvages, de l'Océanie; mais c'est à Java qu'elle a fait le plus de progrès. Les habitants des îles Philippines ont adopté celle des Espagnols ou des créoles du Mexique et du Pérou, établis à Manila.

La plus grande partie des instruments de la Malaisie viennent de la Chine, à l'exception des flûtes et des rababs. Les Javanais se servent de plusieurs instruments à vent, à cordes, de percussion; ils les inventent ou les tirent de la Chine et de l'Inde. Les Polynésiens, les Papouas possèdent le syrinx.

Les montagnards de la partie occidentale de Java font usage du *anglkoung*, le plus grossier des instruments à vent et qui est composé de bambous coupés en tuyaux d'orgue, dont les tons montent par gradation; ils sont attachés à une latte. Il y a dans l'île de Bali un instrument à vent qui ressemble à la flûte traversière; il a quatre pieds et demi de longueur; le son en est aigre comme celui de la clarinette; quatre ou cinq personnes jouent ensemble. Le *rouling* est une autre flûte, ainsi que le *serdong*. Les Malais jouent isolément de cet instrument. Le *srouni* est une espèce de hautbois ou de trompette dont on parle dans les romans. On compte trois instruments à cordes : le *chalemponng* qui a 10 à 15 cordes et se joue comme la harpe; le *trawangsa* qui ressemble à une guitare : les montagnards de Sounda, à Java, en font usage. Le *rebab*, apporté de Perse, est un petit violon à deux cordes qui donne des intonations parfaites. On a introduit, dans l'Océanie, la trompette qui est appelée *nafiri* et *salompret*.

Le gong, espèce de tambour, est formé d'une composition de cuivre, de zinc et d'étain : il y en a de 4 à 5 pieds. Le maillet est garni de gomme élastique; on le suspend ordinairement à un riche cadre. La force et la beauté des tons que l'on en retire est inconcevable. Le *kentouk* et le *kampoul* en sont des variétés de plus petite dimension.

Le *kromo*, ou *bonang*, est une suite de petits vases ou gongs arrangés sur deux lignes dans un châssis. Le *gambang*, ou *staccado*, est subdivisé en plusieurs variétés. Le *gambang-kayon* se forme de plusieurs touches de bois sonore qui diffèrent, par gradation, de longueur. On les place sur une caisse de bois et l'on touche avec un marteau. On appelle *gander* le staccado; il est formé de touches de métal.

Tous ces instruments servent à composer les orchestres. Le mot *gamalan* a la signification d'exécution musicale. On en compte sept espèces; la première est aussi la plus simple et la plus ancienne. On l'appelle *mangang* et l'on s'en sert dans les processions. Quelquefois, par dérision, on la nomme *kodok-ngorek* (chant des grenouilles et des crapauds), à cause de son peu d'harmonie.

La plus parfaite exécution musicale de Java est la *salendro*, symphonie de plusieurs instruments qui ont le même nombre de notes. La *pelak* réunit des instruments bornés à un plus petit nombre de notes; les intonations en sont très-aiguës. Le *miring* diffère de la pelak et de la salendro. Toutes trois sont employées dans les représentations théâtrales. La *gamalan choro Bali* (musique à la façon de Bali) ressemble à la *salendro*, mais n'a point de *rebab* ou violon. Il y a encore la *srounen*, musique guerrière; la *sakaten*, qui ne se joue que devant le monarque et qui diffère de la *pelak* parce qu'elle compte plus d'instruments.

Théâtre. — Le *topeng* et le *wayang* sont deux espèces de compositions dramatiques. Les personnages de la première sont des hommes masqués; la seconde se représente par des marionnettes. On puise le plus souvent les sujets du topeng dans les aventures de Pandji, le héros favori de l'histoire de Java. L'amour et la guerre sont les thèmes constants; des combats entre les chefs terminent le spectacle. Lorsque les représentations, qui offrent alors plus de perfection que les autres, ont lieu devant le prince, les personnages n'ont point de masques et récitent eux-mêmes leurs rôles. Ordinaire-

ment les acteurs exécutent les scènes par des gestes, tandis que le *dalang* (chef de la pièce) récite le dialogue. La musique de la *gamalan* accompagne et varie ses expressions suivant la nature de l'action et les sentiments à exprimer.

En général, un topeng se compose de dix personnages, indépendamment du dalang; quatre jouent le gamalan, les autres sont les acteurs. On représente également des bouffonneries; un idiot, un singe, ou un chien sont les bienvenus du public dont ils excitent le rire.

Un autre genre d'amusement est le *barouag'au*, sorte de pantomime dont les personnages, habillés en bêtes féroces, exécutent des combats au bruit du gong et du tambour.

Les wayangs ou scènes ombrées ont habituellement pour sujets des épisodes de l'histoire de Java avant la destruction de l'empire de Majapahit. Les figures ont dix-huit pouces à deux pieds environ de hauteur; elles sont de cuir de buffle, bien dessinées et travaillées, mais fort grotesques. Ces figures, attachées par un clou de corne, ont à chaque main un morceau de corne pour les faire mouvoir. Devant les spectateurs, sur un cadre de dix à douze pieds de long et cinq pieds de haut, est étendue une étoffe blanche, en forme de rideau, que l'on rend transparent au moyen d'une lampe placée derrière.

Il y a le *wayang-pourwa*, le *wayang-gedog* et le *wayang-klitik*. Les dieux, les demi-dieux, les héros de la fable de Java et de l'Inde sont les personnages du *wayang-pourwa*. Le dalang déclame quelques vers en *kawi* (langue sacrée), qu'il interprète pour les personnes illettrées; les acteurs paraissent derrière l'ombre du rideau; les spectateurs, extasiés, écoutent, durant des nuits entières, l'histoire pleine de merveilles de leurs ancêtres.

Le *wayang-gedog* est puisé dans la période de l'histoire depuis *Parikisit* jusqu'au règne de Laléan, successeur de l'infortuné Pandji.

Le *wayang-klitik* est un jeu de marionnettes; le sujet est tiré de l'histoire de l'empire de Pajajaran, et jusqu'à la fin de l'empire de Majapahit. Les malheurs de la princesse de ce dernier nom et les aventures de Balembang'an et de Demar Voulan (la mère de la lune) sont mis en scène avec succès.

La position du dalang offre de nombreux rapports avec celle des bardes d'autrefois. Le premier enfant de chaque famille est baptisé par le dalang, ce qui rehausse encore la considération qui lui est accordée comme auteur et directeur des pièces qu'il représente.

On connaît encore une autre espèce de représentation, nommée *wayang-beber*. Le sujet de ce genre de pièces, emprunté au récit arabe de Bagin Ambia, est dessiné sur des feuilles de fort papier que le dalang explique à mesure qu'il les déploie.

Architecture. — Sculpture. — On admire à Java les temples majestueux de *Brambanan*, de *Kobondalau; Tchandi-Siwou* (mille temples), et ces statues colossales, ces colonnes, ces bas-reliefs, si artistement terminés et polis, et qui rappellent le style et les mythes hindous.

L'architecture navale est simple, mais combien de goût et d'intelligence dénote la sculpture des *korokoros* malais et surtout des pirogues des Polynésiens. Les pirogues doubles et celles à balanciers de Taïti, de Haouaï, de Nouka-Hiva et de Rotouma sont remarquables d'élégance, mais ces ouvrages sont beaucoup négligés aujourd'hui, grâce aux exemples des Européens qui bouleversent le monde et feront entièrement disparaître les mœurs, les croyances, les arts et les costumes des habitants de l'Océanie.

Moeurs, usages et costumes. — De même qu'en Orient, la polygamie est en usage

Danseuse à Java

dans toute la partie du monde que nous décrivons, mais ce sont les grands et les chefs qui la mettent le plus en pratique.

Dans certaines îles les femmes sont assez bien traitées, surtout dans la Malaisie, excepté chez les Batas et quelques autres, où leur sort peut être assimilé à celui des bêtes de somme.

L'esclavage existe dans toute l'Océanie, notamment dans la Malaisie. L'anthropophagie est un des fléaux cruels qui désolent principalement Soumâdra, Bornéo, Nouka-Hiva, les archipels de Viti, de Salomon, de Hanoa, de la Nouvelle-Calédonie, de la Nouvelle-Zeelande et l'Australie. La piraterie et l'infâme trafic de l'homme ont lieu dans les îles des Célèbes, des Philippines, la Papouasie, etc. Ce sont les Achinais, les Bouguis, les Malais, et, plus que tous, les Holoans qui ont à se reprocher les horribles crimes de la traite.

Les usages sont les mêmes, dans la vie domestique, chez tous les Polynésiens. Leurs aliments cuisent dans des fours souterrains au moyen de pierres chaudes. La pulpe de coco, le fruit à pain et le taro servent à faire des bouillies; dans la Malaisie et la Papouasie, ces bouillies sont faites avec le riz ou le sagou. Ces insulaires mangent à terre, les jambes croisées, et remplacent les fourchettes par leurs mains. L'enivrant kawa est la boisson en usage dans leurs assemblées. Les habitations sont très-grandes et servent à plusieurs familles, excepté chez les Zeelandais qui, presque toujours en guerre de tribus à tribus, ont des villages fortifiés, bâtis en des endroits presque inaccessibles et qu'ils nomment *pahs* et non hippas. Chez la plupart on se salue ordinairement en se frottant (honi) réciproquement le nez; on présente, en chantant, un rameau en signe d'amitié. Tous les indigènes ont des maisons municipales où les assemblées publiques ont lieu.

Le costume des Polynésiens présente la plus grande analogie; un pagne, ou maro, qui couvre ce que la pudeur ordonne de cacher, est ordinairement le seul vêtement des Noukahiviens, des Taïtiens et des Haouaïens, qui savent, ainsi que les Tongas et les Rotoumaïens, fabriquer des étoffes communes et une étoffe plus fine qu'ils réservent aux femmes. Celle-ci provient de l'écorce de l'*aouté* (*broussonetia papyrifera*). Les deux sexes se drapent gracieusement; les femmes surtout jettent sur leurs épaules une simple pièce d'étoffe dont les plis onduleux rappellent l'élégance du costume antique. Les chefs ont seuls le droit de porter le vêtement qu'ils appellent *tipouta*. De riches manteaux, fabriqués avec l'écorce soyeuse du *phormium tenax*, couvrent les Zeelandais. La parure est chérie des Polynésiens; ceux de Taïti portent des couronnes de fleurs; ceux de Noukahiva et de Rotouma se parent des dents du cachalot. Le maro est quelquefois en usage parmi les Papouas; les Zeelandais croient s'embellir en plaçant des plumes de diverses couleurs dans leurs cheveux et des bâtons peints dans les lobes des oreilles.

Le tatouage n'est pas l'ornement le moins singulier, et dénote un art peu commun; les chefs polynésiens sont souvent tatoués de la tête aux pieds. L'opération du tatouage, qui consiste à graver sur la peau certains dessins, est douloureuse et difficile.

Il y a des Mélanésiens qui se font, avec maladresse, des incisions; d'autres tracent sur la figure et la poitrine des lignes rouges, noires, blanches, rarement jaunes; mais ce n'est pas, comme les Hindous, pour caractériser leur secte.

L'éventail occupe une place distinguée dans les ornements des deux sexes aux îles Haouaï. Les plus communs sont construits avec les fibres du cocotier; on emploie aussi à leur confection les plumes du coq et de l'oiseau des tropiques. Mais ceux qui ont un prix inestimable, que les pères transmettent à leurs enfants ainsi que des trophées, ce sont les éventails qui ont pour manche l'os du bras ou de la jambe d'un ennemi tué sur le champ de bataille. Les femmes d'Haouaï et de Rotouma se poudrent habituelle-

ment les cheveux avec la chaux de corail; mais ni elles ni les hommes n'ont les oreilles percées, et l'idée d'y suspendre quelque ornement ne paraît pas leur être venue.

Une coutume bizarre, particulière à Haouaï, mais que l'influence du protestantisme a peut-être fait réformer comme tant d'autres, c'était celle qui consistait à porter un masque formé d'une grosse courge, percée à l'endroit des yeux et du nez et garnie dessus de petites branches vertes qui, de loin, paraissent de belles plumes flottantes; au bas on attache de petites bandes d'étoffe qui font l'effet d'une barbe tressée. On les a vus se promener avec ces masques en poussant des éclats de rire et faisant des contorsions; cependant on ne sait pas s'ils mettent ces masques pour se garantir la tête, ou si c'était par suite d'une mascarade.

Nous reviendrons sur tous ces usages et ces costumes que nous décrirons et ferons plus amplement connaître à chacune des parties de l'Océanie.

MALAISIE

OU

GRAND ARCHIPEL DES INDES ORIENTALES.

Inépuisable source de richesses, la Malaisie, que l'on désigne improprement sous le nom de *Grand archipel des Indes orientales,* puisqu'elle ne présente presque aucune ressemblance avec ce continent, la Malaisie qui produit les épices des Moluques et l'argent de Java, l'étain de Banka et l'or des Philippines, l'ambre gris et les perles de Holo, le camphre et les diamants de Bornéo, la Malaisie, disons-nous, a été de tout temps l'objet de l'envie des grandes nations. Cette contrée paraît être la plus riche et la plus belle non-seulement de l'Océanie, mais encore des autres parties du globe.

Les Malais, mais surtout les Bouguis de Célèbes, déploient des capacités commerciales et industrielles qui étonnent et excitent une juste admiration. Dès que la belle saison s'annonce, ces habiles et infatigables marins, qui établissent toujours leurs demeures sur les bords de la mer, s'élancent sur des bâtiments de vingt à soixante et dix hommes et parcourent le pays, depuis les Philippines jusqu'à l'Australie, depuis la Papouasie jusqu'à l'Inde. Hardis jusqu'à la témérité, ils accomplissent ces longs trajets sur de frêles prahos et profitent avec adresse de l'absence des orages, de la direction constante des vents qui favorisent leurs périlleuses entreprises.

Navigation. — Géographie. — Les peuples de la Malaisie sont essentiellement marins; mais la facilité naturelle qu'ils ont de naviguer dans une mer soumise à deux moussons a retardé les progrès de l'art de la marine, et ces insulaires entreprennent de longs voyages sur de frêles barques, le plus souvent sans boussole et n'ayant pour reconnaître leur route et les parages où ils se trouvent que l'observation imparfaite des astres. Toutefois la boussole leur est connue. Les mots qui servent à la division des aires du vent sont tous javanais, ce qui ferait présumer que ce sont les Chinois qui leur ont fait connaître la polarité de l'aimant. Les Malais divisent l'horizon en huit parties : l'*outara* (nord), le sud (*salatan*), le *rimour* (est), et le *barat* (ouest) : ces deux dernières parties ont pour subdivisions le nord-est, *pading,* l'est vrai, *djati,* et le sud-ouest, *tanggara.* Le nord-ouest est appelé *laout;* l'ouest vrai, *rapat;* enfin le sud-est est désigné sous le nom de *daya.* Ils ont encore huit côtés additionnels qu'on distingue à l'aide du mot *samata;* par exemple, *karat-samata-outara* veut dire nord-ouest.

L'univers, pour les Malais, est tout entier dans leur archipel; aussi leurs connaissances géographiques sont fort peu étendues. Le plus savant d'entre eux ne connaît que le Coromandel, Siam, Ava, la Chine, le Japon, la Turquie, l'Espagne, la France, l'Angleterre et la Hollande, et encore la plupart de ces pays ne leur sont connus que de nom.

On désigne ordinairement une petite île par les dénominations de *poulo* et *nousa.*

Souvent on choisit des expressions qui offrent l'idée de sa configuration : l'île du Prince de Galles est nommée Pinang (noix d'Arek), parce qu'elle présente la forme de ce fruit. Il en est de même de plusieurs autres îles que les Malais appellent *Obi* ou *Owi*, parce que leur configuration a des rapports avec l'igname ou *Obi*.

Dans le langage élevé, Bali est nommé Nousa-Kambaryan, l'île submergée; Lombok a reçu le nom de *Sarak*, le radeau. Quelques personnes ont fait, du mot retour, l'étymologie de Bali, parce que les peuples de cette île abandonnèrent le culte de Mahomet pour reprendre le brahmanique. L'expression *Nousa-Antara*, par laquelle on désigne Madoura, paraît provenir du sanscrit : elle signifie *île adjacente entre deux*, c'est-à-dire Java et le pays des Hindous. Et en effet, une des deux parties de l'île de Java qui s'approche de Madoura fut habitée par des Hindous. — Les dénominations d'étymologie arabe ne sont point en usage dans ces contrées, excepté l'expression *Al-Rami* ou *Lameri*, dont leurs savants se servent pour désigner Soumâdra, et le nom de Jawi ou Jawa qu'ils emploient pour désigner la Malaisie.

Histoire naturelle. — Les traditions assurent que le jawa-wout (*panicum italicum*) était l'unique graminée que l'on consommât dans l'île à l'époque de sa découverte. On ajoute que cette plante lui a donné son nom. Suivant toute apparence, le riz serait originaire de la Malaisie. De Madagascar à Bornéo, il est connu sous le nom de *padi* ou *bras*. Aux îles Philippines on le nomme *palay*. Généralement on désigne sous le nom de *sawah* tout ce qui concerne la culture de cette graminée qui est le principal aliment des peuples civilisés qui habitent les contrées situées entre les tropiques et les îles adjacentes. Les Javans en exportent une quantité considérable que l'on évalue à 6 ou 8,000 tonneaux, ce qui leur constitue un revenu annuel d'environ 5 millions de roupies ou douze millions cinq cent mille francs.

Indépendamment d'une seconde qualité de riz plus sèche que la première, M. Rumph en fait connaître encore une autre que les Malais nomment *poulout* et les Javans *kettang*. Cette dernière espèce ne s'emploie que comme friandise.

La moisson dure quelquefois dix jours dans le même terrain, parce que le riz est rarement mûr partout à la fois. On fait sécher au soleil la récolte qu'on lie ensuite en bottes qui sont déposées dans des greniers. On ne fait pas usage du fléau; on foule aux pieds la paille pour en séparer le riz. Cependant on le présente plus ordinairement au marché avant ce travail. Ce sont les femmes qui émondent le riz au moyen de mortiers et de pilons de bois, après quoi cette céréale peut être conservée sans altération pendant plusieurs années.

Les terres vierges donnent 25 à 30 pour cent; celles des montagnes 15; celles des marais 25, et seulement 15 ou 16 quand on fait deux récoltes. A Kadou une acre anglaise produit 641 livres *avoir du poids* dans une seule moisson, tandis qu'à Mataran elle n'en donne que 570 en deux récoltes. On donne le huitième, le sixième, parfois le cinquième ou le quart pour salaire aux moissonneuses.

Plusieurs variétés de manioc d'Amérique, que l'on appelle *obi-bolanda*, croissent dans les haies. Le *gadoung* pousse dans l'état sauvage.

Le *trigo* (froment), la pomme de terre, les navets, les choux, les carottes, le kédel, le maïs sont cultivés avec succès, ainsi que l'*ijo*, dont les Chinois fabriquent l'excellente sauce de soy, la batate, etc. Le goût de la pomme de terre de Java est plus délicat que celui des pommes de terre d'Europe.

Le coton est, après le riz, la plante la plus utile non-seulement à Java, mais encore dans la plupart des îles de la Malaisie. On en distingue deux espèces principales : le coton herbacé (*gossypium herbaceum*) et le coton en arbre (*gossypium arboreum*). On remarque en outre une foule de variétés de la première espèce et dans chaque île des variétés par-

ticulières. Mais ce qui étonne, c'est que les cotons de Java sont les plus inférieurs malgré le système de culture qui est le meilleur de l'Océanie. Les noms étrangers, comme *Mori* (Arabes), *Francès* (Français), *Hollanda* (Hollandais), *Engrès* (Anglais), caractérisent les espèces et semblent une indication des divers peuples qui les y ont naturalisés. Quoique la qualité du coton de Java soit des plus médiocres, on en exporte beaucoup, parce que la peste étant inconnue à Java, il a le privilége d'être admis sans quarantaine dans tous les ports de l'Europe.

On connaît encore d'autres plantes filamenteuses : le rami (*ramium majus*), qui est une sorte d'ortie de 5 à 6 pieds de hauteur, et dont l'écorce donne une très-bonne filasse pour les corderies; le *ganja* ou chanvre (*cannabis sativa*), que l'on cultive à cause d'un suc narcotique que fournit cette plante originaire de l'Inde; le *bagon* (*gnetum gnemon*), qui produit la filasse pour les pêcheries; le *glougo* (*morus papyrifera*), que l'on cultive abondamment dans plusieurs provinces de Java et qui est employé pour la fabrication du papier [1]; le *lontar* et non *lantar* (*borassus flabelliformis*), dont les Indes occidentales furent l'origine; cet arbre est un palmier dont on tire une sorte de vin; jadis les feuilles de cet arbre, coupées en bandes et raclées avec un instrument de fer, servaient de papier aux indigènes.

Il y a aussi le *gabang*, palmier à éventail (*corypha umbraculifera*), dont la nervure du milieu des feuilles sert à faire des cordages. Le jonc, que l'on nomme rotin (*calamus rotang*), plante épineuse dont il y a beaucoup de variétés, entre autres la *salak* qui donne un fruit de la grosseur d'un œuf, renfermé dans une pulpe blanche que recouvre une écorce et dont l'odeur est forte et le goût acide. Le bambou (*arundo bambos*), roseau qui s'élève jusqu'à 40 ou 50 pieds et sert à différentes constructions; le plus grand, le *sammear*, a jusqu'à 100 pieds de haut, et de ses plus grosses tiges on peut faire un bateau. Le *niboung* (*caryota urens*) sert à la construction des maisons; le *nipah*, petit palmier qui, comme les arbres de cette famille, produit une boisson vineuse.

Le *teck* (*tectona grandis*) s'élève de 80 à 100 pieds; son diamètre est de 5 à 8 pieds; il fleurit à Java pendant la saison sèche et donne des fruits qui se forment au mois de novembre. Cet arbre colossal, dont le bois presque incorruptible est le plus précieux que l'on connaisse pour la construction des navires, se rencontre dans les plaines et sur des collines élevées de 300 ou 400 pieds au-dessus du niveau de la mer; mais c'est seulement à Java qu'il croît en abondance.

Le *lingoa* (*pterocarpus draco*) est un bois presque aussi robuste et aussi durable que le teck qu'il remplace à Java et autres îles des Moluques. On y trouve quelques variétés de l'ébène, inférieures toutefois à l'ébène des îles de France, de Bourbon et de Madagascar.

La Malaisie compte au nombre de ses productions plusieurs arbres à gomme et à résine; le *damar*, qui fournit une espèce de térébenthine; Rumph en cite quatre variétés, et M. de Rienzi en a trouvé dans l'île qui porte son nom, ainsi que dans l'île du Tribun, une cinquième variété qui, étant brûlée, jette un parfum semblable à celui du plus pur encens.

Il y existe aussi un arbre (*bassia*, L.) dont le fruit a la forme d'une noix et dont le tronc offre une grande similitude avec celui du *canary*. On tire facilement du bassia un suif jaunâtre en faisant bouillir ses noix. Le *bendoud* (*ficus elastica*) fournit le caoutchouc. Le *rarak* est rempli d'alcali pur qui remplace le savon.

[1] Le papier que produit le *glougo* est habituellement d'un brun sale et ne peut être garanti des atteintes des insectes que l'on nomme *dermestes*.

L'indigo (*indigofera tinctoria*) occupe le premier rang parmi les arbres à substances colorantes. Indépendamment de trois variétés qui ne diffèrent que par leur port et l'époque de maturité, il y en a une autre espèce à Soumâdra. Les Européens l'appellent *marsdenia tinctoria*, du nom de M. le docteur Marsden, qui l'a importée en Angleterre. Elle n'a pas, ainsi que les autres variétés, la forme d'un buisson; elle s'élève, comme la vigne, en grimpant, et ses petites feuilles pinnées ont de 3 à 4 pouces de long. C'est ordinairement vers le mois de juillet qu'on ensemence l'indigo et vers septembre qu'on le récolte. La saison de fabrication continue durant deux mois, et on récolte la plante trois fois [1].

A Bali, à Mangkassar, à Tourate, à Célèbes et à Soumbawa dans l'État de Bima, on cultive avec succès le *kassoumba* (*carthamus tinctorius*) qui donne une matière couleur de safran. Il en est de même de l'*arnotto d'Amérique* (*bixa orellana*).

On emploie beaucoup le *sâppan* (*cesalpina sappan*) ou bois de Brésil; le meilleur est celui des Philippines. Il y a deux espèces de *meng koudou* (*morinda*), l'une à petites, l'autre à grandes feuilles (*citrifolia* et *morinda umbellata*); la première seule a des racines qui donnent une matière colorante. L'*oubar* sert à donner aux filets des pêcheurs une couleur brune. Le *turmeric* (*eureuma longa*) donne une couleur jaune fort belle, mais dont la durée est quelque peu éphémère.

Moins élevé que le cocotier, le *gomouti* ou *sangoer* (*borassus gomutus*) est le plus gros de tous les palmiers; son aspect est sauvage; son fruit triangulaire et qui sort de l'organe de la fructification, ressemble à celui du néflier; il est attaché à des filaments spathiques de 3 à 4 pieds qui poussent une si grande abondance de fruits, qu'un seul jet suffit pour la charge d'un homme. La pulpe extérieure de ce fruit produit un suc vénéneux tellement corrosif que sa simple application sur la peau occasionne la douleur et l'inflammation. A l'aide d'une préparation les Malais en font un liquide dont ils font usage à la guerre, et que les Hollandais ont surnommé *helwater* (eau d'enfer). On tire encore de cet arbre le *toddi* des Chinois, l'arack des Javanais, et deux substances dont l'une sert à calfater les vaisseaux et l'autre à faire des cordages. Le gomouti produit en outre une farine médullaire dont les pauvres se nourrissent. Les lieux qu'il affectionne sont les vallées marécageuses et le voisinage des eaux.

Le *kanarium* (*diœc. pent.*) produit un fruit oblong assez semblable à la noix de nos vergers; son drupe renferme une amande qui a le goût de la noisette et qui donne en abondance la meilleure huile comestible.

Rumph a décrit six espèces et plusieurs variétés, cultivées ou sauvages, de la plante grimpante que l'on nomme *bétel* (*piper betle*, Lin). Il croît facilement à Java; ses feuilles ont une saveur que les peuples malaisiens aiment avec passion. Les Malais le connaissent sous le nom de *pinang;* les Javanais sous celui de *jambi*, et les Amboinais sous celui de *poua* ou fruit par excellence.

Nous citerons aussi le *goutta gambir* ou *gatah* (vulgairement *gambir*), dont on tire un suc qui prend la consistance du sirop et dont on fait des gâteaux, et surtout des petits pains que l'on peut conserver plusieurs années.

On cultive le tabac dans toute la Malaisie pour l'usage domestique, et dans quelques îles on en fait un objet d'exportation.

L'arbre le plus précieux de la Malaisie est le *sagoutier*, genre de palmier admirable

[1] Voici le mode de fabrication de l'indigo : après quelques jours de macération, on fait bouillir les branches et les feuilles mêlées avec de la chaux vive. Les Javanais en font des exportations chez leurs voisins. Ils ignorent complétement la manière de fabriquer la pure fécule en une masse solide. Les colons hollandais en fabriquent de petites parties, mais à des prix considérables.

par sa production et qui supplée en partie à l'incurie de ces peuples qui, à l'exception des Javans, des Tagals, des Bissayas et de quelques Dayas, méprisent l'agriculture. De même que le mûrier, le sagoutier (*metroxylum-sagou*) se multiplie lui-même par ses graines et ses rejetons; il croît sans culture dans les forêts et parvient à une hauteur de 25 pieds; il y en a dont un homme ne saurait embrasser le contour. Son fruit a la forme d'un œuf et donne une farine gommeuse qui devient la principale ressource des Malais; cette substance est des plus stomachiques.

Parmi les fruits si abondants aux îles malaisiennes, la banane, que les Malais nomment *pisang* et qui nous est connu sous le nom de figuier d'Inde (*musa paradisiaca*), peut être placé au premier rang, car il est un des aliments les plus indispensables.

On connaît deux espèces d'arbres à pain (*artocarpus incisa*), l'une à graine, l'autre qui n'en donne pas. Cette dernière est la véritable et on la nomme en malais *rima*.

Le *mangoustan* est le fruit le plus exquis, non-seulement de l'Orient, mais peut-être du reste du monde; petit et sphérique, il a l'aspect d'une grenade mûre; la seule partie mangeable est une pulpe blanche et transparente, recouverte d'une écorce brune; il est légèrement acide, très-sain et d'une saveur très-délicate.

La seconde espèce (*garcinia celebica*) croît dans les forêts de Java et de Célèbes; on ne doit pas la confondre avec le véritable mangoustan qu'on n'a pu réussir à naturaliser dans plusieurs îles.

Le *dourian* (*durio-zibethinis*) est un fruit qui n'est guère moins gros qu'une tête humaine; sa forme est à peu près celle de l'arbre à pain; sa couleur vert jaunâtre. Les indigènes ont la plus haute estime pour ce fruit auquel les Européens n'attachent que peu de prix.

On divise le jack (*artocarpus integrifolia*) en deux variétés : le *jack* propre et le *champadak*. Les fruits des premiers qui naissent sur le tronc et les plus fortes branches sont d'une grosseur tellement monstrueuse qu'un seul suffit pour la charge d'une femme qui vient au marché. Les indigènes en font une grande consommation, mais les Européens l'aiment peu à cause de la force de l'odeur. La seconde variété donne des fruits plus agréables. Les Javanais préfèrent le *champadak* au *jack* et le prix en est plus élevé.

Il y a cinq variétés de *mangue* (*mangifera indica*); on en connaît aussi deux variétés sauvages outre celle que l'on appelle mangue fétide.

Le *pamplemousse* ou *shaddok* (*citrus decumanus*) est appelé *Batavi nimbou* par suite de sa prospérité à Batavia.

L'*ananas* (*bromelia ananas*) est très-abondant et ne demande que peu de culture, et sa grosseur est triple de celui de nos serres chaudes.

Les deux variétés *nona* (*anonis squamosa* et *reticulata*) sont très-répandues. On nomme ce fruit *srikaya* parce que son goût a quelque chose d'un mets fait avec du lait et des œufs.

Le *jambou* (*eugenia jambos*) est d'un goût assez fade; il y a plusieurs variétés; celle appelée *kling* est la meilleure. Le *guara* (*psidium pomiferum*) abonde dans la Malaisie. Le papaya (*cavica papaya*), excellent aliment pour les bestiaux, donne des fruits en grand nombre pendant toute l'année. Le véritable *cachou* (*anacardium occidentale*) est peu estimé. Le café est un article d'une culture très-étendue et dont la qualité dépend du sol; il affectionne les terres grasses substantielles mêlées de sable et les vallées des hautes montagnes à 3,000 ou 4,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. On commence à cultiver à Java le cacao qui fut introduit aux Philippines par les Espagnols. Le *doukoub* se rapproche du mangoustan et du dourian; son fruit est de la grosseur d'un œuf, de même que celui du *rambouton*, dont le goût un peu acide n'est pas désagréable. Le *tamarin* (*tamarindus indica*) égale en taille nos plus grands châtaigniers; son feuillage

très-épais offre un ombrage frais au voyageur qui y trouve en outre une boisson à la fois salutaire et agréable; ses fruits sont dignes d'estime et l'on en fait une des principales branches d'exportation. Les orangers, les citronniers, etc., sont très-répandus dans la Malaisie où on les considère peu. La grenade, la calebasse, le melon musqué, le melon d'eau, les fraises et la pêche ont été apportés par les Européens, et les raisins par les Arabes.

Le poivre noir et le giroflier offrent aux indigènes une ressource commerciale des plus considérables. Le muscadier produit continuellement des fleurs et des fruits; le fruit est cramoisi; il mûrit en neuf mois; si on l'élague, l'arbre ne produit plus de fruits.

L'écorce du *massoy* (*cotex oninus*) est un cosmétique dont on se sert à Java et même au Japon et à la Chine. Le *culitlawan* (*laurus culitlawan*) est également un cosmétique que la cuisine utilise à Bali et à Java. Par la distillerie on en obtient une eau âcre et une huile essentielle.

Les fleurs cultivées le plus habituellement sont: le *champaka* (*michelia champaka*), dû au Bengale; le *malor* ou *malati* (*nyctanthus*), dont la fleur est blanche; le lis aquatique (*nymphæa nelumbo*), qui est sacré dans la mythologie des Hindous, des Javans, des Balinais et autres peuples du grand archipel indien; le *kamboja* (*plumeria obtusa*) aux feuilles sombres et funéraires, aux pétales jaunes en dedans et blancs au dehors; le *soulassi* (*ocimum*), que l'on plante sur les tombeaux, aux cérémonies annuelles à la mémoire des morts.

Les fleurs d'Europe, et principalement les roses, croissent en abondance dans ces contrées, mais elles dégénèrent et perdent leur parfum en quelques années.

Le *benjoin* (*styrax benzoin*) produit une gomme que les musulmans et les catholiques emploient comme encens. Le *lignum aloes*, bois d'aigle ou *agalotsin*, donne une substance onctueuse.

Nous nous bornerons à citer les plantes médicinales le plus en usage dans la Malaisie.

Le *cubèbe* (*piper cubeba*), à une odeur aromatique exceptionnelle, joint un goût étrange, sans âcreté; on l'emploie avec succès dans les maladies syphilitiques simples.

Dans différentes maladies, on se sert du fruit du tamarin. Outre une limonade salubre on en fait, en le mêlant à l'huile de pignon d'Inde, un purgatif fréquemment en usage, et un cataplasme fait avec ses feuilles broyées guérit l'érésipèle. Le *datoura* a une grande puissance narcotique. L'*antchar* et le *tchettik* sont des plantes vénéneuses; le *kamadon* est un stimulant; le *godonollo* est un astringent et un aromate. Le *gambir* est un tonique; le *ricin* ou le *palma-christi* est un purgatif; le *bromelia ananas* un diurétique; le *mandakakki* un émollient; le *wadouri* un émétique éminent.

Certaines plantes sont des arbustes dans les climats tempérés et des arbres sous la zone équinoxiale. Telles sont les trois espèces de *kayonpouti* dont deux servent à l'économie domestique; les feuilles de la troisième donnent une huile dont la propriété sudorifique est un remède contre les rhumatismes.

On voit également l'arbre à cannelle: la *casse*, le *camphre*, le *cardamome*, le *gingembre* petit et grand; la *vanille*, importée à Java et qui y est naturalisée.

La lèpre est une des plaies affreuses et désole plusieurs parties de l'Océanie. La petite vérole, la syphilis et les fièvres rémittentes et intermittentes y font aussi de grands ravages.

Les bains deviennent de toute nécessité sous ce brûlant climat. Les Javanais remplissent avec une scrupuleuse exactitude les lois de l'islamisme qui semblent prouver qu'en instituant sa religion, Mahomet avait en vue la conservation et le bien-être de

son peuple. En effet, ces lois ordonnent de nombreuses ablutions et les obligent à se baigner au moins cinq fois par jour. Les Javanais vont même à l'eau pour satisfaire à des besoins que les Européens ne rougissent pas de satisfaire en public.

Le choléra-morbus ou plutôt le *mordachi de l'Inde* a fait de nombreuses victimes dans diverses localités de l'Océanie. Nous en parlerons plus amplement à l'article Samarang.

Notions historiques. — Les Malais, dont l'origine n'est pas bien connue, colonisèrent, il y a des siècles, l'île de Soumâdra, dont l'intérieur, le pays de Menang-Karbou, entre les rivières de Palembang et de Siak, devint le foyer de leur civilisation que les Chinois, les Telingas et les Arabes contribuèrent à établir. *Sri-Touri-Bonwana*, un de leurs chefs qui prétendait être du sang d'Alexandre le Grand, vint, vers l'an 1160, fonder, sur la presqu'île opposée, dite *Oujoung-Tânah*, une colonie qui prit le nom de *Tanah-Malayou* (terre malaise), tandis que les colons furent appelés *Orang debawah ang'inn* (hommes de dessous le vent). Les princes de Majapahit ne purent voir sans envie la prospérité naissante des nouveaux habitants qui bâtirent la ville de *Singha-Porà* (ville du lion). *Iskander-Châh*, le troisième des successeurs de Sri-Touri-Bouwana (celui-ci était mort en 1208), poussé par les troupes de Majapahit qui le pressaient depuis trois ans, dut céder à la force et se retira au nord en 1252; il fonda la ville de *Malakkà*, qu'il nomma ainsi du nom d'un fruit (*myrobolanum*) qui abonde dans les environs. En 1276, deux ans après la mort de Iskander-Châh, le sultan Mohammed-Châh embrassa l'islamisme et réunit la péninsule et plusieurs îles adjacentes à son empire.

Sans révoquer en doute la chronologie historique des Malais, nous devons dire, d'après de bonnes autorités, qu'elle renferme un anachronisme, puisque la ville de Majapahit n'existait pas au XIII^e^ siècle. Nous terminerons ces notions en y ajoutant l'histoire particulière du royaume d'Achin qui s'étend au-dessus du pays des Battas et dans tout le rayon nord-ouest de Soumâdra

A Alphonse d'Albuquerque, qui aborda la côte de Soumâdra vers 1511, succédèrent Perez d'Andrale et Diego Pachéco qui trouva la mort où son imagination lui avait fait croire à la rencontre de mines d'or. Dès lors s'établit une lutte acharnée entre la puissance portugaise et les monarques d'Achin. Cette lutte continua jusqu'en 1582, époque à laquelle l'usurpateur Al-Radin (qui prit le titre de sultan d'Achin et est connu sous le nom d'Aladin) rétablit la paix.

Mais en 1615, Pedouka-Siri, le plus puissant des rois d'Achin, parut avec soixante mille hommes devant Malakka; il fut repoussé, fit une nouvelle attaque en 1628 et subit le même sort. Enfin, en 1640 il s'empara, de concert avec les Hollandais, de cette ancienne métropole du grand archipel des Indes orientales, actuellement la Malaisie.

De cette époque à 1700, la dynastie tomba dans les faibles mains de femmes, sous le règne desquelles la puissance finit par s'éteindre. Dans ces entrefaites, les Hollandais fondent des comptoirs et ont la hardiesse de venir camper sous les murs d'Achin; Beaulieu y conduit les Français en 1721, pendant que les Anglais forment des établissements à Bencoulin, Indrapour, Padang, Natal, Tappanoudi, et arment le fort de Marlborough. Toujours envieux de la puissance hollandaise, les Anglais saisirent le prétexte de la guerre de 1781 pour occuper Padang et d'autres factoreries; mais par suite des traités de 1815 et 1824, les Hollandais recouvrèrent leurs possessions et sont les seuls Européens qui occupent quelques points de la contrée de Soumâdra.

Gouvernement. — Organisation politique. — L'aristocratie est héréditaire et profite du pouvoir qu'elle a soin de se conserver pour maintenir ses priviléges contre le roi ou sultan. Elle abrutit le peuple pour l'opprimer avec plus de sûreté.

Les grands vassaux de la couronne ne reçoivent les ordres que du souverain auquel ils n'obéissent que sous leur bon plaisir; les arrière-vassaux agissent avec eux comme ils font avec le roi. Une petite portion de la nation composée de nobles (sous le nom d'Orangkaya) est absolument indépendante. Tout le reste n'est plus que *serfs* et vit dans une soumission avilissante qu'ils ne supportent qu'avec une rage frémissante.

La législation est aux mœurs ce que l'éducation est au caractère. Des lois douces donneront aux hommes qui vivront sous leur dépendance des habitudes urbaines et polies : affaissés sous le poids d'une organisation féodale, les Malais sont inquiets et turbulents; les entreprises les plus chanceuses, les plus hasardeuses aventures ont pour eux des attraits irrésistibles. Ils chérissent également les combats et les jeux, la galanterie et la vengeance. Ne connaissant d'autre religion que de stupides préjugés aussi peu d'accord avec la justice qu'avec l'humanité, les Malais sont perfides, implacables, féroces même s'il s'agit de se venger. Aussi la guerre est leur élément, et s'ils ne l'ont pas avec leurs voisins, ils se la feront entre eux.

Il arriva souvent que des Malais, pourtant en petit nombre, embarqués sur des vaisseaux européens, fondirent inopinément sur l'équipage qu'ils mirent à mort, et s'emparèrent du navire. D'autres fois c'étaient des pirogues montées seulement par vingt ou trente hommes qui tentaient intrépidement l'abordage et se rendaient maîtres de vaisseaux de 40 canons; car, il faut le dire, ces indigènes ne se font aucun scrupule de dépouiller l'Européen qui chaque jour cherche à leur arracher le meilleur de leurs États. Et cependant, malgré leurs vices, ils possèdent quatre grandes qualités : hospitalité, reconnaissance, fidélité à l'amitié et amour sincère de la liberté qu'ils placent au-dessus de toutes les richesses.

On doit en dire autant des Dayas ou Dayaks.

Codes des lois. — Les contrées de Soumâdra, Java, *Tana Hougui* ou Célèbes, Bornéo, Holo et les Moluques, forment bien ce qu'on appelle le groupe malais; cependant ces terres sont occupées par des peuples distincts des Malais par le langage et les caractères dont ils se servent. Ces différentes nations vivent sous l'empire de leurs lois et de leurs institutions respectives, et ce n'est guère que dans l'État de Menangkarbou, sur les côtes de Soumâdra et dans la presqu'île de Malakka que l'on rencontre le véritable Malais. Ce n'est point de ceux-ci, mais des Dayas qu'est issue la population primitive de cet immense archipel.

On y suit, plus ou moins, les lois du Coran; toutefois, comme elles ne traitent que de la religion, du mariage et des successions, les Malais ont plusieurs codes appelés *Oundang-oundang* (instituts). Les uns ne renferment que des règlements relatifs à la perception des droits de douane; d'autres ont rapport aux branches les plus importantes des lois criminelles ou civiles. L'histoire de l'établissement des Malais dans la péninsule est contenue dans le *Kirakat-Malakka*. Le cours complet de leurs lois, coutumes, usages, relativement au gouvernement, à la propriété, au commerce, aux héritages, à l'esclavage se trouve renfermé dans les *Oundang-oundang* malayous, dans les divers recueils d'*uddat* (coutumes anciennes), et dans quelques parties des *seradjet* malayous (annales et traditions).

Les lois criminelles de Siak et de Menangkarbou ont entre elles des rapports intimes; celles d'Aehin sont les plus sévères. Les lois et annales des anciens Bouguis, plus anciennes que les *Oundang-oundang* de Java, sont conservées dans les livres qui, pour la plupart, existent encore; mais ce n'est que dans les États du centre de l'île Célèbes qu'on les retrouve dans leur pureté. L'épreuve du feu et quelques autres non moins bizarres sont aussi en usage pour prouver les délits.

JAVANAIS EN COSTUME DE GUERRE.

HABITATIONS. — AMEUBLEMENT DES ROIS, DES GRANDS ET DES PARTICULIERS. — La propreté et la régularité des rues distinguent les grandes villes; chaque maison est entourée d'un jardin. Au milieu des villes est une grande place ouverte de toutes parts; d'un côté se trouve la mosquée, de l'autre l'habitation du monarque. Ce palais est appelé *Kadatan* ou Kratan, contraction des mots ka-datou-nan, qui signifient demeure du prince. L'intérieur est nommé *dalem;* l'extérieur présente un vaste quadrilatère de hautes murailles entourées de fossés et garnies de canons comme nos anciens remparts.

Devant la façade règne une large place vide, appelée *aloun-aloun,* et terminée par des barrières. Un large escalier est placé du côté de l'aloun-aloun. Au sommet du Kratan existe une plate-forme (*setingel*) où le monarque, entouré des *pangerans,* princes de sa famille, et de sa noblesse, vient se montrer à son peuple. Au centre de l'aloun-aloun, qui est l'entrée principale, et sur le front de la plate-forme du setingel, s'élèvent deux *vareigners,* arbres majestueux qui, depuis les premiers temps de l'histoire de Java, indiquent la résidence royale.

On nomme *brojo-nolo* la principale porte d'entrée du Kratan. Après être entré dans une grande cour, à la suite de laquelle est une autre cour ayant également une porte, on arrive à une place carrée au milieu de laquelle s'élève, sur un double rang de piliers, une galerie spacieuse, ouverte et richement décorée de peintures et de dorures. Elle porte le nom de *mendopo* ou *bangsal.* Deux autres mendopos moins vastes, destinés aux pangerans qui attendent l'audience du sultan, occupent un côté de la place; de l'autre est l'appartement royal [1].

On observe la même distribution dans les palais des chefs de provinces et de la noblesse; la mosquée est bâtie sur l'un des côtés de l'aloun-aloun.

Les villages ne diffèrent des villes qu'en raison de leur étendue qui est moindre et varie selon que les terres environnantes sont plus ou moins fertiles et que l'abondance des eaux leur permet de faire les ablutions en usage chez les mahométans. Ils sont plantés d'arbres utiles, et disparaissent tellement sous l'épaisseur du feuillage, que le voyageur n'a devant les yeux qu'un amas de verdure et croit voir une solitude où d'agréables et frais bosquets lui promettent un doux repas. La population d'un village est de 50 habitants au minimum et ne dépasse pas 200. On ne voit point d'habitations rurales isolées, probablement à cause du peu de sûreté qu'elles offriraient. Les irrigations des plantations de riz, disposées à l'extérieur, forment d'innombrables petites îles, et lorsque la maturité vient colorer ces belles cultures, elles présentent une longue surface dorée qui surpasse la magnificence de nos plus riches moissons.

Dans les campagnes de Java, chaque village forme une communauté qui a ses fonctionnaires et parfois ses prêtres. Leur simplicité rappelle les mœurs des anciens patriarches que tout le monde admire et que peu de personnes ont la vertu d'imiter.

Aux Philippines, à Java, à Soumâdra, à Célèbes et autres îles, les maisons sont bâties sur un tertre un peu élevé au-dessus du sol. Les parois, les compartiments se composent de bambou; le toit de feuilles lancéolées de nipa ou d'une espèce de bambou-sirap. La seule ouverture est ordinairement la porte. D'un côté se trouve le logement des chefs de la famille, de l'autre celui des enfants. Les femmes vaquent à leurs occupations domestiques et les hommes se reposent dans la *varanda,* espèce de galerie qui orne la longueur de la façade. Chacune de ces maisons coûte environ dix francs!

[1] Le kratan du sultan de Djogjokarta a une lieue de circuit. Pendant le siége de 1812 il put contenir 1,500 personnes. Les lambris du mendopo sont magnifiques. Ils sont ornés de dessins qui se rapprochent de l'architecture de Birmanie et de Siam.

Les maisons des chefs ont cinq ou six chambres et sont construites en bois. La valeur en est de 250 à 300 francs. Les Chinois seuls habitent des maisons en briques, ce qui fait aisément reconnaître leurs campongs ou bourgs.

Les habitations des gens de qualité sont garnies de nattes, de tapis, de piles d'oreillers et de lits. Les miroirs, les chaises et les tables sont en usage dans les provinces administrées par les Hollandais. Les Javanais s'en servent aussi pour recevoir les Européens, et les chefs indigènes en font un objet de luxe. Quelques-unes des chambres qui composent leurs maisons et dans lesquelles ils reçoivent les chefs du gouvernement, sont meublées à l'européenne; les canapés sont recouverts d'étoffes américaines.

La différence de religion n'est point un obstacle à ce que ces insulaires reçoivent leurs hôtes, et le musulman s'assied à la table du chrétien sans aucun scrupule. — Les jours de fête on revêt de festons enflammés les bambous, les cocotiers et plusieurs autres arbres, ce qui forme de brillantes illuminations.

Costumes. — Dans plusieurs provinces de Soumâdra, de Célèbes, de Bornéo, de l'intérieur de Java, et particulièrement dans les parties élevées de ces îles, la température modérée de l'atmosphère rend nécessaire l'habillement qui, en général, est tiré des produits indigènes. Les chefs ont emprunté les bas et le chapeau à l'Europe; ils font importer en outre les étoffes bleues et les cotons des deux Amériques, les draps, les velours, ainsi que quelques autres objets.

Aujourd'hui que les anciennes lois somptuaires sont tombées en désuétude, il n'y a guère d'autre distinction, pour chaque classe d'habitants, que dans la manière de porter le kriss ou poignard. Les peuples de la Malaisie sont les mieux vêtus; et un homme malpropre leur inspire du mépris. Les hommes parlent souvent avec une sorte d'orgueil de la prééminence que peuvent avoir sur les autres, les étoffes que leurs femmes, leurs filles ou leurs maîtresses leur ont préparées; car chez eux, la reine et l'épouse du goujat sont également astreintes à apprêter de leurs mains les vêtements de leurs maris.

La plupart des habillements des Javanais sont d'étoffes de coton; les principales parties sont le *kolambi,* sorte d'habit à manches courtes; le *sarong,* façon de sac, en étoffe, et qui est porté comme le plaid des montagnards; le kriss, dont nous avons parlé précédemment, et un mouchoir plié d'une manière particulière et originale et qui remplace le turban des musulmans. Les hommes ont les cheveux retenus en chignon au moyen d'un peigne.

La simplicité du costume des femmes est digne de remarque; elles relèvent les cheveux sur le derrière de la tête et les maintiennent avec une épingle de buffle, de corne ou de cuivre; mais elles ne les recouvrent pas d'un mouchoir comme les hommes.

Les enfants de la populace vont nus jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge de six ans.

Les insulaires redoutent d'avoir les dents blanches qu'ils appellent des dents de chien; aussi, dans toute la Malaisie, ils se les noircissent en enlevant l'émail de la partie antérieure aux enfants de huit à neuf ans, ce qui, joint à l'usage du tabac et du siri, contribue beaucoup à la destruction de leurs dents. Dans quelques îles, ils les font limer; à Soumâdra ils les font revêtir d'or. L'usage des bagues aux doigts est commun aux deux sexes qui ont aussi un goût très-prononcé pour les parfums et les odeurs, tels que les huiles aromatiques, les poudres noire et jaune, l'encens de benjoin, les gommes odoriférantes et nombre d'autres substances.

Nous avons déjà dit que l'habillement des prêtres consiste en un vêtement blanc et une sorte de turban semblable à celui des Arabes.

Javanais en habit de cour.

Dame Javanaise de la haute classe.

(Océanie.)

Lorsqu'il donne audience à des autorités européennes, le souverain se couvre la tête d'un bonnet de velours. Cette coutume n'a lieu que depuis la disparition du *makouta* [1].

Les hommes de haute condition ont deux costumes différents; celui de cour et celui de guerre. Ce dernier se compose d'un *chelana* (pantalon) et de trois kriss, dont le premier a été acquis par l'officier qui le porte; le deuxième est un don de ses ancêtres, et le troisième lui a été offert par le père de son épouse le jour de son mariage. Un de ces poignards est placé à chacun des côtés de la ceinture; l'autre est placé derrière. Enfin une épée est soutenue sur le côté gauche par un baudrier. — Le costume de cour laisse à découvert les bras et le torse jusqu'à la ceinture; ces différentes parties du corps sont frottées d'une poudre blanche ou jaune brillante [2]. Au côté droit pend un kriss; au gauche un *wedung*, sorte de couteau qui signifie que le porteur est disposé à couper les herbes et les arbres quand son souverain lui en intimera l'ordre. Le complément du costume est le *koulouk*, bonnet blanc ou bleu clair, imité des Arabes et qu'un sultan introduisit dans la Malaisie. Beaucoup de chefs donnent la préférence, lorsqu'ils ne sont pas en grand costume, au velours noir orné d'or.

Les nobles ont un costume qui consiste en une espèce de jupe d'indienne, nommée *jarit*, plus ample que le sarong, et d'une veste de soie ou d'indienne, que l'on appelle *sabouk*. Dans leurs maisons, ils portent une simarre qui tombe aux genoux, et pour sortir ils revêtent une espèce de jaquette de soie ou de velours bordée de dentelles : c'est le *sikapan*, sous lequel ils ont une veste blanche, boutonnée jusqu'au collet, et qui remplace la chemise des Européens. Leur tête est couverte d'un petit chapeau en drap ou en velours, qui ressemble à ceux des jockeys. Dans les districts occidentaux de Java, le chapeau est fait de lanières de bambou, peint et vernissé, qui résiste à la pluie et au soleil; sa forme est celle d'un bassin renversé.

Le costume des dames du haut rang ne diffère de celui des femmes des classes inférieures que par le luxe et la richesse des étoffes, des épingles et des bagues en pierreries. Les nobles et leurs femmes portent des sandales, des souliers et des pantoufles; les pantalons de nankin, les bottes et les éperons sont en usage parmi les régents et autres fonctionnaires de quelques cantons. L'étiquette ordonne que les femmes qui se présentent à la cour portent des diamants et des fleurs dans leurs cheveux, ainsi qu'une ceinture de soie jaune, rouge aux extrémités, appelée *sembong*.

Les Malais et les Bouguis ont les cheveux courts; les Javanais les portent très-longs; la chevelure flottante sur les épaules est adoptée par les gens distingués.

ILES ENDAMÈNES OU ANDAMANS.

Notions géographiques. — Les côtes du groupe des Endamènes et principalement celles de la grande île, sont hérissées de rochers; toutefois en quelques endroits on trouve des baies sablonneuses qui permettent aux bateaux de prendre terre.

Les rives des criques et des baies sont garnies d'une espèce de rotang (*calamus*) sauvage, de palétuviers et d'une fougère épineuse; les divisions centrales, au contraire, se couvrent de grands arbres très-variés auxquels la grande quantité de plantes grimpantes et parasites et de bruyères qui les entourent donnent un aspect mélancolique;

[1] Couronne d'or de Majapahit qui disparut lors du bannissement de l'empereur Mangkourat.

[2] Le souverain lui-même est soumis à cet usage.

leurs branches en s'entremêlant forment une forêt sombre et inaccessible qui s'étend aussi bien sur les petites îles que sur les grandes; toutes renferment quelques petites collines.—Par un temps pur, on découvre, à une distance de 25 lieues, une montagne qui a près de 2,400 pieds de hauteur perpendiculaire, que sa configuration a fait appeler le *Pic de la selle,* et qui est comprise dans la grande île.—On ne distingue dans ce groupe aucune rivière importante, mais de petits ruisseaux s'élançant en cascade des montagnes fournissent une eau pure et limpide.

Le sol offre une grande variété. Dans quelques îles, c'est une argile noire et blanche; dans d'autres, une terre rouge et noire; ailleurs, une argile mêlée à des cailloux de diverses couleurs; ailleurs encore, un sable léger; mais le terrain noir est le plus commun. Quelques-unes des hauteurs de la côte renferment à leurs bases des couches schisteuses bleuâtres. On y a découvert la breccia ou poudingue ainsi qu'une sorte d'ocre rouge qui ressemble un peu au cinabre. On a reconnu des traces qui semblent indiquer l'existence de métaux, particulièrement d'étain. Dans une pierre de taille on a trouvé des feuilles d'un jaune brillant, semblable à de la poudre d'or. Il paraît même présumable que des mines de mercure existent dans ces montagnes.

Les forêts ne présentent pas une moins grande variété d'arbres; ceux qu'on rencontre le plus communément sont : le dammar (qui fournit une résine), le poan et autres arbres à huile; le bois rouge propre à la teinture, l'ébène, le beddam ou amandier; le bindé, le tchingré, le soundro que l'on emploie à la construction et que l'on pourrait faire servir à l'ébénisterie; le plaas dont on fait des ares; le koutek d'où l'on tire la *terra japonica;* le bambou, le peuplier, le laurier d'Alexandrie sont destinés à divers usages. Enfin le melori (ou arbre à pain des îles de Nicobar), l'aloès, le rotang, etc. On y trouve encore quelques arbres fruitiers sauvages, et un fait digne d'attention, c'est que le cocotier, si commun aux pays des Tropiques, est presque inconnu dans ces îles.

Le sanglier, le singe et le rat sont les seuls quadrupèdes qui soient connus dans ces îles; en revanche les reptiles y abondent; le serpent vert jette un venin dangereux; les scorpions y sont redoutables; on y voit des mille-pieds dont certains ont dix pouces de long.

Parmi les oiseaux en grand nombre qui sont les hôtes des forêts, les plus ordinaires sont les hérons, les chouettes, les courlieux, les pigeons, les martins-pêcheurs et les perroquets. Un oiseau dont la voix ressemble à celle du coucou fait, pendant la nuit, retentir l'air de son cri monotone.

Les salanganes (hirondelles) se réfugient dans les principales cavernes des rochers; elles pondent leurs œufs dans les grottes; l'incubation a lieu de décembre à mai; on présume qu'elles pondent tous les mois, quoique l'on n'ait trouvé que deux œufs blancs tachetés dans leurs nids ; ces nids sont bons à manger.

Les récifs sont fournis de coquillages; on y ramasse d'excellentes huîtres dans quelques endroits. La chevrette, le diable, la vieille, le mulet, la langouste, l'alose, la sole et la sardine fourmillent dans les havres et les criques.

On y rencontre des requins monstrueux; l'adresse et le courage des indigènes à combattre ces terribles adversaires leur ont acquis une réputation qu'ils méritent.

Le climat des îles Endamènes est assez tempéré; les marées sont régulières; le flux vient de l'est et s'élève ordinairement à huit pieds. La boussole varie de 2° 30′ vers l'est.

En 1791, un établissement destiné à recevoir les déportés du Bengale fut fondé, sous le nom de Chatam, dans une petite île à l'extrémité méridionale de la grande Endamène et de là transporté au fort Cornwallis, dans une petite île près de la côte orientale, à 5 lieues environ de l'extrémité septentrionale, et dans une situation admi-

JEUNE MALAISE PORTANT DE L'EAU.

(Océanie.)

rable. Mais l'insalubrité du climat et l'insociabilité des mœurs des naturels le firent abandonner au bout de deux ans.

On suppose que la population des Endamènes est d'environ 3,000 naturels.

Un voyageur savant, M. de Rienzi, a, dit-il, aperçu en mer, à une distance de 15 lieues de ces îles, le volcan de l'île Barren, vomissant des laves rougeâtres et jetant non loin du navire qu'il montait, des pierres de soixante à cent quintaux, qui faisaient bouillonner les flots comme un océan enflammé.

Moeurs, Usages et Costumes. — Il est présumable que les Endamènes (Andamens ou Andamans) descendent des Endamènes de Bornéo (dont nous avons parlé dans notre *Aperçu général*), avec lesquels ils ont plusieurs points de ressemblance, tels que leur petite stature, leur apparence féroce, et la couleur de leur teint qui est d'un noir fuligineux.

Ces insulaires ont les lèvres épaisses, le nez plat, les membres informes et décharnés, le ventre proéminent. Les hommes ont en partage l'amour de l'indépendance qu'ils préfèrent à tous les autres biens; mais à côté de cette noble vertu, et comme pour la faire disparaître, on remarque chez eux l'ingratitude, l'esprit de vengeance et la ruse. Comme les buffles, ces sauvages, pour se prémunir contre la piqûre des insectes, se traînent dans des mares et se couvrent le corps de boue; ils teignent leurs cheveux laineux et frisés au moyen du cinabre et de l'ocre rouge. On assure qu'ils sont anthropophages.

Les femmes portent un petit tablier, mais ce n'est point par pudeur; il est pour elles un ornement dont elles se séparent sans éprouver aucun scrupule de se montrer dans la plus complète nudité.

Les Endamènes ne cultivent point la terre. Les hommes sont très-adroits à la chasse aux tigres, aux oiseaux et à celle aux poissons qu'ils attirent au moyen de torches allumées; les femmes tressent des paniers d'osier très-grossiers pour porter les aliments et les coquillages qu'elles ramassent. Tous les mets sont cuits sur une espèce de gril formé de bambous; mais on n'emploie aucun assaisonnement.

Ces indigènes ont une grande vivacité; leur langue est douce, et rien ne leur plaît mieux que les chansons et la danse. Leur chant est un récitatif accompagné d'un chœur. Ils dansent en rond et se donnent de petits coups de pied en frappant leur derrière. Pour saluer, ils touchent leur cuisse avec la main en élevant une jambe.

Trois ou quatre piquets fixés en terre, unis ensemble au sommet par des liens et surmontés d'un toit de branches et de feuillages composent leurs habitations. Des vases de terre et des défenses de sanglier sont les seuls ornements de ces huttes dont la grossière construction rappelle l'origine de l'architecture.

Des radeaux de bambous leur servent à traverser d'une île à l'autre; un tronc d'arbre creusé au moyen du feu ou à l'aide d'instruments de pierre forme leur canot. Leurs arcs, fort longs, ont une forme bizarre; un os de poisson, une défense de sanglier ou un morceau de bois durci au feu garnit leur flèche. Leurs filets ne peuvent recevoir que du petit poisson.

ARCHIPEL DE NIKOBAR OU NICOBAR.

(LES FREDERIKS'OERNE OU ILES DE FRÉDERIK DES DANOIS.)

Cet archipel est formé de dix îles principales, et d'un grand nombre d'autres plus petites et disposées en groupe; il est situé à 80 lieues environ au sud des Endamènes.

Les fièvres ont détruit un petit établissement danois, fondé jadis dans la grande île au fond d'une baie sûre et spacieuse; et les pluies continuelles qui durent pendant toute la mousson du sud-ouest, ainsi que des exhalaisons marécageuses sous un soleil brûlant, déterminent des maladies qui n'épargnent pas les individus acclimatés. Nikobar, assez étroite, a environ 15 lieues de longueur.

Les îles principales sont : Grand-Nikobar (la plus grande de l'archipel); Sambelang ou Petit-Nikobar, Ketchoul, Kamorta [1], Noncovery [2], Tricouta, Teressa, Tchaourie, Tillantchang, Tafouin et Karnikobar, la plus septentrionale. Un vaste et excellent port se trouve dans une des îles de Nikobar proprement dites.

Le plus grand nombre de ces îles sont montagneuses; quelques-unes sont très-élevées; Karnikobar, Tricouta et Tafouin sont plates et couvertes de forêts de cocotiers. Les autres îles possèdent aussi beaucoup de cocotiers, de bétels, d'aréquiers, de cèdres, de teeks et autres grands arbres propres à la construction. On y voit l'igname, le précieux manguier, le *larum*, nommé *melori* par les Portugais, dont le fruit est supérieur à celui de l'arbre à pain de Taïti, avec lequel il diffère; d'excellent bois de sassafras, des lauriers-cassia et des cannes à sucre.

Les nids d'oiseaux bons à manger y fourmillent; le perroquet, le pigeon, d'énormes chauves-souris, le singe, le chien, le cochon, le sanglier, le crocodile n'y sont pas rares; il y a un grand nombre de reptiles et de scorpions. Les buffles, les bœufs amenés d'Europe s'y multiplient considérablement.

Les indigènes des îles Nikobar sont hospitaliers et craintifs, doux, soumis, excepté lorsqu'on les provoque et que l'on stimule leur jalousie. Par la teinte de leur peau et les formes du corps, ils ont de la ressemblance avec les Malais; leurs yeux sont petits et quelque peu obliques. Leurs femmes sont jolies, bien conformées et fort douces. Mais la misère fait disparaître, petit à petit, ce peuple ignorant dans l'art agricole et qui n'a aucune industrie. Dans leur costume, une petite bande de drap pend derrière eux [3].

Les Nikobariens ont une confuse idée d'un Être suprême qu'ils nomment Knallen; leurs villages sont composés de 10 à 12 huttes. Leur chef est un capitaine qui a la direction du commerce avec les étrangers.

L'ambre gris, les cocos, l'écaille de tortue, la cannelle sauvage sont les articles de commerce, ainsi que de magnifiques coquillages qu'ils échangent contre du fer, du tabac et des draps.

POULO-PINANG OU L'ILE PINANG.

Notions géographiques. — Poulo-Pinang (nommée aussi île du Prince de Galles, et, en malais, *île de l'Arek*) est située à l'entrée du détroit de Malakka, près de la côte occidentale de cette presqu'île, par 5° 25′ de latitude nord, et par 98° de longitude est. Son étendue du nord au sud est de près de 5 lieues; sa largeur de 3. Le canal qui sépare le royaume continental de Keddah de Poulo-Pinang est tellement étroit, que de loin cette île paraît n'être qu'une pointe avancée du continent que nous venons

[1] Où les Autrichiens fondèrent, en 1778, une colonie qu'ils ont depuis abandonnée.

[2] Les Danois y avaient un établissement qu'ils abandonnèrent également.

[3] Peut-être est-ce là l'origine d'un conte absurde qui assure que les Nikobariens avaient une queue. Cette erreur, due à Kioping, marin suédois, a été adoptée par Linné, Buffon et Monboddo.

de nommer; la rade formée par ce canal est immense; elle a plusieurs havres très-commodes et propres à renfermer même les plus grands vaisseaux, qui peuvent recevoir toutes les réparations possibles (celles qui exigent la mise en chantier exceptées) dans un bassin affecté à cet usage et formé par l'extrême pointe de l'île et celle de Jerajah.

Le sol assis sur un fond de granit, composé d'un terrain noirâtre, mêlé au gravier et à la terre glaise, jadis fécondé par les feuilles des arbres séculaires qui y étaient en très-grand nombre, a beaucoup perdu de sa richesse dans les localités où ils ont été abattus; néanmoins la culture y obtient encore du succès dans l'intérieur; il est arrosé par des sources nombreuses qui partent de la chaîne de montagnes qui occupent le milieu de cette île. Le café, le sucre, le bétel, le poivre, le gingembre, les noix de coco, les yams, les patates, les oranges, les citrons, les grenades, les mangoustans et le caoutchouc sont les plus importantes productions. Le piment, le girofle, la noix muscade et la cannelle y ont été naturalisés. Les forêts renferment du bois de construction et de mâture de toutes dimensions et de très-bonne qualité; les bambous, les rotins sont si nombreux et si épais, que dans quelques parties ils interceptent la circulation de l'air et produisent des miasmes fétides.

Notions historiques. — Cette île était autrefois comprise dans le royaume de Keddah [1]; mais le souverain la donna pour dot à sa fille qui épousa le capitaine anglais Light. C'était un tribut offert à la reconnaissance, car celui-ci avait rendu quelques services au roi. Light, en vrai patriote, fit hommage de son territoire à l'Angleterre. Le gouvernement du Bengale, pensant avec raison que d'immenses avantages résulteraient pour lui d'un établissement qui lierait le commerce de son pays à celui de la Chine et diminuerait la prépondérance hollandaise, n'hésita pas à accepter l'offre généreuse du capitaine Light, qui fut nommé gouverneur et prit possession, au nom de la Grande-Bretagne, le 11 août 1786, jour anniversaire de la naissance du prince de Galles, dont le nom fut donné à la nouvelle colonie que sir John Macpherson vint fonder. Le roi de Keddah ne vit pas sans appréhension cet envahissement d'une puissance qui pouvait devenir son ennemie; mais Light imposa en sa faveur une redevance de 60,000 piastres par année, et lui ferma ainsi les yeux sur l'avenir avec quelques avantages présents. Si ce n'était pas d'un bon fils, c'était au moins digne d'un politique anglais.

Le nouveau gouverneur fit d'abord construire le fort Cornwallis, mal bâti, mal situé et qu'un vaisseau de 74 ruinerait sans difficulté. Il attira une foule de négociants de tous les pays, et, sous son administration, Poulo-Pinang acquit une prodigieuse prospérité. Les premiers colons furent des Malais et des Chinois. Malgré l'amour du pays, porté chez ces derniers à un très-haut degré, leur résolution fut prompte et ils n'hésitèrent pas à venir, chez des étrangers, amasser des richesses pour en jouir dans leur patrie au moyen d'une immunité payée au mandarin chargé d'exécuter la loi contre les émigrants. Mais dans quelque contrée qu'ils s'établissent, les Chinois conservent leurs habitudes et leur manière de vivre primitives. A Poulo-Pinang leurs maisons sont décorées à la chinoise, leurs cimetières sont pareils à ceux de Canton, et leur culte reste le même. Cependant leur patriotisme fut soumis à une rude épreuve, et leurs regrets furent amers lorsqu'on les obligea à planter l'arbre à thé qui a pris un accroissement subit dans une contrée qui réclame à peine des soins.

En 1802, la population s'élevait à 10,000 âmes; en 1805, à 15,000; en 1821, à 35,000; en 1830, à 45,000, dont 19,000 Malais et 8,000 Chinois; l'Angleterre, l'Amérique, la Hollande, le Portugal, les Arabes, les Parris, les Choulias, les Siamois, les Anna-

[1] C'est dans les limites assignées à ce royaume qu'habite la peuplade sauvage nommée Samang.

miens, les Birmans, les Cochinchinois et quelques noirs d'Afrique composaient le reste[1].

Pendant la première année de sa souveraineté, Light traça le plan de la ville de *George-Town*, que les indigènes appellent *Tanjoug-Painaike*, et qui est le chef-lieu et la seule ville de l'île. Les rues sont droites, larges et d'une extrême propreté. Toutes les denrées encombrent les marchés de George-Town qui, bâtie au nord-est de l'île, voit chaque jour augmenter ses établissements; un dispensaire pour les naturels, un asile destiné aux orphelins et plusieurs hôpitaux y ont été érigés par la succursale de la société des missionnaires de Londres. Des missionnaires français dirigent un séminaire. Il y a des écoles, une bibliothèque, une revue littéraire et un journal. Cette ville est devenue un spacieux entrepôt où se font les échanges entre les étrangers et les habitants. En 1802, le roi de Keddah lui concéda, moyennant une somme annuelle de 10,000 piastres, le district maritime qui fait face à l'île de Pinang. Ce territoire, auquel les Anglais ont donné le nom de province de Wellesley, n'est guère inférieur à celui de Poulo-Pinang par sa fertilité; on y trouve de plus l'étain et le marfil (dents d'éléphant).

Moeurs, Usages et Costumes. — Depuis quelques années le commerce paraît décroître; c'est peut-être ce qui a engagé les Anglais à supprimer les droits d'entrée et de sortie.

Les vaisseaux de la Compagnie des Indes en marche pour la Chine viennent acheter de l'étain, des rotins et autres productions; ils y apportent les thés qui sont ensuite exportés en Europe. Les manufactures européennes y envoient leurs produits : les armes à feu, la coutellerie, la ferblanterie, du fer, des livres, des chaussures, des meubles, divers articles d'habillement, de l'horlogerie, du plaqué, des instruments de mathématiques et de physique, etc., etc. Madras, le Bengale, l'Hindoustan y envoient également des objets de leur agriculture ou de leur industrie. Les importations s'élevèrent à 13,380,241 fr. de 1827 à 1828; les exportations à 15,156,774 fr.

La monnaie de compte est, à Pinang, la piastre d'Espagne qui se divise en 10 kopangs, dont chacun comprend 10 pièces. Une pièce d'étain, frappée dans l'île, sert de monnaie courante; 16 de ces pièces égalent en poids 604 gram. 725 milligr. L'or et l'argent sont pesés au boungkal dont le poids est égal à celui de 2 piastres d'Espagne. 1 katty vaut 16 taels; 1 pikle 100 kattys; 1 koyan 40 pikles, et le koyan a le même poids que 2,413 kil. 204. L'astah, d'une longueur de 18 pouces anglais, sert à mesurer les tissus.

La langue en usage est le malayou.

La température est des plus calmes et l'air excessivement pur et transparent, ce qui valut à Poulo-Pinang le surnom de Montpellier des Indes. Quelques habitations se groupent autour d'un petit pavillon de signaux qui saillit au point le plus élevé de cette île; l'air est extrêmement salutaire dans cette partie, et les Anglais malades dans le pays hindou viennent y chercher la santé; le thermomètre y varie de 5° à 6° au plus durant l'année. Ces hauteurs sont la promenade habituelle des Européens qui s'y donnent rendez-vous et y viennent en pèlerinage. Les créoles, portés par les bons chevaux de Soumâdra, y arrivent par des sentiers rocailleux que la hache a pu seule ouvrir à travers les arbres serrés comme des pilotis [2].

[1] Cette agglomération de population s'est opérée en partie au détriment de Malakka dont la décadence paraît prochaine.

[2] Depuis 1805 une administration régulière a été établie à George-Town par la Compagnie anglaise des Indes, qui y a envoyé un gouverneur, dépendant toutefois du gouverneur général de l'Hindoustan. Mais il est probable que les possessions anglaises à l'est et au Jalouen (rivière de la Birmanie) seront érigées en un gouvernement dont Pinang serait le chef-lieu; déjà le *deputy-resident* de Malakka et celui de Singhapoura subissent la domination du gouverneur de cette île.

ILES DE SOUNDA,

IMPROPREMENT APPELÉES ILES DE LA SONDE.

Le nom de *Sounda* paraît dériver du sanscrit *Sindou* (*grande eau*) et rappelle le Sound, entrée de la mer Baltique. Sous cette dénomination sont comprises les îles de Soumâdra, Java, Soumbawa, Endé ou Flores, Timor, Arrou et les îles qui en dépendent. Toutefois nous n'y placerons pas Bornéo qui, d'après un voyageur aussi savant que digne de foi, ne fait point partie de ce groupe.

SOUMADRA OU SUMATRA.

Notions géographiques. — Cette grande terre, que les Arabes appellent *Saborma*, comprend un espace de 85 lieues du nord-ouest au sud-est; sa largeur varie entre 20 et 85 lieues; toute sa longueur est traversée par une chaîne de montagnes qui se rapproche de la côte occidentale; néanmoins ses côtes sont basses et marécageuses. Quatre grands lacs s'étendent sur les gradins des chaînes secondaires et forment de dangereux torrents et des cascades imposantes, dont la plus fameuse, nommée Mansselar, est celle qui descend du Gounong-Passaman (mont Ophir), qui est élevée de 2,170 toises au-dessus du niveau de la mer, tandis que la montagne la plus haute de Soumâdra (le Gounong-Kossoumbra) est à 2,350 toises. Le versant occidental est arrosé par de petites rivières, à l'exception de la Sinlek; mais le côté opposé renferme des plaines de 60 lieues de large, coupées par des fleuves, tels que le Siak, l'Indragiri, dans le royaume de Siak; la Jambi, entre le royaume de ce nom et Palembang, et la Toulang, qui grossit la Moussi dans ce dernier royaume.

Les tremblements de terre sont communs dans cette contrée qui renferme cinq volcans; le plus actif est l'Ayer-Raya, situé sur les chaînes secondaires, qui s'élève à 1577 toises; celui de Gounong-Dembo à 1877, et celui de Berapi à 2,033 toises.

Le Gounong-Bonko, ou montagne du *Pain de sucre,* est situé à dix-huit milles environ dans le nord-est de Bankoulen; détachée de la chaîne régulière à laquelle elle appartient, cette montagne est un point très-propice à une reconnaissance sur cette partie de la côte.

Sa hauteur est de près de 3,000 pieds; elle est remarquable par le pittoresque de sa configuration aussi bien que par la manière hardie dont elle se dessine au milieu de la chaîne des monts qui l'avoisinent; elle est composée de masses de basalte et de trap qui dominent dans cette division de l'île. Tout le pays à parcourir pour y arriver est montueux, resserré et couvert d'une sombre forêt ; on n'y voit que de rares habitants. Le sol est très-riche sur le bord des rivières ; celui des forêts est presque aussi fertile surtout dans les endroits où s'élèvent des massifs de bambous qui, généralement, occupent les terrains supérieurs. Les *ladangs* sont spécialement destinés à la culture du riz; mais il y a peu de *sawahs* (terrain nivelé affecté aux irrigations). On voit à Tello-Anou une petite plantation de muscadiers qui, sans aucun engrais, ont autant de vigueur que ceux qui croissent dans la ville.

Les Chinois, à force de travail et d'engrais, parviennent à rendre fertiles les plateaux les moins féconds; mais le sol demande des travaux qui effrayent les indigènes; aussi ne se livrent-ils point à l'agriculture.

On a exagéré l'insalubrité du climat de cette île; la côte occidentale est, il est vrai, marécageuse et infectée de brumes, et peut justifier la dénomination de *Côte de la Peste;* mais tout le littoral, depuis la pointe d'Achin ou Achem, jusqu'aux îles de Banka, offre des sites agréables et d'une grande salubrité.

La température est modérée, quoique l'équateur coupe obliquement Soumâdra en deux parties presque égales; le thermomètre ne monte guère au delà de 24°. Les brouillards (*kabout*), qui couvrent les collines, résistent deux heures aux plus vifs rayons du soleil et obligent les habitants de l'intérieur de l'île à allumer du feu. Pendant la mousson de nord-ouest les orages sont accompagnés d'éclairs et de tonnerre; mais on ne connaît point la gelée, la neige et la grêle.

En général le sol est une terre grasse, rougeâtre, couverte d'une couche noire et quelquefois calcinée. Toute la partie occidentale se compose de marais; des forêts impénétrables s'étendent sur les trois quarts de Soumâdra, particulièrement vers le sud. Les montagnes produisent la stéatite, le granit gris, le marbre, le pétrole et le *nappal*, espèce de roche savonneuse. Certaines parties de l'île donnent en abondance l'or, le fer, le cuivre, le soufre, le charbon de terre, le salpêtre et l'étain. Les Malais de Padang et de Menangkarbou vendent annuellement 11,000 à 12,000 onces d'or. Les mines de Sipini et de Cay donnent de l'or de 18 à 20 karats. Les Malais exploitent seuls l'or; les Hollandais, après de vaines tentatives, y ont renoncé et l'achètent maintenant aux indigènes. L'acier de Menangkarbou est d'excellente qualité; l'étain est extrait près de Palembang. La petite île de Poulo-Pisang est presque entièrement formée d'une couche de cristal de roche.

Les principales récoltes consistent en riz, en bétel, en poivre, en girofle, en fruits de cocotier et en quelques plantes territoriales. On cultive deux espèces de riz; la qualité supérieure vient dans les terres hautes et sèches; l'autre, qui est la plus commune, dans les terres basses mouillées. Le premier est plus blanc, plus gros et de meilleur goût; le second plus abondant et de qualité inférieure.

La cocotier a différentes destinations; la pulpe est employée comme assaisonnement; les habitants en tirent une huile à brûler et dont ils se servent comme cosmétique; ainsi qu'une liqueur fermentée (*litoddi*); la tête donne un chou bon à manger; on fait des balais avec les fibres; mais les Soumâdriens n'emploient point l'écorce dont ailleurs on fait des cordes; ils préfèrent pour cette fabrication le rotin et l'ejou.

Le bambou, le bétel (*pinang*) croissent en abondance. Les habitants tirent de l'anou, sorte de palmier, un sucre appelé *djaggari,* qu'ils placent au-dessus du sucre de canne. On cultive le girofle, le curcuma, le poivre de Cayenne, le gingembre, le cardamome, la coriandre, le djarak (la graine fournit l'huile de ricin), le kratou ou mûrier nain, le sésame, la casse, le chanvre, les ignames, le maïs, les patates douces, le sagou, le dourian [1], le goyavier, le jaquier, le mangoustan, le manguier, le billinbin, le branganier, l'arbre à pain, le bananier, le lanca, le jambosier, l'ananas, le citronnier, la panpelmousse. On y voit des plantes à teinture : le sapan, l'indigo, le cassoumbo ou carthamus des Indiens, l'oubar, etc.

Cette île renferme des fleurs admirables : l'arbre triste (*sounda malounc*) qui ne fleurit que la nuit, et le rafflésia sont des plus remarquables; cette dernière fleur, la plus grande connue, a plus de huit pieds de tour et ne pèse pas moins de quinze livres; elle croît et s'épanouit sans tige ni feuilles et constitue à elle seule toute la plante, car la racine qui l'attache à la terre n'a pas six pouces de long. Les naturels nomment cette plante *kroubout* (grande fleur).

[1] La pulpe blanche de cette plante a le goût de l'ail rôti; elle a des vertus aphrodisiaques.

Après le *kroubout* ou *rafflesia arnoldi* [1] on doit placer la *rafflesia patma*, trouvée, par M. Blum, dans une petite île près de Java. Elle a cinq pétales, un vaste nectaire, et son diamètre est d'environ deux pieds. La *Flore de Java,* par le savant botaniste Blum, fait encore mention d'une plante qu'on remarque sur des collines de deux cents toises d'élévation ; c'est la *brugmensia zippellii*. De même que les rafflésias, cette fleur est parasite et répand aussi une odeur de viande fort désagréable.

Le poivre, principale exploitation du pays, en est l'une des plus précieuses plantes; le camphre (*dryobalanops camphora*) de Colebrooke, qui diffère du laurier-camphrier du Japon; le benjoin, le *cassia lignea* (cannelle commune), les ratans, le coton de soie que produit le bombax, les bois d'ébène, de teck, de sandal et d'aloès, le bois de fer et du café médiocre ne doivent point être oubliés dans les productions du territoire de Soumâdra.

On voit à Soumâdra beaucoup d'animaux qui existent aussi dans l'Asie méridionale, tels que le maïba ou tapir bicolore de Malakka, et le gibbon aux longs bras de l'Inde transgangétique. Les chevaux sont bien faits, hardis, pleins de vigueur, mais de petite taille, ainsi que les chèvres et les brebis; on y emploie le buffle (*karbou*) comme animal domestique. Le rhinocéros bicorne (*badak*), plus petit que ses congénères d'Afrique, et dont la peau a des poils roides et courts et figure des écussons, habite, de même que l'éléphant, les forêts dont l'orang-outang est roi. Marsden assure avoir aperçu l'hippopotame dans les marais de Soumâdra. Ce qui est plus avéré, c'est que l'on voit encore dans cette île l'ours noir qui ronge le cœur des cocotiers, des antilopes noires à crinière grise, des daims, des sangliers, des civettes, le tigre royal, le porc-épic, la loutre, plusieurs espèces de singes, notamment l'espèce à menton barbu (*simia nemestrina*) qui paraît particulière à cette contrée. Une des espèces les plus communes de singes, c'est le kra (*fascicularis*) et le chingkau (*si cristata*); il est intéressant de voir les caresses que prodiguent les petits à leurs mères. Dans la première espèce, la robe de l'animal encore jeune se fait remarquer par sa couleur roussâtre, tandis que cette fourrure est noire chez les adultes. Le contraire a lieu pour la seconde espèce, ce qui pourrait faire croire que les mères ont échangé leurs petits.

Les naturalistes n'ont pas encore fixé positivement la classe de l'*angang* (oiseau-rhinocéros), nom que lui a fait donner l'espèce de corne qui décore sa tête. La famille des casoars paraît être la sienne.

Soumâdra surabonde de reptiles; les lézards, en courant sur le plafond des maisons, détruisent les insectes qui fourmillent dans l'île; le grand alligator des rivières dévore les hommes. Les broussailles renferment le lézard volant et le caméléon. Toutes les sortes de fourmis s'y trouvent, mais surtout cette fourmi blanche ou termite qui ravage les maisons, les meubles et les provisions. L'huile de pétrole est le meilleur remède contre ces malencontreux insectes.

Le faisan est admirable à Soumâdra, son plumage est beaucoup plus riche que celui du faisan ordinaire. Les poules d'Inde y sont en quantité et atteignent, dans le midi de l'île, à une hauteur considérable; l'*ardea argala* du Bengale existe dans le royaume de Palembang. Les grottes de Soumâdra renferment les nids d'oiseaux qu'on doit à la salangane. Les autres espèces d'oiseaux sont, en général, les mêmes que dans le continent indien.

ÉTATS DE SIAK, D'ACHIN, ETC., ET COLONIES HOLLANDAISES DANS L'ÎLE DE SOUMADRA. — La partie moyenne de la côte orientale que traverse le fleuve de Siak est occupée par

[1] Du nom de Raffles et du docteur Arnold qui la découvrirent.

le royaume de ce nom. Les villes principales sont : Siak, sur ce fleuve, résidence du sultan ; Delhi, sur la rivière ainsi nommée; Kampar, port commerçant d'où dépendent les îles de Roupot et de Pantiour; Langkat, ville de commerce où l'on a compté 200 prahos (navires); Batou-Bara, aussi importante et résidence d'un radjah puissant. Les terrains de ces localités sont riches et fertiles; il y a des havres et des criques qui présentent une parfaite sécurité. Les différents chefs guerroient entre eux, et les naturels couvrent le détroit de Malakka de près de 2,000 navires qui font, en apparence, le commerce et réellement la piraterie. Le pays des Battas, la sultanie d'Achin, l'ancien État de Menangkarbou et le gouvernement hollandais de Padang confinent ensemble; c'est une espèce de confédération formée par le nombre assez considérable des chefs de district. On ne voit guère que des villages, à l'exception de la petite ville de Barous, qui est le principal marché de camphre, et Tappanouli, bourgade que distinguent l'étendue et la magnificence de la baie qui porte son nom et qui est l'une des plus belles que l'on connaisse.

Le royaume d'Achin ne comprend plus aujourd'hui que l'extrémité septentrionale de l'île, tandis que vers la fin du XVI^e^ siècle et jusqu'au milieu du XVIII^e^, les Achinais eurent la prépondérance sur les peuples de la Malaisie; car alors les commerçants de l'Orient, depuis le Japon jusqu'à l'Arabie, étaient leurs alliés; leur marine n'avait pas moins de 500 voiles, et leur empire comprenait la moitié de Soumâdra et une grande portion de la péninsule de Malakka. Maintenant le royaume est en proie à l'anarchie et l'autorité du sultan est bornée aux environs de la capitale, puisque tous les chefs de district sont, de fait, indépendants.

Achin, la ville capitale, est circonscrite par une forêt de cocotiers, de bananiers, d'ananas et de bambous; une rivière la traverse au milieu. La population aujourd'hui ne semble pas s'élever au delà de 18,000 à 20,000 habitants. Le commerce d'Achin est exploité par le roi. Les autres endroits remarquables sont Pédir, Telosaneoury et Moukki, bourgade renommée par la riche mine de cuivre dont l'exploitation a lieu dans son voisinage.

Padang, l'ancien État de Menangkarbou, une partie du pays des Lampoungs et le royaume de Palembang sont compris dans les possessions hollandaises. Le gouvernement de Padang a pour chef-lieu la ville de ce nom qui contient 12,000 âmes. Il comprend aussi Natal, Benkoulen, qui font 8,000 habitants, le fort Marlborough, cédé en 1825 par les Anglais, et Pont-chang-ketchil dans la baie de Tapponouli. Les Hollandais se sont rendus maîtres, sur les padris de Menangkarbou, de la ville de Bangsa, la plus considérable de cet État, et de celles de Pandja-Rachoung et de Menangkarbou; mais ils ne sont point encore parvenus à soumettre entièrement leurs nouveaux sujets.

Le pays des Lampoungs est le plus ingrat de cette île généralement riche; le royaume de Palembang est fertile; ses habitants sont en partie insurgés contre les Hollandais qui en ont aussi fait la conquête. La capitale possède environ 25,000 âmes; elle est bâtie sur pilotis, au bord du Mouri; ses relations s'étendent dans toutes les îles malaises, l'Inde, la Birmanie, Siam, l'An-Nam et la Chine. Il y a deux édifices dignes de remarque, la mosquée et le dalem (palais du roi).

Sous le titre de sultan, un radjah gouverne les États malais; après le radjah viennent les *datous*, espèces de barons qui commandent sous lui. Dans tous les pays où on les rencontre on doit se dire en pays malais. Benkoulen est une ville hollandaise, et neutre par cette raison; il y a quatre datous qui ont pour supérieur un pandjeran, pour représenter les différents pouvoirs indigènes disséminés dans cette île.

S'il est un pays où la confusion des races soit immense, c'est assurément dans la grande terre de Soumâdra. Aussi tous les auteurs qui ont décrit l'Océanie et ses

divisions ont-ils été dans un grand embarras lorsqu'il s'est agi de ramener ces peuples à des classements généraux. Cependant, malgré les nombreux mélanges, on peut reconnaître la différence du type indien et du type malaisien. La coupe régulière du visage, l'ovale des contours, l'harmonie des traits des Hindous, sont remplacés chez les Malais par la saillie des pommettes, le creusement des joues, l'épatement du nez, la petitesse et la fausseté des yeux, et la grosseur des lèvres.

Ne pouvant faire un article spécial pour chacun de ces peuples, nous en parlerons en décrivant leurs mœurs et leurs costumes respectifs.

Moeurs, Usages et Costumes. — Des Reyangs. — Les Reyangs fixés dans l'intérieur de l'île parlent un langage différent de celui du malais sans qu'il y ait beaucoup de dissemblance dans les formes physiques; ces peuples habitent le pays depuis Layé dans le nord jusqu'à la rivière de Sillebard dans le sud. La tribu de Douchlas est répandue dans l'espace compris entre la rivière de Serawy et celle de Benkoulen. La tribu de Serawy y domine. Toutes ces peuplades ont quelques coutumes qui doivent établir des distinctions entre elles.

Les Reyangs, originaires des bords du Reyang, rivière de la côte occidentale de Bornéo, ont, comme les Malais, la taille peu élevée; leurs membres, quoique petits, sont bien proportionnés; leur chevelure est noire et épaisse; ils font disparaître leurs poils à l'aide de la chaux vive, qu'ils appellent *chounan* et les Malais *kapour;* leurs femmes laissent croître leurs cheveux jusqu'à ce qu'ils tombent à terre. Les Reyangs ont les yeux vifs et noirs de même que tous les Océaniens; quelquefois néanmoins ils les ont obliques comme ceux des Chinois, ce qui, paraît-il, est le résultat de croisements opérés depuis longtemps et qu'il n'est pas possible d'apprécier.

Ces indigènes ont le caractère paisible, intelligent, réservé, patient; ils ne sont point aussi enclins à la cruauté et à la fourberie que les Malais; mais ils deviennent implacables lorsqu'on a provoqué leur haine. Sobriété pour lui-même et prodigalité généreuse envers les hôtes qu'il reçoit, telles sont les qualités distinctives de ce peuple qui se nourrit de végétaux et fait le sacrifice d'une chèvre pour faire honneur à l'homme qui le visite. Au reste, ils sont défiants, serviles et indolents. Les femmes ont habituellement en partage la charité, la modestie et la docilité. Elles ont l'étrange habitude de pétrir la tête de leurs enfants dont elles aplatissent le nez, compriment le crâne et allongent les oreilles qui ensuite se tiennent droites hors de la tête.

Le *pàndjeran,* ou prince, est assisté d'un conseil de *doupattis;* ces derniers sont des chefs de village qui, bien que leur dignité soit héréditaire, n'ont que des pouvoirs limités. Le pays des Reyangs comprend quatre divisions ou tribus, et il a pour voisin le gouvernement de Passounah, province très-étendue que les mêmes lois et les mêmes coutumes administrent. Là sont quatre pandjerans qui obéissent au sultan de Palembang depuis la conquête javanaise.

L'*Addat,* ou code des Reyangs, contient les lois et coutumes réglant les attributions de la justice; elles sont détaillées avec soin. L'homme convaincu de vol doit rembourser deux fois la valeur de l'objet volé et une amende en sus; le meurtre peut se racheter par un *bangoun,* indemnité qui varie depuis 80 jusqu'à 500 piastres, selon la position, les titres, le sexe, etc., de la victime.

Cette faculté de racheter un meurtre fait que la peine de mort est presque ignorée à Soumâdra. La prison des criminels rappelle la cage dans laquelle Tamerlan fit enfermer Bajazet, fait que nient la plupart des historiens. Quoi qu'il en soit, cette prison est bien une espèce de cage construite en bambou et fixée aux quatre angles au moyen de forts madriers.

L'esclavage n'a rien de cruel parmi les Soumâdriens; les esclaves, qui sont en petit

nombre, et les domestiques vivent, de même qu'en Orient, sur un pied d'égalité avec les membres de la famille à laquelle ils appartiennent.

Il est rare, chez ces peuples, que l'homme vive au delà de 60 ans. On donne d'abord un nom à l'enfant; plus tard, ce sont les qualités personnelles qui déterminent son surnom.

Les mariages ont lieu de trois manières à Soumâdra : par *joujour*, par *ambel-ana*, et par *semoundo*. Le joujour est une espèce de prix d'achat au moyen duquel l'épousée devient la propriété du mari. Dans les familles où se trouvent des garçons et des filles à établir, le joujour stipule une sorte de compensation : ainsi l'époux, en cas de divorce ou de répudiation, a le droit de réclamer le montant du joujour, moins 25 piastres. Dans le mariage par ambel-ana c'est tout le contraire : le jeune homme, en payant une faible indemnité, se trouve le commensal du beau-père. La femme est alors le chef du ménage; elle est responsable des dettes contractées et des amendes encourues par le mari, dont la position tient ainsi, sous ce régime, le milieu entre la qualité de fils et celle de débiteur. Les biens qu'il cultive ne lui appartiennent pas; les gains qu'il peut faire sont versés dans la caisse commune. La troisième espèce de mariage, le semoundo, est empruntée à la coutume malaise et tient le milieu entre le joujour et l'ambel-ana; c'est une alliance libre, qui a pour base la réciprocité et offre des avantages identiques à ceux de notre régime de communauté de biens.

Rien n'est plus simple que la cérémonie du mariage : le chef du village joint les mains des époux et les déclare unis; on donne alors un *bimbang*, nom général appliqué à toutes les fêtes. On y affecte un jour entier dont la matinée est consacrée au repos et à des combats de coqs, et la soirée aux danses : la danse est exécutée soit par une seule personne, soit par un homme et une femme, soit enfin par deux hommes ou deux femmes. L'attitude des danseurs est lente, forcée, leurs mouvements lascifs et grotesques. Des instruments hindous, malais ou chinois, tels que le *gong*, le *kalintang* [1], le *soulen* ou flûte malaise, et la timbale désignée sous le nom de *tinkah*, composent l'orchestre. Dans de semblables occasions, les jeunes danseuses se couvrent de leurs plus beaux atours : elles sont vêtues d'habits de soie sur lesquels figurent leurs plus riches ornements de filigrane; leurs oreilles, ainsi que leurs bras et leurs jambes, sont chargées d'anneaux d'or et d'argent, leur chevelure, émaillée de fleurs odorantes, est parfumée d'huile de benjoin. Après la danse commence le chant, ouvert par une jeune fille timide et tournant le dos à l'assemblée. Les chansons expriment toujours une pensée d'amour, souvent pleine de suavité et de délicatesse. Les intermèdes sont remplis par le bouffon du bimbang qui fait naître le rire. C'est ainsi que se passent la soirée et une partie de la nuit.

L'heure arrivée de laisser les époux ensemble, on les conduit vers leur case où, toujours couverts de leur costume d'apparat et chargés des bijoux de toute la famille, on les fait placer sur des coussins élevés. Mais le malheureux époux n'est pas quitte encore après cette cérémonie; un bizarre usage du pays exige que la vierge se défende même contre la possession légitime; elle oppose donc une résistance proportionnée à ses forces, et la lutte, dont au reste le dénoûment est prévu, se prolonge quelquefois durant plusieurs jours.

La polygamie prévue par la loi est tolérée à Soumâdra. Cependant il n'y a que les chefs, et encore les plus riches d'entre eux, qui usent de cette faculté et qui contractent plusieurs alliances par joujour.

Nous ne pouvons nous dispenser de parler de la conduite des *gadises* ou jeunes filles envers les étrangers.

[1] Espèce d'harmonica composé de petits gongs placés sur un châssis.

Dès qu'un voyageur arrive dans une ville, les jeunes filles ne manquent pas, le soir même, de venir lui offrir un présent d'arek et de bétel (siri ou, en malais, *pinang*), en échange desquels l'étranger donne des éventails, des miroirs et autres colifichets qu'il doit avoir en suffisante quantité, car le nombre des dames qui viennent le saluer est souvent considérable. La réception a quelquefois lieu au milieu d'un festin, et, dans ce cas, toutes les beautés des environs y sont conviées et n'y manquent pas. De vastes bâtiments, situés pour l'ordinaire au centre du village, sont disposés à cet effet et servent aussi d'hôtelleries; on les nomme *balleys* ou maisons publiques. Ces réunions qui, comme nous venons de le voir, ont lieu aussi à l'occasion des mariages, ne sont pas sans intérêt pour un Européen, qui y trouve le piquant de la singularité et de la nouveauté. Lorsque des étrangers y assistent, voici quel est, à peu près, le cérémonial de ces fêtes : le fond de l'appartement est occupé par les hommes; vers neuf heures du soir paraissent les gadises qui prennent place sur les coussins, rangés en demi-cercle, qui garnissent le parquet; derrière elles se placent les femmes mariées; chacune porte une boîte de siri de matière différente et ornée suivant la fortune et la position de la personne. Le chef, ou l'un des anciens du village, prononce alors, au nom des dames, une harangue flatteuse pour le voyageur, auquel il souhaite une heureuse arrivée, et il termine par l'offre du bétel. L'étranger doit adresser une réponse analogue et remplacer le bétel de chaque botte par de petits présents toujours proportionnés, autant que possible, au rang de la maîtresse de la boîte. Cependant la remise des cadeaux peut être retardée jusqu'à la fin de la réunion. Les amusements commencent alors; les jeunes gens chantent et dansent tandis que les vieillards, rangés en cercle et à part, fument ou mâchent l'opium. Nous avons déjà fait connaître les instruments de musique. La soirée se termine par une danse exécutée par cinq ou six jeunes filles; le pas en est grave, et le *salindani* ou écharpe arrangée sur leurs épaules, et dont elles tiennent les extrémités à la main pour la développer dans divers mouvements, rend cette danse très-gracieuse et lui donne une grande ressemblance avec la danse du châle en Europe.

Quelle que soit la religion des Soumâdriens, ils reconnaissent un dieu (l'*Allah* des Arabes) dont le nom subit peu d'altération dans les quatre idiomes. Mais ils admettent l'existence d'esprits supérieurs, Djinns et Diouaïs; celui-ci vient de l'hindou, l'autre du persan.

Tous les peuples de Soumâdra, particulièrement les Reyangs, ont, ainsi que les Orientaux, une grande vénération pour la tombe de leurs ancêtres, et jurent par leurs mânes sacrés. Comme les Hindous, ils croient à la métempsycose; mais ils pensent qu'après leur mort, l'âme a pour refuge le corps des tigres; de là le respect qu'ils ont pour ces animaux, contre lesquels ils ne font que défendre leur personne. Leur superstition va jusqu'à croire que les tigres ont un gouvernement, une cour, des villes, des maisons couvertes de cheveux de femmes; le tout situé dans un district secret de l'intérieur de Soumâdra. Leur respect s'étend aux crocodiles qui n'épargnent pas les baigneurs.

Une planche commune à tout un village sert aux funérailles; le cadavre, enduit de glu pour qu'il se conserve plus longtemps, y est étendu et porté ainsi au cimetière où une fosse, à peine profonde de deux pieds, le reçoit. Des femmes suivent le convoi en criant, et le bruit ne cesse que quand la dépouille du mort est recouverte.

Des Lampoungs. — L'espace compris à l'extrémité méridionale de Soumâdra, depuis Palembang jusqu'à la frontière des Pessoumah, est occupé par les Lampoungs, naturels de Soumâdra qui se rapprochent le plus des Chinois par leurs yeux bridés et leurs figures en losange. Leurs mœurs sont à peu près les mêmes que celles des Reyangs,

quoique plus corrompues. Ils adorent la mer. Leurs femmes sont les plus belles et les mieux faites de l'île. Les deux sexes vernissent leurs dents avec de la gomme.

Indigènes de Menangkarbou. — Nous avons peu de chose à dire des naturels de Menangkarbou. Ils professent le mahométisme. Les Hollandais ont conservé la suzeraineté du pays depuis qu'ils ont soumis la secte des Padris dont le chef était le radjah de Passamon.

Des Battas anthropophages. — Ce peuple nombreux habite le territoire compris entre Achin, Menangkarbou et la mer. La population des Battas est d'environ 2,000 habitants qui n'établissent guère leur résidence sur les côtes; ils préfèrent l'intérieur de l'île. Ils ont foi dans un dieu suprême qu'ils appellent Dibata-assi-assi; mais à la suite viennent trois autres dieux qu'ils pensent avoir été créés par le premier. Leur gouvernement comprend des assemblées délibérantes qui comptent de bons orateurs. Ils possèdent une langue et une écriture à eux, et la plupart savent écrire.

Ce peuple possède à un très-haut point le sentiment de l'honneur; il est belliqueux, prudent, probe et de bonne foi; il n'aime point le mensonge comme celui du Bengale; il s'adonne à l'agriculture, et le pays qu'il occupe est rarement ensanglanté par les crimes. Aussi, vu l'état de leur civilisation et les qualités qui les distinguent, s'étonne-t-on que les Battas soient anthropophages, à moins pourtant que l'on n'en cherche le motif dans la vénération qu'ils ont pour les institutions de leurs aïeux; car le code de leurs lois, qui remonte à une haute antiquité, renferme les dispositions suivantes : *Seront mangés vivants :* 1° ceux qui seront coupables d'adultère; 2° ceux qui commettront un vol pendant la nuit; 3° les prisonniers faits dans les guerres de district à district; 4° ceux qui, étant de la même tribu, se marient ensemble, union défendue parce que les contractants descendent des mêmes père et mère; 5° enfin, ceux qui attaquent traîtreusement un village, une maison ou une personne. Un tribunal compétent est établi pour juger et condamner dûment quiconque a commis un de ces crimes. Les débats clos, la sentence rendue, les juges boivent un coup, ce qui équivaut à la formalité de la signature. On laisse un intervalle de trois jours entre le prononcé de la sentence et son exécution, afin que le peuple ait le loisir de se réunir. En cas d'adultère, l'exécution ne peut avoir lieu qu'en présence des parents de la femme criminelle. L'instant arrivé, le patient est amené, attaché à un poteau les bras étendus; la partie offensée s'approche et fait choix du premier morceau (les oreilles ordinairement). Les assistants viennent ensuite, selon leur rang, et coupent eux-mêmes les morceaux que leur goût désigne. La tête revient de droit au chef de l'assemblée qui la coupe lui-même, l'emporte et la suspend en trophée devant sa maison. La cervelle appartient au chef ou à l'offensé qui la conserve dans une bouteille, car on lui attribue un pouvoir magique. Les intestins sont dédaignés; mais le cœur et la plante des pieds sont considérés comme les plus succulentes parties. La chair de la victime se mange crue ou grillée et toujours sur le lieu du supplice, et on l'assaisonne avec du sel; quelquefois on y joint du riz. On ne boit point de vin de palmier ni aucune espèce de liqueurs fortes pendant ces repas où quelques-uns des terribles convives apportent des bambous creusés et boivent le sang dont ils les remplissent. Ces horreurs doivent être publiques; les femmes ne peuvent y assister, car la chair humaine leur est défendue, mais on prétend qu'elles en dérobent. Malgré l'opinion émise par certains auteurs que plusieurs Battas ont une préférence marquée pour la chair humaine, on ne voit pas qu'ils en fassent usage autrement que dans les cas où la loi l'ordonne, et quelque horribles que soient ces exécutions, elles ne sont l'effet d'une vengeance particulière que lorsqu'il s'agit d'un prisonnier de guerre. La soumission des Battas aux lois qui déterminent ces repas monstrueux est plus

enracinée encore que celle des mahométans aux lois du Coran. On assure qu'ils mangent, en temps de paix, de soixante à cent individus par année, et l'on a vu qu'il ne pouvait y avoir aucun homme ivre à ces sanglantes réunions, puisque toute boisson qui pourrait produire l'ivresse y est prohibée.

Les Battas avaient jadis une coutume non moins barbare qui avait lieu durant la saison des citrons, mais qu'ils ont abandonnée aujourd'hui : ils mangeaient leurs parents dès que la vieillesse de ceux-ci les forçait à renoncer au travail. Dans ces occasions, ces vieillards faisaient, avec tranquillité, choix d'une branche d'arbre horizontale à laquelle ils se suspendaient par les mains pendant que leurs enfants et leurs voisins dansaient en criant : « Quand le fruit est mûr, il doit tomber. » Dès que la fatigue obligeait les victimes à quitter la branche, les assistants se jetaient sur elles et les dévoraient avec une joie féroce.

L'intérieur de Soumâdra est riche en rhinocéros, en buffles, en éléphants et en tigres; ces derniers sont d'une telle voracité qu'il existe à peine, dans les montagnes des Battas, une famille dont un membre n'ait été la proie de ces terribles animaux.

Les Battas ne prennent aucune précaution contre la fureur des tigres, parce que, comme les Balinais, ils ont adopté la croyance pythagoricienne, et ils appellent ces animaux *ninis* ou grands-pères. Lorsqu'ils font irruption dans un village, les habitants ont la bonhomie de déposer devant leur maison, comme offrande à l'animal et dans l'espoir que, satisfait de leur présent, il passera outre sans leur faire aucun mal, du riz et des fruits préparés exprès. Cette coutume a encore lieu aux approches de la petite vérole, parce qu'ils pensent que l'esprit du mal sera touché de leur offrande et épargnera leur maison.

Des autres peuples de Soumadra. — Les *doussoums*, ou villages des peuples de Soumâdra, sont généralement situés sur les rives d'un lac ou d'une rivière et se composent d'un carré de maisons coupées par des passages; ils sont entourés d'arbres fruitiers. Les maisons sont construites en bois et leur base est établie sur des poteaux élevés de sept à huit pieds; on y arrive par une espèce d'échelle de meunier. On conçoit que la fréquence des tremblements de terre rendrait les constructions en pierre trop dangereuses.

A l'exception des Chinois qui gardent leurs jambes croisées comme les Orientaux, les naturels, quand ils prennent leurs repas, ont le coude appuyé sur un genou et se tiennent autour d'un grand cabaret en bois, soutenu par des pieds et chargé de plats en cuivre. Ordinairement ils mangent du poisson, et du riz qu'ils apprêtent en *kari*, à la façon des Hindous; mais ceux-ci ont en horreur les différentes espèces de viandes, telles que le *karbou* (buffle), la chèvre et la volaille dont les Soumâdriens se servent dans les grands repas. Une espèce de caviar, composé de frai de chevrette, est pour eux un régal, et ils salent les œufs de poisson. Les Soumâdriens conservent l'usage de se limer les dents au moyen d'une pierre à aiguiser. Cette coutume est d'autant plus étrange que leurs dents sont fort belles et très-blanches.

Quelques simples composent leur médecine. La lèpre et l'éléphantiasis ravagent Soumâdra de même que plusieurs parties de l'Océanie.

Les progrès de l'industrie sont lents; néanmoins il existait jadis des fonderies de canon dans le royaume d'Achin, et Menangkarbou fabrique encore des armes à feu et des kriss d'une excellente trempe; les Soumâdriens sont adroits dans l'art du potier et dans celui du tisserand; ils fabriquent le sucre et excellent dans les ouvrages en filigrane d'or et d'argent qui sont admirables.

Les plus pénibles travaux sont réservés aux femmes qui sont chargées, ainsi que les

eselaves, de la culture des terres. La chasse est indispensable dans un pays où, comme nous l'avons dit, les bêtes féroces sont en grand nombre.

Les Soumâdriens sont les plus acharnés parieurs qui se puissent rencontrer aux combats de coqs qu'ils aiment avec plus de passion encore que les Anglais et les Bretons. La race des coqs malais est pleine de vigueur. Les champions dans ces combats sont toujours d'une couleur différente; le vainqueur est porté en triomphe, et plusieurs ont été achetés de 300 à 400 francs. Quelques naturels jouent jusqu'à leurs femmes, leurs mères et leurs filles. Ainsi que tous les Malais, ces peuples, surtout ceux du littoral, aiment passionnément l'opium. Le pavot qui produit ce narcotique ne croissant pas dans l'île, on en tire annuellement du Bengale et de Malwa environ 200 à 250 caisses. Les naturels l'emploient de deux manières : ils le prennent en substance ou ils le fument; ce dernier emploi est celui qu'ils préfèrent et ils s'en enivrent au point de devenir furieux. Mais c'est à Java que nous retrouverons ces forcenés; car Soumâdra est, de toutes les îles malaises, celle où l'abus de l'opium produit le moins de catastrophes.

Les habitants de Palembang, plus encore que ceux de la partie sud-est de Soumâdra, sont d'une stature élevée et ne sont pas sans ressemblance avec les Kayans de Bornéo. Ils ont pour eux la tempérance, la bravoure et la fierté; mais ils sont passionnés, violents, et leur respect pour les anciennes coutumes leur fait détester toute innovation, parce qu'ils sont indépendants et ne veulent pas souffrir qu'on s'attaque à leurs anciennes franchises. Ils ne sont point scrupuleux quand il s'agit de tromper un étranger. On a remarqué avec étonnement que, dans une attaque, ils placent leurs femmes et leurs enfants au premier rang [1]. Ils sont fort industrieux, et leur sobriété est telle qu'ils mangent rarement de la viande, quoique les chèvres et la volaille abondent chez eux. La chair des animaux morts ne leur inspire aucune répugnance, à l'exception de celle de porc dont ils s'abstiennent. Leur aversion pour le lait et les aliments où il entre est si prononcée qu'un chef auquel on en présentait répondit d'un ton courroucé : « Suis-je donc un enfant pour prendre du lait? »

Le peuple de Palembang est musulman avec un reste de paganisme. Leur opinion sur notre globe est étrange : ils pensent que la terre est portée par un bœuf qui lui-même est porté par une pierre, la pierre par un poisson, le poisson par l'eau, l'eau par l'air, celui-ci par les ténèbres, et enfin les ténèbres par la lumière. C'est là, paraît-il, une allégorie; mais quel en est le sens?

Ces indigènes se disent originaires de la côte occidentale de Bornéo; leur domination s'étendit jadis sur plusieurs parties des Philippines, ainsi qu'à Poulo-Pinang, Sambelang et *Singhapoura* (la ville du Lion). C'est donc à tort que quelques auteurs ont indiqué Johor comme le lieu d'origine des Soumâdriens.

Le *pantoun*, ou combat du chant, est un divertissement qui paraît être particulier aux habitants de Soumâdra ainsi qu'à quelques tribus de Bornéo. Ils aiment avec ardeur le chant qu'exécutent deux personnes assises vis-à-vis l'une de l'autre, après avoir dansé ensemble, ou une jeune fille ou femme qui ne se dérange point. On entend d'abord une espèce de récitatif composé d'une suite de *pantouns* auquel un *bayang* ou jeune homme répond aussi par une espèce de chant irrégulier. Le combat est alors engagé et continue jusqu'à ce que l'un des champions ne puisse plus soutenir la lutte; à cet instant d'autres jeunes gens reprennent le dialogue et le combat peut continuer ainsi indéfiniment.

[1] Dans leur dernière guerre avec les Hollandais, cent vingt femmes périrent qui étaient demeurées fermes à leurs postes avec leurs enfants dans leurs bras.

Les pantouns malais sont des quatrains dont les deux premiers vers expriment une image et dont les deux autres renferment la morale. Parfois la pensée est nette et précise; ou bien elle reste enveloppée afin de donner carrière à la perspicacité du lutteur qui doit y répondre. D'autres fois, le tout est exprimé en une ou plusieurs métaphores; ou encore le commencement du pantoun ne paraît être là que pour la rime ou du moins n'offre pas de rapports avec le sujet. Chez les naturels Néjany et Serawy la latitude donnée au *séramba* ou pantoun est plus étendue; la figure embrasse un plus grand nombre de vers, et le poëte, sans être assujetti au rhythme, y substitue souvent une prose mesurée. Souvent une réponse folle à l'énigme renfermée dans le pantoun excite le rire des spectateurs. Il n'est pas rare de rencontrer dans ces sortes de stances des expressions qui dérivent du langage de Sounda qui a passé dans la poésie des tribus au sud de Kataoun, tandis qu'au nord, c'est le dialecte menangkarbou qui domine. Cette distinction se fait sentir depuis les guerres qui éclatèrent entre un prince javanais, Imbang-Jaya, et Touanko-Orang-Mouda de Menangkarbou. Les vestiges de la langue sounda ne dépassent point les limites des possessions du premier.

Dans ces concours, les pantouns passent pour être improvisés et, quelquefois, ils le sont réellement; mais la mémoire de ces insulaires est ordinairement si fidèle qu'ils n'ont guère besoin de recourir à l'invention. On ne saurait rapporter exactement ces poésies, car la structure de ces langues offre trop de dissemblances avec les nôtres pour qu'on puisse traduire avec fidélité. Le pantoun doit contenir des figures et des allusions qui, pour être concises, n'en sont pas moins fortes et pleines de sentiment. Et comment pourrions-nous les retracer dans nos langues qui contiennent beaucoup de mots pour exprimer finement un sens caché!

Les pantouns ne sont pas seulement en usage dans ces réunions; ils jouent, dans les conversations particulières, le même rôle que chez nous les flatteries délicatement amenées et les riens agréables des roués de salon : en un mot, ils sont pour l'homme galant un sûr moyen d'arriver au cœur des belles en s'emparant d'abord de leur esprit. On accompagne souvent les pantouns d'un échange de fleurs qui ont un langage symbolique, inintelligible pour ceux qui ne sont point initiés à la mysticité de ces emblèmes fort goûtés en Orient.

Les dialectes reyang, batta, etc., sont, de même que la langue malayoue, entremêlés de mots arabes, hindous, persans, hollandais, espagnols, portugais. Bien que certaines peuplades de l'intérieur aient une écriture primitive originale, les Malais se servent aujourd'hui de caractères arabes. C'est moins dans les mots que dans le sens attributif que les dialectes reyang et batta présentent des différences; mais ce qui est unique peut-être dans les annales humaines, c'est que deux peuples établis dans la même île, arrivés à une civilisation égale et parlant des langues qui ont une même origine, emploient deux alphabets distincts non pas seulement entre eux, mais aussi de toutes les autres nations. Toutefois la différence la plus marquante qui existe entre le malayou et les autres idiomes de Soumâdra, c'est que ceux-ci, tels que le reyang, le batta et le lampoung, s'écrivent de gauche à droite, de même que le sanscrit et les langues de l'Europe, tandis que le malayou se trace, comme l'arabe, de droite à gauche.

La piraterie est encore à présent une des plaies les plus funestes aux Européens, malgré tous leurs soins à éviter les entreprises de ce genre. En 1830, les Malais de la côte septentrionale de Soumâdra massacrèrent une partie de l'équipage du navire américain *the Friendship* de Salem. En apprenant cet attentat, le gouvernement des États-Unis, décidé à en tirer vengeance, envoya la frégate *le Potomac,* sous les ordres du capitaine Downes. Ce bâtiment, portant pavillon danois, s'annonça comme navire marchand, ce qui mit les indigènes dans une erreur qui leur coûta cher.

Après avoir pris successivement les trois forts qui défendaient Kanalah-Batton devant laquelle le vaisseau était mouillé, les Américains incendièrent la ville, qui fut détruite en partie, et ils se rembarquèrent n'ayant eu que deux hommes tués et quelques-uns blessés.

Cependant les chefs malais députèrent quelques-uns d'entre eux pour demander la paix au capitaine Downes et promettre qu'à l'avenir ils épargneraient les Américains. Les hostilités furent suspendues et plusieurs chefs du voisinage se soumirent.

Autrefois le costume des Soumâdriens différait peu de celui des Taïtiens. Il consistait en un justaucorps, une culotte courte et un chapeau, le tout en écorce d'arbre battue et rendue souple comme une peau de chevreau. Aujourd'hui l'habillement a subi plusieurs changements; il se compose d'une veste étroite, sans manches, avec un col semblable à celui de nos chemises, et des boutons que les riches portent en filigrane d'or. Une espèce de robe de chambre en cotonnade bleue ou blanche, ou en toile de Perse, qu'on nomme un *badjou*, recouvre la veste; les personnes de haut rang portent un badjou en étoffe de soie à fleurs. Ils jettent ordinairement par-dessus tout cela une immense pièce d'étoffe, peinte en partie, de six à huit pieds de long sur trois ou quatre de large, qui a la forme d'un sac sans fond, et qu'ils appellent un *cayan sârang*. Quelquefois ils relèvent ce vêtement qu'ils laissent pendre sur l'épaule, ou bien ils le ramassent et l'attachent au milieu du corps et sur les hanches; lorsqu'ils font toilette ils l'arrêtent avec le ceinturon du kriss, qui est de soie cramoisie et fait plusieurs fois le tour du corps. La culotte, qui ne vient qu'au milieu de la cuisse, est de taffetas rouge ou jaune. Un mouchoir d'étoffe de couleur est roulé autour de la tête dont la partie supérieure reste découverte. Les jambes et les pieds sont nus.

Les femmes portent une espèce de corset ou veste courte qui couvre le sein et descend au-dessus des hanches; le *cayan sarang* les enveloppe des aisselles au pied et est habituellement retenu par une ceinture de feuilles d'or ou d'étoffe brodée. La robe diffère peu de celle des hommes et porte le même nom (*badjou*); elles remplacent le voile des Européennes par une pièce de coton presque diaphane qu'elles nomment *salendang*. Leur coiffure n'est pas sans élégance, soit qu'elles la relèvent en petites touffes séparées et soutenues par un peigne d'écaille de tortue, soit qu'elles la massent à la chinoise sur le sommet ou sur le derrière de la tête. Une petite lame d'or ou d'argent qui entoure les cheveux et des bracelets des mêmes métaux qui ornent les poignets sont les attributs de la virginité. Dans la zone méridionale, les jeunes filles ne manquent pas de s'en revêtir.

ILE NIAS.

L'île Nias ou *Poulo-Nias* est la plus grande de celles qui bordent la côte occidentale de Soumâdra. Elle a 70 milles du sud-est au nord-ouest. Le sol est très-inégal, coupé de montagnes, sillonné de rivières, mais bien peuplé, cultivé avec art, d'un aspect très-agréable, et si fertile qu'on voit du riz et des patates douces jusque sur le sommet des montagnes. Les villages sont entourés d'arbres fruitiers, de grands cocotiers et de bosquets délicieux.

Les naturels sont robustes, d'une taille moyenne, bien proportionnée, et leur physionomie et leur teint rappellent la beauté du type hindou. Après les femmes de Ilalo, celles de Nias sont les plus jolies et les plus aimables.

La population de cette île est d'environ 200,000 âmes. On exporte un grand

nombre d'eselaves des ports de Souambara et de Tellotélano, sur la eôte méridionale de l'île. Ces ports, ainsi que quelques autres, sont d'exeellents mouillages.

Les tribus nombreuses qui divisent le pays rappellent les *clans* de l'Écosse; elles sont gouvernées par 50 radjahs; celui de Bokonaro ou *Bolonaro* a le plus de puissanee. Par la raison que ces tribus sont eontinuellement en guerre, elles ont établi leurs demeures, qui forment de petits villages, sur des hauteurs presque inexpugnables.

Les Niaisiens sont fiers de leur indépendance, et leur cœur se révolte au speetacle de l'esclavage qui afflige leurs yeux; car c'est là que les Malais et les Européens viennent faire ce honteux trafic qui déshonore l'humanité : la traite des noirs [1]... Leurs lois, leurs costumes et leurs mœurs sont, à quelques exeeptions près, les mêmes que celles des Soumâdriens. Le mode d'inhumation paraît seul être particulier à ees peuples : ils ne déposent pas le corps dans la terre : ils l'enferment dans un cercueil de bois placé sur quatre poteaux, et au-dessous on plante quelques arbrisseaux grimpants qui l'enlaeent et l'ombragent. Après quelques mois, le coffre mortuaire disparaît sous cette enveloppe de verdure qui le tapisse.

ILES POGGHI OU NASSAU.

Un navigateur hollandais a donné à ees îles le nom de Nassau, mais elles sont appelées Pogghi par leurs habitants qui ont reçu des Soumâdriens le nom d'*Orang-Matawis*. Ils sont divisés en faibles tribus dont chacune compose un petit village bâti sur le bord d'un ruisseau. L'île septentrionale eomprend sept villages, dont le plus considérable s'appelle Kokoup. L'île méridionale n'en renferme que cinq. La population de ces deux îles, dont l'intérieur est inhabité, s'élève au plus à 1,400 âmes. Porah, ou l'île de la Fortune, a pour population la même race et la même quantité d'habitants. Leur taille est au plus de cinq pieds et demi, et la plupart n'atteignent pas cette mesure. Leur teint, qui a beaueoup de similitude avec celui des Malais, est brun clair ou tirant sur le cuivré; leur physionomie est expressive, et leurs membres ont de belles proportions. Eu égard à la douceur de l'atmosphère, à la nourriture saine qui y abonde et à la facilité de rapprochement entre les deux sexes, il paraît probable que peu de temps s'est écoulé depuis l'établissement de ce peuple dans cette île.

Les maisons, faites de bambous, sont eonstruites sur des poutres au-dessous desquelles on place les porcs et la volaille.

La religion est celle de la nature; l'apparente rotation du soleil et de la lune, les éclairs, le tonnerre, les tremblements de terre et les autres phénomènes leur font eroire à un Être surhumain. Il y a parmi ces peuples des hommes d'une haute intelligence qui exereent sur eux le même pouvoir que les druides chez les Francs d'autrefois, et les dirigent au moyen de leurs prétendues relations avec le ciel. Lorsqu'ils veulent se rendre les dieux proprices, ils leur saerifient quelquefois des volailles et des pores.

[1] Voici un exemple des héroïques sacrifices dont l'indigène de Nias est capable pour se défendre contre l'esclavage : Dans un temps de traite, quelques guerriers d'une tribu méridionale avaient cerné une habitation isolée, renfermant une famille entière qui devait être prise et livrée aux acquéreurs; lorsque le malheureux père de famille apprit sa position et se vit près de tomber entre les mains de ses bourreaux, le désespoir s'empara de lui : il se réfugia dans son appartement intérieur, saisit son kriss, massacra sa femme et ses enfants, puis se le plongea dans le cœur... Maîtres alors du logis, les assaillants y entrèrent, mais ils n'y trouvèrent que des cadavres!

Dès qu'un homme a rendu le dernier soupir, ses restes sont transportés dans un endroit destiné à cet usage et placés sur un échafaud que l'on nomme rati-aki; le corps est paré de coraux et des ornements dont le défunt se revêtait pendant sa vie; les personnes qui ont suivi le convoi s'en retournent alors, après avoir placé la dépouille mortelle sous des feuilles, et l'usage veut que l'on arrache tous les arbres qui entourent la maison du défunt comme si rien ne devait lui survivre.

Le costume des habitants est un simple lambeau d'étoffe grossière faite d'écorce d'arbre et qu'ils font passer, roulé en ceinture, entre leurs jambes. Ils se parent de colliers de verroterie, de petites perles vertes, et d'autres colifichets du même genre. Les femmes qui, dans de petits canots, allèrent rendre visite au voyageur John Crisp [1], avaient pour coiffure un bonnet de feuilles de pisang (bananes) en forme de pain de sucre. Leur poitrine et le bas-ventre étaient couverts chacun d'une autre feuille. Lorsqu'ils sont chez eux, les deux sexes ont pour tout vêtement un morceau de toile dont ils ceignent leurs reins. Ils soignent peu leurs cheveux qui deviendraient longs et beaux s'ils se servaient de l'huile de coco pour les entretenir. Ils rendent leurs dents pointues en les limant, et presque tous ont la peau marquetée de petits points qui forment divers dessins. Quand les enfants ont atteint leur seizième année, on trace sur leur corps différentes figures dont on agrandit les contours à mesure qu'ils avancent en âge. L'usage de ces marques devenu général paraît avoir été originairement une distinction militaire accordée aux hauts faits. Les femmes portaient une étoile sur l'épaule et différents signes sur la main.

La plus importante nourriture de ce peuple est le sagou, fort abondant dans ces îles, et que l'on coupe afin d'en extraire la moelle dont on sépare la partie farineuse et la partie filamenteuse. Cette opération terminée, on met la farine dans des sacs fermés d'une sorte de joncs où on la conserve si l'on veut; après quoi, pour s'en servir, on la fait passer dans un bambou et on la fait griller au feu. Le pays produit encore des ignames, des patates douces, des pisangs et autres végétaux. La nourriture se compose aussi de viandes de porc, de daim rouge, de volaille et de poisson. Les tigres et un assez grand nombre de chèvres habitent les forêts.

L'arc et les flèches sont les armes habituelles; le premier est fabriqué avec le bois d'une espèce de palmier nommé *nekbong,* qui, au bout d'un certain laps de temps, devient élastique; la corde est en boyau; les flèches sont tirées du bambou ou d'autres bois légers; elles sont armées d'une pointe en cuivre ou d'un bois excessivement dur; souvent elles sont empoisonnées, et ces naturels les lancent avec une grande adresse quoiqu'elles soient sans plumes. Les tribus *Orang-Matawis* qui habitent ces îles ne guerroient point entre elles, mais elles ont été fort longtemps en guerre avec les insulaires de l'île *Seibih,* située plus au nord.

Les chefs n'ont rien dans leur habillement qui les distingue du commun des indigènes; ils règlent les cérémonies publiques, mais ils n'ont aucune autorité : c'est dans une réunion générale de tous les villages que sont jugés les crimes et les délits, fort rares dans ces îles. Lorsque le délinquant a commis un vol important, il est condamné à mort s'il ne peut restituer. L'assassin est remis aux mains des parents de la victime, qui disposent de sa vie.

Le sexe masculin est seul habile à succéder : la maison, les plantations, les meubles, etc., échoient aux enfants. La polygamie est défendue; les parents concertent les mariages entre leurs enfants; lorsque tout est convenu, le fiancé se rend à la

[1] C'est le seul voyageur qui nous ait laissé des renseignements sur les mœurs et les usages des peuples qui habitent les îles Pogghi.

maison de la future et l'amène chez lui. On tue un porc pour célébrer la cérémonie.

Ce qui est bien étrange, c'est que l'on recherche davantage une fille qui a eu un enfant et même deux ou trois, que le mari emmène avec la femme le jour des noces; et cependant l'adultère est puni. Quand une femme a failli à la foi conjugale, le mari peut punir la coupable en lui coupant les cheveux; il a droit en outre de s'emparer des biens du séducteur. Si c'est l'homme qui a commis une infidélité, la femme peut le quitter, retourner dans sa famille, sans toutefois pouvoir se remarier.

ILE ENGANO OU TROMPEUSE.

Cette île, entourée de dangereux récifs, est située à une trentaine de lieues environ; elle est trop peu connue pour que nous puissions en donner des détails étendus. On a assuré que ses habitants étaient anthropophages; cependant Ch. Miller, voyageur qui l'a visitée, n'y a rencontré que des hommes grossiers et simples. Leur stature est élevée, leur teint bronzé; ils se nourrissent de poisson sec, de noix de coco, de patates douces, de cannes à sucre et de quelques lichens qui croissent sur les rochers. Leurs cabanes sont construites sur des piliers en bois de fer; leur forme est, dit-on, tout à fait singulière; mais là se bornent les renseignements qui nous sont parvenus.

SINGHAPOURA OU SINCAPOUR.

Notions géographiques. — *Singhapoura* (ville du Lion), improprement appelée Sincapour, est située à l'extrémité orientale du détroit de Malakka. Sa plus grande longueur est de 37 milles environ, sa largeur extrême de 15 milles; sa superficie est de 270 milles carrés à peu près. L'établissement anglais comprend cependant un circuit de 100 milles ou environ, dans lequel sont compris une cinquantaine d'îlots déserts, ainsi que les espaces de mer et détroits en deçà d'un rayon de 10 milles, à partir des côtes de l'île principale. Sa forme est elliptique et elle n'est séparée du continent que par le détroit du même nom qui autrefois était le passage ordinaire des Indes à la Chine; mais le front méridional de Singhapoura regarde une vaste chaîne d'îles à environ 9 milles de distance, toutes désertes ou habitées par quelques races sauvages dont on ne connaît guère que le nom : c'est précisément le canal formé par ces îles qui sert maintenant de communication entre l'Asie occidentale, la Chine et l'Océanie.

La ville est située au sud de l'île par 1° 17′ latitude nord, et 103° 50′ 45″ longitude est, sur une rivière ou mieux une baie d'eau salée navigable, sur environ 3/4 de mille depuis la mer, pour les alléges dont une certaine quantité, toujours prête, permet de décharger les marchandises sur les quais ou de faire les chargements.

Singhapoura a deux rades; l'une assez bonne quoique ouverte, l'autre merveilleusement sûre, située à l'ouest de la ville.

Singhapoura est une sorte de lieu de prédilection où semblent, en dix ans, s'être réalisées les merveilles évoquées par Adam Smith, Say et leurs continuateurs. Son aspect général présente une surface inégale et onduleuse. Sur la rive gauche de la rivière, dans la plaine qui fait face à la rade, se trouvent les quartiers européens et malais qui renferment l'hôtel du résident, bâti en briques blanchies à la chaux, et qui n'offre qu'une médiocre élégance malgré sa belle galerie à colonnades; le palais de justice, l'hôtel des douanes, le jardin botanique, l'hospice et de nombreux entrepôts. A l'est de la rivière est le Campong-glan, habité par les Boughis et quelques

Malais qui y ont construit leurs mosquées; à l'ouest sont situés le Campong (bourg chinois) avec ses rues dites de Macao et de Canton, ses pagodes et ses cimetières, et enfin le bourg Choulia dont les habitants sont des Hindous et des musulmans de l'Inde.

Les environs de Singhapoura offrent des sites ravissants : autour de la ville s'étendent des allées où, chaque soir, au coucher du soleil, les créoles viennent faire admirer leurs jolis équipages, traînés par de petits chevaux javanais, fringants et gracieux dans leurs allures. Plus loin commence un coteau à la pente douce et ombragée, entouré de cases malaises simples et modestes, et dont le sommet est couronné de jolies maisons européennes élevées sur des pieux. Du haut de ces monticules, l'œil jouit d'un admirable panorama : c'est la ville de Singhapoura avec sa ligne de rues symétriques et bien alignées, sa rivière que sillonnent les barques et les navires, et, plus loin, l'entrée du port défendue par quelques batteries, et le fort [1] commencé, et sa rade en demi-cercle où s'élève une forêt de mâts au haut desquels brillent les innombrables nuances des pavillons; puis, au dernier plan, quelques petites îles malaises qui vont se confondre dans les hauts reliefs de Soumâdra.

Singhapoura renferme de belles forêts, abondantes en bois de construction et qui recèlent presque tous les quadrupèdes, hôtes de la péninsule : de nombreux serpents, plusieurs espèces de singes, des loutres, des écureuils volants, des porcs-épics, des bradypes; le daim et le *moschus pygmæus,* espèce de lièvre sans oreilles, commun dans les contrées tropicales. Les oiseaux sont variés et en grand nombre, principalement les grimpeurs et les palmipèdes; mais les animaux féroces paraissent inconnus, à l'exception du chat sauvage et de l'once.

A Singhapoura, de même qu'à Poulo-Pinang, la température ne varie que du 20e au 27e degré centigrade; aussi les Anglais viennent-ils y demander un remède aux coups de soleil, à la dyssenterie et aux fièvres qui les chassent du Bengale ou de la côte de Coromandel; car les produits du sol contribuent autant que le climat à des cures inespérées.

Notions historiques. — Dans les premières années du XVIIe siècle, cette île avait été cédée par le roi de Djohor au capitaine Hamilton qui avait beaucoup exagéré sa fécondité. Cependant les colonisateurs modernes n'avaient aucune connaissance de ce droit préexistant lorsqu'ils obtinrent des possesseurs indigènes la portion du littoral où, en 1818, ils formèrent un établissement. La souveraineté dans les limites actuelles n'en fut confirmée qu'en 1825, par un traité conclu avec le roi des Pays-Bas et les princes malais de Djohor, auxquels l'île appartenait. Le gouvernement britannique dut payer 60,000 francs de prix principal et une rente annuelle de 24,000 francs à chacun des concessionnaires.

Moeurs, Usages et Costumes. — L'économie politique a pu seule produire l'étrange exemple que présente Singhapoura où vingt peuples, autrefois en guerre continuelle les uns contre les autres, oublient aujourd'hui leurs préjugés nationaux et confondent leurs mœurs, leurs industries diverses, leurs costumes et leurs coutumes opposés; ne forment plus qu'un tout soumis à l'empire d'une seule loi, d'une unique administration! La gravité chinoise se mêle sans se heurter à la désinvolture européenne. L'Arabe et l'Hindou vivent avec le coulis (portefaix) malais. De charmantes maisons de campagne et d'immenses jardins ont remplacé les cavernes où se traînaient les reptiles venimeux et le sol aride et solitaire où bondissaient les quadrupèdes sauvages et inoffensifs. Auprès du palais

[1] M. de Rienzi a découvert dans les fondations de ce fort une inscription en caractères sanscrits, gravée sur un rocher.

du gouvernement qu'entoure une galerie de belles colonnes, on a construit une hutte malaise; et le cimetière chinois, la mosquée, le temple protestant et l'église catholique élèvent leurs murs dissemblables sans que les rivalités religieuses viennent ensanglanter les rues de l'hospitalière Singhapoura. Cette rade, où l'on ne voyait jadis que la modeste pirogue d'un Malais ou les prahos des pirates, reçoit aujourd'hui les bâtiments européens avec leur écharpe de canons et leurs pavillons multicolores; elle voit chaque jour passer les jonques de la Chine, de Siam et d'An-Nam, les pontinos des Philippines et les proms de Bornéo. Aussi cette réunion cosmopolite donna-t-elle, en dix ans, à l'industrie, au commerce et à la population un essor prodigieux...

Avant 1820, des Malais, moitié pêcheurs et moitié pirates, occupaient seuls, au nombre de cent cinquante, la petite anse de Singhapoura.

En 1824, le premier recensement fit connaître que la population était de 10,688 habitants; quatre ans après elle montait à 15,834. Il est bien entendu que dans ce nombre on n'a pas compris les troupes, les équipages, ni les condamnés indiens, ni une population flottante que l'on peut évaluer à 3,000 âmes. Pour que les lecteurs puissent voir la proportion des diverses classes d'habitants, nous offrirons ici le tableau du recensement fait en 1827.

Peuples	Hommes.	Femmes.	Total.
Européens.	69	18	87
Indigènes chrétiens.	128	60	188
Arméniens.	16	3	19
Arabes.	18		18
Natifs de Coromandel et Malabar.	772	5	777
Natifs du Bengale et de l'Hindoustan.	209	15	244
Siamois.	5	2	7
Bouguis.	766	576	1,242
Malais.	2,501	2,289	4,790
Javanais	174	93	267
Chinois.	5,647	341	6,088
Caffres.	2	3	5
Totaux.	10,307	3,405	13,732

Au 1er janvier 1830, le nombre des habitants était de 16,634, dont 4,421 femmes et 12,213 hommes.

Laborieux, intelligents et rusés en affaires, les Chinois forment la masse des ouvriers et des commerçants; seuls ils s'occupent du jardinage et en retirent des bénéfices considérables, car les Malabares et les Talingas dédaignent l'exploitation territoriale de cette île.

Il y a trois classes de Malais à Singhapoura : 1° les Malais de terre (*Orang-Darat*), qui sont bûcherons, laboureurs, marchands, et qui approvisionnent les marchés, toujours ouverts, de légumes, de fruits, de blé et des autres produits des environs; 2° les Malais de la mer (*Orang-Laout*), qui sont bateliers, marins, pêcheurs, et qui fournissent le poisson; 3° enfin les *Orang-Sallat*, qui font le service du détroit de Singhapoura. Ces derniers sont généralement originaires de la province de Djohor.

Bien qu'en nombre assez restreint, les Anglais font toute la force de Singhapoura, parce qu'ils y introduisent des capitaux sans lesquels cette colonie ne serait plus qu'un

entrepôt sans ordre et sans prospérité. Les Anglais sont donc les principaux négociants, agents, boutiquiers, huissiers-priseurs et courtiers de commerce.

Il n'y a pas de droits de douane, d'anerage, de relâche, etc.; on tient seulement un registre des importations et exportations. Les patrons des navires sont tenus d'en délivrer des factures à l'employé supérieur commis à cet effet, et auquel ils en font un rapport. Les frais d'administration sont couverts par une taxe sur l'opium, sur la fabrication à domicile des liqueurs fermentées, sur les jeux, sur la transmission des rentes et les frais de postes. Ces charges passent à peu près inaperçues et suffisent à établir l'équilibre entre les dépenses et le budget qui, en 1828, se montait à 100,000 piastres.

Cette liberté du commerce et une administration économe et libérale a fait de Singhapoura un entrepôt universel, quoique cette île ait par elle-même peu de ressources, puisque ses exportations ne consistent guère que dans le cachou, le gambir et le sagou *perlé* qu'on y prépare seulement, car la matière brute est tirée de Soumâdra, et en quelques instruments aratoires fabriqués par les Chinois avec du fer d'Europe. Nous donnerons ici le tableau des importations et exportations pendant l'année 1829, qui fera connaître l'importance du commerce et les pays qui y prennent part.

DÉSIGNATION DES PAYS.	IMPORTATIONS.	EXPORTATIONS.
Calcutta.	231,646 l. st.	163,134 l. st.
Madras.	41,469	113,809
Bombay.	37,688	18,801
Angleterre.	192,012	278,951
Le reste de l'Europe.	54,167	27,223
Chine.	179,267	151,989
Poulo-Pinang.	88,301	64,612
Malakka.	27,862	48,055
Java.	228,463	102,637
Iles de France et de Bourbon.	15,595	11,912
Ceylan.	1,935	
Siam.	27,581	45,713
Cochinchine.	10,844	8,557
Achin.	289	
Divers ports du pays.	351,472	351,743
TOTAUX. . .	1,488,791 l. st.	1,387,136 l. st.

Comme on ne comprend pas dans les exportations les traites que tire le gouvernement sur le Bengale pour les piastres d'Espagne, la différence entre les totaux ci-dessus peut facilement s'expliquer. Depuis que le coton filé a été introduit à Singhapoura, pour la consommation chinoise et malaise, l'exportation a présenté pour total un chiffre de près de 4,000,000.

Nous donnerons encore le tableau des objets exportés en 1829.

DENRÉES.	DÉSIGNATION DES PAYS.	POIDS OU QUANTITÉS.	
Nids d'oiseaux.	»	quintaux	224
Benjoin.	Siam.	»	700
Camphre.	Bornéo.	»	10
Café.	Java et Soumâdra.	»	37,358
Poudre d'or.	Bornéo, etc.	onces	11,000
Poivre.	Soumâdra.	quintaux	44,672
Sagou.	Singhapoura.	»	10,944
Étain.	Banca, etc.	»	16,044
Sucre.	Siam.	»	17,349
Riz.	Malais et Siam.	»	86,820
Sel.	Siam.	»	54,685
Camphre.	Chine.	»	1,476
Thé.	Id.	caisses	2,640
Soie brute.	Id.	balles	855
Opium.	Indes.	livres	94,169
Gunny (grosse toile).	Bengale.	pièces	146,557
Fer en barres.	Angleterre.	quintaux	9,555
Coton.	Id.	pièces	178,791

Les Chinois fournissent à Singhapoura des porcelaines, des ombrelles de papier, des toiles, des fruits secs, de petites pâtes à manger semblables au vermicelle, du tabac de Chine, du camphre, du Nankin, de la soie écrue, du satin, du thé, du sucre candi, de la laque, de l'orpiment, du sang-dragon et du cuivre du Japon, etc. Les jonques sont lestées avec du granit qui abonde aux alentours de Canton ; elles reprennent en échange les articles suivants : *vichos do mar* [1], ou tripan, bois de sandal et d'ébène, camphre de Bornéo, nids d'oiseaux, girofle, cannelle, muscade, nageoires de requin, cuirs de buffles, écailles de tortue, quelques étoffes d'Europe, étain, zinc, poivre du gambir, etc., et 8 à 10 caisses d'opium du Bengale par jonque. Les Chinois de Canton prennent de l'agar-agar, dont ils font une excellente gelée.

Les comptes se tiennent en piastres d'Espagne divisées en 100 parties qui représentent les *droits* hollandais, ou du billon anglais de même valeur. Le pikle chinois de 100 *kattis* ou 133 $^{1}/_{5}$ livres anglaises, *avoir du poids*, est fort en usage. Le riz (de Siam et de l'archipel) et le sel sont vendus au koyan de 40 pikles ; on pèse l'or au boungkal (poids malais de 2 piastres d'Espagne). Le riz et les denrées du Bengale sont vendus au sac de 2 *maonds* de ce pays ou 164 $^{3}/_{4}$ livres *avoir du poids*. Quand il s'agit d'objets européens, on emploie habituellement les mesures et poids anglais.

La langue malaise est employée dans les transactions avec les indigènes, les Orientaux et les Chinois ; les négociants connaissent en peu de temps assez de cette langue simple et facile pour traiter leurs affaires eux-mêmes ; ainsi, au lieu de se reposer sur des agents du pays, comme on le fait dans d'autres parties de l'Inde, ils traitent en personne ou quelquefois ils emploient un Chinois qui leur sert de courtier ou d'interprète. Les négociants européens font des affaires pour leur compte, mais la plus grande partie consiste en agences pour le compte de maisons de Londres, Liverpool, Amster-

[1] M. de Rienzi pense que ce sont trois mots portugais dont la signification serait *verts de la mer*. Les Anglais écrivent beech de mer, ce qui ne signifie rien. Ce sont des holothuries ou mollusques.

dam, Anvers, Calcutta, Bombay, Madras, Canton, Batavia, etc. Les diverses compagnies d'assurance de Calcutta et d'ailleurs y ont aussi des agents, et les polices se font sans entraves pour quelque somme que ce soit.

La *Chronique de Singhapoura,* feuille hebdomadaire, publie le prix courant, le compte des arrivages et départs, et le détail officiel des exportations et importations de la semaine.

La liberté et les avantages accordés au commerce et aux négociants eussent été illusoires si en même temps la justice ne les eût protégés. On a donc institué une justice et une police rigoureuse qui seules pouvaient assurer la prospérité de la colonie en établissant l'équité. Quoique, pendant les premières années, le résident seul ait rempli les fonctions de juge, l'exécution de ses décrets n'éprouva aucune entrave. Toutefois, Singhapoura ayant été depuis réunie aux résidences de Malakka et de Poulo-Pinang, on y a intronisé des cours de justice à l'instar de celles établies dans les possessions anglo-indiennes. Ainsi il y a une cour de *recorder* commune à ces trois établissements. Le résident a sous ses ordres la force armée composée de deux cents cipayes indiens commandés par deux officiers anglais.

Les Malais de Singhapoura portent, comme les Soumâdriens, la veste à manches et le pagne autour du corps; leur ceinture supporte le kriss, et un mouchoir est roulé autour de leur tête. Le costume ordinaire pour les femmes est la jupe à carreaux, la casaque et le pagne en sautoir. Une semelle en bois que deux supports tiennent élevée au-dessus du sol compose leur chaussure; une simple cheville à boules qui s'engage entre l'orteil et le second doigt attache cette semelle au pied. Il faut avoir une grande habitude de porter de pareilles sandales pour ne pas les laisser en chemin.

ROYAUME DE LINGAN.

Les Hollandais ont la souveraineté de Lingan, île peu importante qui néanmoins forme un royaume dont Bintang et quelques îles médiocres dépendent. Le sultan de Lingan a cédé à un prince indigène les royaumes de Djohor et de Palang sur la presqu'île de Malakka, et, au moyen d'une redevance, l'îlot de Tanjong-Pinang au gouvernement de Batavia. C'est dans ce dernier îlot qu'a été établi le comptoir hollandais de Riou qui, en dépit de sa franchise, ne peut soutenir la concurrence avec Singhapoura : plusieurs centaines de Chinois l'ont déserté pour s'établir dans la dernière colonie. L'îlot de Tanjong-Pinang touche l'île Bintang qui a dix lieues à peu près de longueur et six de largeur. Elle est garnie de forêts où les Chinois cultivent le bétel, l'arek, le gambir, le poivre et le sucre [1].

ILE DE BANKA.

Les îles de Soumâdra et de Banka (*Timah* en malais) sont séparées par un bras de mer connu sous le nom de détroit de Banka. On voit peu d'habitants sur les côtes; ils se retirent dans l'intérieur de crainte des pirates malais. Mintou ou Mintok, sa capitale, est à une lieue dans les terres. La population, composée de Chinois et de Malais, est à peu près de 4,000 à 5,000 âmes. Les mines de Kolong et Koubit sont exploitées par les

[1] C'est dans cette île que M. de Rienzi découvrit la *rienziana disticha,* plante médicinale dont il a donné la description à l'Académie royale de médecine de Paris.

Malais.

(Océanie.)

Chinois qui, au nombre de 3,000 à 4,000, jouissent d'une santé robuste malgré la rudesse de leurs travaux.

La formation géologique de cette île est de roc primitif; les plus hautes montagnes renferment le granit; les moindres des pierres ferrugineuses rouges; c'est entre celles-ci, dans des terrains d'alluvion que se rencontre l'étain. Les mines ne sont exploitées que dans la partie nord-ouest, mais il paraît que toutes les autres parties de cette île contiennent l'étain. Il est rare que les excavations, qui sont perpendiculaires, soient de plus de 100 pieds de long. Après avoir reconnu une minière au moyen de la sonde on enlève la terre et on la lave, ce qui est facile vu la quantité de ruisseaux qui arrosent l'île. Pour éviter la chaleur du jour, la fusion se fait pendant la nuit, et une seule fois l'an. On fond dans une nuit environ 6,000 livres d'étain dont on fait des lingots d'une soixantaine de livres de France.

Banka possède d'excellents ports, et Crawfurd assure que c'est pour le commerce la meilleure route de Siam au Japon. Cette île pourrait devenir d'une haute importance pour les Hollandais par sa position entre Bornéo, Soumâdra, Java, les Molluques, les Philippines, Siam, l'empire d'An-Nam, la Chine et le Japon.

ILE DE BILLITOUN.

Billitoun et non Bellington est située près de Banka; elle produit de l'étain et, ce qui est rare dans ces contrées, du fer excellent. Les habitants ont une grande bravoure et aiment les entreprises. Ce caractère devait en faire et en fit en effet des pirates; ce fut le baron Van der Capellen, ex-gouverneur hollandais, qui combattit leur penchant en établissant des chantiers d'où l'on vit sortir les *cruisprawen,* petits bâtiments croiseurs, dont les équipages, composés d'indigènes et d'Européens, donnaient la chasse aux forbans que contient à présent une mince garnison hollandaise.

Nous ne parlerons pas des petites îles Cariman, Babi, Sinkep, Sepora, etc., qui sont ou inconnues ou d'un intérêt fort médiocre. Signaler en passant les innombrables îles de la cinquième partie du monde, est tout ce qu'il nous est permis de faire dans un ouvrage du genre de celui que nous offrons au public.

ILE DE JAVA.

Notions géographiques. Le nom de Java paraît, d'après un célèbre voyageur, provenir de *Javoua* (orge), parce que l'île dont nous parlons produit abondamment un grain de cette espèce (le *panicum italicum*). Séparée de la pointe méridionale par le détroit de *Sounda,* l'île de Java s'étend de l'ouest à l'est, en s'inclinant un peu au sud dans une longueur de 210 lieues, de 105° à 112° longitude est; le septième degré de latitude sud la coupe obliquement. Elle a en largeur 14 lieues dans certaines parties et 50 en d'autres; sa superficie a environ 5,745 lieues; et sa population, d'après le dernier recensement, est évaluée à 5 millions; les deux tiers composent la domination hollandaise et l'autre tiers appartient aux États indépendants. On compte un quarantième d'Européens, Arabes, Mangkassars, Hindous de la côte de Coromandel, Malais, Bouguis et esclaves; il y a plus d'un demi-million de Chinois. Cependant le chiffre de la population éprouve assez souvent des variations par suite des ravages épidémiques. En 1822, le choléra moissonna 110,000 individus.

Trois chaînes formant trente-huit montagnes traversent Java dans sa longueur. Ces

montagnes sont très-élevées et renferment dans leur sein plus de quinze volcans éteints ou en ignition. Le Gounoung-Karang s'élève à 5,263 pieds anglais; la montagne d'Ardjourna à 10,614. Les plus hautes vont à 1,200 pieds. Une brillante végétation recouvre toutes ces montagnes. Le cratère le plus large est *Tankouban-Prahou* (la barque renversée), ainsi nommé parce que le cratère, situé à 2,000 pieds de hauteur a la forme d'un entonnoir. Celui de Guidi est à environ 10,000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

A partir du détroit de Sounda, la chaîne volcanique, à peine interrompue, qui traverse Java, continue jusqu'au 25e degré à l'est, c'est-à-dire non loin des côtes occidentales de la Papouasie.

A l'exception de quelques côtes du nord dont on a fort exagéré les dangers climatériques, l'atmosphère est généralement salubre. La température subit peu de changements entre les dix premiers parallèles de l'équateur. Les vents périodiques établissent dans cette île deux moussons : l'une de sécheresse, l'autre de pluies; chacune règne six mois. Décembre et janvier sont les mois les plus humides; juillet et août les plus secs. Cette saison a les nuits plus chaudes que les jours. Il est rare que, dans les montagnes, un jour passe sans orage; dès que la foudre éclate, la terre tremble et les éclairs qui fendent la nue comme des nuages de feu, obligent à fermer les yeux; ce n'est pas de la pluie qui tombe, ce sont des torrents, des cataractes; pendant plusieurs jours, il semble qu'un nouveau déluge va engloutir les habitants; et les animaux, pleins d'épouvante et de terreur, poussent des cris affreux. Pendant l'autre mousson on n'éprouve point la sécheresse de l'Hindoustan, et des averses assez fréquentes rendent à la terre toute sa parure.

Dans les plaines basses de Batavia, de Samarang et de Sourabaya le thermomètre de Fahrenheit marque, vers 3 heures après midi, 95°. Au-dessus de la plaine de Samarang, à 1,000 pieds d'élévation, il va à 45° et plus, au-dessous de zéro. Il est à 70°-74° le matin et le soir, et à midi, dans les appartements bien aérés, il marque 87 1/2 degrés.

Le voisinage de Sourabaya est d'une fertilité admirable; on sait que dans ces contrées le sol n'est point asservi, comme celui de l'Europe, à quatre saisons.

Les habitations hollandaises sont rarement atteintes par les secousses des tremblements de terre, grâce à la prudence des propriétaires qui ont soin de les construire à distance des volcans.

Il semble que les volcans aient formé la base de l'île de Java : les traces d'une origine sous-marine se rencontrent en plusieurs endroits. Ainsi l'Océanie, que Malte-Brun et plusieurs autres appellent « les débris d'un ancien continent, » ne serait que la réunion d'îles qui se rapprochent dans d'horribles convulsions, de manière à s'embrasser pour ne former qu'un continent. Cette opinion n'est pas invraisemblable, car on a vu plus d'une fois, après un de ces tremblements qui remuent la terre et l'onde, surgir du sein des flots une île qui n'y était pas la veille.

Quelques-uns des volcans de cette île furent engloutis à des époques récentes; d'autres à des époques ignorées. Des montagnes calcaires, moins élevées que les volcans brûlants, et dont les cimes sont en forme de table, remplissent les espaces entre deux volcans. Dans les parties inférieures du cours des rivières, et notamment sur la côte du nord, on voit des terres d'alluvion : on en reconnaît la limite avec les montagnes primitives et secondaires.

Jusqu'à ce jour on n'a point vu que Java possédât des diamants, ni le granit, mais on y trouve en quantité le schorl, le pyroxène, le quartz, le mica, le feldspath [1] et

[1] Le feldspath, le quartz et le mica sont les éléments essentiels du granit qui est une roche du sol primordial, mais seulement lorsqu'ils sont réunis et agrégés entre eux.

le cornéenne trapp, surtout dans les montagnes secondaires de la côte du sud; le cristal de roche, le jaspe commun, l'agate, l'agate jaspée, la chalcédoine, la chrysoprase, l'obsidienne, le porphyre s'y rencontrent également. On trouve des pyrites ferrugineuses et de l'ocre brune; le mercure y existe dans les rizières argileuses de la rivière de Demak. Des atterrissements d'une origine récente ont produit les terres d'alluvion qui sont formées de sable, de boue, de coquillages et qui commencent à une lieue de la mer. En 1723 et 1744 on a découvert de l'argent, mais l'exploitation était si peu profitable que l'on dut y renoncer.

Le sol est varié, mais, à l'exception des terres du fond des vallées et du bord des rivières qui sont d'une excellente qualité, le reste consiste en une argile rougeâtre peu fertile, une argile noire très-riche, et une marne jaune stérile. La terre végétale emportée des montagnes par les courants d'eau a beaucoup de ressemblance avec le terreau de nos jardins; elle conserve sa pureté, et l'étranger reconnaît facilement son odeur empyreumatique.

On compte cinquante rivières médiocres dont cinq ou six sont navigables à quelques milles de la mer. Celles de Solo et de Kediri sont les plus grandes. Leurs rives ombragées de bois et couvertes de fleurs, offrent des promenades où l'on rencontre avec étonnement les productions des cinq parties du monde.

A partir des plantes aquatiques, jusqu'aux plantes alpines, on rencontre tous les degrés de l'échelle végétale; la richesse de cette puissante nature étonne et ravit; soit qu'on gravisse les côtes sablonneuses, soit qu'on la contemple au fond d'un cratère, c'est toujours l'admiration qui vous saisit et vous force à rendre grâce à la main divine et prodigue qui créa ces merveilles.

Il y a plus de cent variétés de riz qui toutes ont un nom différent. Parmi les plantes les plus utiles nous citerons le maïs (*zea mahis*), les fèves ou kachang, le cocotier, l'arbre à pain, le chili (*capsilum*), l'arekier ou pinang, la canne à sucre, le palmier gomouti, l'arbre à savon (*sapinus saponaria*), l'arbre à eau ou du voyageur (le ravenal [1]), le bendoud (arbrisseau d'où découle la gomme élastique), le coton, la banane ou pisang, le gambir, le mangoustan, le dattier, le bambou, le ramboutan, le grenadier, le jack, le figuier, le glougo, l'arbre du benjoin, l'agave, l'ananas, le manioc, le copal, le tamarinde, le wang-kodou, le kantang, le pamplemousse, le kappok, le kijatil (excellent bois de charpente), le kavari, le jambo, le teek, l'arbre qui produit l'eugénia ou pomme de rose, la cochenille, le mollo, l'oranger, le citronnier, le bolanza, la vanille, l'anak, le cardamome (kapol), le pastel, le datoura, le cacao, le manguier, le kabah, qui donne une huile balsamique, le maguey, espèce d'artichaut, le poivrier, l'arum (*senté*), la patate douce, le tourennapi dont on fait de jolis meubles, l'yam ou igname des Américains, le cassan, le sagamounda et le sagou, le tabac, le ricinus (dcharak), la calebasse, le café abrité par le dadap (*erythrina corollodendron*). On y voit le melon, le raisin, l'indigo, etc. Les fougères s'y élèvent à environ 80 pieds et forment des bocages ravissants; quelques espèces de mousses ont un pied de hauteur; du bois de charronnage, d'ébénisterie, de construction, de menuiserie s'y rencontrent également. Au nombre des plantes vénéneuses nous mentionnerons l'*antchar* (*arbor toxicaria*) de Rumph qui se trouve dans la partie occidentale, et le *tchettik*, plante rampante dont la fructification est encore inconnue. La description de l'*antchar* trouvera sa place à l'article *Célèbes*.

Le chameau, l'âne, l'éléphant vivent à Java, mais à l'état privé. Les chevaux, que l'on croit de race arabe, y ont perdu de leur taille en conservant leur force et leur viva-

[1] Originaire des îles de la mer du Sud, il a été importé à Java par d'Entrecasteaux.

cité. Des buffles énormes remplacent les chevaux dans les travaux agricoles; le porc chinois y vient parfaitement, et le bœuf et la vache sont loin d'y dégénérer, non plus que la chèvre. Les forêts renferment des moutons, des gazelles, des tigres, des chats-tigres, des rhinocéros bicornes, des chacals, des lièvres et des lapins. Les divisions occidentales possèdent des cerfs de plusieurs espèces et un grand nombre de singes.

Les Européens ont naturalisé à Java la plupart de leurs oiseaux de basse-cour. La famille des perroquets comporte quantité de ces oiseaux qu'on ne connaît point dans les autres contrées de la zone torride. Le lori rouge et le kakatoës blanc dont la tête est parée d'une aigrette jaune, n'y sont pas rares. On y a également naturalisé l'admirable argus mâle et l'émou ou casoar casqué qui ressemble à la chèvre par son crâne, au sanglier par ses plumes, et par sa taille à l'autruche d'Afrique et au nhandou d'Amérique. Dans les cavernes situées près de la mer ou trouve l'hirondelle salangane (*hirundo esculenta*) dont les nids stimulent la gourmandise chinoise. Les rivières sont infestées de crocodiles et les forêts de reptiles parmi lesquels on remarque l'*outar-sawa*, python-améthiste, improprement appelé *boa* (grande couleuvre des îles de Sounda), espèce qui a plus de trente pieds de long, et une vipère verte très-redoutable, ainsi que des lézards, des caméléons; l'igouane et le jekko qui tire son nom du cri qu'il pousse, s'y rencontrent, ainsi qu'une fourmilière d'insectes moins dangereux qu'on ne le croit communément. Valentyn a consigné 538 variétés de poissons, et ce nombre a depuis subi une grande augmentation.

Les minéraux ne paraissent pas communs à Java; cependant on croit que le fer, le cuivre, le marbre et l'or y existent. Les Javanais travaillent avec succès le cuivre, l'étain et le fer étrangers, parce qu'aucun minéral n'est exploité dans cette île, à l'exception du soufre et du sel qui sont une branche importante de commerce. Nous ne nous arrêterons pas ici, par la raison que nous avons déjà décrit les productions de Java dans l'histoire naturelle de la Malaisie.

Les pseudo-volcans abondent en soufre d'une grande pureté. On rencontre assez communément un bois équivalent à celui de bourdaine. Néanmoins on préfère la poudre à canon apportée d'Europe. Grissé, dans l'île de Java, possède une manufacture de salpêtre que surveillent des officiers européens; elle fournit 2,000 pikles au gouvernement, évalués à 4,000 francs.

Notions historiques. — Les indigènes ont trois histoires que cite M. Raffles, lequel pense, avec Crawfurd, que les premiers habitants de Java furent des bannis égyptiens. Mais si l'on considère l'absence d'hiéroglyphes dans cette île, les monuments hindous qu'elle renferme, les vestiges du sanscrit que contient encore son idiome primitif, sa littérature, ses chants, ses préjugés, les extravagances fabuleuses de sa religion, qui sont celles des Hindous, n'est-il pas plus naturel de croire qu'ils descendent de ce dernier peuple?...

Nous n'entrerons pas dans des détails, pour la plupart fabuleux, et qui ne sauraient convenir à notre cadre. La première date que les historiens aient consignée ne remonte guère qu'à l'an 72 avant l'ère vulgaire. Rien n'est certain avant cette époque. La table chronologique la plus complète cite 58 souverains de l'an 1er à l'an 1200 de Java (environ 1100 de notre ère). C'est vers ce temps que vécut le prince Pandji, le héros de toutes les poésies javanaises, célèbre par ses aventures, dignes des *Mille et une Nuits*, avec une princesse qu'il avait épousée dans l'Inde. Ces aventures extraordinaires sont racontées de diverses manières par les romanciers différents qui les ont écrites. Après ce merveilleux empereur viennent : Kounda-Lalian qui combattit les Chinois, surpassa la gloire de l'illustre Pandji, et donna à ses sujets l'exemple du travail en cultivant lui-même ses terres; Moudiny-Sari, fils du précédent, qui combattit

sept ans pour l'affermissement de son autorité. C'est sous ce règne que le mahométisme est pour la première fois signalé dans les annales de Java; car le frère du souverain qui s'était adonné au commerce et avait été dans l'Inde, en revint converti à l'islamisme, et ramena avec lui une espèce de prophète arabe, nommé Sayd-Abas, qui tenta la conversion de la famille royale; mais le frère du roi, maltraité par le peuple, vécut en ermite aux environs de Chéribon; Mounding-Wang, que l'on nomma ensuite, eut d'une concubine un fils qu'il fit enfermer dans une boîte et jeter dans le fleuve Krawang, peu après sa naissance, parce qu'un criminel qu'on allait mettre à mort jura que l'enfant qui naîtrait bientôt vengerait sa mort sur le roi. Un berger, ayant trouvé la boîte, en retira la pauvre créature qu'il adopta et éleva jusqu'à ce qu'il eût douze ans, le nomma Baniak-Wedi et l'envoya chez son frère qui était forgeron. Le jeune homme acquit une telle habileté qu'il maniait le fer rouge avec les doigts. Son talent le fit remarquer du prince auquel il offrit de faire un chef-d'œuvre; il construisit une cage en fer garnie de coussins et semblable à un appartement : le prince eut la fantaisie bien naturelle de la visiter et y entra; aussitôt le jeune forgeron ferma la porte et jeta la cage dans la mer du Sud (*mer des Indes*); d'autres disent qu'il brûla le prince. Quoi qu'il en soit, la prédiction était accomplie; Baniak-Wedi se fit reconnaître et succéda à son père; il avait un frère, nommé Tandouran, qu'il combattit et défit complétement. Celui-ci s'enfuit vers l'est jusque dans le district de Wirasaba. Il lui prit envie de manger d'une plante qu'il trouva très-amère, et il demanda à l'un des trois fidèles serviteurs qui l'avaient suivi la raison de cette grande amertume : « J'ai entendu dire, répliqua son serviteur, que vos ancêtres ont combattu ici dans la guerre contre Brâta-Youdha. — Eh bien! reprit le prince, établissons ici la capitale de notre royaume; nous l'appellerons *Madjapahit* (fruit d'amertume). Le peuple de Touban, ayant appris l'arrivée de Raden Tandouran, le seconda avec empressement, ainsi que des émigrés de Pajajaran, et, entre autres, 80 pandis (forgerons) et leurs familles. C'est ainsi que fut fondé, vers l'an 1221 de l'ère de Salivana, l'empire de Madjapahit qui ne tarda pas à s'étendre sur toute l'île.

Une autre version explique ainsi l'origine de Madjapahit. Sous le règne de Sang-Sri-Chivabouddha le royaume de Toumapel dépérissait, et le souverain de Kédiri, Sri-Jaya-Katong, pensa que l'occasion était favorable pour une invasion. Sri-Chivabouddha, lorsqu'il apprit l'envahissement de son royaume, envoya son jeune frère Raden-Wijaya, pour s'opposer à l'ennemi, tandis que lui resta dans son palais à se divertir au milieu de ses concubines. Mais ses plaisirs devaient être éphémères : accablé de toutes parts, le jeune Raden-Wijaya dut céder au nombre et s'enfuit à Soumanap auprès du gouverneur de cette ville, Wira-Radjah. Pendant ce temps les ennemis entrèrent dans la ville royale, et le roi fut tué devant la porte de son palais. Le souverain de Kédiri concéda au jeune prince Wijaya, lors de la paix, une vaste forêt; celui-ci, voulant y faire bâtir une ville, en fit abattre les arbres. La coupe était à peine commencée lorsque l'on rencontra un arbre nommé *maja;* les fruits en étaient très-amers, ce qui, plus tard, fut cause du nom de Madjapahit que reçut la ville. Mais quand la population se fut accrue, Wijaya, qui avait pris le titre de *Bobati-Sang-Browijaya,* pensa qu'à l'aide de *Kiaï-Patih-Rang'ga-Lawa,* son ministre et le fils de celui qui l'avait sauvé, il pourrait à son tour renverser Kédiri, ce qu'il fit en effet. Jaya-Katong reçut la mort dans un des combats livrés à cette occasion. Browi-Jaya régnait sur tout Java en 1247, et rendit ses peuples heureux. Browijaya II (ou Brokamara) fut aussi bon prince. Ardi-Wijaya lui succéda et soumit Sri-Sin-Derga, roi de Singhapoura qui faisait la piraterie; cette île devint tributaire du roi javanais, mais celui-ci fut tué par le fils d'un ministre qu'il avait fait mourir.

Le trône fut alors occupé par Merta-Wijaya, qui acheva la conquête d'Indragiri commencée sous le règne précédent. — Le successeur de ce prince n'est pas positivement connu; mais que ce soit Raden-Alit, frère du roi précédent, comme le croient les uns, ou que ce Raden-Alit, comme le prétendent les autres, soit le même qu'Angka-Wijaya, le dernier souverain de Madjapahit, toujours est-il que c'est sous ce règne que le royaume fut porté au comble de la prospérité. L'autorité de Madjapahit s'étendait sur les peuples de Palembang, sur ceux du midi de Bornéo; à l'orient sur les États de Balembangan et de Bali; à l'occident sur Sounda et Soumâdra. Les îles du détroit de Sounda furent soumises.

Ce fut vers l'an 1300 que le mahométisme se fit jour dans la partie orientale de l'île, dans le voisinage de Grissé. Angka-Wijaya méprisait les nouvelles opinions religieuses; mais, dirigé par la politique ou par tout autre sentiment, il donna à Rachmet, neveu de la reine, qui était venu apporter des présents à Aria-Demar, son fils illégitime, brave guerrier et adipati de Palembang, 3,000 familles avec lesquelles il forma un établissement à Ampel, près de Sourabaya. Rachmet y propagea l'islamisme et fut appelé Sousounan ou Sousouhounan (messager de Dieu). Les souverains de Java conservèrent ce titre qu'ils se donnent encore aujourd'hui. Après un grand nombre de guerres entre les diverses sectes, Madjapahit perdit sa suprématie et Demak devint capitale. Raden-Patah, qui avait triomphé, fut déclaré chef de la foi, et on lui donna le titre de sultan. Le mahométisme l'emporta et le paganisme fut détruit.

A la chute de Madjapahit, les princes de Bornéo, de Palembang, de Singhapoura, de Bali, d'Indragiri et d'autres se déclarèrent indépendants. Quelque temps après, l'île fut divisée en deux dominations qui correspondaient aux anciens États de Madjapahit et de Pajajaran. Vers la fin du xv^e^ siècle les Portugais et d'autres nations européennes établirent des factoreries à Bantam; de 1601 à 1620 environ, les Anglais et les Hollandais fondèrent aussi leurs comptoirs à Java. En l'année 1596, Houtman parut à la tête des Hollandais qui durent soutenir de nombreux combats avant d'être reconnus possesseurs. Le 24 septembre 1646, le monarque le plus cruel de Java, le sultan Aroum, établit avec la Compagnie hollandaise un traité dont voici les principaux articles : Que le sousouhounan serait annuellement informé des curiosités européennes qui seraient importées dans l'île; que les prêtres javanais et autres personnes qui seraient envoyés en pays étranger auraient à leur disposition les navires hollandais; que les fugitifs pour dettes ou autres causes seraient réciproquement rendus; que la Compagnie et le sousouhounan s'engageaient à s'entr'aider dans les guerres; que les marins du sousouhounan auraient droit de trafiquer dans les possessions de la Compagnie, excepté à Amboine, Banda et Ternate; enfin que les bâtiments destinés pour Malakka et les autres places du Nord pourraient relâcher à Batavia. — Le 10 juillet 1659, la Compagnie et le sultan signèrent un traité pour l'extradition réciproque des prisonniers.

Voici quelques détails qui feront connaître le féroce sultan de Mattarem : une conspiration avait été tramée contre lui par les troupes qui voulaient le remplacer par Alit, son jeune frère; le sultan en eut connaissance, fit décapiter les chefs, et ordonna que les têtes fussent apportées en sa présence et en celle de son frère; quand il fut obéi, il dit en montrant ces sanglants trophées : « Voici la récompense de ceux qui veulent attenter à mon autorité. » Un peu plus tard, le jeune prince fut assassiné par un homme qui avait tenté de l'arrêter et sur lequel il leva le kriss. Le sultan se montra inconsolable de la mort de son frère, et, soupçonnant que l'assassin avait agi à l'instigation des prêtres, il fit rassembler tous ceux-ci sur l'Aloun-Aloun[1]; puis il ordonna que

[1] Place publique, qui sert aussi de place d'armes.

l'on tirât sur ces malheureux qui étaient au nombre de 3,000. La barbarie de cet homme était épouvantable : ainsi il réunit 60 personnes de sa famille sous un arbre et les fit massacrer, malgré leurs protestations d'innocence, par la raison que la première reine ayant un oiseau né d'une poule sauvage et d'un coq domestique, il s'imagina que c'était un présage qui signifiait que son fils régnerait aussitôt qu'il aurait atteint l'âge de raison. — Son fils s'étant marié sans son consentement, il ordonna la mort de la jeune personne et celle de quarante individus qui composaient sa famille. On dit même qu'il commit le crime de viol sur sa propre fille.

L'horreur qu'inspira ce monarque fit naître des conspirations qui eussent infailliblement réussi ; mais les Hollandais le secoururent avec des forces assez considérables, et longtemps cette aide le maintint sur son trône sanglant. Cependant, en 1677, après deux ans de guerres cruelles, les révoltés pénétrèrent dans Mattarem et le sousouhounan fut réduit à fuir; accompagné de son fils, il se retira dans les montagnes de Kendang où il succomba bientôt à une maladie. Au moment de rendre le dernier soupir, il tint à son fils le discours suivant : « Vous devez régner sur Java dont la souveraineté vous a été transmise par votre père et vos ancêtres : soyez l'ami des Hollandais; vous pourrez, avec leur assistance, vaincre les peuples de l'est. »

Les rebelles étaient donc vainqueurs; mais le jeune prince ayant imploré le secours des Bataves, ses forces combinées avec celles des Hollandais écrasèrent les révoltés. Trouna-Jaya, leur chef, sur l'avis de son beau-frère, se décida à supplier le prince; il abandonna ses troupes et vint à Kédiri se jeter aux pieds du monarque. « C'est bien, Trouna-Jaya, dit celui-ci en le relevant, je vous pardonne. » Et comme le malheureux n'avait point de kriss, mais un simple chindi roulé autour du corps, de même que s'il était prisonnier, le sousouhounan ajouta : « Sortez pour vous habiller selon votre rang, et revenez de suite; je vous ferai présent d'un kriss et je vous installerai en qualité de mon ministre. » Trouna, en sortant, exalta les clémentes vertus du prince et revint au palais. Alors le roi ordonna à sa femme de lui donner le kriss nommé Kiai-Belabar qui était tiré hors du fourreau; puis il dit d'une voix tonnante : « Rebelle, apprends que j'ai juré de ne tirer cette arme que pour la plonger dans ton corps; reçois-la en punition de tes offenses. » A ces mots il prit le kriss, et le malheureux Trouna reçut le coup fatal; sa tête fut ensuite tranchée, et son corps traîné dans l'ordure et jeté dans une fosse. Telle fut la clémence du sousouhounan Meng-Kourat Ier.

Ce prince mourut en l'année 1605 de Java. Sous le règne de son successeur Meng-Kourat-Mas, des guerres terribles éclatèrent et leur résultat fut l'agrandissement des possessions hollandaises qui s'étendirent dans les districts de Demak, Grabogan, Sisela et dans le territoire de Samarang jusqu'à Oung'arang. Par suite d'un traité conclu avec Jaya-Dennigral, chef des troupes de Karta-Soura, les Hollandais s'emparèrent des postes fortifiés de Pedakpayang, Oung'arang et Salatiga. Meng-Kourat-Mas dut fuir alors de la capitale, mais avant il fit étrangler le fils de Pougar, son cousin, dont le père venait d'être reconnu pour souverain de Samarang par les Hollandais. Après cette fuite, l'oncle Pangeran-Pougar monta sur le trône de Java (1705) et prit le nom de Pakabouana. Le 5 octobre de cette année il assura par un traité de très-grands avantages à ses alliés dont le commerce et le territoire furent augmentés; le 11, le nouveau monarque s'engagea, par un autre traité, à entretenir un détachement de 200 hommes de troupes hollandaises pour sa sûreté à Karta-Soura; à cet effet la somme fut fixée à 1,300 piastres d'Espagne par mois.

Meng-Kourat-Mas fut alors poursuivi de place en place pendant deux ans. Enfin en 1708, il se rendit à un représentant de la Compagnie nommé *Knol;* celui-ci le reçut à

Sourabaya le 17 juillet, et le fit embarquer, avec sa femme, ses concubines et ses domestiques, pour Batavia. A son arrivée dans cette ville, le monarque déchu fut conduit devant le gouverneur général (Van Hoorn), devant lequel il se prosterna en présentant son kriss. Le gouverneur le lui rendit, le traita avec humanité et l'envoya à Ceylan. C'est pendant la guerre qui précipita Meng-Kourat-Mas du trône que fut perdue pour toujours la fameuse Makota ou couronne de Madjapahit. Parmi les malheureux événements de ce règne on doit citer la révolte de Sourapati : commencée en 1683, elle ne fut étouffée que 16 ans plus tard.

En 1648 de Java (1722 de l'ère vulgaire) arriva la mort de Pakabouana Ier, dont le règne fut fécond en troubles et en révoltes dans lesquelles les Hollandais perdirent beaucoup de monde; mais ils en retirèrent l'avantage d'établir leur suprématie sur l'île de Java : car le sousouhounan, auquel leurs secours étaient indispensables pour réprimer les insurrections continuelles, n'était plus que leur pupille. Il s'était tellement placé sous leur dépendance qu'il écrivit à la Compagnie pour la prier de désigner lequel de ses trois fils devait lui succéder; celle-ci fit choix de Pranbou-Amangkou-Nagara, qui était l'aîné. C'est pourquoi le plus jeune se révolta et prit immédiatement Matarem. Les Hollandais parvinrent à rétablir l'ordre; mais sur ces entrefaites le jeune prince mourut presque subitement, et un des chefs de la rébellion fut envoyé en exil au cap de Bonne-Espérance.

Pakabouana II succéda à son père en l'an 1657 (1751 de l'ère vulgaire). Denou-Radjah, ministre du dernier monarque, fut chargé du gouvernement jusqu'à ce que le jeune prince fût en âge de régner, car il n'avait que 14 ans.

Ce fut l'an 1737 de notre ère qu'éclata la révolte des Chinois à Batavia. Cette insurrection est attribuée à diverses causes; quelques auteurs en font le résultat de l'indignation qu'éprouvaient les Chinois en se voyant molester par les esclaves des Européens; d'autres la rapportent à la jalousie qu'excitait chez les autres habitants la protection spéciale accordée aux Chinois par le général Walkenaer. Quoi qu'il en soit, un grand nombre de Chinois mécontents sortirent clandestinement et se rassemblèrent à Gandaria, village proche de la capitale. Cependant un des conjurés, le Chinois Liou-chou, instruisit le gouvernement de ces faits; quand les conjurés s'approchèrent de la ville, ils furent reçus à coups de canon; plusieurs perdirent la vie, le reste se retira en désordre à Gading-Melati. Les chrétiens et les indigènes eurent ordre de courir sus à tous les Chinois qui quitteraient leurs maisons. La population chinoise était de 9,000 individus; 150 seulement échappèrent au carnage et parvinrent à fuir jusqu'à Kampoung-Melati, d'où ils furent bientôt chassés par 2,000 Javanais et 800 Européens. Ils se retirèrent à Paning'garan où ils ne purent rester.

Lorsqu'on apprit cette révolte à Karta-Soura, l'empereur, de concert avec les ministres, déclara qu'il fallait soutenir les révoltés, et il dépêcha vers eux Merta-Poura, *toumoung-goung* de Grabogan, qui s'aboucha avec les chefs et promit le concours secret du prince. Tanjoung-Walhaban, chef javan, fut la dupe de Merta-Poura, auquel il délivra des munitions qu'il fit passer aux Chinois qui assiégèrent Samarang, détruisirent Rembang et forcèrent les troupes de la Compagnie à se retirer de Jawana et de Demak.

De terribles représailles eurent lieu de part et d'autre; mais l'empereur de Karta-Soura, craignant enfin que les Hollandais ne se vengeassent cruellement de l'assistance qu'il prêtait aux Chinois, désavoua son ministre Mata-Kasouma et céda à la Compagnie Madoura, la côte et Sourabaya. Les Chinois de Pati et de Jawana qui s'étaient donné pour empereur le petit-fils de Meng-Kourat-Mas, connu sous le nom de Kouming, se dirigèrent sur Karta-Soura, qu'ils prirent et livrèrent au pillage.

Pakabouana, qui dut s'enfuir, fut rejoint par les Hollandais et les Madourais; il pardonna aux chefs javanais qui se soumirent, mais les Chinois furent traités sans miséricorde. En novembre 1742, les Chinois subirent un nouvel échec et s'enfuirent à Branbanan; deux mois après, une amnistie générale fut publiée, et l'usurpateur Santour qui s'était rendu, fut exilé à Ceylan. Quelques mois plus tard, le siége du gouvernement fut établi à Solo, à deux lieues et demie de Karta-Soura la capitale; c'est dans ce village que le sousouhounan réside aujourd'hui. Les Hollandais poursuivirent le chef de Madouré qui ne voulait pas absolument se soumettre; ils s'emparèrent enfin de tous les États du rebelle qui, après avoir commis de terribles désordres, trouva son salut dans la fuite.

Mais tant de révoltes ébranlèrent l'autorité de l'empereur, qui vit encore avec désespoir une nouvelle rébellion à la tête de laquelle se trouvait Mangkouboumi, l'un de ses plus jeunes frères, qui avait appris l'art de la guerre dans les précédents événements et que Merta-Poura et un ministre de l'usurpateur Kereming avaient promis d'aider. Désirant ne pas rompre la paix, le souverain lui donna le gouvernement indépendant de Soukawari. Mais, peu après, il voulut le lui ôter et le prince s'enfuit pendant la nuit. Cette fuite, qui marqua l'époque appelée *la guerre de Java*, arriva l'an 1671 de Java (1745 de notre ère). Mangkouboumi demanda que son fils fût reconnu comme héritier présomptif de la couronne et en portât le titre (pangeran-adipati-matarem). L'empereur ne voulut pas y consentir, et sur ces entrefaites il mourut. A son lit de mort, le 21 décembre 1749, « il abdiqua, pour lui et ses héritiers, en faveur de la Compagnie hollandaise des Indes orientales, et en laissant à la disposition de celle-ci, pour l'avenir, le choix de la personne qui régnerait pour l'avantage de la Compagnie et de Java. »

Mangkouboumi se fit alors proclamer souverain; mais, quoiqu'il eût envoyé près de la Compagnie pour l'assurer de son alliance, celle-ci lui préféra le fils de Pakabouana, qui, à neuf ans, prit le nom de Pakabouana III. La guerre recommença donc, et après plusieurs années de marches laborieuses et de nombreux combats, les Hollandais écoutèrent les propositions de Mangkouboumi; cet habile guerrier fut solennellement élu, sous le titre de sultan Amangkou-Bouana I^er^, l'an 1755 de l'ère vulgaire.

Le nouveau sultan établit sa résidence à une distance de quelques milles de Matarem, à Youguia-Karta (Djokjo-Karta), où trônent encore les sultans. Son fils lui succéda, lors de sa mort, arrivée en 1718 de Java (1792), et prit le nom d'Amang-Kou-Bouana II.

A l'égard du sousouhounan (empereur), il continua à résider à Solo où il mourut l'an 1714 de Java (1788).

En 1811, les Anglais, débarqués sous le commandement de sir Samuel Auchmuty et commandés par le général Gellespie, déposèrent Bouana II, et s'emparèrent de Java qui appartenait alors à la France et avait pour gouverneur le général Janssens, homme moins habile et moins éclairé que son prédécesseur le général Daendels. L'héritage de Bouana II fut rendu par les Anglais à son fils Amangkou-Bouana III, prince vulgaire, qui mourut en 1813. Son frère cadet Bouana IV gravit les degrés du trône sous les auspices des Hollandais qui depuis 1814 sont de nouveau possesseurs de Java.

Janssens, qui fut fait prisonnier, eut pour successeur sir Thomas Stamford, à qui l'on doit quelques améliorations et qui, lors de la paix de 1814, fut remplacé par le baron Van der Capellen. Après lui vint le comte du Bus de Ghisignies, à qui succéda le général Van den Bosch que vint remplacer M. Baud, gouverneur par intérim.

C'est alors qu'éclata l'insurrection du *padris* de Menangkarbou dans l'île de Soumâdra, et celle de Diepo-Nigoro, régent du sultan de Djokjo-Karta. Cet homme, doué

d'une grande énergie, avait le cœur ulcéré par les mauvais traitements que lui avaient fait subir les Hollandais. Mais s'il réunissait toutes les capacités nécessaires, il fut trop faiblement secondé pour secouer le joug. Diepo vit dans l'exil; les deux insurrections sont étouffées, mais le volcan n'est qu'endormi. Depuis, les fonctions de gouverneur général furent confiées à M. le général Eerens, ancien ministre des Pays-Bas, et successivement et par intérim, à M. le comte de Hogendorp, et à M. P. Mercus, ce dernier a été nommé récemment gouverneur effectif.

En 1825 la magnifique colonie que nous décrivons a été divisée en vingt résidences, y compris les États indépendants. Nous nous bornerons à citer les villes et les lieux les plus remarquables.

La capitale de l'Océanie hollandaise, Batavia, située sur les bords de la rivière Tjiliwong, s'élève orgueilleuse dans la résidence dont elle porte le nom, et quoique ayant perdu de son ancienne opulence, elle reste encore la ville la plus commerçante de toute l'Océanie. Elle occupe l'emplacement de l'ancienne ville indienne de Jacatra, et reçut, le 11 mars 1619, le nom qu'elle a conservé depuis. Dix ans plus tard fut élevé le château des gouverneurs, à l'entrée de la ville du côté du port. On construisit aussi les bâtiments nécessaires pour les réunions du conseil des Indes, pour les bureaux et les magasins de la Compagnie, etc. Sous le gouvernement de l'illustre Daendels, la vieille Batavia fut délaissée et détruite en partie; mais le baron Van der Capellen adopta un autre mode; il fit réparer quelques édifices, et afin de rendre la ville salubre, il dessécha les canaux, éloigna les cimetières et voiries, élargit les rues et rendit cette ville aussi saine que les autres. On y remarque de beaux édifices; nous nommerons : l'église luthérienne, le grand hôpital militaire et le nouveau palais de Weltevreden. La population est de 60,000 âmes en y comprenant la garnison de Weltevreden. Il y a une société des arts et des sciences établie par les Européens dans l'Orient, et qui y est devenue le premier corps savant. Le château de Buitenzoorg, siége du gouvernement, possède un des plus riches jardins botaniques.

Aux environs de Kadou se trouvent les ruines de Boro-Bodo que nous décrirons dans nos *Monuments et Vues les plus remarquables*. Les autres villes importantes sont Sourabaya, Samarang, Sourakarta et Djok-Jokarta.

De toute la résidence de Sourabaya, la ville de ce nom est la plus populeuse et la plus florissante, et cela à cause de l'activité de ses habitants dans le commerce et l'agriculture. Sa position à l'embouchure du Kédiri et sa rade aussi belle que sûre, la rendent la plus importante de l'île après Batavia. Elle a un arsenal maritime, une fonderie de boulets, des chantiers et un hôtel des monnaies où l'on frappe de petites pièces de cuivre.

Les jardins sont d'une grande richesse en plantes exotiques très-rares; ils renferment l'*eugenia*, à fleurs rouges et blanches, des bosquets de différentes espèces de roses, de spacieuses serres chaudes de balsamines, de reines-marguerites de la Chine, d'œillets d'Inde, de bluets, etc.

Cette ville est divisée en quartiers hollandais, chinois et malais. Le premier et le dernier ressemblent à ceux de Singhapoura et de Batavia. La ville hollandaise possède des édifices dont les ornements sont pleins de goût. Les salons sont propres et élégants comme ceux d'Amsterdam. Les magasins et les ateliers décèlent une grande ville. Les voitures sont en grand nombre par la raison que les personnes d'une classe aisée ne vont pas à pied; les chevaux sont petits, mais excellents coureurs.

Le district de Gratté est situé dans la résidence de Passarouang; c'est dans ce district que se trouve le lac Ranou que l'on cite pour la douceur des crocodiles qu'il renferme. Rien n'est plus étrange que ces reptiles sauriens, qui ne font aucun mal aux Javans

du voisinage qui se baignent dans leurs eaux, tandis qu'ils dévorent les indigènes étrangers à ce canton qui s'y hasardent quelquefois.

Samarang, dans la résidence de ce nom, est une des trois grandes villes de Java. Son port est en partie obstrué par un banc de vase. C'est là que le *mordechi*, que nous appelons *choléra morbus*, a fait les plus terribles ravages. En 1829, il y fut importé de l'Inde transgangétique. De Soumarang il s'étendit sur les côtes septentrionales de l'île, puis dans l'intérieur. Mais Batavia, et surtout le port de Samarang, lui payèrent les plus cruels tributs. Jamais épidémie n'emporta autant de monde depuis la *peste noire*, qui, dit-on, détruisit la moitié de la population. Nous n'en dirons pas davantage sur cet inexplicable fléau qui s'étendit sur toute la terre et dont la marche envahissante est malheureusement trop connue.

Djok-Jokarta et Sourakarta sont sous la domination de princes javans descendants des empereurs de Matarem, qui, vers la fin du xv^e^ siècle, étendaient leur domination sur presque toute l'île de Java. Mais à la suite de la guerre de 1755, la Compagnie hollandaise, agissant comme arbitre, divisa l'empire de Matarem entre le sousouhounan de Matarem et le sultan de Djok-Jokarta. Leurs États, pour ainsi dire entrelacés l'un dans l'autre, seraient impossibles à décrire; leur surface réunie est de 4,000 lieues carrées, et leur population de 1,660,000 habitants, dont 1,000,000 dans les États du sousouhounan et 660,000 dans ceux du sultan.

Ces deux États sont placés sous la dépendance du gouverneur général des établissements hollandais qui a remplacé la Compagnie.

Sourakarta, capitale du premier, est une réunion de villages qui forment une ville dont la population est de 100,000 âmes environ. Djok-Jokarta, capitale du second, ressemble à Sourakarta pour sa construction, mais le palais n'approche pas du kraton ou palais impérial du sousouhounan.

Moeurs, Usages et Costumes. — Une seule personne a dans ses mains la justice et le pouvoir exécutif. Le Coran, modifié par la coutume et par l'usage, est la loi écrite des Javanais qui n'ont adopté la religion de Mahomet que depuis la destruction de l'empire hindou de Madjapahit et bien après les peuples de l'Inde, puisqu'il n'y a encore que 150 ans d'écoulés depuis cette conversion.

On reconnaît, dans les pays soumis aux princes javans, deux espèces de cour de justice, celle du *panghoulou* (grand prêtre), qui observe rigoureusement la loi du prophète, et celle du *djaksa* (surveillant), qui est plus en rapport avec les usages et coutumes. La juridiction du panghoulou prononce sur les offenses les plus graves : les divorces, les contrats, les héritages. C'est en quelque sorte devant lui qu'on appelle des jugements du djaksa. Ce dernier s'occupe des vols, escroqueries, délits inférieurs, reçoit les dépositions, examine les faits, veille et règle la police du pays; en un mot, ses fonctions se rapprochent beaucoup de celles des procureurs généraux en France.

Les devoirs de cet emploi sont ainsi formulés dans le *Niti Praja :*

« Un djaksa doit faire preuve d'impartialité dans toute occasion; de même qu'un marchand pèse avec équité les marchandises dans sa balance, il doit estimer à leur valeur précise toutes les affaires qui lui sont soumises. Il doit être inaccessible à la corruption soit par paroles, soit par actions; il doit veiller à ne commettre aucune injustice : il en résulterait pour l'État des conséquences très-préjudiciables. Il ne peut donc accepter aucun présent des parties traduites devant lui, puisque, loin d'en pouvoir espérer aucun bien, il en arriverait que le public tiendrait des discours injurieux à sa réputation.

» Il jugera le plus promptement possible toutes les causes sur lesquelles il aura à

prononcer conformément à la loi; elles ne resteront pas en suspens au détriment des parties. Un djaksa doit s'informer de toutes les circonstances de la cause; il doit être convaincu de l'évidence, après quoi il prendra la cause en considération. Il doit fermer l'oreille au mensonge et prononcer conformément à la vérité.

» Un djaksa qui suit toutes ces instructions jouira d'une haute réputation; mais il en aura moins s'il juge d'après l'opinion d'autrui; il sera alors semblable à une sorte d'oiseau qui, pour se procurer la nourriture qui lui est nécessaire, plonge dans l'eau sans penser au danger qu'il court en se privant de l'air atmosphérique. Un djaksa, entièrement incapable de remplir ses fonctions, a des manières arrogantes et, en même temps qu'il est assez vil pour tirer un avantage personnel des malheureux qui s'adressent à lui, il est de même qu'une chauve-souris qui vole des fruits pendant l'obscurité. Il ressemble encore à un prêtre qui attend dans le temple sans autre but que son profit, ou bien à un écrivain qui vend sa plume à qui veut l'acheter, ou enfin au magicien qui gagne sa vie par la nécromancie. »

Que d'abus de moins chez nous autres Européens, si ce que nous nommons emphatiquement la *justice* suivait ces préceptes à la fois nobles et simples!

Ces cours suprêmes ont leur siége auprès du gouvernement. C'est devant elles que l'on forme appel des causes jugées par les cours inférieures de chaque province. Ces dernières sont soumises à la juridiction d'un *demang* (chef de subdivision) et souvent d'un *bakel* (chef de village). Toutefois la puissance du panghoulou cesse au moment où les preuves sont entre les mains de l'autorité supérieure. Il termine les différends de peu d'importance, et il veille à l'observance des cérémonies religieuses qui, chez les indigènes de Java aussi bien que parmi tous les peuples qui professent l'islamisme, sont placées sous la direction de la justice. L'institution de la magistrature est admirable, car les tribunaux suprêmes ayant droit de prononcer les jugements, il en résulte que, si les juges inférieurs peuvent avoir une opinion différente dans une cause de peu d'intérêt, il y aura toujours unité parfaite dans les jugements des affaires de haute importance.

Le panghoulou siége toujours sous le *sirambi* (portique de la mosquée); lorsqu'il s'agit de prêter serment on se rend dans l'intérieur. Cette coutume est adroite, car elle unit la religion aux formes de la justice et par conséquent inspire au peuple un double respect.

La cour qui réside auprès du gouvernement est composée du panghoulou, du prêtre de la mosquée et de quatre religieux de l'ordre appelé *Patih Negara;* c'est à ces derniers que l'on s'en rapporte, après examen de la cause, sur le point de la loi et sur la décision de la cour; le jugement est prononcé par le souverain ou, à son défaut, par son ministre.

La seconde cour se compose du djaksa et de ses *kliwans* (assistants) qui lui servent de conseil; elle met beaucoup moins de solennité que la première dans l'exercice de ses fonctions.

Le code des Javanais est divisé en deux parties : la première comprend les lois relatives au mahométisme et que l'on a désignées sous le nom de *Houkoum Allah* (en arabe, commandement de Dieu); la seconde partie contient les lois de coutume et de tradition; elles sont nommées en javanais *Youdha nagara;* le sens de cette expression peut se traduire par : *décisions concernant la société.*

Les traditions en langue du pays sont consultées dans plusieurs provinces; mais c'est principalement dans des ouvrages écrits en arabe que se puisent les décisions musulmanes.

Quelques coutumes seulement sont écrites; la plupart sont transmises par tradition

orale. Les premières sont contenues dans le *Jougoul mouda patih,* le plus ancien livre de jurisprudence, dont l'existence remonte à plus de six cents ans; après lui vient le *Radja kapa,* que l'on nomme le fils du Jougoul-mouda.

Un radjah de l'ouest, *Sany Prabou Souria Alem,* fit une compilation des lois javanaises qu'il harmonia avec l'islamisme par ordre du sultan de Demak qui, étant le premier prince mahométan, voulut sans doute faciliter par là l'introduction de cette religion dans ces contrées. Ce code, vraiment étrange par les nombreuses interprétations des lois positives, l'union des maximes diverses, l'esprit de casuiste qui y régnait, contenait 1,507 articles qui furent réduits à 144.

Le pouvoir discrétionnaire appartient au prince pour l'interprétation des lois et l'application des peines afflictives, telles que la tête tranchée, les combats avec les tigres, etc. D'après le Youdha-nagara, il peut commuer en amendes pécuniaires les peines prononcées pour infractions aux lois somptuaires.

Sous l'empire du gouvernement indigène, le service militaire est obligatoire pour toute la population mâle en état de porter les armes; mais la culture des terres et les emplois publics ont amené une réduction de deux tiers; excepté dans les cas extraordinaires, on se contente du nombre nécessaire au maintien de l'ordre. La garde du ousouhounan est de mille hommes seulement; l'administration gouvernementale européenne lui fournit le surplus de son escorte.

Jadis chaque village donnait son contingent d'hommes, pendant l'absence desquels des habitants désignés par le chef du village aidaient leurs femmes et leurs familles à entretenir la culture de leurs terres; le même chef pourvoyait, selon l'urgence, aux besoins des parents des absents.

Le titre de *senapati* (seigneur de la guerre) est donné, entre autres, au souverain en sa qualité de chef militaire; des chefs du nom de *widana* commandent des corps de 320 hommes que leur confie le *senapati;* chaque *widana* a sous ses ordres quatre *tourah* ou *tindihs* qui sont à la tête de compagnies de 80 hommes; chacun a deux officiers subalternes nommés *babakels* ou *sesabats* qui dirigent 40 hommes. Le salaire des *widanas,* durant le service, se compose de prestations en nature, au moyen desquelles ils doivent entretenir les officiers inférieurs.

Les réquisitions en argent sont ignorées; pendant la marche des troupes, les districts voisins sont tenus de suffire aux approvisionnements sans en exiger de payement; en pays ennemi l'armée vit de pillages.

L'infanterie domine en nombre dans les armées javanaises; l'équipement n'est pas à la charge du gouvernement; chaque village a son approvisionnement de piques ou d'armes à feu et doit fournir des soldats complétement équipés.

L'administration hollandaise ne diffère de celles des autres Européens dans leur colonie qu'en ce qu'elle a plus qu'eux respecté les usages des indigènes.

Comme base des lois coloniales, la loi hollandaise est admise, indépendamment des lois et règlements émanés des gouvernements successifs de Java; on appelle *Placaatbock* la collection des statuts et règlements anciens. Un décret de 1760 porte que la sanction et la promulgation des coutumes mahométanes en matière de succession, et les successions *ab intestat,* auront lieu.

Les lois européennes en matière civile semblent être adoptées dans le district de Batavia par les indigènes et les Chinois. Depuis l'établissement des Hollandais dans la ville de Batavia, la justice criminelle y a été rendue également pour toute nation, d'après la loi européenne. Il en fut de même à Bantam, mais seulement à l'égard des Chinois qui y sont établis; relativement aux naturels, le sultan juge criminellement. C'est pendant le gouvernement de l'illustre général Daendels que l'on établit, dans le

district de Batavia ainsi que dans ceux de Djakatra et des Preangers, une cour selon le mode européen.

Il paraît que primitivement les autorités du pays ne déféraient point les causes criminelles aux tribunaux hollandais. Actuellement les régimes des deux derniers districts ont une situation paisible. Les Chinois, séparés des Européens, et les autres étrangers sont administrés par leurs chefs respectifs.

Le premier ministre (Raden-adipati) a, dans les États indigènes, l'administration de la police. Les grandes provinces qui entourent Batavia sont partagées en cantons de 200 à 1,000 *chachas* (familles). Chaque village a une organisation particulière dont le chef prend, à lui seul, l'exercice de la plupart des pouvoirs. Les habitants font des patrouilles de nuit [1].

Après son avénement au trône des Espagnes, irrité des progrès que faisait la doctrine de Luther parmi les Hollandais, Philippe II envoya successivement dans les Pays-Bas, qu'il voulait conserver à la foi catholique, le cardinal Granvelle, le duc d'Albe, don Juan d'Autriche, et chacun de nous sait les cruautés qui furent alors exercées au nom de la religion. Les Hollandais repoussèrent l'oppression; ils prononcèrent la déchéance de Philippe et se constituèrent en république des Provinces-Unies (23 janvier 1579). Mais à cette époque la couronnne du Portugal venait d'être réunie à celle des Espagnes, et Philippe interdit aux Hollandais le port de Lisbonne. Or, les Hollandais ne se soutenaient qu'au moyen des bénéfices de leur commerce; en les privant de la faculté de venir chercher à Lisbonne les riches productions de Malabar, des côtes Persiques, de Coromandel, du Bengale, de Ceylan et d'une grande partie de l'archipel indien, contrées qui appartenaient aux Portugais et dont les produits étaient importés par ceux-ci dans leur capitale : c'était les frapper à l'endroit vulnérable. Ils durent donc songer à puiser à leurs sources ces richesses qui composaient toute leur force. Nous avons déjà dit comment Corneille Houtman conduisit ses compatriotes dans l'Inde. Nous ne reviendrons pas sur leurs excursions qui nous obligeraient à des répétitions.

Lors de leur établissement à Java, les Hollandais n'eurent d'abord qu'une station peu importante à Bantam; ils la transportèrent bientôt à Batavia. Mais bien qu'ils n'eussent ni terres ni plantations, les bénéfices réalisés par la Compagnie [2] n'en étaient pas moins considérables pendant les dernières années du XVII^e^ siècle, ainsi qu'on le voit par le tableau suivant :

MOYENNE DES BÉNÉFICES DE LA COMPAGNIE HOLLANDAISE DE 1633 A 1693.

De 1633 à 1663,	par année	2,500,000 fl.
De 1663 à 1683,	—	4,500,000
De 1683 à 1693,	—	5,000,000

[1] Aujourd'hui que les questions coloniales, vivement controversées, occupent à un très-haut point l'attention du public, nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur donnant les détails suivants sur l'administration coloniale des Hollandais dans l'île de Java. Ces documents ne se trouvent ni dans Dumont d'Urville, ni dans aucun des ouvrages que nous avons consultés.

[2] La Compagnie des Indes de Hollande fut fondée en 1602, au capital de 25,000,000 de florins.

Quelque avantageux que fussent ces résultats, ils ne satisfirent point les désirs des marchands qui ambitionnèrent la possession de cette terre où ils n'étaient encore que campés. L'intrigue sema la discorde entre les chefs qui commandaient les divers groupes de la population javanaise; les Hollandais intervinrent dans les querelles, et, vainqueurs ou vaincus, se voyaient toujours forcés de leur abandonner quelques portions de territoire. A l'aide du machiavélisme de leurs manœuvres, ils s'agrandirent constamment aux dépens des indigènes, et ce ne fut qu'en 1830, par la défaite de Diepo-Nigoro, que cessèrent les guerres injustes qui dévorèrent plus d'un million d'hommes [1].

Au reste, il ne faut pas penser que l'accroissement de leur fortune ait marché de front avec l'extension territoriale. Loin de là : en 1730, on découvrit un déficit de 7,737,610 fl., et ce chiffre s'éleva d'année en année, puisqu'en 1779, sir Stamford Raffles le porte à 85,000,000 de florins. Lors de la dissolution de la Compagnie (1795) les pertes étaient évaluées à 107,000,000 de florins. Depuis cette époque jusqu'en 1811, les guerres continuelles engloutirent encore des capitaux immenses. De 1811 à 1814, les Anglais qui s'étaient emparés de ces colonies n'eurent pas une gestion plus profitable, et, malgré le talent si vanté du gouverneur Raffles, le montant des pertes occasionnées par la possession de Java fut, pour l'Angleterre, de 142,000 florins. Pendant les années qui suivirent, jusqu'en 1830, le total du déficit fut de 184,124,691 fl. (près de 400,000,000 de francs). Et cela n'est pas invraisemblable, si l'on considère les sommes qu'il fallut pour soutenir les guerres contre le sultan de Djok-Jokarta et Diepo-Negoro; celles à employer au prix des défections et les pensions à payer aux princes soumis. Ainsi, comme aujourd'hui la colonie ne compte pas plus de 4,000,000 d'acres en culture, on voit que le capital dépensé pour parvenir à ce résultat a été de 4 liv. (100 fr.) par acre, et que la vie d'un homme a été sacrifiée à la possession de 4 acres de terre.

Voilà ce que coûte l'acquisition des grandes fortunes nationales; heureux encore le pays dont les sacrifices peuvent profiter aux générations futures. Depuis 1830 la Hollande se récupère de ceux qu'elle a faits; les revenus de Java offrent chaque année un excédant très-remarquable et toujours progressif sur les dépenses. Nous allons voir par quels moyens on parvint à obtenir de tels résultats.

La Compagnie, en étendant sa souveraineté dans l'île, eut le sage esprit de ne pas heurter les institutions primitives des districts à elle soumis; elle conserva à ses nouveaux tributaires une ombre d'indépendance et investit les chefs principaux du titre de *régents;* sous ceux-ci furent placés les *demangs, mantris* ou *mandors,* qui eurent sous leurs ordres les *bukuls* ou chefs appointés des *dessas* (villages). Mais ces bonnes dispositions ne prévalurent pas longtemps.

Le régent correspondait seul avec la Compagnie ou ses agents; il traitait du tribut à payer et le faisait lever dans ses districts par ses subordonnés. Si la Compagnie prévoyait des avantages personnels dans l'importation en Europe de certains produits, elle en ordonnait la culture dans les districts respectifs. Les *sawas* ou basses terres étaient exclusivement affectées à la culture du riz, dont la Compagnie se réservait le cinquième de la récolte. Dans le principe, les gerbes destinées au tribut étaient laissées sur le champ; peu à peu on exigea qu'elles fussent portées chez les demangs; puis on ordonna que le grain fût expédié à des ports indiqués, ce qui doubla ou tripla le tribut.

[1] L'abbé Raynal estimait que, de 1714 à 1776, il était mort, à Batavia seulement, 87,000 marins ou soldats appartenant aux armées hollandaises. De 1815 à 1830, les guerres et insurrections enlevèrent, selon M. Van den Bosch, plus de 30,000 Hollandais ou auxiliaires et 200,000 Javanais.

Les exigences rapaces des agents de la Compagnie ne s'arrêtèrent pas là : le *picul* d'abord évalué à 225 livres fut réduit à 160; en sorte que quand le cultivateur croyait avoir versé son contingent, on lui démontrait qu'il ne s'était libéré que de la moitié. Bientôt on préleva le traitement des mantris sur la récolte; on soumit les cultivateurs à une espèce de capitation; on leur imposa l'obligation d'entretenir les cours d'eau et les voies de communication; la conscription militaire ajouta encore à ces exactions.

A l'arrivée du général Daendels (1808), l'anarchie était à son comble. Le nouveau gouverneur comprit combien il était nécessaire de mettre un terme aux abus, mais le temps ne lui permit pas d'opérer une réforme radicale et il ne put réaliser ses projets qu'en partie.

Dès le milieu du XVIII^e^ siècle, la consommation du café commença à devenir considérable; la Compagnie en recommanda la culture à ses agents. Tout fut mis en œuvre pour obtenir à bas prix d'abondantes récoltes. Chaque *chacha* (chef de famille) possesseur d'un *yung* de terre (6 acres et demie) était tenu de planter 1,000 pieds de café, et de livrer la récolte entière aux agents de la Compagnie à un prix tellement inférieur que tous les planteurs furent ruinés. Sans parler des extorsions de toute espèce qui réduisaient encore ce prix de moitié, le cultivateur n'obtenait que trois risdales pour 135 livres de café, ce qui fait à peu près 6 fr. 25 c. pour 100 livres. Le général Daendels s'empressa de mettre ordre à cette mesure abusive; il établit une dimension égale pour tous les sacs à café afin d'en rendre le contrôle facile; il fixa en outre la valeur du picul de café à 4 risdales et 1 *stuiver*, divisés comme il suit :

Au planteur,	2	risdales	13	stuivers.
Au régent,	1	—	13	—
Au demang,	0	—	12	—
Au surveillant,	0	—	12	—
Pour le transport,	0	—	12	—

Ces nouvelles dispositions augmentèrent le prix du café de 50 %; mais les dilapidations eurent une fin, et le planteur reçut au moins une rémunération plus équitable de ses travaux. Toutefois cette réforme ne suffit pas à apaiser les Javanais; une insurrection formidable eut des ramifications sur tous les points de l'île, et Daendels, dans l'obligation de recourir aux armes, se vit contraint d'abandonner ses projets d'amélioration. Les hostilités de l'Angleterre contre la Hollande accrurent encore l'embarras occasionné par les guerres intérieures. Sir Édouard Pelew mit le feu à la flotte hollandaise à l'instant où elle appareillait, et, peu après, de nouvelles forces commandées par Samuel Auchmuty parurent devant Java; l'armée, ainsi combinée, opéra son débarquement le 4 août 1811, et, quatre jours plus tard, Batavia se rendit à discrétion. Dès le 26, après quelques escarmouches et une affaire sanglante qui eut lieu le 10, les Anglais restèrent maîtres de la colonie.

Les efforts de sir Stamfort Raffles eussent fait fleurir le commerce et l'industrie à Java, sous l'administration hollandaise, si les bonnes dispositions qu'il prit n'avaient été paralysées par la résolution de la métropole anglaise de n'admettre dans ses ports les produits javanais qu'avec des droits plus élevés que ceux des Antilles. Cependant les droits exorbitants qui frappèrent ces produits ne furent pas les seules causes d'empêchement; le gouverneur que nous venons de nommer ne fut pas assez favorable aux rapports commerciaux avec les Chinois, les Malais et les divers négociants arabes qui fréquentent l'archipel; de sorte que l'exclusion des marchés d'Europe et le défaut de

débouchés en Asie, ruinèrent l'industrie agricole de Java. Ainsi les plantations de cannes à sucre furent abandonnées, et les cafiers devinrent des buissons stériles. En résumé, la dernière année de l'administration de Raffles, les revenus de Java s'élevaient à 7,500,000 roupies, et les dépenses à 11,200,000.

Dès les premières années de leur réinstallation, les Hollandais, bien qu'ils ne l'approuvassent pas, adoptèrent cependant le système libéral établi par les Anglais à Java, à cause des ressources numéraires qu'on en pouvait retirer immédiatement. Mais tous ces marchands arabes et chinois que l'Angleterre avait laissés s'établir dans les différentes places du littoral, portaient ombrage aux négociants bataves; on connaît la souplesse de ces Asiatiques qui, vivant avec économie et se contentant de très-petits bénéfices, donnaient un meilleur prix des récoltes qu'ils expédiaient ensuite sur des points où ils avaient accès, et dont eux seuls rapportaient les produits qu'ils vendaient exclusivement dans l'île. L'émigration de ces peuples d'Asie à Java fut limitée à un nombre très-restreint et ils ne furent même admis dans l'île qu'au moyen d'une taxe de 50 florins par tête. Peu à peu on rétablit l'ancien mode de culture forcée, ce qui n'empêcha pas que le gouvernement hollandais n'ensevelît de nouveaux capitaux, ainsi que le démontre le rapport financier ci-après, dont la présentation aux états généraux de Bruxelles eut lieu en 1825, à l'effet d'obtenir un emprunt :

ÉTAT DES RECETTES ET DES DÉPENSES DE JAVA
DE 1817 A 1824.

Années.		Recettes.		Dépenses.
1817	—	18,278,105 florins.	—	17,599,426 florins.
1818	—	23,452,482	—	19,804,216
1819	—	22,240,374	—	21,071,515
1820	—	23,765,979	—	25,070,542
1821	—	21,071,225	—	23,836,810
1822	—	22,518,812	—	22,654,776
1823	—	21,889,885	—	22,115,193
1824	—	27,534,552	—	26,236,139

Quelque défavorables qu'ils soient à l'administration hollandaise, ces chiffres n'offrent pas encore la situation réelle des choses, car, dans l'état ci-dessus, on n'a pas compris les différents emprunts que le gouvernement des Pays-Bas se vit contraint de contracter pour soutenir sa colonie. Cela est si vrai qu'en 1824, époque où la balance présentait un excédant de revenu, l'administration coloniale dut faire un emprunt à Calcutta de 15,000,000 de roupies, à l'intérêt de 9 %, indépendamment de la commission. La maison Palmer et compagnie de Calcutta, qui effectua l'emprunt, avait dans la solvabilité de la Hollande un si mince degré de confiance qu'elle exigea que tous les revenus de Java et du reste de l'archipel indien fussent versés entre ses mains; que le territoire de ces îles servirait de garantie au parfait payement de la dette; et que les intérêts seraient remboursés au moyen de consignations des produits javanais dont elle réaliserait la vente à son profit, après toutefois le prélèvement de sa commission.

Un long cri d'indignation retentit en Hollande lorsqu'on y apprit les termes de ce

contrat, qui parurent onéreux et nuisibles au crédit national. Le roi nomma alors (1825) M. Dubus de Ghisignies, homme intègre et d'un caractère ferme, qui fut chargé d'étudier avec soin la situation véritable de cette colonie, et d'en adresser un rapport circonstancié sur toutes les branches d'administration et de revenu public.

Ce fut dans ce temps qu'éclata l'insurrection formidable suscitée par le sultan de Djok-Jokarta et son auxiliaire Diepo-Negoro. Toutefois le danger n'effraya pas le commissaire général; il examina, contrôla, et se fit donner des renseignements précis sur l'application des lois et des règlements coloniaux; puis il rédigea son rapport au roi, et exposa la situation positive des choses. En signalant les abus qui existaient et les réformes à opérer, il prouva qu'avec de l'ordre et de l'énergie on pourrait rendre à la colonie son état florissant, et qu'il ne fallait point désespérer de son salut. Comme pour corroborer l'opinion de M. de Ghisignies, deux hommes venaient, à cette époque, de concevoir un plan pour la réforme du système agricole de Java : c'étaient le général Van den Bosch, employé dans l'armée active de l'île, et M. Kruseman, inspecteur des terres de la couronne.

Le cadre de notre ouvrage est trop étroit pour que nous puissions entrer dans le détail des réformes accomplies par le général Van den Bosch, et dans ceux relatifs à la *Handels Maatschappij* (compagnie du commerce), créée à l'instigation du roi. Afin d'effacer le fâcheux souvenir laissé par l'ancienne Compagnie des Indes, on ne donna pas une désignation plus explicite à la nouvelle société, qui fut constituée au capital de 90,000,000 de florins (ou 190,000,000 de francs). Le roi prit pour sa part 2,000 actions, et garantit sur ses biens personnels l'intérêt de tous les capitaux fournis à la Compagnie.

Voici, d'après les documents officiels, quelles sont les quantités et la valeur des produits exportés des quatre grandes cultures de Java :

Café.	757,476 piculs	—	23,900,000 florins.
Sucre et rhum.	842,017	—	11,200,000
Riz.	1,103,378	—	4,700,000
Indigo.	1,191,636 livres	—	3,600,000

Outre ces produits principaux, Java exporte encore du tabac, des épices, du poivre, des cuirs bruts; du bois de sandal, des rotins, des bambous, du lin et du coton filé, et enfin des nids d'oiseaux. Tous ces objets représentent une valeur d'environ 5,000,000 ou 6,000,000 de florins.

L'esprit mercantile de la Hollande se révèle dans les moindres détails de l'administration; ainsi, après avoir affermé, à des prix très-élevés, les cavernes qui servent de refuge aux salanganes (*hirundo esculenta*) et d'où se tirent les nids, elle a imaginé dernièrement de payer en monnaie de billon la plus grande partie des denrées qui sont versées dans ses magasins. Il est aisé de comprendre quel bénéfice doit retirer le gouvernement de l'émission d'une telle monnaie dans un pays où l'or et l'argent monnayés sont très-rares. Aussi, dans les recettes du budget des colonies orientales pour 1840, le ministre des finances a fait figurer la somme de 1,422,000 florins, résultat des bénéfices réalisés sur 7,000,000 de florins en cuivre envoyés à Java.

Mais ce ne sont là que des accessoires; ce dont peut s'enorgueillir la Hollande,

c'est d'avoir mis à profit l'organisation sociale des Javanais pour exploiter leur activité; c'est d'être parvenue à les obliger à un travail régulier; c'est surtout d'avoir combiné la spéculation avec la levée de l'impôt. N'eût été l'esprit commercial de la Hollande, la capitation n'aurait eu que des résultats insignifiants, le gaspillage des agents en eût dévoré la provenance; la prescription des cultures a donné à la corvée une direction utile et a mis la Hollande en mesure de fournir à l'Europe des denrées coloniales au meilleur marché possible, ainsi que le prouve le tableau suivant :

PRIX COMPARÉS

DES DIVERS PRODUITS COLONIAUX A LONDRES ET A ROTTERDAM.

SUCRE.
(Les 100 livres.)

Années.		LONDRES.		ROTTERDAM.
1838	—	50 à 70 sch.	—	28 à 32 sch.
1839	—	50 à 69	—	25 à 30
1840	—	60 à 66	—	25 à 30

CAFÉ.
(Les 100 livres.)

1838	—	76 à 100 sch.	—	45 à 69 sch.
1839	—	72 à 115	—	53 à 73
1840	—	60 à 93	—	45 à 69

INDIGO.
(La livre.)

1838	—	5 à 8 sch.	—	5 1/2 sch.
1839	—	6 à 10	—	6 3/4
1840	—	6 à 9	—	5 2/3

L'état de vasselage auquel la Hollande assujettit les naturels peut être en quelque sorte motivé par la situation actuelle de la civilisation à Java; mais les nombreuses insurrections qui ont éclaté dans cette île prouvent également combien le joug est pesant aux Javanais. Aussi la Hollande ferait sagement si, ne considérant son système de rigueur que comme transitoire, elle songeait enfin à faire participer ses sujets aux bénéfices qu'elle réalise à leurs dépens et à mettre un terme à l'oppression perpétuelle à laquelle elle les a soumis jusqu'à présent.

Malgré le despotisme de la Hollande, Java a incontestablement prospéré; les défrichements ont pris de l'extension et la rente de la terre a suivi la même voie de progression; la production s'est rapidement accrue, les malversations des agents ont été réprimées, les Javanais ont pris goût au travail, l'excédant de leur tribut leur est exactement payé, et, dans l'espace de quelques années, les relations extérieures de l'île ont acquis un tel accroissement que cette colonie est aujourd'hui l'un des foyers les plus importants du monde commercial.

Le total général des exportations a été, de 1827 à 1839, savoir :			*Le total général des importations a été, de :*		
1827	—	14,803,685 florins.	1827	—	17,656,201 florins.
1838	—	45,626,642 —	1838	—	34,463,208 —
1839	—	67,516,080 —	1839	—	33,661,378 —

Dans les provenances d'Europe la part de l'Angleterre et celle de la Hollande ont été :

	1827.	1838.	1839.
Hollande.	3,263,677	9,469,840	10,873,108
Angleterre.	2,094,825	4,509,345	3,878,880

Le nombre des navires employés par ces deux puissances a présenté le mouvement suivant :

	1827.		1838.		1839.	
	Nav.	Tonn.	Nav.	Tonn.	Nav.	Tonn.
Navires européens de la Hollande. . . .	64	11,312	175	45,110	178	46,074
Navires anglais.	56	9,349	88	17,059	106	20,081

On peut remarquer par ces tableaux l'accroissement rapide de la marine hollandaise; et, dans la différence qui existe entre les importations et les exportations, il est aisé de voir d'un coup d'œil les profits que la Hollande retire de sa colonie; car c'est vers ces ports que sont dirigés, en grande partie, les produits javanais.

Il faut en convenir, la liberté du commerce est, à Java, plutôt nominale que réelle : tous les navires étrangers peuvent, il est vrai, acheter des denrées, mais ils sont astreints à payer, outre des droits de port considérables, 16 °/₀ de la valeur des marchandises; 10 francs pour chaque quintal de café exporté, et 2 francs par quintal de sucre, tandis que les navires hollandais ne payent que la moitié de ces droits. Il résulte de là que presque toutes les productions de Java sont livrées à la *Maatschappij*, ce qui rend l'abolition du monopole à peu près illusoire.

L'accroissement de son commerce et le revenu qu'elle se fait aujourd'hui ne sont pas les seuls avantages que la Hollande ait à retirer de sa colonie. Le gouvernement des Pays-Bas est seul propriétaire reconnu; sous l'empire du système administratif qu'il a introduit à Java, la propriété territoriale y acquiert chaque jour plus de valeur, on

comprend combien son capital s'augmente. Ce n'est qu'en vendant les terres à vil prix que les autres puissances obtiennent quelque extension dans les défrichements et les cultures; la Hollande, au contraire, n'a fait jusqu'ici, à peu d'exceptions près, qu'affermer ses terres, et le produit de ses locations est de beaucoup supérieur au prix des ventes réalisées partout ailleurs. Si, comme tout porte à le faire croire, cette progression se poursuit, elle amènera pour la Hollande un résultat bien autrement extraordinaire que celui qu'elle a obtenu en faisant servir les intérêts de ses derniers emprunts par l'excédant des revenus de sa colonie : nous voulons dire que Java pouvant renfermer 30,000,000 d'acres de terre cultivable et le *bow* de terre (qui représente 1 acre $^1/_3$) s'affermant aujourd'hui 7 fl. $^1/_2$ (15 fr. 87 c.), la Hollande trouverait, en établissant le prix de vente à la valeur de 10 années seulement du revenu, le moyen de rembourser le capital de sa dette.... N'est-ce pas là, en effet, un résultat prodigieux?

En attendant que cette hypothèse se réalise, et d'après un extrait du premier document officiel relatif au budget des colonies orientales que nous avons sous les yeux et qui fut remis aux états généraux des Pays-Bas pour l'exercice de 1840, nous pouvons affirmer que la balance en faveur du gouvernement fut alors de 734,215 florins.

Les emprunts dont l'intérêt a été mis à la charge de Java ont été contractés de 1836 à 1838, savoir :

En 1836	200,000,000 florins	à 4 % intérêts	8,000,000 florins.
1837	8,500,000	à 5 %	425,000
1838	27,500,000	à 5 %	1,375,000
—	45,000,000	payables à la *Maatschappij* en neuf annuités de	5,000,000
Total. . . .	281,000,000	Total. . . .	14,800,000

Ainsi, le publiciste anglais qui, il y a 12 ans, disait, alors que la Belgique venait de se séparer brusquement de la Hollande : « Que le roi Guillaume reporte maintenant toute sa sollicitude sur ses colonies de l'archipel indien; qu'il y introduise l'ordre, l'économie, un bon système de culture, et elles l'indemniseront bientôt de la perte de la Belgique, » ce publiciste avait raison, et son pressentiment a acquis aujourd'hui une réalisation très-heureuse pour la Hollande.

Les peuples de la Malaisie, et surtout les Javans, ont adopté successivement diverses religions, sur lesquelles nous donnerons quelques détails. Le culte de Chiva et de Dourga, du Lingam et du Yoni, mêlé au bouddhisme, domina à Java; mais il fut considérablement réformé depuis son origine. Les fragments qui nous restent des anciens écrits javanais renferment des détails qui semblent prouver que celui de Chiva était plus en vigueur que celui de Bouddha dans les anciens temps; ce ne fut que dans les siècles modernes que celui de Bouddha obtint la suprématie. L'invocation suivante, qui se trouve en tête d'un petit traité de morale assez ancien, paraît le démontrer. « Je te salue, *Hati* (Chiva); je t'invoque parce que tu es *le seigneur des dieux et des hommes*. Je t'invoque, *Kesawa* (Vichnou), parce que tu éclaires l'entendement. Je t'invoque, *Sounan* (Sourya), parce que tu éclaires le monde. »

En outre, les musulmans javanais d'aujourd'hui ont conservé plusieurs épithètes données par leurs ancêtres à Chiva, qui prouvent la prééminence de ce dieu. Il est nommé *Jagat-Nata*, c'est-à-dire, le seigneur de l'univers, *Ywang-Wanang* (le tout-puissant), *Mahadewa*, le grand dieu. On le rencontre encore dans les romans malais et java-

nais sous le nom de *Gouron* (instructeur), et il en est le principal personnage. On a donné quelquefois, en signe d'apothéose, aux meilleurs rois de Java, le surnom de *Batara,* qui ne signifie pas *le dieu incarné* comme dans l'Hindoustan, mais une divinité.

Aujourd'hui les habitants de Java n'attachent aucune idée distincte au mot Bouddha, qu'ils prononcent Bouda, et ils considèrent ses sectateurs comme des idolâtres.

M. Raffles a cité un ancien manuscrit qui démontre que les habitants de Chéribon suivaient, outre le culte de Chiva et de Bouddha, celui de Vichnou.

C'est de Kalinga ou plutôt Télinga, le seul pays de l'Inde que les Javanais désignent par son véritable nom, qu'ils assurent que leurs ancêtres reçurent leur religion. Cette assertion est du reste confirmée par les témoignages des brahmanes de Bali.

Dans leurs superstitions religieuses, les Javanais reconnaissaient plusieurs génies, dont les noms se sont transmis jusqu'aujourd'hui. Ils croient encore à plusieurs mauvais génies : les uns habitent les grands arbres et errent pendant la nuit; ils sont nommés *banaspati.* Les *kabo-kamali* sont les protecteurs des voleurs et des malfaiteurs; ils prennent ordinairement la forme du buffle, et souvent aussi celle des maris pour tromper les femmes. Les *barkasahan* habitent l'air et n'ont jamais de demeure fixe. Viennent ensuite les *wiwi,* qui ont la forme de grandes femmes, et enlèvent les enfants; les *prayangan,* qui habitent les arbres et le bord des rivières : ils prennent la figure de belles femmes, et, par ce moyen, ils ensorcellent les hommes et les rendent fous. Les *damnit* sont de bons génies à forme humaine, protecteurs des maisons et des villages. Les *dadoung-awon* sont les patrons des chasseurs et les protecteurs des animaux sauvages des forêts.

Les anciens habitants de Java croyaient à la métempsycose, et par conséquent aux récompenses et aux peines d'une autre vie. Mais il paraît qu'ils n'imitèrent les austérités et le fanatisme des Hindous que dans les pénitences et le sacrifice des veuves sur le bûcher de leurs maris, qu'ils leur ont empruntés.

Quant au reste, ils professent le mahométisme, ainsi que les Malais; mais, au mépris de la loi du prophète, ils ne se font aucun scrupule de manger des animaux défendus, ni de boire du vin et des liqueurs.

Les *Bhoumi* (Javans indigènes) sont de petite taille; leur teint est jaunâtre ou tanné. On ne trouve quelques noirs que dans les cantons de l'intérieur et dans plusieurs îles de la Malaisie. Les Javans sont généralement hospitaliers, doux, paisibles; les liens du sang ont une grande puissance parmi eux; quoique musulmans, ils ne témoignent point une grande intolérance en matière de religion. Le domestique montre du zèle et de la docilité; le maître est bon et plein d'égards. Un Javan ne quitte la tombe de ses pères que pour un motif indispensable; mais la superstition, la crédulité, les préjugés sont tels chez ces peuples que quelques Javanais prétendent descendre du dieu Vichnou, et que plusieurs montagnards se croient issus d'un Wouwou [1]. Le vol et la piraterie comptent un grand nombre de sectateurs parmi les classes inférieures; mais les gens à leur aise sont probes et fidèles. A l'exception de quelques esprits que la fréquentation des Européens a mis au-dessus de ces puérilités, les Javanais ajoutent foi aux songes, aux enchantements, etc.

Les Européens et les Chinois qui habitent Java sont au nombre de 300,000 au moins; la liste des étrangers est complétée par les Malais, les Bouguis, les descendants des Portugais et les Arabes. Les Chinois, qui s'adonnent au commerce dans cette île et les fermiers de presque tous les revenus dans les provinces indigènes, ont un capitaine et plusieurs lieutenants dans chacune de leurs résidences.

[1] Nom vulgairement donné à plusieurs espèces de gibbons, et surtout à l'*hylobates agilis.*

Les lois et les coutumes autorisent le divorce qui est prononcé moyennant 100 francs pour les gens de la basse classe, et 250 francs pour les gens riches. La polygamie est en usage, mais seulement parmi les grands. Les femmes comprennent bien l'économie domestique et sont très-laborieuses.

Le père porte le nom qui est donné à son fils; si celui-ci porte le nom de *Généreux*, le père se nomme le *Père du Généreux;* de nombreuses cérémonies célèbrent les naissances; les enfants mâles sont circoncis de 8 à 12 ans. Les démonstrations bruyantes et l'ostentation n'accompagnent pas les enterrements, qui se font avec décence et avant le coucher du soleil, de même que chez les juifs et les musulmans; une mélancolique vénération naît à l'aspect du kambaja (*plumieria obtusa*), plante au feuillage sombre qui entoure les cimetières.

Les traditions de leurs ancêtres et les ouvrages hindous et arabes paraissent être les sources où les Javans ont puisé leur calendrier. Ils n'ont pas de mesure exacte pour les divisions de la journée. Ils ne connaissent point le gnomon et la clepsydre; l'échelle quinaire ou des cinq doigts, qui sert de base à leur système numérique, a fourni les moyens de subdiviser la journée en matin, avant-midi, et après-midi; déclin du soleil, coucher, soir, nuit, minuit et déclin de la nuit. On désigne par un nom particulier chaque partie de cette révolution diurne. Le lever du soleil est le commencement du jour civil. Dans les opérations astrologiques, le jour de vingt-quatre heures est divisé en cinq parties, présidées chacune par une divinité brahmanique. Quoique le peuple calcule par les désignations suivantes : quand le buffle va paître, quand on le ramène du pâturage, etc., on trouve néanmoins dans diverses poésies cette périphrase : *Lorsque l'ombre avait* tant de pieds de longueur; ce qui porterait à penser que les Hindous, à qui les Javans ont emprunté la division quinaire du jour, avaient observé l'ombre solaire dans ses phases d'augmentation et de diminution.

Dans les premiers temps de Java, ses habitants, de même que les Mexicains, partageaient la semaine en cinq jours : *baggi, paling, pon, wagi, kliwon.* Ces noms doivent probablement leur origine aux nuances de l'horizon. Le premier jour était le bleu et l'orient; le second, le rouge et le sud; le troisième, le jaune et l'occident; le quatrième, le noir et le nord; le cinquième, de couleur mêlée, et le foyer ou le centre. Ces divisions indiquent encore les bazars ou jour de marché.

Les Hindous ont introduit à Java la semaine ou série de sept jours, que les Arabes y renouvelèrent. Les dénominations des jours de la semaine hebdomadaire appartiennent au sanscrit : *daïiia,* qui correspond à notre dimanche; *lonia,* lundi; *angara,* mardi; *bouddha,* mercredi; *wraspoti,* jeudi; *soukra,* vendredi; enfin *sanischara* ou samedi.

En étudiant la langue javanaise, on reconnaît que les Javans avaient un calendrier civil et rural avant l'introduction chez eux du culte de Brahma, ce qui prouve que ce peuple était déjà arrivé à un assez haut degré de civilisation. Leur année civile était, à ce qu'il paraît, divisée en 30 périodes, appelées *woukou,* dont chacune avait un nom distinct et réellement aborigène. Plus tard, ces trente woukous furent partagés en six classes, présidées par les divinités de l'Hindoustan.

Le calendrier rural est de 360 jours; il se divise en 12 mois ou saisons de longueur inégale, et il est terminé par des jours intercalaires.

Un woukou représente probablement 14 jours ou une demi-lunaison, de même qu'à Bali, où les onzième et douzième woukous sont les noms de deux grandes divinités [1].

L'année civile brahminique ou de Saka ou de Salivana, qui est lunaire, servait à

[1] *Kamaderwa* ou *Crichna* et *Sakchmi,* qui répondent à l'Amour et à la Vénus des Grecs et des Romains, et dont les fêtes se succèdent à Bali après un court intervalle.

calculer l'ère de Java, et subsista 155 ans après l'introduction de l'islamisme. Elle fut remplacée par l'ère de l'hégire, en 1633 de notre ère, sous le règne d'Agoung (le grand sultan).

Les Javanais ont plusieurs cycles : celui de 7 ans, dont le nom des années tire son origine du sanscrit; celui de 12 ans, dont les années correspondent aux signes du zodiaque; et enfin deux autres : l'un de 21 ans (javanais), l'autre de 30 années (mahométanes). En outre, les Javanais ont emprunté aux Européens, principalement aux Hollandais, une partie de la mesure du temps.

Ainsi que les enfants en France, les Javanais, excepté ceux de haut rang, jouent au cerf-volant et prennent grand plaisir aux combats de porcs, de grillons, de cailles, etc. Mais dans toute la Malaisie ce sont les combats de coqs qui excitent l'enthousiasme à tel point qu'ils sont chantés dans bon nombre de poésies javanaises. La race la plus estimée parmi ces champions emplumés est celle qui provient de Bornéo et de Célèbes. A Java ils combattent sans éperon; à Célèbes on leur attache un éperon artificiel qui a la forme d'une faucille, moins meurtrier toutefois que les éperons dont on se sert en Angleterre.

A Madoura et dans l'est de Java où les luttes de taureaux sont fréquentes, on ne se sert pas de chiens comme chez les Anglais, ni d'hommes ou de chevaux comme en Espagne; ces animaux sont excités d'eux-mêmes par une vache amenée dans un cercle immense qu'on appelle *aloun-aloun*. Une fois en fureur, les taureaux combattent à outrance; ceux qu'on estime le plus sont de Soumanap; leur taille est médiocre, mais ils sont d'une grande bravoure et d'une rare vigueur. Ces jeux donnent naissance à des paris de grande importance.

Le combat du tigre et du buffle est chéri des princes et des nobles; on prépare, dans une vaste arène, une cage de gros bambous qui a 10 pieds de diamètre et 15 pieds de haut environ; elle est solidement fixée en terre et le dessus est ouvert. Le buffle est d'abord introduit, ensuite le tigre. La première rencontre de ces animaux est terrible dans cet étroit espace. Le premier est l'assaillant; il pousse violemment contre les barreaux et cherche à étouffer le tigre qui, connaissant la force de son adversaire, tâche de l'éviter, en lui sautant adroitement à la gorge ou sur la tête. Après ce premier assaut on laisse reposer les champions; si le tigre alors refuse le combat on l'y excite en le piquant avec des bâtons pointus, en le harcelant au moyen d'une fumée de paille, ou en l'inondant d'eau bouillante; si le refus provient du buffle, on ranime sa rage en lui versant sur la peau une dissolution de piment (*capsicum*), ou en l'incommodant avec des orties dont les aiguillons brûlants détermineraient une fièvre de rage chez l'homme qui en serait atteint. Quand cette lutte, qui dure une demi-heure à peu près, est terminée par la défaite d'un des combattants, on en introduit de nouveaux. Si c'est le tigre qui a survécu, on le destine à périr par le rampock.

On rapporte ainsi l'origine de ce jeu terrible. Les environs des lieux habités sont infestés de tigres; ils s'y introduisent et tuent les chevaux; c'est pourquoi l'on met un grand zèle à les exterminer. Aussitôt que le repaire d'un tigre est connu, les habitants se réunissent, armés de lances, et sous les ordres d'un chef, pour donner la chasse à l'animal. Le repaire est cerné par trois rangs de chasseurs; on éveille le tigre par des cris, par le bruit du *gong* ou au moyen du feu; on laisse assez d'espace pour qu'il puisse s'échapper, mais lorsqu'il veut forcer les rangs on le tue.

Le spectacle du rampock est quelquefois offert aux habitants de la capitale par le souverain. A cet effet, on place des cages pleines de tigres au centre d'une vaste arène; des piqueurs, sur quatre rangs, forment un carré très-étendu. Deux ou trois hommes, d'après l'ordre du prince, déposent des feuilles sèches et tressées devant la porte de la

cage qu'ils lèvent, y mettent le feu et s'éloignent lentement. Dès que le tigre a senti le feu il cherche à se faire un passage à travers la fumée et finit par tomber sous les piques. Quelquefois il se retire au milieu de l'arène, ce qui se voit fréquemment lorsqu'il a déjà combattu un buffle; alors le prince désigne six à huit lanciers qui s'avancent de sang-froid et manquent rarement de tuer le tigre aux premiers coups.

Autrefois, on obligeait certains criminels à combattre les tigres; mais cet usage, aussi ancien que l'empire de Mattarem, est aujourd'hui presque tombé en désuétude; des traités même se sont opposés à ce jeu cruel, ainsi qu'à la torture et à la mutilation. Cependant on en a vu encore un exemple en 1812 : deux criminels furent condamnés à ce supplice; l'un fut promptement mis en pièces, mais le second vainquit le tigre; après sa victoire il fut élevé au rang de *mantri,* en récompense de son courage et des périls auxquels il avait été exposé, car là, comme jadis chez nous, le peuple superstitieux crut que Dieu avait manifesté l'innocence de cet homme.

Le *tandak* est, selon Raffles, l'amusement chéri des Javanais; cette danse a lieu aux approches de la nuit. Alors, au son d'une bruyante musique, le peuple sort en foule de ses maisons et accourt sur les places publiques où les représentations chorégraphiques doivent être données, sous une tente élevée à la hâte et éclairée de plusieurs lampes. Quand les spectateurs y sont groupés, les danseuses paraissent; leurs cheveux sont ramassés au sommet de la tête; les bras, les épaules et le sein sont découverts, et leur robe est si légère qu'elle ne dérobe aux yeux aucune de leurs formes. Ces femmes, appelées Ronguines, ont un pagne à fleurs élégantes, une écharpe dont elles tiennent les deux bouts qu'elles enroulent autour de leur taille; elles dansent au son d'instruments et en s'accompagnant de la voix; les bras, les jambes, les yeux, la tête, toutes les parties du corps sont en mouvement. Excités par la voix et les gestes lascifs de ces sirènes, les hommes veulent prendre part à leurs jeux et font souvent rire à leurs dépens; exténués de fatigue, ils se retirent après avoir payé le plaisir qu'ils ont pris et embrassé leurs danseuses qui sont les courtisanes du pays, car il n'est pas de femme honnête qui descendît à danser, même en particulier [1]. Ces Ronguines sont donc des femmes méprisables et généralement méprisées. Mais le sultan de Djok-Jokarta entretient chez lui d'autres danseuses que l'on nomme *bédoïos* ou *srampis*, qui rivalisent avec les bayadères de l'Inde. Les ballets réguliers de celles-ci plairaient sans doute aux Européens; mais les dalams des sultans sont jusqu'à présent inaccessibles, et ces souverains ainsi que les gouverneurs jouissent seuls des danses, si gracieuses, dit-on, des bédoïos. Les pages du sultan exécutent aussi devant lui des danses particulières au sexe masculin, et ce sont des étrangers de Mangkassar, de Bali ou de Bima qui se livrent à cet exercice dans les solennités.

Une lettre adressée au célèbre voyageur M. de Humboldt, par M. Leschenaut, renferme les détails suivants sur certains habitants qui mangent de la terre :

« Cet aliment est une espèce d'argile rougeâtre un peu ferrugineuse; on l'étend en lames minces; on la fait torréfier sur une plaque de tôle, après l'avoir roulée en petits cornets ayant la forme à peu près de l'écorce de cannelle du commerce; en cet état elle prend le nom d'*ampo* et se vend dans les marchés publics. L'ampo a un goût de brûlé très-fade que lui a donné la torréfaction; il est très-absorbant, happe à la langue et la dessèche. Il n'y a presque que les femmes qui mangent l'ampo, surtout dans le temps de leurs grossesses, ou lorsqu'elles sont atteintes du mal qu'on appelle en

[1] Il en est ainsi dans tout l'Orient; les *almés* de l'Égypte et les danseuses de la Perse, sans être au-dessus de nos figurantes de petits théâtres, sont supérieures aux devadassi (bayadères) et surtout aux Ronguines.

Europe appétit déréglé. Plusieurs mangent aussi l'ampo pour se faire maigrir, parce que la maigreur est une beauté parmi les Javans, et le désir de rester plus longtemps belles leur ferme les yeux sur les suites pernicieuses de cet usage qui, par l'habitude, devient un besoin dont il leur est très-difficile de se sevrer. Elles perdent l'appétit et ne prennent plus qu'avec dégoût une très-petite quantité de nourriture. Je pense que l'ampo n'agit que comme absorbant, en s'emparant du suc gastrique; il dissimule les besoins de l'estomac sans les satisfaire. Bien loin de nourrir le corps, il le prive de l'appétit, cet avertissement utile que la nature lui a donné pour pourvoir à sa conservation; aussi l'usage habituel de l'ampo fait-il dépérir et conduit-il insensiblement à l'étisie et à une mort prématurée. Il serait très-utile pour apaiser momentanément la faim dans une circonstance où l'on serait privé de nourriture, ou bien si on n'avait pour la satisfaire que des substances malsaines ou nuisibles. »

Cet usage n'existe pas seulement chez les Javans, mais aussi chez quelques sauvages de la terre d'Arnheim. Georgi fait mention de peuples qui, dans le Kamstchatka, près du fleuve Oloutora (Russie), ont adopté cette étrange nourriture.

Une chose surprenante pour les étrangers, c'est que les Hollandais recherchent avec empressement les médecins indigènes, bien que leur art ne consiste qu'en frictions, en onctions, etc., sur les parties affectées.

L'or et l'argent sont travaillés avec un art égal à celui que déploient les habitants de Soumâdra et des Philippines, par les Javans, qui excellent aussi dans la tannerie et dans l'art de tisser et de teindre les étoffes. La fabrication du sel et du papier est fort importante. Les arts métallurgiques progressent, et ces peuples se montrent surtout adroits dans les travaux de construction, de charpenterie et d'ébénisterie. La chasse et la pêche occupent beaucoup d'individus; le filet et les plantes narcotiques sont également employés pour prendre le poisson; les indigènes ne connaissent pas de meilleur plat qu'une poignée de langoustins, ou petits poissons, qui sont fermentés, salés et cuits au soleil. Les montagnards, qui descendent des Hindous, ne se nourrissent que de végétaux.

Les femmes sont ordinairement employées à la fabrication du coton; elles le séparent au moyen de deux petits rouleaux de bois dont les circonférences se touchent; ensuite elles le cardent. Le coton peint (jarit) se divise en *louri,* teint en fil, et en *batik,* teint en étoffe. Pour rendre la teinture plus solide et plus facile, on trempe l'étoffe dans l'eau, après quoi on la sèche et on la calandre. C'est alors que l'on met en usage le procédé qui donne lieu à l'application du nom de batik. On liquéfie une once de cire dans un vase de cuivre, parfois on se sert d'une noix de coco. La cire s'écoule par un tube de deux pouces de long; ce tube sert de pinceau pour tracer les contours qu'on ne veut pas teindre; on plonge ensuite l'étoffe dans un bain colorant.

On fixe la couleur écarlate en la laissant tremper dans l'huile pendant cinq jours, au bout desquels on la lave dans de l'eau de riz chaude. Il faut souvent dix à quinze jours pour teindre en batik; l'étoffe vaut alors 100 pour 100 de plus. Lorsqu'on connaît ce mode, on s'étonne moins de l'irrégularité des dessins dans les étoffes de l'Inde. Il y a près de cent variétés de batiks; quelques nuances ne peuvent être portées que par les monarques. Le bleu et l'écarlate sont les couleurs les plus distinctes; les autres ne sont pas parfaites d'exactitude. C'est du vin de l'aren (*borassus gomutus*), ainsi que de différents végétaux, que l'on fait l'indigo. On tire le noir de l'écorce du mangoustan et de l'écorce exotique nommée *ting'i;* d'autres infusions, notamment celle de la paille de riz, le produisent encore. Le bleu clair et une décoction de *tegrang* (bois exotique), mélangés avec du vitriol, donnent le vert. Le tegrang seul produit le jaune; on y joint l'écorce du nangka et du plem d'odol. L'écarlate provient de la racine du wong-

koudou; on fait bouillir l'étoffe dans l'huile de wyen ou kamiii et on la lave dans une décoction de merang (paille de pari). On la plonge ensuite dans l'infusion de wong-koudou et d'écorce de sirak; cette dernière augmente la force de la première. Pour obtenir le rouge complet on fait une macération des racines découpées du wong-koudou dans de l'eau, et par l'ébulition on les réduit des deux tiers; enfin pour obtenir une couleur rose solide, on infuse dans ce liquide du kasombakling (*bixa orellana*). Pour rendre la soie d'un beau cramoisi, on ajoute, dans les districts maritimes, de la gomme laque (*tembalou* ou *embalou*).

Nous avons déjà dit que le papier se faisait avec le glougo (*morus papyrifera*). Quand l'arbre est dans sa deuxième ou troisième année, on en dépèce l'écorce et on la partage en morceaux de 18 pouces de longueur; lorsqu'elle est restée 24 heures dans l'eau, l'épiderme se détache avec facilité; les filaments du livret, devenus mous, sont battus avec un morceau de bois et lavés à grande eau. Le papier est trempé dans une décoction de riz lorsqu'il est destiné à la calligraphie.

Avant de parler des temples fameux dont le style, souvent inexplicable, trompe l'espérance de l'historien qui en recherche l'origine et l'époque de leur construction, nous dirons un mot du grand nombre d'inscriptions gravées qui sont aujourd'hui incompréhensibles pour le peuple de Java. On en connaît quatre espèces : 1° en langue sanscrite (parfaite) et en caractère *devanagari;* 2° en ancien caractère javanais ou kawi; 3° en ancien caractère qui paraît avoir quelque rapport avec le javanais qui appartient à l'idiome sounda; 4° en caractères inconnus qui n'ont rien de commun avec le javanais ni le sanscrit, et qui sont jusqu'à présent restés indéchiffrables.

On sait, mais peut-être n'est-il pas inutile de le répéter ici, que jadis on avait dans l'Inde l'habitude d'ériger des colonnes ornées d'inscriptions pour perpétuer le souvenir de certains événements. Lorsqu'il s'agissait de décrets par lesquels les rois faisaient abandon de terres, on les gravait sur des tables, soit de métal soit de pierre, qui servaient de titres aux donataires.

La plus antique des inscriptions indiennes expliquées a pour sujet une investiture de terres; elle est gravée sur une table de cuivre, découverte à Monguir dans le Bengale; selon Wilkins, elle est de l'an 23 avant Jésus-Christ. Elle ne parle que d'une seule époque, celle du 23e *sombos* (année). On peut en conclure qu'il y est question de l'ère de *Vieramanditya,* qui commence à la mort de ce roi, l'an 56 avant Jésus-Christ. On peut lire dans cette inscription les noms des héros les plus marquants du Mahabharata, et celui d'un conquérant nommé Paoul-Deb, qui soumit l'Inde depuis les sources du Gange jusqu'au pont de Rama, à Lanka (Ceylan), célébré dans le *Ramayana.* — Plusieurs des inscriptions qui existent pourront éclaircir quelques erreurs historiques et chronologiques. — Nous pourrions en citer quelques-unes soit en ancien devanagari qui datent de plus de 700 à 800 ans, soit en kawi ou ancien javanais; mais toutes ne renferment que des maximes.

Java est assez riche en anciennes monnaies de cuivre et de bronze; quelques-unes sont ouvertes au centre ainsi que les monnaies chinoises et japonaises.

Nous ajouterons en terminant que c'est dans l'île de Bali que l'on rencontre les restes de l'ancienne civilisation javanaise; c'est dans cette île que le plus grand nombre de ceux qui purent échapper à la destruction de Madjapahit trouvèrent un refuge.

Nous avons déjà dit que l'Océanie possède des monuments qui peuvent soutenir la comparaison avec les chefs-d'œuvre de l'Égypte; l'architecture et la sculpture ont acquis dans l'île de Java plus d'éclat qu'en Perse et au Mexique. Cependant nous devons avouer qu'on n'y a point découvert de grands temples souterrains, mais seulement une petite chapelle.

Les ruines d'architecture et de sculpture sont en plus grand nombre depuis Chéribon jusqu'à Sourabaya que dans la partie occidentale. Nous donnerons, dans nos *Monuments de tous les Peuples*, la description de quelques temples et ruines, et nous nous bornerons à mentionner ici les autres antiquités, parce que notre cadre a des limites que nous ne pouvons franchir.

Au nord-ouest du mont Sindoro, sur un plateau du fameux *Gounoug-dieng* (mont des dieux) ou *Gounoug-praho* (parce que sa forme ressemble au corps d'une barque) et à une élévation de 1,000 pieds au-dessus de la surface de la mer, on rencontre des vestiges de plusieurs temples, des statues de la déesse Dourga, et d'autres sculptures dignes d'attention et assez bien conservées. On arrive à ce plateau par des marches en pierres, entièrement bouleversées aujourd'hui et presque ensevelies sous une accumulation de laves, de scories, etc. Au milieu de cette plaine se trouvent encore quatre temples moins maltraités que les autres et d'une architecture élégante. Plus tard on y découvrit les ruines de 400 temples, formant par leur disposition de grandes rues régulières. Les terres situées entre *Gounoug-dieng* et Brambanan sont jonchées de débris d'édifices sacrés; entre Bledran et Jetis, sur la route de Binioumas, plusieurs villages n'offrent que restes de murs, de corniches, de bas-reliefs, de statues, etc. C'est ce qui accrédite les traditions qui prétendent que cette contrée était habitée par les dieux et demi-dieux de l'antiquité javanaise.

Le *chandi* (temple), situé au nord du village de Brambanan, comprenait autrefois 20 petits édifices dont 12 temples : actuellement c'est une énorme masse de pierres. Le temple principal a 90 pieds de hauteur. Vis-à-vis de la porte, en entrant, on voit une statue de 6 pieds 3 pouces représentant la déesse de Loro-Djongrang avec ses attributs; elle a huit bras : le premier tient une queue de buffle, le second un *courg* (épée), le troisième le boudha, le quatrième le choukour, le cinquième la lune, le sixième l'écu, le septième l'étendard, et le huitième les cheveux de Mahkassour, qui est la personnification du vice et que la déesse enlève violemment, parce qu'il a voulu tuer le taureau Nandi. Dans les ouvrages sanscrits, cette déesse a plusieurs noms : on l'appelle Bhawani, Devi, Mahamia, etc.; plus souvent on la nomme Dourga. Quelquefois elle porte un sabre à la main.

Dans les autres parties du temple, on voit une belle statue du dieu de la sagesse (Bitara Gana ou Ganesa), celle de Chiva et autres divinités hindoues. Toutes ces constructions sont en pierre de taille; on n'y a point employé le mortier ni le ciment. Les plantes et les débris qui les entourent et les couvrent, leur donnent un aspect qui inspire la vénération.

Les Tchandi-Sivou (mille temples) s'élèvent, au nord, à 420 toises du temple de Loro-Djongrang. C'est une réunion de colonnes, de statues, de bas-reliefs entassés dans un même lieu et que le goût et l'art ont terminés et polis. Les statues des rechas ont 9 pieds de hauteur quoique assises, et sont, pour le reste, semblables à celles du grand temple de Brambanan. Leurs grosses faces respirent une gaieté qui ne se rencontre dans aucun des monuments de l'île ni dans ceux de l'Hindoustan. Tous ces temples renferment une statue; leur forme est celle d'un parallélogramme, de 540 pieds de long sur 510 de large; le plan géométral est à peu près le même pour tous, et le style architectonique, les costumes et les emblèmes des statues et des bas-reliefs sont absolument les mêmes que ceux des temples hindous; il y a quatre entrées placées aux quatre points cardinaux; les plus grands côtés regardent l'orient et l'occident. Le grand temple contient une figure de la *trimourti* (triple forme) qui diffère de la triade égyptienne. La distribution intérieure, ainsi que pour les temples de Loro-Djongrang, est en forme de croix; la plus grande des pièces est placée au centre.

Le village de Kalibening, peu éloigné de Brambanan, possède les ruines d'un temple semblable à ceux de Tchandi-Siwou et de Loro-Djougrang; mais il y a plus d'art dans l'exécution de ses ornements.

Non loin du temple de Kalibening on admire les ruines d'une salle d'audience; il y a deux gigantesques stanes de rechas qui sont parfaites d'exécution; derrière elles existe une masse de briques qui sans doute sont les restes de cette salle, autrefois entourée de 14 piliers, tandis qu'à l'extérieur une *varanda* (galerie), qui régnait autour de cette salle, était soutenue par 22 piliers. La construction s'étend de l'est à l'ouest. L'appartement intérieur est de 47 pieds; sa largeur était de 28 et celle de la *varanda* de 12.

Les ruines du palais de Kalassan consistent en un vaste massif de maçonnerie, percé de fenêtres et de portes en grand nombre sur la façade. Cet édifice est remarquable par la sculpture des niches qui l'ornent, par l'élégance de ses perrons et l'harmonie qui règne dans les lignes.

Dans les ruines de Dinangan, entre Brambanan et Djok-Jokarta, on voit plusieurs statues dont une est aussi colossale que médiocre.

Des ruines dispersées et solitaires jonchent le sol des districts de Jayaraya, Chéribon, Bawa, Kalangbret, Trengali, Panaraga, Magetan, Madion, Streng'at, etc. Les débris de villes, d'édifices, etc., sont généralement désignés sous le nom de *Kotah-Bedah*.

La célèbre Madjapahit était située au centre des immenses forêts de tecks qui s'étendent le long de Kédiri. Les ruines de cette antique capitale de l'empire javanais couvrent une étendue de plusieurs milles. Quelques temples sont encore debout et l'on aperçoit à chaque pas des restes de constructions en briques. On ne peut évaluer l'espace occupé jadis par Madjapahit, car il est actuellement couvert de tecks d'une taille colossale; toutefois on aperçoit encore les murs de son étang qui sont construits en briques cuites et qui, sur douze pieds de hauteur, ont une longueur de cent pieds.

Le voisinage de cette cité déchue excite la curiosité et l'intérêt du voyageur; à Malion, vers l'ouest, on a pu remarquer quatre monuments en pierres sur lesquels étaient gravées des inscriptions lisibles; il y avait aussi des réchas ainsi que des restes de sculptures. Des fouilles opérées à Toumoung-Goung ont mis au jour les restes d'un bain dans lequel six tuyaux conduisaient l'eau.

La cave de Sela-Mangleng, qui existe à un peu plus d'une demi-lieue à l'ouest de Kédiri et dont la construction paraît indiquer une destination religieuse, est composée de quatre petites chambres creusées dans le roc; elles sont contiguës, carrées, un peu oblongues et parfaitement ressemblantes de physionomie. La plus spacieuse a environ 20 pieds de long. Des réchas sont placés de distance en distance sur le chemin de cette cave; la porte extérieure est ornée d'une inscription; le vestibule renferme un *lingam*[1] et des réservoirs d'eau; on y voit aussi des figures.

Au milieu d'une forêt plus que centenaire, à l'est de Kédiri, s'élève un édifice peu considérable, mais d'une architecture dont l'élégance est parfaite et la sculpture admirable; il renferme une chapelle souterraine; un réservoir d'eau est construit à son sommet; on croit que ce fut un tombeau. Un temple en briques avec des ornements en pierres se fait remarquer au village de Gidah. Les antiquités de Penataran peuvent être placées au rang des plus curieuses et des plus considérables de Java; il y a surtout un *retcha* (gardien agenouillé) à quatre visages, qui rappelle le dieu Brahma; il est placé dans un petit temple que ses formes rendent supérieur à ceux dont nous avons parlé.

Les ruines de Sing'a-Sari jouissent d'une grande célébrité. L'entrée du temple, à

[1] Le phallus de l'antiquité grecque.

l'ouest, a 30 pieds d'élévation; au-dessus on a sculpté une énorme tête de gorgone; d'autres sculptures, en partie détruites, se voient autour du temple; plus avant, dans la forêt voisine, on en a rencontré en meilleur état; nous en citerons une de 5 pieds de long qui représente le taureau *Naudi*. On a découvert également une superbe statue à quatre têtes; une autre de Mahadeva avec son trident et revêtue d'une inscription en langue devanagari; un char de Sourya (le soleil) traîné par les sept chevaux jaunes dans l'attitude d'une course rapide et qui ont leurs queues relevées, etc., etc. A 300 pas environ est une statue de Ganera, de dimensions prodigieuses, avec sa trompe d'éléphant, ses bras et ses jambes énormes; un peu plus loin, deux statues colossales de réchas, etc.

En suivant, au sud, la direction de Malang, on est arrêté par les ruines de Soupitourang (appelées *Kotah-Bedah* ou le Fort démoli); c'est là que se réfugièrent les habitants de Madjapahit lors de la destruction de leur ville. Le mur de ce fort est en briques; deux rivières le ceignent aux trois quarts et se réunissent; bien qu'il soit irrégulier, sa situation est bien choisie; sa hauteur varie de 50 à 100 pieds, et sa circonférence comprend 200 pieds. Un fossé communiquant avec les deux rivières a été creusé devant la partie qu'elles ne baignent point; cette partie a 76 pieds de largeur et 50 de profondeur.

Sur les limites de la forêt de Kédal on voit les ruines d'un temple admirable dont l'entrée est soutenue par deux lions et la corniche par deux autres. Rien n'est plus pittoresque ni plus beau que l'effet produit par les lions des angles, la gorgone de la porte, la statue principale dont le chef est orné de trois serpents entrelacés, et qui tient dans sa main la tête de l'un d'eux; une autre statue porte sur la tête un vase rempli d'eau auquel un serpent est attaché; l'ensemble se dessine admirablement.

L'intérieur de la forêt, et Djagan renferment des ruines plus considérables, entre autres un édifice beaucoup plus spacieux que ceux de cette partie de l'île; il se compose de trois étages dont les intervalles ont pour ornement des figures d'oiseaux et d'autres animaux dans un état voisin de la dégradation. L'un de ces bas-reliefs représente une bataille entre une armée de peuples civilisés et une de Râkchasas, qui sans doute étaient des peuples sauvages et voleurs, car le mot sanscrit *Râkchasas* a quelquefois ce sens quoiqu'il se traduise en général par *mauvais génie*. M. Raffles pense que ces ruines sont les restes de l'antique ville de Dgegueland que les annales javanaises mentionnent souvent.

Les temples de Soukou, ou du moins leurs débris, furent découverts en 1815. Le principal bâtiment est une pyramide tronquée; on voit près de celui-ci deux obélisques, des *tougou* ou bornes, et d'autres piliers; le tout est situé à 26 milles à l'est de Sourakarta, sur le sommet d'une des collines de la montagne de Lawou. Les terrasses ont une longueur d'environ 157 pieds; la hauteur de la première est de 80 pieds, celle de la seconde de 30, et celle de la troisième de 130. La porte d'entrée a 7 1/2 pieds de haut, 5 de large, et la clef de l'architrave représente une tête de gorgone.

La façade est ornée de figures sculptées. On y voit un homme aux formes gigantesques qui dévore un enfant, et à sa droite est assis un chien dont la tête est enlevée; une cigogne est au pied d'un arbre; sur les branches perche un oiseau qui semble être un pigeon, au-dessus duquel se trouve une espèce de faucon ou d'aigle. Au-dessus d'une figure d'homme dont la bouche presse la queue d'un serpent entortillé, on remarque une autre figure que l'on croit être un sphynx, bien qu'il soit suspendu dans l'air, ayant les bras, les jambes et la queue étendus. Le tronc, les membres et la face ont la forme humaine; la queue paraît être celle d'un lézard, les griffes ont des espèces de membranes. Au-dessus on voit un petit reptile serpentant qui ressemble à un ver ou à un aspic.

Aux faces nord et sud de la porte on voit un aigle colossal qui étend les ailes et tient dans ses serres un immense serpent replié en trois et dont la tête, tournée vers l'aigle, est revêtue d'une couronne.

Au milieu de pierres brisées, de vestiges d'inscriptions, de sculptures de figures d'homme, de tigre, d'éléphant et de hœuf, l'œil s'arrête avec curiosité près de la première terrasse, sur une représentation d'un homme à cheval que suivent cinq cavaliers armés de lances et un porteur de *payong* (parasol). L'édifice, à sa base, est un carré parfait dont chaque côté a 43 1/2 pieds; la hauteur est de 79 pieds. Le toit, qui n'est que de 19 pieds 9 pouces de l'est à l'ouest, mesure 21 pieds 2 pouces du nord au sud. Les côtés de la pyramide correspondent aux quatre points cardinaux; deux serpents, qui sans doute ont servi de tuyaux, sont au sommet de l'édifice; des ornements sacrés couvrent toute la construction qui est plane. A chaque côté de l'édifice principal, on voit à terre une large pierre de 8 pieds de long qui a la forme d'une tortue.

A peu de distance, du côté sud de l'entrée, sont les restes de deux temples, dans l'un desquels on a trouvé les cendres d'un feu récemment allumé; il paraît que, lorsqu'ils redoutent un malheur, les naturels croient s'en préserver en allumant du feu dans ce temple et en faisant brûler de l'encens.

L'autre bâtiment est encore plus au sud ; il n'a conservé des restes de sa forme pyramidale que du côté sud-est. On y a découvert deux inscriptions consistant chacune en quatre lettres. Sur la terrasse on remarque un vase de pierre qui, selon la tradition, n'a jamais pu être rempli. Diverses pierres représentent, sculptés, des éléphants, un chien sur ses quatre pattes, un singe, l'étendard d'Arjouna, et deux gigantesques statues répétées en plusieurs endroits.

Le temple (tchandi) de Baniou Kouning (eau jaune) est situé près du village de ce nom et non loin d'un cratère volcanique; on présume que les environs possèdent des antiquités archéologiques ignorées des Européens.

Dans la province de Baniou-wandgi sont éparses plusieurs statues qui rappellent le culte des Hindous qui domine encore dans l'île de Bali peu éloignée de cette province.

Les environs de Chéribon renferment le tombeau du célèbre cheik Moulang, le premier qui propagea la religion de Mahomet à Java.

Près de l'antique Madjapahit, dans un village du nom de Trangoulan, se trouve le mausolée d'un prince musulman ainsi que celui de sa femme et de sa nourrice; il porte le millésime de 1320, sculpté en relief et en anciens caractères en usage parmi les mahométans. La garde en est confiée à des prêtres, ainsi que celle des tombeaux de neuf autres chefs qui se trouvent à côté.

On remarque à Kédiri une mosquée musulmane connue sous le nom d'*Astana-djedong*, construite, ainsi que plusieurs maisons et édifices, avec des débris d'anciens *tchandis* javanais qui furent abattus en haine de l'idolâtrie; depuis l'introduction du culte de Mahomet leurs débris ont apparemment été tirés de l'antique ville de Dara, souvent mentionnée dans les annales de Java.

ILE DE MADURÉ OU MADOURÉ.

Cette île, située en face de Sourabaya [1], est dépendante et forme une des vingt régences de Java. Trois princes qui la gouvernent sous la suzeraineté hollandaise s'en

[1] Deux incendies successifs ont, vers la fin de l'année dernière, causé d'affreux dégâts dans les magasins de la Compagnie établie à Sourabaya.

partagent le territoire. Trois petites villes sont leur résidence : Bangkalan, Parmakassan et Soumanap. En 1825, le panambaham de Soumanap fut élevé à la dignité de sultan par le baron Van der Capellen. La population est de 60,000 âmes.

Madouré est fertile en riz. La végétation est fort riche; on voit des *bombax* presque aussi énormes que le *boabab* d'Afrique, qui étalent leurs immenses et magnifiques fleurs rouges, tandis que celles de l'*érythrina* brillent de la plus vive écarlate. On cultive le *champoka* du Bengale, le *tanjoung* (*mimusops elenghi*), le malati à la fleur blanche; et le *nymphæa nelumbo* (lotus), lis aquatique sacré dans la mythologie de l'Inde et de l'Égypte.

Les Madurais professent l'islamisme et poussent le zèle jusqu'au fanatisme. Ils ont plus d'intrépidité que les Javanais qui les craignent et les évitent. Maigres et ordinairement de taille moyenne ou médiocre, leurs membres sont grêles, leur nez large et épaté, leurs cheveux rudes et crêpus, leurs yeux noirs, mais ternes, leur bouche abîmée par l'usage du bétel, leurs dents noircies par une préparation tinctoriale. Leurs vêtements, à peu près semblables à ceux des Javanais, consistent en un pagne à dessins, une veste à manches, un turban assez ample et un kriss au côté. Ils marchent pieds nus. Ce peuple est loyal, intrépide, fidèle à sa parole; il unit l'amour du luxe à la sobriété, et garde un attachement persévérant à ses traditions.

ILE DE LOMBOK.

Dépendance géographique de Java, l'île de Lombok est gouvernée par un radjah tributaire de celui de Karrang-Assem, l'un des plus puissants de l'île de Bali. Lombok est une terre charmante, dont les hautes montagnes restent parées d'une verdure perpétuelle; son pic a environ 8,000 pieds anglais d'élévation. La population, aguerrie et nombreuse, n'est pas soumise jusqu'ici à une colonisation proprement dite. Les naturels, de même que les Hindous, arrosent leurs terres au moyen de grands réservoirs et d'étangs; d'autres analogies, telles que celle des *suttics* ou bûchers des veuves, existent encore entre ces peuples et les insulaires du Karnate. Appiram et Bali sont les deux principales villes de Lombok.

ILE DE BALI [1].

L'île de Bali, qui n'est pour les Hollandais qu'une possession nominale, est séparée de l'île de Java par un détroit qui porte son nom. Cette île a environ 70 milles de long sur 35 de large; elle est traversée du nord-ouest au sud-est par une chaîne de hautes montagnes. Bali est divisée en huit petites principautés indépendantes dont les principales sont : Karrang-Assem, Giangour, Tabanan, Bliling et Klong-Klong; leurs chefs-lieux portent le même nom. Klong-Klong dominait jadis sur toute l'île. La population est évaluée à 800,000 âmes.

Quoique des forêts impénétrables couvrent cette île en grande partie, le sol est assez fertile, mais la culture n'y est pas soignée. Les denrées les plus recherchées sont le bœuf, le riz, des peaux, un peu de cire et du suif en assez grande quantité.

[1] Quelques ouvrages la nomment improprement petite Java.

L'industrie et les arts mécaniques sont très-arriérés. Cependant on fabrique des étoffes de coton et des armes de guerre; les kriss de Bali ont même une certaine réputation dans l'archipel malais.

Le commerce n'a guère lieu qu'au moyen des *prahous*[1] étrangers, car les Balinais s'éloignent rarement de leurs côtes. Une dizaine de prahous venant de Ceram apportent dans le port de Balenli, l'un des principaux de l'île, de la muscade, de l'écaille de tortue, du massoï, écorce dont on fait un cosmétique recherché des Balinais, des Chinois, etc., et d'autres produits communs aux îles de la Malaisie. Entre Bali et Java, le commerce se fait au moyen des prahous chinois qui, au nombre de huit, y font annuellement six voyages et importent à Bali de grosses toiles, de la mousseline et des mouchoirs; ils prennent en retour du bœuf sec, des peaux et du suif, ainsi que de la muscade et du massoï de Ceram. Leurs cargaisons représentent une valeur de 20,000 à 30,000 sika-roupies[2]. Le bénéfice sur les cargaisons javanaises est à peu près de 10 %, mais il est beaucoup plus considérable sur les marchandises provenant de Bali.

Une cinquantaine de prahous volants des Bouguis, une douzaine de Sambaoua, et vingt d'une partie de Célèbes fréquentent encore Bali chaque année, ainsi qu'une vingtaine de Singhapoura; les cargaisons de ceux-ci sont les plus riches; entre autres objets, elles y laissent annuellement vingt à vingt-deux caisses d'opium.

Quoique appartenant à la même famille, la langue des Balinais diffère de celle des Javanais. L'arrangement des lettres de l'*aksara* ou alphabet n'est pas semblable; ils omettent l'une de celles nommées le *dodesar,* ou grand D. Ils ne marquent pas la fin des mots comme les Javanais; ils font sonner des lettres qu'ils appellent l'*aksara-panghi,* et qui, chez les autres, sont à moitié muettes. La langue balinaise présente à la fois du madouresi, du malais et du javanais. Celle que l'on parle à la cour des radjahs se rapproche du bahasa-dalam (langage de la cour), ou du kawi (vieux langage des Javanais).

De même que dans l'Inde, les livres sont écrits sur des feuilles de palmier, avec cette différence qu'ils sont entaillés avec la pointe d'un couteau, au lieu d'être gravés avec un stylet de fer. Les lettres sont grossières et peu distinctes, et les fautes et les omissions qu'ils renferment en rendent la lecture presque impossible à un étranger.

La musique ressemble à celle des Javanais, mais elle lui est de beaucoup inférieure.

L'ère des Balinais est appelée *isahia;* chaque mois comprend trente-cinq jours et l'année quatre cent vingt.

Ce qui distingue surtout Bali de Java, c'est que la réforme islamite ne paraît pas y avoir été adoptée. A peine trouve-t-on dans la contrée une centaine de mahométans; les naturels sont, en général, bouddhistes ou brahmanistes. Ces derniers ont une grande vénération pour Brahma qu'ils considèrent comme le dieu du feu; après celui-ci ils placent Vichnou, qu'ils disent présider aux rivières; la troisième place est assignée à *Ségara*, le dieu de la mer[3]. Mais la majorité des habitants de Bali suivent le culte de Chiva, qui est leur grand dieu ou Mahadeva; ils l'adorent sous le nom de Pramou Chiva (seigneur Chiva), ainsi que sous les noms indiens de Kala, Antapati, Nilakanta, Djagat-Nata. Ils désignent leur culte par les mots suivants : *Ong, Chiva, Chatour, Benja*, c'est-à-dire : adoration à Chiva aux quatre bras. Les sectateurs de Chiva sont, de même que dans l'Inde, divisés en quatre grandes castes; il ne peut y avoir de mariage qu'entre les personnes d'une même caste. Les Balinais parlent aussi de Râma qui sortit d'une île au confluent du Djemnah et du Gange, et on remarque

[1] *Prahous* est le véritable nom de ces navires que quelques voyageurs nomment à tort *pros*.

[2] Ou roupie du Bengale; elle équivaut à 2 francs 50 centimes.

[3] Dans la langue de Java et de Bali, le mot *segara* signifie la mer.

dans un de leurs temples une image de *Ganésa* et une statue de *Dourga* assise sur un taureau. La vache est respectée des principales castes, qui ne mangent pas sa chair, ne portent point sa peau, et ne font rien qui puisse lui causer le moindre mal. Toutefois une partie des habitants mangent toute espèce de viandes. Les institutions des castes sont appelées Chatour-Jalma; les castes *Soudras* et *Veissias* sont les deux privilégiées. Les brahmanes, traités avec le plus grand respect, sont les dépositaires de la justice; ils déclarèrent à M. Crawfurd qu'ils n'adoraient aucune idole de la mythologie hindoue. Les princes qui conquirent l'île de Lombok appartenaient à la caste des marchands. Les sacrifices de veuves ou *suttics* de l'Inde sont en usage à Bali.

Il existe encore à Bali une cinquième classe appelée *Chandala;* elle est *impure* et habite l'extérieur des villages. Les potiers, teinturiers, marchands de cuir et de liqueurs fortes, et les distillateurs font partie de cette classe.

La métempsycose a encore des sectateurs parmi les Balinais et ils croient aux bons et aux mauvais génies; les premiers sont appelés *devas;* les mauvais esprits sont désignés sous le nom de *djinns.*

Les Balinais sont plus blancs, plus grands, plus musculeux, plus intelligents que les Javanais, mais ils sont en revanche plus sauvages et plus insociables.

La polygamie est une de leurs coutumes. Celui que désire épouser une jeune fille paye au père une somme qui peut être regardée comme un prix d'achat. Si le prétendant n'est pas assez riche pour acquitter la somme, il se met au service de son beau-père et lui vend son travail jusqu'à l'extinction de sa dette.

Ces peuples ont un code civil (*digama*) et un code criminel (*agama*) qui sont interprétés par des juges. L'individu coupable de vol est poignardé avec le kriss; un supplice qui équivaut à celui de la roue est le prix de la trahison ou du meurtre; les membres du patient sont dépecés avec une hache. Les biens des condamnés sont acquis aux chefs et aux juges. Les sentences rendues par les juges doivent être confirmées par le radjah.

Les cases des Balinais rappellent les habitations hindoues; elles sont construites en terre et entourées de briques cuites ou non cuites.

On trouvera des renseignements précieux et intéressants sur Bali dans notre ouvrage sur les *Cérémonies religieuses de tous les Peuples.*

ILE DE SOUMBAVA OU SUMBAWA.

L'étendue de cette île est de 180 à 190 milles en longueur et 140 en largeur. Elle est séparée en deux parties par une baie profonde, et divisée en plusieurs États dont les principaux sont ceux de Bima, Dompo, Tomboro, Pekat, Sangar et Sumbawa; à l'exception de ce dernier, tous ces États secondaires sont vassaux de la Compagnie hollandaise. Le district de Bima, à l'extrémité orientale de l'île, est le plus puissant; il renferme du minerai d'or, de fer et de cuivre, et est traversé du nord-ouest au sud-est par une chaîne de montagnes couvertes de forêts impénétrables. La capitale de ce district est Bima, résidence d'un sultan qui prime sur les autres États et garde en outre la souveraineté de l'île de Maugaray et sur la partie occidentale de Florès. Dans le district de Tomboro, on trouve le fameux volcan de Tomboro qui, lors de son éruption, en 1815, fit périr un cinquième de la population; les cendres furent portées à 100 lieues du cratère, dans la portion sud-est de Java, et la détonation fut entendue à Soumâdra, distante de 235 lieues. Puis trois colonnes de feu s'élevèrent et de longs

GUERRIER DE L'ILE SOLOR.

ruisseaux de lave sillonnèrent les flanes de la montagne. Un vent violent s'éleva alors et enleva dans l'espaee les arbres, les hommes, les animaux et les eabanes; la mer, quittant son lit, inonda les champs et renversa les maisons. Après eet affreux désastre, une famine vint accroître les malheurs de eette contrée; ee fléau fut si terrible que la fille du radjah mourut de faim, et le père fût mort lui-même si le résident ne lui eût fait parvenir quelque nourriture. Depuis lors, Soumbava n'est guère qu'un désert couvert de ruines. Cependant on tire encore de eette île appauvrie du riz, des arachides ou pistaches de terre, de la eire et des ehevaux.

ENDÉ OU FLORÈS, SANDANA ET SOLOR.

L'île de Florès, ou plutôt Endé, a 200 milles de long sur 42 à 50 de large; elle est située à l'est de Soumbava, et l'intérieur en est peu eonnu. La partie oeeidentale de l'île est dépendante du sultan de Bima. Les Portugais y possédaient Larentouka, village peuplé presqu'en entier de chrétiens, et qu'ils paraissent avoir abandonné. Le volean de *Lovotivo,* par sa position élevée, semble être un phare lumineux placé exprès pour éelairer le détroit de Florès. Les Bouguis, qui refusent de reeonnaître les Hollandais pour suzerain, ont, sur la eôte méridionale, un beau port d'où ils exportent des eselaves, de l'huile de eoco, de l'écaille, du bois et une cannelle commune. Le reste de l'île est partagé entre plusieurs petits États indépendants.

Sandana, appelée aussi Sumba, *Sandal-bosch* ou *Sandal-wood* (bois de sandal [1]), est une petite île qui fournit du bois de sandal, du eoton, des buffles, des ehevaux, des faisans et le *jaar-vogel* (oiseau à années), ainsi nommé par les Hollandais parce que son âge est facile à reeonnaître au nombre de boutons qui poussent sur son bec. Cette terre est peu connue; les naturels, d'humeur triste et mélancolique, sont de haute taille, mais mal faits. Ils ont pour armes des piques, des boueliers et des sabres qu'ils manient avee adresse.

Voisine de Florès, la petite île de Solor est montagneuse et stérile; ses produits ne eonsistent guère qu'en bambous et en nids d'oiseaux. Mais les habitants du littoral, négociants adroits et habiles marins, s'enrichissent par le eommerce d'huile de baleine et d'ambre gris que leur fournit le *woord-kaper,* espèee de baleine qui se pèehe sur les eôtes de l'île. Ils échangent ees objets eontre des dents d'éléphant, des étoffes de soie et du fer. La religion professée par le plus grand nombre de ees insulaires est le mahométisme. On trouve à Solor quelques kangarous d'Arrou.

ARCHIPEL DES MOLUQUES [2].

Ce vaste et riehe arehipel, bouleversé par les tremblements de terre et les éruptions volcaniques qui l'ont ravagé et le ravagent eneore, a été divisé en trois groupes pour en faciliter la deseription : eelui d'Amboine, eelui de Banda et celui de Guilolo.

[1] Cette dénomination est vraisemblablement empruntée aux Malais qui nomment encore cette île Tchindana.

[2] Ce nom signifie *royales,* du mot arabe *melek* (roi).

GROUPE D'AMBOINE.

Ile d'Amboine. — Ce groupe se compose de onze îles dont celle d'Amboine est la principale et le chef-lieu. Elle est également la résidence du gouverneur général des Moluques, lequel est placé sous la domination hollandaise. La population est de 50,000 âmes.

Le climat est plus sain et plus agréable que ne l'est ordinairement celui des contrées situées entre les tropiques. Le sol y est en partie rocailleux et aride, et convient aux girofliers qui y viennent en grand nombre. Les parties marécageuses sont, en général, affectées à la culture du sagoutier (*metroxylum-sago*). On cultive plusieurs espèces de litchis, parmi lesquels on rencontre le ramboutan des Malais, l'*elocarpus monogynus* dont les fleurs présentent de gracieux festons; l'agave, le roucouyer et l'heritiera. Les rivages de cette île ont pour bordure le beau laurier culilaban qui donne une huile aromatique très-recherchée. On trouve encore l'oranger, le papayer, l'arbre du henné, l'acanthe, le bel *abroma augusta*, la carmanthine, le tournesol et beaucoup d'autres plantes. Mais la culture principale est celle du giroflier dont la récolte donne ordinairement un produit d'environ 3,000 francs.

Parmi les animaux, nous citerons le phalanger, le lézard volant, le papillon agamemnon aux magnifiques ailes, et le *cancer cuminus*, sorte d'écrevisse. La mer est peuplée de coquillages brillants, de poissons rares et de crabes singuliers.

La ville d'Amboine (Amboun) est située au fond d'une baie profonde, qui pénètre jusqu'à 10 lieues dans les terres et partage l'île en deux presqu'îles. Les rues sont larges et régulières; les maisons, en briques, rappellent la propreté hollandaise. Le fort Vittoria, bâti par les Portugais et restauré par les Hollandais, est, après Batavia, le plus important de l'Océanie hollandaise. La population, qui est de 12,000 habitants, se compose d'Européens, de Malais et de Chinois qui vivent dans la même ville sans presque se mêler; quelques mariages entre Chinois et Malais, quelques croisements d'Européens et de jolies Malaises viennent de temps à autre faire exception. Et cependant, malgré ce contraste d'origine, de religion et de mœurs, Amboine est facile à gouverner, et la loi, instituée par le flegme hollandais, est reçue et suivie avec calme et sans récriminations!

Un notable de cette île a écrit, en malais, l'histoire d'une partie de ce pays; cette histoire fait connaître beaucoup d'usages anciens et poétiques que la sévérité du culte de Calvin et celle des ministres hollandais ont fait disparaître aujourd'hui. Les Amboinais ont des chansons très-spirituelles.

Les *maté* [1] que l'on rencontre dans les campagnes d'Amboine sont de petits hangars en bambou, couverts de folioles de nipa et qui renferment les restes des indigènes : il est défendu de les toucher et même de s'en approcher. Cette interdiction rappelle le *tabou* des Polynésiens.

Ile de Céram ou Sirang. — Cette île est la plus grande des Moluques après Guilolo; elle dépend en grande partie du sultan qui est vassal des Hollandais; son pic, élevé de 8,000 pieds de France au-dessus de la surface de la mer, l'a rendue célèbre. Les ports principaux sont Saoua et Ouarou. Près de Saoua, à Atiling, les Hollandais ont, il y a peu d'années, établi un poste. Les gorges des côtes méridionales, depuis Eupapes

[1] Ce mot signifie *mort*.

GUERRIER DE L'ILE SAWOE.

jusqu'à Kelamari, renferment le casoar des Moluques. Les habitants des côtes sont Malais; ceux de l'intérieur sont des Alfouras presque noirs. De même que chez les Dayas de Bornéo, ces derniers ont l'horrible coutume d'exiger cinq ou six têtes d'ennemis pour prix des faveurs d'une belle.

Ile de Bourou.—L'une des plus grandes du groupe, l'île de Bourou est remarquable par la belle baie de Cayeli, où habite, dans un petit fort, un sous-résident hollandais. Elle fournit des buffles, des babiroussas, des perroquets, des loris et des volailles; du bois de fer, du teck; le cayou-pouti dont les feuilles produisent l'huile fameuse qui porte ce nom, l'ébénier vert, etc. L'aspect de cette île est pittoresque; son pic a 6,528 pieds d'élévation. Les habitants sont aussi des Malais et des Alfouras; les premiers peuvent être comptés parmi ceux de ces peuples qui aiment la danse avec le plus de passion. Il y a aussi quelques Chinois.

La petite île Amblou semble être un satellite de Bourou.

Iles Timor, Ombay, Timor-Laout, etc. — 100 lieues du nord-est au sud-ouest, 20 lieues de largeur moyenne et 1,625 en superficie, telle est l'étendue de l'île Timor (Orient), située vers la partie la plus méridionale de la Malaisie, à une distance presque égale des îles de Sounda, de l'Australie, de Bornéo, des Moluques et de la Papouasie.

Cette île est pauvre en mammifères, mais assez bien peuplée d'oiseaux; les tourterelles et les perroquets sont les plus communs; c'est de là, dit M. Freycinet, que viennent la jolie colombe kourou-kourou, la colombe Maugé et le colombar unicolor. On y trouve le petit kakatoës blanc, beaucoup plus gentil et plus susceptible d'éducation que la grosse espèce, de même couleur, du port Jackson. On y voit aussi la superbe perruche érythroptère, celle à face bleue que l'on rencontre dans l'extrémité sud-est de la Nouvelle-Hollande et qu'on ne peut conserver longtemps, parce qu'elle est sujette à des convulsions au milieu desquelles elle succombe. On y a remarqué le philédon corbi-calao, du port Jackson; cet oiseau, qui a la langue échancrée et les serres très-fortes, se nourrit de baies. Koupang est la patrie des choucaris verts, des petits drongos et des langroyenos dont le vol ressemble à celui des hirondelles et qui peuvent planer dans les régions élevées durant des journées entières. Les petits oiseaux paraissent se plaire dans les nombreux arbrisseaux de cette île; on cite le pocedda ou calfat, quelques souïmangas, diverses variétés de bengalis, et, sur les casuarinas de la petite île de Kérat, le guêpier à longs brins.

Aux environs de Dieli, d'Adé et de Mantoto, sont des mines d'or et de cuivre qui passent pour être très-abondantes.

Quoique le voyageur doive s'attendre à trouver, par le treizième parallèle, une végétation plus brillante que celle de Koupang, dont le sol est madréporique et schisteux, le règne végétal n'est pas tout à fait sans richesses; il fournit de beau sandal, le teck, le bambou, le cocotier, le tamarinier, le bois de rose, le latanier, dont la feuille est employée à la fabrication des voiles de prahos, l'indigo, le cafier, etc.

Timor est partagée en 63 royaumes imperceptibles, presque tous vassaux des Hollandais ou des Portugais Quelques radjahs de cette île prétendent descendre du crocodile dont la race féconde infeste les rivières, et ils ne se montrent pas indignes d'une telle descendance.

Après Koupang et Dieli, on ne trouve guère à Timor que des villages parmi lesquels nous distinguerons Babao, Olinama et le port d'Amacary d'où les Hollandais tirent leur bois de construction. Un fait trop curieux pour ne pas être raconté ici se passa au village d'Olinama. Le voyageur Péron et ses compagnons y tuèrent un crocodile, et ce saurien est, ici comme en Égypte, un animal sacré auquel on sacrifie quelquefois une

jeune vierge. On comprend quelle répugnance durent éprouver les naturels à la vue des Français téméraires qui venaient de tuer un de ces animaux auxquels les princes eux-mêmes ne dédaignent pas de faire une offrande lors de leur avénement au trône. Péron rapporte qu'après leur expédition les Timoriens les fuyaient comme impurs.

« Le roi de ce district nous attendait, dit ce voyageur, et du plus loin qu'il nous vit, il envoya un de ses officiers pour nous faire déposer sous un arbre, assez loin de son habitation, le fardeau sacrilége que nous escortions. Nous fûmes surpris de voir tous les curieux dont nous avions été entourés les deux jours précédents s'éloigner de nous avec précipitation. Le radjah lui-même, quoiqu'il nous accueillît avec sa bonté ordinaire, ne voulut pas nous approcher, que préalablement nous ne fussions purifiés; il nous le fit entendre, en nous montrant du doigt une auge creusée dans un tronc d'arbre, où nous devions entrer pour recevoir les ablutions d'usage. Cette cérémonie ne nous plaisait guère; mais il n'y eut pas moyen de l'éviter. Tous les Malais, hommes, femmes et enfants, formaient un cercle autour de nous; et, malgré les règles de la bienséance européenne, il fallut nous déshabiller tout à fait. L'auge ne pouvant contenir qu'une seule personne, nous y passâmes, M. Lesueur et moi, successivement : deux esclaves apportèrent de grands vases remplis d'eau, et nous les vidèrent sur la tête; nous reçûmes ainsi chacun vingt ablutions. Pendant que cela s'exécutait, un Malais se servit d'un long bambou pour enlever nos hardes et les porter, sans y toucher autrement, dans le bassin d'une fontaine voisine. Lorsque nous fûmes ainsi suffisamment purifiés, le radjah nous fit donner de grands pagnes du pays, dont nous nous vêtîmes. Dès ce moment, tout le monde nous approcha sans crainte, et, chacun plaisantant sur notre nouveau costume, se faisait un plaisir de nous appeler *orang malayou* (hommes malais). »

Après cette purification, on les fêta comme d'habitude, en les régalant de fruits d'arek, en les parfumant d'essence, d'huile odorante, de benjoin et de poudre de sandal; en les obligeant à mâcher le *kakioudet*, qui donne à l'haleine une odeur suave.

Ce que l'on sait de l'histoire de cette île n'est que la chronologie des gouverneurs européens. Les Portugais qui y étaient arrivés au XVII^e^ siècle, en restèrent les maîtres jusqu'en 1613, époque à laquelle une escadre hollandaise les chassa de Koupang. Les anciens possesseurs formèrent alors un établissement à Lifao, le transportèrent à Dieli, et établirent en même temps les succursales de Batou-Godi et de Canatouti. En 1801, les Anglais firent à la Hollande ce que celle-ci avait fait au Portugal, c'est-à-dire qu'ils s'emparèrent du comptoir de Koupang; mais la population métisse qui domine à Timor massacra les soldats de la Grande-Bretagne. Ils la reprirent en 1811, mais la paix de 1814 la leur fit rendre.

La forme du gouvernement a quelque chose de féodal et offre en même temps une apparence d'égalité républicaine dans l'administration de ces petits États. Parmi les radjahs, ceux qui sont sous la dépendance des Européens ont des pouvoirs subordonnés à des formes imposées par les Hollandais, et s'ils cherchent à éluder, le résident les fait saisir et les envoie à Batavia. Le signe public du vasselage est un tribut annuel levé avec pompe. Une fois ce devoir accompli, les radjahs peuvent se faire leur propre part, en prélevant sur les récoltes de leurs sujets une valeur en nature. Malgré cela, ils semblent plutôt les compagnons que les maîtres de leurs administrés, et ils ne se distinguent du peuple que par quelques ornements de peu de prix, une robe d'indienne à fleurs et une case mieux construite.

Les radjahs de l'intérieur sont plus absolus que les autres; ils ont droit de mander leurs sujets devant eux quand bon leur semble. Ils administrent la justice et infligent les

GUERRIER DE TIMOR. (AMFOANG.)

(Océanie.)

peines sans l'intervention du résident; mais dans certains États les chefs ne peuvent rendre ces sentences sans le concours des grands.

Dans la coutume ordinaire le fils succède au père; cependant les changements de règnes occasionnent presque toujours des troubles. Dans certains États, les femmes, à défaut d'héritiers mâles, sont habiles à succéder. Chaque royaume a ses trésors qui consistent en argent ou en pierres précieuses; on les expose, dans les jours de solennité, à la vénération publique, et, comme le peuple pense que si une seule pièce de ce trésor venait à manquer il en résulterait de grandes calamités pour le pays, on ne les enferme jamais : elles sont placées au milieu de l'habitation royale, dans de grandes armoires ouvertes.

Le roi de Koupang habite l'île Simao dont il est le souverain ; le chef de l'État d'Ayouanoubang est un très-mince roitelet qui s'intitule ridiculement empereur. Les tribus des Bellos sont vassales des Portugais; celles des Vaïkenos sont placées sous la domination hollandaise. Le plus puissant de tous ces souverains est le roi de Véalés dans les États de Vaïkenos.

La ville de Dieli, située au nord-est, possède un fort et un port, et appartient aux Portugais. On lui donne 2,000 habitants. Le canton d'Oukoessi, sur la côte septentrionale, est occupé par une colonie de métis portugais, mêlés d'indigènes.

Dans la partie méridionale de la baie de Koupang est la ville de ce nom, qui a un port franc, un fort nommé Concordia et dont les Hollandais sont propriétaires.

L'histoire de cet archipel, avant l'arrivée des Portugais, offre un caractère fabuleux qui doit inspirer de la défiance. Tout ce qu'on peut dire de certain, c'est qu'en 1250 une colonie de Guilolo vint s'établir à Ternate, où elle fonda une dynastie dont Chico fut le premier roi. Après lui vinrent, en 1277, le roi Poit; en 1298, Kalabata; en 1304, Komala, qui fut conquérant; en 1317, Paharanga-Malamau; en 1322, Sira-Aarif-Malamo; Paji-Malamo, assassiné en 1332; Schah-Alem et quelques autres, jusqu'à Molomat-Chaya, qui soumit les îles Xoulla. En 1372, Komala-Bulou rétablit la succession directe violée avant lui; il devint le plus puissant roi des Moluques; ses successeurs furent Gasi-Bougouna II, en 1432, et, en 1465, Marhoun, qui embrassa la foi mahométane. C'est vers cette époque que les Chinois, les Malais, les Javanais fréquentèrent Ternate et entreprirent le commerce des épices. En 1486, Zainaleldyn fit la conquête de Bourou, Amboine et Ceram.

Vers ce temps l'histoire des Moluques se mêle à celle d'Albuquerque et des navigateurs portugais. En 1500, Buyang-Allah monta sur le trône; il encouragea les progrès de la civilisation. La reine régente de Ternate, et Almanzor, roi de Tidor, se disputèrent la gloire de conquérir un fort gardé par des Portugais; la première fit quelques tentatives; mais Brito, chef de l'escadre portugaise, lui retira la régence en 1527. Le jeune prince, son pupille, fut proclamé roi de Ternate; mais, plus tard, accusé de sorcellerie par son oncle, il trouva la mort en cherchant à s'évader par une fenêtre. Le peuple se refusa alors à approvisionner le fort des Portugais, et Menezes, commandant la flotte portugaise, s'empara de trois chefs ennemis, fit couper la main droite à deux d'entre eux, et dévorer le troisième par deux énormes chiens; puis, sous le prétexte d'une conspiration, il fit exécuter le régent de Ternate. Exaspérés par ces vengeances, les indigènes bloquèrent le fort et affamèrent la garnison. La chronique portugaise prétend que les Européens remportèrent alors une victoire éclatante sur 30,000 indigènes, victoire qui ne leur coûta que la perte d'un esclave. Après cet événement, qui eut lieu en 1537, ils envoyèrent dans l'Inde le sultan de Ternate qui fut converti au christianisme et revint ensuite dans son pays. Envoyé à Goa, capitale de l'Inde portugaise, en 1544, Aciro, roi de Ternate, remonta sur le trône en 1559, et mourut 11 ans

plus tard, assassiné dans sa maison par Lopez de Mosquita, gouverneur des Moluques lusitaniennes. Effrayés de ce crime, les indigènes, sous la conduite de Baber-Oullah, fils de la victime, se retirèrent dans les montagnes, et, en 1581, leur nouveau roi Bah-Oullah parvint à expulser les Portugais, et soumit l'île de Butoung, après avoir, l'année précédente, visité Mangkassar, et invité les natifs à embrasser l'islamisme.

C'est vers cette époque que les Hollandais parurent dans l'Inde. Tour à tour vainqueurs des Portugais et des Anglais, ils obligèrent, en 1620, le roi de Ternate à se rendre à Batavia pour y signer un traité par lequel il s'engageait à extirper de son île les muscadiers et les girofliers. Le roi de Tidor dut également se soumettre à cette mesure. Pour prix de ce sacrifice on accorda au premier une pension de 70,000 livres, au second une pension de 13,000 livres.

En 1796, les Anglais, au nom du *staathouder,* s'emparèrent de toutes les Moluques; toutefois Ternate ne se rendit qu'en 1811. A la paix de 1814, les Hollandais rentrèrent dans leurs possessions, et Ternate, après avoir dominé, aux XIV^e^ et XV^e^ siècles, la plupart des îles de ce vaste archipel, voit chaque jour diminuer sa puissance. Cependant, quoique soumis aux Hollandais dont il est vassal, le sultan de cet État exerce encore sa domination sur une partie des îles Guilolo et Célèbes, et sur celles de Mortaï. Différents peuples, et même quelques peuplades du nord de la Papouasie, lui payent des tributs.

Les Timoriens sont bien faits, vigoureux, noirs ou cuivrés, avec les cheveux laineux, et teints en roux ou en noir. Les deux sexes ont le nez aplati par suite d'une pratique exercée sur les enfants aussitôt leur naissance. L'habillement des indigènes consiste en deux pièces de toile blanche, longues de quatre à cinq pieds et larges de deux, bordées de rouge, brodées sur les bords chez les riches, et, comme preuve de grand luxe, accompagnées parfois de toile peinte et de deux mouchoirs autour de la tête. Le *nec plus ultra* de la parure consiste en plaques d'or et d'argent et en bracelets faits d'une coquille qui imite l'ivoire par la couleur. Dans les grandes cérémonies les rois et les grands posent sur leur tête un morceau d'or en demi-lune. Les femmes de ces derniers se montrent rarement en public; elles se distinguent par les bracelets d'or et d'argent, et les colliers de coraux dont elles ornent leurs bras et leurs jambes. Presque toutes les parties de leur corps sont marquées ou tatouées de petits points noirs en forme de fleurs pratiqués avec un instrument pointu trempé dans l'indigo. Dans leurs maisons, les femmes s'enveloppent d'une ample pièce de coton qu'elles tournent autour de leurs reins; leur sein est à découvert et elles ne se vêtent autrement que pour sortir. Les hommes du peuple ont les cheveux retenus par un mouchoir; ils portent un pagne qui leur laisse habituellement le buste nu. En cas de pluie ils drapent sur leurs épaules un autre pagne. Les vassaux immédiats des Hollandais portent une longue redingote à l'européenne.

La polygamie est admise à Timor; on vend, comme dans les contrées mahométanes, les filles moyennant une somme en monnaie ou une valeur en nature. Les mariages ont lieu sans de grandes formalités : la demande faite et le prix arrêté, on tue un animal dont les entrailles sont consultées, et si les augures ne sont pas contraires, le mariage se conclut. Si les stipulations convenues ne sont pas remplies par le gendre, le père a le droit de reprendre sa fille et les enfants issus de cette union. La jeune fille est libre, maîtresse d'elle-même, et l'on se montre très-accommodant à l'endroit de ses faiblesses, mais une fois mariée, elle est sage et n'a d'ailleurs que peu d'occasions de commettre une infidélité.

La sobriété et la patience distinguent les Timoriens; même dans leurs plus longs voyages, ils ne se nourrissent que de maïs rôti et pilé. Mais s'ils se contentent de repas

HÉRAULT DE TIMOR.

aussi simples, ils offrent aux voyageurs ce qu'ils ont de mieux. Les Malais du littoral se nourrissent ordinairement de poissons, de volailles, de pores cuits dans l'huile de coco, et assaisonnés d'épices et de piment.

Les funérailles d'un particulier sont simples et courtes, mais il n'en est pas de même de celles d'un roi. Dès qu'ils apprennent la mort de leur prince tous ses sujets se font raser la tête. Ses femmes et ses concubines se tordent les bras, s'arrachent les cheveux et se frappent la poitrine. On égorge des porcs et des buffles et l'on fait des sacrifices publics. Le cadavre, placé sur une table au milieu de l'habitation, couvert de ses plus beaux habits, de plaques d'or, de chaînes et de colliers, reste ainsi pendant deux jours que l'on passe en lamentations. Pendant ce temps, on a coupé dans la forêt voisine un énorme tronc d'arbre dans lequel on creuse un espace suffisant pour que le cadavre y puisse entrer avec tous ses joyaux. Lorsque le corps et les accessoires y ont été renfermés, on bouche l'ouverture avec de la gomme, et l'on transporte cette espèce de momie dans une maison du voisinage où elle demeure jusqu'à ce que l'on ait ramassé assez d'argent pour subvenir aux funérailles, tellement coûteuses que l'on voit assez souvent des souverains rester dans leurs troncs de bois pendant plusieurs années. Enfin, lorsque la somme est réunie, la cérémonie commence. Les rois voisins y envoient leurs femmes pour pleurer et veiller auprès du cercueil, avec les femmes du défunt. Après une altercation assez courte entre les femmes qui prétendent conserver le cercueil et les porteurs qui veulent le charger sur leurs épaules, le corps est déposé dans son tombeau, le visage tourné vers l'orient, quelquefois debout, d'autres fois couché, le tombeau étant en forme de puits. Auprès de la sépulture on laisse du riz et du pinang, puis on immole quelques animaux. La cérémonie se termine par des cadeaux aux assistants; ils se composent de riz et de maïs pour le peuple, et de plaques d'or pour les chefs. Les agents de la Compagnie hollandaise ont coutume d'assister à ces funérailles.

Avant d'entreprendre une guerre, les naturels sacrifient des animaux dont ils consultent les entrailles. Ils entrent ensuite en campagne en poussant de grands cris et en soufflant dans des cornes de buffle. Ils ont une avant-garde composée de guerriers qui s'enveloppent de peaux de bouc à longs poils noirs; ces guerriers ou *orang braani* sont faciles à distinguer en ce qu'ils portent des grelots dont le nombre représente la quantité de guerriers qu'ils ont tués. Les hostilités commencent par le pillage et le meurtre. Lorsque les hommes d'un parti ont coupé un certain nombre de têtes, ils dansent autour en chantant et s'interrompant pour leur demander ce qui les rendit leurs ennemis. Quelques auteurs prétendent que, dans ces occasions, ils se livrent au cannibalisme. Quoi qu'il en soit, après ces orgies, ils sacrifient des animaux aux mânes des ennemis qu'ils viennent d'immoler, et font sécher leurs crânes qui servent d'ornements à leur maison commune, vaste habitation couverte, située près de celle du roi, et revêtue en temps de guerre d'un mur d'épines et de pointes qui la défend contre toute tentative ennemie.

Le croisement des Européens avec les indigènes a produit la race des métis, dont le teint varie selon le degré du mélange, et qui forme la classe la plus riche et la plus civilisée. Timides au premier abord, les métis sont doux, bons, hospitaliers, d'humeur égale, et ils ont un cœur aimant. Livrés aux soins d'esclaves malais, leur éducation se borne à savoir lire, écrire et faire valoir leurs capitaux. Leurs demeures simples et commodes n'ont que la propreté pour luxe, mais elles sont entourées d'arbres, partagées en plusieurs pièces et quelquefois pourvues d'eau courante. Le chef de la maison, accroupi sur des nattes, passe sa journée à fumer ou à mâcher le bétel, tandis que la femme et les enfants, assis autour de lui, confectionnent de petits ouvrages en feuilles de latanier ou en paille de riz.

L'industrie des Timoriens consiste presque tout entière dans la construction des *champans* ou *sampans*, bâtiments frêles qui, parfois, sombrent sous le vent, et qui, cependant, peuvent porter jusqu'à 100 tonneaux. Les ancres sont en bois, les bouées en bambou, les câbles en rotin ou en crin, les cordages également en crin ou en filaments de coco. Leurs prahos, plus petits, sont aussi plus solides que ceux de leurs voisins; ils en ont de pontés et de non pontés. La voile, de forme trapézoïde, faite avec la feuille du latanier, est suspendue à un mât de bambou. Les rames en longs bambous se terminent par des disques en bois d'un pied de diamètre; elles servent d'auxiliaires en cas de calme, et quand le prahos serre le vent. Leurs pirogues, avec ou sans balanciers, ressemblent à celles de plusieurs peuples polynésiens. Leur rapidité est telle qu'elles ont reçu des Européens le surnom de *volantes*.

Des haches et des couteaux européens sont employés par ces indigènes pour confectionner tous ces objets. Ils se servent aussi de sabres et de piques, et connaissent l'usage de la poudre. Ils fondent l'or et en fabriquent de grands anneaux pour leurs femmes. Ils fabriquent encore des vases en terre, des nattes, des oreillers rembourrés de coton ou de ouate, et des étoffes grossières dont ils s'habillent.

L'île Simao est dépendante du radjah de Koupang dont elle était autrefois la résidence. Elle a une source dont l'eau vitriolique et ferrugineuse a la propriété du savon et blanchit le linge.

Entre cette île et Timor, on trouve la petite île de Poulo-Kambing (l'île aux cerfs); elle a des eaux sulfureuses et une plante qui paraît avoir quelques vertus médicales.

Rotti ou Rottie, au sud-ouest de Koupang, a 9 milles de long sur 2 $^1/_2$ de large. Les hommes de Rottie, plus dépravés que les insulaires de Timor, sont aussi plus braves, plus entreprenants et plus beaux que ces derniers. Ils sont les Lesghiens de la Malaisie comme leurs femmes en sont les Circassiennes. La réputation de beauté de celles-ci est telle qu'elles sont recherchées pour peupler les harems de Java, Soumâdra, etc. Ces naturels ont en grande considération une liqueur fermentée qu'ils nomment *laro* et qui, selon eux, est un puissant aphrodisiaque. A la chair de buffle et de porc ils mêlent comme boisson le sang de ces animaux.

Les petites îles Savou sont au nombre de trois : Savou, Benjoar et le Nouveau-Savou. La meilleure baie de la grande Savou est celle de Timor. On remarque que les indigènes sont non-seulement idolâtres et qu'ils s'arrachent la barbe, de même qu'une partie des Océaniens, mais encore qu'ils ont coutume de se tatouer comme les Polynésiens. Les radjahs de ces trois îles, ainsi que de l'île Rottie, sont vassaux des Hollandais.

Sabrao, entre Endé et Timor, est régie par un sultan dont la résidence est la petite île Andinara. Nous citerons aussi Lonblem, gouvernée par des radjahs indépendants; Panter et Ombaï, dont les habitants sont barbares et même anthropophages.

Nous donnerons sur Ombaï les renseignements suivants, extraits d'un *Voyage autour du Monde;* ils offrent un intérêt d'autant plus grand que l'on n'a encore recueilli aucun détail sur les naturels de cette île.

« Le 2 novembre, à 11 heures du matin, M. de Freycinet envoya son canot à terre sur l'île Ombaï; il en confia le commandement à M. Bérard : MM. Gaudichaud, Arago et moi nous fîmes partie de cette expédition; Andersons, second chef de la timonnerie, qui parlait un peu la langue anglaise, vint avec nous. A midi et quart, nous vîmes beaucoup de petites alouettes de mer, plusieurs hirondelles; nous aperçûmes auprès du rivage quelques hommes dans une pirogue. Pendant que M. Arago faisait le croquis d'une partie de la côte, qui offrait un aspect basaltique, nous considérions des marsouins, nageant, sautant, bondissant par bandes de quinze ou vingt; c'était un spectacle fort amusant de les voir tourner sur eux-mêmes, se précipiter les uns sur les

NATUREL DE L'ILE ROTTI.

autres, ou s'élancer hors de l'eau avec des culbutes et des gambades les plus singulières. Notre embarcation les approcha, et aussitôt ils s'éloignèrent. A une heure après midi, on sonda par 15 brasses et demie : fond de sable fin et noir; quelques minutes après, on sonda de nouveau par 19 brasses. Nous mouillâmes à une heure dix minutes sur un fond de pierre volcanique et de corail.

» Un des Malais qui étaient sur la côte prit l'amarre envoyée à terre, et fit des efforts pour haler le canot; munis de nos armes et de plusieurs objets d'échange, nous nous dirigeâmes vers une troupe d'indigènes fort tranquillement assis sous les grands arbres qui bordaient la côte. Nous demandâmes à parler au radjah. Après quelques instants d'hésitation, et après avoir conversé entre eux, ils nous désignèrent un vieillard de la troupe, nommé Sieman. Pour nous rendre ce chef favorable, nous lui fîmes quelques présents, et M. Bérard lui offrit un collier de verre, en s'informant s'il était possible d'avoir des poules en échange de nos couteaux, *satou ayam, satou pissou ;* ils nous firent comprendre qu'ils avaient fort peu de volailles, ce dont nous fûmes bientôt convaincus par nous-mêmes. Ils hésitèrent à nous indiquer le chemin de leur village, nommé Bitoca; quelques-uns même nous témoignèrent leur répugnance à nous y voir aller. Nous nous avançâmes sous les arbres, suivis d'une trentaine d'entre eux, tous armés d'arcs, de flèches et de kriss; plusieurs avaient l'air guerrier, et ne paraissaient pas redouter nos armes : leur contenance, incertaine à notre égard, pouvait faire craindre qu'ils ne méditassent des projets sinistres. Après avoir examiné avec attention les cuirasses et les boucliers que nous vîmes suspendus à des arbres, nous invitâmes les Malais à s'en revêtir, ce que deux d'entre eux firent aussitôt, l'un se mit dans une position favorable pour être dessiné; l'autre nous donna le spectacle d'un combat singulier. Celui-ci, armé de son arc, se mit en devoir de lancer des flèches, et nous dit, d'une manière très-expressive, qu'il en tirerait un très-grand nombre dans le temps que l'on mettrait à charger un fusil; il se jeta à terre, et se couvrit de son bouclier pour être à l'abri des coups que son adversaire devait lui porter. Lorsque l'emploi de toutes ces flèches eut rendu son arc inutile, il tira son kriss; le bouclier d'une main et cette arme d'une autre, il s'élança avec rapidité sur son adversaire, et parut lui porter des coups terribles. Tous ces mouvements étaient impétueux et assurés, son œil étincelait, on eût dit qu'il ne respirait que les combats. La cuirasse dont il était revêtu, nommée *ban-ou*, faite de peau de buffle, ressemblait assez grossièrement aux chasubles de nos prêtres : elle était percée au milieu pour le passage de la tête; en avant et en arrière des deux pans de cette cuirasse il y avait des coquilles de l'espèce des petites porcelaines, disposées horizontalement; les plus grandes coquilles étaient à la partie inférieure. Chez quelques-uns, on remarqua des morceaux d'or ou d'ivoire, taillés en forme de dents. Les pans des cuirasses descendaient jusqu'en bas du dos. Le Malais dessiné par M. Arago portait son bouclier à droite et en arrière (il était gaucher); c'était un long morceau de peau de buffle desséché et dépouillé de tous ses poils; il avait la forme d'un carré long, le couvrait jusqu'au mollet, et présentait une échancrure supérieure; on le nommait *ban-ou*, comme la cuirasse.

» Leurs flèches étaient terminées par un morceau de bois, d'os ou de fer; elles étaient disposées du côté gauche en éventail, et maintenues par la ceinture du sabre ou kriss. La plupart avaient sur la cuisse droite un grand nombre de feuilles de latanier, fixées à la ceinture; plusieurs de ces feuilles présentaient des ouvertures par où passaient d'autres feuilles plus petites, colorées en rouge et en noir. Dans leurs divers mouvements, le froissement de tous ces objets, joint au bruit de la cuirasse, du bouclier et des petits grelots dont ils étaient ornés, faisaient un tel vacarme, que nous ne pouvions nous empêcher d'en rire, et les Malais eux-mêmes suivaient notre exemple.

» A l'ombre des cajeputiers, arbres reconnaissables à la blancheur de leur écorce, nous nous dirigeâmes vers le village de Bitoca, situé sur une hauteur : deux routes y conduisaient; les jaloux Malais nous engagèrent à suivre la plus longue, qui était à gauche, tandis qu'ils nous précédèrent par le chemin le plus court. Je vis dans une case une vingtaine de mâchoires d'hommes, suspendues à la voûte : je témoignai le désir d'en avoir quelques-unes, et j'offris des objets d'échange; on me répondit : *Pamali ;* cela est sacré. Il paraît que ces maxillaires inférieures avaient été arrachées à des ennemis vaincus. Les murailles, les voûtes et les planchers de leurs habitations sont construits avec des feuilles de vacoi, de latanier, de cocotier, et avec des bambous; l'endroit où ils se couchent est élevé de plusieurs pieds sur le sol, disposition que nous avions déjà vue à Babao, sur l'île de Timor.

» Une poule, du miel, des mangues vertes et quelques cocos furent les seuls objets qu'on nous offrit. Nous échangeâmes des couteaux, des colliers et des pendants d'oreilles contre des arcs et des flèches; il nous fut impossible de nous procurer des cuirasses et des boucliers.

» On faisait sécher auprès des cabanes des semences blanches de la grosseur d'une petite amande; elles avaient un goût fort agréable. Nous ne vîmes pas une seule femme : il paraît que les Malais ne nous avaient devancés que pour les faire éloigner. M. Arago fit quelques tours d'escamotage qui les étonnèrent beaucoup. Ils nous assurèrent qu'il n'y avait aucun établissement portugais ni hollandais dans leur île. Les cochons et les chiens sont les seuls mammifères que nous ayons vus à Ombaï : les oiseaux paraissent les mêmes qu'à Timor; ceux que nous aperçûmes étaient des tourterelles grises, d'autres à calotte purpurine, des pigeons ramiers, différentes espèces de corbeaux, dont quelques-uns à tête veloutée et à queue fourchue, des oiseaux grimpeurs, dont le cou est dégarni de plumes et le bec renflé en dessus. Les principaux arbres sont des cocotiers, lataniers, cassiers, manguiers, frangipaniers, cajeputiers, etc. La terre n'est pas cultivée; la végétation est assez active en plusieurs endroits; les produits volcaniques que l'on voit épars çà et là indiquent les révolutions physiques que cette île doit avoir éprouvées.

» Les Malais de l'île Ombaï sont en général d'une taille moyenne; plusieurs sont bien faits et fortement constitués, d'autres ont les membres grêles et paraissent d'une faible complexion; leur teint noir, olivâtre, offre différentes nuances; ils ont la plupart le nez épaté, les lèvres grosses, les dents noircies, et en partie détruites par l'usage du bétel; la membrane buccale d'un rouge vif; leurs cheveux noirs, longs, plats ou crépus, et formant chez plusieurs un vaste toupet en arrière, séparé de la tête par un large ruban d'écorce de figuier et qui ressemble à de mauvais amadou ; quelques-uns ont les cheveux coupés et portent au-dessus du sommet de la tête une espèce d'anneau qu'ils nomment *prêtri*. Plusieurs avaient des cicatrices à la poitrine, aux bras et aux tempes; d'autres des taches dartreuses, blanchâtres, à la figure et à diverses parties du corps. J'en ai vu qui offraient des traces non équivoques de la petite vérole; un d'entre eux nous demanda si nous étions Anglais; il connaissait Timor et Manille; il avait rapporté, nous dit-il, de l'île de Luçon, un miroir qu'il paraissait apprécier beaucoup.

» Je fis à Ombaï la même observation que j'avais précédemment faite à Timor, que les Malais répétaient avec beaucoup d'exactitude et de facilité les mots français qu'ils entendaient prononcer. »

On croit que ces peuples sont anthropophages. A diverses reprises, ils firent prisonniers des matelots qu'on ne revit jamais et que l'on présume avoir été mangés par ces cannibales.

Selon Valentyn les habitants de Noussa-Laout étaient encore anthropophages au siècle dernier. Harouko et Séparoua, petits îlots soumis aux Hollandais, n'ont rien de

RAJAH DE DAO.

remarquable ou sont peu connus. L'île de Manipa renferme la fontaine des Serments, dont l'eau, s'il faut s'en rapporter aux indigènes, donne la gale aux parjures qui oseraient en boire. Dao se distingue par l'industrie de ses habitants qui sont les orfévres et les bijoutiers des îles voisines.

La chaîne du sud-ouest renferme plusieurs petites îles dont nous ne pouvons donner que les noms ; ce sont : Kissii, Motta, Letti, Moa, Dammar, Baber, Sermata, Lakar et Vetter; cette dernière est la plus grande de ces îles et la plus mal peuplée.

Nous citerons dans la chaîne du sud-est les trois îles Keys, abondantes en cocotiers, en orangers, et dont les naturels professent le culte des fétiches, l'onction et l'embaumement des cadavres, comme les Polynésiens. Nous remarquerons aussi la grande Key, où se trouve un gros village nommé Ely, et qui fait un commerce considérable, soutenu par les Bouguis toujours entreprenants autant qu'infatigables.

L'île de Timor-Laout termine cette chaîne et forme, avec l'île de Laarat, une vaste baie où les Bouguis viennent, au retour de la baie d'Arnheim et du golfe de Carpentarie, apporter le tripan ou *bicho do mar,* sorte de polype qu'ils ont été chercher sur ce continent, et recherché des gourmands chinois. Ces deux îles habitées par des peuplades pacifiques et indolentes, n'offrent, malgré leur étendue, que peu d'intérêt.

GROUPE DE BANDA.

Ce groupe est l'un des plus importants et des plus riches de l'archipel des Moluques. Toutes les îles qui le composent, dépendantes du résident hollandais dont le siége est à Nassau dans l'île de Banda-Niera, sont sous la domination d'un sultan qui a envoyé 1,000 Alfouras aux Hollandais pour servir sous leurs drapeaux.

Les trois points importants de ce groupe sont : Banda-Neira, Lantor ou Lonthoir, et Ay ou Poulou-Ay. Ces îles forment avec le Gonnong-Api (montagne de feu) la belle et sûre rade de Banda que défendent les forts de *Belgica* et de Nassau, et ceux de *Hollandia* sur les hauteurs de Lonthoir.

Les habitants de ces îlots ayant été exterminés en 1621 par les Hollandais, des colons européens s'y établirent et se sont partagé le sol. Depuis l'abolition de la traite, le gouvernement dirige sur Banda les indigènes condamnés au bannissement et qui remplacent les esclaves.

La fortune de Banda est due au privilége de l'exploitation des noix muscades dont on fait annuellement deux récoltes. La récolte moyenne par année est de 530,000 livres de noix muscades (*boua-pala*) et de 150,000 livres de macis (*kambong-pala*).

Nassau, petite ville à laquelle on donne environ 1,000 habitants, est le chef-lieu de Neira-Banda. La population de tout le groupe ne va pas au delà de 6,000 individus.

Quoique l'île Rosingain appartienne à ce groupe, nous n'en parlerons point; depuis qu'on a ordonné l'extirpation des muscades elle n'est habitée que par des esclaves libérés qui, dit-on, lui ont donné quelque importance.

GROUPE DE GUILOLO.

Comme Célèbes, Guilolo (*Halamahaira*) est composée de quatre presqu'îles dirigées au sud, au nord et à l'ouest. Le sagou et l'arbre à pain sont des végétaux communs.

Les lieux les plus dignes de remarque sont : Bitjoli, dans la partie soumise au sultan de Ternate; et Galela, dans celle qui est sous la dépendance du sultan de Tidor; chacune a un sous-résident hollandais. L'intérieur est occupé par des noirs; les côtes par des Malais. On évalue la population à 60,000 habitants.

Ternate, Tidor, Motir, etc. La capitale de l'île et du plus ancien royaume des Moluques, Ternate, compte environ 6,000 habitants; elle est bâtie en amphithéâtre sur les bords de la mer. Elle appartient à un sultan mahométan dont le palais ou *dalem* est bâti entre la ville et le fort *Orange*. Cet établissement est important parce qu'il maintient aux Hollandais le commerce exclusif des épiceries, et forme un point militaire propre à conserver leurs possessions dans la Malaisie. La population se compose d'habitants doux et tranquilles parce qu'ils n'ont rien qui stimule leur paresse.

Tidor, plus populeuse que Ternate, avec une ville du même nom, est comme sa voisine sous la dépendance d'un sultan, vassal des Hollandais. De même que Ternate cette île est remarquable par son pic qui a une élévation de près de 600 pieds.

Une partie de Guilolo, l'île Missel, dont la forme est triangulaire, une partie de la côte septentrionale de la Papouasie, ainsi que les îles des Papous dont Salouati et Véguiou sont les principales, dépendent du souverain de Tidor.

Motir et la petite île Matchian sont régies par un sultan vassal des Hollandais. Les habitants de la première fabriquent d'assez belles poteries qu'ils exportent dans toutes les îles environnantes. Cette île offre l'aspect d'un jardin délicieux sur la surface des flots.

Afin de compléter la géographie des Moluques nous devons mentionner Batchian, qui a pour dépendances Tipa, Mia, Mandolli, Taoualli, Obi et Dourma, enfin Ceram-Laout et Gouram qui semblent former une principauté indépendante; Popo, avec son annexe du groupe Bo; Mortaï, l'une des plus grandes de l'archipel, mais à peu près dépeuplée et vassale du monarque de Ternate; Salibabo, groupe que se partagent plusieurs chefs et qui comprend les îles de Tolouri, Salibabo et Kabroang; et pour terminer, Menguis, composée des trois îles Namousa, Karotta et Kakarlank. Ces trois dernières, bien que circonscrites dans l'archipel compliqué des Moluques, sont tributaires du sultan de Maïndanao (îles Philippines).

Les Moluques pourraient devenir une des plus riches pêcheries de cachalots, cétacé qui abonde dans la mer située entre cet archipel, les îles Timor, Timor-Laout, Arou, et l'Australie septentrionale. Selon Crawfurd, les bâtiments anglais, américains et français, qui exploitent ce genre d'industrie, emploient annuellement 3,210 hommes et donnent à ces trois nations un produit de 6,070,000 livres sterling par an. Nous empruntons au *Voyage* de M. Freycinet le chapitre de la pêche de la baleine, et à M. Lecomte un traité sur le même sujet qui offre des détails aussi utiles qu'intéressants.

M. Freycinet s'exprime ainsi :

« D'après le récit du capitaine Hammat, 80 navires anglais sont régulièrement occupés à cette pêche; mais les Anglo-Américains n'en emploient pas moins de 100, soit dans la mer des Moluques, soit dans le grand Océan. C'est ordinairement aux environs de Célèbes et de Timor que le capitaine Hammat avait coutume d'établir sa croisière; il lui fallait environ 20 mois pour compléter sa cargaison, qui exigeait la capture de 85 à 100 cachalots. Or, si l'on admet, ce qui ne doit pas s'écarter beaucoup de la vérité, que la quantité totale des navires employés à cette pêche soit de 190 [1], et la moyenne du nombre des baleines nécessaires à chaque cargaison de 90, on trouvera

[1] Ce nombre serait fort d'après ce qui précède, si l'on ne faisait attention que Crawfurd paraît n'avoir eu en vue que les navires qui font la pêche dans l'archipel d'Asie.

que 17,000 environ de ces animaux deviennent annuellement victimes de la cupidité de l'homme.

» Les plus grands cachalots que le capitaine Hammat ait pris avaient 64 pieds français de longueur. Les célacés de cette dimension peuvent fournir 100 barils d'huile, et 24 barils d'adipocire [1]. Les femelles sont inférieures aux mâles pour la taille; elles ne donnent pas au delà de 18 à 20 barils de cette dernière substance, qui, comme on sait, se trouve dans une cavité particulière de la tête de l'animal.

» L'opération de harponner la baleine, dit M. Pellion, n'est pas sans difficulté, et exige autant d'adresse que d'habitude; aussi un bon harponneur est-il un homme fort recherché. Il est rare qu'on frappe la baleine de dessus le vaisseau même; on se transporte de préférence, pour cet objet, sur des embarcations légères, douées d'une marche supérieure, et nommées *baleinières;* il y en a plusieurs sur les navires, et chacune est armée de sept avirons, dont un sert de gouvernail. Deux harpons, placés sur la fourche [2], et garnis de leur ligne, trois autres déposés dans leurs étuis le long du vaigrage; une lance dressée aussi sur la fourche, et deux tonnes en réserve; une hache, un couteau, une bouée avec son signal; une ou deux lignes de deux pouces et demi, disposées dans une baille, un bidon et un gamelot : tels sont les instruments dont sont munies ces sortes d'embarcations [3].

» Les baleinières cherchent d'abord à prolonger l'animal de la tête à la queue; le harponneur est à l'avant du bateau; les avirons sont levés, le patron [4] est attentif. Le harponneur saisit sur la fourche le premier harpon : il juge la distance, commande le mouvement que le bateau doit suivre, et, fixant l'œil sur le point qu'il veut frapper [5], il lance à l'instant son fer avec toute la force de son bras; c'est ordinairement aux environs de la nageoire pectorale que le harpon est dirigé. L'instant où la baleine est frappée est fort dangereux; à peine se sent-elle piquée, qu'elle s'agite avec fureur, et plus d'une fois on l'a vue, d'un coup de son énorme queue, lancer fort haut dans les airs et la baleinière et les malheureux pêcheurs dont l'adresse et la promptitude n'ont pu se garantir de sa violence.

Malheur au nautonnier dans ce moment funeste,
Si l'aviron léger n'emportait ses canots
Loin de l'orage affreux qui tourmente les flots!
Tout s'éloigne, tout fuit : la baleine expirante
Plonge, revient, surnage, et sa masse effrayante,
Qui semble encor braver les ondes et les vents,
D'un sang déjà glacé rougit les flots mouvants.

La Navigation, poëme, par *Esménard.*

» Il peut se faire, continue M. Pellion, que la baleine soit si bien touchée qu'elle se retourne à l'instant et reste morte sur le coup. Quelquefois, n'étant que blessée, elle

[1] Ces barils contiennent 31 gallons et demi, et le gallon environ 4 pintes françaises. On trouve, en calculant plus exactement, que 24 barils font 3,075 pintes (2,859 litres), et 100 barils, 12,812 pintes ou 11,913 litres.

[2] Sorte de chandelier à deux branches placé sur le côté de l'embarcation pour entreposer et tenir à portée du harponneur les instruments dont il doit faire usage.

[3] Le navire *l'Océan,* avant son départ d'Angleterre, avait à bord cent cinquante harpons : ceux que nous avons vus étaient triangulaires et parfaitement affilés. Une sorte de couteau armé d'un long manche sert à dépecer les baleines : on en embarque plusieurs pour cet objet.

[4] On nomme ainsi le timonier de ces petites embarcations.

[5] On ne harponne point le cachalot sur la masse énorme que forme son museau, parce que, quoiqu'il n'y ait pas d'os, la peau y est si dure que le fer n'y pénétrerait pas.

nage à la surface des eaux, et entraîne à sa suite la baleinière, à laquelle elle est liée par la corde fixée à l'instrument meurtrier : le pêcheur, dans ce cas, saisit promptement un second harpon, et le lance comme le premier. Mais s'il arrive, ce qui est le cas le plus fréquent, que la baleine plonge ou sonde verticalement, il faut alors que la ligne soit filée avec assez de vitesse pour que l'impulsion donnée par le cétacé ne puisse pas compromettre l'embarcation. Si cette corde s'engageait [1], il faudrait qu'elle fût coupée de suite; la même manœuvre serait indispensable, si la ligne sortie de la goujure où elle doit se maintenir de l'avant du bateau, venait en travers et risquait ainsi de le faire chavirer.

» On a presque toujours deux lignes ajustées bout à bout, formant une longueur totale de 480 brasses; cependant lorsqu'il arrive que ce n'est point assez, on est obligé d'en laisser aller le bout : cette circonstance a été calculée d'avance; la bouée, garnie de son pavillon comme d'un signal, est fixée à l'extrémité de la ligne, et doit servir plus tard à la faire retrouver.

» Lorsqu'on peut juger, par la rapidité avec laquelle sonde la baleine, que le cas ci-dessus aura lieu, on cherche à la fatiguer en ne filant [2] la corde qu'à retour [3], et de manière que l'avant de l'embarcation sur lequel passe la corde soit quasi à fleur d'eau.

» On n'est pas moins attentif à faire rentrer la ligne lorsqu'on y remarque un peu de mou [4], comme aussi à l'arroser pendant qu'on la file, car, sans cette dernière précaution, elle pourrait prendre feu.

» La baleine, affaiblie, remonte bientôt à la surface de la mer pour respirer; et la corde ayant été abraquée à mesure, l'embarcation se trouve alors tout près de l'animal. Le harponneur s'arme aussitôt de sa lance, et, le frappant à coups redoublés au défaut de la tête [5], ne tarde pas à lui donner le coup mortel. Bientôt on voit en effet le sang sortir de ses évents, signe certain de sa mort prochaine; ce sang qui s'échappe ainsi du colosse est suivi promptement de la destruction totale de ses forces : il se renverse sur le flanc; les mouvements précipités de sa nageoire latérale indiquent seuls en lui un reste d'existence; enfin, dès qu'il a exhalé le dernier souffle, on le remorque le long du navire, sur le côté duquel, par le moyen des caliornes du grand mât, on le suspend de manière qu'il puisse être facilement retourné à mesure qu'on le dépouille de sa chair.

» Plusieurs hommes, placés sur des galeries extérieures, commencent à le dépecer par zones circulaires avec leurs grands couteaux; son lard est ainsi taillé par morceaux de forme prismatique, qu'une personne préposée à cet effet pique avec une énorme fourchette emmanchée et jette sur le vaisseau. On porte ces morceaux sur le *cheval* pour y être hachés et mis ensuite dans les chaudières; et lorsqu'ils ont rendu toute l'huile qu'ils contiennent, on s'en sert pour alimenter le feu. Les os servent au même usage.

» A mesure qu'on retire le blanc de baleine, ou l'adipocire, de la tête du cétacé, on le jette dans d'énormes caisses en cuivre étamé, pour être ensuite fondu plus à loisir, et conservé dans des vases de même nature arrimés au fond du vaisseau.

» Le fourneau destiné à fondre ces substances pour les transformer en huile et les clarifier, est placé sur le pont : cette huile est ensuite vidée à l'aide de grandes cuillers

[1] S'embrouillait.

[2] Lâchant.

[3] En ne cédant qu'en partie à l'effort; en résistant de temps à autre.

[4] Lorsqu'on remarque qu'elle n'est pas tendue.

[5] Selon M. Gaimard, les harponneurs, armés de la lance, visent toujours au cœur, autant qu'il est possible, en frappant un peu au-dessous de la nageoire pectorale.

et d'une manche en toile qui sert de conduit, dans les barriques qu'on a disposées dans la cale pour la recevoir.

» Le fourneau particulier du navire *l'Océan* était en briques, et placé en arrière du mât de misaine, au tiers à peu près de la distance qui le séparait du grand mât : il avait 7 pieds 3 pouces de long (dans le sens de la largeur du navire), 4 pieds 6 pouces de large, et 4 pieds 1 pouce de hauteur. Une plate-forme en bois parallèle au pont, dont il n'était séparé que par un intervalle de 8 pouces de hauteur, lui servait de base; ce qui avait permis de ménager en-dessous un bassin, qu'on remplissait d'eau toutes les fois que le feu était allumé, à dessein d'isoler les parties du vaisseau qui, sans cette précaution, eussent pu être trop fortement chauffées. L'appareil entier, contenant deux chaudières en potin, était soutenu et solidement fixé sur le pont par des courbes en fer qui avaient 4 pouces d'épaisseur à leurs extrémités, et 8 pouces à l'endroit de la courbure; la partie de ces courbes qui s'appuyait contre le fourneau avait trois pieds de long; la partie fixée sur le pont n'en avait que deux et demi. Le fourneau, aux trois quarts et au quart de sa hauteur, était entouré de deux plates-bandes en fer de six lignes d'épaisseur sur deux de large. Le tout, au besoin, pouvait être recouvert d'une grande caisse en bois propre à empêcher l'eau de pluie de tomber dans les chaudières. Quant à celles-ci, chacune avait une capacité de 130 gallons anglais, ou 461 litres et demi. Le poids total de l'appareil s'élevait à sept tonneaux environ.

» Aux deux extrémités latérales du fourneau, se trouvaient de grands vases prismatiques, ou réservoirs en cuivre, de trois pieds cinq pouces de long, sur trois de large et quatre de hauteur. Ces vases, destinés à recevoir l'huile à mesure qu'elle était fondue dans les chaudières, d'où elle s'écoulait naturellement par les ouvertures pratiquées à cet effet, présentaient au tiers supérieur de leur hauteur une espèce de passoire où s'arrêtaient les parties hétérogènes et non liquides.

» Quoique *l'Océan* fût réellement jaugé à 243 tonneaux, le poids ordinaire de sa cargaison ne s'élevait pas au delà de 230.

» Au rapport du capitaine Hammat, l'huile de cachalot se vendait à Londres, lors de son départ (en 1816), 120 liv. sterl. (3,000 fr.) le tonneau [1]; sa cargaison entière devait valoir à ce compte 27,600 liv. sterl. (690,000 fr.), somme sur laquelle 10,600 liv. sterl. (265,000 fr.) étaient affectées aux dépenses de l'armement et du voyage; 17,000 liv. sterl. formaient donc le bénéfice net qui se distribuait ensuite d'après les bases suivantes :

	liv. st.	francs.
A un capitaine commandant du navire 1/14.	1,214	30,350
A un premier lieutenant 1/28.	607	15,175
A un second lieutenant 1/50.	340	8,500
A trois patrons d'embarcations pour chacun 1/100 et pour les trois. . . .	510	12,750
A six matelots de première classe, pour chacun 1/130, et pour les six. . .	785	19,625
A dix matelots de deuxième classe, pour chacun 1/150, et pour les dix. . .	1,133	28,325
A deux mousses : il ne leur revenait aucune part sur la cargaison, on leur accordait seulement les vêtements et la nourriture.		
Ainsi, pour 24 hommes d'équipage, il fallait.	4,589	114,725
En sorte que les armateurs n'avaient pour eux que.	12,411	310,275
Somme qui, ajoutée à la précédente, fait réellement.	17,000	428,000

[1] Autrefois on séparait, à Londres, l'adipocire de l'huile extraite du lard du cachalot. La première de ces denrées valait alors 12 à 15 livres sterling de plus par tonneau que l'autre, et on les vendait à part; mais les fabricants mêlant ensuite ces deux substances, les pêcheurs ont trouvé plus expédient de faire le mélange eux-mêmes à leur retour, et de n'établir qu'un seul prix moyen du tout. C'est au moins ce qui résulte des notes que j'ai recueillies.

» A cet avantage, qui dérive pour le capitaine du prix de sa cargaison, doivent encore être ajoutés certains profits qui ne laissent pas d'être considérables. Il est nourri, et ses armateurs lui donnent, pour fournir au ravitaillement du vaisseau, une certaine somme annuelle; mais il est rare qu'il soit obligé de faire en argent les achats de vivres nécessaires, soit à lui, soit à son équipage; il y emploie des objets d'échange de peu de valeur. Un buffle, par exemple, qui valait 5 piastres à Dilli lorsque nous y relâchâmes, pouvait être obtenu sur d'autres points moins fréquentés de la côte de Timor, avec une hache d'une demi-piastre. L'économie en faveur du capitaine était donc, comme on voit, des neuf dixièmes. Sur l'île Kisser, il avait eu vingt moutons pour un méchant fusil de pacotille, qu'on estimerait peut-être trop haut en le portant à 20 francs. »

Quand le cachalot est attaqué par les harponneurs, il répond à un coup de harpon par un coup de queue, et précipite souvent dans la mer les agresseurs assez imprudents pour s'être trop approchés de lui.

Le capitaine Scoresby cite un exemple d'un accident plus terrible encore, mais aussi plus rare; nous voulons parler de la circonstance où le canot, au lieu d'être plongé dans l'abîme, est lancé en l'air par un choc du monstre.

« Dans l'année 1802, dit ce voyageur, le capitaine Lyons, faisant la pêche sur les côtes du Labrador, aperçut assez près du bâtiment une grande baleine, et envoya aussitôt quatre canots à sa poursuite : deux de ces canots abordèrent l'animal en même temps, et plantèrent leur harpon; la baleine, frappée, plongea, mais revint bientôt à la surface, et ressortant dans la direction du troisième canot, qui avait cherché à prendre l'avance, elle le lança en l'air comme une bombe; le canot monta à plus de quinze pieds; et s'étant retourné par l'effet du choc, il retomba la quille en haut; les hommes furent repris par le quatrième canot, qui était à portée; un seul fut noyé, ayant eu malheureusement les jambes prises sous son banc, de manière à ne pouvoir les dégager. »

Lorsque la baleine, blessée, emporte en s'enfuyant le fer du harpon et la corde ou *ligne* qui y est attachée, le frottement de cette corde sur le bord du canot est tel que le feu prendrait au bois si l'on n'avait soin d'y jeter de l'eau. Il arrive encore qu'en tirant la corde après elle, la baleine submerge l'embarcation.

Nous compléterons ces détails par un extrait du *The North American Revieuw*, qui renferme des renseignements récents et des plus exacts.

« Les États-Unis de l'Amérique septentrionale qui n'occupent encore que la seconde place parmi les nations maritimes se sont placés au premier rang des nations baleinières. Nos premières tentatives s'accomplirent dans des bateaux non pontés, sur les rivages du cap Cod et de Nantuket. Aussitôt qu'on avait signalé une baleine, les pêcheurs se mettaient en mer; usage qui est encore suivi dans nos parages. Mais ces bateaux furent bientôt remplacés par des sloops qui se hasardèrent au nord jusqu'au détroit de Belle-Isle, et au sud dans les mers occidentales. Plus tard, les sloops devinrent des bricks ou des vaisseaux qui explorèrent les rivages de l'Afrique. Les aventuriers passèrent l'équateur et allèrent à la recherche de leurs ennemis sur les côtes du Brésil et de la Patagonie. Puis, le doublage difficile du cap Horn ouvrit à nos vaisseaux l'océan Pacifique. Aujourd'hui on les rencontre dans tous les ports occidentaux de l'Amérique méridionale, et il en relâche annuellement plus de cent aux îles Haouaï. Ils sillonnent dans tous les sens l'océan Pacifique, et se livrent à la pêche le long des côtes du Japon. Ils reviennent quelquefois en doublant le cap de Bonne-Espérance, et font ainsi le tour du globe. La durée de ce voyage est ordinairement de trois années.

» On distingue naturellement deux sortes de pêcheries, consacrées les unes à la baleine franche, et les autres au cachalot. Ces dernières emploient 250 vaisseaux; la

durée moyenne de leurs voyages est de 30 mois. Chacun de ces navires peut être estimé, y compris tout l'équipement, 35,000 liv. sterl. La pêche de la baleine proprement dite met en mouvement 150 bâtiments dont la valeur moyenne est de 18,000 liv. sterl., et dont les voyages ne se prolongent guère, l'un dans l'autre, au delà de 10 mois. Le capital total employé dans ce genre de construction est donc d'environ 12 millions de livres (300,000,000 de francs). Les importations de l'année 1831 ont été d'environ 110,000 tonneaux de spermaceti, 118,000 tonneaux d'huile, et 10,000 quintaux de fanons. Les importations de 1832 ont été de 80,000 tonneaux de spermaceti, 175,000 tonneaux d'huile, et 13,500 quintaux de fanons. D'après les données qui sont à notre portée, nous estimons le revenu annuel de la pêche, dans les trois dernières années, à 4 millions et demi de dollars (24,390,000 francs). Si les voyageurs continuent à bien réussir, et que les prix restent aussi élevés, le revenu annuel des quatre années qui commencent sera de plus de 6,000,000 de dollars (32,520,000 francs).

» Les *cachalotiers* chargent généralement sur les côtes d'Afrique et des Açores; les *baleiniers* vont principalement dans les parages du Brésil et de la Patagonie. Les pêcheurs du Groënland emportent chez eux le lard d'où l'on tire l'huile, tandis que nos pêcheurs font cette opération à leur bord. L'huile, au moment où on l'extrait, n'a aucun goût nauséabond, et les matelots s'en servent volontiers pour la friture.

» Les produits de la pêche du cachalot sont l'huile et la graisse spermacétiques. Les produits de la baleine franche sont l'huile ordinaire et les barbes et fanons. Le spermaceti est en général consommé dans notre pays même; lorsque l'huile en a été retirée, on fait, avec le résidu, de la bougie transparente qui se colore au moyen d'un procédé chimique, et peut se vendre quelquefois comme cire vierge. Il y a de 50 à 60 manufactures de bougies spermacétiques qui fabriquent annuellement 30,000 quintaux. L'huile ordinaire de la baleine est en grande partie exportée au nord de l'Europe. Les barbes et fanons sont également un objet d'exportation. »

Il nous reste à signaler une nouvelle branche importante de la pêche de la baleine. Les Anglais de la Nouvelle-Galles du Sud (Australie) s'y adonnent avec succès depuis quelques années. En 1839, le port de Sydney a construit 9 vaisseaux et en a armé 16. Le pays se trouvant à proximité des stations les plus favorables, ses pêcheurs atteignent en 50 jours les parages où les Anglais d'Europe et les Américains ne parviennent qu'au bout de 7 mois, et, tandis que leurs concurrents ne peuvent faire que deux voyages, eux en font aisément trois.

CÉLÈBES ET SES DÉPENDANCES.

A l'exception de Bornéo, aucune île de la Malaisie ne surpasse Célèbes par la beauté du ciel et la richesse du sol. Le climat est salubre, et ce peuple est le plus civilisé de ces contrées lointaines.

Située entre 1° 45′ latitude nord et 5° 45′ latitude sud, et entre 115° 10′ et 116° 45′ longitude orientale, Célèbes[1] a près de 200 lieues de long, 25 de largeur moyenne et

[1] Les natifs et les Malais donnent à Célèbes le nom de *Nagri orang Ouguis* (le pays des hommes Ouguis) que nous appelons Bouguis, ou quelquefois celui de *Tanna Mangkassar* (terre de Mangkassar); mais le territoire primitif des Bouguis est dans les bancs de la grande eau douce du lac de Tapasa-Karadja, à la langue sud-ouest de Célèbes, et vers le nord de cette langue. Ce pays, dont on n'a point fait la description jusqu'à présent, est fort peuplé.

environ 16,000 lieues carrées. Elle est composée de quatre presqu'îles allongées, dirigées à l'ouest et au sud, liées par des isthmes étroits et séparées par trois baies profondes; elle présente ainsi la forme étrange d'une grande tarentule : un corps petit et des pattes immensément longues qui s'avancent dans la mer. La presqu'île du nord-est se nomme baie de Tomini ou Gonong-Telou; le nom de celle de l'est est Tolo; la troisième, au sud-est, est appelée Siouà par les naturels, et désignée à tort, même sur les meilleures cartes, sous le nom de Boni.

Les îles qui en dépendent sont nombreuses mais peu connues. Ce sont, au nord, les îles Talaoutse, dont la principale, Sanguir, est à 40 lieues au nord de la presqu'île Manado. Les Hollandais ont un poste à Sanguir, qui est bien peuplé et se fait remarquer par son volcan. Siao, au sud de la précédente; Banca, où les Bouguis se sont établis et qui a un bon port. A l'est, le groupe des trois îles Xoulla, riches en bois d'ébène et en sagou, mais dont les habitants sont lâches et perfides. Xoulla-Mangalla est la plus grande des trois; les Hollandais ont un fort et un port à Xoulla-Bessi. L'île Taliabo, non loin d'un des canaux qui séparent ces îles qui servent d'intermédiaire entre les Moluques et Célèbes; les marins malais vénèrent un rocher qui ressemble à un homme. Au sud-est se trouve le groupe des îles Boutou dont le sultan, vassal des Hollandais, a établi sa résidence à Kalla-Sousong; sa capitale est dominée par une forteresse en pierre. Les îles du groupe Kalaour, au sud-est, sont partagées en quatorze chefs, vassaux de la Hollande. Encore au sud, Poulo-Babi (l'île des Cochons); enfin, à l'ouest, les petites îles Balabalagan, Stafinaff et Tonine. Célèbes compte encore dans ses dépendances quelques îles peu importantes.

Célèbes est élevée, montagneuse; la constitution géologique du sol offre en général un basalte en décomposition recouvert d'une couche de terre végétale d'une épaisseur de 10 à 20 pieds.

Sur la côte, trois rivières se précipitent au pied de rochers gigantesques et bizarres et au milieu d'arbres rares et singuliers. La plus grande est la *Chimana;* elle sort d'un beau lac d'eau douce nommé *Tapara-Karadja,* dans le pays d'Ouadjou, et se jette par différentes bouches dans le golfe de Siouà, après avoir traversé l'État de Boni. Les navires européens s'avancent assez haut dans cette belle rivière dont le fond est vaseux, et les prahous des indigènes la sillonnent dans l'intérieur jusqu'au Tapara-Karadja. Après la Chinrana vient la rivière *Boli* qui termine son cours à Boli, sur la côte septentrionale. La troisième se jette dans la mer vers la côte nord-ouest et à une assez grande distance de Vlaardingen.

Toute la côte méridionale est coupée par un grand nombre de rivières navigables dans un espace de 2 à 3 lieues dans l'intérieur des terres. Bien que la race moutonnière des compilateurs et certains cartographes ne donnent qu'une rivière à cette contrée, on peut citer encore celles de Tzico et Zino, et la petite rivière Tondano qui se jette dans le joli lac de ce nom.

Le climat est tempéré quoique l'île soit entièrement située sous la zone torride; les vents du nord qui y soufflent une partie de l'année, les pluies qui y règnent pendant le milieu de chaque mois, et ses golfes, rendent Célèbes très-salubre, ce que peut au besoin prouver la longévité dont y jouissent les Européens. La mousson d'est dure depuis mai jusqu'en novembre, et la mousson opposée pendant le reste de l'année. Les marées n'y ont aucune régularité.

Les Hollandais, qui règnent sur une partie de Célèbes, possèdent le gouvernement de Mangkassar qui se compose du district de ce nom, formé des débris de l'ancien empire de Mangkassar. La ville capitale de cet empire n'existe plus quoiqu'on la trouve encore dans beaucoup d'ouvrages géographiques, qui lui attribuent une population de

HARFUR DE TONDANO.

(Ile Célèbes.)

100,000 habitants. Son emplacement est occupé par la ville de Vlaardingen et le fort Rotterdam qu'y ont élevé les Hollandais et les métis, et dont la population se compose de 12,000 Européens. On compte dans les environs trois bourgs [1] qui sont Campoung-Barou, Bouguis et Malayou. Toute la population du district ne va pas au delà de 20,000 habitants. Les Hollandais étendent encore leur souveraineté sur la résidence de Bonthaïn qui renferme la petite ville de ce nom et celle de Boulekoumba; sur celles de Maros et de Manado. La ville de Manado, sur une baie dangereuse, est le siége du résident hollandais dont le pouvoir relève du gouverneur général des Moluques hollandaises établi à Amboine. Les chefs principaux, nommés par le résident, sont appelés *Kapala-Balâks,* et ils nomment à leur tour les *Hookkoums* ou chefs de villages. Kema est une ville de 10,000 âmes et qui fournit d'excellents cordages pour la marine; Gorontalo est la résidence d'un sultan soumis à la Hollande. Les princes indépendants, mais alliés du gouvernement batave de Java depuis que l'ancienne Compagnie des Indes orientales n'existe plus, sont ceux de Boni, Ouadjou, Louhou, Tourata, Sidenring, Sopeng, Goak, Mangkassar, Teilo, Tanèle et Mandhar.

Boni est le royaume le plus considérable; il a 600 lieues de superficie, une population de 200,000 âmes, et peut, en cas de guerre, mettre 40,000 hommes sur pied. Bayoa, capitale, contient 10,000 habitants. Les chefs des peuplades qui habitent les presqu'îles orientale et du sud-est sont soumis au souverain de Boni, et, chose digne de remarque, le pays de Teilo est gouverné par une reine vassale du même monarque.

Le royaume d'Ouadjou, au centre de l'île Célèbes, est habité par les Bouguis; leur président est nommé *Arounga,* et les chefs de leurs tribus *Aroungs.*

Goak ou Goa est la capitale des débris de l'ancien empire de Mangkassar qui, au XVII^e^ siècle, étendait sa puissance sur les États de Boni, ainsi que sur presque toute l'île Célèbes et une partie de la Malaisie. Le royaume de Mangkassar est le plus puissant après celui de Lahou.

L'État de Tourata est gouverné par trois princes qui se sont rendus indépendants du sultan de Boni. Les États de Kampadan et de Boulan, situés à l'ouest et au nord, sont tributaires, au moins quant au pouvoir du roi de Ternate.

Les pirates ont leurs principaux établissements à Kali et à Touli-Touli, au nord-ouest de Célèbes.

Les meilleurs ports sont ceux de Palo sur la belle rade de ce nom, Samiah, Doumpaleh; les rades de Manado, de Mangkassar, et celle de Bouthaïn, au sud. Celle-ci a une vaste baie où les vaisseaux peuvent mouiller en sûreté pendant les deux moussons. Les sondes y sont bonnes et il n'y a d'autres dangers à redouter qu'une chaîne de rochers dont la crête s'élève au-dessus de l'eau.

Célèbes renferme plusieurs monts; le Lampo-Betan, qui ne figure sur aucune carte et dont l'altitude est de 7,000 pieds, est plus élevé. Après lui viennent les deux pitons nommés les Deux-Sœurs, non loin de Manado et à 6 milles plus loin un mont moins élevé où l'on aperçoit le cratère d'un ancien volcan. Près de là se trouve le mont Empong (Gounoung-Empong) ou Mont des Esprits, dont l'élévation est de 3,400 pieds.

Dans plusieurs parties de l'île, on trouve des mines de cuivre; dans l'État de Mangkassar de l'étain très-pur. Certaines montagnes fournissent du cristal; d'autres du fer. La presqu'île septentrionale renferme des mines d'or; celui que l'on tire près de Gorontalo, établissement hollandais, est à 22 carats; le reste varie de 18 à 20. La province de Touradja donne en abondance de la poudre d'or, que l'on trouve principalement dans le sable des ravines qui descendent des hautes montagnes du nord-est de l'île, et dans la

[1] En malais *Kampoung* et en hollandais *Hoof-Negorgen.*

chaîne du Mamoudjou. On a découvert quelques diamants presque à la surface du sol, et, en passant au crible le sable des torrents, après que leurs eaux se sont écoulées, on en retire beaucoup de pierres précieuses. On ramasse sur la côte des huîtres perlières.

C'est dans les forêts de cette île qui renferme, entre autres arbres, le cèdre, l'érable et le yati (bois incorruptible qu'on emploie à la construction des vaisseaux) que l'on trouve le terrible *ipo* ou *oupas* dont le suc sert à empoisonner le kriss et les flèches des indigènes. Nous ne nous arrêterons pas à citer les milliers d'autres arbres précieux qui sont à peu près ceux que nous avons décrits à l'article Java.

Une multitude de plantes tropicales et européennes embellissent cette île de leurs fleurs. Mais nous devons remarquer la fleur du *bougna ghéné mouro,* particulière au pays de Mangkassar, et qui charme la vue par ses couleurs éclatantes, et l'odorat par ses parfums délicieux. On tire de cette admirable fleur, qui ressemble un peu au lis, une essence recherchée et qui, s'il en faut croire les naturels, sert à embaumer les morts; sa racine ligneuse et très-amère est un excellent remède contre les fièvres intermittentes, assez communes dans la saison pluvieuse.

Parmi les hôtes des forêts on ne voit point de lions, de tigres, d'éléphants ni de léopards, mais beaucoup de sangliers, de cerfs, et l'on rencontre le *babiroussa* (cochon-cerf) au poil court, laineux, et d'une couleur cendrée roussâtre; aux cornes recourbées en arrière, et dont la chair a le goût de celle du porc. Célèbes possède le phalanger à poche ventrale dont parle Plutarque, et la douce antilope aux beaux yeux, dont les groupes étalent la grâce et la légèreté de leurs formes. Dans le nombre des animaux domestiques, on remarque des bœufs à bosse, comme dans l'Inde; des *sapi-houtan* ou vaches des bois, espèce d'antilope qui tient de cet animal par sa légèreté et du buffle par son obésité; quelques chevaux noirs de taille médiocre, mais forts et actifs; de gros moutons assez semblables à ceux du cap de Bonne-Espérance.

Les singes y pullulent et ils y sont plus dangereux que dans tout autre pays. Le blanc se distingue des autres par sa hardiesse et sa méchanceté; les naturels prétendent qu'il attente à la pudeur des femmes égarées dans l'île. Quoi qu'il en soit de ce fait, les singes deviennent en partie la proie des serpents, et notamment d'un serpent très-vif qui imite le cri du merle. On y rencontre le dragon vert (dragon volant), le caméléon au front fourchu, des couleuvres et d'énormes pythons-tigres dont quelques-uns ont jusqu'à 30 pieds de longueur sur 15 pouces de diamètre; leur ventre est blanc, leur dos noir et marqueté de distance en distance par des anneaux de couleur d'or; ils ne sont point venimeux. Le pays est infesté de scorpions aussi gros que ceux d'Alger et de Tunis dont heureusement les serpents le délivrent. La *cobra de capello* aux yeux ardents et couleur de feu y est aussi terrible qu'à Ceylan.

Le golfe de Boni est riche en poissons, et la mer voisine de la côte sud offre l'espadon ou empereur, poisson au ventre argenté, dont le museau se termine par une espèce d'épée à double tranchant et dont la queue est en forme de croissant; parmi une foule d'autres nous citerons le *douyoung* que les Malais appellent *ikan-taer* (poisson voilé); ce cétacé, qui ressemble par l'extérieur au lamentin et au morse, en diffère par la nageoire en forme de croissant et par la lèvre supérieure qui présente l'apparence d'une trompe d'éléphant. Les mers abondent aussi en testacés.

Les oiseaux y sont en grand nombre; outre plusieurs espèces de perroquets, le kakatoës blanc, le lori rouge, etc.; on distingue le *tiran-goudon,* espèce de petit martin-pêcheur dont on remarque l'adresse à combattre et à enlever de petits poissons qu'il porte dans son nid; ce merveilleux oiseau a le dos vert-émeraude, le ventre jaune d'or, la queue azur et les pattes écarlates.

L'île Célèbes appartint d'abord aux Portugais, qui s'y établirent en 1525, et s'y

maintinrent même après avoir été chassés des Moluques. Ce ne fut que vers 1660 que les Hollandais s'en emparèrent. Avant l'occupation de ces derniers, l'histoire locale mentionne peu d'événements qui soient dignes d'attention. Suivant les Bouguis, et d'après la chronologie historique qu'ils suivent, trente-neuf rois ont régné à Goak, ville de Mangkassar, depuis l'origine de la dynastie actuelle jusqu'en 1809. En calculant à 13 ans la durée moyenne de chaque règne, ce royaume n'aurait que 509 ans d'existence, et sa fondation daterait, à peu près, de l'an 1302 de l'ère chrétienne, ce que n'admettent point les auteurs des annales indigènes qui comptent une succession de dix siècles de monarques indigènes. En 1610, les Mangkassarais, devenus mahométans et animés de l'esprit de conquête, soumirent les peuples de Boni et de Wadjou à adopter leur croyance. En 1640, Lamaderama, roi de Boni, ayant persécuté ses sujets pour les convertir, ceux-ci appelèrent à leur secours les Mangkassarais, qui défirent le roi de Boni et gardèrent ses États sous leur vasselage. Dès lors, continuant leurs triomphes, les Mangkassarais soumirent Sumbawa en 1650, Xoulla et Bouton en 1655, et ruinèrent l'établissement hollandais qui occupait cette dernière. Leurs succès durèrent jusqu'au jour où l'amiral Speelman rencontra leur flotte de 700 navires, montée par 20,000 hommes, et l'anéantit. De cette époque date la puissance des Hollandais, qui remonte à 1672, et au règne du radjah Palaka, empereur de Mangkassar.

Quoique le commerce de Célèbes soit assez important et que les Hollandais en retirent de grands avantages, puisque les recettes réunies des bénéfices commerciaux et des dîmes de la partie du territoire qui leur appartient s'élèvent ensemble à une somme considérable par an, ces Européens abandonneraient l'île si elle n'était regardée comme la clef de toutes celles où les épices sont cultivées, car elle leur coûte annuellement plus de 165,000 francs.

La population entière du pays est proportionnellement plus élevée que celle de toutes les autres îles de la Malaisie; on l'estime à plus de 3,000,000 d'habitants.

Les habitants civilisés de l'île sont divisés en cinq nations dont chacune parle une langue différente; ce sont les Bouguis, Boughis ou mieux Ouguis; les Mangkassars ou Macassarais, les Mandhars, les Kailis et les Manadois.

Les Bouguis, plus nombreux que tous les autres, forment la nation la plus intelligente et la plus brave de toute la Malaisie; ils se font remarquer par leur instruction, leur aptitude au commerce.

Les Mangkassars se distinguent par leur habileté dans l'art de tisser et de teindre les étoffes, et par leur génie nautique.

Ces deux peuples, et principalement le premier, sont remarquables par une taille haute et bien proportionnée; ils sont moins cuivrés que les Malais, et n'ont point comme ceux-ci la face équarrie et osseuse. Ils ont plus de ressemblance avec les Carolins et les Tongas, et leurs traits seraient assez beaux si, par une coutume en vigueur dans toute la Malaisie, ils n'aplatissaient le nez de leurs enfants. Ils ont, en général, l'amour du travail, et leurs enfants sont élevés de manière à rappeler les usages spartiates : ils les couchent nus, sans langes ni maillots, les sèvrent à un an, les baignent tous les jours et leur frottent le corps avec de l'huile de coco pour les rendre plus souples et plus lestes. Ce procédé paraît salutaire, puisqu'on ne rencontre à Célèbes ni boiteux, ni bossus, ni gens contrefaits. Lorsque leurs enfants ont atteint leur cinquième année, les Célébiens les placent chez un ami, dans la crainte que leur courage ne s'amollisse sous leurs caresses. Deux ans après ils les confient aux *agguis* (prêtres musulmans) qui les instruisent et déploient à leur égard beaucoup de sévérité. A seize ans, les enfants des deux sexes sont *casserés*, c'est-à-dire qu'on leur noircit les dents. Les garçons au sortir de l'école sont mis en apprentissage et deviennent menuisiers, serruriers, etc. Les filles

restent à la maison, et leurs mères, qui se chargent de leur éducation, leur apprennent à tisser la soie et le coton. Dans les classes aisées on trouve un certain nombre de femmes qui savent lire et écrire, ce qui, dans l'Océanie comme en Orient, est une chose fort rare.

A la fois vifs, gais, braves, résolus, résignés, quoique susceptibles et vindicatifs, les Célébiens ne sont point fanatiques, et l'on peut se reposer sur leur amitié. Les hommes sont bons cavaliers ; ils chassent à cheval, montent à poil nu et font usage d'une mauvaise bride. Ce sont les plus adroits chasseurs et pêcheurs de la Malaisie, et ces deux exercices ont d'autant plus d'attraits pour eux que le gibier et le poisson abondent dans leur île. Ils manient avec dextérité l'arc, le fusil, le kriss et le kampilan, espèce de sabre droit dont la pointe est plus large que la partie supérieure. Ils fabriquent eux-mêmes ces armes, et sont assez bons artilleurs.

Les femmes sont assez propres, bien faites, assez jolies, excepté dans le nord de l'île où elles sont loin d'être belles ; modestes, douces, chastes, constantes, aimantes et dignes d'être aimées. Celles qui ont un rang ou de la fortune ne sortent que les jours de fête. La poésie, la musique, la danse et la parure sont également appréciées des deux sexes.

L'habillement des indigènes consiste en une longue camisole ou veste qui descend jusqu'au genou et un pantalon d'étoffe légère. La classe moyenne a de simples pagnes ou girmés ; les riches ont des vêtements de brocart. Par-dessus la camisole on jette quelquefois un petit manteau. Leur coiffure se compose d'un bonnet de soie brodé ou d'une bande d'étoffe semblable au turban des Turcs. Quelle que soit leur condition tous se rasent la barbe, mais ils conservent leur chevelure avec soin. Ils se rendent au bain deux fois le jour et s'oignent le corps avec une graisse odorante. Les femmes portent des chemises à manches courtes et étroites qui se ferment sur les côtés, des pantalons de soie tombant jusqu'à la cheville avec un autre pantalon de mousseline par-dessus ; leurs cheveux sont bouclés et tressés avec art.

On marie les jeunes gens vers l'âge de 15 ou 16 ans. Parmi les gens riches l'usage veut que le père du futur fasse bâtir une maison destinée au nouveau couple. Dès le matin du jour fixé pour la noce, le futur, vêtu de ses plus riches habits et accompagné d'un parrain, se rend à la mosquée d'où il envoie des présents à sa future. Après cette formalité, l'*aggui* introduit le jeune homme dans le temple, lui explique ses devoirs, et finit par lui demander s'il consent à prendre telle fille pour épouse ; sur sa réponse affirmative il le prend d'une main, présente l'autre au parrain, et les conduit tous deux vers la mariée à laquelle il renouvelle la question : « Voulez-vous un tel pour mari ? » Si elle répond oui, l'aggui unit les mains des conjoints, et l'épouse donne à son mari une bague d'or. Ensuite on se met à table ; et, après le repas, on enferme pendant trois jours les époux dans une chambre obscure, éclairée par une seule lampe et fournie de quelques vivres par une vieille esclave. Ce temps d'épreuve passé, ils vont habiter la maison qui a été bâtie pour eux et où un grand festin termine les noces. La polygamie n'est guère suivie que par quelques chefs.

En général les maisons sont construites en bois. La nourriture de ces indigènes consiste en viande, en riz, en sagou, en fruits, en poissons bouillis, rôtis et assaisonnés d'épices. Ils font deux repas par jour, le premier à 9 heures du matin, l'autre au coucher du soleil. Entre leurs repas, ils mâchent le bétel et l'arek, fument et boivent du sorbet, limonade aromatisée avec le girofle et la muscade. Le vin de palmier est leur boisson ordinaire.

On doit remarquer que dans les différentes classes dont est composée la société de Célèbes, on observe la plus exacte politesse envers les étrangers.

Nous mentionnerons encore un usage fort agréable pour un Européen. Il peut y prendre

une jeune fille de 12 à 14 ans au plus, qu'il garde pendant le temps de son séjour, moyennant un accord fait avec les parents qui reçoivent, ainsi que l'enfant, quelques étoffes et rarement de l'argent. Si la fille ne mène pas une conduite convenable, celui qui l'a prise la renvoie à ses parents qui doivent restituer tout ou partie de ce qu'ils ont accepté. Dans tous les cas, elle recouvre sa liberté au départ du voyageur. S'il y a des enfants, ils sont à sa discrétion; mais il est rare qu'il ne leur laisse au moins une modique pension.

Les Touradjas ou Alfouras habitent le milieu de l'île et s'étendent jusqu'au nord. On les regarde à tort comme aborigènes, mais ils sont les plus anciens habitants de Célèbes. Ils sont intelligents, d'une stature peu élevée, d'un teint plus blanc que les Malais et d'un caractère plus doux que les Alfouras des autres îles de la Malaisie. Ils croient aux esprits et s'imposent des privations qui rappellent le tabou polynésien. Les marins et les constructeurs de Touli-Touli, sur la côte nord-ouest, se sont rendus fameux par leurs pirateries. Dans l'État d'Ouadjou, les droits des femmes ne diffèrent point de ceux des hommes, et elles prennent part aux affaires.

Les États qui composent cette grande île peuvent être considérés comme autant de républiques aristocratiques qui choisissent un roi auquel elles ne concèdent qu'une faible autorité, et qu'elles détrônent parfois. Le pouvoir féodal y fleurit, et on y reconnaît trois classes de nobles : les *datous,* les *karrés* et les *tolos.*

La plupart des Célébiens, tels que les Bouguis et les Mangkassars, sont mahométans; les Alfouras suivent une espèce de sabéisme, et ne sont point idolâtres comme on l'a prétendu, car l'idolâtrie n'a jamais existé parmi eux : des prêtres catholiques s'y étaient même établis en 1512, époque des conquêtes de ces nobles enfants de Lusus. Lorsque don Antonio Galva commandait les forces portugaises à Mangkassar, saint François Xavier, l'apôtre des Indes, y envoya des missionnaires. Mais en même temps les musulmans y établirent leurs imans, et les autels du catholicisme y ont été détruits.

Les Hollandais y firent passer des missionnaires protestants calvinistes, mais leurs prosélytes ne furent pas nombreux.

Les dogmes de la métempsycose y avaient, comme dans l'Inde, des adeptes avant l'arrivée des Européens. Les docteurs enseignaient l'immortalité de l'âme et soutenaient que le soleil et la lune étaient éternels comme le ciel, dont ils partageaient l'empire, et que, brouillés par l'ambition, la lune en fuyant se blessa et accoucha de la terre.

Dans quelques anciens tombeaux de l'île, on a découvert des vases, des bracelets, des anneaux, des chaînes et des lingots d'or. Il paraît que dans l'intérieur on a rencontré, en outre, des vestiges de sculpture hindoue, et plusieurs tombeaux construits en basalte et couverts d'hiéroglyphes.

L'ancien bouguis est la langue savante, religieuse, et en quelque sorte exotérique ou secrète de Célèbes. Son alphabet se compose de dix-huit consonnes et cinq voyelles réglées par la classification de l'alphabet sanscrit que l'alphabet javan a rejeté. Dans la grammaire, qui est fort simple, il n'y a point de genre ni de nombre pour les noms, de même qu'il n'y a point de modes, de temps, ni de personnes pour les verbes : tous ces rapports sont exprimés par certaines particules placées avant ou après la racine des noms ou des verbes, en les intercalant de diverses manières avec les mots qui en sont le résultat.

Il ne paraît pas que les Célébiens aient des traités sur les sciences; mais ils ont quelques notions sur l'astronomie; ils connaissent les planètes et leurs cours, et les astres les guident dans la navigation. Le calendrier mahométan est en usage parmi les Mangkassarais et les Bouguis modernes; mais les anciens Bouguis divisaient en 12 mois leur année solaire de 365 jours, et qui commençait le 16 mai.

Ouadjou, Boni, Mangkassar et Mandhar ont des codes qui jouissent d'une réputation méritée dans toute la Malaisie, et les princes malais et javans ont adopté plusieurs de leurs lois. — Dix-huit consonnes et voyelles, auxquelles on ajoute quatre autres consonnes qui ne peuvent guère compter que comme des aspirations, composent leur alphabet. On y a adopté la classification de l'alphabet sanscrit. Nous offrons ici la traduction d'un fragment de poëme bouguis qui nous paraît digne de remarque.

« Si le monde entier te haïssait, moi je t'aimerais encore; je t'aimerais toujours : mon amour pour toi ne pourrait s'altérer, quand même il y aurait deux soleils dans le firmament. Enfonce-toi dans la terre, ou passe au milieu du feu; je veux te suivre. Notre amour est réciproque, et le destin ne peut nous séparer. Que Dieu nous enlève ensemble, ou bien ta mort me sera fatale. Les moments où je vais auprès de toi me sont plus précieux que si j'allais vers les plaines de la félicité. Sois irritée contre moi, ou repousse-moi, mon amour ne changera point. Ton image seule se peint sur l'œil de mes idées. Si je dors et si je veille, ma passion fait que je te vois partout, que je te parle toujours. Si j'expire, ne dis pas que je meurs par le décret ordinaire du destin, mais dis que je suis mort d'amour pour toi. Rien n'est comparable à ces délicieuses extases qui peignent mon amour si vivement à mon imagination. Que je sois loin de ma patrie, que je sois aussi loin de toi qu'on peut le supposer, mon cœur est toujours près de toi. Dans mon sommeil, je te cherche et j'espère toujours te trouver, etc. »

Quoique inférieurs en tout aux Bouguis, les Malais de l'île ont une littérature qui, bien que peu brillante, n'en est pas moins curieuse à étudier. Comme exemple de leurs compositions en prose, nous donnerons un fragment de l'histoire de Hang-Touah, qui, au temps de l'invasion d'Albuquerque, était amiral du roi de Malakka.

« Alors les serviteurs apportèrent les plus fines liqueurs et des coupes incrustées de pierres précieuses : on les plaça devant les chefs de divers rangs. Les goungs et les tambours battaient; les jeunes personnes à la voix douce chantaient des airs mélodieux. Les hôtes se livraient au plaisir; on se leva pour danser. L'amiral commença, après avoir salué respectueusement le prince. Il se leva, tenant en main la poignée de son kriss, ouvrage des plus habiles forgerons de Malakka. Il dansa fort bien, se courba devant le prince, et fut heureux. Le jeune prince était satisfait de ce qu'il voyait; ses yeux ne pouvaient se rassasier de ce spectacle : Assurément, se disait-il en lui-même, Hang-Touah est un brave; sa contenance le décèle. Ensuite Toun-Jabbat salua le prince et se leva pour danser. Lakyer et Lacyn prirent les coupes des mains de ceux qui les avaient remplies, engagèrent Hang-Kastouri à danser; celui-ci défia l'*adipati*[1] de Palembang. Les chefs, dans leur joie, criaient fort haut. L'adipati salua le prince, et se leva pour danser. Il défia Toun-Rana-Diradja. Celui-ci s'inclina et se leva. Toun-Touah, Hang-Jabbat et Hang-Kastouri prirent les coupes des mains de ceux qui versaient la liqueur. Ils dansèrent les coupes à la main, et défièrent à boire Toun-Rana-Diradja. Celui-ci fut vaincu, perdit la raison, s'assit et pencha la tête. Le jeune sultan se réjouissait et riait aux éclats, en voyant l'état où ce chef était réduit. Les goungs et les tambours battirent de nouveau. Le prince jeta un coup d'œil à Toun-Touah, afin qu'il pressât Toumoungoung-Sri-Soroja de boire. Toun-Touah prit une coupe, la tint à la main, tandis qu'il dansait; il la remplit pour le Toumoungoung, et la lui présenta en disant : « Buvez, monseigneur, le prince vous l'ordonne. » Monseigneur prit la coupe et la plaça respectueusement sur sa tête; ensuite il but, s'inclina et se leva pour danser. Les serviteurs lui offrirent de nouvelles coupes. Le Toumoungoung présenta la coupe au Bandahara; celui-ci l'accepta, et se leva pour danser quelques pas, il abaissa son

[1] Ou ministre.

kriss, et s'inclina aux pieds du monarque. Le prince s'aperçut de l'intention de son ministre, il se leva et l'embrassa. Le Bandahara prit la coupe de nouveau et la but; mais il était ivre. Le prince se leva et dansa. Le Bandahara prit une coupe aux serviteurs, il la remplit, dansa et la présenta au prince. Le prince prit la coupe en disant : Mon cousin, je suis déjà ivre. Alors tous les chefs s'enivrèrent l'un après l'autre. Quelques-uns eurent la force de retourner chez eux; quelques autres tombèrent en route et s'endormirent; d'autres furent portés chez eux par leurs esclaves, et le plus grand nombre s'endormit çà et là autour de la place publique. »

A ces deux citations nous ne pouvons résister au désir d'en ajouter une troisième : c'est une espèce de sentence ou d'adage qui est souvent dans la bouche des hommes instruits dans les parties les plus civilisées de la Malaisie.

« Le poison du cent-pieds est placé dans sa tête; celui du scorpion dans sa queue; celui du serpent dans ses dents : on sait donc où trouver le poison de ces animaux; mais le poison d'un méchant homme est dans toute sa personne; on ne saurait en approcher. »

ILE BORNÉO,

OU PLUS EXACTEMENT KALÉMANTAN.

Cette île, la plus grande du globe, est comprise entre 4° 20′ latitude sud et 7° latitude nord, et entre 106° 40′ et 116° 45′ longitude est; elle a 300 lieues du nord au sud, une largeur qui varie de 50 à 250 lieues, 1,000 lieues de tour, et 36,000 lieues carrées de superficie. Il y aurait témérité à prétendre donner le chiffre exact de la population de cette vaste terre; cependant on peut lui attribuer, sans exagération, 4,000,000 d'habitants.

M. de Rienzi s'exprime ainsi à l'égard des dénominations de cette île : « Quelques auteurs lui donnent le nom de *Brunaï*, et généralement elle porte le nom de *Bornéo;* mais toutes ces désignations sont inexactes. Les naturels appellent ce beau pays *Poulo-Kalémantan* ou *Tana-Bessar-Kalémantan*, c'est-à-dire l'île Kalémantan ou la grande terre de Kalémantan. Le nom de Brunaï, dont on a fait Bornéo par corruption, est sans doute une altération de Varouni, véritable nom du royaume, de la rivière et de la ville de Varouni, qu'on appelle inexactement royaume, rivière et ville de Bornéo. Nous donnerons donc à Bornéo le nom de Kalémantan, et celui de Varouni au royaume, à la ville capitale et à la rivière improprement appelés de Bornéo. »

L'immense largeur de cette île a toujours été un empêchement à ce que les Européens pussent y pénétrer. A diverses reprises, des essais de colonisation ont été tentés, puis abandonnés. La première tentative fut faite par les Anglais, vers l'an 1774, sur l'île de Balembangan, située à la pointe nord-est de l'île; mais cet établissement, placé à quelques milles de l'archipel Soulou, qui fournit les plus audacieux pirates des mers malaises, ne fut pas longtemps sans être détruit et dévasté. Ce fut à grand'peine que les colons parvinrent à se réfugier dans l'île cochinchinoise de Poulo-Condor. Une seconde expédition sur le même point, qui eut lieu en 1803, n'offrit pas des résultats plus heureux. La plupart des voyageurs chargés de missions diplomatiques ou commerciales y périrent misérablement. Outre l'anéantissement de l'établissement anglais, on cite encore plusieurs catastrophes non moins horribles : en 1769, le capitaine Padler y fut égorgé; en 1788, un capitaine anglais y fut massacré

avec tout son équipage, en rade de Varouni; douze ans plus tard, le capitaine Pavin subit le même sort; l'équipage du *Rubis* ne l'évita que par une espèce de miracle. Des scènes non moins affreuses se renouvelèrent en 1806, 1810 et 1811. Quelques années après, Dalton fut longtemps prisonnier du sultan de Kotte, et l'infortuné major hollandais Muller, autre Clapperton, qui s'était dévoué à l'exploration intérieure de Kalémantan, y fut assassiné de nos jours. Pourtant on doit avouer que c'est plutôt aux princes malais qu'aux indigènes que ces horreurs doivent être reprochées; et encore, il est juste d'ajouter que leurs soupçons avaient été éveillés par tous ces officiers de terre et de mer.

La côte de Kalémantan paraît être le résultat d'atterrissements successifs formés par les fleuves vastes et limoneux qui viennent de l'intérieur. Les traditions malaises disent que cette île est formée de plusieurs terres que le temps a réunies, et elles ajoutent que la montagne de Gounoung-Kandang, dans l'intérieur du district de Candak, à neuf lieues de la côte de Kalémantan, se trouvait au commencement du xv^e^ siècle dans une île séparée de la terre ferme, et nommée Poulo-Kandang. Cette marche d'alluvions progressives continue encore, principalement sur la côte, où les habitants construisent leurs maisons sur des pilotis enfoncés dans la vase.

La formation géologique des montagnes de cette île paraît être primitive, et elles n'ont aucun volcan, malgré l'assertion contraire de plusieurs voyageurs qui en ont cité plusieurs. On n'y rencontre point de ces blocs trapéens ou cornéens, si communs dans la chaîne des îles de Sounda, ce qui a porté à conclure que les tremblements de terre y étaient inconnus. La plus haute montagne est celle que l'on a désignée sous le nom de Mont de Cristal; il y en a plusieurs autres dont les sommets s'élèvent de 6,000 à 8,000 pieds.

Le Kappouas, qui traverse presque les trois quarts de l'île de l'est à l'ouest, est le fleuve le plus grand de Kalémantan, et peut-être le plus considérable de toute l'Océanie; vient ensuite le Bendjar-Massing ou Banjarmassing qui, de même que le Reyang, n'a pas sa source dans le Kini-Balou, mais dans les montagnes au sud-est du lac Danao-Malayou. Après avoir traversé l'île du centre au sud, le Bendjar-Massing se jette dans la mer. A la suite de celui-ci on place le Varouni dont la source se trouve dans cette vaste chaîne de monts qui traverse l'île du nord-est au sud.

Le royaume de Soukadana (*Soukadanya* ou *paradis terrestre*) renferme cinq rivières, grandes et navigables; ce sont la Soukadana, la Lava, la Pogoro, la Ponthianak et la Sambass, dont les embouchures sont obstruées par des barres qui n'en permettent pas le passage à des navires tirant plus de 14 pieds. Nous mentionnerons encore le fleuve Kinabatangan, le Kotti, le Possir, etc.; ces deux derniers ne prennent point leur source dans le Danao-Malayou, comme l'indiquent les cartes, mais dans la chaîne des monts situés derrière le Bendjar-Massing.

Le pays des Dayas-Marouts est baigné par le lac Kini-Balou auquel les naturels donnent le nom de mer, et qui peut être regardé comme le plus considérable des contrées océaniennes. Le Danao-Malayou, au centre de l'île, est fort poissonneux.

On a remarqué plusieurs havres excellents tels que Sandakan, Tambisam, Poulo-Laout, Poulanean et plusieurs autres. Il y a encore deux ports à Malwali, deux à Bangney, deux à Balambangan, un derrière Maléagan, et le port d'Abaï au sud-ouest de Maloudou.

Sur la côte sud-ouest on distingue la côte de Malondou qui ne présente ni récifs de corail ni aucun autre danger, et dont les villes principales sont Sou-Gui-Bassar et Bankaka. La baie offre des perles, le bord des rivières des rotins, et les montagnes voisines des forêts de pins.

Tempéré à l'intérieur par l'air des montagnes, et par les brises de mer près des côtes, le climat est moins chaud qu'on ne l'a représenté. Les pluies y sont abondantes de novembre en mai; et le thermomètre s'y tient entre 24 et 35 degrés. Une partie des côtes et notamment le voisinage des marais sont malsains, mais la partie septentrionale, contrée riche et admirablement romantique, est salubre et fertile.

Les montagnes semblent abonder en minéraux; elles renferment de l'or, de l'antimoine, du zinc, de l'étain et du fer. Les diamants y sont des plus beaux que l'on rencontre sur le globe; ceux des districts de Landak et de Bendjer-Massing sont particulièrement renommés.

Parmi les végétaux on distingue le riz, le sagou, le poivre noir, le camphrier, le citronnier, les ignames, le bétel, etc. Le chou palmiste forme la principale nourriture des indigènes. On voit dans les forêts des arbres d'une hauteur prodigieuse, dont les uns sont estimés comme bois de construction, les autres comme bois de teinture. Quelques-uns donnent un camphre très-recherché, d'autres la racine odoriférante appelée *benjoin*. Toutes les parties de l'île abondent en rotins dont l'exportation est considérable. Le coton, le gingembre, la muscade et le girofle y obtiennent du succès.

Le règne animal offre l'ours, le cheval, le porc, la chèvre, le chat, le chien et toutes les volailles de basse-cour. L'éléphant, le rhinocéros et le léopard ne se voient que dans la partie septentrionale, et on ne les rencontre plus dans aucun archipel à l'est de cette longitude. Le buffle est originaire de Bornéo ainsi que l'orang-outang.

L'orang-outang, bimane qui tient le milieu entre l'homme et le singe, a des mœurs curieuses qui méritent une mention particulière. Nous empruntons à M. de Rienzi les détails suivants qui nous paraissent pleins d'intérêt.

« J'ai possédé, dit ce savant voyageur, un véritable orang roux, environ trois mois; il avait été rencontré au sud de la baie de Malodou (île de Bornéo), et pris dans une trappe d'où on l'avait tiré et amené à bord, avec peine. Je l'avais acheté 10 *mattas*, ou environ 40 francs. Il avait le nez large et plat, les yeux petits et enfoncés, la mâchoire inférieure très-avancée, les oreilles élevées, le front déprimé et les os des joues semblables à ceux des Mongols; les dents grandes et fortes, offrant quelque ressemblance avec celles du lion, la bouche très-large et couleur de chair, le visage grisâtre, la poitrine carrée, la face longue et blême, un très-gros ventre, de longs bras qui dépassaient ses mollets [1], beaucoup plus charnus que ceux des singes. Il était à peine adulte, et cependant sa taille était de quatre pieds de hauteur; il se tenait ordinairement accroupi, la tête penchée sur la poitrine. Son corps était couvert d'un pelage roux fauve, assez long, excepté à l'intérieur des mains, au ventre, au visage, aux oreilles et au sommet de la tête, qui était un peu chauve.

» Il avait été trouvé dans les bois ainsi que d'autres orangs, armé d'une espèce de bâton, semblable à celui dont se servent la plupart des habitants de nos campagnes, et s'avançant ainsi fièrement contre les Dayas. Plus tard, il ne marchait guère qu'en s'appuyant à droite et à gauche, à une cloison, à un meuble, aux bastingages, aux mâts ou au cabestan du navire, et il grimpait lestement sur les vergues et dans les haubans. Il n'est pas exact de dire que ces bimanes ne peuvent se tenir debout, ainsi que l'a avancé le savant docteur M. Clarke Abell, qui a jugé, peut-être, de toute l'espèce par un seul individu faible et malade.

» L'orang roux diffère beaucoup des singes *Bagous* [2] (c'est le nom que j'avais donné

[1] Les bras des Australiens de la terre d'Arnheim, qui sont certainement plus longs que les nôtres, ne le cèdent guère en longueur à ceux de cet orang; et leurs jambes sont aussi grêles que celles de cet animal.

[2] Ce mot malayou signifie *joli, gentil.*

au mien), n'avait ni l'irréflexion du macaque, ni la férocité du babouin, ni la malice, le caractère hargneux et les grimaces de la guenon, ni la pétulance du magot, ni la lubricité du cynocéphale, ni la malpropreté du sagouin; il n'avait guère des nombreuses espèces de singes que la faculté imitative.

» Un Biadjou m'a dit que les orangs savent allumer du feu : mais ce qui est certain, c'est qu'ils savent se construire de petites cabanes qui leur servent d'habitations; qu'ils savent ramasser des crabes et des mollusques au bord de la mer, casser des moules et des patelles sur un rocher, et jeter des cailloux dans des *taclovos* ou *tridachnes*[1] (bénitiers) pour les arracher sans danger avec leurs mains et ensuite les manger ou les porter dans leurs cabanes afin d'augmenter leurs provisions; et que l'amour de ces êtres pour leurs femelles et pour leurs petits est vraiment admirable.

» *Bagous* était docile, imitateur intelligent, affectueux envers moi et envers mon domestique qui le soignait. Son humeur était douce, sa physionomie portait l'empreinte de la mélancolie. L'orang est tellement brave dans ses forêts, qu'il défie plusieurs hommes et les terrasse; mais il s'assouplit facilement à notre éducation. J'avais dressé le mien, sans peine, à plusieurs usages domestiques, et ses habitudes étaient naturellement propres.

» *Bagous* mangeait volontiers du lait, des légumes, du riz, des fruits, du miel, du poisson et de la viande. Il buvait beaucoup de thé, et il était excessivement friand de confitures chinoises et surtout de sucreries. J'en mettais quelquefois dans mes poches, et il ne tardait pas à me les voler. Il savait déboucher une bouteille, porter mon karpous[2] et mon turban; fermait et ouvrait la porte, faisait son lit; et comme il était très-frileux, il s'affublait de couvertures et de nattes au point d'en suer. Un jour qu'il avait mal à la tête, il la serra spontanément avec mon châle, et se coucha. Une jolie danseuse daya, à laquelle il faisait ordinairement les yeux doux, ayant cherché à le consoler, il parut la supplier de le laisser seul et de ne faire aucun bruit autour de lui.

» Mon orang me servait à table; il paraissait fier et satisfait quand je le faisais dîner avec moi ou fumer mon houka, et il buvait volontiers un verre de porto à ma santé. Alors il ressemblait assez par les manières et par la taille à un petit Endamène (habitant primitif de la Nouvelle-Guinée) de l'âge de 15 à 16 ans, qui aurait été sourd et muet.

» L'intéressant *Bagous* n'avait qu'un défaut, celui d'être un peu voleur; mais il savait le faire oublier par d'excellentes qualités. D'ailleurs, devais-je exiger d'un orang-outang qu'il connût le droit de propriété, si peu respecté par un grand nombre d'hommes civilisés? Un autre désagrément que j'avais encore à supporter de lui, quoiqu'il fût indépendant de son caractère, c'est que toutes les fois qu'il voulait m'exprimer sa joie, il faisait entendre un grognement rauque comme celui du cochon, précipité et rapide comme le claquement d'un fouet, en allongeant et haussant à la fois la mâchoire inférieure et la remuant avec vivacité. Ce grognement insipide et désagréable me désenchantait, malgré moi, de l'intérêt que je lui portais, à cause de sa gentillesse et de son bon naturel. J'eus le malheur de le perdre à bord. Tout l'équipage le regretta, et moi je le regretterai toujours. »

Le singe vert, que l'on rencontre dans le nord de Kalémantan et dont les naturalistes n'ont point encore parlé, a plus de ressemblance avec l'homme que l'orang-outang, du moins par la conformation de sa tête et de sa face et par la protubérance de son nez, mais il est quadrumane et non bimane comme l'orang-outang. Il est curieux de voir ces

[1] Espèces d'huîtres dont quelques-unes pèsent plus de cent livres. C'est la plus grande des coquilles connues. Il en existe une vraiment gigantesque dans l'église Saint-Sulpice, à Paris.

[2] Sorte de bonnet malais.

jolis singes se dirigeant par familles vers les étangs et les rivières, en marchant par pelotons, et se baignant ensemble, après avoir étanché leur soif.

Ce singe, aussi gracieux qu'un sapajou, s'apprivoise aisément; il est vif, espiègle, aimant beaucoup à jouer, mais il est si délicat et si sensible au froid qu'il est difficile de le conserver loin du pays natal.

Entre autres espèces, nous citerons le simiang (*hylobates syndactylus*); il se tient habituellement dans des champs en troupes nombreuses, dont quelques-uns, plus forts et plus intelligents que les autres, semblent être les chefs. Au lever et au coucher du soleil, un cri épouvantable décèle la demeure de ces animaux qui sont une espèce dégénérée des orangs; mais on ne les découvre pas facilement. On rencontre aussi des gibbons qui appartiennent au genre orang, et une variété de gibbons appelés *wouwous*. L'extrait suivant offre la description d'un pongo à tête pyramidale mort :

« Sa tête avait en effet la forme d'une pyramide, de la nuque au museau; ses mâchoires étaient armées de dents canines qui se rapprochaient de celles des tigres et des lions. Il n'avait ni queue ni abajoues; son museau était très-long, son front très-reculé, ses mains très-longues, son angle facial de 30 degrés, et son angle palatin de vingt. En jugeant de sa force par la saillie de ses muscles et la solidité de ses os, on conçoit qu'il mette en fuite l'éléphant, et qu'il résiste à une douzaine d'hommes. Dans ces animaux, l'amour de l'indépendance égale leur force prodigieuse, et toutes leurs actions annoncent beaucoup de réflexion. Ce pongo, qui semble former une espèce du genre orang, ne doit pas être confondu avec celui de Wurmb (*Pongo Wurmbii*). »

Le babiroussa, quoiqu'il paraisse dangereux à cause de ses défenses, vit principalement de végétaux et de feuilles d'arbres; sa retraite ordinaire est loin de l'homme, et cependant il n'est pas difficile de l'apprivoiser. Ces animaux ont une manière singulière de prendre leur repos : ils se suspendent à une branche d'arbre au moyen d'une de leurs défenses, et, laissant leur corps se balancer librement, ils restent ainsi suspendus toute la nuit hors de l'atteinte des animaux qui leur font la chasse.

L'île de Kalémantan ou Bornéo est divisée en une infinité de petits États. Parmi ceux qui sont situés le long des côtes, quelques-uns sont sous la domination hollandaise, les autres sont indépendants, de même que tous ceux de l'intérieur. La partie soumise aux Hollandais forme les deux résidences ou provinces que l'on désigne dans les chancelleries hollandaises sous le nom de *West-kust van Borneo* (résidence de la côte occidentale de Bornéo), et *Zuid en Oost kust* (résidence des côtes méridionale et orientale, ou de Bendjer-Massing).

La première comprend : 1° les pays depuis Ayer-Hittam, limite méridionale des territoires de Matan, jusqu'à Polo, limite septentrionale de ceux de Sambass; outre ces États, elle renferme ceux de Mompava, de Ponthianak, et de quelques petits chefs intérieurs indépendants de ces souverainetés. Les États du sultan de Sambass se trouvent enclavés dans cette résidence, et dans l'intérieur on rencontre les cantons à mines de Semini et de Lara. La capitale est Sambass, petite ville sur la rivière de ce nom, avec un fort hollandais; le sultan y possède un palais que l'on appelle *dalem* et qui est richement orné par de précieuses dépouilles ravies aux Européens et aux Américains qui devinrent victimes de ce prince, autrefois intrépide autant que féroce, et qui aujourd'hui est abruti par l'usage de l'*avia*, préparation d'opium qui remplace le tabac à fumer. Le fort dont nous venons de parler n'a pas empêché des pirates malais de s'établir au nord de Sambass, ainsi qu'à Cayong, dans l'intérieur de Matan.

2° Le pays de Mompava, qui s'étend fort avant dans l'intérieur et renferme les mines d'or de Matrado et de Mandour, qui passent pour les plus riches de l'Océanie. Ce canton, entre Mompava et Sambass, est habité presque exclusivement par des colons

chinois. Les Malais ne peuvent s'établir dans ses limites qui sont d'à peu près 70 milles du nord au sud de la rivière de Soungui-Raïah à Sillaca, et de 80 milles de l'ouest à l'est, c'est-à-dire de la mer aux monts de Matrado. Au pied de cette chaîne est placée Matrado, ville principale du pays, à laquelle on donne 6,000 habitants. La construction des maisons rappelle le goût chinois ; et les personnes d'une même profession habitent le même quartier. Les occupations et les mœurs des Chinois, dont la colonie est commandée par un capitaine de leur nation, sont les mêmes qu'à Canton.

Les jonques de la Chine, et principalement celles du port d'Amoi, fréquentent le port de Soungui-Raïah. Le prince de Sambass reçoit des Chinois de l'intérieur de la colonie un tribut de 250,000 francs. Ces colons travaillent aux mines à peu près de la manière usitée au Mexique. Après avoir barré les ruisseaux, hommes, femmes et enfants ramassent le précieux minéral. On évalue le produit des mines du territoire de Sambass à 89,000 onces d'or pur, et celui des mines de Matrado à 90,000, sans y comprendre l'or en poudre qui donne bien davantage.

On estime ainsi la population de cette résidence : 150,000 Chinois, 6,000 Malais, 60 Hindous, et un certain nombre d'indigènes qui, dans l'intérieur, suivent la religion des Hindous et sont divisés en plusieurs sectes.

3° Le royaume de Ponthianak, que fonda, au milieu du XVIII^e^ siècle, l'Arabe Abdul-el-Rahman. Ce prince agrandit ses États, et mourut en 1808, laissant pour successeur Kassim, son fils aîné. La ville de Ponthianak est la demeure du sultan et du sous-résident hollandais, d'où dépendent tous les établissements de cette île, qui possède un fort et renferme 2,000 à 3,000 habitants.

4° Le pays de Landak et celui de Sangou, situés dans l'intérieur et à l'est des précédents. Ce district renferme les mines de diamants les plus riches du globe.

5° Le pays de Simpang, qui est gouverné par un panam battam, ou prince, vassal de Matan.

6° Le pays de Matan, qui est placé sous la domination du sultan de Bantam[1]. Débris de l'ancien empire de Soukadana qui fut longtemps possédé par des princes d'origine javane ; cet État comprend une population d'environ 10,000 dayers.

7° Le pays de Kanda-Wangan, dont le prince est également feudataire du sultan de Bantam.

Dans l'intérieur il existe un grand nombre d'États indépendants, et la plupart de ceux qui sont feudataires des Hollandais, sont administrés par les princes indigènes, ainsi qu'à Célèbes et aux Moluques.

La seconde résidence se compose : 1° du pays de Komay ; 2° de celui de Kotaringuni ; 3° du pays de Pambauan, de Mandawa, du grand et du petit Daya, de Bendjer et de la presqu'île de Tana-Laout, formée par l'extrémité sud-est de l'île ; 4° des districts de Martapoura, Karandgitan, Tatas, Doukou-Kanang, Doukou-Kirié, ainsi que du Boussoun, nom qui désigne généralement le pays situé dans l'intérieur, sur les rives du grand fleuve. Bendjer-Massing, ville d'environ 6,000 habitants, est le chef-lieu de cette résidence. Martapoura ou Boumi est la résidence du sultan de Bendjer-Massing.

Sur la première ligne des États indépendants de la grande île de Kalémantan, il faut mettre la sultanie de Varouni (Bornéo propre), qui dominait jadis une grande partie de l'île, mais dont les possessions se réduisent aujourd'hui à la côte du nord-ouest et à

[1] État de l'île de Java. Pour s'expliquer ceci, il faut se rappeler qu'au XVI^e^ siècle le sultan de Bantam était suzerain des royaumes de Landak et de Soukadana, et que ces États furent longtemps tributaires du puissant empire javan de Madjapahit.

une partie de celle du nord. Cet État offre une étendue de 700 milles de côtes, et la largeur de son territoire est de 100 à 150 milles. Ce pays, le plus peuplé de cette grande terre, confine d'un côté aux Dayas, de l'autre aux Doussouns et aux Tataos; il a pour enclaves les îles de Malavelli, de Bangui et Balambangan.

Varouni, capitale de cet État, est située dans un marais, et l'on se sert de pirogues pour aller d'une maison à l'autre, ce qui donne à cette ville quelque ressemblance avec Venise. La population, composée en grande partie de Malais et de quelques Dayas musulmans, ne dépasse pas 10,000 à 12,000 habitants. Il est curieux, et c'est en même temps un spectacle solennel, de voir, au lever de l'aurore, tous les Malais, et ceux des indigènes qui professent l'islamisme, interrompre leur repos ou leurs plaisirs à la voix du *muezzin,* qui entonne l'*ezann* (annonce) de la prière (*namaz*) *la ila illa lah,* etc.:

Dieu est très-grand! Dieu est très-grand! Dieu est très-grand!
J'atteste qu'il n'y a point d'autre Dieu qu'Allah!
J'atteste qu'il n'y a point d'autre Dieu qu'Allah!
J'atteste que Mahomet est le prophète de Dieu!
J'atteste que Mahomet est le prophète de Dieu!
Venez à la prière, venez à la prière!
Venez au temple du salut! venez au temple du salut!
La prière est préférable au sommeil! la prière est préférable au sommeil!
Dieu est grand! Dieu est grand! il n'y a point de Dieu si ce n'est Allah!

Monté sur le balcon qui entoure le minaret tourné vers la Mecque, le muezzin, les yeux fermés, les deux mains ouvertes et élevées, les pouces dans les oreilles, fait entendre ces versets en arabe, marchant avec lenteur autour du chourfé (galerie), et sa voix harmonieuse et forte, retentissant au milieu du calme et du silence de la ville, produit, bien mieux que nos cloches, une impression profonde et religieuse sur l'esprit et le cœur même des chrétiens et des Chinois, dont les cultes diffèrent entièrement de ceux que suivent les Malais musulmans.

L'histoire de Kalémantan est enveloppée d'obscurité. Une ancienne tradition prétend que cette île appartint jadis aux Chinois. Ce fait n'est pas très-clair; mais tout indique qu'ainsi que plusieurs autres îles elle a été colonisée par les Hindous.

En 1521, les Espagnols compagnons de Magalhaës donnèrent à cette île le nom de Bouné. Cinq ans plus tard, les Portugais tentèrent de s'y établir; trop faibles pour s'y maintenir, ils imaginèrent de capter la bienveillance d'un des souverains du pays, au moyen de quelques tapisseries qu'ils lui offrirent. Le prince prit les figures qu'elles représentaient pour des hommes enchantés qui l'étrangleraient pendant la nuit s'il les admettait dans son palais, et il refusa opiniâtrément, quelques représentations qu'on lui fit de les admettre en sa présence, et il ne voulut pas même permettre l'entrée de sa capitale à ceux qui les lui apportaient.

Nous avons déjà mentionné les échecs qu'éprouvèrent les Européens; cependant, en 1748, une escadre hollandaise, quoique très-faible, imposa tellement au souverain qui possédait le monopole du poivre, qu'il le concéda aux Hollandais, en se réservant la faculté d'en livrer 500,000 livres aux Chinois. Il fallut du temps pour soumettre les indigènes, excessivement jaloux de leurs priviléges, mais ils durent obéir à leurs radjahs, et les Hollandais, pour se maintenir, imposèrent au roi un joug doré, aux peuples un joug de fer.

Les Anglais firent, en 1803 et 1813, deux tentatives également vaines. Vers la fin de 1823, une expédition a remonté la côte de Ponthianak, et il ne lui fut pas difficile de s'emparer des territoires qui ont rendu la Hollande souveraine de la partie du nord-

ouest de cette côte; mais elle a à peu près échoué dans une entreprise sur la côte de la sultanie de Kotti.

Les hautes montagnes du centre de l'île renferment des tribus de Pounams, sauvages qui paraissent se rapprocher des Beddas de l'île de Ceylan. Ils sont blancs, jaunes, basanés, rouges ou noirs. Ce sont les Alfouras des autres îles malaises, c'est-à-dire des sauvages habitant les montagnes centrales. La tribu des Tirouns ou Tidouns (Oran-Tidoun), subdivision des Biadjous, exerce la piraterie dans les Philippines. Leur province compte huit bourgs, qui ont pour lieux principaux le port de Kouran et de Sibouka et la ville de Tapian-Dourian.

Sur le bord de la rivière Reyang se trouve une tribu de ce nom, que M. de Rienzi croit être la souche des Reyangs de Soumâdra; ils sont voisins des braves Kayans.

Les habitants de l'État de Passir paraissent être une colonie de Bouguis.

Ceux de Kotti sont un peuple sauvage qui confine aux Tidouns ou Tirouns.

Les Malais, selon l'opinion des Dayas des environs de Sedang, seraient originaires de la côte du golfe de Sedang. De là, en effet, ils ont pu s'étendre sur les côtes de la Malaisie.

Les aborigènes de l'intérieur ont reçu plusieurs noms; celui de Dayas, au sud et à l'ouest; d'Idaans, au nord; de Tidouns, dans la partie orientale; et de Biadjous, au nord-ouest. Cependant tous appartiennent à la race primitive des Dayas. Dans les montagnes centrales, on rencontre encore des noirs à la peau luisante, aux cheveux ébouriffés, appelés Dayers ou Igolotes, souche de Papouas qui surpasse ceux des autres îles en force, en agilité, en intelligence. On ne voit plus que très-peu d'Endamènes ou Aëtas.

Il y a encore une foule de tribus sauvages, mais si peu connues qu'il nous semble inutile d'en donner la nomenclature.

Indépendamment des Chinois, on trouve encore des Japonais, des Arabes, et une race croisée de Chinois et de Dayas, à laquelle, dans le détroit, on a donné le nom d'*Orang-khé;* elle comprend plus de 12,000 individus.

Enfin, sur la côte nord-est, existe une variété particulière d'hommes qui portent généralement le nom de Biadjaks (*pirates*). Il ne faut pas les confondre avec les Biadjous, qui sont indigènes, tandis que les premiers descendent des Tzingaris de l'Hindoustan; ces hommes, que l'on pourrait appeler les *Tzengaris* ou *Bohémiens de la mer,* étaient jadis des Indiens sans castes, à la taille svelte et bien prise, au visage régulier, qui se sont mêlés à des Chinois aux cheveux longs et plats et aux yeux obliques; à des Javanais qui portent des moustaches et se rasent la barbe; à des Mangkassars aux dents noires et luisantes. Quoiqu'ils participent de tous ces peuples, c'est principalement aux Tzingaris de l'Hindoustan qu'ils ressemblent, car ils en sortent. Ce peuple est communément de couleur cuivrée ou noirâtre, ce qui leur a fait donner le nom d'Hindous noirs par les Persans.

Les Dayas sont partagés en un grand nombre de tribus qui s'étendent quelquefois jusque sur les côtes, et surtout dans la partie orientale; ils sont constructeurs, cultivateurs, mineurs et commerçants. Supérieurs aux Malais par les formes de leur corps, ils ont beaucoup de ressemblance avec les habitants des îles Carolines, de la Nouvelle-Zélande et autres îles du grand Océan. Leur nez et leur front sont élevés, leurs cheveux longs et noirs; de même que les Polynésiens, ils se tatouent le corps. Les Dayas purs sont francs dans leurs procédés, froids, délibérés, vindicatifs dans leurs ressentiments, paresseux; mais en même temps ils opposent à ces défauts la patience, la sobriété, la probité, l'hospitalité, l'intelligence; moins entreprenants que leurs ancêtres, ils sont paisibles, dociles, simples et constants dans

leurs affections; mais on peut leur reprocher leur superstition qui les rend cruels, leur ignorance et leur dédain pour l'art de lire et d'écrire. En revanche ils ont un talent fort rare pour les arts mécaniques; et bien que cet éloge puisse paraître exagéré, on peut dire qu'ils sont supérieurs aux Malais, aux Hindous et même aux Chinois, dans ce genre d'industrie. Ils excellent dans la fabrication des kriss, des kampilans, des galloks et des éperons. Ils préparent l'acier avec perfection, spécialement dans le pays de Seldjé, à l'est de l'île, près de Kottis; et au nord-ouest de Varouni, ils exploitent les diamants. Les principaux Dayas sont ceux de Kayang, et leur principale bourgade est celle de Sagao; leurs tribus établies à l'ouest de l'île sont appelées *Darats*. Ces Darats font un commerce considérable avec les îles Maratouba, Balabalagan, Célèbes, etc. Ils vendent aux Chinois des moules délicieuses et de l'excellent *blatjang* [1].

Les Dayas se couvrent le corps d'une ceinture de toile de coton qu'ils nomment *tcharouat;* ils ont un grand faible pour les grains de verroterie et pour des morceaux de laiton dont ils se composent des ornements. L'usage du tabac, du bétel, de l'avia ou opium préparé, du rak, est chez eux une véritable passion. En échange de ces denrées on peut tout obtenir d'eux, car ils attachent peu de prix à ces métaux pour lesquels tant d'hommes vendent leurs femmes, leurs filles, leur patrie et leur conscience. Les femmes sont jolies et les danseuses fort recherchées.

Ces peuples, fort remuants, ne rêvent que surprises de villages ennemis et qu'embuscades dans les forêts. C'est pour cette raison que leurs habitations sont protégées par des *bintings* (retranchements) très-utiles en cas d'alerte. Ces maisons, réunies par nombre de six ou sept, et dont la plus ancienne, où sont gardés les instruments de musique, occupe le milieu du groupe, sont spacieuses, construites sur des pieux entourés d'une clôture. La façade est précédée d'une longue verandah, galerie qui sert de communication entre les six ou sept familles qui habitent chaque maison, et dans laquelle chacune a son foyer. On arrive aux habitations par trois échelles que l'on retire le soir; le dessous sert de retraite aux cochons.

Quelquefois les guerriers dayas de Kayan portent des habits et des bonnets de peau de léopard. Ils ont pour armes la sarbacane qui lance des flèches empoisonnées, l'épée, la lance et de longs boucliers. Ils fabriquent de la poudre et on prétend qu'ils font usage de fusils et même de quelques canons.

Les Dayas doivent la férocité de quelques-unes de leurs mœurs au point d'honneur qui consiste chez eux à posséder, comme ornements de leurs demeures, le plus grand nombre possible de crânes humains qu'ils se procurent en égorgeant des individus d'une tribu différente; ceux des femmes et des enfants sont considérés comme plus honorables que les autres parce que les hommes ont dû faire plus d'efforts pour les défendre. Lorsque la guerre trompe leur attente, ils s'unissent aux forbans malais, ne se réservant que les crânes ennemis pour part de butin. Plus un homme a coupé de têtes, plus il est respectable et considéré. Cette soif de crânes est telle qu'un jeune homme ne peut se marier qu'après avoir décollé au moins un ennemi; et le cadavre d'une personne de rang élevé n'est enterré qu'avec une tête fraîchement coupée. Les expéditions heureuses sont accueillies par de grandes démonstrations de joie. Les femmes saisissent les têtes saignantes, et entrant dans l'eau, elles se frottent le corps avec le sang qui en découle. Le plus beau titre de noblesse d'un Dayas se compose d'une cinquantaine de crânes humains dont il orne sa case. Quand deux tribus ennemies font une trêve, chacune d'elles fournit un esclave qui doit être égorgé par l'autre; le chef frappe lui-même la victime au milieu de la poi-

[1] Pâte faite de diverses racines et de crabes pilés.

trine, et la tribu entière, imitant cet exemple, il en résulte que le cadavre est bientôt percé de coups. Outre ce sacrifice, il y a encore entre peuplades des échanges de vivres, de poudre d'or et de jarres de Siam fort recherchées parce que les prêtres s'en servent pour prédire l'avenir, après avoir frappé dessus comme s'ils invoquaient un oracle. Ces prêtres ont la prétention de guérir les maladies, mais leur pouvoir est nul contre les dyssenteries, les fièvres et le choléra qui font des ravages horribles. Une petite portion des Dayas suivent la religion mahométane, mais le plus grand nombre adore *Diouata* (l'ouvrier du monde), et les mânes de leurs ancêtres. Ce qui est étrange, c'est qu'ils prétendent descendre des antilopes, pour lesquelles ils ont une grande vénération. Certains oiseaux, qui leur servent d'augure, ont aussi tout leur respect.

Les Dayas purs habitent rarement les côtes; on les trouve ordinairement à quelques milles dans l'intérieur. Ils ont un commencement ou, ce qui serait plus exact, un reste de civilisation; ils cultivent avec soin leurs *ladangs* ou terres des pays hauts, et tirent quelque parti des *savouas*, terres marécageuses. Ils trafiquent avec succès de leurs légumes (*katchang*), des cannes à sucre, des bézoards [1], des cornes de cerf, de quelques nids de salanganes et de la cire recueillie sur les branches des vieux arbres de katapan, et qu'on ne doit pas acheter sans défiance, car elle est souvent falsifiée.

Les Biadjous sont peu connus; on sait seulement que, de même que dans la Nouvelle-Guinée, leurs cases sont ordinairement élevées, et quelquefois très-avancées au milieu des eaux. Ils sont sobres, industrieux et braves. Ils pensent que les étrangers qu'ils ont tués sont seuls dignes d'être offerts en holocauste à leurs dieux cruels. Les crânes et les dents de ces victimes passent pour les ornements les plus précieux de leurs demeures. Ils offrent également des sacrifices humains en l'honneur de leurs chefs défunts; et si leurs femmes se sont rendu coupables d'adultère, ils immolent et mangent deux ou trois esclaves pour expier le crime.

Les Alfouras occupent les montagnes et les forêts d'une partie du nord et surtout de l'intérieur de l'île. Ils ont un ancien costume national de fête qui consiste en un pagne élégant en soie, un turban surmonté d'un oiseau de paradis; des colliers, des bracelets, un dard et un bouclier. Lorsqu'ils se livrent à leur danse curieuse et bizarre, ils y ajoutent des jarretières auxquelles sont attachées des grelots. Une grande partie de ces indigènes s'entourent les reins d'une étoffe de coton, et même d'une écorce d'upas, ce qui est une preuve que la résine seule de cet arbre est venimeuse.

Les Idaans, qui habitent aux environs du mont Kini-Balou, portent la peine de mort, contre le meurtre, l'adultère et le vol. Ils n'épousent qu'une femme et la plupart parlent malais. Ils mangent du porc que les Malais ont en horreur; lorsqu'ils mangent du riz et des choux palmistes dont ils font leur principale nourriture, ils mangent tout ce qui paraîtrait repoussant à des Européens : des singes, des chiens, des rats, des chauves-souris, des serpents, des lézards de maison, des insectes, des vers et jusqu'à de la vermine.

Les Marouts, ainsi que les Idaans, ont pour leurs prêtres une profonde vénération. La culture de leurs plantations témoigne de connaissances assez rares parmi les insulaires de l'Océanie. Ils ont les mêmes armes que les Dayaks. Leur unique vêtement se compose d'une ceinture d'écorce d'arbre qu'ils roulent autour de leurs cuisses, et dont un bout tombe par devant et l'autre par derrière. Chaque maison, élevée sur des poteaux, renferme plusieurs familles vivant ensemble. Ces tribus sont hospitalières et

[1] Pierres ou calculs qui se forment dans différents viscères des animaux, et auxquelles les Orientaux attribuent des vertus surnaturelles. Les bézoards de Kalémantan se tirent de l'antilope orix, variété de l'antilope à deux cornes.

offrent toujours aux Européens des oiseaux, des noix de cocos, des citrons et autres présents; si on répondait à leur offre par un refus, ce serait leur faire un affront qui exposerait son auteur à des vengeances terribles.

Les Orang-khé portent le costume chinois fait de grosses toiles bleues et blanches.

Les Tzingaris ont une religion, des institutions, des mœurs et un langage différents de ceux des autres tribus hindoues. Les Mahrattes leur appliquent l'épithète de *soudas* (filous), et il faut dire qu'en effet, durant la guerre, ils se livrent au pillage, apportent des provisions aux armées, et les inondent d'espions et de *kantchinis* (danseuses). En temps de paix ils se livrent à la fabrication de toiles grossières et au commerce du riz, du beurre, du sel, etc.; en un mot ce sont des colporteurs qui emploient des bœufs pour le transport de leurs marchandises. Leurs femmes sont jolies et bien faites comme la plupart des femmes hindoues, mais portées à une lubricité révoltante. Ils enlèvent souvent de jeunes filles qu'ils vendent ensuite aux naturels et aux Européens; et on les accuse d'immoler des victimes humaines aux *rakchasas* (démons) et de se livrer à l'anthropophagie. Tribu primitive de nos bohémiens ou égyptiens, les Tzingaris exercent presque partout le métier d'entremetteurs. Les femmes disent la bonne aventure à ceux qui viennent les consulter; à cet effet elles frappent sur un tambour pour évoquer les démons; elles déclament ensuite d'un ton de sibylle et avec une extrême volubilité, des mots bizarres; puis, après avoir observé l'état du ciel et les linéaments de la main de la personne qui les interroge, elles prononcent gravement la sentence que le destin a portée contre elle. Ces femmes pratiquent aussi, et toujours moyennant une rétribution, le tatouage qu'elles exercent sur les femmes hindoues. Les Tzingaris qui, au besoin, entreprendraient tous les métiers, sont unis entre eux et vivent en famille. On voit communément le père et la fille, l'oncle et la nièce, le frère et la sœur vivre ensemble à la manière des animaux et se confondre comme ces derniers.

Au reste, ces peuples sont menteurs, méfiants, joueurs, ivrognes, poltrons, et n'ont aucune notion des lettres. Ils ont la religion en mépris; la crainte des mauvais génies et la fatalité constituent toutes leurs croyances.

Des savants dignes de foi affirment qu'aucun des peuples de Kalémantan n'avait d'alphabet ni de culte, tandis que les indigènes des groupes environnants ont les leurs. Il convient de faire remarquer ici qu'ils ont néanmoins deux calendriers : l'un, qui est historique et fabuleux, leur vient de l'Inde, selon toute vraisemblance; l'autre est le calendrier mahométan. Or un calendrier, œuvre sans conséquence aux yeux du vulgaire, est, aux yeux du philosophe, un monument admirable qui exige une civilisation de bien des siècles.

Si nous n'avons point parlé des Malais de Kalémantan (Bornéo), c'est que leurs mœurs et leurs usages n'offrent presque aucune différence avec ceux des autres peuples de même race que nous avons déjà décrits. Cependant les sultans et leurs radjahs ont, dans les fêtes qu'ils donnent, adopté un cérémonial qui ne se représente qu'à Java et à Maduré. Nous emprunterons à M. Laplace le récit suivant que nous prenons dans sa description de Maduré; ces détails sont parfaitement identiques à ceux que nous pourrions donner relativement au cérémonial usité dans les cours malaises de Kalémantan.

« Le palais est assez vaste et commode. Nous fûmes introduits et présentés au sultan au son des instruments de musique.

» La musique malaise n'est ni variée ni harmonieuse; les musiciens ne jouent que de mémoire et toujours les mêmes airs qui, vraisemblablement, se conservent dans l'île par tradition. Ils n'ont qu'un instrument à cordes, qui ressemble à notre violon, et dont le corps, fait de la moitié d'un très-gros coco, est recouvert à sa partie concave d'une peau fine, sur laquelle passent deux cordes minces, qui se tendent au moyen de clefs

placées à l'extrémité d'un long manche d'ivoire ou de bois parfaitement sculpté. Les crins de l'archet, un peu lâches, restent toujours engagés entre les cordes, et les sons qu'ils en tirent m'ont paru aigres et discordants.

» Derrière le musicien qui jouait de cette espèce de violon, se trouvaient rangés tous les instruments à timbre, dont celui que je vais décrire dominait l'infernale symphonie.

» Il se compose de huit plaques d'un métal jaunâtre, mélangé d'or, d'argent et de cuivre, suspendues horizontalement et à plat les unes à côté des autres, par deux cordes légères qui les traversent d'abord, à chacune de leurs extrémités, dans le sens de la largeur, puis vont se tendre fortement sur des clefs placées aux deux bouts d'une boîte longue et étroite, totalement vide en dedans et découverte en dessus. La plus grande de ces plaques, qui est en même temps la première du rang, a un pied de long, quatre de large, dix lignes d'épaisseur au milieu et six seulement sur les bords ; elle présente une surface convexe en dessus et concave en dessous. Les sept autres ont la même forme, mais diminuent progressivement jusqu'à la dernière, plus petite de moitié que la première dans toutes ses proportions. Le musicien, accroupi sur le sol, place la boîte devant lui, puis, avec une boule de cuir, fixée au bout d'un court bâton qu'il tient dans chacune de ses mains, il frappe les plaques et leur fait rendre, suivant leurs plus ou moins grandes dimensions, des sons plus ou moins graves que répète la cavité sur laquelle est suspendu tout le système.

» Je remarquai encore un autre instrument, semblable à celui-ci, et dont il est aisé de se représenter le mécanisme, si l'on suppose substitués aux plaques de métal, des morceaux d'un bois rouge très-dur, taillés dans les mêmes dimensions et disposés de la même manière, mais suspendus sur les bouches d'autant de tuyaux de bambou qui s'élèvent perpendiculairement du fond de la boîte, pour donner aux sons quelque chose de plus doux, et atténuer ce que l'instrument à plaques de cuivre a de trop dur dans sa vibrante harmonie. Mais nos oreilles trouvaient encore cette dernière supportable en comparaison des accords diaboliques d'un quatrième instrument qui est pour ainsi dire national chez tous les peuples du grand archipel d'Asie, car il n'y a pas de chef parmi eux, si petit qu'il soit, qui n'en traîne toujours au moins un à sa suite, comme nos charlatans leur orchestre ambulant.

» Sur une caisse, faite d'un morceau de bois creusé, sont rangés côte à côte, soutenus chacun par quatre lanières de cuir, six vases de cuivre jaune de différentes grandeurs. Le plus grand de ces vases, bombé en dessous, et n'ayant que huit pouces de diamètre à sa partie inférieure, s'élargit en montant jusqu'à un pied de hauteur environ, puis se recourbe pour former sa partie supérieure, qui se termine par une petite demi-sphère. Les autres vases ont la même forme, et vont en diminuant graduellement jusqu'au plus petit, qui n'a que la moitié des proportions du plus grand. Le musicien frappe ces espèces de globes sur le sommet avec une baguette assez semblable à celle qui sert pour la grosse caisse dans notre musique militaire, et en obtient des sons que l'on peut comparer à celui que rendrait un bassin de cuivre.

» Dans un orchestre malais, aussi bien organisé que celui du sultan de Bansalang, le nombre des instruments ne se borne pas à ceux dont je viens de faire l'énumération, quoiqu'ils aient chacun deux, trois et même quatre doubles, de différentes dimensions, qui jouent toujours tous à la fois. On y voit aussi le chapeau chinois, un tambour beaucoup plus gros que les nôtres, et un instrument dont le son imite le bruit lointain du tonnerre. Cet instrument est composé de deux énormes bassins de métal allié d'argent et de cuivre, dont la partie évasée, qui a jusqu'à plusieurs pieds de diamètre, sur six pouces seulement de profondeur, est recouverte d'une peau tendue, sur laquelle le

musicien frappe à coups redoublés, et avec d'autant plus de facilité que ces espèces de *gongs* sont soutenus verticalement en face l'un de l'autre par des montants de fer.

» Il serait difficile d'imaginer le vacarme que fait cet orchestre, lorsque, suivant l'usage du pays, il annonce le départ ou l'arrivée du souverain, ou de quelque autre personnage auquel on veut faire honneur.

» Chez les Malais, la musique est inhérente à toute espèce de cérémonie et de représentation : celle de Bancalang s'acquitta si bien de son rôle durant mon séjour à Maduré, qu'après en avoir été étourdi depuis le matin jusqu'au soir, il me semblait l'entendre encore la nuit pendant mon sommeil. Elle se mêlait à toutes les distractions que le bon sultan s'empressait de me procurer pour remplir les longues heures de la journée.

» Peu d'heures après notre arrivée, il fit représenter devant nous une espèce de pantomime guerrière, exécutée par de très-beaux hommes, richement habillés et armés de lances et du *crit* [1]. Ils marchaient sur deux rangs, les chefs en tête; dans tous leurs mouvements, guidés par la musique, ils prenaient des attitudes nobles et martiales, auxquelles le costume de combat prêtait aussi beaucoup : les bandeaux rouges bordés d'or qui ornaient leur tête, l'écharpe blanche tournée élégamment autour du cou, et dont l'éclatante bordure flottait sur des épaules larges et nues; le pagne bariolé de mille couleurs, qui serrait autour de la ceinture plusieurs poignards, et tombait jusqu'au bas des jambes, offraient un coup d'œil aussi attrayant pour l'imagination que pour les yeux.

» La pantomime figurait des guerriers qui allaient au combat et cherchaient à surprendre l'ennemi : leurs têtes portées en avant, leurs bras droits étendus et leurs regards fixés dans la même direction, tandis que leurs mains gauches brandissaient la redoutable lance; le balancement cadencé du corps chaque fois que leurs pieds s'avançaient avec précaution, tout augmentait l'illusion et contentait notre curiosité. Ils défilèrent plusieurs fois devant nous, à la grande satisfaction de mon hôte, enchanté de pouvoir donner à des étrangers une haute idée de son goût et de ses richesses.

» Bientôt après, la musique annonça le dîner, autre genre de spectacle qui devait offrir des plaisirs plus solides aux jeunes convives, et faire ressortir encore la magnificence du souverain de Maduré : le coup d'œil de la table était brillant; mais en vain je cherchais sur cette table, chargée d'argenterie, de bronzes et de cristaux, quelque chose d'extraordinaire et d'étranger : je retrouvais le luxe d'Europe, notre cuisine et nos vins.

» A table, cependant, la liberté était plus grande : la conversation s'animait, et les santés, auxquelles mon royal voisin faisait raison avec du thé en place de vin, se suivaient sans interruption.

» Pendant tout le repas, la foule de domestiques et d'esclaves richement habillés qui nous entouraient, et dont les yeux, sans cesse attachés sur les convives, cherchaient à deviner leurs moindres désirs, acheva de nous donner une idée assez brillante de la cour d'un souverain de ces contrées.

» Les liqueurs, le café, et principalement les cigares de Manille (car le pays ne produit pas de bon tabac), firent durer la séance beaucoup plus que je ne l'aurais désiré; enfin nous passâmes dans le salon, toujours au bruit de l'éternelle musique, à laquelle était venu se joindre un accompagnement plus aigre et plus faux encore que l'orchestre même; c'est-à-dire les voix d'une vingtaine de femmes chantant, ou, pour approcher davantage de la vérité, glapissant en chorus, toujours sur le même ton, sur le même

[1] M. Laplace aurait dû écrire *kriss*. C'est le vrai nom de cette arme.

air, absolument comme les enfants braillent les noëls dans quelques-unes de nos provinces; et ce n'est pas pour une heure ou deux, car, suivant l'importance des solennités, elles chantent toute la journée et parfois même toute la nuit suivante, en prenant à peine quelques moments de repos.

» Je voulus voir de près les pauvres sirènes, espérant que le plaisir des yeux me dédommagerait de ce que souffraient mes oreilles; mais mon attente fut péniblement déçue; toutes ces malheureuses créatures étaient si maigres, si sales, que je me trouvai encore trop heureux de n'être condamné, du moins pour ce jour-là, qu'à les entendre chanter.

» Malgré sa ferveur pour la loi de Mahomet, mon hôte n'avait pas renoncé à toutes ses anciennes habitudes, car une table ayant été couverte de cartes et d'argent, la partie de *vingt et un* commença. On jouait très-gros jeu; nous étions trop novices, mes officiers et moi, pour lutter longtemps contre des adversaires aguerris : aussi le sultan, l'assistant-résident hollandais et deux Chinois, collecteurs des impôts, restèrent-ils bientôt les seuls maîtres du tapis. Je prenais un grand plaisir à voir leur impassibilité dans la bonne ou mauvaise fortune, et l'air d'humilité avec lequel ces deux usuriers empochaient l'argent de leur maître quand ils gagnaient.

» Dans ces pays, les Chinois remplissent auprès de la plupart des souverains le rôle que jouent les juifs à la cour des pachas turcs : mêmes moyens pour augmenter leur fortune, mêmes soins pour la cacher; souvent rançonnés ou punis de leurs friponneries, toujours nécessaires et toujours employés. Ce sont eux qui perçoivent à Maduré l'impôt des terres, prennent à ferme la récolte des nids d'oiseaux, qu'ils vendent à leurs compatriotes, et ont le monopole de toutes les marchandises introduites dans l'île. Aussi mes deux Chinois, bien qu'ils se plaignissent toujours de leur pauvreté et de la peine qu'ils avaient à satisfaire le sultan, qui, parfois, il est vrai, leur faisait rendre gorge, n'en étaient pas moins les plus riches marchands du pays.

» L'usage des présents parmi les Malais fournit souvent aux princes l'occasion de déployer leur générosité, et rarement ils la laissent échapper; aussi le souverain de Bancoulang s'empressa-t-il de m'offrir un crit dont le fourreau d'or, parfaitement ciselé, et la poignée faite d'un bois précieux, le cédaient pourtant à la lame, pour le prix et la beauté du travail. Cette lame, large de dix-huit lignes à sa base, et longue d'un pied et demi, est tranchante des deux côtés, renfoncée au centre par une arête aiguë, et va en serpentant comme une flamme jusqu'à la pointe.

» L'acier dont elle est fabriquée, et qu'on tire de Bornéo, doit-il à la trempe l'avantage de ne jamais s'oxyder, et sa couleur brune, qui laisse distinguer les veines du métal? C'est une question que les meilleurs ouvriers européens n'ont pu, dit-on, éclaircir. Quoi qu'il en soit, ces lames paraissent encore ce qu'il y a de mieux trempé en fait de poignards. Nous avons vu que le crit est, pour ainsi dire, l'arme nationale des habitants de la presqu'île malaise et du grand archipel d'Asie [1]. Leur manière de le porter, suivant le degré de civilisation où ils sont parvenus, peut servir à faire connaître jusqu'à quel point on peut se confier à ces hommes dangereux. Les méchants et soupçonneux insulaires de Bornéo, de Palawan et de Macassar, adonnés au brigandage, le portent toujours un peu plus en avant du côté gauche, la poignée presque sur la poitrine et cachée par les plis du pagne, comme un tigre embusqué et prêt à s'élancer sur sa proie. Les indigènes de Java, de Sincapour et de Maduré, ainsi que des autres îles où les Européens ont des établissements, pensent donner une preuve de respect et de confiance en plaçant leur poignard derrière le dos à l'endroit où la ceinture presse la chute des reins.

[1] La Malaisie.

» Ce n'était pas assez pour les Malais d'orner leur crit d'or et de pierreries, ils lui ont encore attribué les vertus les plus merveilleuses. Tantôt la lame du crit frémit dans son fourreau en présence de l'ennemi secret de son maître, s'échappe et va lui percer le cœur; tantôt elle traverse les rivières, les forêts, les murailles les plus épaisses pour revenir aux mains de son légitime possesseur. Telles sont les superstitions qui, chez ces peuples sombres et vindicatifs, font du crit un objet d'envie et de terreur, et lui donnent une valeur inestimable.

» On prétend que le dernier sultan de Solo, maintenant en exil à Amboine, offrit une somme énorme pour la lame seulement de son crit, qu'il avait perdu dans un combat avec les Hollandais ; mais l'acier précieux était tombé sans doute entre les mains d'un nouveau maître plus superstitieux qu'intéressé, car il ne fut pas rendu.

» Nous franchissions à peine le pont-levis qui mène à la première cour, et nous entendions encore distinctement les sons de la musique qui avait présidé à notre départ du palais, que déjà des orchestres, placés sous les deux hangars dont j'ai parlé précédemment, nous assourdissaient; mais je m'étais habitué à ce charivari comme à un mal nécessaire : aussi ne m'empêcha-t-il pas de donner toute mon attention aux scènes qui se succédaient sous nos yeux. Le peuple s'était groupé sur notre passage dans la cour du palais : cette foule d'hommes, de femmes et d'enfants, tombant à genoux, les mains jointes et en silence, à mesure que leur souverain passait devant eux, me fit éprouver un sentiment pénible qui, peut-être, n'était pas fondé; car cette dégradation n'est qu'apparente, et le Malais qui a ployé les genoux devant le sultan se relève plus libre et plus heureux que beaucoup d'Européens. »

Iles dépendantes de Kalémantan. — Plusieurs îles dépendent de Kalémantan, mais nous ne pouvons en faire la description, parce qu'elle ne présenterait aucun intérêt à nos lecteurs.

ARCHIPEL DE HOLO[1],

VULGAIREMENT NOMMÉ SOULOU.

Cet archipel comprend 162 îles que l'on divise en quatre groupes : Cagayan-Holo, Bassilan, Holo et Tawi-Tawi. La superficie de cette réunion d'îles comprend environ 360 lieues, et la population en peut être évaluée à 200,000 habitants.

Le groupe de Cagayan-Holo renferme six îles, dont Cagayan [2] est la principale; situées au nord-ouest de Bassilan, elles ont pour habitants des Bissayas et quelques Holoans, et appartiennent au sultan de Holo; elles servent de repaires aux pirates.

Bassilan, le second groupe, a pour île principale celle dont il tire son nom; il comprend trente-quatre îles.

Le troisième groupe, Holo, est composé de cinquante-sept îles, et occupe presque tout le centre de l'archipel de ce nom.

Enfin, le dernier groupe comprend soixante-cinq îles et tire son nom de Tawi-Tawi, l'île principale.

Cet amas de petites îles forme une chaîne de plus de 100 lieues de long du nord-est

[1] Les Espagnols écrivent *Jolo*, et les Anglais *Saoloo* qu'ils prononcent *Soulou*.

[2] Ce groupe ne doit pas être confondu avec les autres îles du même nom et qui sont comprises dans l'archipel des Philippines.

au sud-ouest, sur 25 de large. Elles possèdent plusieurs bons ports, et on y trouve un grand nombre de récifs de corails et de madrépores.

L'histoire des îles Holo est très-obscure; suivant la tradition de ce peuple, l'île principale aurait autrefois fait partie de l'empire de Kalémantan, fondé par les Chinois. Les Maïndanais prétendent, au contraire, qu'elle leur était soumise. La première version paraît plus vraisemblable eu égard à la bravoure des Holoans. Il fut une époque où les Espagnols cherchèrent à occuper Holo et à s'y établir. A peine débarqués, ils s'emparèrent de la famille royale, l'envoyèrent tout entière au collége de Maïndanao, lui firent abjurer le mahométisme et la convertirent à la foi chrétienne. Le prince holoan se prêta à tout; il se laissa catéchiser, reçut le baptême et parut prendre assez bien son parti de la solitude complète à laquelle on le condamnait alors. Mais pour remplir ses loisirs il abusa de sa plus proche parente dont on n'avait pas eu l'attention de le séparer. A cette faute grave, on ne lui épargna pas les corrections, et elles eurent bientôt un tel caractère de sévérité que le prince chercha à s'y soustraire par la fuite. Il y parvint, rentra dans son île, en chassa les Espagnols, et maintint son indépendance en dépit de leurs efforts. Plus tard, le sultan, faisant disparaître ses rancunes devant les intérêts de sa politique, entra en arrangements avec le gouverneur; il accorda aux pontins de Maïndanao et de Manille, aussi bien qu'aux navires anglais, la permission de venir faire le commerce dans ses ports.

GROUPE DE HOLO.

Holo, l'île la plus considérable de ce groupe et de l'archipel, est appelée par les Européens l'*Alger de l'Océanie,* et elle mérite ce nom par la multitude de bateaux pirates qu'elle lance dans les mers malaises. C'est un véritable nid de forbans qui dévastent les îles Philippines et qui rendent tributaires la mer de Chine et ses divers détroits. La capitale est Bévouan dont le *Mouara* (port) est comme la foire de cet archipel, ainsi que d'une partie de Kalémantan et de Maïndanao. Les maisons sont élevées au-dessus du sol; la population est évaluée à 5,000 ou 6,000 habitants. Cette ville est la résidence du sultan et des principaux datous; on y arrive par des espèces de ponts en bois appelés *patalans.*

La végétation est riche et fertile; l'agriculture est en honneur, et les indigènes doivent l'art de greffer aux Chinois qui se sont établis dans leur île.

Convertis par les Arabes, les Holoans suivent la religion de Mahomet; néanmoins ils ne mettent en pratique que quelques vaines cérémonies de l'islamisme. Leurs mosquées sont dépourvues d'ornements tant à l'intérieur qu'à l'extérieur; elles présentent un caractère très-prononcé de mesquinerie.

Le gouvernement est féodal; le pouvoir des datous, qui exercent sur le peuple une autorité moins oppressive que dans les autres États de la Malaisie, contre-balance souvent la volonté du sultan. La puissance souveraine ne sort pas de la famille royale, sans pourtant que la succession au trône ait lieu par ordre de primogéniture. La partie la plus considérable du corps législatif se compose, dans ce gouvernement mixte, de quinze datous, dont le titre passe aux fils aînés qui ont place dans le conseil. Dans ces assemblées le datou n'a qu'une voix, tandis que le sultan en a deux. Il en est de même de l'héritier de la couronne s'il est du parti du souverain; mais s'il est d'une opinion contraire, il n'a plus qu'une voix. Il y a encore deux représentants du peuple, appelés *mantéraïés,* qui rappellent, par leur office, le tribun militaire chez les Romains.

Issus en partie des Biadjous et des Tidouns de Kalémantan, et en partie des Bouguis, les Holoans sont avares, perfides, impitoyables dans leurs haines; cependant ceux de Bassilan sont meilleurs. Tous se vantent avec raison de leur courage, et ils ont atteint un plus haut degré de civilisation que les Maïndanais. Ils connaissent peu l'usage des armes à feu, mais ils se montrent très-adroits dans le maniement de la lance, du kampilan, du soumpit et du kriss. Les hommes portent une culotte et une veste blanches, une ceinture, un mouchoir et quelquefois une sorte de turban nommé *serban*.

L'habillement des femmes consiste en une camisole et un jupon, également de couleur blanche; elles jouissent dans cet archipel d'une liberté bien plus grande que celle qui est ordinairement accordée aux musulmanes dans le reste de la Malaisie, et, on doit l'avouer, elles en abusent. Aussi les datous, qui sont puissants et dissolus, n'éprouvent-ils aucune difficulté à les corrompre.

Les insulaires des deux sexes aiment beaucoup la musique et la danse. Ce sont les malheureux captifs bissayas, qu'ils condamnent à l'esclavage et qui ont appris ces arts des Espagnols, qui exécutent dans ces divertissements.

Le dialecte holoan est très-mélangé; cependant il paraît dériver principalement du malayou, du daya-malayou et surtout du bouguis et du bissaya.

On cite l'habileté des plongeurs de Holo à recueillir les perles et autres productions de la mer. Rien de ce qui est à portée de leur vue ne leur échappe, et ils ont une méthode assez singulière : elle consiste à se frotter les yeux avec le sang d'un coq blanc pour s'éclairer la vue. Les pirogues de Holo sont bien construites, bonnes voilières, pourvues d'un excellent mât, et elles portent de six à quarante tonneaux de charge. Le pavillon de cet État représente les portes de la Mecque, de gueules sur champ d'argent.

Le commerce est actif et se fait avec les Chinois, les Maïndanais, les Bouguis, etc. La côte de Coromandel et le Bengale y importent des toiles et des mouchoirs en échange de la nacre, des nids d'oiseaux, de la cire et de la poudre d'or. Dans ces transactions la confiance serait une duperie, car nul peuple marchand n'est plus fraudeur que les Holoans. En voici un exemple : En 1803, un capitaine anglais voulant opérer ses retours en lingots d'or, en trouva à un prix assez modéré, et acheta de jour en jour ce qu'on lui présentait. A mesure que ses besoins se remplissaient, il remarquait avec étonnement que les indigènes baissaient leurs prix, en lui offrant de nouvelles matières. Cette circonstance lui inspira des soupçons; il mit ses lingots à l'épreuve et découvrit qu'en place d'or, on lui avait vendu un alliage de peu de valeur. Ses menaces, ses cris furent aussi vains que la plainte qu'il porta; on se borna à lui répondre : « Ce qui est fait est fait! » et il n'obtint aucune autre satisfaction. Ils n'agissent point autrement à l'égard de la cire dans l'intérieur de laquelle ils glissent des pierres et du grabeau; ils vont même jusqu'à fabriquer de fausses perles, si bien imitées que l'œil rusé du Chinois peut seul les distinguer des véritables.

GROUPE DE BASSILAN.

Les naturels de ce groupe sont traitables; il est rare qu'ils attaquent les chrétiens, et leur commerce, qui a lieu en partie avec les habitants de leurs possessions dans l'île de Maïndanao, étend quelques ramifications avec les Espagnols et les métis de Zampoanga. On trouve chez eux quelques Biadjaks-Tzingaris; mais, quoique voisins des Holoans, ils n'exercent point la piraterie.

Iles Rienzi, du Tribun et Ariston. — L'île Rienzi est située par le 6° 26′ de latitude nord, et le 119° 33′ et quelques secondes de longitude à l'est du méridien de Paris.

Cette île ne compte qu'un petit nombre d'habitants; les hommes sont d'un caractère doux et simple; ils sont pêcheurs et aiment passionnément le tabac; en échange de quelques feuilles de cette plante on obtiendrait d'eux tout ce qu'ils possèdent. Les femmes sont assez jolies et d'une grande douceur. Elles font avec le sagou des petits pains carrés de 5 à 6 pouces; quelques-unes y mêlent du coulis de poisson et du jus de citron, comme on fait aux Moluques. Leurs maisons sont élevées sur des pieux et couvertes de feuilles de *nippas*. Ils ont bâti quelques cabanes dans l'intérieur. « Un des chefs, dit le voyageur qui découvrit cette île à laquelle il a donné son nom, un des chefs nommé *Moulout* voulut échanger son nom avec le mien. Il frappa sur sa poitrine en disant : Je suis le *datou Rienzi*, et, en frappant sur la mienne, il dit : Tu es le *datou Moulout*. Il me fit présent d'un kriss que je conserve, et je lui donnai une hache et une paire de pistolets. »

L'île du Tribun est située par 6° 28′ latitude nord et 119° 39′ longitude est; comme la précédente, elle fournit à peu près les mêmes productions que les autres îles de la Malaisie, notamment des dammers dont les Rienziens emploient la résine jaunâtre pour faire des torches au moyen desquelles ils éclairent leurs pêches. Elle est boisée et si plate que de la mer on l'aperçoit difficilement.

La troisième, l'île Ariston, est située par le 6° 25′ et quelques secondes latitude nord, et 119° 40′ longitude est. Comme les deux autres, elle est basse. M. de Rienzi n'y a découvert que trois pêcheurs holoans qui faisaient cuire de superbes casques pavés. Ils faisaient leurs provisions d'eau dans de grands bambous, ce qui fit présumer au voyageur, sans pourtant qu'il pût l'affirmer, que cette île n'avait ni eau ni habitants.

GROUPE DE TAWI-TAWI.

Une partie des îles de ce groupe ont, dans la langue holoane, des dénominations si éloignées de la décence qu'on n'oserait en donner la traduction en français.

L'île principale porte le nom du groupe; la ville qui en est le chef-lieu a un assez bon port, qui, après Bévouan, fait le plus de commerce avec l'île Kalémantan et surtout avec le port de Varouni. Les îles Tabou possèdent un banc de perles.

On ne connaît point de monnaie réelle dans cet archipel; on y fait usage, pour les comptes, du cangan, toile de coton grossière de Chine, et dont la valeur équivaut à une piastre d'Espagne. On se sert aussi du kousoung, pièce de nankin d'une longueur de quatre brasses. Le korid chinois est employé pour mesurer la toile. L'usage du riz en balles comme monnaie courante a fait naître la coutume de mesurer les grains; une coquille de noix de coco est appelée panching; huit panchings font un gantang; dix de ceux-ci un raga, et deux ragas équivalent à un pikle chinois.

ARCHIPEL DES PHILIPPINES.

Cet archipel, qui porte aussi, quoique moins communément, le nom de Saint-Lazarre, est compris entre la mer de Chine, l'archipel de Holo et le grand Océan. Il s'étend depuis le 5° 22′ jusqu'au 21° de latitude septentrionale, et depuis le 114° 35′ jusqu'au

123° 43′ de longitude orientale. La seule île de Louçon doit être nommée Tagale, et toutes les autres Bissayes, parce que leurs habitants sont des peuples de ce nom, issus des Taagals et des Bissayas de l'île Kalémantan. Nous comprendrons dans cet archipel les îles Babouyanes et les îles Bachi, entre Formose et Louçon, l'île Maïndanao et l'île Palavouan ou de la Parayoua; mais nous n'y joindrons pas les îles Mariannes et Holo comme l'ont fait quelques voyageurs qui portent les îles que contient cet archipel à 1,000, 2,000 et 3,000, bien qu'en réalité il n'en comprenne qu'un peu plus de 100, indépendamment toutefois des Calamianes, des Babouyanes, et des Bachi ou Batanes, qui sont au reste en petit nombre.

Les îles principales sont : Louçon, Maïndanao, Mindoro, Leyte, Samar, Panay, Bouglas ou Negros, Zebou, Masbate, Bohol, Palavouan et Catandouanès.

On peut évaluer la superficie de toutes les îles Philippines réunies à 12,900 lieues carrées, et leur population à 2,552,640 habitants chrétiens ou païens soumis à l'Espagne. Dans ce chiffre, nous ne comprenons pas les États indépendants qui obéissent à des chefs idolâtres ou à des princes musulmans de Maïndanao, et dont le nombre s'élève à environ 2,000,000 d'individus, ce qui forme un total de 4,500,000 âmes pour tout l'archipel.

Des chaînes de montagnes traversent ces îles dans tous les sens et présentent des pics dont l'élévation est estimée de 1,800 à 2,000 toises. On cite parmi les volcans celui du Mayon ou Albay (dans l'île de Louçon), dont le sommet est enveloppé comme d'un panache de fumée, et ceux des îles Mindoro qu'avoisinent des mines de soufre qui paraissent inépuisables.

Une succession constante de grandes chaleurs et de fortes pluies rend le sol d'une grande fertilité dans la plupart de ces îles. Les vents d'ouest et d'aval déterminent, dans la partie de l'ouest, des pluies qui règnent pendant les mois de juin, juillet, août et un certain nombre de jours de septembre. De terribles coups de vent, que l'on nomme *solla*, éclatent alors dans ce rayon; la mer est orageuse, les terres sont inondées d'eau, et la campagne n'est plus qu'un lac immense. A l'est et au nord, c'est au contraire le règne du beau temps pendant ces mêmes mois; mais avec la mousson du nord-est arrive pour ces parties la saison des tempêtes et des pluies. De sorte que les deux versants alternant de climat, on pourrait, en passant d'un côté à l'autre, jouir d'un printemps perpétuel. C'est dans l'intervalle des deux moussons et durant l'époque indécise où les vents se combattent qu'ont lieu ces typhons ou *baguyos* qui, en quelques heures, détruisent les moissons, renversent les chaumières, abattent les arbres et submergent les navires. Si ces affreuses perturbations de la nature causent d'horribles ravages, on prétend qu'elles chassent les brouillards et les vapeurs qui s'élèvent des forêts et des marais pendant la saison pluvieuse, et qu'en purifiant l'air elles contribuent à la salubrité du climat humide des Philippines.

La végétation se révèle toute vigoureuse et magnifique dans cet archipel, dont le sol est bien arrosé. Les montagnes, les prairies et les campagnes y sont toujours vertes, et l'on voit quelquefois le même arbre porter des fleurs et des fruits; néanmoins les arbres d'Europe n'y produisent que médiocrement, mais en revanche ceux des tropiques y obtiennent de beaux succès. Quant à nos légumes, on les trouve tous dans les jardins de Manille, à l'exception de la pomme de terre.

La plupart de nos quadrupèdes vivent aux Philippines; les forêts renferment beaucoup de bêtes fauves. On y trouve des tourterelles vertes, d'autres avec une tache rouge sur la poitrine, et l'on y distingue le *tabou*, oiseau qui enterre ses œufs dans le sable pour les faire éclore. La mer et les lacs abondent en poissons excellents. Des caïmans d'une prodigieuse grosseur infestent les rivières. On remarque parmi les ser-

pents une variété nommée *damonpalay* par les naturels, et dont le venin tue instantanément. Parmi les lézards, on cite le *chakon*, ainsi nommé parce qu'il articule ce mot en haussant la première syllabe et baissant la dernière, et le *calao* qui, comme le coq, chante régulièrement à certaines heures de la journée.

Les autres richesses de ces îles favorisées consistent en mines d'or et de fer peu abondantes et mal exploitées, en courants aurifères qu'utilise la patience chinoise, en bois de teinture et de bâtisse, en cire, soufre, brai, perles, ambre, nacre, cauris, balati, nids d'oiseaux, etc.

L'histoire de Manille peut résumer celle des Philippines : depuis 1571, époque de sa fondation, cette ville a beaucoup souffert des tremblements de terre si communs dans ces îles. Le premier, en 1635, renversa un grand nombre d'édifices et ensevelit 3,000 individus; les deux derniers, l'un en 1796, l'autre en 1824, ont aussi porté de terribles atteintes à sa prospérité. Quelque temps après sa fondation, Manille excita l'envie des Chinois qui finirent peu à peu par s'y établir et en occuper un quartier. Lorsqu'en 1603 ils se virent au nombre de 35,000, ils prétendirent environner de murailles le quartier qu'ils habitaient. Mais les Espagnols s'y opposèrent, en massacrèrent 23,000, et obligèrent les autres à regagner leur patrie. Ils ne tardèrent pas à revenir, et leur nombre s'accrut au point qu'en 1639 il était de 40,000, lorsqu'une nouvelle révolte les réduisit à 7,000. Accusés de conspiration contre l'État, de complot et de monopole, on voulut, en 1709, les bannir des îles Philippines; les édits les plus formels furent rendus à cet égard, et s'ils ne purent empêcher les Chinois de reparaître dans l'archipel, ils eurent du moins l'avantage immense de détruire l'esprit de parti qui les animait et d'assurer pour jamais la paix et la concorde entre eux et les indigènes.

Les Anglais assiégèrent Manille en 1762, s'en rendirent maîtres, l'abandonnèrent au pillage, et n'accordèrent la vie aux habitants que moyennant une somme de 25,000,000 de francs. Ce brillant triomphe enivra les vainqueurs qui portèrent leurs armes dans toute la province; mais, battus sur plusieurs points, ils durent reculer jusqu'à Manille, où les Espagnols, soutenus par les indigènes, vinrent les assiéger. Épuisés de fatigues, pressés au dehors par les assiégeants, et au dedans par un ennemi plus horrible encore, la famine, ils étaient sur le point de se rendre à discrétion lorsqu'ils apprirent que la paix était conclue entre l'Espagne et l'Angleterre, et qu'une des conditions portait que les Anglais, abandonnant leurs conquêtes aux Espagnols, quitteraient les Philippines.

Nous ne pouvons décrire île par île l'archipel des Philippines; aussi nous passerons à la description des peuples, but principal de notre ouvrage.

La province de Boulacan est peuplée de Tagales comme la plupart des Alcaldies ou provinces de l'île de Louçon. Les Tagales ont un alphabet particulier. Leur littérature consiste en quelques chants et poëmes historiques et en traductions de quelques petits ouvrages espagnols de religion et de théâtre. Les habitants de Tondo sont pêcheurs. Les sauvages qui habitent les forêts de Boulacan errent sans vêtements, et mènent une vie misérable qui se prolonge rarement au delà de quarante ans; leur corps est couvert de plaies. Dans les cavernes des montagnes, les naturels vont chercher les nids d'oiseaux si chers aux Chinois. Les femmes de Boulacan sont renommées pour leur beauté; on les regarde comme les Circassiennes des Philippines.

Les Indiens ou naturels de Pangassinan sont industrieux et actifs; ils s'adonnent au commerce et on les nomme les Chinois des Philippines. On construit dans cette province de bons navires, et le cabotage y est en vigueur. La plupart des torrents roulent des paillettes d'or, et les Indiens *igolotes* exploitent une mine d'or d'assez mauvais aloi.

La province d'Ilocos, qui est partagée en deux districts, celui du nord et celui du sud, est habitée par des Indiens *igolotes* (noirs) qui se nourrissent de chiens, de chats et d'autres animaux, quand les légumes leur font défaut. On y voit aussi des Indiens *negritos* et des Indiens *tinguianes,* qui, suivant la tradition, sont d'origine chinoise; ces deux peuplades sont très-industrieuses, et ont des juges qu'elles renouvellent annuellement par voie d'élection; elles se protégent contre les incursions des Igolotes, par une espèce de mur ou rempart. On prétend qu'ils sont trop Chinois pour que leur conversion soit facile. Ils diffèrent beaucoup des *negritos alaguites,* ennemis jurés de tout travail, excepté lorsqu'il leur procure du riz et du tabac qu'ils aiment avec passion.

Les habitants de Cagayan sont les plus beaux et les plus forts des Philippines. Lorsqu'ils voyagent ils portent l'arc et les flèches, et ont pour coiffure le *sabaeot,* espèce de chapeau chinois, surmonté d'un morceau d'or chez les plus riches.

Les enfants du groupe de Louçon, et généralement ceux de l'archipel, vont nus jusqu'à l'âge de dix à douze ans. A ce sujet, Pagès témoigne son étonnement de ce que, dans un pays chaud, on ait cette négligence pour les filles, dont les chemisettes ne dépassent pas le nombril; dans son *Voyage autour du monde et vers les deux pôles,* cet auteur rapporte l'anecdote suivante :

« Un jour que je me promenais dans un bois à une lieue de Manille, le hasard me fit approcher d'une maison devant laquelle je trouvai une Indienne d'environ 10 à 11 ans, assise au grand soleil; elle était nue et accroupie, ayant sa chemise pliée auprès d'elle; dès qu'elle me vit, elle se leva promptement, et la remit; quoiqu'elle ne fût pas vêtue décemment, elle croyait être bien mise, parce qu'elle avait les épaules couvertes; elle n'était plus embarrassée de paraître devant moi. »

Les indigènes de Bouglas ou Negros sont noirs; ils paraissent appartenir à la race des Papouas, sauf quelques Endamènes relégués dans l'intérieur. De même que les *Melano-Pygmées* dont nous avons parlé dans notre Aperçu général, ils reçoivent en naissant le nom d'un arbre, d'une grotte, etc. Ainsi ils se nomment Gouha, Papaya, etc.

Les Melano-Pygmées qui habitent l'île Panay sont absolument dénués de vêtements; leur légèreté à la course est telle qu'ils atteignent souvent les animaux auxquels ils donnent la chasse sans le secours de leurs flèches ni de leur couteau. Quand ils ont pris un animal, ils demeurent autour jusqu'à ce qu'ils l'aient dévoré. Ils troquent le miel et la cire de leurs forêts contre de l'eau-de-vie et du tabac qu'ils estiment pardessus tout. Ils sont moins noirs que les Africains et n'ont pas, comme ceux-ci, les cheveux crépus; ils n'ont pas non plus les joues saillantes et le nez épaté. Leur vie est très-paisible et s'écoule loin des Bissayas et des Espagnols.

Les villes de Molo et de Xaro sont des entrepôts riches et populeux; les femmes sont belles, bien faites et plus blanches que dans le reste de l'archipel. Les habitants emploient le *sinimaya,* toile fabriquée avec les fibres d'une espèce de bananier, pour se faire des chemises qui sont si fines que chacune pourrait tenir dans la main. Les chapeaux, les étuis à cigares et autres ouvrages en paille y sont de la plus grande beauté. Les naturels d'Ilo-Ilo, de Molo et surtout de Xaro passent pour être les plus civilisés de tous les peuples des Philippines.

Les indigènes de Maïndanao ou Mindanao, de même que ceux de la confédération des Illanos, sont des corsaires très-entreprenants. Les habitants primitifs de l'île sont des noirs Endamènes; ensuite viennent les Igolotes. On y rencontre encore des Alfouras, à la peau tannée qui vivent dans les montagnes. La population est divisée en Maïndanais, Caragos, Loutas et Soubanis. Un certain nombre sont idolâtres et anthropophages. Les Loutas de la côte se livrent à la pêche; ils portent une espèce de turban ainsi que les Malais de Kalémantan. Leur culte est l'islamisme, et ils ont des imans qui

desservent leurs mosquées et dirigent les écoles. Leurs vaisseaux portent rarement des pièces de quatre, mais communément des fauconneaux ou petits canons d'une à deux livres de balles; ces navires sont montés par un équipage de 60 à 80 hommes, armés jusqu'aux dents, et quelquefois portant une cotte de mailles et un casque garni de sa visière aussi en cotte de mailles, capable d'amortir un coup de kriss ou un coup de kampilan et de flèches. — Des tribus sauvages occupent la partie occidentale de l'île. — La langue maïndanaise se rapproche du bissayas. — La partie espagnole de Maïndanao est régie par trois alcades et un gouverneur : le premier demeure dans la petite île de Missamis, sur la baie de Panguil et presqu'au milieu de la côte septentrionale; le second habite Dapitan, sur la même côte; et le troisième est établi à Caraya, sur la côte nord-est. Ces trois alcadies sont placées sous la dépendance d'un gouverneur qui réside à Zamboanga, sur la côte sud-ouest. Cette ville a un fort en pierre qui, après celui de Manille, est le plus important de l'archipel. La côte est d'un accès difficile à cause de la rapidité des courants.

Plusieurs des îles Calamianes appartiennent aux Espagnols qui n'ont point d'établissement sur les autres îles, quelques points exceptés. Mais certaines îles placées sous leur dépendance nourrissent des cantons libres et inconnus jusqu'à présent.

Les habitants primitifs des îles Philippines, comme d'une grande partie de la Malaisie, sont les Aëtas, sauvages noirs, à cheveux légèrement laineux. Les traditions indigènes portent qu'à une époque éloignée, ces habitants primitifs portaient le nom de Dayers et Endamènes; que ces derniers furent vaincus et repoussés dans l'intérieur par les Igolotes venus de Kalémantan (Bornéo); et qu'enfin les Biadjous, les Tagales et les Bissayas, venus également de cette grande terre, parurent, vainquirent les Igolotes et se rendirent maîtres des côtes. Actuellement on nomme les noirs primitifs Aëtas, et les Papouas Igolotes ou Negritos. On les distingue aisément à Bouglas et à Panay, ainsi que dans plusieurs grandes îles; les premiers sont de couleur fuligineuse et ont les cheveux crépus, à peu près comme les Endamènes dont nous avons donné la description dans notre Aperçu général; les seconds, plus noirs, ont les formes plus agréables, les cheveux frisés, et ressemblent aux Papouas que nous avons décrits au même endroit. Parmi les jeunes filles aëtas on en remarque de fort jolies. Ce ne fut qu'avec difficulté que les Philippins ou Indiens civilisés soumirent ces noirs, et il leur fallut de grands efforts pour les forcer à abandonner les plaines qu'ils habitaient. Ceux que les Espagnols rencontrèrent dans l'île de Louçon avaient un commencement de civilisation. Leur gouvernement se composait de chefs assistés de vieillards qui ne se couvraient que le milieu du corps, et à qui l'exécution de la loi était confiée.

Aujourd'hui les Aëtas vont encore généralement nus. Leurs soins se bornent à la chasse, à la pêche et à la recherche de quelques fruits sauvages; ils se montrent très-adroits dans l'exercice de l'arc, seule arme dont ils fassent usage; et leur langue offre de nombreux rapprochements avec celle des Indiens civilisés.

C'est à cette race qu'appartiennent ces enfants que l'on connaît à Manille sous le nom de *Fils du Soleil*, et qui, quoique issus de père et mère noirs, sont presque blancs.

Sur la lisière des bois où se sont retirés les Aëtas, habitent des moines qui essayèrent de se rendre maîtres de quelques-uns de ces insulaires, dans l'intention de les convertir; mais aussitôt qu'ils pouvaient se soustraire à leurs gardiens, ces indigènes regagnaient leurs montagnes, où ils exploitent des mines d'or qui leur donnent un bénéfice annuel de 20,000 piastres. Plusieurs missions ayant pour but de convertir les Aëtas sont encore entretenues par le gouvernement de Manille; mais les moines, s'apercevant que ces sauvages échappaient à leur autorité spirituelle dès qu'il leur était pos-

sible de fuir, ils ne soumettent plus au baptême que les enfants achetés, dès l'âge le plus tendre, par les Espagnols ou les métis, à des parents indifférents, et qui, parvenus à l'âge de raison, ne peuvent plus s'habituer à la manière adoptée par leurs pères.

Les races noires se sont aujourd'hui tellement confondues dans les Philippines, que leurs coutumes, leurs traits et leurs tailles n'offrent que de bien légères différences. C'est pourquoi nous ne ferons qu'une seule description qui sera commune à toutes ces peuplades, fondues à cette heure et réunies pour ainsi dire sous la dénomination d'Aëtas.

On rencontre parmi certaines tribus quelques hermaphrodites appelés *Binabagas* par les Tagales. Ces montagnards, généralement heureux, poussent la paresse à l'excès. Riches des productions du sol le plus fertile et qui n'exige aucune culture de celui qui borne ses besoins au nécessaire, ils ne se livrent à aucun travail et jouissent de tout en abondance.

Selon diverses traditions, les Aëtas auraient eu des guerres très-vives à soutenir pour s'opposer à ce que les Indiens à cheveux lisses, qui les avaient chassés des plaines, coupassent du bois dans leurs montagnes ; ils exigeaient un tribut, payable en tabac, pour lequel ils ont un goût qui approche de la passion. Mais à présent, moins nombreux et devenus plus craintifs en raison de leur faiblesse, ils laissent à leurs ennemis la liberté d'envahir le terrain où ils veulent s'étendre, en sorte qu'ils finiront inévitablement par disparaître du sol natal s'ils ne suivent le torrent de la civilisation qui les presse de toutes parts.

On ne saurait estimer positivement le nombre de ces tribus sauvages; seulement elles paraissent former à peu près le tiers de la population des Indiens civilisés.

Leurs chefs avaient jadis adopté dans la forme du gouvernement un système entièrement despotique; ces chefs appartenaient au corps de la noblesse qui, en ce moment encore, porte le titre distinctif de *Bagnan,* tandis que les plébéiens ont reçu le nom de *Calianes.* — Les Bagnans avaient envahi la puissance par leur valeur et leur habileté. — Le fils, en succédant à son père, héritait aussi de son pouvoir qui s'étendait en raison du nombre d'esclaves qu'il commandait et des villages qui étaient sous sa dépendance. Continuellement en guerre avec leurs voisins, ils tâchaient de faire un grand nombre de prisonniers pour agrandir leur puissance. Cette vieille tactique gouvernementale est encore suivie dans la presqu'île de Malakka et dans les îles de Kalémantan, de Maïndanao et de Célèbes.

De ce mode de gouvernement résultèrent trois classes distinctes d'hommes vivant sous une même autorité. La première se composait des souverains de villages et de leur parenté; la deuxième était celle des esclaves; et la troisième, celle des habitants libres ou qui avaient reçu la liberté des possesseurs de villages. Ces derniers sont encore désignés aujourd'hui sous le nom de *timavat,* qui signifie *libre* en langue tagale.

Bien que ces Indiens n'eussent pas de lois écrites, ils connaissaient, à l'époque de l'arrivée des Espagnols, l'art de l'écriture. Un conseil, formé d'un chef et de quelques anciens, avait mission de prononcer sur les contestations des particuliers. Quant aux affaires criminelles, le tribunal était composé des parents du mort, qui souvent transigeaient avec le coupable, moyennant une somme d'argent que celui-ci s'engageait à payer aux juges; en cas de non-rachat, la mort était l'expiation de son crime. Lorsqu'il s'agissait d'une affaire où le coupable n'avait rien à payer, la loi du talion lui était appliquée : il devait donner dent pour dent, œil pour œil, etc. Il n'est pas invraisemblable que cette loi, fort commune dans la Malaisie, vînt des Arabes qui paraissent la tenir de Moïse, qui lui-même la tenait peut-être des Égyptiens. Au moyen âge elle fut adoptée dans plusieurs États de l'Europe, et on l'a retrouvée en Amérique.

Mais cette loi s'étendait à tous les pays des Philippines et non à une seule contrée. On déclarait la guerre à tout le canton auquel le coupable appartenait, et si celui-ci habitait un autre canton, il faisait cause commune avec tout le village contre lequel s'ouvraient les hostilités. Si le chef du village attaqué ne rachetait pas le crime, on ravageait le pays en faisant le plus grand nombre possible de prisonniers. Les voleurs étaient condamnés à enlever une pierre du fond d'une chaudière d'eau bouillante, supplice qui n'offrait aucun dédommagement au propriétaire lésé. Aussi les juges préféraient le rachat de la peine par une somme dont une partie revenait au chef du village et le reste à eux-mêmes. On soumettait également au rachat les peines portées contre l'adultère et le manque de respect envers les vieillards.

Ces peuples étaient et sont encore esclaves de toutes les superstitions : celle du patimak, entre autres, est singulière : c'est un sortilége qu'ils prétendent être attaché à l'enfant encore dans le sein de sa mère; son effet est de prolonger les douleurs de l'enfantement, et même de l'empêcher. Afin de faire disparaître le patimak, le mari, au plus fort des souffrances, ferme soigneusement la porte de sa case, allume un grand feu à l'entour, quitte le peu de vêtements qui le couvrent, et s'escrime avec fureur du kampilan jusqu'à ce que l'accouchement soit accompli.

Une autre superstition est la croyance au *tigbalan*, espèce de fantôme qui, suivant les sauvages, apparaît sous des formes effroyables, et qu'ils exorcisent par des cérémonies ridicules.

Les médecins des Aëtas n'ont pas les mêmes habitudes que nos docteurs qui se rendent chez les malades pour les soulager, les consoler, les guérir ou les tuer; ils sont parvenus à persuader à ces ignorants indigènes qu'en les accompagnant ils seraient bientôt délivrés de toutes leurs infirmités; aussi leurs Hippocrates sont souvent suivis d'un cortége nombreux d'individus qui ne vivent et ne respirent que d'après les promesses qu'ils leur ont faites. Ce charlatanisme des docteurs sauvages doit-il surprendre dans nos pays civilisés, où tant de prétendus savants ne dédaignent pas de recourir à cette ressource qui les élève et les fait vivre aux dépens des savants véritables, presque toujours ennemis du mensonge et de l'intrigue?

Leur religion paraît avoir été inspirée par la crainte de la servilité. Ils offrent des sacrifices à une foule de mauvais génies qui causent, disent-ils, tous les maux dont ils sont accablés. On y retrouve les dogmes de l'immortalité de l'âme. Quand quelqu'un d'entre eux vient à mourir on s'empresse de l'ensevelir en faisant un grand nombre de cérémonies auxquelles on l'invite à prendre part. Ils laissent une place vide et croient y voir le défunt, comme Macbeth voit l'ombre de Banquo. Ils pensent que les morts éprouvent des besoins, aussi ils ont la précaution de renfermer dans le tombeau des armes et des provisions de bouche pour plusieurs jours. D'après leur croyance, les morts ne tardent pas à visiter les maisons qu'ils habitaient; c'est pourquoi les proches parents mettent tout en ordre afin de recevoir cette visite; et pour reconnaître quand elle a lieu ils couvrent le foyer de cendres; lorsqu'ils y observent le plus léger dérangement ou la trace d'un pied, ils se livrent aussitôt à une profonde affliction parce qu'ils sont persuadés que la mort atteindra bientôt quelque membre de la famille. Pour apaiser les mânes du défunt ils gardent quelque temps le deuil et, quoique leur caractère soit naturellement doux et généreux, ils immolent le premier voyageur qu'ils rencontrent.

Malgré leur paresse ils ensemencent du blé, du riz et du tabac; mais s'ils sont esclaves de leur parole tant qu'ils ne peuvent y manquer sans résultat fâcheux pour eux, ils ne se font aucun scrupule de violer leurs promesses lorsqu'ils se croient à l'abri de tout ressentiment.

Les Tagales et les Bissayas ou les indigènes civilisés des îles Philippines sont en

général petits, mais bien proportionnés dans leur taille; ils sont actifs et prouvent une force musculaire remarquable. Quoique leurs traits présentent une grande ressemblance avec ceux des Malais, ils ont pourtant le nez plus saillant, les os des joues moins élevés, et leur peau se rapproche davantage de la teinte blanche; ils donnent à leurs cheveux, d'un noir foncé, une espèce de vernis au moyen de l'huile de coco, usage répandu dans l'Inde entière, et ils les arrangent à la manière des Malais. Les femmes font preuve de goût dans la disposition de leur chevelure qu'elles retiennent avec de longues épingles d'or ou d'argent, et qu'elles ornent de fleurs de *kilong-kilong* dont le parfum est délicieux. Elles se drapent avec grâce dans le *kambay* et le *tapis*, sorte de jupe qui dessine admirablement la taille.

Ces peuples se distinguent par leur intelligence, mais ils sont paresseux, amis du plaisir et passionnés pour le jeu. Adonnés à toutes sortes de superstitions, ce sont des instruments servilement dociles dans les mains des moines dont l'empire n'a pas de bornes sur leurs esprits. On doit reconnaître cependant que ces religieux déploient souvent un zèle et un courage dignes de louange dans la défense des chrétiens de ce grand archipel contre le despotisme et la cupidité de certains alcaldes[1].

Les Bissayas et les Tagales ont un penchant très-prononcé pour les vers et surtout pour la musique, et on leur voit en grand nombre des chants de guerre, de marine, de joie et de deuil. Les Tagales ont des chanteurs qu'ils appellent *mapagavit* et un instrument qu'ils nomment *avitan*. Le chant des rameurs (*kindi*) est particulièrement chéri de ces hommes habitués aux fatigues et aux périls de la mer.

Les Malais des Philippines ou Indiens se montrent extrêmement sensibles aux bons traitements, et sentent vivement l'injustice et le mépris; fiers jusqu'à l'orgueil de leurs ancêtres, dont quelques-uns d'entre eux font remonter l'origine à des époques reculées, ils aiment la parure, la représentation, l'équitation, la chasse et tous les exercices du corps. Ils sont braves, actifs, industrieux, ont l'oreille fine, beaucoup de goût pour la musique et la peinture, mais, comme ombre au tableau, nous devons ajouter qu'ils ont peu de dispositions pour les études sérieuses, et qu'ils sont excessivement portés vers la dissipation.

Les métis ou créoles, issus des Européens et des Indiens ou indigènes, participent des uns et des autres dans leur constitution; ils ont l'esprit mercantile, et le trait dominant de leur caractère est la frivolité. L'argent qu'ils gagnent, ils le convertissent en feux d'artifice et en d'autres réjouissances.

Cette classe domine à Manila (Manille), et là, comme dans les autres colonies, les Européens doivent s'attendre à être obligés de céder le sol plus tôt ou plus tard à ceux dont il est la patrie, ainsi qu'on l'a vu récemment dans les Amériques espagnole et portugaise, une partie de l'Amérique anglaise et à Saint-Domingue même.

Cette opinion, qui est celle de M. de Rienzi, est appuyée sur le fait suivant :

« En 1823, un certain nombre de métis, assistés de quelques officiers de la garnison de Manila, et de quelques négociants espagnols, excités par les idées qu'avaient fait naître la révolution d'Espagne et celle des colonies hispano-américaines, résolurent de proclamer l'indépendance des îles Philippines. Ce fut le 2 du mois de juin que l'insurrection éclata. Les conjurés s'emparèrent de l'une des portes de la ville; de là, ils marchèrent droit à l'arsenal. Le capitaine général Martinez montra la plus grande lâcheté; mais le lieutenant colonel Santa Romana vainquit les insurgés qui étaient peu nombreux. La fidélité des troupes, la prise de Novalès et de Ruiz, les deux chefs insurgés, et la trahison du propre frère du brave Novalès, tous deux nés à Manila,

[1] Les Français écrivent à tort *alcades*.

changèrent les rôles. Les vainqueurs du matin devinrent les vaincus du soir. Ils furent jetés dans les cachots de la citadelle, d'où les uns furent embarqués pour l'Espagne, et les autres condamnés aux *presidios* des Philippines. Ces hommes dégénérés, ainsi que les Javans, n'étant guidés que par les intérêts matériels, ambitionnant seulement les places occupées par les Européens, ces hommes devaient succomber. Le feu sacré de la liberté ne peut être entretenu que par des mains pures, et non par des pasquins politiques et des hommes avides. Mais les idées d'indépendance n'en ont pas moins germé dans les esprits.

» Après cette insurrection, don Mariano de Ricafort fut nommé capitaine général. Il pacifia les esprits, grâce à sa modération et à sa fermeté. Il a été récemment nommé au gouvernement de la Havane et de l'île de Couba (Cuba) en Amérique. Don José Henrilès lui a succédé, en 1830, dans le gouvernement des Philippines. »

De même qu'à Java les combats de coqs sont fort suivis aux Philippines; les habitants paraissent même plus enthousiastes de ces jeux que dans les autres parties de la Malaisie. Il s'en trouve qui exposent leur fortune en pariant pour ou contre un combattant emplumé, et l'on en a vu qui imploraient saint Antoine pour qu'il donnât la victoire au champion de leur choix. On prétend que les *toreadores* de Madrid ou de Séville excitent moins d'émotion en Espagne qu'un combat de coqs sur une réunion de Bissayas et de Tagales.

Au delà de *Santa-Cruz,* dans une gorge ravissante, se trouve le petit village de *los Bagnos,* fameux par ses eaux minérales; il est bâti tout près d'une montagne volcanique, et l'eau qui en sort est bouillante. Ces eaux, qui rappellent la mer Morte, sont efficaces contre les maladies de la peau. Sonnerat assure y avoir vu des poissons vivants, ce qui est étrange, puisque aucune plante n'y végète et qu'un œuf y durcit en trois ou quatre minutes.

Puisque nous parlons de bains, nous ne devons pas omettre de citer une manière toute nouvelle de les prendre : dans les bonnes maisons de Manille, on trouve une espèce de grande piscine dans laquelle hommes et femmes, à demi vêtus, se baignent chacun d'un côté opposé. Au plaisir de se baigner ils joignent celui de boire, de manger, de causer et de jouer.

Au nombre des curiosités naturelles du groupe Tagale, il faut mentionner la grotte de *San Matheo;* c'est une excavation de 2,000 pas de profondeur sur une hauteur très-variable. Le sol est de roc et de terre, coupé de distance en distance par de larges mares d'eau dans lesquelles il faut entrer jusqu'à la ceinture. Cependant si l'on en excepte quelques accidents intérieurs et les pétrifications peu nombreuses qui se rencontrent dans ces souterrains, cette grotte est loin de justifier sa réputation. Les indigènes n'osent y descendre parce qu'ils la croient habitée par de mauvais esprits, et ils prétendent qu'elle aboutit à la Chine!

Le chef de la colonie est un vice-roi qui gouverne en souverain et qui ne dépend que du gouverneur espagnol. Le soin des affaires repose surtout sur un gouverneur subalterne qui a pour se diriger deux conseils, formés, l'un de bourgeois connus par leur sagesse et leur probité, l'autre des marchands les plus honnêtes; le premier prononce sur les affaires civiles, l'autre s'occupe de tout ce qui concerne le commerce.

Le gouvernement ecclésiastique est composé d'un archevêque et de trois suffragants. Le peuple leur donne le nom de père et a pour eux le respect le plus grand et la vénération la plus profonde : leurs avis sont considérés comme autant d'oracles, et leurs paroles comme des lois auxquelles nul ne cherche à se soustraire. Au reste, leur science, leur sagesse, leur humanité, leurs vertus méritent la considération dont ils jouissent. L'ordre inférieur est celui des clercs qui sont en partie Espagnols et en

partie Indiens : les premiers font tous leurs efforts pour maintenir les peuples dans l'obéissance et le devoir, mais les seconds ont moins d'instruction, moins de piété, et sont moins dignes d'estime.

L'industrie manufacturière des Philippines n'embrasse pas un grand nombre d'objets. Avec les filaments de la plante de l'ananas on fabrique l'étoffe de *pinas* ou *pignas*, tissu admirable par sa finesse et sa durée. Les naturels brodent avec art cette étoffe dont ils font des mouchoirs et d'autres objets de parure d'un prix élevé et fort recherchés en Europe. On fabrique aussi des toiles à voiles, des tapis de soie qui forment une partie de l'habillement des femmes; et ces chapeaux blancs ou noirs, si flexibles, si légers, que l'on paye de 10 à 100 francs; et ces gracieux *cigareros* ou étuis à cigares.

Les tissus de coton constituent le principal article de commerce d'importation de Manille; on en estime la valeur annuelle à 12,000,000 de francs, tandis que les objets de quincaillerie, d'horlogerie, de parfumerie, de verrerie, de chapellerie, de modes, etc., ne s'élèvent pas à plus de 5,000,000. C'est l'Angleterre qui fait le commerce le plus considérable avec les Philippines; cependant le montant de leurs importations ne va pas au delà de 2,000,000 par année. Les Anglo-Américains importent des cotons écrus en assez petite quantité; mais leurs exportations s'élèvent à 2,000,000 ou 3,000,000. Les vins, les eaux-de-vie, les soieries et les articles de nouveautés de Paris sont importés par trois ou quatre navires français; mais les exportations opérées par la France ne présentent pas un chiffre annuel de plus de 700,000 francs. Les Espagnols y importent annuellement pour 1,500,000 francs de vins, d'eaux-de-vie et de mercerics.

La Chine, Batavia, l'Inde et les Moluques font aussi le commerce avec les Philippines.

MICRONÉSIE.

La Micronésie ou *Océanie septentrionale*, dont le nom et la division sont dus à M. de Rienzi, se compose de la réunion des plus petites îles de l'Océanie. Elle comprend un plus grand espace que la Malaisie, parce que ces îles, presque inaperçues, sont disséminées sur un plus vaste Océan, mais sa superficie en terre ne dépasse pas 1250 lieues carrées de 25 au degré. Quoique la nature et la position de cette partie de l'Océanie la rendent digne de l'intérêt des géographes, des naturalistes, des marins et des commerçants, elle ne nous arrêtera qu'un instant, car elle est déserte, et le but de notre ouvrage est la description des habitants.

Cette division comprend le groupe de Mounin-Sima, nom qui signifie *sans hommes* en javanais, et que l'on dénature en celui de Bonin-Sima; ces îles n'ont point d'habitants, malgré l'assertion des savants sinologues Klaproth et Abel Rémusat. On y trouve aussi l'île Rosario; les prétendues îles Margaret qui, probablement, ne sont autres qu'un des groupes de l'archipel dont nous venons de parler; la Femme de Loth, rocher gigantesque de forme pyramidale, et qui s'élève presque perpendiculairement à une hauteur de 360 pieds. Cet îlot, malgré le nom pompeux de *Roca de oro* (roche d'or) par lequel le désignent les cartes espagnoles, cet îlot, qui a l'apparence d'une colossale statue de pierre, ne paraît être qu'une masse de lave, constamment battue par les flots mugissants qui se brisent à ses pieds, l'inondent en partie d'écume, et s'engouffrent avec un bruit effroyable dans une caverne située dans celui de ses flancs qui regarde le sud-est.

Plus au nord on trouve un rocher découvert en 1801 par l'Espagnol Crespo qui lui imposa son nom. En 1825, Morell, baleinier américain, donna également son nom à une île de 4 milles de circonférence qui, selon ce marin, abonde en oiseaux de mer, et dont la plage est souvent visitée par des éléphants marins. Il paraîtrait que ces îles n'existèrent que dans l'imagination de Morell, puisqu'elles n'ont pu être retrouvées.

Il y a encore plusieurs autres îles qui n'offriraient ici aucun intérêt.

Les habitants, dont plusieurs écrivains ont parlé, se composaient tout simplement de quelques individus jetés par un naufrage dans l'île Peel. Le savant capitaine Lütke, de la marine russe, rapporte ainsi l'histoire de ces malheureux qu'il arracha à ce triste désert. Ce récit plein d'intérêt terminera notre description de la Micronésie.

Le voici en entier.

« Des montagnes revêtues d'une verdure pompeuse et variée présentaient un tableau aussi pittoresque qu'attrayant. Entre des rochers sauvages et nus, s'élevant de trois cents pieds et plus au-dessus de l'eau, s'enfonçaient dans plusieurs endroits des anses bordées de plages sablonneuses, d'où s'élançaient assez abruptement, à la hauteur de sept à huit cents pieds, des montagnes couvertes de bois jusqu'à leur sommet. Des

rochers isolés dans la mer, de diverses formes fantastiques, plus nombreux surtout à la pointe méridionale, diversifiaient le tableau. Sur une de ces hauteurs nous vîmes de la fumée, et puis des hommes tirant des coups de fusil, et faisant des signaux avec un pavillon anglais. Quoiqu'il se fît déjà tard, je résolus d'envoyer à l'instant une embarcation à terre pour ne pas laisser plus longtemps sans consolation des malheureux que nous regardions indubitablement comme des naufragés. J'ordonnai à l'enseigne Ratmanoff de passer la nuit à terre avec le canot, et de revenir au point du jour. Il était accompagné de MM. Mertens et Kitlitz.

» Ils revinrent le lendemain matin, amenant avec eux le bosseman Wittrien et le matelot Petersen, du baleinier anglais *Williams*, perdu sur cette côte dans l'automne de 1826. J'appris d'eux que le capitaine anglais Beechey, de la corvette *Blossom*, nous avait devancés en faisant, au mois de juin de l'année précédente, la reconnaissance de toutes ces îles. Les navigateurs ne s'étonneront pas de nous entendre avouer que nous fûmes profondément fâchés d'avoir été prévenus dans la résolution de l'un du petit nombre des problèmes géographiques de quelque importance qui restent encore à éclaircir de notre temps. Faire une seconde fois la reconnaissance de cet archipel après un officier aussi habile que le capitaine Beechey, c'eût été perdre en vain son temps. Je résolus donc de mettre à profit d'une autre manière le peu de jours que nous pouvions encore prendre sur notre traversée au nord, c'est-à-dire de faire dans cet endroit des observations sur le pendule, etc., et de fournir à MM. les naturalistes l'occasion d'explorer la nature d'une terre encore entièrement inconnue sous ce rapport.

» Nous nous trouvions droit en face de l'entrée d'un très-bon port, dont Wittrien me remit le plan qu'avait laissé ici le capitaine Beechey pour les bâtiments qui auraient occasion d'y relâcher. Nous guidant d'après ce plan, nous nous mîmes à louvoyer vers ce point, et après plusieurs bordées nous jetâmes l'ancre au haut du port appelé par notre prédécesseur port du *Lloyd*.

» Je descendis à terre le même jour, accompagné des deux anachorètes de Bonin, pour chercher un endroit convenable à mes travaux. Il était très-singulier de rencontrer dans le bois, à une grande distance de la mer, tantôt des débris de mâts, même des mâts de hune entiers, tantôt de larges masses de bordage, et, à chaque pas, des barriques, ici vides, là, remplies d'huile la plus pure de spermaceti, dont *le Williams* avait son chargement complet lorsqu'il fit naufrage. Ce bâtiment était à l'ancre dans un mauvais endroit de la partie méridionale du port. On peut croire qu'il était sous l'influence d'un destin ennemi; car, immédiatement avant son désastre, il avait même perdu son capitaine, tué par la chute d'un arbre qu'on abattait. Peu de jours après cet événement, *le Williams* fut arraché de dessus ses ancres par un violent coup de temps, et jeté sur les roches dans l'anse que nous avons appelée l'*anse du Naufrage*. Tout l'équipage se sauva à terre. A peu de temps de là, le navire *le Timor*, appartenant au même armateur que *le Williams*, vint mouiller dans le port de Lloyd, et tout le monde partit sur ce bâtiment pour les Indes orientales, à l'exception de Wittrien et de Petersen, qui consentirent à rester pour sauver ce qu'on pourrait du baleinier naufragé, le capitaine du *Timor* leur ayant promis de venir les reprendre l'année suivante. Soutenus par cette espérance, nos deux ermites vivaient tranquillement dans la maisonnette qu'ils avaient construite des débris du navire, qui fut mis en pièces et dispersé sur tous les rivages du port, par un ouragan qui survint vers la fin de l'automne. Soit qu'ils comptassent toujours sur l'arrivée de leur bâtiment, soit que les matelots du commerce redoutent de servir sur des vaisseaux de guerre, ils ne voulurent point s'embarquer sur *le Blossom*. Cependant, depuis son départ, aucun autre bâtiment n'ayant paru jusqu'à

nous, ils me prièrent avec instance de les délivrer de leur emprisonnement; ce que je fis naturellement avec plaisir [1].

» Le lendemain nous nous donnâmes le plaisir d'une visite à l'habitation du nouveau Robinson. Nous fûmes rencontrés sur la rive par les descendants des compagnons d'infortune de nos solitaires, et d'énormes troupeaux de cochons, qui, n'ayant pas reçu depuis vingt-quatre heures leur nourriture accoutumée, nous entouraient et nous suivaient partout. Une maison en planches de bordage de navire, avec un perron, couverte en toile, et portant au-dessus de la porte l'inscription : *Charles Wittrien's premises,* était la résidence de nos hôtes. Une table, deux hamacs, un coffre, dont le couvercle d'acajou était le dessus de la table du capitaine, des fusils, une Bible, un volume de l'Encyclopédie britannique, quelques instruments de pêche et deux estampes, formaient l'ameublement de cette unique habitation humaine sur les îles de Bonin. Il y avait attenant un petit réduit, couvert en cuivre, à côté un magasin, un peu plus loin deux marmites incrustées dans un fourneau, pour servir de saunerie; sur le rivage, deux canots en planches d'un pouce d'épaisseur, doublées en cuivre; partout un mélange de misère et de luxe; partout des traces du génie d'invention que le besoin inspire à l'homme. Des sentiers battus dans diverses directions conduisaient de la maison à quelques reposoirs et à de petits bancs placés dans les endroits d'où ils pouvaient le mieux découvrir la mer, et où ils passaient les journées entières, dans l'attention de voir paraître quelque navire, messager de leur délivrance. L'ennui et cet insurmontable sentiment de tristesse qui s'empare de l'homme privé de la société de ses semblables, étaient les seuls ennemis qui troublassent le repos de leur vie, qui, avec les ressources que leur offrait la riche nature de cette terre, sous un beau climat, et avec ce qu'ils étaient parvenus à sauver du navire, aurait pu, sans ces motifs, être agréable. Les cochons, qui, de deux gros individus sauvés ensemble avec eux, s'étaient extraordinairement multipliés, leur ôtaient non-seulement toute inquiétude relativement à la nourriture, mais leur servaient encore de véritables compagnons, en dépit de l'opinion généralement accréditée que cet animal n'est pas susceptible d'attachement pour l'homme. Petersen avait apprivoisé un petit cochon, absolument comme un petit épagneul de boudoir : il couchait avec lui et dansait même quelquefois. Les cochons erraient ordinairement en liberté; mais, au coup de sifflet qui leur était connu, ils accouraient au gîte de toutes les parties de l'île.

» Nous plaçâmes notre observatoire dans la partie sud-est du port, dans une anse appelée pour cette raison *anse du Pendule.* C'est l'endroit le plus agréable de toute la baie. Entre les sables du rivage et les montagnes, une plaine médiocrement large, couverte d'arbres séculaires, forme un magnifique bosquet traversé par un petit ruisseau, dont le lit me découvrait l'horizon au sud, jusqu'à la hauteur d'environ 20°. »

Au delà du jardin des naufragés, le navigateur anglais Beechey, qui a éclairé l'hydrographie de ces contrées, avait cloué sur un arbre une plaque de cuivre indiquant la prise de possession de l'île de Peel au nom du roi de la Grande-Bretagne; formalité inutile et injuste, car il n'est pas le premier qui ait découvert les îles Mounin-Sima.

[1] Wittrien, homme d'une soixantaine d'années et maladif, avait manifesté son intention de faire venir une femme des îles Sandwich, et de s'établir ici pour toujours. (Voy. *Cap. Beechey's Voyage,* part. II, p. 252.)

POLYNÉSIE.

Selon les limites qui lui sont imposées par M. de Rienzi, la Polynésie serait bornée au nord par la Micronésie et l'océan Boréal, au nord-ouest par la Malaisie, au sud-ouest par la Mélanésie, à l'est par la côte occidentale de l'Amérique, et au sud par l'océan Austral. Ces limites ainsi fixées comprennent : les îles Mariannes, celles de Peliou ou Palaos, des Matelotes, des Guèdes, ou Saint-David, ou Freewill, l'île Nevil, le grand archipel des Carolines, y compris les groupes de Ralik et de Radak, celui de Gilbert et Marshall, le Grand-Cocal et les autres îles de cette chaîne, et enfin toutes les îles de la mer du Sud ou du grand Océan, depuis l'archipel d'Haouaï ou de Sandwich, au nord, jusqu'aux îles de l'*Évêque-et-son-Clerc*, au midi; et depuis l'île Tikopia, près de Vanikoro, à l'ouest, jusqu'à l'île Sala [1], à l'est, en s'approchant de l'Amérique.

Toutes les chaînes des archipels de l'Océanie orientale courent du nord au sud, et offrent en général, vers le milieu, une grande courbure dirigée de l'ouest à l'est. Nous offrons, dans le tableau suivant, les points les plus culminants du système de l'orographie polynésienne :

	Toises.
SYSTÈME DES MARIANNES.	
Le volcan (île Assomption).	1,000?
SYSTÈME DES CAROLINES.	
Le pic (île Poulou-Pa ou Seniavine).	500?
Le piton Crozer (île Oualan).	348
SYSTÈME DE HAOUAÏ.	
Maouna-Roa (île Haouaï).	2,483
Maouna-Koah (île Haouaï).	2,180
Maouna-Vororay, volcan (île Haouaï).	1,687
Pic oriental (île Mawi).	1,689
Le pic (île Atouï).	1,216
SYSTÈME DE NOUKA-HIVA.	
Les plus hauts sommets des îles Nouka-Hiva, Ouapoa et Hivaoa.	de 650 à 750?
SYSTÈME DE TAÏTI.	
L'Oroéna (île Taïti).	1,705
Le Tobronou (île Taïti).	1,500
Le pic (île Eimeo).	625
SYSTÈME DE TONGA.	
Le volcan de l'île Tofoa.	500?
SYSTÈME DE LA NOUVELLE-ZÉLANDE.	
Le pic Egmont, dans l'île Ikana-Mavi, environ.	1,300

[1] C'est l'île appelée *Sala y Gomez*.

On trouve des sources assez abondantes dans les îles hautes de la Polynésie, excepté dans les îles Tonga, qui en paraissent dénuées. Les éminences d'Eouah et d'Anamocka sont trop peu considérables pour attirer les nuages, ou, par leur humidité continuelle, produire des sources. Les naturels réunissent l'eau de pluie dans des étangs dont quelques-uns sont vastes, mais l'eau est un peu saumâtre. Indépendamment de ces sources d'eau douce, Anamocka renferme encore une lagune considérable d'eau salée. Deux lagunes semblables existent sur la pointe nord de Houahelné; leurs exhalaisons paraissent fort insalubres. Il est certain, au reste, qu'outre les ruisseaux et autres cours d'eau, on trouve une assez grande quantité de lagunes dans les petites îles de la Polynésie; mais on n'y connaît jusqu'à présent qu'un seul lac, le *Roto-Doua,* situé dans Ikana-Maoui, une des deux grandes îles de la Nouvelle-Zélande.

Sans être aussi riche que dans la Malaisie, le règne végétal offre ici toutes les plantes utiles, à bien peu d'exceptions près.

Il est aisé de comprendre que les grandes espèces d'animaux n'aient pu se répandre dans les petites îles de la Polynésie; avant l'arrivée des Européens on n'y connaissait à l'état de domesticité que le chien, le cochon et la poule. Mais les colons y importèrent des chèvres et du bétail. Les oiseaux et les poissons s'y rencontrent en abondance.

Le récit de Forster que nous rapportons ici fera connaître le climat et la population des îles polynésiennes.

« Le climat de Taïti est doux et tempéré, et les brises de terre et de mer, en modérant l'action trop vive du soleil, excitent le développement des végétaux. Cette heureuse combinaison est, en quelque manière, aussi favorable à l'organisation humaine; à Taïti principalement, il y a une telle abondance d'excellents fruits, qui y croissent sans culture, que personne n'est embarrassé de pourvoir à sa subsistance. Les insulaires ont d'ailleurs l'utile ressource de pouvoir prendre jour et nuit, le long des récifs, une grande quantité de très-gros poissons, de coquillages, d'oursins de mer, d'écrevisses, et plusieurs espèces de mollusques. Ils vont souvent sur les îles basses, situées à quelques lieues au large, pour en rapporter des *cavallas* (sorte de petits poissons), des tortues et des oiseaux aquatiques. Autour de chaque maison ou cabane, on voit un chien, des coqs et des poules, souvent deux ou trois cochons. L'écorce du mûrier à papier, l'arbre à pain, et d'autres, fournissent la matière d'une étoffe légère et chaude, dont on fabrique différentes qualités, que l'on teint de diverses couleurs, et dont on fait des vêtements.

» Lors de la seconde relâche du capitaine Cook à Taïti, au mois d'avril 1774, les habitants faisaient des préparatifs pour une grande expédition navale contre Moréa, canton de l'île d'Iméo. Nous aperçûmes une flotte de pirogues de guerre et beaucoup de petits bâtiments; nous vîmes les naturels préparer d'autres pirogues de guerre en quelques endroits : les rameurs et les guerriers s'exerçaient, et l'armement de deux cantons passait déjà en revue devant la maison du principal chef à O-Parri. Le canton d'Atahourou est un des plus grands, et celui de Tittahah un des plus petits. Le premier avait équipé cent cinquante-neuf pirogues de guerre, et environ soixante et dix petits bâtiments destinés aux chefs, aux malades et aux blessés, et probablement aussi au transport des provisions. Le second district envoyait quarante-quatre pirogues de guerre, et vingt ou trente petites. Cette partie de Taïti, qu'on appelle *T'Obréonou*, et qui est la plus grande et la plus occidentale des deux péninsules, contient vingt-quatre cantons. Tierrebou, la plus petite péninsule, ou l'orientale, en a dix-neuf: supposé que chaque district de T'Obréonou peut armer une quantité de pirogues de guerre, moyenne entre la plus grande et la plus petite de celles dont on vient de parler, cette quantité serait de cent. Pour faire un calcul plus modéré, supposons que chaque

canton peut seulement envoyer cinquante pirogues de guerre et ving-cinq petits navires de convoi, le nombre des pirogues de guerre de T'Obréonou sera de douze cents, et celui des petits bâtiments, de six cents. Nous comptâmes cinquante hommes dans les grandes pirogues de guerre, en y comprenant les guerriers, les rameurs et ceux qui gouvernent, et environ trente sur les plus petites. Quelques-unes des pirogues de guerre exigeaient, à la vérité, cent quarante-quatre rameurs, huit hommes pour gouverner, un pour commander les pagayeurs, et environ trente guerriers pour la plateforme; mais comme il y a seulement un ou deux bâtiments de cette grandeur à chaque île, ce n'est pas la peine de changer notre supposition, en mettant vingt hommes sur chaque pirogue de guerre. Or, le nombre de ceux qu'il faut pour défendre et manœuvrer douze cents bâtiments, sera de vingt-quatre mille. Chacun des petits navires de convoi contenait environ cinq hommes; par conséquent les équipages de toutes les petites pirogues des vingt-quatre cantons (en comptant vingt-cinq bâtiments par chaque canton) forment un nombre de trois mille, qui, ajoutés au complément des pirogues de guerre, donnent vingt-sept mille. Supposons d'ailleurs que chacun de ces hommes est marié, et qu'il a un enfant, le nombre total des insulaires sera donc de quatre-vingt-un mille. On conviendra que ce calcul est porté aussi bas qu'il est possible, et que le nombre des habitants de T'Obréonou est au moins double. En effet, tous ces insulaires ne sont pas guerriers, tous ne travaillent pas à la manœuvre des pirogues, plusieurs vieillards restent d'ailleurs dans les habitations; et ce n'est sûrement pas assez de donner un enfant à chaque époux : ils en ont ordinairement beaucoup plus. J'en ai vu six à huit dans plus d'une famille : Happaï, père d'O-Tou, roi actuel de T'Obréonou, en avait eu huit, dont sept vivaient quand nous relâchâmes à Taïti. Plusieurs autres familles avaient de trois à cinq enfants.

» On se demande d'abord comment une si prodigieuse quantité d'hommes, rassemblés sur un si petit espace, peut trouver assez de subsistance. Nous avons déjà dit combien ces terres sont fertiles : trois gros arbres à pain suffisent pour nourrir un homme pendant la saison du fruit à pain, c'est-à-dire pendant huit mois. Les plus gros de ces arbres occupent, avec leurs branches, un espace de quarante pieds de diamètre; par conséquent, chaque arbre occupe seize cents pieds carrés, ou, s'il est rond, douze cent quatre-vingt-six pieds deux tiers. Une acre d'Angleterre contient quarante-trois mille cinq cent soixante pieds carrés; il s'ensuit que plus de vingt-sept gros arbres à pain, et trente-cinq des moindres, trouveront place sur une acre : leurs fruits nourrissent dix personnes durant huit mois, dans le premier cas, et douze dans le second. Durant les quatre mois d'hiver, les naturels vivent de racines d'ignames, d'eddoës et de bananes, dont ils ont des plantations immenses dans les vallées des montagnes inhabitées; ils font aussi une espèce de pâte aigre de fruit à pain fermenté, qui se garde plusieurs mois, et qui est saine et agréable pour ceux qui se sont une fois accoutumés à son goût acide. Comparons cette fertilité à la plus grande qu'on connaisse : en France, une lieue carrée, qui contient environ quatre mille huit cent soixante-sept arpents, ne peut nourrir que treize cent quatre-vingt-dix personnes dans les pays de labourage, et deux mille six cent quatre dans les pays de vignoble. Dans les premiers, un homme a besoin pour vivre de trois arpents et demi; et dans les derniers, il faut près de deux arpents pour la subsistance d'un individu. A Taïti et aux îles de la Société, dix ou douze personnes vivent huit mois sur un espace de terre égal à une acre d'Angleterre, c'est-à-dire sur quarante-trois mille cinq cent soixante pieds carrés, au lieu que l'arpent, qui est de cinquante et un mille cinq cent cinquante pieds carrés (mesure d'Angleterre), ne nourrit qu'un homme pendant six mois en France. D'après ce calcul, en prenant de part et d'autre les terrains les mieux cultivés, la population de Taïti est à celle de

France à peu près comme dix-sept est à un. De plus, supposons que sur toute l'île de Taïti quarante milles carrés anglais seulement soient plantés d'arbres à pain (cette supposition n'est pas trop forte); chaque mille étant composé de six cent quarante acres, quarante milles font vingt-cinq mille six cents acres. Or, dix à douze hommes vivent huit mois sur une acre, par conséquent, trente ou trente-six hommes subsistent le même espace de temps sur trois acres, et vingt ou vingt-quatre trouveront leur subsistance pendant une année entière sur trois acres; et sur toute l'étendue de vingt-cinq mille six acres, cent soixante et dix mille six cent soixante personnes, suivant la première supposition, ou deux cent trente-quatre mille huit cents, suivant la seconde, peuvent y vivre annuellement : mais on a vu plus haut que le premier calcul ne suppose à Taïti que cent quarante-quatre mille cent vingt-cinq habitants; ce qui est près de vingt-six mille cinq cent trente-cinq de moins que la terre ne peut en nourrir dans le premier cas, ou soixante mille six cent soixante et quinze dans le second. »

Enfin, dit Forster en terminant ses belles et importantes observations, j'ajouterai deux remarques à cet état de la population des îles du grand Océan. 1° Je ne prétends pas que mes évaluations soient parfaitement exactes; ce ne sont que des conjectures qui approchent de la vérité, autant que l'ont permis les données que nous avons eu occasion de recueillir; elles sont plutôt fautives en moins qu'en plus. 2° La population des pays augmente à proportion de la civilisation et de la culture : ce n'est pas que la civilisation et la culture soient véritablement des causes d'une plus grande population; je crois plutôt qu'elles en sont les effets. Dès que le nombre d'hommes, dans un espace borné, augmente à un tel degré qu'ils sont obligés de cultiver des plantes pour leur nourriture, et que les productions spontanées ne suffisent plus, ils imaginent des moyens de faire ce travail d'une manière facile et commode; ils sont contraints d'acheter d'autrui des graines et des racines, et de stipuler entre eux de ne pas détruire leurs plantations, de se défendre mutuellement contre les invasions, et de s'aider les uns les autres. Tel est l'effet des sociétés civiles; elles produisent, plus tôt ou plus tard, les distinctions de rang et les différents degrés de puissance, de crédit, de richesse qui se remarquent parmi les hommes; elles produisent même souvent une différence essentielle dans la couleur, le tempérament et le caractère de l'espèce humaine.

ARCHIPEL DES MARIANNES.

Cet archipel est situé entre 13° 10′ et 20° 10′ latitude nord, et n'occupe qu'un degré dix-sept minutes à l'est du méridien de Paris. Il comprend 17 îles, une superficie de 585 lieues carrées, et il est éloigné de 400 lieues des îles Philippines. Les quatre îles les plus méridionales et les plus importantes sont Gouaham (San Juan de), Rotta, Saypan et Tinian.

Les malheureux habitants de cet archipel ont été exterminés par les Espagnols des XVI^e^ et XVII^e^ siècles, et c'est encore au fanatisme qu'il faut reprocher ces massacres. Ainsi, d'après les données les plus exactes, la population actuelle de Gouaham est de 4,500 habitants, parmi lesquels on compte 2,000 Espagnols et métis, tandis que le chiffre primitif était porté à 44,000 !

Après Gouaham, l'île la plus peuplée est Rotta qui a un volcan en ignition. D'après M. J. Arago, cette île, qui a une petite colonie de Carolins, est une des plus grandes et des mieux boisées. Tinian est remarquable par ses monuments en ruine. Il est important

d'observer que sous le nom générique d'îles Gani, on comprenait autrefois toutes les îles situées au nord de Tinian.

Outre ces quatre îles, l'archipel des Mariannes se compose d'Agouigan, où les Espagnols permirent à une petite colonie américaine de s'établir; l'Assomption et Pagon, qui se distinguent par leurs volcans; les deux îles Farallon de Medinilla et Farallon de Torrès, Anataxan, Sarigoan, Grigan, Gougouan, Mango, Goui, Ouracas, etc.; toutes ces îles n'ont rien qui mérite une description soit par leur étendue, soit par leur population, et nous nous bornerons à décrire les îles principales.

Gouaham renferme plusieurs montagnes dont la plus élevée, le mont Ilikio, a environ 1,500 pieds. Cette île possède des eaux ferrugineuses et quelques charmantes habitations; ses ports sont les plus sûrs de l'archipel [1].

Saypan présente une rade foraine remplie de hauts-fonds; un pic de forme conique et un volcan presque continuellement en ignition font découvrir cette île de loin. Les Américains qui s'y étaient établis depuis 1810 en ont été chassés cinq ans après par les Espagnols.

Rotta n'a qu'un mouillage peu sûr; le fond en est hérissé de coraux au point que les câbles de fer peuvent seuls y résister. L'eau douce y est assez rare. Le centre est occupé par une montagne qui s'élève en amphithéâtre au bord de la mer jusqu'à une hauteur de 600 pieds environ, et que l'on gravit par des sentiers que les naturels ont eu l'art d'y pratiquer.

Tinian, fameuse par la relation d'Anson, est petite et désolée. Il y a un mouillage dans le nord-ouest de Sonharem.

Gouaham et principalement Saypan sont d'une rare fécondité. Toutefois on ne retrouve pas dans les forêts de Gouaham cette luxuriance qui caractérise la végétation équatoriale. Agouigan et Rotta offrent la végétation la plus puissante.

Autrefois ces îles n'avaient que les fruits du pays, mais les Européens y ont naturalisé bon nombre de plantes, et notamment des légumineuses fort utiles. La flore et la faune du pays réunissent la plupart des espèces caractéristiques de la zone équinoxiale.

Les maladies du pays sont la syphilis, l'érésypèle, la gale, l'éléphantiasis et la lèpre. Les malheureux infectés de ces deux dernières maladies ont un aspect repoussant et hideux.

L'histoire des Mariannais, avant la découverte, n'est qu'une série de fables plus ou moins absurdes. C'est à l'époque où Magalhaës parut au milieu de ces îles qu'elle commence à être exacte. Le découvreur les appela d'abord *Islas de las Vestas latinas* (îles des Voiles latines), puis *Islas de las Ladrones* (îles des Larrons), parce que les indigènes lui avaient dérobé un grand nombre d'articles, penchant qui, si on en excepte les habitants des Carolines, est commun à tous les Polynésiens. En 1668, 147 ans après la découverte, on colonisa ce groupe.

Un missionnaire, jésuite espagnol, le P. Sanvitores, ayant relâché sur ce point dans

[1] On raconte ainsi l'histoire du cap des Amants (*Cabo de los Amantes*) : Depuis l'arrivée des Espagnols à Gouaham, un matoua du village de Gnaton, étant devenu amoureux d'une jeune et jolie mangatchang, s'enfuit avec elle, mais ne put trouver asile dans aucune autre peuplade, parce qu'il refusait de se détacher de sa compagne. Poursuivis par les parents du jeune homme, les deux amants errèrent pendant quelque temps au milieu des bois et des rochers les plus inaccessibles. Une existence si précaire et si misérable les réduisit au désespoir. Résolus à y mettre fin, ils construisirent une enceinte en pierre, où ils déposent l'enfant, triste fruit de leurs amours; puis, égarés, éperdus, ils gravissent un roc élevé et taillé à pic du côté de la mer; là, s'étant enchaînés l'un à l'autre en nouant leurs chevelures, et se tenant embrassés, ils se précipitent dans les flots.

sa traversée d'Acapoulca (port de la côte occidentale du Mexique) à Manila, et les indigènes lui ayant paru doux et paisibles, il prit intérêt à leur sort et résolut de les civiliser, de leur faire embrasser la foi catholique et d'établir parmi eux une colonie espagnole. Le gouverneur des Philippines n'accueillit pas ce projet, mais le missionnaire ne se rebuta point, et s'adressa directement au roi d'Espagne qui entra dans ses vues.

Dès la première année, la mission convertit 20,000 insulaires qui reçurent le baptême; mais un Chinois nommé Choco parvint, à force d'intrigues, à exciter une révolte dans Gouaham; les Espagnols furent assiégés dans Agagua; cependant, après treize jours et treize nuits d'assauts successifs, ils firent une sortie décisive qui mit l'ennemi en déroute complète.

En 1672, après plusieurs violations de la trêve conclue par suite de la victoire des Espagnols, le zélé Sanvitores mourut assassiné par un indigène nommé Matapang, dont il venait de baptiser la fille. Le meurtrier chargea dans une pirogue le corps de la victime qu'il alla submerger en pleine mer.

Désormais les Espagnols eurent plusieurs fois à combattre les indigènes. En 1680, le puissant seigneur de Galice, don José de Quiroga y Losada arriva à Gouaham avec l'intention de continuer l'œuvre de l'infortuné missionnaire. C'est à lui qu'on doit la possession tranquille et incontestée de ce petit archipel. Il divisa, pour atteindre son but, l'île de Gouaham en districts, et y établit des points de défense contre toute espèce de révolte partielle. Gouaham se soumit; Rotta devint alors le refuge des rebelles, ce qui obligea Quiroga de passer sur cette île, qui rentra dans l'ordre.

Dans ces entrefaites arriva le gouverneur Saravia, qui fut étonné des progrès des habitants, et de la sage organisation de don José. Il réunit les principaux chefs dans une assemblée générale, et leur fit prêter serment de fidélité au roi des Espagnes et des Indes. Les vaincus commencèrent alors à adopter les usages des vainqueurs.

Cependant Quiroga était parti pour la conquête des terres septentrionales; il soumit Saypan et la plupart des îles voisines. Damian de Esplana débarqua alors à Agagna, en remplacement de Saravia dans le gouvernement des Mariannes. Mais un chef nommé Djoda résolut de délivrer son pays du joug de l'étranger. Il arriva, un dimanche, à la tête de soixante naturels, tous hommes résolus, et qu'il avait choisis : ils entrèrent à Agagna bien armés, en ayant soin de bien cacher leurs armes, et sous prétexte d'assister à la messe. Après l'office, Djoda distribua ses conjurés sur plusieurs points convenus. Ils égorgèrent les sentinelles, le gouverneur qui se promenait sur la place, ainsi que plusieurs moines. Déjà ces forcenés, entrés dans les maisons, commençaient le sac de la ville, lorsque la mort de Djoda, tué par deux Espagnols, arrêta leur fureur. Revenus de leur surprise, les Espagnols disputèrent la position; le gouverneur survécut à ses blessures; et Quiroga, revenu triomphant des îles du nord, défit les insurgés à Agagna, et les poursuivit sans relâche jusque dans les bois et sur les montagnes. Des douaniers anglais, commandés par Cowley, survenus à cette occasion, achevèrent ceux qui avaient échappé à Quiroga, et traitèrent tous les indigènes, innocents ou coupables, avec un raffinement de cruauté assez ordinaire de la part des premiers navigateurs européens, à l'égard des sauvages, plus malheureux que criminels.

Guéri de ses blessures, don Damian eut à lutter plusieurs fois contre la garnison espagnole révoltée, et contre un complot tramé par des forçats de passage à Gouaham. Un affreux ouragan dévasta tout cet archipel, dont les habitants se sauvèrent sur les montagnes; à leur retour, Gouaham ne leur offrit plus que des ruines. Tout fut à recommencer; il fallut ensemencer pour la récolte prochaine, et édifier de nouveau pour pouvoir s'abriter. Ces événements s'accomplirent de 1689 à 1695. Pendant tout

ce temps, l'intrépide Quiroga fit triompher les armes espagnoles, et gagna enfin contre les naturels la bataille d'Agouigan, qui décida de la pacification entière de l'archipel. Les missionnaires, de leur côté, les avaient soumis à la foi; en 1699, on n'y comptait plus ni rebelles ni idolâtres.

Depuis lors, l'histoire des Mariannes n'est plus que l'histoire des gouverneurs, dont les fonctions durent cinq ans.

Jusqu'à l'arrivée des Espagnols, les insulaires des Mariannes ignoraient entièrement qu'il y eût d'autres terres, et se regardaient comme les seuls hommes qui fussent dans l'univers. Comme ils ne connaissaient point leur origine, ils s'en fabriquèrent une, en assurant que le premier homme avait été formé d'une pierre du rocher de *Fauna*, petite île sur la côte occidentale de Gouaham. Aussi regardaient-ils ce rocher comme une merveille, tant par sa structure singulière, qui ne le rend accessible que par un côté, que pour avoir été le berceau du genre humain.

Tout ignorants qu'ils sont, dit le P. le Gobien dans l'histoire qu'il a écrite sur ces îles peu de temps après leur soumission, ils ne croient pas que le monde soit de toute éternité, ils lui donnent un commencement, et racontent à ce sujet des fables exprimées en vers qu'ils chantent dans leurs assemblées. Ils ne reconnaissaient aucune divinité, n'avaient ni temples, ni autels, ni sacrifices, ni culte; en un mot, ils n'avaient pas la moindre idée de ce que c'est que la religion, avant qu'on leur eût parlé du christianisme; seulement ils disaient que *Pountan*, homme extraordinaire qui vivait dans l'espace, chargea ses sœurs de faire avec ses épaules le ciel et la terre, de ses yeux le soleil et la lune, et de ses sourcils l'arc-en-ciel.

Parmi les anciens Mariannais, on rencontrait quelques charlatans qui se mêlaient de prophéties. Ces sorciers ou devins (*makahnas*) s'étaient mis en crédit chez eux, en faisant accroire que par l'invocation des morts dont ils gardaient les crânes dans leurs maisons ils avaient le pouvoir de commander aux éléments, de rendre la santé aux malades, de changer les saisons, de procurer une récolte abondante, et une pêche heureuse. On ne rendait cependant aucun honneur aux têtes de morts dont se servaient les makahnas. On les renfermait seulement dans de petites corbeilles qui traînaient par la maison, sans qu'on y fît la moindre attention, à moins que quelque dupe ne vînt les consulter. Toutes les pratiques et cérémonies roulaient donc sur les morts, et non sur la divinité.

On doit aux Espagnols, et surtout aux Philippins, l'introduction des combats de coqs, de certains jeux de combinaison [1] et de hasard, et plus particulièrement celle des jeux de cartes, dans ce petit archipel. Il existe à Agagna une maison particulière consacrée aux personnes qui hasardent leur fortune aux cartes.

M. de Freycinet s'exprime ainsi au sujet des danses de ce peuple :

« Nous eûmes, dit-il, un spectacle très-agréable dans la représentation des danses qui étaient jadis en usage au Mexique, et dont toutes les figures font, dit-on, allusion à l'histoire de cette contrée. Les acteurs étaient des écoliers du collége d'Agagna; leurs costumes en soie, richement décorés, furent apportés de la Nouvelle-Espagne par les jésuites, et sont précieusement conservés : ces danses, qui offrent quelque analogie avec nos ballets-pantomimes, furent exécutées devant le palais du gouverneur, sur une place illuminée de flambeaux et de lampions remplis de résine. L'empereur Montézouma est représenté la couronne sur la tête, un éventail de plumes ou une palme à la main, et c'est le principal personnage du ballet. Il est suivi de deux pages richement vêtus. Viennent ensuite, le front ceint d'un diadème et couverts d'habits également

[1] Le *tchouka*, jeu chinois, est de ce nombre; mais on ignore quel nom ce jeu porte à Agagna.

riches, douze danseurs parmi lesquels l'empereur se mêle dans de certains moments; ils forment des marches, des évolutions et des groupes de dessins infiniment variés.

» Les danseurs ont à la main tantôt un éventail de plumes, tantôt une ou deux castagnettes.

» Au second acte, les douze acteurs, séparés deux par deux, tiennent chacun les extrémités d'un demi-cerceau fort grand, garni en soieries brillantes. Ils exécutent diverses figures gracieuses, seuls ou avec l'empereur et ses deux pages, qui se placent de manière à produire un effet pittoresque; les cerceaux dessinent successivement des guirlandes, des berceaux, etc. Les deux derniers actes de cette pièce, qui en a cinq, sont remplis de danses guerrières. Des bouffons se chargent d'égayer la scène pendant les entr'actes, et même durant le spectacle, par des gambades et mille folies grotesques qui excitent le rire des enfants et de la populace. Ces bouffons, masqués et costumés ridiculement, portent à la main un sabre en bois, dont ils s'escriment à droite et à gauche; leur masque, qui est blanc, a des dimensions si élevées que le nez descend jusqu'au menton de celui qui le porte; les yeux sont difformes, inégaux et d'une grandeur démesurée. Il aurait fallu avoir présente à la mémoire toute l'histoire de l'infortuné Montézouma, pour saisir les allusions qu'on prétend rencontrer dans ces diverses scènes, ou bien qu'on nous en eût fourni le programme. Sans chercher à contester l'origine qu'on donne à ces danses, je leur trouve une ressemblance fort prononcée avec ce qu'on nomme en Provence *leis oulivettos* (les olivettes), qui étaient usitées bien avant la conquête du Mexique.

» Une des danses les plus remarquables des Mariannais est celle qu'on nomme en Espagne *el palo vestido y desnudo* (le mât vêtu et dépouillé), et que les Provençaux connaissent sous le nom *déi cordèlos* (des cordons). Un mât est planté, au sommet duquel sont fixés, par un bout, huit ou douze rubans longs et larges, les uns rouges, les autres jaunes ou bleus : suivant le nombre des danseurs, les couleurs sont plus ou moins variées. Chacun de ceux-ci tient le bout d'un de ces rubans, et doit tourner en rond, en passant alternativement derrière celui qui est à sa droite, puis devant celui qui vient après; les danseurs de rang pair tournent dans un sens, et ceux de rang impair dans l'autre. Il résulte de ces passes et contre-passes que l'on fait autour du mât, un réseau ou entrelacs dont l'agrément naît de la diversité des couleurs et de la régularité du dessin. Pour dépouiller le mât, les danseurs doivent s'entremêler une seconde fois, mais en sens contraire, et avec assez d'habileté pour ne pas embrouiller les rubans. Ordinairement deux chefs conduisent tous les personnages; un les pairs, et l'autre les impairs. Cette danse, quoique très-simple, paraît de prime abord très-compliquée; car cette multitude de cordons qui se croisent à droite et à gauche avec rapidité laisse difficilement la liberté d'en saisir les combinaisons et la marche.

» Ce jeu fini, les mêmes écoliers qui avaient été acteurs dans les scènes précédentes revinrent encore; quelques-uns étaient habillés en femme : tous ensemble se mirent à exécuter des danses européennes, et s'en acquittèrent pareillement fort bien. »

Cependant la danse n'est pas le goût dominant des Mariannais. Comme les créoles espagnols, ils n'ont qu'une passion réelle, celle du *far niente*. L'état le plus désirable pour eux, c'est l'immobilité. Ils ne bougent de place que lorsqu'ils y sont contraints. Cette indolence est poussée à un point incroyable. Un voyageur nous racontait, entre autres preuves à l'appui, qu'il venait d'acheter d'un Mariannais, un petit cochon, *un porquito,* au prix assez modique d'une piastre. Le prix une fois payé, le voyageur voulut faire porter sa marchandise jusqu'au canot, qui n'était guère à plus de deux cents pas de l'endroit où le marché avait été conclu. Quand il eut exprimé ce désir, le Mariannais se rétracta sur-le-champ. « Oh! dit-il, pour le transporter jusque-là, c'est une

FEMME DE L'ILE GUHAM.

(Océanie.)

piastre de plus; » et il se recoucha tranquillement à l'ombre pour fumer son cigare.

Ainsi la danse est pour ainsi dire antipathique à ce peuple paresseux. Il ne s'y livre que dans les occasions d'apparat. Mais en revanche, la musique est son plus doux passe-temps. Le Mariannais se réveille, se repose et s'endort en chantant. Ces chants sont, en général, doux, langoureux et harmonieux. Ce sont des *trios* ou des *boleros*, ou quelques *seguedillas*, quoiqu'en général le naturel préfère ce qui assoupit à ce qui anime. Tout le monde aux Mariannes fredonne passablement. Les couplets nationaux sont presque toujours composés en l'honneur de quelque saint du paradis, ou en mémoire de quelque événement important, comme l'arrivée d'un navire.

D'une apathie incroyable, les Mariannais négligent toute espèce d'exploitation; ils sont moins amis des richesses, qu'ils ne sont ennemis d'un travail manuel. Pour preuve de cette excessive paresse, il suffit de dire que, sur toute l'île, la terre n'a de valeur positive qu'autant qu'il s'y trouve des cocotiers estimés à une piastre le pied. Tous les autres terrains sont à qui veut les cultiver; il suffit d'en faire la demande au gouvernement, qui les cède sans prix de vente, et sans redevance annuelle.

Les habitants d'Umata, quoique peu riches, semblent joyeux, paisibles et contents de leur sort. On compte dans le village 300 âmes environ. La dévotion et la galanterie, tels semblent être les deux grands mobiles des femmes, qui trouvent de singuliers accommodements entre l'une et l'autre de ces passions. Tout, parmi ce peuple, révèle quelles traces profondes laissèrent chez lui les mœurs et les habitudes espagnoles. Rien n'existe plus des anciennes coutumes locales; la vie primitive s'est fondue et absorbée dans la vie des conquérants. Il est impossible d'en discerner la moindre trace. La fortune de ces pauvres gens consiste presque toute en quelques porcs et volailles, qui vaguent hors des habitations. Ils sont, en grande partie, couverts de lèpre, maladie très-commune dans toute l'île, ainsi que les ulcères et les goîtres.

A Umata, comme à Agagna, comme dans toute l'île, les affaires religieuses effacent et annulent toutes les autres. Ce ne sont point des mœurs que l'on demande aux hommes et aux femmes, mais des pratiques pieuses. Pourvu qu'elles suivent les offices avec exactitude, leurs faiblesses leur sont facilement pardonnées. Aux Mariannes, comme dans tous les pays espagnols, les maris sont jaloux de leurs femmes; mais les demoiselles jouissent en revanche d'une liberté assez grande. Dans les villages, les peines sont prononcées par les alcades, et exécutées par les *gobernadorcillos* (les petits gouverneurs). Ces jugements sont sans appel pour les choses de peu d'importance; quant aux grands criminels, on les transporte à Manille, où ils sont jugés. Les taxes perçues dans les villes sont subordonnées à certains règlements; mais dans les campagnes, elles sont remises au pouvoir discrétionnaire des alcades.

Parmi les qualités des naturels, il faut placer au premier rang le respect qu'ils ont pour leurs parents. L'âge même n'est pas une excuse pour la désobéissance. Des enfants de quarante ans tremblent devant un reproche de leur vieux père. Jamais ils ne prononcent leur nom sans le faire précéder du mot *segnor* et en l'accompagnant d'une inclination de tête. La plupart des mères allaitent et prennent soin de leurs enfants. Les hommes peuvent se marier dès l'âge de quatorze ans, et les femmes dès qu'elles ont atteint leur douzième année; mais ces mariages précoces sont assez rares. La moyenne des enfants dans une famille est ordinairement de trois à cinq; cependant quelques vieillards ont souvent de vingt à trente enfants; et M. Arago, dessinateur de *l'Uranie*, cite une femme qui avait jusqu'à cent trente-sept rejetons de tous degrés. Malheureusement tout ce sang des habitants d'Umata est infecté de lèpre, mal héréditaire que les hidalgos mariannais y ont apporté et qui s'y transmet de génération en génération.

Le costume des hommes et des femmes ressemble beaucoup à celui des provinces espagnoles; seulement les femmes remplacent la mantille par un mouchoir qu'elles portent sur le front et dont les plis retombent avec grâce sur leurs épaules. Leurs cheveux noués très-bas et ramenés en boucles sur le derrière de la tête, leurs corsets qui laissent souvent à nu une partie de leur sein, parfois même le petit chapeau d'homme rabattu cavalièrement sur l'oreille, et une mine toujours agaçante, donnent aux Mariannaises des allures vives et gracieuses, un air coquet et sémillant. Leur teint, quoique jaune, n'est pas dépourvu de fraîcheur; mais leurs dents sont généralement gâtées par l'usage immodéré du bétel, et peut-être aussi par l'abus de ces énormes cigares qui ont quelquefois six pouces de long sur sept à huit lignes de diamètre. — Une remarque qui n'est pas non plus à l'avantage des Mariannaises, c'est que la réserve n'est pas leur vertu la plus commune; aussi les Français de *l'Uranie*, comme tous les voyageurs qui ont visité ces parages, en ont-ils eu des preuves dont les principales ne peuvent être rapportées ici.... Nous en donnerons seulement une qui pourra faire juger des autres. Au nord de la ville, entouré de hauts cocotiers qui le couvrent d'un charmant ombrage, serpente un petit cours d'eau, dans lequel tout le beau sexe d'Agagna a l'habitude de venir se baigner tous les jours. Comme le bain, sous un ciel si brûlant, est un bienfait inappréciable, les officiers de *l'Uranie*, après quelques recherches, connurent bientôt le bain commun, et y vinrent avec empressement. D'abord les dames s'effarouchèrent; l'heure de l'arrivée des Français était le signal de leur départ; mais peu à peu elles se familiarisèrent avec les nouveaux venus, et un aimable laisser aller succéda bientôt aux brusques séparations des premières rencontres. Femmes et filles se baignaient et clapotaient, toutes nues, avec les officiers; ce qui pouvait, sinon contrarier, au moins paraître étrange à des hommes habitués à la pudeur et à la retenue européennes.

L'épisode suivant que nous empruntons à M. J. Arago terminera notre récit sur les mœurs des Mariannais.

« Deux jours après, nous arrivâmes à Tinian... Où est cette végétation puissante? où sont ces vigoureux palmistes, ces bosquets touffus, ces belles lianes? Je trouve toujours un ciel pur, mais le rivage est presque nu. Quelques grêles cocotiers promènent encore dans les airs leur chevelure flétrie, et, seuls, ils lèvent leur tête au-dessus des pilastres antiques bâtis sur le sol par des peuples dont aucune tradition ne nous a conservé le souvenir.

» Voici, sur la plage, des pierres oblongues, polies, colorées. — Alcade, que sont ces pierres? — Les pierres des antiques. — Et ce puits si bien cimenté? — Le puits des antiques. — Et ces pilastres surmontés d'une demi-sphère en stuc? — Les pilastres des antiques. — Et cette longue file de colonnes sur deux lignes parallèles? — Tout cela a été bâti par les antiques. — Quel était ce peuple? qu'est-il devenu? a-t-il émigré? s'est-il éteint? — Je l'ignore.

» Cet alcade règne sur trois filles, quatre domestiques et un déporté d'Agagna. C'est là toute la population de l'île.

» Mais Anson a donc menti à l'univers, en publiant d'aussi magiques tableaux de cette île?... Non; l'amiral Anson a dit vrai sans doute, car la terre est jonchée de troncs pourris, d'arbres gigantesques déracinés. Un souffle brûlant a dévoré les forêts séculaires de cette terre appauvrie; une commotion semblable à celles qui ébranlent la Sicile aura renversé ces colonnades si extraordinaires, dont vous voyez les fragments fracassés sur l'arène, et peut-être aussi dévoré toute la population de l'île.

» Tinian est aujourd'hui un sol maudit, sans culture et sans population. Tous les habitants de l'île tenaient dans le salon de l'alcade. Ils étaient quinze, logés dans

quatre pauvres chaumières. Dans la campagne, les arbres sont rabougris et rares. Çà et là, quelques vieux rimas pelés, quelques pieds de cocotiers, un petit nombre de plantations mesquines ; telle est cette contrée qui semble avoir été surprise un jour par une grande catastrophe. »

Quoique l'idiome mariannais ait beaucoup de ressemblance avec le malai, et le tagal des îles Philippines, il a cependant un caractère qui lui est propre. Toutefois, il existait jadis des différences sensibles entre le langage du nord et celui des îles qui entourent Gouaham ; et ces différences, qui se manifestaient même d'une localité à l'autre, n'ont disparu que depuis quelques années. Cependant la prononciation du mariannais n'est pas la même partout, et quoiqu'à la réunion générale des diverses peuplades à Gouaham, en 1669, tout ait été mêlé, hommes et langages, on peut encore trouver des dissemblances très-marquées.

Le père Murillo Velarde nous apprend que, portés à la poésie, les habitants ont conservé dans leurs chants nationaux des traditions historiques, mais obscurcies par un voile fabuleux qui les enveloppe.

ARCHIPEL DE GASPAR-RICO.

Toutes les petites îles situées, d'une part, au sud de la Micronésie et au nord du grand archipel des Carolines; d'autre part, à l'est de l'archipel des Mariannes, et à l'ouest des îles Haouaï, ont été comprises, par M. de Rienzi, sous la dénomination d'archipel Gaspar-Rico. L'existence de plusieurs de ces îles est fort douteuse et aucune d'elles ne mérite une description.

ARCHIPEL DES ILES HAOUAÏ OU SANDWICH.

Ce groupe, un des plus considérables de la Polynésie, se compose de onze îles : cinq grandes, trois petites, et trois autres qui ne sont que des écueils. Il représente une ligne courbe interrompue en plusieurs points, et dirigée de telle sorte que la convexité regarde le nord-nord-est et s'étend du 19e au 23e degré de latitude nord et du 157e au 159e de longitude occidentale. L'on peut y joindre l'attolle des îles Copper et Henderson.

Haouaï, la plus méridionale de ces îles, en est en même temps la plus importante, et elle donne son nom à l'archipel. Dans sa plus grande longueur du nord au sud, elle a environ 83 milles, sur 66 milles de largeur de l'est à l'ouest. Sa circonférence est de 240 milles à peu près. Une bande de terre formant à l'île une lisière cultivée, plus large à l'est que dans les autres parties, des chaînes de montagnes dirigées dans le même sens que les côtes, étendant leurs ramifications dans tout l'intérieur et couronnées la plupart par des volcans; tel est l'aspect général de l'île. Les trois montagnes les plus élevées, le Mouna-Kea, haut d'environ 15,000 pieds, le Mouna-Roa, d'une élévation presque égale, et le Mouna-Houa-Razaï, disposés en triangle, circonscrivent un plateau presque inculte et désert.

La population de l'île s'élève, d'après les missionnaires anglais, américains et français, à 85,000 habitants, répartis dans les six districts de Kohala, Hama-Koua, Hiro, Pouna, Kaou, Kona et Waï-Mea.

Les autres îles sont : Hawi, divisée en deux parties par un isthme très-bas; elle a une longueur de 38 milles et une largeur qui varie dans ses différentes parties;

Tahou-Rawe, qui a 10 milles de long sur 8 de large, aride et couverte de broussailles, et qui sert d'asile à quelques pêcheurs;

Ranaï, autre petite île de 15 milles de long sur 10 de large;

Moro-Kaï, longue de près de 40 milles, et large de 6 au plus;

Oahou, d'une longueur de 98 milles sur 16 à 17 de largeur, et qui est la plus riche et la plus fertile du groupe.

La contrée intérieure est restée déserte et inculte. La ville d'Hono-Rourou, bâtie dans la plaine d'Éva, qui, sur une longueur de 30 milles, offre souvent une largeur de 9 à 10 milles, a concentré toute la population dans ses environs.

Le port d'Hono-Rourou offre le meilleur mouillage de l'archipel; il est sûr dans toutes les saisons et sert de relâche habituelle aux navires baleiniers qui fréquentent ces parages. Le transport de la résidence royale dans cette ville est aussi une des causes qui attirent la population, estimée à 20,000 âmes pour l'île, dont 12,000 pour Hono Rourou.

A 65 milles d'Oahou, à l'ouest-nord-ouest, s'élève Taouaï, île montagneuse, mais d'un aspect charmant quoique moins fertile qu'Oahou. Les habitants, d'un naturel doux et paisible, sont groupés la plupart aux environs de la rivière Waï-Mea et protégés par un fort armé de vingt-deux pièces de canon. Taouaï, qui a de 80 à 90 milles de circonférence, compte 10,000 habitants.

La dernière île du groupe est Niihaou, séparée de Taouaï par un canal de 15 à 20 milles d'étendue. Au nord un îlot en est séparé par des récifs et lui sert comme d'appendice.

Laissant de côté l'histoire purement traditionnelle des îles Haouaï, perpétuée par quelques chants nationaux, nous ne l'entamerons qu'à partir de l'arrivée de Cook dans ces parages.

Chaque île à cette époque avait son *arii-rahi,* chef suprême, et plusieurs chefs subalternes appelés *ariis* ou princes de districts; mais tous paraissaient être sous la juridiction de la race royale qui règne à Haouaï, et dont King, l'un des compagnons de Cook, recueillit, sur les indications orales des prêtres, le tableau généalogique dont nous donnons un extrait :

Le roi de Haouaï, Pourahou-Aou-Kaï-Kaïa, eut un fils nommé Nirou-Akoua, lequel eut trois fils dont l'aîné lui succéda. Celui-ci n'eut qu'un descendant nommé comme lui Kahavi, lequel laissa deux enfants qui, plus tard, se disputèrent le trône. Parmi ces prétendants, le principal fut Taraï-Opou, qui avait épousé la veuve de Tamea-Mea, roi de Hawi. Les prétentions ambitieuses qu'il sentit naître en lui après cette union le portèrent à revendiquer en faveur de son fils la possession de Hawi et des îles adjacentes. Mais Tahi-Teri, frère du défunt roi de Hawi, soutint ses droits contre Taraï-Opou et lui résista ouvertement.

Les choses en étaient à ce point quand Cook descendit dans la baie de Waï-Mea, dont les habitants, Haouaïens, après l'avoir accueilli et honoré comme un dieu, finirent par le massacrer et le mutiler cruellement.

L'arii-rahi ou souverain de l'île, qu'une expédition militaire avait obligé de s'éloigner au moment de l'arrivée de Cook, en fut à peine informé qu'il s'empressa de venir lui rendre hommage, et de lui offrir les présents que l'on offre aux dieux[1]. A cet effet,

[1] Pour expliquer cette démarche de la part du souverain, il est nécessaire de remonter à une légende conservée précieusement par les habitants. Un ancien chef, nommé Rono-Akoua, devenu fou après avoir tué sa femme, et déifié par la superstition de ses compatriotes, avait, en s'exilant volontairement,

le jour fixé pour la cérémonie, l'arii-rahi (Tarii-Opou) s'embarqua dans une grande pirogue, suivie de deux autres chargées de provisions, et se dirigea vers le vaisseau anglais. Le roi était entouré de ses fils et de ses principaux officiers, habillés de leurs plus riches costumes et armés de piques et de poignards. Dans la dernière pirogue étaient les prêtres, portant leurs idoles parées d'étoffes rouges. Ces idoles étaient des espèces de mannequins d'osier, d'une taille colossale, dont les yeux étaient une noix foncée, entourée de nacre de perle, et dont les mâchoires avaient pour garnitures deux rangs de dents de chien, ce qui donnait aux traits de ces idoles un aspect grotesque et sauvage à la fois.

Des chants nationaux et religieux accompagnèrent la marche, du rivage au bord des vaisseaux, et l'air retentit de l'hymne qui consacrait la vie et les malheurs de Rono. Nous offrons ici la traduction de ce chant curieux :

O RONO-AKOUA.

1. Rono-Akoua de Haouaï, dans les temps anciens, habitait avec sa femme à Ke-Ara-Kekoua.

2. Kaïki-Rani-Ari-Opouna était le nom de la déesse, son amour. Un rocher escarpé était leur demeure.

3. Un homme monta au sommet du rocher, et de là parla ainsi à l'épouse de Rono :

4. « O Kaïki-Rani-Ari-Opouna ! ton amant te salue; daigne le garder : éloigne l'époux, celui-ci te restera toujours. »

5. Rono, entendant ce discours artificieux, tua sa femme dans un mouvement de fureur.

6. Désespéré de cet acte cruel, il porta dans un moraï son corps inanimé, et pleura longtemps sur elle.

7. Ensuite, atteint d'une folie frénétique, il parcourut Haouaï, se battant avec tous les hommes qu'il rencontrait;

8. Et le peuple étonné disait : « Rono est-il devenu fou? » Et Rono répondait : « Oui, je suis fou à cause d'elle, à cause de mon grand amour. »

9. Ayant institué des jeux pour célébrer la mort de sa bien-aimée, Rono s'embarqua sur une pirogue triangulaire, et vogua vers les terres lointaines.

10. Mais, avant de partir, Rono prophétisa ainsi : « Je reviendrai dans les temps futurs sur une île flottante, qui portera des cocotiers, des cochons et des chiens. »

Lorsque les indigènes arrivèrent près des vaisseaux, ils en firent le tour dans les pirogues; mais au lieu de monter sur le pont, le roi, par un signe facile à comprendre, engagea le capitaine anglais à venir conférer avec lui sur le rivage. L'on y dressa à la hâte une vaste tente où tout le monde se rendit. Là, au milieu d'un silence presque religieux, le roi se leva et s'avança vers Cook, à qui il rendit hommage dans les formes

annoncé d'un ton prophétique qu'il reviendrait un jour sur une île flottante portant des cocotiers, des cochons et des chiens. Ces paroles étaient tellement gravées dans la mémoire de tous les Haouaïens et ils y avaient tant de foi, que tous les ans ils fêtaient l'anniversaire du départ de Rono et qu'ils lui offraient des sacrifices dans les temples, le priant de hâter son retour. Aussi, lorsque Cook arriva dans ces parages, fut-il reçu comme le dieu Rono qu'ils attendaient depuis longtemps, et qui enfin exaucait leurs prières. A l'arrivée à terre du navigateur tous les insulaires tombèrent à genoux et renouvelèrent ensuite pendant longtemps des marques d'adoration qui certainement n'étaient pas toujours du goût de Cook; car un jour les prêtres, entourés de la multitude, allèrent jusqu'à lui faire manger du cochon pourri, malgré ses refus obstinés. Ce léger aperçu peut faire juger du saint empressement dont Cook et son équipage étaient l'objet au commencement de leur séjour aux îles Sandwich.

suivantes : il étendit son propre manteau sur les épaules de l'Anglais, lui fit présent d'un casque en plumes, d'un éventail, et déposa à ses pieds plusieurs objets de grand prix. Après ces offrandes du roi, les officiers de sa suite présentèrent au capitaine de petits cochons, des noix de coco, des fruits à pain, etc. Les prêtres, à leur tour, forcèrent le prétendu Rono, et lui firent accepter une grande quantité de cochons et des corbeilles pleines de bananes, de fruits et de légumes. Cook les remercia par des présents à peu près équivalents à ceux qu'il recevait. Cette bonne harmonie ne fut pas un instant troublée pendant la première station des Européens dans l'île, et les prêtres voulaient même les retenir à leur premier départ, mais un coup de vent fut cause d'une catastrophe que l'Europe entière a déplorée. Sur la fin de l'exploration du groupe une rafale imprévue vint endommager un des vaisseaux de l'expédition. Pour remédier aux avaries les Anglais revinrent dans la rade de Ke-Ara-Kekoua, le 11 février 1779. Pleins de confiance dans la franche et généreuse réception que les naturels leur avaient faite et qu'ils espéraient encore, ils établirent des ateliers, des forges autour du Horaï, lieu d'adoration et de sépulture. Mais à peine deux jours s'étaient-ils écoulés après leur arrivée, que les dispositions de leurs amis changèrent totalement à leur égard; la défiance et la froideur succédèrent au respect et à l'empressement qu'on leur témoignait naguère. Le penchant au vol s'était réveillé chez ces sauvages; tous les objets de la moindre valeur tentaient leur cupidité; aussi, dès le 13, un vol audacieux amena-t-il une rixe entre eux et les Européens. La présence de Cook mit fin à cette collision; mais malheureusement une imprudence des marins de *la Découverte* eut des conséquences fatales; quelques maraudeurs, ne s'étant pas retirés à temps, essuyèrent le feu des matelots. Cette sortie faillit leur coûter cher, car si un chef des indigènes, nommé Paria, ne fût intervenu, tous les Anglais eussent été massacrés.

Cette affaire fut assoupie, mais elle devait être suivie d'une autre plus malheureuse. Le soir du même jour, quelques naturels s'étant introduits auprès des tentes, on tira sur eux; ils se retirèrent, mais le 14 au matin l'on s'aperçut que la chaloupe de *la Découverte* avait été enlevée.

Informé du fait, Cook, naturellement impérieux et colère, commit l'injustice de faire tirer à boulets sur deux pirogues qui voguaient dans la rade; et, non content de cette vengeance, il résolut d'aller enlever les principaux ariis pour les garder en otage jusqu'à ce que la chaloupe eût été restituée. Cette résolution, que Cook exécuta, ne témoigne pas en faveur de son expérience; car il n'aurait pas dû ignorer que violer le droit de propriété n'est aux yeux de ce peuple qu'une faute vénielle. Mais Rono-Cook était d'une extrême opiniâtreté, et il avait sans doute décidé qu'il obtiendrait, à tout prix, sa pirogue. Le 14, à huit heures du matin, le capitaine s'embarqua dans un canot avec neuf soldats et marins, officier en tête, et alla prendre terre à Kaava-Roa. Il se dirigea vers la résidence du vieux roi qui dormait encore, et, après l'avoir fait venir devant lui, il lui signifia l'ordre de le suivre. Le faible monarque, loin de faire résistance, fit venir ses deux fils cadets, et se remit avec eux entre les mains de Cook. Déjà les fils de Taraï-Opou étaient embarqués, lorsque la favorite du roi s'élança sur le rivage et le supplia de ne pas suivre les étrangers. La foule grossissait et regardait cette scène sans la comprendre. Abattu et consterné, le vieux monarque n'osait prendre une décision. Tout à coup un naturel accourt, et s'écrie : « La guerre! la guerre! les étrangers ont commencé le combat; ils ont tué hier un des chefs de nos pirogues. » A ces mots, une partie du peuple brandit le pahoa et le reste s'arma de pierres.

Rangé en bataille, le peloton anglais se disposait à faire feu; mais jusque-là rien ne faisait craindre un engagement, lorsqu'un Haouaïen menaça Cook de sa lance; le capitaine, armé d'un fusil à deux coups, le prévint et l'étendit mort à ses pieds, ce qui fut

un signal pour les deux partis. Les Anglais firent leur décharge pendant que les naturels s'avançaient pour y répondre avec leurs armes. Alors Cook voulut faire cesser le feu, mais son commandement ne fut point entendu, et à peine s'était-il retourné vers les siens, qu'un coup de pahoa lui entra dans le dos pendant qu'une lance lui traversait le ventre, et il tomba roide mort dans l'eau qui fut bientôt ensanglantée. Ainsi périt malheureusement le célèbre navigateur à qui la science devait d'éminentes découvertes et qui pouvait faire plus encore!

Ce triste événement rendit la mêlée générale, car les insulaires se précipitèrent avec un tel acharnement sur les mousquets, que quatre soldats furent tués, et les trois autres ainsi que l'officier furent grièvement blessés; néanmoins ils purent regagner le vaisseau; mais les corps de Cook et des quatre soldats tués restèrent au pouvoir des ennemis. Les Anglais furent encore obligés de combattre au moraï, car les sauvages, plus exaspérés qu'effrayés de leurs pertes, semblaient vouloir leur entière extermination, et ce ne fut qu'après avoir perdu leurs chefs et leurs combattants les plus valeureux qu'ils cessèrent leurs agressions. Les Anglais prirent alors le parti de se retirer à bord, et réclamèrent ensuite le corps de leur commandant. A cette demande, deux prêtres apportèrent, enveloppé de quelques étoffes, un morceau de chair humaine du poids d'environ huit livres; c'étaient, disaient-ils, les restes du divin Rono que l'on avait brûlé selon la coutume, et dont les os avaient été distribués aux différents chefs.

Nonobstant ce bon procédé des prêtres, les Anglais ne pouvaient plus descendre au rivage sans que des combats partiels eussent lieu entre eux et les insulaires, et ces combats étaient toujours dangereux, car si la mousqueterie dispersait un instant les ennemis, ils revenaient bientôt à la charge.

Enfin, poussés à bout par un tel état de choses, l'officier anglais qui avait succédé à Cook partit avec son équipage, avec l'intention de brûler le village des prêtres, ce qu'il exécuta après avoir massacré tous les sauvages qui avaient voulu s'y opposer. Cet acte de vengeance amena la paix le 19 février. Le jour suivant, le chef Yaopo, suivi de presque tous les insulaires, apporta sur le rivage, avec de profondes démonstrations de vénération, les débris du corps du fameux capitaine. Le lendemain l'on recueillit encore divers objets précieux, tels que le canon de son fusil, ses souliers, etc. Ensuite les échanges de bons procédés, et les visites se rétablirent.

Cependant, malgré toute la bonne volonté des chefs, la chaloupe volée, cause principale de la guerre, ne put être restituée, car aussitôt en leur pouvoir, elle avait été mise en pièces par les naturels pour en retirer les clous dont ils faisaient des hameçons.

Pour finir cet épisode de la mort de Cook, nous dirons que l'on rendit les honneurs divins à ses dépouilles. La fable de Rono prit même plus de crédit parmi eux après cette fatale catastrophe, car avant l'introduction du christianisme dans l'île, ces insulaires croyaient encore que le divin Rono, ressuscité, reparaîtrait pour tirer vengeance de ses meurtriers.

Le 22 février, *la Découverte* et *la Résolution* mirent à la voile, et, le 1er mars, elles mouillèrent à l'île Niihaou, dont les habitants parurent aux navigateurs insolents et voleurs. La guerre civile entre deux chefs désolait cette contrée, pour quatre misérables chèvres laissées l'année précédente par les Anglais et dont la possession était un sujet de dispute entre le chef de Niihaou et celui de Taouaï.

Quant aux îles méridionales du groupe, les hostilités avaient cessé et les chefs s'étaient arrangés entre eux après le départ des Anglais, et l'illustre et infortuné La Peyrouse ayant mouillé aux îles Haouaï en 1786, fut très-bien accueilli par les habitants. Comme il ne fit qu'y jeter l'ancre pendant vingt-quatre heures, il ne put ajouter

aucune notion nouvelle sur l'archipel haouaïen; mais Porslok et Dixon, ayant visité ces îles en 1787, constatèrent, indépendamment des bons procédés des naturels, l'arrivée au trône d'Ohaou du chef Tahi-Teri. Peu après cette époque le capitaine anglais Meares, ayant visité les îles Haouaï, emmena avec lui à Macao (Chine) Taï-Ana, le plus célèbre des généraux de Tamea-Mea. C'était un fort bel homme, bien fait, d'un caractère doux et juste, doué de beaucoup d'intelligence et sachant toujours conserver les convenances et la modération. Voici un petit épisode de sa vie qui pourra donner une idée de la différence morale qui existe entre ces sauvages et les hommes policés de la savante Europe : Arrivé à Macao le capitaine Meares donna, à bord, un grand festin à plusieurs capitaines et officiers. Quelques malheureux Chinois vinrent mendier autour du navire les miettes du festin; mais les matelots les repoussèrent sans pitié et ajoutèrent même à cette dureté quelques plaisanteries qui firent applaudir les officiers. Alors Taï-Ana se tourne avec une émotion visible vers le capitaine et ses convives : « Vous avez plus qu'il ne vous faut, dit-il; donnez à ces malheureux qui meurent de faim; il est cruel de laisser souffrir ainsi des hommes. A Haouaï personne n'a faim, personne ne mendie : Haouaï nourrit les naturels et les étrangers. » Ces admirables paroles sont dans la bouche de tous les habitants de l'Océanie; la tyrannie et le fanatisme n'ont pas encore dénaturé le cœur des hommes que les Européens nomment sauvages, et pour lesquels ils n'ont que du mépris.

Haouaï fut pendant quelque temps le point de relâche de tous les bâtiments qui naviguaient dans ces parages, car ils y trouvaient d'excellentes provisions, fraîches et à bon compte, en échange de clous, de couteaux, de cercles de fer; mais l'introduction des armes à feu parmi les insulaires et le désir insatiable qu'elles firent naître en eux, causèrent plusieurs vols qui furent suivis de déplorables collisions entre les Haouaïens et les chrétiens, collisions qui ont toujours fini par le massacre des habitants de l'archipel et souvent par la destruction de leurs habitations. Nous rapporterons brièvement quelques-uns de ces faits qui sont loin d'être à l'avantage des navigateurs.

En février 1790, un capitaine américain, nommé Metcalf, vint mouiller devant Mawi avec deux bâtiments armés pour le commerce. L'équipage entier était composé de quarante Chinois, de dix Américains, dirigés par le maître John Young, qui était déjà connu dans l'archipel, et de plusieurs autres matelots. Quelques jours après l'arrivée de cet équipage à Mawi, le vol d'une chaloupe fut encore la cause d'une rixe qui fit naître dans l'esprit du capitaine un projet de vengeance qu'il ne mit que trop à exécution. La première fois que les habitants vinrent, comme de coutume, apporter leurs provisions sur leurs pirogues, Metcalf feignit d'ignorer le vol de sa chaloupe; mais aussitôt qu'il les vit à portée, il les fit charger à mitraille, et peu de ces innocentes victimes échappèrent à cette attaque. Cette conduite lâche et atroce de la part du capitaine envers de pauvres sauvages qui ignoraient le vol de sa pirogue, causa d'abord la mort de son fils qui, le lendemain, fut frappé d'un coup de poignard à la gorge, et la perte de deux Américains, parmi lesquels était Young, qui furent faits prisonniers.

Après quelques autres rencontres dans lesquelles les insulaires furent aussi traîtreusement attaqués, le commandant américain remit à la voile pour d'autres contrées, sans même faire aucun effort pour délivrer les deux personnes qu'il avait perdues. Ces deux prisonniers, qui s'attendaient sans doute à être dévorés par leurs ennemis, furent recueillis par Tamea-Mea qui les protégea contre toute insulte. Ils furent d'abord obligés d'enseigner aux habitants la construction des navires, puis quelques procédés de fabrication que l'on ne connaissait pas encore; et, loin qu'ils fussent traités en esclaves, on les comblait au contraire de bienfaits.

En 1792, Vancouver, qui joua un si grand rôle aux îles Haouaï, visita Oahou. Son

passage de cette île à Waï-Mea fut marqué d'un sanglant épisode : un malentendu, dont on ne connaît pas exactement le motif, ayant amené une rixe entre les matelots anglais et quelques insulaires, des coups furent échangés de part et d'autre, et le lieutenant Hergest fut égorgé ainsi que l'astronome Gooch. Leurs os furent partagés entre les chefs, circonstance qui rappelle la mort de Cook.

Un an plus tard, Vancouver visita encore ces parages. Il eut lieu d'y faire une observation pénible. Ce fut la stérilité et la désolation qui s'étaient répandues sur ce pays, qu'il avait trouvé naguère si florissant. Dans ce second voyage Vancouver reçut la visite du roi Tamea-Mea qui lui demanda même des conseils sur les réformes qu'il se proposait d'introduire parmi ses sujets. Vancouver, adroit politique et homme de grand sens, saisit cette occasion pour amener Tamea-Mea à reconnaître le patronage anglais sur cette île. Il s'informa avec une sorte de bienveillance des causes de la décadence haouaïenne; ayant appris que des rivalités intestines avaient amené la guerre civile entre les principaux chefs, il fit tous ses efforts pour faire comprendre à Tamea-Mea que la protection anglaise lui donnerait la supériorité sur tous les autres concurrents. Le roi, qui nourrissait cette idée ambitieuse depuis longtemps, se laissa prendre au piége, et, sans comprendre tout à fait l'importance des mots, au mois de janvier 1794, il se reconnut, lui et les siens, sujets du roi d'Angleterre. Aujourd'hui les Anglais exercent une grande influence dans les îles d'Haouaï, et, en attendant qu'ils en deviennent les maîtres, ils y établissent des entrepôts. Il est à remarquer que l'Angleterre a presque toujours procédé de cette manière dans l'acquisition de ses colonies.

Cependant Vancouver tint une grande partie des promesses qu'il avait faites à Tamea-Mea. Son but principal étant de n'avoir à traiter qu'avec une seule puissance afin de serrer davantage sa politique, il aida son allié de toutes ses ressources, et celui-ci parvint bientôt à réduire tous les chefs de parti, ce qui permit à Tamea-Mea de poursuivre son œuvre de progrès, et à Vancouver ses projets de domination. Après quelques tentatives à ce sujet, de la part du dernier, et qui contribuèrent puissamment à la prépondérance anglaise, Vancouver prit congé du roi haouaïen le 14 mars 1794.

En 1816 le pavillon russe se montra dans ces parages. Le capitaine Kotzebue, commandant de l'expédition, fit quelques tentatives pour s'immiscer dans les affaires du pays. Mais Tamea-Mea le reçut avec froideur, et ce ne fut qu'à la nouvelle du départ des Russes qu'il leur offrit des provisions et un festin, auquel il n'assista même pas; évitant d'attirer la curiosité des étrangers sur sa manière de manger; n'ayant pas voulu introduire dans sa maison l'usage de la vaisselle européenne, il mangeait encore avec les doigts.

Le 8 mai 1819 Tamea-Mea mourut, et son fils, Rio-Rio, lui succéda. Au commencement de son règne les chefs vaincus par son père voulurent relever la tête, mais des circonstances heureuses les empêchèrent de bouleverser entièrement le pays. La corvette française *l'Uranie,* commandée par M. de Freycinet, au commencement des dissensions politiques, ayant abordé dans ces parages, l'intervention du capitaine et la présence d'un brick de guerre fit tout rentrer dans l'ordre. Ce fut quelque temps après cette intervention, et lorsque Rio-Rio se vit plus rassuré sur le trône, qu'il commença une terrible croisade contre la religion du tabou qui tenait encore le peuple dans une idolâtrie sauvage et sanguinaire. Le père avait été le réformateur social d'Haouaï, le fils voulut en être le réformateur religieux. Chose singulière! la réforme religieuse coûta plus de sang à l'île que la réforme sociale; les plus fanatiques formèrent une armée nombreuse commandée par le grand prêtre Kekoua-Oka-Lani. Ils défendirent leurs idoles jusqu'à extinction complète; pas un chef, pas un soldat ne cria merci, et l'on ne put établir le christianisme que sur les cendres des révoltés.

Endoctriné par les missionnaires et poussé par un secret désir de connaître l'Europe, Rio-Rio s'embarqua pour l'Angleterre le 27 novembre 1823, laissant le royaume aux mains de son ministre, nommé Koraï-Hokou, qui devint bientôt régent du frère de Rio-Rio, après la perte de ce roi, mort à Londres en juin 1824, peu de temps après son arrivée en Angleterre. La corvette *la Blonde*, commandée par le capitaine Byron, fut chargée de ramener à Haouaï les dépouilles du roi, ainsi que ceux qui l'avaient accompagné. Les restes du souverain furent portés dans l'église réformée et de là déposés dans un tombeau chrétien, au lieu de l'être dans le moraï de leurs ancêtres.

Koraï-Hokou, régent du jeune Kau-Ike-Ouli, a été l'un des plus grands hommes de l'archipel après Tamea-Mea ; mort en 1826, il eut pour successeur dans la régence le valeureux Koua-Kini, frère de la favorite de Tamea-Mea.

Aujourd'hui Kau-Ikè-Ouli, âgé d'environ 30 ans, gouverne par lui-même. Quelques actions de son règne annoncent, sinon une haute sagesse, au moins une grande fermeté, et le gouvernement de l'île en a grandement besoin. Ce jeune roi donne les plus belles espérances : d'une physionomie franche et ouverte, impartial, généreux, recherchant les lumières de tous ceux qui peuvent l'instruire, il rappelle heureusement son aïeul Tamea-Mea, et deviendra sans doute un grand roi s'il est bien dirigé dans ses premiers pas. Il a épousé Kini, nièce de la reine Kadou-Manou.

Les habitants des îles Haouaï se rapprochent beaucoup des peuples taïtiens. Dans cet archipel, les classes distinctes de la société sont formées des habitants supérieurs au reste de la population par la force, la taille ou l'intelligence. Les chefs sont ordinairement doués d'une taille de six pieds et d'une force qui répond à leur stature. Les femmes se distinguent par leur force musculaire et leur embonpoint. Les hommes ont peu de barbe, et les femmes, lorsqu'il leur en vient, ont l'habitude de s'épiler avec une pince en os. Dans ces contrées l'homme arrive rarement à un grand âge; soixante ans est celui de la décrépitude. Les filles, toujours nubiles à dix ou douze ans, accouchent presque sans travail.

Quoique le costume des habitants ait subi de grandes modifications, l'on en rencontre encore de bien bizarres; mais ce qui aurait fait rire le voyageur le plus blasé c'était, quelque temps après l'arrivée des Européens, l'amalgame le plus plaisant et le plus grotesque de l'habillement européen enté sur du sauvage. Ici se pavanait un tambour-major portant sur la tête un chapeau à plumet, mais ayant le reste du corps découvert; là un jeune homme se faisait admirer avec une veste à boutons d'or, et n'ayant que des guenilles pour pantalons; celui-ci marchait nu avec des bottes à l'écuyère; celui-là avec des escarpins de fashionable. Quelquefois le luxe allait plus loin : l'insulaire portait des bas de soie avec une natte de joncs sur les reins; ou bien il endossait un habit de général, l'habit seul, et il se promenait avec une massue à la main. Il en était peu qui eussent le bon esprit de conserver leurs nattes souples et bariolées.

Les maladies les plus communes de ce pays sont la gale, la lèpre, l'éléphantiasis, les affections vénériennes, les ulcères et la dyssenterie. L'on dit que la petite vérole y a autrefois exercé de grands ravages et que le remède souverain que pratiquaient les naturels était d'étouffer l'enfant qui en était atteint. Les fous et les maniaques y sont enchaînés et souvent on les laisse mourir de faim.

Les Haouaïens sont naturellement doux, bienveillants et hospitaliers. Ce n'est que dans quelques occasions, où ils sont excités par leurs passions et principalement par la vengeance, qu'ils dérogent à leur bonté native. Ils sont moins légers et moins versatiles que les Taïtiens, et avant le contact des Européens ils vivaient entre eux en bonne intelligence. A cette époque aussi ils faisaient peu d'attention aux femmes, mais ils les

Reine des îles Sandwich.

DANSEUSE ~~JAVANAISE~~ *des îles Sandwich*

traitaient avec douceur. L'on doit remarquer néanmoins que dans leur état sauvage l'affection qu'ils portaient à leurs enfants ne les empêchait point de détruire ceux qu'ils ne voulaient pas élever; le père et la mère avaient même le droit de vie et de mort sur toute la famille.

Un usage bizarre, et qui existe encore dans quelques contrées, est la manière dont on fait la conversation. A l'arrivée d'un hôte, d'un ami, d'un parent dans une demeure haouaïenne tout le monde se couche à plat ventre, et reste dans cette position jusqu'à ce que le silence ait remplacé la vivacité des demandes et des réponses.

Nous allons transcrire quelques remarques faites à l'époque de la découverte et avant que le christianisme ait été introduit à Haouaï; nous constaterons en même temps les progrès auxquels les Haouaïens sont parvenus.

Le gouvernement était une monarchie absolue et héréditaire. La puissance du souverain n'admettait aucun partage avec les chefs; seulement le roi réclamait quelquefois l'avis des guerriers. La couronne ne se transmettait pas toujours de mâle en mâle, car on cite beaucoup de femmes qui ont gouverné.

Toutes les hautes dignités, n'importe de quel ordre, étaient héréditaires quoique soumises au contrôle du roi; cependant il s'est trouvé des circonstances où le roi a dégradé un noble pour le punir d'un crime, et a anobli un sujet obscur pour le récompenser d'une action d'éclat. Les propriétés suivaient la même loi.

On divise les habitants en trois classes. La première se compose d'*ariis,* chefs de districts dont le roi est le premier, sous le titre d'*ariis-tabou;* la seconde est désignée sous le nom de *rana-kiras,* chefs inférieurs, dignitaires, prêtres, possesseurs de terrain, etc.; enfin dans la troisième, sous le nom de *tanatas*, se trouvent tous les individus non propriétaires et cultivant le terrain d'autrui, ouvriers, artisans, etc. Ces divisions répondent, comme on peut s'en convaincre par le parallèle, aux divisions établies parmi quelques peuplades de la Nouvelle-Zélande.

Les contributions que les chefs payaient jadis au roi consistaient en objets en nature, pirogues, étoffes, filets, chiens, cochons; mais aujourd'hui le roi et les gouverneurs n'acceptent plus que des piastres d'Espagne ou du bois de sandal. Toutefois certaines terres sont restées franches d'impôts malgré toutes les commotions politiques.

Une contribution assez singulière est celle qui se perçoit lorsque le roi ou un arii fait bâtir une nouvelle maison; pour en avoir l'entrée, chaque sujet doit faire un présent proportionné à ses moyens.

L'autorité des ariis-gouverneurs était très-grande dans les premiers temps. Le pouvoir judiciaire était de leur ressort, et leurs sentences s'exécutaient sans appel; l'infraction au tabou, par exemple, emportait la peine de mort; mais quelque temps après l'arrivée des Européens le délinquant put racheter sa vie.

L'adultère avec la femme d'un chef exposait le coupable à la perte d'un ou des deux yeux, et mettait le complice à la discrétion de l'époux. Depuis l'arrivée des Européens l'on ne fait presque plus attention à l'adultère. Le meurtre, la rébellion et le vol d'objets appartenant au roi sont punis de mort. Les fautes moindres ne font encourir que le bâton.

Quant à leur manière de guerroyer avant l'arrivée des Européens, le tableau en est long et souvent sanglant. Les chants nationaux sont remplis de descriptions de combats, d'invasions, de massacres.

Les armées se composaient d'individus tirés de toutes les classes.

Les Haouaïens couraient tous aux armes quand la guerre éclatait, et retournaient à leurs travaux quand elle était finie.

Quand un parti voulait combattre, il faisait souvent des préparatifs semblables à

ceux des Grecs : les prêtres égorgeaient des victimes pour consulter les dieux. On interrogeait leurs entrailles, et on constatait un grand nombre de signes qui annonçaient la volonté céleste; si le dieu ne répondait point, la guerre était ajournée. Dans les dangers imminents on offrait souvent des sacrifices humains. A défaut de criminels destinés à périr, on se servait de prisonniers ennemis. Ces malheureux ignoraient toujours leur sort : saisis à l'improviste, ils étaient traînés au pied de l'autel, et là un coup de casse-tête faisait jaillir leurs cervelles jusqu'à la figure des dieux. Quelquefois vingt victimes étaient ainsi tuées, alternées avec des offrandes de cochons, et jetées ensuite pêle-mêle dans la cour du Heiau, où leurs corps étaient destinés à pourrir ensemble.

Les questions de guerre et de paix se vidaient dans l'assemblée générale des chefs et des guerriers. Une fois la guerre déclarée, les chefs arrêtaient leurs plans de bataille. Des hérauts couraient dans toutes les directions pour appeler les combattants au rendez-vous; chacun y apportait ses armes, ses provisions, et même l'huile nécessaire à son éclairage.

Arrivés au lieu du combat, les hommes d'armes fortifiaient un camp et couvraient leurs demeures temporaires avec des feuilles de *dracœna* et de cocotier. Les vieillards, les femmes et les enfants étaient toujours placés dans un lieu presque inaccessible et fortifié par des rochers.

Quelquefois toute une campagne se faisait sur mer, mais c'était quand les circonstances le commandaient impérieusement, car les atterrages d'Haouaï souffrent presque continuellement des houles de la mer.

Les combats duraient souvent plusieurs jours avant le moment décisif, et quelquefois même les partis se retiraient, chacun de leur côté, sans avoir obtenu aucun résultat. Dans un cas de déroute, les vaincus fuyaient dans toutes les directions. Tous les prisonniers étaient amenés devant le roi, et une simple formule de sa part était pour eux un arrêt de vie ou de mort; s'il disait : « La face contre terre! » le prisonnier était exécuté à l'instant; mais s'il disait : « La face en l'air! » il était libre jusqu'à ce qu'il y eût des sacrifices extraordinaires.

Telles étaient, en grande partie, les mœurs guerrières d'Haouaï avant que la civilisation européenne y apportât les moyens de se détruire d'une autre façon et plus vite. Aujourd'hui il faudrait faire de grandes recherches avant de trouver quelques traces de ces anciennes coutumes, de jour en jour effacées.—Des hommes vêtus du maro, portant l'arme au bras gauche, exécutent la charge en douze temps avec une rare précision. Le roi a toujours sa garde d'honneur en uniforme anglais; les forts des villes sont garnis de canon, et des goëlettes de guerre ont remplacé les pirogues. Dans vingt ans les fusils à la vapeur et les mortiers monstres arriveront dans la capitale d'Haouaï avec les pyroscaphes et les chemins de fer. Alors les sauvages de Cook seront transformés en Européens.

Les anciens navigateurs ont tous rapporté que les chants des Haouaïens étaient pleins de mélodie, de douceur, de suavité, et quelques-uns des officiers de Cook vont même jusqu'à dire qu'ils chantaient en partie. Leur musique instrumentale consistait en bambous qu'ils frappaient l'un contre l'autre, et en calebasses sur lesquelles ils frappaient avec les doigts. Chez eux la danse était plutôt l'apanage des femmes que des hommes. Cependant on exerçait les jeunes gens des deux sexes à former des passes et à chanter les louanges des héros d'Haouaï; Cook dit même qu'il existait parmi eux des danseurs de profession.

L'un des principaux jeux des insulaires était le jeu de dames, très-compliqué et très-difficile. Le jeu habituel des gens du peuple était l'escarpolette.

Guerrier des îles Sandwich.

On a déjà vu ce qu'étaient la religion et les crimes que les prêtres exerçaient en son nom sur les indigènes. La chose la plus difficile à établir, à l'égard des anciennes mœurs de ce peuple, c'est la théorie de son culte. Aucune idée d'un Dieu suprême n'apparaît, même cachée, dans ce dédale d'absurdités et de mysticisme idolâtre. Nulle théogonie caractérisée, comme celle de quelques peuples de la Polynésie, ne se révèle dans leurs pratiques si absurdes.

Voici ce que dit M. Freycinet relativement à ces insaisissables coutumes :

« Les attributs de la Divinité forment autant de dieux différents ou d'esprits particuliers, auxquels a été attribué le pouvoir de dispenser le bien et le mal au genre humain, suivant le mérite de chacun. Leur résidence habituelle est placée dans les idoles ou dans le corps de certains animaux. Une hiérarchie immuable soumet aux dieux les plus puissants ceux qui exercent un moindre pouvoir. Les âmes des rois, des héros, de certains prêtres, forment une légion de dieux inférieurs et tutélaires, subordonnés également entre eux, suivant le rang qu'ils occupent sur la terre. De malins esprits, qui ne se plaisent qu'à nuire, sont l'objet de conjurations et d'exorcismes. Des prêtres, des sorciers, des augures, des offrandes, des sacrifices humains, les honneurs rendus aux morts, les cérémonies expiatoires et quelques autres, enfin l'établissement des villes de refuge, tel est l'ensemble du culte extérieur. »

Les fêtes que les Haouaïens célébraient autrefois étaient très-variées. Chaque phase de la lune en amenait une. Celle de la nouvelle lune durait ordinairement trois jours et deux nuits, les trois autres duraient un peu moins. Tous ceux qui assistaient à ces fêtes ne pouvaient, sous peine de mort, établir aucun commerce avec les femmes, ni même leur parler; ils ne pouvaient pas non plus, pendant tout le temps de la célébration, s'adonner au travail, ou naviguer.

La plus grande fête était celle que tous les habitants célébraient au nouvel an. L'idole Kehou-Aroah était promenée par les prêtres tout autour de l'île, et cette procession donnait lieu à beaucoup d'autres réjouissances publiques qu'il serait trop long de rappeler ici.

Les prêtres à Haouaï, indépendamment de leurs fonctions sacerdotales, jouaient aussi un rôle de sorcellerie. Il était dans la croyance générale qu'ils pouvaient faire périr, par divers enchantements, les personnes dont on avait à se plaindre; pour cela il suffisait qu'on leur présentât des cheveux ou de la salive de ces personnes.

Ces préjugés étaient dans toutes les classes de la société, car Tamea-Mea lui-même se faisait suivre continuellement par un officier dont toutes les fonctions étaient de recueillir ses crachats pour qu'ils ne tombassent pas au pouvoir de quelque sorcier mal-intentionné.

Le tabou, à Haouaï, était plus arbitraire que partout ailleurs. Il était perpétuel sur la nourriture des femmes. Une femme ne pouvait toucher à un mets qui eût été posé sur le plat de son père ou qui eût été cuit à son feu. Le tahou lui interdisait même quelques aliments.

A peine l'enfant pouvait-il marcher qu'il portait le nom de son père, qu'il mangeait à la même table, tandis qu'il était défendu à la mère de manger dans la même case que son fils. Ce fut peut-être une des principales causes qui fit abolir le tahou, car les femmes qui avaient perdu tous leurs droits l'attaquèrent avec vigueur, secondées par les missionnaires, qui ont fait succéder à ces institutions bizarres, le repos dominical très-bien observé aujourd'hui.

Dans aucune île de la Polynésie la douleur publique et le deuil général ne sont aussi exagérés qu'à Haouaï. A la mort d'un chef valeureux ou célèbre, ou à la mort de sa femme, on se rase la tête, on se casse les dents, on se mutile, on se brûle la peau, ou

se couvre le corps de blessures; M. Stewart, arrivé à Haouaï du temps des missionnaires, n'en donne qu'une faible description en disant qu'à la mort de la veuve de Keo-Pouo-Lani, mère de Iké-Ouli, les habitants de l'île, au nombre de plus de cinq mille, se portèrent vers le lieu du repos, hurlant, gémissant, se tordant les bras, se traînant sur leurs jambes et affectant les poses qui expriment le plus le désespoir. Et parmi cet amas de peuple se distinguaient les chefs, les seigneurs de la cour, dont les marques de douleur avaient, chacune, leur expression individuelle. Enfin l'on ne peut rendre dans aucun langage toutes les marques exagérées du chagrin que l'on fait paraître dans ces contrées; et ce qui le prouvera mieux que toutes les assertions, c'est que les missionnaires ne sont pas encore parvenus à changer leurs coutumes sous ce rapport.

L'écriture est inconnue dans cet archipel, comme dans tout le reste de la Polynésie. Quelques voyageurs ont cependant assuré qu'ils avaient vu des figures tracées dans la lave et qui avaient beaucoup de ressemblance avec les signes hiéroglyphiques des Péruviens et des Mexicains.

Ces peuples employaient autrefois la numération décimale; les calculs se faisaient par vingtaines, quarantaines, etc. Leurs périodes lunaires étaient dans les saisons; chaque nuit de lune avait son nom spécial, car, au rebours des Européens, ils employaient les nuits pour estimer les fractions d'un mois.

GRAND ARCHIPEL DES CAROLINES.

Cette immense région s'étendra, d'après notre savant guide M. de Rienzi, depuis l'île Bigar par 12° latitude nord, jusqu'aux îles Lougounor, par 3° latitude sud, et depuis l'île Sonsorol par 129° longitude est, et l'île des Mulgraves, la plus orientale, près du 170e degré longitude est; ce qui donnera aux Carolines 225 lieues, en traversant l'équateur, du nord au midi, et 1,025 lieues de l'ouest à l'est.

L'archipel se composera, à l'ouest, du groupe Péliou, des dangereuses Matelottes, de l'île des Martyrs, de Saavedra, de Sonsorol ou Saint-André, de Sainte-Anna, etc.; des îles Freewill avec l'île Nevil que nous considérons comme une annexe de l'attollon de Freewill. Les Carolines propres seront naturellement classées dans la description de cet immense archipel. Nous y comprendrons en outre le groupe de Ralik et celui de Radack; mais quelques puissants motifs nous empêchent d'y placer les îles Mariannes, malgré la classification qu'en a faite le savant M. de Chamisso.

GROUPE DE PÉLIOU OU PELLEW.

Le groupe de ces îles forme la partie occidentale de cet archipel. Nous décrirons les plus considérables, découvertes par les Espagnols.

Babelthouap a neuf lieues du nord au sud. Emmalagui, Artingall et Émerings sont ses principaux districts, commandés chacun par un rupack ou chef.

Corror, l'une des plus petites îles du groupe, se compose d'îlots fort rapprochés. Elle a pour chef-lieu Péliou, dont le rupak, le fameux Abba-Thoulé, occupera la meilleure place dans l'histoire de tout l'archipel.

Ouroukthapel, Errokong et Ouroulong, célèbre par le naufrage de *l'Antilope*, ne sont que de vrais îlots.

Péléliou est assez fertile et d'un aspect charmant. Elle est entourée d'îlots.

Ile d'Angour. — En 1801, un capitaine espagnol y séjourna quelques jours et en trouva les habitants doux et généreux. Les Matelottes, ou Reyes, sont régies par différents chefs; l'abord en est dangereux.

Les deux petites Sansorol ont été découvertes par Padilla en 1710. Elles sont très-fréquentées par les habitants de Péliou.

Enfin les îles Mortz, Kiangle et Lord-North, presque inconnues jusqu'à ce jour.

Comme on connaît peu l'histoire de toutes ces îles, et que d'ailleurs elle serait pour ainsi dire ennuyeuse, nous ne rapporterons que quelques détails précis sur Péliou, la plus importante par ses relations.

Notre récit est extrait du rapport que Mathias Wilson fait à son frère le capitaine de *l'Antilope :* traduction de l'original anglais.

« Lorsque le canot qui me portait approcha de l'île Corror où le roi faisait sa résidence, le peuple sortit en foule des maisons pour me voir débarquer. Le frère du roi m'accompagnait, et me prit par la main pour me conduire au lieu du débarquement et de là à la ville. On avait étendu une natte sur un pavé de pierres carrées, où il me fit signe de m'asseoir : j'obéis, et le roi ne tarda pas à paraître. Averti par son frère, je me levai pour le saluer à la manière des Orientaux, en portant la main au front, et en m'inclinant en avant; mais il ne parut pas y faire attention. Après cette cérémonie, j'offris au roi des présents dont mon frère m'avait chargé pour lui : il les reçut très-gracieusement. Alors Arakouker parla avec lui quelque temps; je présumai que c'était pour l'instruire de notre désastre. Après cet entretien, le roi mangea un peu de sucre candi, qui lui sembla bon, et en distribua à chaque chef. Aussitôt il ordonna d'emporter les présents chez lui, et on apporta, de sa part, dans une noix de coco, des rafraîchissements, consistant en eau chaude qu'on édulcora avec une espèce de mélasse. Après qu'il en eut goûté, il dit à un jeune homme qui était à côté de lui de monter sur un cocotier pour y cueillir des noix fraîches. Il en prit une, en ôta la coque, en goûta le lait, et la donna au jeune indigène pour me la présenter, me faisant signe de la lui renvoyer lorsque j'aurais bu; après quoi, il cassa la noix en deux, en mangea un peu, et me la renvoya pour en manger aussi.

» Je fus alors entouré d'une foule d'individus des deux sexes. Le roi eut une longue conversation avec son frère et les chefs qui se trouvaient présents : leurs regards, qui s'arrêtaient souvent sur moi, me firent comprendre que j'en étais le sujet. J'ôtai mon chapeau par hasard, ce qui causa la plus grande surprise à toute l'assemblée. Je m'en aperçus; aussitôt je déboutonnai ma veste, et déchaussai mes souliers, pour leur montrer qu'ils ne faisaient point partie de mon corps, car je crus que ce fut leur première idée. En effet, aussitôt qu'ils furent désabusés à cet égard, ils vinrent plus près de moi, me palpèrent, et portèrent même leurs mains sur ma poitrine pour me tâter la peau.

» Déjà il commençait à faire nuit : le roi, son frère, plusieurs autres personnes et moi, nous nous retirâmes dans une maison où l'on avait servi, pour souper, des ignames cuites dans de l'eau. La table était un tabouret garni tout autour d'un banc de trois à quatre pouces de haut. Il y avait dans un plateau de bois une espèce de pouding fait aussi d'ignames bouillies, écrasées et battues ensemble, comme nous arrangeons les pommes de terre. J'y vis en outre quelques coquillages, mais je n'en pus reconnaître les espèces.

» Après le souper, on me conduisit dans une autre maison, à quelque distance de la première. J'y trouvai cinquante personnes des deux sexes. J'y fus mené par une femme,

qui, aussitôt que j'entrai, me fit signe de m'asseoir ou de me coucher sur une natte et sur l'aire de la pièce; autant que je le compris, c'était dans cet endroit que je devais dormir. Lorsque le reste de la compagnie eut satisfait sa curiosité, en me considérant de la tête aux pieds, chacun s'alla coucher; je m'étendis sur la natte, et j'en plaçai sur moi une seconde, que je présumais avoir été mise à côté de moi pour cet effet. Mon oreiller fut un billot : c'est le seul dont se servent ces insulaires.

» Quoiqu'il me fût impossible de sommeiller, je demeurai tranquille. Assez longtemps après que tout était devenu silencieux, sept ou huit hommes se levèrent, et se mirent à faire deux grands feux à chaque bout de cette maison, qui n'était pas divisée par pièces, mais ne formait qu'une grande habitation. J'avoue que leur démarche m'effraya; je pensai qu'ils se disposaient à me rôtir, et qu'ils ne s'étaient couchés que pour me laisser endormir, et se saisir de moi dans cette situation.

» Quel que pût être l'événement, dans le danger dont je me voyais menacé de toutes parts, et qu'il m'était impossible d'éviter, je rappelai toutes mes forces, et me recommandai à l'Être suprême, attendant ma destinée avec résignation. Mais quel fut mon étonnement lorsque je les vis, peu de temps après s'être chauffés, se couvrir de leurs nattes, et rester paisiblement couchés jusqu'au point du jour! Je me levai aussi à ce moment, et me promenai de tous côtés, au milieu de la foule qui m'environnait.

» Le frère du roi ne tarda pas à me rejoindre. Il me mena dans plusieurs maisons où l'on m'offrit des ignames, des noix de cocotier et quelques petites friandises de leur façon. Il me conduisit ensuite chez le roi, à qui je m'efforçai de faire entendre, par gestes, que je désirais beaucoup retourner vers mon frère. Le roi me comprit très-bien, et me dit, aussi par signes, que les canots ne pouvaient se mettre en mer, à cause du vent et de la grosse mer. Pour me désigner le grand vent, il me montra de la main les astres, et souffla très-fort. Quant à la violence des flots à laquelle les canots seraient exposés, il joignit les deux mains, puis, les élevant, il les renversa aussitôt, voulant par là indiquer que les canots pouvaient chavirer.

» J'employai le reste du jour à me promener dans l'île, pour en examiner les productions; elles me parurent consister en ignames et en cocos; les naturels cultivaient les premières avec le plus grand soin, dans de grandes plantations situées au milieu de terrains marécageux, comme on voit le riz dans l'Inde. Les cocotiers croissent près de leurs maisons, de même que le bétel, qu'ils mâchent comme du tabac. »

Le fameux Abba-Thoulé était un prince doux et affable. Il avait avec lui quelques Malais que l'on avait sauvés d'un naufrage. Après avoir envoyé une quantité de présents aux naufragés de *l'Antilope*, Abba-Thoulé désira visiter la demeure qu'ils avaient bâtie et ce qu'ils avaient sauvé du vaisseau. A chaque pas qu'il faisait vers les Européens, à chaque mouvement qu'il leur voyait faire, à la vue d'un chien ou de tout autre animal, c'était une suite non interrompue d'exclamations, de marques d'étonnement, etc., que l'on crut d'abord exagérées, mais que l'on s'expliqua bientôt, car les naturels n'avaient jamais vu que des rats, preuve que le roi n'avait pas encore vu d'autres animaux.

Pendant tout le temps que les Anglais restèrent à l'île Oroulong pour reconstruire un navire, Abba-Thoulé déclara trois fois la guerre à ses ennemis, sans doute parce qu'il comptait sur le secours des Anglais qui s'empressèrent, du moins une dizaine d'entre eux, de se rendre aux prières du roi qui, la première fois qu'il les invita à combattre avec lui, pleura à chaudes larmes. Comme on peut le pressentir, les armes à feu des Anglais furent prises par les ennemis pour le tonnerre même, et leur frayeur amena toujours leur défaite. Trois fois donc les Anglais donnèrent la victoire à Abba-Thoulé qui acquit bientôt une gloire universelle dans tout l'archipel, et qui, en reconnaissance

des services que lui avaient rendus les naufragés, les combla de présents et leur céda même (à ce que disent les Anglais qui s'en sont peut-être emparés) l'île Oroulong où ils avaient heureusement abordé. Néanmoins, lors du départ de l'équipage naufragé, tous les habitants apportèrent des présents à profusion, à tel point que le capitaine fut obligé d'en refuser, parce qu'il n'avait plus de place à leur donner. Abba-Thoulé versa des larmes en serrant la main du capitaine. Il lui offrit, ainsi qu'à ses compagnons, les meilleurs emplois de sa cour, il employa les moyens les plus obligeants pour les retenir, mais en vain. Il fallut se séparer; alors il fit accompagner le schooner par des esquifs conducteurs, et lui-même il monta sur un promontoire pour suivre des yeux les étrangers dont il a toujours gardé un profond souvenir.

Sans rendre aucun culte extérieur à la Divinité, les habitants de ce groupe montrent cependant un grand respect pour l'Être puissant; c'est ainsi qu'ils l'appellent. Ils ont aussi une grande peur de l'Être terrible; mais ces bases de toutes les religions ne les conduisent à aucune pratique superstitieuse.

Leurs habitations sont toujours bien construites. Quoique dépourvus de tout instrument en fer, ils se servent avec avantage de cailloux tranchants, qui ne leur donnent, il est vrai, que des outils imparfaits, mais qu'ils font servir dans toutes leurs entreprises de construction. Les meubles qui garnissent leurs cases sont très-commodes quoique simples; ils se servent principalement de petits paniers et d'écuelles de bois pour la contenance et le transport de leurs provisions. Leurs couteaux sont des écailles de moule, et leurs fourchettes, d'une ressemblance frappante avec les nôtres, sont faites avec un os de poisson. Leurs peignes sont en bois d'oranger et d'un seul morceau.

Les armes des habitants de Péliou paraissent plutôt destinées à la chasse qu'à la guerre. Ils dirigent leurs lances avec beaucoup d'adresse; mais ils se servent préférablement, pour le combat, de la fronde qu'ils manient avec une extrême facilité.

Le système monarchique de Péliou n'est pas absolu. Les rupacks, ou chefs de districts, peuvent quelquefois, réunis ensemble, balancer le pouvoir royal, car quand celui-ci ne se conforme pas à la majorité des chefs, les affaires importantes ne peuvent se traiter avec les voisins. Quoique la dignité de rupack soit héréditaire, il en est quelques ordres que le roi peut conférer.

Le costume des habitants des deux sexes de Péliou est très-simple. Ils ne portent le maro, surtout les femmes, que pour couvrir ce que la pudeur défend de montrer. Les jeunes mariées se distinguent par leurs pendants d'oreilles et par la noirceur de leurs dents dont elles vernissent la blancheur avec le jus du seneçon, plante indigène qui donne un noir plus brillant que l'ébène.

Pour la nourriture des indigènes, elle est très-simple et en général peu agréable : elle consiste en poissons grillés sur le feu d'un bois odoriférant qui les rend faciles à conserver, mais qui leur donne une odeur nauséabonde; ils mangent ensuite les coquillages crus, excepté la chair de gros poissons qu'ils font cuire sur la braise. Une chose qui a émerveillé tous ceux qui les ont visités, c'est qu'ils font cuire au soleil les oiseaux dont ils se saisissent.

Ils font différentes confitures avec le sirop de canne, de palmier, et les amandes de noix de coco. Leur principale boisson est l'eau douce mêlée avec un peu de sel. Leur liqueur enivrante est le seka ou kawa, composée d'eau, de sel, de sucre et d'une espèce de poivre très-fort. Lorsque cette eau a fermenté elle leur fait faire des évolutions furibondes.

Après ces notions générales sur Péliou données par Wilson, l'on pourrait s'étendre encore sur quelques détails rapportés par Macluer; mais il nous suffira de dire que cet

officier, à qui l'on doit de grands travaux sur les côtes de l'Inde, n'a malheureusement écrit que quelques notes sur un plan assez imparfait de ces îles. Dans ces notes se trouvent changés les noms des principaux districts du groupe. De plus, il dit que l'histoire de Wilson a été trop embellie, car il n'a trouvé les habitants de Péliou que soupçonneux et avides de ce qu'ils n'ont pas.

A Macluer succéda un autre officier du nom de James Wilson, capitaine du *Duff*. Il avait ordre de déposer des missionnaires à Péliou, mais les circonstances ne lui ayant pas permis l'exécution de son projet, il n'eut à Péliou que des communications passagères.

« Le 6 novembre 1797, à trois heures et demie après-midi, nous nous trouvions à deux milles au plus du récif qui s'étend à une distance médiocre de la plus grande des îles : elle se nomme Babel Thouap, et est divisée en deux districts, gouvernés chacun par un chef qui reconnaît l'autorité suprême d'Abba-Thoulé. Quand nous mîmes en panne, nous étions devant la partie méridionale du district d'Artingall. Deux cents personnes environ se rassemblèrent sur le rivage. Une douzaine de pirogues furent vues à la mer, les unes à la voile, les autres à la pagaye ; mais aussi le temps avait, en ce moment, une apparence très-sinistre. Trois d'entre elles seulement se hasardèrent assez loin au large pour venir le long du bord. Dans celles-ci les naturels avaient un morceau d'étoffe blanche attaché au bout d'un bâton, et ils l'agitaient en l'air à mesure qu'ils s'approchaient. Nous supposâmes que c'était un emblème de paix. Ils abordèrent sans crainte et sans hésitation, et nous adressèrent la parole comme à des gens qu'ils connaissaient depuis longtemps. Mais leur langage fut tout à fait inintelligible pour nous ; et nous ne pûmes, même avec le vocabulaire de Henri Wilson, leur faire comprendre un seul mot, excepté quelques-uns de leurs noms propres. Du reste, ils ne cessèrent de parler très-vite, accompagnant leurs discours de gestes très-vifs des mains et du corps, qui exprimaient leur désir ardent de nous voir mouiller dans un lieu qu'ils nous désignaient au nord-ouest. L'un d'entre eux, que nous supposâmes être un rupack, à l'os grossier qu'il portait au poignet, vint en grande hâte, le long du navire, pour redoubler ces instances, et il fut suivi par deux autres, qui se montrèrent aussi pressants ; mais toutes leurs sollicitations, jointes à notre désir de faire quelque séjour dans ce groupe célèbre, furent sans succès, attendu que nous ne découvrîmes aucun endroit où il fût probable qu'un navire pût mouiller en sûreté, et nous n'avions pas la carte du lieutenant Macluer pour nous servir de guide. Quand nous mentionnâmes le nom d'Abba-Thoulé, ils le répétaient plusieurs fois, en disant : *S'Toulé ! S'Toulé !* et montrant la terre du doigt. On ne leur parla point de Li-Bou ; car ils parlaient si vite et d'une manière si incessante, que nous trouvions à peine le moyen de leur adresser des questions ; probablement le temps, qui menaçait alors d'une tempête, les empêcha d'y songer. Comme ceux qui étaient restés dans les pirogues appelaient à grands cris ceux qui étaient montés à bord, le capitaine leur offrit quelques couteaux, miroirs, etc. ; puis ils prirent congé à la hâte, mais avec regret. Avant de s'en aller, ils voulurent témoigner leur reconnaissance, en lançant à bord une couple de noix de coco, qui étaient tout ce qu'ils possédaient ; ils s'en retournèrent à terre. Là se bornèrent toutes les communications que nous pûmes avoir avec les habitants des îles Péliou.

» Si l'on doit juger du peuple entier par le petit nombre de naturels que nous vîmes, à notre avis ces hommes sont inférieurs, pour l'aspect extérieur, aux insulaires des îles Marquises, de la Société et des Amis (Nouka-Hiva, Taïti et Tonga) ; ils n'ont ni la taille avantageuse, ni les belles proportions des deux premiers peuples, et sont loin d'avoir l'air vigoureux, mâle et entreprenant des derniers. Ils ressemblent bien davantage à leurs voisins les Carolins. Parmi les coutumes qui leur sont communes, est celle

de se fendre les oreilles pour y passer des ornements de végétaux qui ont au moins un pouce d'épaisseur. Par l'effet du tatouage, à Péliou comme aux Carolines, leurs jambes et leurs cuisses semblent avoir été trempées dans une teinture d'un noir bleuâtre; mais leur corps est orné de figures semblables à des doigts ou à des gants. Ils se montraient à nous entièrement nus, sans paraître en éprouver le moindre sentiment de honte, et ils nous témoignaient leur politesse et leur hospitalité par les plus pressantes sollicitations d'aller les visiter chez eux. »

M. de Rienzi a visité aussi une partie de ce groupe dangereux pour les navigateurs. Après lui, le célèbre Dumont-d'Urville en a découvert, en 1828, toute la partie orientale; mais il n'a pu communiquer avec ses habitants. Quant à la position et au nom de ces îles, il est d'accord avec Maeluer et M. de Rienzi; ce dernier peint ainsi ce pays et ses habitants :

« Cette chaîne d'îles est réunie par des récifs, et on n'y trouve qu'un seul port assez difficile. Ces insulaires habitent un pays pauvre et passablement cultivé. Ils sont d'un jaune bronzé, robustes, d'une assez belle taille et assez bien faits, moins méchants que la plupart des autres Polynésiens, mais inférieurs aux Carolins de Yap et probablement des autres îles de l'immense archipel des Carolines. Ils sont avides, soupçonneux, cruels dans les guerres que les chefs entreprennent pour le plus léger motif. Ils vont généralement nus avec un cynisme éhonté. S'ils ont eu de la candeur et de la générosité à l'époque où Wilson les visita, certes ils sont bien déchus. Il est vrai qu'ils ont eu à se plaindre quelquefois des baleiniers; ce qui a pu les rendre plus entreprenants et plus cruels. »

Il paraîtrait qu'au lieu de gagner au contact des Européens, les habitants de Péliou sont devenus voleurs, méchants et même cruels. Récemment ils ont osé attaquer, en pleine mer, un navire baleinier commandé par le capitaine Anderson, et celui-ci n'a dû le salut de son équipage qu'à quelques marins qui s'étaient retirés dans les dunes, et à un noir, cuisinier, qui accompagna les décharges de mousqueterie d'aspersions d'huile bouillante, qui forcèrent les assaillants à prendre la fuite en hurlant de rage et de douleur.

CAROLINES PROPRES.

Ile Yap ou Gouap. — Le 2 février 1731, deux missionnaires, du nom de Cantova et Walter, s'embarquèrent à Gouaham pour aller convertir les habitants des îles qu'on venait de découvrir au sud des Mariannes. Leur traversée fut heureuse, mais leur entreprise eut une fin bien déplorable. C'est à Hernando Valdez, gouverneur des Philippines, que l'on doit le récit de leurs malheurs et les notions que le père Cantova a recueillies sur cette partie des Carolines.

Après la première arrivée de l'équipage des deux missionnaires, Walter fut obligé de se rembarquer avec une partie de son monde pour revenir aux Mariannes chercher des provisions indispensables à leur subsistance, car il paraît que tout manquait dans ces îles, et il y laissa le père Cantova avec quatorze Mariannais. Des circonstances malheureuses, et qu'il fallut un grand courage pour surmonter, ne permirent pas à Walter de revenir à son compagnon avant deux ans, parce qu'il avait essuyé un naufrage et qu'il avait eu toutes les peines du monde à reconstruire un petit navire.

Le 8 juin 1733, Walter, avec un équipage de 44 personnes, arriva près des îles où il avait laissé son compagnon, et s'empressa de tirer des coups de canon de réjouissance;

mais aucune barque ne parut ; un long silence répondit seul à toutes les démonstrations. Après s'être avancé vers le rivage, on ne vit plus la cabane de Cantova, ni la croix qu'il avait plantée au bord de la mer. Enfin quelques petites barques d'insulaires s'approchèrent du bâtiment et l'on s'empressa de demander des nouvelles du missionnaire. A cette demande, tous parurent embarrassés, et quelques-uns ne répondirent que par des faux-fuyants qui n'annonçaient que trop que les barbares avaient massacré les blancs. Quand Walter vit qu'il ne pouvait avoir de réponse précise, il commanda à ses gens de s'emparer d'un naturel, ce que l'on fit aussitôt.

Il fallut bien des efforts et bien des promesses de ne lui faire aucun mal, pour faire parler le sauvage, qui, plus rassuré, fit connaître enfin la mort tragique du malheureux Cantova et de ses compagnons. Étant allé à l'île Mogmog, avec un interprète et deux soldats, pour faire un baptême, il avait laissé le reste de son monde à sa cabane; mais à peine eut-il fait quelques pas dans la nouvelle île, qu'il se repentit de cette mesure, car à sa vue tous les naturels coururent sur lui en poussant des cris affreux et en disant qu'ils tenaient autant à leurs anciennes coutumes qu'à leur vie, qu'ils ne voulaient point de sa religion; et après quelques injures, ils le percèrent de coups de lance, ainsi que ceux de sa suite. Ce massacre consommé, ils s'embarquèrent, poussés par la rage, et, arrivés à la demeure de Cantova, ils firent subir le même sort au reste de son monde, excepté au jeune Philippin qu'un des principaux chefs de l'île prit sous sa protection et qu'il adopta pour son fils.

Cette entreprise des missionnaires a donc coûté la vie à quatorze personnes et découragé toute autre tentative de ce genre. Ces îles, du reste, n'offrent que bien peu de ressources. Les habitants n'ont pour toute nourriture que quelques racines originaires des Philippines, nommées *camotes*, et qui leur servent de pain.

Cependant, d'après M. de Rienzi, il paraîtrait que ces notions seraient très-peu applicables aux habitants d'aujourd'hui; car, les ayant visités en 1824, il a écrit en propres termes : « Les habitants de Gouap sont peut-être les meilleurs hommes du monde. »

Un an plus tard, M. Dumont-d'Urville eut quelques communications avec ces insulaires. Il les dit très-gais, d'une figure franche et ouverte, assez bien faits quand ils ne sont pas déformés par le tatouage, d'un teint fort clair. Il ajoute que lors de son passage beaucoup d'entre eux portaient des chapeaux pointus, ce qui, joint à quelques lambeaux de vêtements, leur donnaient un aspect comique.

GROUPE D'ÉLIVI.

Les Carolins désignent ces îles sous le nom d'Oulivi; les Espagnols les appellent Égoy, du nom d'un capitaine espagnol ; mais M. d'Urville les nomme Élivi. Nous offrons ici le récit de ce savant voyageur.

« Nous rencontrâmes des Carolins, et quand nous leur prononçâmes le nom de Yap, ils l'indiquèrent sur-le-champ dans l'ouest; ils avaient aussi connaissance de Satawal, Faïs, Mogmog, Lamourik, Iouli, etc.; mais le nom d'Égoy leur était parfaitement inconnu, et quand nous prononçâmes ce mot en montrant leurs îles, ils faisaient un signe de dénégation en disant, Élivi. Le mot *tamouel*, pour *chef*, est aussi de leur langue, et *mamaï* paraît signifier pour eux : *Bon, c'est bien*. Ces bons sauvages m'auraient encore donné de grand cœur une foule d'autres renseignements, car ils étaient fort communicatifs et même loquaces; mais nous n'entendions point leur langue, et, comme nous

étions dans l'obscurité, leurs gestes mêmes étaient perdus pour nous. Au bout d'une heure, je leur fis observer que nous nous écartions de leurs îles. Ils nous quittèrent avec un regret marqué, et en nous promettant à diverses reprises de revenir le lendemain matin à bord, et de nous apporter de beaux poissons. »

Le groupe Élivi est long de dix-huit à vingt milles du nord au sud; sa largeur, de l'est à l'ouest, est à peu près égale. Il comprend une vingtaine de petites îles basses et boisées. Les plus grandes, qui sont Folalep, Mogmog et Patangaras, ont à peine deux milles d'étendue. Les missionnaires qui ont résidé dans ces îles rapportent que dès que les barques qui naviguent dans ce golfe sont en vue de Mogmog, on doit amener les voiles en signe de soumission au roi qui réside dans cette île.

GROUPE DE HOGOLEU OU PLUTOT DE ROUG.

Après les îles Péliou, ce groupe est le plus important de la Polynésie. Les hautes terres sont toutes entourées d'îlots très-bas, et le sol y est très-fertile, car la végétation s'y montre sous tous les aspects.

Nous ne pouvons nous arrêter à ce que le capitaine Morell a écrit touchant ces îles, car ses descriptions ne nous ont pas paru exemptes de partialité. L'éloge pompeux qu'il fait des habitants du groupe de Roug est en contradiction avec ce que rapporte M. d'Urville, qui les a visités le dernier, ce qui nous engage à ne donner qu'avec réserve quelques observations.

Les îles de l'intérieur, qui sont plus habitées que les côtes, offrent une population d'environ 35,000 âmes, divisée en deux races distinctes. Les noirs sont les plus nombreux, car ils s'élèvent au moins à 20,000; mais ils ne sont pas aussi forts, ni aussi bien faits (toutefois les femmes sont très-jolies) que les Indiens cuivrés qui composent le reste de la population et qui sont presque toujours en guerre avec leurs voisins, mais qui, au dire de M. Morell, vivent entre eux comme des frères aussitôt la paix rétablie.

Voici, pour compléter les notions que nous en avons données, ce que M. d'Urville rapporte sur ces habitants :

« Quelque étendu que paraisse être ce groupe au premier abord, par le fait il se réduit à peu de chose et doit être médiocrement peuplé; aussi n'avons-nous jamais vu plus de douze ou quinze pirogues à la fois, bien que durant les deux premiers jours nous ayons mis plusieurs fois en panne pour communiquer avec les naturels. Ces insulaires n'ont rien de remarquable; ils sont d'une taille médiocre, plusieurs sont difformes ou affligés de maux dégoûtants. Leur intelligence paraît bornée, et je crois cette race inférieure à celle d'Ualan. Pour le bon ton et la dignité, les *tamol* de Hogoleu ne valent nullement les *icros* et les *ton* d'Ualan, bien qu'ils aient les mêmes dispositions au vol. Tout porte à croire qu'ils ont souvent vu des Européens, et rien dans le navire ni sur nos personnes ne paraissait vivement piquer leur curiosité ni exciter leur admiration. Leurs *maros* et leurs *ponchos* sont fabriqués avec un tissu solide et bien travaillé. Leurs *pros* sont bien faits, mais leur manœuvre est loin d'être remarquable, ni pour la simplicité ni pour l'avantage de la marche. Nous n'avons point vu entre leurs mains d'armes ni de haches en pierre. Seulement, j'ai remarqué deux frondes en bourre de coco, dont j'ai fait l'acquisition. Nous avons cru voir que l'autorité des chefs sur leurs inférieurs était assez grande, et ceux-ci ne manquaient jamais de remettre aux premiers ce qu'ils venaient de se procurer en présent ou par échange. Quelques-uns

sont tatoués, d'autres ne le sont point du tout. Déjà indifférents à l'égard des clous et même des couteaux, ils ne paraissent convoiter que des haches qu'ils appelaient *sarau*. Ils ne se souciaient point de miroirs, et ne donnaient que des bagatelles pour des hameçons. Ils portaient aux oreilles des cylindres en bois assez volumineux, au cou des colliers de diverses grosseurs, faits avec de petits disques en noix de coco et coquilles entremêlées. Leurs étoffes étaient teintes en rouge, en noir et quelquefois en blanc. »

GROUPE MAC-ASKILL ET DUPERREY.

Iles Namoulouk, Vougouor, etc.—Le petit groupe de Mac-Askill fut découvert par le capitaine de ce nom et revu par M. Duperrey. Les trois îlots qu'il comprend sont bas et boisés : leur situation est par 6° 14′ latitude nord et 158° 28′ longitude est.

Le groupe Duperrey, découvert en 1824, est aussi composé de trois îlots bas et boisés : il est situé entre 6° 39′ latitude nord et 157° 30′ (partie nord-ouest).

D'autres îles de ce groupe marquées sur quelques cartes ont été vainement cherchées.

Les îles Namoulouk ont été découvertes par le capitaine Lütke, au mois de janvier 1828. Ce groupe contient trois petites îles. M. Morell dit que les habitants sont semblables à ceux de Hogoleu, et que le sol est couvert de cocotiers et d'arbres à pain. La position de ces îles est par 5° 53′ latitude nord et 150° 57′ longitude est.

Il existe encore dans ces environs une foule de petites îles qui forment le groupe Namonouïto de Lütke; mais comme ce groupe offre une trop grande variété de noms, il serait fastidieux de les citer. Nous passerons donc aux îles *Lougounor* ou *Mortlok*. Environ quatre-vingt-dix îlots de diverses grandeurs forment ce groupe, dont la position est entre 5° 17′ et 5° 37′ latitude nord, 206° 7′ et 206° 23′ longitude ouest. Ces îles ont été reconnues, pour la première fois, en 1795, par le capitaine anglais Mortlok. Les principales plantations de ces îles consistent en arum. Cette culture, qui demande un sol très-humide, est très-développée dans les bas-fonds, où résident presque tous les Lougounoriens. Malgré l'humidité de ce groupe, il offre très-peu d'eau douce, et les quelques canaux qui le traversent n'ont qu'une eau non potable.

Les Lougounoriens sont bons, réservés, et ont des manières très-agréables envers ceux qui les visitent. Ayant sans doute été trompés par la mauvaise foi et la cupidité des Européens, ils n'ont plus la confiance enfantine des bons Ualanais; mais, du reste, ils sont serviables, hospitaliers et ne se permettent jamais, comme beaucoup de sauvages, de prendre ce qu'ils envient; ils le demandent avec prière et sont toujours satisfaits des moindres choses. Néanmoins, dans leurs transactions commerciales; ils réfléchissent longtemps sur les avantages du marché qu'on leur propose, et il est bien rare qu'ils ne le fassent pas à leur bénéfice. L'on peut dire aussi qu'ils sont très-jaloux, car, de tout l'équipage russe qui visita ces parages, personne ne put voir de femme; toutes étaient confinées dans leurs cases. Lütke ajoute que chaque Lougounorien, dans ses relations avec les étrangers, s'attache toujours à quelqu'un, lui marque son amitié par toutes sortes de petits services, et témoigne la plus grande affliction lorsqu'il lui faut se séparer d'un ami de trois jours.

Les habitants de Lougounor sont d'une taille au-dessus de la moyenne; leur structure est forte et bien prise, la couleur de leur corps est châtaine, leurs yeux sont grands et noirs, mais dépourvus d'expression. Leur barbe, quoique longue, est rare; leurs cheveux noirs, longs, épais, un peu crépus, sont quelquefois rassemblés en paquet sur la nuque et attachés avec la fronde. Lütke dit que leur ceinture, appelée *tol* comme à

Ualan, est un morceau de tissu de six pouces de large passant de derrière par devant entre les cuisses. Ils portent sur leurs épaules une espèce de manteau semblable à la chasuble d'un prêtre. Ils portent aussi des chapeaux de forme conique, faits de feuilles de naquois, avec lesquels ils se mettent parfaitement à l'abri du soleil et de la pluie.

Le tatouage des Lougounoriens est admirable. Ils se peignent les cuisses de petits poissons et de crochets, et ils donnent à ces signes le nom des îles qu'ils ont visitées ou qu'ils connaissent; beaucoup d'autres signes qu'ils emploient encore feraient prendre leur tatouage pour un chapelet géographique. Quelques indigènes, dit Lütke, m'ont assuré que les femmes se tatouent avec infiniment de goût dans les endroits recouverts par le *tol.*

Indépendamment du tatouage, les Lougounoriens se teignent le corps d'une poudre de couleur orange, ce qui les rend généralement sales. Leurs cheveux sont aussi remplis de vermine, ce qui fait que leur voisinage est très-incommode. Cependant les *tamols* (chefs) sont plus propres que leurs sujets. Ils ne se teignent que la paume des mains et soignent davantage leur chevelure.

Les arbres à pain sont nombreux dans ce groupe. Pour en conserver les fruits les habitants les font fermenter dans des trous; cette fermentation les change en une pâte fétide qu'ils appellent *houro.* Les Russes disent qu'ils n'aiment pas les viandes salées, mais qu'ils recherchent beaucoup les pigeons et les poules. On a trouvé chez eux des chiens et des chats, qu'ils nomment, le premier, *colak*, et le deuxième, *cato,* noms presque malais de ces animaux, d'où l'on doit conclure qu'ils sont passés ici, de l'ouest, en même temps que l'homme.

Les deux remarques suivantes sont à l'avantage des Lougounoriens : ils n'ont pas d'autre arme que la fronde, ce qui prouve que la guerre est rare ou même inconnue parmi eux. Dans leur commerce avec les Européens, ils ont recherché avec avidité les objets en fer, tels que les haches, les pierres à feu, à aiguiser, et les aiguilles; mais les verroteries et les autres bagatelles de luxe n'étaient d'aucun prix à leurs yeux, ce qui fait naturellement supposer qu'ils préfèrent l'utile à l'agréable.

L'on est porté à croire que les habitants de Lougounor descendent des Carolins voyageurs, car la passion des voyages est encore chez eux très-vivace. Dépourvus de la boussole pour les aider dans leurs excursions, ils ont des noms pour toutes les principales étoiles, et leur manière de naviguer et de pêcher approche beaucoup de celle des Européens.

Leur langue, assez difficile à prononcer, est fort peu agréable à l'oreille, mais elle paraît riche. Leur manière de calculer est presque la même que chez les Ualanais, dont nous allons parler.

GROUPE DES ILES SÉNIAVINE.

Ce groupe porte le nom de l'équipage commandé par Lütke qui l'a découvert. Ces îles sont situées entre 6° 43′ et 7° 6′ de latitude septentrionale, et entre 201° 30′ et 202° de longitude méridionale du méridien de Greenwich.

L'île principale, Pouynipet, a environ cinquante milles de tour; son point culminant, la Montagne-Sainte, est de quatre cent cinquante-huit toises au-dessus du niveau de la mer. Sur sa partie principale est un endroit entièrement plat d'où la terre s'abaisse rapidement vers la pointe nord-ouest de l'île.

Il y a sur la côte méridionale une masse de basalte isolée et très-distincte.

L'expédition russe ne put constater les productions de cette île; mais il est présumable qu'elles diffèrent peu de celles d'Ualan.

La plupart des habitations bâties du côté du rivage sont cachées par les bois. Dans la partie du nord les Russes virent en différentes occasions jusqu'à cinq cents hommes faits; ils évaluent la population entière de l'île, y compris les femmes et les enfants, à environ deux mille âmes.

Les Pouynipètes diffèrent d'une manière frappante des Ualanais et des Carolins. Ils ressemblent un peu aux premiers habitants de la Mélanésie, et, par le portrait suivant tracé par Lütke, l'on verra qu'il a tort de les comparer aux Papous.

« Les Pouynipètes, dit le capitaine Lütke, ont le visage large et plat, le nez large et écrasé, les lèvres épaisses, les cheveux crépus; chez quelques-uns de grands yeux saillants expriment la défiance et la férocité; leur joie est de l'emportement et de l'extravagance; un rire sardonique continuel, et leurs yeux, errant en même temps de tous côtés, sont loin de leur prêter de l'agrément. Je ne vis pas un seul visage d'une gaieté paisible; s'ils prennent quelque chose dans leurs mains, c'est avec un certain mouvement convulsif, et dans la ferme intention de ne pas lâcher prise tant qu'il y aura possibilité de résister. La couleur de la peau de ces hommes turbulents est d'une nuance entre la châtaine et l'olive; ils sont d'une taille moyenne et bien faits; ils paraissent être forts; chacun de leurs mouvements annonce la résolution et l'agilité. Leur vêtement consiste en un court tablier bigarré, fait d'herbes ou de lames d'écorce de bananier séchée, qui, s'attachant à la ceinture, descend jusqu'à moitié cuisse, comme chez les habitants de Radak. » Ils jettent sur leurs épaules un morceau de tissu d'écorce de mûrier (*morus papyrifera*). Il y a quelquefois une fente dans le milieu par laquelle passe la tête, absolument comme dans le poncho de l'Amérique du Sud, et dans les manteaux que nous avons vus dans les îles Carolines occidentales. »

Ile Ualan et non Oualan. — Ualan a 24 milles de tour. Son centre est situé par 5° 19′ de latitude nord et par 161° de longitude ouest du méridien de Greenwich. Son havre, qui a reçu le nom de Havre de la Coquille par M. Duperrey, est à 5° 21′ 25″ de latitude nord et 160° 40′ 42″ de longitude est du méridien de Paris.

Cette île renferme de bons ports. Une coupure, entre deux montagnes, qui conduit à deux ports et qui est le seul endroit par lequel on puisse passer d'un côté de l'île à l'autre, la partage en deux parties inégales dont celle du sud est plus du double de celle du nord. En outre, les deux parties sont coupées par des mornes et par des pics, tantôt isolés, tantôt accouplés. Un de ces pics surtout est remarquable par son sommet d'une forme conique et par sa position en face du port la Coquille. Ce pic a reçu le nom de Monument de Mertens.

« En général, dit Lütke, l'île entière, depuis la mer jusqu'à la cime des montagnes, à l'exception seulement des pics les plus aigus de la montagne Crozer, est couverte d'un bois épais, qu'une infinité de plantes rampantes rendent presque impraticable. Dans le voisinage des habitations, ce bois consiste en arbres à pain, en cocotiers, bananiers et autres fruitiers. La distance, par la coupure dont nous avons parlé, n'est là que de deux milles et demi; mais ce chemin est désagréable à cause des flaques d'eau, surtout après la pluie. On rencontre à chaque pas des ruisseaux d'eau limpide découlant des montagnes. Leur multiplicité, la force et la richesse de la végétation, et le temps que nous éprouvâmes dans une saison qui, sous les tropiques, est ordinairement sèche, attestent l'humidité peu commune du climat de cette terre. Pendant tout le temps de notre séjour, il ne se passa pas un seul jour sans pluie, et elle dura souvent pendant plusieurs jours sans interruption. »

On peut porter la population entière d'Ualan à 800 âmes des deux sexes, sans compter les enfants dont le nombre est proportionnellement très-grand.

La divinité des Ualanais est Sitel-Nazuenziap, fondateur de la tribu des Pennemé. Cependant Sitel-Nazuenziap n'a ni temple, ni moraïs, ni idoles; mais dans chaque maison un endroit particulier lui est consacré. Dans cet endroit est déposée une baguette de quatre à cinq pieds qui représente leur pénate, et une conque marine, considérée comme la propriété de Sitel-Nazuenziap, ce qui pourrait faire supposer que c'était un guerrier, car le son de cette conque est le signal de la guerre dans toutes les îles de la mer du Sud.

La boisson de séka fait aussi partie de leurs offrandes religieuses, car ils ont pour cette plante une espèce de vénération, et elle est comme une oblation en l'honneur de Nazuenziap.

Tout ce que l'on a pu remarquer au sujet de la religion des Ualanais annonce qu'ils croient à une autre vie, ce qui est d'ailleurs prouvé par les soins qu'ils apportent à leurs sépultures. Un lieu est ordinairement consacré pour la dépouille des urosses, les demi-dieux d'Ualan.

Les sépultures du peuple, moins brillantes, sont d'une simplicité qui approche de la poésie. Le voyageur découvre une retraite au milieu d'un champ de cannes à sucre, sur le penchant d'une colline ou sous un arbre à pain; c'est la dernière demeure d'un sauvage; elle est recouverte d'une petite cabane dont les parois latérales sont à jour, une porte est sur le côté, des nattes sont à l'intérieur sans doute pour que le fils puisse venir consulter les cendres de son père.

Le dialecte d'Ualan est le plus doux de tous ceux de l'archipel des Carolines. Il est assez riche, du moins chaque objet paraît avoir un nom particulier. La langue a des déclinaisons, des conjugaisons, un singulier et un pluriel.

« Les chefs ou urosses, dit Lütke, sont divisés en deux classes : les principaux, auxquels appartiennent toutes les terres, et qui vivent tous ensemble sur l'île de Lella, et ceux de la seconde classe qui demeurent dans les villages. Nous ne pûmes reconnaître exactement le degré de dépendance et les rapports réciproques entre ces deux classes. Chaque urosse de la première a sous lui quelques urosses de la seconde; ces derniers montrent autant de respect pour les premiers, que le commun du peuple en a pour eux-mêmes : il semble qu'ils ont très-peu de propriétés indépendantes des chefs principaux. Il n'était pas rare de voir, l'instant d'après, entre les mains de ces derniers, les objets que nous venions de donner aux autres; et un jour notre ami Kaki se plaignait de Sipé, son chef, en lui reprochant d'aimer à tout enlever à ses inférieurs. Malgré tout cela, ils sont beaucoup plus riches que le commun du peuple. Celui-ci n'a rien en propre. Il peut consommer des cannes à sucre autant qu'il en a besoin pour vivre; il a quelquefois des fruits à pain, mais il n'oserait élever ses prétentions jusqu'aux noix de coco. Le peuple est à cet égard très-fidèle aux urosses. Nos officiers, dans leurs promenades, demandaient souvent des cocos, dont les arbres étaient chargés; mais ils recevaient toujours pour réponse: Urosse Sipé, urosse Seza; et jamais aucun des insulaires n'osa en cueillir un seul, quoiqu'il eût été très-facile de rejeter tout le tort sur nous. Des pirogues chargées de fruits passaient journellement devant nous, se rendant des villages voisins à Lella; elles abordaient souvent devant notre camp, mais nous ne pûmes jamais rien recevoir d'elles. C'est pourquoi nos échanges furent toujours très-bornés; tout ce que nous eûmes nous vint des urosses, et surtout de ceux de la seconde classe.

» Nous ne remarquâmes point de subordination entre les principaux urosses. La seule exception est celle de l'urosse Togoja, devant lequel les gens du commun et les urosses

s'humiliaient également. Nous ne pûmes comprendre sur quoi se fondait la considération dont il était l'objet. S'il eût été reconnu pour chef de tous les autres chefs, ce que dans les autres îles les Européens appellent roi, il eût eu, sans doute, un peu plus de pouvoir que les autres; un signe quelconque l'eût distingué d'eux, et du moins il n'aurait pas été plus pauvre. Nous ne vîmes rien de tout cela. Personne hors de sa présence ne s'occupait de Togoja, et ce ne fut que par hasard que nous apprîmes son existence. Les biens qu'il a sur l'île sont de moindre importance que ceux de presque chacun des autres; sa maison est masquée par les autres, dont rien ne la distingue, et à laquelle on n'arrive que par une ruelle fangeuse. La seule différence, c'est qu'elle a une large porte basse en roseaux donnant sur la rue, tandis que dans les autres maisons l'entrée est tout simplement par une ouverture dans le mur. Je ne sais si cette différence est un effet du hasard, ou si elle a quelque rapport à son rang.

» Il ne se présenta pour nous aucune occasion de connaître l'étendue du pouvoir des urosses sur leurs vassaux, sur quoi ce pouvoir est fondé, et quels sont les moyens qu'ils ont à leur disposition pour contenir ceux-ci dans l'obéissance. Il nous sembla que tout allait de soi-même. Comme dans la famille tous écoutent la voix du chef, de même ici tous obéissaient aux urosses, sans la moindre apparence de contrainte et de déplaisir. Je ne vis pas une seule fois qu'un individu du commun refusât, en quoi que ce fût, d'obéir à un urosse, ni qu'un urosse fît sentir, en aucune manière, à un inférieur le poids de son pouvoir, qu'il exigeât de lui l'impossible, qu'il s'irritât contre lui, qu'il l'injuriât, et bien moins encore, qu'il le battît. En général, pendant le temps de notre séjour, je n'entendis, dans aucun rang ou dans aucun âge, un seul mot dit avec colère, ni ne vis aucune main levée pour frapper. S'il s'agissait d'écarter la foule, un seul signe de la main suffisait pour cela; un seul *shut* d'un urosse, et tous ses rameurs accouraient se précipiter dans sa pirogue. En verité, lorsque je me rappelais avec quelle inhumanité les chefs se conduisent envers le peuple dans les autres îles de la mer du Sud, les coups de bâton qu'ils distribuent de toutes leurs forces sur la foule pour faire plaisir à leurs hôtes, et que je comparais cette façon d'agir avec les mœurs d'Ualan, j'étais souvent prêt à douter si j'étais parmi des sauvages. Il semblerait, d'après tout cela, que la base de leur édifice social est le bon et paisible caractère du peuple : le pouvoir des urosses est purement moral, l'obéissance des vassaux toute volontaire, et comme il ne vient point à la pensée des chefs d'opprimer le peuple plus qu'il ne l'était du temps de leurs aïeux, de même il n'entre point dans l'idée du peuple qu'il puisse étendre ses droits jusque sur les noix de coco. Là où il n'y a pas de résistance, il n'est besoin ni de force ni de lois. »

Les Ualanais sont divisés en trois tribus qui portent le nom de Pennemé, de Tone et de Lichenghé; mais ils vivent tous en bonne intelligence et se rassemblent souvent à Lella pour renouveler leurs marques d'amitié, mesure politique qui a certainement pour but de tenir les habitants dans un éternel état de paix, et de confondre les chefs avec le peuple pour que l'autorité des urosses ne soit que simplement patriarcale.

« Parmi les Ualanais, dit Lütke, les marques extérieures de respect sont très-simples. S'ils rencontrent un chef, ils s'asseyent; s'ils passent devant sa maison, ils s'inclinent; ils ne lui parlent qu'à voix basse et sans le regarder en face. Rester debout en société, est regardé par eux, à ce qu'il semble, comme un manque de savoir-vivre aussi grand que le serait chez nous celui de se coucher. Pour témoigner de l'amitié ou de l'amour, ils embrassent leur ami, lui frottent le nez et flairent fortement sa main. Quant aux urosses, ils n'ont rien à l'extérieur qui les distingue des autres habitants. Une chevelure plus soigneusement tissée, une ceinture plus neuve, le corps plus propre, une fleur fraîche et odorante à l'oreille, ou une feuille dans le chignon, et une plus grande aisance dans

les manières, sont les seules marques auxquelles on puisse connaître un urosse; et s'ils n'avaient pris la précaution, lorsque nous les rencontrions pour la première fois, de dire urosse, en se désignant eux-mêmes, nous les eussions souvent confondus avec les individus du commun; mais les pirogues des principaux urosses ont une distinction qui consiste en une pyramide à quatre faces, en forme de toit chinois, tressée avec des cordes de fibres de cocotiers, et ornée de petits coquillages qu'on pose sur une plate-forme placée sur le balancier. Ils abritent ordinairement sous cette pyramide les fruits qu'ils prennent avec eux. »

La couleur de tous les habitants est châtaine, mais plus claire chez les femmes que chez les hommes. La taille des derniers est moyenne. Ils sont bien faits, et, quoique maigres pour la plupart, ils sont d'une force extraordinaire. Leurs traits sont en général insignifiants; leurs yeux manquent de toute expression, mais le calme et la bonté sont peints sur leur physionomie.

Les femmes sont loin d'être jolies. Leurs seins pendants et le lustre artificiel que l'huile de coco donne à leur corps, les rendent très-laides. Il faut cependant rendre justice à quelques jeunes filles aux yeux grands et pleins de feu, aux dents blanches, à l'air de bonté, à la gaieté franche, qui sont vraiment attrayantes. Les jeunes filles ne sont pas aussi sales que le reste des habitants, qui se distinguent à leur désavantage des autres insulaires de cette mer, dont la propreté surpasse la pureté des mœurs.

La souplesse des Ualanais est remarquable. Ils plient à leur volonté toutes les parties de leur corps. Lorsqu'ils s'appuient de la main par terre, la jointure du bras opposée au coude se courbe en dehors au point de former un angle saillant au lieu d'un angle rentrant.

Les habitants des deux sexes d'Ualan sont extrêmement frileux, ce qu'il est assez difficile d'expliquer vu qu'ils sont toujours exposés à l'air. A la moindre pluie, ou au moindre vent, ils cherchent à se mettre à l'abri.

C'est peut-être cette peur du froid qui leur a fait trouver une architecture si convenable à leur climat. Leurs maisons sont toutes bâties sur le même modèle; les murailles sont faites de piliers et de chevrons. Les toits sont en feuilles de naquois jusqu'à quatre pieds de terre, et le reste jusqu'au bas est garni de cloisons tressées en réseau et en bambous fendus, ce qui donne une libre circulation à l'air qui y est toujours frais et pur.

La grandeur de ces maisons ou cases distingue les chefs des gens du peuple. Ceux qui ne sont pas riches n'ont qu'une demeure qu'ils partagent en deux; une partie pour le ménage, l'autre pour le coucher. Les principaux urosses possèdent plusieurs maisons ordinairement réunies.

La boisson des Ualanais consiste principalement en séka et en jus de noix de coco; pour boire ils se servent de la coque de cette noix. Leurs aliments sont des fruits, des racines que produit l'île, et quelques poissons, ce qui constitue une nourriture très-simple. Une auge qui sert à préparer le séka, et sur le couvercle de laquelle ils s'asseyent, avec quelques objets de toute nécessité, complètent l'ameublement de leurs cases qui offrent toujours un aspect chétif, mais riant et dégagé.

L'on ne trouve parmi les Ualanais, non-seulement aucun instrument de musique, mais même aucune idée de cet art; du reste, ils paraissent avoir fort peu de dispositions musicales, car l'audition du forté-piano et de la flûte des officiers russes ne produisit sur eux aucune impression.

Au nombre de leurs meubles, nous avons oublié de compter leurs pirogues dont ils prennent tant de soins que beaucoup d'habitants les placent dans leurs maisons. Ces pirogues, surtout celles des urosses, ont ordinairement vingt pieds de long sur un pied

et demi de large. Malgré l'habitude qu'ont les insulaires de voyager sur leurs côtes, ils sont aussitôt saisis du mal de mer lorsqu'ils s'aventurent un peu trop loin.

Les chefs ualanais sont très-paresseux, et leurs passions sont toujours assoupies. Après avoir dormi très-longtemps, leur premier soin est de manger, après quoi ils travaillent un peu à leurs pirogues. Quand il leur arrive un convive, ils le traitent avec beaucoup d'égards et de convenances et le consultent sur tout ce qu'ils doivent faire.

Ce qui a le plus attiré l'attention de Lütke sur les coutumes de ces peuples, c'est l'habitude qu'ils ont de manger à presque toutes les heures du jour et très-souvent la nuit. Ils boivent très-peu; la nourriture végétale les dispense sans doute de ce besoin.

Leur manière de se procurer du feu est aussi très-remarquable. Ils frottent une planche de bois mou avec une baguette de bois dur; ce frottement a lieu d'abord lentement, puis par degré et très-vite lorsque le bois commence à s'échauffer; alors les fibres du bois se détachant, forment une espèce de charpie qui finit par s'enflammer; cette opération ne dure pas plus d'une minute, mais il faut en avoir l'habitude pour y réussir.

Une coutume que Lütke y a remarquée, ainsi qu'en plusieurs autres îles, est celle qui interdit aux femmes de manger avec leurs maris, qui certes ne sont pas délicats, car ils mangent de tous les mets. Les urosses cependant sont plus difficiles; lors du repas qu'ils firent avec l'équipage russe, ils ne voulurent que des viandes salées qu'ils nommaient *cocho* (cochon).

Il nous répugne de parler ici de l'affreuse phthiróphagie (habitude de manger des pous), coutume qu'on croyait n'exister que chez les Hottentots. Cette coutume, que quelques voyageurs regardent avec raison comme le premier pas vers l'anthropophagie, se pratique chez tous les Ualanais, qui sans doute n'en craignent pas la disette comme les Taïtiens, où il n'y avait, avant les missionnaires, qu'une certaine classe de femmes qui eût le droit de la pratiquer.

Lütke dit que les Russes leur en marquèrent si souvent leur dégoût que les phthirophages s'abstenaient un peu de satisfaire devant eux leur appétit perverti; mais souvent ils se moquaient des Européens en leur jetant *certains petits animaux*, ce qui ne devait pas davantage les charmer.

« Ces hommes nous étonnèrent souvent, dit Lütke, par la sagacité, qui semble tenir de l'instinct, avec laquelle ils reconnaissent, dans la boue ou sur le sable, les traces des urosses. Il nous arriva, avec leur aide, de trouver, d'après ces traces, positivement ceux que nous cherchions. »

Il n'existe chez les Ualanais aucune espèce de jeu de hasard, ni d'exercice de gymnastique, ni de lutte, ni de tir au but; toutes occupations qui ne conviennent aucunement à ces hommes paisibles et dépourvus de toute ambition. Cependant il existe quelques jeux chez les enfants; Lütke en cite un assez semblable à celui de la main-chaude, mais qui est beaucoup plus compliqué. Les enfants se placent vis-à-vis l'un de l'autre en frappant de la paume de la main tantôt leurs genoux, tantôt les bras de celui qui se trouve en face et même des voisins des deux côtés.

A l'exception d'une ceinture qu'ils mettent en guise de suspensoir, les Ualanais vont toujours nus. Leur ceinture ainsi que le tissu dont elle est faite se nomme *tol*. Ce tol, comme nous l'avons déjà dit, est commun aux deux sexes; l'on peut mettre encore au nombre de leurs vêtements une petite natte que, dans leur ménage, les dames attachent par différents bouts à leurs cuisses et qu'elles portent ainsi en guise de coussin mobile. Ce coussin leur est très-commode quand elles veulent s'asseoir; mais lorsqu'elles sont debout, il leur donne un air des plus comiques.

Les Ualanais ne tressent pas leurs cheveux; ils les attachent comme on fait, en Europe, de la queue des chevaux en temps de pluie. Leur parure ordinaire est une fleur ou une feuille fichée dans un trou que, jeunes, ils se font au bas de l'oreille; un peu plus haut sont encore des trous dans lesquels ils mettent des graines odorantes.

Selon Lütke, pour que l'on distingue la tribu qui les a vus naître, les insulaires portent au cou des colliers de fleurs, de coquillages, de morceaux d'écaille, etc.

La toilette des dames n'est guère plus soignée. Leurs cheveux sont ordinairement dans l'état naturel, ou faiblement liés sur le côté de la tête; les trous de leurs oreilles sont plus grands que ceux des hommes et toujours remplis de fleurs, ce qui est loin de produire un effet agréable.

Lütke a remarqué que, chez les femmes, la grandeur du collier varie selon l'âge de la personne; celui des jeunes filles n'a que quelques rangées de petits cordons de fibre de cocotier liés entre eux, tandis que chez les femmes plus âgées ce collier devient de la grosseur d'une cravate, qu'elles ne lavent point et qu'elles n'ôtent jamais de leur cou. On peut juger de ce qui doit naître à cet endroit chez des personnes aussi malpropres.

Indépendamment du tatouage, les insulaires s'oignent le corps d'huile de coco. Cette huile est d'une odeur si forte qu'un peigne russe la conservait encore trois mois après avoir passé dans les cheveux d'un Ualanais. Dans leur tatouage ils figurent ordinairement des oiseaux; pour cela ils se raclent l'épiderme avec une coquille, se frottent l'égratignure avec une plante, puis font les dessins.

Plusiers îles de l'archipel des Carolines. — Le groupe d'Ouléaï, et non Ouléati, n'a que quinze milles de tour; il était marqué sur les anciennes cartes comme trente fois plus grand. Il se compose de vingt-deux îles, dont cinq principales, parmi lesquelles se distingue Raour, la plus orientale du groupe et qui possède quatre ou cinq ports artificiels, chose excessivement rare aux Carolines. Sa position géographique est par 7° 20′ 7″ latitude nord, et par 216° longitude ouest.

Le caractère et les mœurs des Ouléans ressemblent beaucoup à ceux des Lougounoriens. Ils portent des ceintures comme des écharpes et des chapeaux semblables à ceux des Chinois. Leur teint est cuivre jaune.

« Dans l'île de Féis, dit M. Mertens, nous remarquâmes que les jeunes filles portaient une espèce de frange qui tombait depuis la ceinture jusqu'aux genoux; elle était faite des fibres de l'*hibiscus*. Dans toutes les îles basses, du côté de l'est, nous avons observé que la manière de se tatouer était absolument la même, et consistait en quelques lignes régulières le long des cuisses, des jambes et de la poitrine. On nous a assuré que les femmes se tatouaient en outre très-élégamment sur des parties couvertes par la bande ci-dessus mentionnée. Chez plusieurs de ces femmes nous avons remarqué un autre ornement des plus bizarres. Il consistait en une ou plusieurs lignes sur les bras et sur les épaules, formées par de petits boutons, que l'on produit au moyen de petites incisions faites dans la première enfance, et frottées ensuite avec le suc qui découle des branches des arbres, ou bien avec une espèce de *moxa* qu'on fait brûler sur la partie où l'on désire tracer ces lignes. Ces marques sont ineffaçables, on les conserve pendant tout le cours de la vie. On prétend que cet ornement plaît extrêmement aux hommes. Dans le temps où ces boutons suppurent, ils ne ressemblent pas mal aux pustules de la vaccine, de sorte qu'en les voyant pour la première fois, on se figure avoir rencontré chez ces insulaires un supplément à cette découverte si précieuse pour le genre humain. Les femmes se parent de colliers faits de différents articles de fabrique indienne ou européenne, et de larges bracelets d'écaille et de nacre de perle, qu'elles portent tant aux poignets qu'au bas de la jambe. Elles font un grand fonds de coquetterie, qui perce même jusque parmi les femmes les plus âgées.

Elles nous demandaient sans cesse des grains de verre pour colliers, indiquant en même temps la longueur du bras, pour nous faire comprendre la quantité qu'elles en désiraient avoir; mais à peine avait-on satisfait à leur demande, qu'elles tendaient de nouveau la main, de sorte qu'il était bien difficile de les contenter, vu surtout qu'elles se présentent ordinairement en grand nombre. A Ouléaï, des femmes s'approchaient tout près de notre bâtiment; mais elles n'arrivaient jamais dans les canots des hommes. Elles se plaisaient à crier et à nous appeler par nos noms, qu'elles prononçaient parfois de la manière la plus comique. Quoiqu'elles réitérassent sans cesse leurs demandes pour obtenir plus que nous ne leur avions donné, elles paraissaient ne recevoir nos cadeaux qu'avec une sorte de dédain, ce qui nous amusait infiniment. Plusieurs d'entre elles portaient de jolies ceintures de la largeur d'environ deux doigts, faites du bois de la noix de coco et de coquilles blanches arrangées ensemble de manière à rappeler les mosaïques dont se parent les élégantes de nos salons. Comme je désirais infiniment m'en procurer une, je leur offris un prix considérable à leurs yeux pour ce seul article; mais ces femmes multipliaient tellement leurs demandes chaque fois que je cédais à leurs réclamations, qu'il me fut impossible de réussir à m'en procurer une. Il me paraît, au reste, qu'elles y attachent un grand prix. J'ai vu quelquefois des hommes s'en parer; mais ils ne s'en désistaient pas davantage, et nous alléguaient pour raison de leur refus que cet ornement appartenait à leurs femmes. »

Nous devons aussi dire un mot sur Fananou et Mourileu, environs du groupe. Les vieillards de ces îles sont presque toujours choisis pour juges dans toutes les affaires. Ils ont un chef suprême qui règne sous le nom de *tamol;* mais ce chef est lui-même soumis à quelques coutumes ou lois que personne ne peut enfreindre. La suprématie de ces îles n'est pas héréditaire; le frère succède au frère, ou c'est un vieillard expérimenté que l'on choisit. Personne ne peut refuser la dignité du tamol.

Sans donner ici les positions géographiques de tous les Carolins occidentaux, nous ferons un court tableau de leurs mœurs et de leurs coutumes qui offrent quelques contrastes avec celles des Australiens et des Polynésiens.

Les traditions religieuses des Carolins sont un mélange de bouffonneries et d'idées simples. Leur dieu, qui est au ciel, était autrefois un de leurs compatriotes qui avait épousé une femme de l'île Ouléaï, et qui, mort à la fleur de son âge, s'était envolé au ciel où, ayant eu d'autres amours, il lui est venu un successeur, qui à son tour a eu d'autres enfants, ce qui fait un amalgame de dieux à peu près comme dans la mythologie; mais leurs idées sont moins brillantes et beaucoup plus terrestres. Néanmoins ce culte les élève beaucoup au-dessus des autres sauvages qui n'ont aucune idée de religion.

Au nombre des bouffonneries religieuses des Carolins, on peut mettre le respect qu'ils ont pour un petit ruisseau de l'île Fananou, où ils croient que les dieux cités plus haut viennent se baigner. Par respect pour ce cours d'eau douce et sacrée, ces bons et naïfs insulaires n'osent en approcher.

Parmi leurs idées simples, nous citerons la croyance qu'ils ont dans la bonté du soleil et de la lune, auxquels ils donnent une âme raisonnable. Mais, il faut le dire à leur louange, ils ne rendent aucun culte à ces idoles d'un nouveau genre. Ils n'ont ni temples, ni simulacres, ni offrandes. Ce n'est qu'aux morts célèbres qu'ils rendent une espèce de culte.

Leur coutume d'enterrer les gens du peuple est assez singulière. Ces cadavres communs sont jetés le plus loin possible dans la mer pour servir de pâture aux requins, aux baleines, etc.; et il n'y a guère que les tamols et les chefs secondaires à qui l'on accorde un petit tombeau en pierre, soit dans une habitation, soit dans les champs.

Cependant ils croient qu'il y a un lieu où les gens de bien sont récompensés et un

autre où les méchants sont punis. Les esprits bienfaisants, à qui on donne le nom de *tahutup* ou patrons, sont ordinairement des hommes déifiés après leur mort par les prêtresses. Chaque famille a son tahutup qu'elle invoque dans le besoin comme en Europe on prie les saints pour obtenir une grâce ou par reconnaissance d'une faveur reçue.

Dans l'île de Gouap on rend une sorte de culte à un crocodile; d'autres habitants de l'archipel adorent le requin. Comme aucun voyageur n'a pu comprendre la signification des noms propres qui entrent dans les traditions (peut-être ne s'en est-on pas occupé), il est impossible de bien expliquer le sens des fables religieuses des Carolins.

Ces peuples n'ont en général qu'une seule femme; cependant quelques individus en ont plusieurs, mais ce ne sont ordinairement que les riches, car à chaque femme que l'on épouse il faut payer un tribut, dont le roi lui-même n'est pas exempt; seulement, lorsqu'il y a séparation volontaire entre l'homme et la femme, ils se quittent avec la même simplicité qui a présidé à leur union.

Les maladies communes aux Carolins sont les érésipèles qui n'épargnent personne; la lèpre, surtout celle qu'on nomme éléphantiasis : ceux qui en sont atteints sont les êtres les plus affreux qu'on puisse voir ; les ulcères, provenant de l'éléphantiasis et qui sont regardés comme au-dessus des ressources de l'art; la syphilis, beaucoup plus terrible aux Carolines qu'en Europe; pour le plus grand malheur des hommes, presque toutes ces maladies sont héréditaires; et enfin la dyssenterie, qui se fait souvent sentir épidémiquement.

Pour combattre tous ces maux, les Carolins n'ont guère que le travail et les bains froids. Justement effrayés de ce que leur apporteraient l'inaction et les trop grands plaisirs, ces sages insulaires se forcent au travail. Après avoir pris un bain froid tous les matins, ils montent leurs canots et vont à la pêche de tous les poissons, même à celle de la baleine. Revenus de la pêche, ils se mettent à confectionner des étoffes de différentes couleurs avec les fibres du cocotier. Nous dirons en passant que leur métier ressemble tellement à celui de nos tisserands que les voyageurs croient généralement que les Japonais ont abordé autrefois aux Carolines, et qu'ils y ont importé l'art de tisser.

Les connaissances astronomiques des Carolins nous ont paru trop insignifiantes pour être rapportées ici. L'on peut, il est vrai, mentionner qu'ils ont un compas, la rose des vents, et qu'ils nomment les quatre points cardinaux, ainsi que quelques étoiles, mais c'est tout ce que l'on peut dire.

Quant à la puissance des chefs, divisés en districts, les îles Carolines renferment quelques groupes qui reconnaissent un ou deux principaux tamols et lui payent un tribut; mais comme les îles basses ne connaissent point la guerre, il n'y a que le groupe plus relevé qui puisse posséder des chefs d'une importance souveraine; et il faut encore que ceux-ci aient assez d'affaires chez eux, car, quoique plus puissants que leurs confrères, ils n'ont jamais cherché à se les soumettre.

Parmi quelques groupes dont l'importance mérite qu'on en fasse mention, nous citerons les suivants :

ILES BROWN.

Ces îles sont au nombre d'une trentaine, liées l'une à l'autre par un récif de corail. Ce groupe, où l'on ne trouve ni le cocotier, ni l'arbre à pain, a été découvert, en 1794, par le capitaine anglais Butler. Position : 11° 50′ latitude nord, 160° 54′ longitude est.

GROUPE DE RALIK.

Ce groupe est beaucoup plus vaste que le précédent. Le capitaine russe Chromtschenko, qui le visita en 1832, évalua son étendue à 64 milles de l'ouest-nord à l'est-sud-est sur 10 milles de large. Les habitants de ce groupe, dont les usages sont à peu près les mêmes que ceux que nous avons décrits, sont très-souvent en guerre avec les habitants du groupe de Radak. Quand ces deux groupes sont en guerre, celui de Ralik peut armer jusqu'à 50 pirogues.

GROUPE DE MARSHALL OU RADAK.

Ce groupe est parallèle à celui dont nous venons de parler. Les insulaires de Radak se nourrissent moins bien, sont moins heureux et moins puissants que ceux de Ralik; quelques-uns de leurs îlots sont même inhabités. Ce groupe fut aperçu, pour la première fois, en 1788, par les capitaines Gilbert et Marshall, qui lui donnèrent le nom de Chatam, mais on a conservé le nom indigène.

Les îles qui composent ce groupe sont : Bigar, inhabité; Udirik, Tagaï, Ligiep, Irigup, Kawen ou Saltikoff, une des plus peuplées; Otdia, Arno, Médiuro, et Milé a un chef indépendant. On y trouve aussi Aïlu, très-pauvre; Miadi ou île du Nouvel-An, l'île de Noël et quelques autres peu importantes. Nous devons donner des notions sur ce pays pour faire juger de ceux qui les environnent.

Comme dans toute la Polynésie, les chefs jouissent d'un grand pouvoir à Radak; leur principal privilége est le droit qu'ils ont sur toutes les propriétés. Le droit d'hérédité ne se transmet point directement de père en fils, mais de frère aîné à cadet, ou, à défaut de cette filière, l'héritage échoit au fils aîné, car les femmes en sont exclues.

Une remarque qui est tout à l'avantage des chefs, c'est qu'ils se distinguent des autres insulaires par des manières plus libres et plus nobles.

« Quand les princes réunissent leurs sujets pour la guerre, le chef de chaque groupe va rejoindre l'armée avec ses pirogues. Ils tâchent de surprendre l'ennemi avec des forces supérieures; mais ils ne combattent jamais qu'à terre. Les femmes prennent part au combat, non-seulement dans le cas de défense, mais même dans les attaques; seulement les hommes se placent sur la première ligne, armés de frondes, de lances et de bâtons. Les femmes, placées sur le second rang, sont occupées, les unes à battre le tambour suivant le commandement du chef, les autres à lancer des pierres. Après le combat, elles servent de médiatrices entre les deux partis. Les femmes devenues prisonnières sont bien traitées; mais on ne fait point les hommes prisonniers. Tout guerrier adopte le nom de l'ennemi qu'il a tué dans le combat. Quand une île est conquise, tous ses fruits sont pillés, mais on respecte les arbres.

» Le mariage est fondé sur un libre consentement des deux parties; il peut se dissoudre comme il a été contracté. Un homme peut avoir plusieurs femmes. La femme est la compagne de l'homme; elle semble lui obéir volontairement et sans contrainte, comme au chef de la famille. Dans les excursions, l'homme marche en avant comme le protecteur; la femme le suit. Quand on discute une affaire, les hommes parlent en premier; les femmes, si on les consulte, prennent part à la délibération, et on prête attention à leurs discours. Les femmes non mariées jouissent de leur liberté, tout en observant un certain décorum. La jeune fille exige que son amant lui fasse des cadeaux;

mais les relations intimes des deux sexes restent toujours enveloppées d'un certain mystère. »

Chamisso remarqua que le salut par le frottement des nez, usité dans toute la Polynésie, ne se pratiquait, dans les groupes des Carolines, qu'entre hommes et femmes, et seulement lorsque aucun étranger ne pouvait être témoin de ce gage d'affection mystérieuse.

« Entre deux amis intimes, dit le savant voyageur que nous avons cité, les droits de l'amitié obligent l'un d'eux à céder, au besoin, sa femme à l'autre. Mais une coutume barbare, et qu'on regrette d'avoir à signaler chez des peuples de mœurs aussi douces, c'est celle qui oblige chaque mère à ne pas nourrir plus de trois enfants; elle est forcée d'enterrer vivants ceux qui dépassent ce nombre. Les seules familles des chefs ne sont point assujetties à cette loi cruelle, que Kadou justifia en alléguant la stérilité des terres et la disette des vivres. »

Les enfants naturels sont élevés de la même manière que les enfants légitimes, c'est-à-dire qu'aussitôt qu'ils savent marcher, le père les emmène avec lui, ou, quand la mère est seule, elle en prend soin, et à sa mort une autre femme se charge des orphelins.

Leur coutume d'enterrer les gens du peuple et les chefs est la même que chez les Ualanais; ils jettent les premiers aux poissons et enterrent les seconds dans des enceintes carrées.

Ils construisent leurs canots des troncs de sapin et de bambou que la mer jette sur leurs plages; les débris de navires que la mer leur apporte également leur procurent le fer dont ils ont besoin.

A la première visite que les Russes firent aux îles Madiani (Nouvel-An), ils furent reçus comme des amis, et des preuves de bonne foi et de désintéressement leur furent données dans leurs transactions; mais lorsqu'ils y retournèrent avec leurs canots seulement leur nombre étant de moitié moindre que celui des insulaires, ceux-ci devinrent insolents et même perfides. Les uns cherchaient à arracher les clous et les barres de fer de l'embarcation, les autres voulaient ravoir ce qu'ils avaient déjà vendu, et plusieurs vendirent des écales de coco remplies d'eau de mer au lieu de l'être d'eau douce.

Le sol des îles du Nouvel-An n'est pas à plus de cinq ou six pieds au-dessus de la mer; plusieurs îlots ne présentent que du sable, et tous ces îlots sont joints aux autres îles par une chaîne de corail sur laquelle la mer se brise.

Les habitants des îles Radak n'ont pas d'autres noms de nombre que ceux qui suivent:

1 = *duon.*	5 = *lalim.*	9 = *edinin duon.*
2 = *rouo.*	6 = *dildinu.*	10 = *tabatot.*
3 = *dilu.*	7 = *dildinin-duon.*	
4 = *emen.*	8 = *edinu.*	

Ils ne vont pas au delà. Pour compter onze, douze et davantage, ils recommencent par un, deux, trois, etc.

Dans l'île de Noël deux officiers russes virent des hommes et des femmes qui chantaient et des jeunes filles qui battaient du tambour. Cet instrument était fait de planchettes creusées, couvertes aux extrémités de la peau du requin.

Les indigènes n'ont qu'un air pour toutes leurs chansons, qui renferment des traditions et les principaux événements de leur histoire.

GROUPE D'OTDIA.

Ce groupe fait partie du groupe de Radak. Il fut aperçu pour la première fois en 1788. Il a trente milles d'étendue de l'est à l'ouest sur treize de largeur. Otdia est située par 9° 28′ 9″ latitude nord et 189° 43′ 45″ longitude à l'ouest du méridien de Greenwich (192° 4′ 0″ de Paris). La population de cette île est d'environ 50 habitants qui échangent toujours leurs noms avec ceux des étrangers qui les visitent, marque d'amitié commune à presque tous les habitants de la Polynésie.

Deux jours après l'arrivée de Kotzebüe dans leurs parages, ils se rendirent à son bord où ils admirèrent tout ce qu'ils n'avaient pas encore vu, notamment les cochons, qu'ils appelaient grands rats, et la boussole, dont on leur indiqua l'utilité; après l'avoir examinée, ils la tournèrent de différents côtés en indiquant aux officiers russes qu'ils connaissaient encore beaucoup d'îles dans ces parages (environ quatorze).

Le fer, qu'ils nomment *mel*, avait pour les habitants d'Otdia un si puissant attrait qu'ils en volaient quoiqu'on leur en eût donné une grande quantité. Bien plus, un petit morceau de fer suffisait pour faire succomber les Ève les plus modestes de ce pauvre paradis.

GRAND GROUPE DE GILBERT.

Ce groupe, que l'on doit comprendre dans l'immense archipel des Carolines, et qui se compose des deux groupes de Scarborough et de Kingsmill, renferme les petites îles basses de la Chasse et Francis, les îles Drummond, Sydenham, Henderville, Woodle, Hopper et Hall, les îles Gilbert et Marshall, Knox, Charlotte, Matthews et Pitt, l'île Byron un peu à l'est des îles Gilbert, et un peu à l'ouest de ces dernières, les îles Océan, Pleasant et Atlantique.

En allant du nord au sud on voit les petites îles basses de la Chasse et Francis. La première est située par 2° 28′ latitude sud et 174° longitude est; la seconde par 1° 40′ latitude sud et 175° 15′ longitude est.

L'île Drummond fut découverte en 1799 par Bishop. Voici ce qu'en dit le savant navigateur M. d'Urville dans son journal tenu à bord de *la Coquille :*

« Nous pouvions facilement distinguer plusieurs naturels avec leurs femmes, leurs enfants et leurs chiens, occupés sur la plage à nous considérer attentivement. Pendant ce temps, une quinzaine de pirogues, dont chacune contenait de trois à neuf hommes, faisaient tous leurs efforts pour nous atteindre, en s'aidant à la fois de leurs voiles et de leurs pagaies; ils agitaient aussi de loin des nattes pour nous faire signe de les attendre. Deux ou trois d'entre elles, parvenues à une demi-encablure de l'arrière du navire, furent encore longtemps à nous rattraper, bien que nous fissions à peine trois milles à l'heure, ce qui ne prouve pas en faveur de la vitesse de ces embarcations. Nous mîmes enfin en panne, et l'une d'elles, montée par trois naturels, accosta après un instant d'hésitation. Ces hommes, d'une taille moyenne, avaient un teint très-foncé et la peau couverte d'écailles de lèpre.

» Leur unique vêtement se réduisait à de petits morceaux de natte grossière passés autour du cou et à des bonnets de la même étoffe. Leurs traits n'étaient point agréables; leurs membres étaient assez grêles, et leur langage différait complétement des idiomes polynésiens. Leurs pirogues étaient d'une construction fort grossière ainsi que leurs

voiles. Aucun d'eux n'était tatoué, et, pour toute provision, ils n'apportaient que quelques mollusques de bénitier (tridacne), qu'ils échangèrent contre des couteaux et des hameçons. Ces insulaires annonçaient fort peu d'intelligence, et tous nos efforts pour obtenir les noms de leurs îles furent en pure perte. Au bout d'une demi-heure, ils nous quittèrent et regagnèrent leur île. »

Le capitaine Paulding dit que les naturels de Drummond sont voleurs; à peine en eut-il à son bord qu'il fut obligé de les faire fustiger pour ravoir ce qu'ils lui avaient pris.

ILE BYRON.

C'est une chaîne d'îlots bas et boisés très-peuplés. Sa position est indiquée par 1° 18′ latitude sud et 175° 0′ longitude est. Voici ce qu'en dit Paulding :

« Les habitants de l'île Byron sont d'une haute taille, actifs et bien faits. Tous sont nus et couverts de cicatrices; quelques-uns portent des bonnets faits avec une sorte d'herbe et des colliers en petits disques de noix de coco. Leurs ornements sont grossiers et rarement usités. Ils consistaient en coquilles et en colliers fabriqués avec quelque chose qui ressemblait à des os de haleine, que les uns portent autour de la ceinture et les autres autour du cou. Leurs cheveux sont longs et nattés, et leur teint très-foncé; leur barbe est peu fournie, et frisée sur le menton comme celle des nègres. Un petit nombre de femmes vinrent dans les pirogues : leur air était grossier, et elles semblaient presque aussi robustes que les hommes. Autour des reins elles portaient une petite natte d'un pied de large, dont le bas était orné d'une frange. Peu d'hommes étaient tatoués, encore l'étaient-ils très-peu. Leurs pirogues étaient habilement travaillées, fabriquées avec un grand nombre de pièces d'un bois léger, réunies ensemble au moyen de coutures faites avec des tresses en bourre de coco; mais elles faisaient eau de toutes parts, et un homme était continuellement occupé à les vider. Ces pirogues étaient fort étroites, en pointe à chaque extrémité, et garnies, d'un côté, d'une plate-forme pour les maintenir droites. Les voiles des pirogues, dans toutes ces îles, sont des nattes de paille ou d'herbe. »

Les habitants des îles basses de cet archipel ont une grande vénération pour les esprits. Le chef suprême de ces esprits veille sur chaque groupe d'îlots et est invoqué sous le nom de *Hannoulappé*. Ce chef des esprits a encore au-dessus de lui un génie qui lui est infiniment supérieur. A tous ces génies ou esprits l'on rend un culte proportionné à leur puissance, et qui se manifeste par des présents dont jouissent les chefs.

Dans leurs pratiques extérieures beaucoup de scènes approchent plus ou moins de celles qui se passaient dans le temple de la pythonisse en Grèce : des fous, peut-être volontaires, que l'on dit possédés du génie d'Hannoulappé, rendent des oracles, très-caractérisés par leurs contre-sens.

Ils ont une fête qui dure deux mois entiers pendant lesquels le mari est banni du lit nuptial, mesure peut-être hygiénique.

La construction navale et la navigation de ces insulaires ne sont pas sans intérêt. Leurs pirogues sont faites en bois de l'arbre à pain; et, selon leur grandeur, elles contiennent de trois à quinze hommes, et sont toutes très-bien construites.

C'est souvent avec deux troncs d'arbres à pain unis ensemble, cargués d'une voile, que ces sauvages entreprennent des voyages qu'on peut dire de long cours; guidés seulement par le soleil, la lune, et les étoiles dont ils nomment les principales, ils se dirigent vers des îles éloignées de la leur de quatre à cinq cents lieues pour échanger toutes leurs richesses territoriales contre un peu de fer dont ils ne peuvent se passer.

Aussi cette hardiesse leur est souvent fatale. Quand le temps est brumeux et qu'ils ne peuvent aborder à aucune île, ils sont bientôt désorientés, et s'ils ne périssent point en mer ils sont jetés sur quelque côte étrangère où ils vivent toujours malheureux.

« Je regrette infiniment, dit M. Mertens, de n'avoir que des notions vagues sur la manière dont les navigateurs de ces îles font leurs préparatifs lorsqu'il s'agit d'entreprendre un grand voyage. On ne m'a communiqué des détails que pour ceux de Roua, à la haute île de Rouch ou Ouléa, qui en est à peine à une distance de quatre-vingts milles maritimes. Pour ce voyage, qui est ordinairement l'affaire d'une journée, ils portent avec eux une douzaine de fruits de l'arbre à pain, qui sont grillés; on compose en outre un mets du jaquier, qu'on sert dans des coquilles. Les cocos ne sont pas oubliés ni le poisson, quand on peut s'en procurer. »

La canne à sucre, le fruit du *cratœva*, les oranges et les *yam*, espèce de racine qui ressemble à la pomme de terre, sont les principales productions des hautes îles de ce groupe; mais, par une bizarrerie que l'on ne peut s'expliquer, elles sont défendues aux habitants du plateau inférieur. Avant de commencer leurs repas les insulaires font une invocation à Hannoulappé.

Une richesse, commune aux habitants des îles hautes et basses, est une espèce de chaux qu'ils obtiennent par la fusion d'un corail madréporique, et qui leur sert à joindre et à retenir ensemble les planches de leurs pirogues.

Dans cette partie des Carolines, les maladies sont moins nombreuses que dans beaucoup d'autres groupes de l'archipel. Celle qui y est la plus commune est une petite vérole nommée *roup;* la lèpre y règne également, mais peu d'individus en sont atteints. Il est à présumer que cette absence de nombreuses maladies est due à la beauté du climat qui y est délicieux pendant les deux tiers de l'année. Il n'y a de désagréable que le temps qui correspond à nos mois de janvier et de février : de grands vents et la pluie s'y font alors sentir très-fréquemment, accompagnés du tonnerre (*bat*) et des éclairs (*fi-fi*) qui épouvantent les habitants.

ARCHIPEL DE ROGGEWEEN.

En l'absence du nom indigène de ces îles nous les grouperons en faisceau pour leur donner le nom du premier navigateur qui en a parlé.

L'archipel de Roggeween sera composé des îles Malden, Starbuck, Caroline, Flint, Penrhyn, Pescado, Humphrey, Rearson, Souvaroff, Danger, Solitaire, Clarence, York, Sidney, Birney, Mary et les îles de Gardner et d'Arthur; on peut y en ajouter encore quelques autres qui n'ont pas été retrouvées et plusieurs qu'on n'a pas visitées.

Nous ne parlerons que des îles sur lesquelles nous avons pu obtenir des renseignements intéressants.

Les îles Penrhyn furent aperçues pour la première fois par le capitaine Seker qui leur donna le nom de son navire. Diverses îles basses, couvertes de cocotiers et d'autres arbres, forment ce groupe dont le centre est fixé par 9° 2′ de latitude sud et 159° 55′ de longitude ouest.

Voici une partie de la relation de M. Choris, dessinateur de l'expédition de Kotzebüe :

« Au coucher du soleil, on aperçut des hommes sur une pointe sablonneuse de la côte septentrionale du groupe de Penrhyn. Le lendemain on l'approcha, et bientôt

quatorze pirogues, dans chacune desquelles on compta de six à treize hommes, s'avancèrent vers nous en ramant. Ils étaient entièrement nus, à l'exception d'une feuille faite de bourre de coco qui leur couvrait les parties naturelles, et qui était attachée autour du corps par un cordon.

» Le plus vieux de chaque pirogue, qui paraissait en être le chef, sembla nous adresser un long discours, en levant en l'air les mains dans lesquelles il tenait une branche de cocotier, qu'il agitait comme s'il eût voulu nous montrer qu'il ne s'y trouvait pas d'armes. Ces Indiens avaient une feuille de palmier nouée autour du cou, apparemment en signe de paix : cependant chaque pirogue était pourvue de piques et de lances très-longues. Ces pirogues, construites avec plusieurs morceaux de bois cousus ensemble, avaient des balanciers.

» Ces Indiens étaient d'une couleur brun clair. L'ancien de chaque pirogue avait beaucoup plus d'embonpoint que ses compagnons : il était gros et gras; quelques-uns d'eux avaient l'ongle de chaque pouce presque aussi long que ce doigt.

» Enfin, ils accostèrent notre bâtiment, et les échanges commencèrent; ils nous donnèrent des cocos pour du fer, surtout des clous; ils vendirent aussi des hameçons de nacre de perle, absolument semblables à ceux des îles Sandwich. Ils finirent même par se défaire de leurs armes, quand ils n'eurent plus autre chose à troquer contre le métal qui faisait l'objet de leurs désirs.

» Plusieurs de ces Indiens commencèrent à arracher tout le fer du canot amarré à l'arrière du bâtiment; ils s'étaient même emparés de la gaffe. On leur cria de cesser, en se servant du mot *tabou,* pour leur faire comprendre qu'ils ne devaient toucher à rien : l'inutilité de cette remontrance força de leur tirer deux coups de fusil à poudre; aussitôt ils se précipitèrent tous dans l'eau, et jetèrent ce qu'ils avaient pris; revenus de leur frayeur, quand ils virent qu'ils n'avaient pas de mal, ils ne voulaient plus nous remettre les objets pour lesquels ils avaient déjà reçu ce que nous leur donnions.

» Le ressac était si fort sur le rivage, le temps si variable, et les rafales se faisaient si souvent, que nous renonçâmes au projet de descendre à terre; on s'en éloigna; plusieurs pirogues nous suivirent pendant longtemps, et finalement, ne pouvant nous rejoindre, retournèrent vers l'île. La pluie ayant commencé à tomber, plusieurs insulaires se couvrirent les épaules de petits manteaux de feuilles de cocotier tressés, et qui étaient si courts qu'ils descendaient à peine jusqu'au milieu du dos.

» Ces Indiens n'étaient pas tatoués; quelques-uns avaient pourtant la poitrine et les bras tailladés avec régularité, en lignes parallèles; d'autres avaient la tête ornée de plumes de *frégates,* les cheveux très-courts, la barbe assez forte. »

C'est le capitaine Edward qui a découvert l'île Clarence en 1791 ; mais comme il n'y a point abordé, ce n'a été qu'en 1825 que l'on a eu quelques renseignements sur cette île entourée d'îlots bas, boisés et très-peuplés. Ces notions et la position géographique ont été données par Paulding, capitaine américain qui dit n'avoir aperçu qu'avec peine les îles un peu éloignées. Position du groupe : 2° 12′ latitude sud, et 173° 50′ longitude ouest.

ARCHIPEL DE NOUKA-HIVA OU DES MARQUISES.

Les îles Nouka-Hiva sont comprises entre le 8e et le 10e degré de latitude sud, et le 140e et le 142e degré de longitude ouest de Paris. Leur longueur du nord-nord-ouest au sud-sud-est est d'environ soixante lieues, sur quinze de largeur. L'île principale de

l'archipel est Nouka-Hiva, dont le nom indigène nous a été révélé, pour la première fois, par Krusenstern. Sa plus grande largeur, du sud-est à l'ouest, est de dix-sept milles.

Le climat de Nouka-Iliva est chaud, mais très-sain; la preuve s'en trouve dans l'état sanitaire des naturels et dans le bien-être qu'ont toujours éprouvé les navigateurs qui y ont séjourné. L'hiver est seulement pluvieux, comme dans toutes les régions des tropiques.

Nouka-Hiva présente aux naturalistes les mêmes animaux et la même végétation que les autres îles de la Polynésie, ce qui nous dispense d'en faire mention. On ne peut en dire autant de ses îles qui toutes sont hautes et boisées; plusieurs même sont volcaniques, mais n'ont jamais de cratère en éruption.

L'histoire de Nouka-Hiva, comme celle de sa découverte, est pleine de détails pour la plupart insignifiants. Les traditions nouka-hiviennes font les pères de ce peuple deux sauvages qu'on a déifiés, venus de Va-Vao, île au-dessus de Nouka-Hiva, et qui ont peuplé et enrichi l'archipel en y apportant différentes plantes dont leurs quarante enfants, moins un, ont reçu le nom. Cette tradition est vraisemblable, car il se peut qu'un habitant de Va-Vao ait abordé autrefois à Nouka-Iliva, qu'il l'ait peuplé de ses enfants et enrichi de plantes et de fruits.

Ce qu'il y a de plus positif, c'est qu'en 1567 don Alvaro de Mendoza et don Alvaro de Mendana, chargés par les grands d'Espagne qui occupaient le Pérou de faire un voyage d'exploration, découvrirent toute la partie méridionale de l'archipel, qu'ils nommèrent *Marquezas de Mendozas* (Marquises de Mendoza). La mer houleuse ne leur ayant pas permis de débarquer dans cette partie du groupe, ils envoyèrent un canot, monté de vingt hommes, à la recherche d'un port. Ceux-ci découvrirent, le 25 juillet, un port magnifique dans lequel ils débarquèrent et qu'ils nommèrent *Port de la mer de Dieu* (nommé aujourd'hui baie de Tao-Ouati).

Après le débarquement, des relations amicales s'établirent entre les Espagnols et les insulaires; mais bientôt des échanges firent commettre à ces derniers quelques petits vols qui furent punis de coups de fusil, circonstance qui, comme on le pense bien, détruisit d'abord la bonne harmonie; mais comme elle donnait aux Nouka-Hiviens la preuve de la puissance des blancs, ils cherchèrent à les apaiser en leur apportant des provisions. Après quelques recherches infructueuses et la découverte de plusieurs îlots, les Espagnols, qui depuis la découverte du Pérou ne cherchaient plus que des montagnes d'or, quittèrent les Nouka-Hiviens et ne rapportèrent de leur découverte que des notions fausses ou incomplètes et nullement sa position géographique.

Ce ne fut qu'en 1774, lorsqu'elles étaient oubliées, que Cook vint reconnaître une partie de cet archipel et en découvrir d'autres îles. Ses relations avec les naturels eurent les mêmes résultats que ceux qu'avaient obtenus les Espagnols : des vols et quelques punitions. Après avoir passé plusieurs jours à reconnaître ces parages et y avoir recueilli des notions fort importantes, Cook courut à d'autres découvertes.

Celui qui découvrit les îles septentrionales de l'archipel fut Ingraham de Boston, en 1791. Si ce navigateur les eût explorées, il se serait certainement acquis plus de renommée qu'en en donnant simplement la position astronomique; mais il laissa cette gloire au capitaine français Marchand, qui y mouilla le 12 juin de la même année.

Les relations avec les indigènes commencèrent d'abord par les mêmes procédés qui avaient si fort courroucé les deux autres capitaines; mais cette fois l'on y mit ordre, et la bonne harmonie s'établit si bien entre les étrangers et les insulaires que les échanges eurent lieu sans défiance de part et d'autre. Cette bonne harmonie fut même poussée à un tel point que l'on fut obligé d'expulser de l'entre-pont les Nouka-Hiviennes dont tous les marins avaient captivé les bonnes grâces.

NATUREL DE L'ILE DU ~~MASSACRE~~

habitant de l'île Madisson

JEUNE FILLE DE L'ILE MADISSON.

Ce fut donc le capitaine Marchand qui le premier visita le mieux cet archipel et en recueillit les meilleurs renseignements, qui servirent longtemps de bases à l'histoire de ce groupe.

Néanmoins on regarde comme tout aussi utiles les descriptions qu'en ont faites Hergest, Brown et plusieurs autres qui tous ont donné à ces îles des noms différents.

Pour les événements politiques qui concernent Nouka-Hiva, nous suivrons les rapports du capitaine russe Krusenstern, parce que lors de son excursion dans les terres de l'archipel, il fit la rencontre de deux Européens qui avaient déserté autrefois leur navire, pour vivre indépendants à Nouka-Hiva, où ils avaient acquis beaucoup d'influence parmi les chefs.

En mai 1804, Krusenstern jeta l'ancre dans l'archipel de Nouka-Hiva, où son équipage fut bientôt entouré de canots de toutes grandeurs. Le plus beau était monté par un Anglais nommé Roberts, qu'il fut assez difficile de reconnaître, parce que son costume était absolument le même que celui de ses compagnons. Après avoir offert ses services aux Européens, dont il connaissait très-bien la langue, il dit à Krusenstern qu'un Français nommé Cabri résidait aussi dans l'archipel, mais que malheureusement ils étaient l'un à l'autre des ennemis plus acharnés que ne l'étaient leurs compatriotes dans leur patrie respective. Malgré cette division des deux Européens, Krusenstern obtint tous les renseignements qu'il voulut se procurer. Roberts surtout, qui avait épousé une parente du roi, lui fut d'un grand secours comme interprète, en lui racontant les événements les plus remarquables de l'histoire et en l'introduisant dans toutes les cérémonies où il put saisir les mœurs et les coutumes sur le fait.

Parmi les usages bizarres de ces peuples, celui qui frappa le plus Krusenstern fut une espèce de sigisbéisme d'une nature beaucoup plus dissolue que chez les Italiens. Il consiste chez les chefs, lorsqu'ils font une excursion au dehors, à laisser auprès de leurs femmes un cavalier servant chargé de remplir leurs fonctions maritales pendant leur absence, et que l'on nomme à cet effet *allumeur des feux du roi.* —Un malheureux missionnaire nommé Harris, étant devenu l'ami du roi après le départ de l'équipage dont nous venons de parler, fut un jour chargé de cette dangereuse mission; il refusa. Les femmes du roi, qui doutaient de sa nature, le mirent entièrement nu, et l'auraient sans doute maltraité si Harris ne se fût enfui dans les bois où il attendit un navire pour se rembarquer; ce qu'il effectua heureusement.

Le successeur de Krusenstern dans ces îles fut Porter, capitaine américain, qui y aborda en 1813. C'est certainement l'époque la plus marquante de l'histoire de Nouka-Hiva.

Ayant rencontré, le 25 octobre de la même année, un Anglais et un Américain laissés dans l'archipel par un navire des États-Unis, Porter se mit aussitôt en rapport avec eux. Les renseignements qu'il en obtint furent que la guerre était déclarée entre les insulaires du littoral et les *Hoppahs,* tribu guerrière qui vivait au delà des montagnes. Porter crut cette occasion favorable pour faire reconnaître Nouka-Hiva tributaire des Américains.

Engagé par les chefs de l'intérieur et du littoral à prendre part à la guerre contre les Hoppahs, Porter fit mettre à terre quelques pièces de canon pour refouler les ennemis dans leurs montagnes. Cependant, il faut le dire à la louange du capitaine, ce ne fut qu'après avoir fait tous ses efforts pour amener la paix, qu'il jugea bientôt impossible, qu'il fit hisser une pièce de six sur une montagne qui dominait le camp ennemi. Il est inutile de dire que les Hoppahs se soumirent et se reconnurent tributaires après les premiers engagements, qui leur coûtèrent cinq hommes tués et un assez grand nombre de blessés.

Ce fut à la suite de cette petite campagne et après avoir fait bâtir un superbe village par 5,000 à 6,000 indigènes, que Porter prit possession de tout le groupe d'îles au nom de sa nation, quoique les Taïpis et quelques autres peuplades fussent encore insoumis. Ils furent défaits enfin malgré des prodiges de valeur, et durent se soumettre au tribut; après quoi Porter remit à la voile avec ses navires de guerre, ne laissant que vingt-deux hommes et un lieutenant pour recevoir le tribut et contenir une nation qui pouvait mettre sur pied vingt mille guerriers.

Bientôt les Nouka-Hiviens, influencés par quelques Anglais, refusèrent de payer le tribut. Bien plus, ils vinrent attaquer, d'abord par détachements, puis en masse, les vingt-deux Américains, dont dix furent massacrés, ainsi que la petite garnison de Madisonville, dont un seul homme fut épargné; le reste parvint à s'embarquer sur le navire que Porter avait laissé au port. Ainsi finit d'une manière tragique cette expédition qui promettait de bons résultats.

Après ce que nous venons de rapporter, l'histoire de Nouka-Hiva devient tout à fait insignifiante jusqu'à la prise de possession, au nom de la France, par l'amiral Dupetit-Thouars. Voici quelques renseignements à ce sujet :

Dans l'état actuel des choses, une centaine au moins de bâtiments français, tant baleiniers que navires du commerce, franchissent tous les ans le cap Horn ou l'archipel de la Malaisie, et promènent le pavillon français dans la mer du Sud. C'était déjà un motif suffisant pour engager le gouvernement de la France à s'établir dans cette mer, afin d'être toujours à même d'y protéger les intérêts de ses nationaux; mais, en vue de l'avenir qui se prépare, c'était pour lui un devoir impérieux. Depuis deux ans déjà il a fondé un établissement à Akaroa, sur la presqu'île de Banks, dans la plus méridionale des deux îles qui composent le groupe connu sous le nom de Nouvelle-Zélande; aujourd'hui nous apprenons qu'à l'autre extrémité de la même mer une expédition, commandée par M. l'amiral Dupetit-Thouars, vient d'acheter aux chefs indigènes l'archipel des îles Marquises, et en a fait une possession désormais française.

Le gouvernement avait mis à la disposition de M. Dupetit-Thouars, pour l'aider dans son entreprise, des forces imposantes. En effet, l'escadre française, dite de la mer du Sud, se compose aujourd'hui de deux frégates de 50 canons, *l'Atalante* et *la Reine Blanche*, portant le pavillon de l'amiral, d'une frégate de 46, *la Thétis;* de deux corvettes à batterie couverte, *l'Embuscade* et *la Boussole;* de deux corvettes simples, *la Triomphante* et *la Camille;* d'un brick *l'Adonis*, et d'une gabarre *le Bucéphale*. Sur ces neuf bâtiments de guerre on avait embarqué un bataillon d'infanterie de marine fort de presque 800 hommes, une compagnie d'artillerie de marine, et une compagnie des équipages de ligne. Ainsi les moyens dont pouvait disposer M. Dupetit-Thouars représentaient 260 canons et plus de 3,000 hommes marins, soldats ou artilleurs. Enfin quatre grands bâtiments de commerce sont partis de France, chargés de matériel pour le futur établissement.

« Les Nouka-Hiviens, dit un voyageur, ont été stigmatisés du nom de sauvages; jamais expression n'a été plus faussement appliquée, car ils occupent une place élevée dans l'échelle de l'espèce humaine, soit qu'on les considère moralement ou physiquement. Nous les avons trouvés braves, généreux, honnêtes, bienveillants, fins, spirituels, intelligents : la beauté et les proportions régulières de leur corps répondent aux perfections de leur âme. Ils sont au-dessus de la taille moyenne; ayant quelquefois moins de cinq pieds onze pouces anglais (un mètre quatre-vingts centimètres), mais plus communément six pieds deux à trois pouces anglais (un mètre quatre-vingt-sept centimètres à un mètre quatre-vingt-neuf centimètres). Leur visage, et leurs yeux malins et perçants, sont d'une beauté remarquable; leurs dents sont blanches et plus belles

que l'ivoire; leur figure, ouverte et expressive, reflète toutes les émotions de leur âme, et leurs jambes, qui unissent la vigueur à la grâce, pourraient servir de modèle à nos sculpteurs. La peau des hommes est d'une couleur cuivre foncé; celle des jeunes gens et des femmes n'est que légèrement brune. Les femmes sont inférieures aux hommes en beauté; leurs bras et surtout leurs mains sont admirables, mais d'un autre côté leur taille est peu gracieuse et leurs pieds sont grossis par l'usage où elles sont de marcher sans chaussure. Du reste, elles sont rusées, coquettes, et elles se piquent peu de fidélité. Le premier de ces défauts prouve un esprit délié et susceptible de culture; le second n'appartient pas seulement aux Nouka-Hiviennes; le troisième ne leur semble pas nécessaire, et leurs maris les en dispensent. Cependant pénétrez dans leurs demeures, vous serez témoin de l'affection sincère des femmes pour leurs maris, de ceux-ci pour leurs compagnes, des parents pour leurs filles et des filles pour leurs parents : au delà, on se regarde comme parfaitement étranger; tous les liens semblent brisés; chaque femme dispose d'elle et de ce qui lui appartient comme elle l'entend. »

Les divinités de Nouka-Hiva ressemblent beaucoup à celles des Taïtiens. Elles sont adorées dans les moraïs et souvent dans la demeure des insulaires à qui elles servent de dieux pénates; mais en général les Nouka-Hiviens ne révèrent pas beaucoup ces divinités, représentées seulement par une idole en bois ou par quelques figurines grossièrement sculptées, quelques-uns même en trafiquent. On ne peut en dire autant d'un habitant déifié qui s'est rendu redoutable par quelque action d'éclat ou par sa fermeté dans les dangers. Ces dieux charnels deviennent sacrés, ainsi que leurs propriétés et leurs habitations, et on leur offre même des sacrifices humains.

Le missionnaire Crook eut, en 1797, occasion d'approcher un de ces êtres singuliers.

« C'est un homme très-âgé, dit-il, qui, depuis sa jeunesse, habite, à Hana-Téitéina, une grande case environnée d'une palissade, et où s'élève un autel. Aux poutres qui forment son habitation et aux branches des arbres voisins pendent des squelettes humains tournés la tête en bas. On ne pénètre dans cet antre que pour être immolé; ce qui paraît être assez commun, car on lui offre plus de victimes qu'à tout autre dieu. Souvent il s'assied sur une plate-forme élevée vis-à-vis de sa case, et là il exige le sacrifice de deux ou trois victimes. Des offrandes nombreuses lui sont envoyées de toutes parts, afin de se le rendre propice dans les invocations qu'on lui adresse. Dans certaines occasions, quoique rarement, l'atoua transmet à ses enfants les prérogatives extraordinaires dont il est en possession. »

Cet usage atroce parmi les Nouka-Hiviens, naturellement doux, est dû en grande partie au tahoua, grand prêtre, qui, retirant toujours quelque bénéfice de ces scènes horribles, les renouvelle souvent. Feignant de grotesques convulsions, il parcourt les cases des chefs, et quand il les voit tous rassemblés autour de lui, il leur lance des regards effroyables; puis il parle à haute voix aux dieux atouas[1]. Les dieux sont sourds; mais le grand prêtre, qui possède l'art de la ventriloquie, remplit fort bien leur office; par son organe, ils demandent des victimes, parfois les ennemis du prêtre qui, de cette manière, exerce pleinement ses vengeances; et s'il n'y a point de victimes ni de prisonniers, les chefs entreprennent une guerre pour s'en procurer. Pour en finir avec la religion de ces idolâtres, très-humains sous les autres rapports, nous dirons que les Nouka-Hiviens professent une grande vénération pour les restes de leurs amis. A peine

[1] L'ordre des dieux *atouas* est d'autant plus nombreux qu'il comprend tous les êtres surnaturels qu'a enfantés l'imagination des insulaires, et que tous les chefs, à leur mort, vont en augmenter la nomenclature déjà fort étendue. On nomme aussi *atoua* l'homme qui passe pour avoir dompté les éléments, espèce de dieu incarné qui vit retiré et environné de respect.

morts, les habitants sont déposés dans une pièce de bois blanc creusé et que l'on recouvre comme un cercueil. Ces cercueils sont ensuite portés dans une maison tabouée jusqu'à ce que la chair, réduite en poussière, permette de retirer les os dont on dépose une moitié au moraï, tandis que l'autre moitié sert à confectionner des manches d'éventails qui, par ce fait, deviennent reliques.

Quant aux lois de Nouka-Hiva, elles approchent beaucoup des lois de la famille. Un certain nombre de chefs, nommés *héakikis,* dont l'autorité est toute personnelle, veillent sur leurs sujets et en sont obéis au premier signe de leur volonté. En dehors de ces attributs est le *toa,* jouissant de la même puissance sur le champ de bataille, mais qui en est presque totalement dépourvu en temps de paix. Cette manière de gouverner était encore en pleine vigueur en 1812, car voici les réflexions qu'elle fit naître chez Porter : « Il semble étrange qu'un peuple sans aucune forme de gouvernement visible, dont les chefs, ne possédant aucune autorité, ne peuvent les pousser au travail, ni leur infliger un châtiment, puisse concevoir ou exécuter, avec la rapidité de l'éclair, les ouvrages qui nous étonnèrent. » Il ajoute plus bas : « Mais ils ont des patriarches dont l'autorité est celle d'un père doux et bienveillant sur ses enfants. »

Le tatouage donne aux guerriers nouka-hiviens un aspect vraiment extraordinaire. Il y a du bon goût, une espèce d'art dans les dessins qui ornent leur corps.

Des casques au plumage épais, des manteaux aux lignes rouges et blanches, des lances effrayantes par leur longueur, des massues aux poignées sculptées, des colliers de dents de baleine et de coquillages polis, tel est l'équipage pittoresque avec lequel l'homme de guerre nouka-hivien, ordinairement d'une belle taille, se présente au combat où son apparition est toujours imposante et terrible.

Le champ de bataille choisi par les combattants est toujours une petite plaine entourée de collines où se retirent les blessés et ensuite les vaincus; ceux qui restent sur le terrain sont assommés avec les casse-tête et promenés en triomphe.

L'arme la plus dangereuse des Nouka-Hiviens est la petite lance qu'ils dirigent avec une extrême justesse, et qu'ils savent lancer à des distances étonnantes. Par un raffinement de ruse cruelle, ces petites lances sont percées de trous ronds et rapprochés à l'extrémité, ce qui les rend si faibles qu'elles se brisent presque toujours dans la blessure et que l'on ne peut plus les en extraire.

Les Nouka-Hiviens sont aussi industrieux pour subvenir à leurs besoins qu'ils le sont pour confectionner leurs armes. L'agriculture, la pêche, la confection des vêtements, et quelques occupations domestiques, tels sont les objets sur lesquels s'exerce l'industrie de Nouka-Hiva. Leurs nattes sont d'un travail si remarquable qu'elles surpassent en beauté tout ce que l'on fait en ce genre dans la Polynésie; leurs gourdes, leurs corbeilles et leurs berceaux pour les enfants ont aussi prouvé aux Européens que rien dans cet archipel n'est resté à l'état stationnaire. Leurs vêtements en écorces d'arbre battues ont même excité l'admiration de tous ceux qui ont été initiés à leur fabrication. Une pièce de bois sur laquelle s'étend une écorce d'arbre à pain et un battoir d'une longueur de dix-huit pouces environ, sont les premiers instruments qui servent à la manipulation. Après avoir assoupli l'écorce en la battant et en la trempant dans l'eau, on l'étend doucement pour la faire sécher; après sa transformation elle devient aussi forte qu'une toile de lin, et on la porte pendant huit jours pour qu'elle se blanchisse, après quoi elle est battue de nouveau pour lui donner le lustre et la consistance nécessaires. Ainsi cette opération qui coûte à peine un jour de travail suffit pour confectionner un habillement qui dure six semaines; et ce n'est pas tout : si ce vêtement vient à se déchirer, il suffit de rabattre les bords de la déchirure pour les réunir et rendre ainsi l'étoffe aussi solide qu'auparavant. On devine sans peine que

Noukahiwa.

(Océanie.)

le travail de l'aiguille est inconnu à ceux qui s'habillent si facilement d'une étoffe dont quatre pièces carrées suffisent pour un costume complet.

Pour la pêche, les Nouka-Hiviens se servent aussi d'un procédé tout particulier. Ils ont découvert dans une île une plante dont la racine enivre les poissons. Des plongeurs la coupent d'abord par petits morceaux, puis vont répandre ces petits morceaux au fond de la mer où les poissons avides les reçoivent comme une proie. Ils viennent bientôt à la surface de l'eau à demi morts et incapables de fuir les pêcheurs qui en ont bientôt fait leur provision. Ces habitants emploient encore des filets et des hameçons, mais ils ne s'en servent ordinairement qu'en pleine mer.

La navigation dans cet archipel se fait avec des canots pour la guerre et des pirogues pour la pêche ou les petites excursions. Les premiers ont presque toujours cinquante pieds de long, deux de large et dix-huit pouces de profondeur; les pirogues varient trop dans leurs formes et leur grandeur pour qu'on puisse en donner une description. La quille des canots est d'un seul morceau ou d'un arbre entier qui prend différentes formes selon l'importance du bâtiment; des espèces de planches en forment le contour. Ces planches sont jointes les unes aux autres par une étoupe faite des fibres de la noix de coco; les coutures sont recouvertes à l'intérieur et à l'extérieur par des bandes de bambou qui sont bien adaptées, mais qui néanmoins laissent toujours pénétrer assez d'eau pour occuper continuellement deux personnes à la rejeter. Comme la petite largeur de ces canots les expose souvent à chavirer, les navigateurs placent en travers à l'arrière, au milieu et à l'avant, trois pièces de bois rassemblées par d'autres qui forment ainsi un carré ou un triangle qui sert de balancier. La proue est la partie la plus ornée du canot; la tête de quelque animal, grossièrement sculptée, domine toutes les autres marques d'embellissement. Une chose qui paraîtra bien extraordinaire, c'est qu'aucun de ces canots n'appartient à un seul propriétaire. A l'un la longue pièce de l'avant, à l'autre celle de l'arrière, à celui-ci les voiles, à celui-là les pagaies ou rames; de sorte que quand un canot est démonté il se trouve être la propriété de quinze familles, quelquefois plus. Mais ce qui n'étonnera pas moins, c'est qu'aussitôt que vient le besoin d'équiper une embarcation, tous ces différents propriétaires accourent à l'envi apporter les ustensiles de marine dont ils se servaient dans leurs habitations.

Les Nouka-Hiviens ont aussi de doubles canots qui leur servent à passer d'une île à une autre. Des navigateurs ont même dit qu'ils possédaient des bâtiments beaucoup plus solides et mieux gréés, avec lesquels ils vont à la découverte de terres nouvelles.

Les maisons de Nouka-Hiva sont d'une construction fort simple; ordinairement longues et étroites, elles n'ont pas toujours les commodités désirables; des bambous et des troncs de *faou,* entrelacés de feuilles de fougères, en forment les murailles que recouvre un toit de feuilles sèches d'arbre à pain. Il n'y a jamais qu'une partie de la maison qui soit pavée; l'autre est couverte de nattes qui servent de lits à la famille et aux domestiques sans distinction de sexe. Pour mettre à l'abri des rats leurs provisions et leurs objets de prix, qui ne sont ordinairement que des colliers et des plumes, ils les attachent aux toits ou aux murailles. Ces objets sont loin d'embellir les appartements qu'ils décorent. Dans les habitations riches on trouve ordinairement, séparé de la demeure principale, un autre corps de bâtiment qui ne renferme qu'une salle, mais qui est beaucoup plus spacieuse que toutes les autres ensemble; c'est la salle à manger des chefs, des prêtres, des guerriers et de leurs parents; l'entrée de ces salles d'apparat est toujours interdite aux femmes.

Toutes les habitations des Nouka-Hiviens, de quelque rang qu'ils soient, sont toujours entourées, à dix ou quinze pas, de trous plus ou moins profonds, revêtus de pierres et couverts de feuillage; c'est dans ces trous que se déposent et se conservent

les provisions. La nourriture habituelle des Nouka-Hiviens consiste en ignames, taro, bananes, canne à sucre, et, pour les hommes, quelquefois du porc dont ils sont très-friands; ainsi donc, à part le poisson qu'ils mangent cru trempé dans l'eau de mer, leur nourriture est toute végétale.

Leur boisson en général est l'eau de coco; mais ils boivent bien l'eau de mer, surtout les habitants de Santa-Christina qui n'en sont jamais incommodés. Le capitaine Marchand leur offrit du vin et de l'eau-de-vie pour connaître leurs penchants; ils firent peu de cas du vin, mais acceptèrent l'eau-de-vie dont le goût approche de celui du kava, dont, du reste, ils boivent modérément.

Les maladies les plus communes de l'archipel sont les ophthalmies, les éruptions cutanées, les hydropisies, les abcès et les affections pulmonaires. On voit par ce qui précède que les Nouka-Hiviens ne sont point sujets à d'aussi terribles maladies que beaucoup de naturels de la Polynésie; mais ils sont tout aussi à plaindre sous le rapport des moyens de guérison qu'ils possèdent : d'abord ils ne donnent que deux causes à toutes leurs maladies; s'ils sont attaqués d'ophthalmie, leur mal résulte d'un sort jeté sur eux par un ennemi aidé d'un sorcier; ce sorcier aura pu obtenir de la salive du malade et aura produit le maléfice. Pour la seconde cause, et celle-ci est pour toutes les autres maladies, ils pensent n'être attaqués du mal que pour avoir mangé des fruits tabous par les prêtres, c'est-à-dire interdits. Après l'examen de ces croyances superstitieuses, il est facile de juger quels en ont été les auteurs et ceux qui les entretiennent encore : les prêtres, *tahouas*. Ce sont les seuls médecins que l'on doive consulter, seuls ils ont le droit de chasser l'esprit malfaisant, de détruire le maléfice, etc.; le tout avec contribution et singeries mystiques; heureux encore le malade qui sort de leurs mains comme il y est tombé.

La langue nouka-hivienne a beaucoup de ressemblance avec les autres langues de l'archipel; cependant elle approche plus du haouaïen que de tout autre idiome. Du reste, le peu d'étude qu'on en a fait jusqu'ici ne permet pas de porter un jugement précis sur ce dialecte.

La manière de chanter et de danser à Nouka-Hiva ne mérite guère d'être rapportée. Leurs chants, accompagnés des sons rauques d'un monstrueux tambour, n'ont certainement rien d'harmonieux. Leur danse n'est qu'un sautillement continuel, monotone et très-peu gracieux.

Depuis les rapports qui se sont établis entre les Européens et les habitants de Nouka-Hiva, les mœurs douces et naïves de ces derniers ont été altérées par les habitudes dissolues des marins. L'abus que l'on a fait de leur hospitalité n'a pas peu contribué non plus à leur faire employer la force et la violence là où jadis ils n'employaient que la douceur.

A l'âge de dix-huit ou vingt ans, les jeunes filles se mettent sous la domination d'un mari. A part les unions des chefs qui font souvent des mariages politiques, les contractants des deux sexes peuvent se séparer lorsqu'ils ne peuvent avoir d'enfants, ou pour tout autre motif; cependant sous ce rapport les hommes ont plus de liberté que les femmes. Celles-ci, n'étant assujetties à aucun travail pénible, conservent leur beauté jusqu'à un âge très-avancé. Hors la confection des vêtements dont nous avons parlé, elles n'ont à s'occuper que de leur toilette, qu'elles soignent peu, et de leur propreté qui absorbe toujours la moitié de leur temps. Le bain est leur repos favori; elles s'y adonnent avec passion, comme si elles étaient de nature amphibie, et c'est peut-être cette habitude, ainsi que la propreté qui règne dans toutes les habitations, qui a rendu si rares à Nouka-Hiva les maladies cutanées, nombreuses partout ailleurs sous les climats des tropiques.

Quant à la toilette des Nouka-Hiviennes, on peut dire qu'elle consiste en général à laisser voir le nu : une espèce de jupon qui part du dessus des hanches et descend jusqu'aux genoux; une pièce d'étoffe, dont nous avons parlé, jetée négligemment sur leurs épaules en guise de châle, un collier de dents de porc ou de tout autre animal, et une espèce de turban qui retient leurs longues chevelures noires qu'elles font plus souvent flotter derrière elles; voilà quels sont les principaux ornements des femmes de Nouka-Hiva. Pour les hommes, nous avons vu que dans cet archipel le tatouage entrait pour beaucoup dans les ornements qu'ils croient nécessaires à leur beauté; nous ajouterons qu'ils complètent leur parure en s'affublant d'un grand casque à plumes de coq noires; puis ils mettent à leur cou un collier de dents de chien, comme font les femmes : mais chez les hommes les colliers sont mieux garnis et ornés de graines rouges, de collerettes en forme de demi-lune et faites d'un bois tendre. Ils ont aussi des dents de porc, qu'ils attachent à une tresse de fibres de coco, ou qu'ils mêlent à leur barbe; quelquefois même ils en font des pendants d'oreilles.

Mais tout ce que ces insulaires possèdent, et tout ce que les Européens peuvent leur donner est bien au-dessous de l'estime qu'ils font des dents de baleine. Tout ce qu'on leur offre de plus brillant, de plus poli, de mieux travaillé, est dédaigné toutes les fois qu'ils mettent à côté une dent de baleine. Aussi les objets les plus précieux des chefs en ont-ils la figure et les formes.

Ce qu'ils estiment le plus après cet objet, ce sont leurs éventails, faits d'une herbe dure ou de feuilles de palmier; les manches sont de bois de sandal, d'ivoire ou d'os humains, et sculptés avec beaucoup de goût et d'habileté.

Les Nouka-Hiviens des deux sexes commencent à se faire tatouer à l'âge de dix-huit ans, et cette opération dure une quinzaine d'années, parce que l'on procède graduellement, selon la force ou l'importance de l'individu : ce qui ferait supposer (d'après les remarques que l'on a faites, que les chefs, les prêtres, étant mieux et plus tatoués que les gens du peuple, tirent honneur de cette circonstance) ; ce qui, disons-nous, ferait supposer que le tatouage est plein de signes hiéroglyphiques qui indiquent à ceux qui savent les lire l'importance de celui qui les porte. Mais cette question n'est pas encore assez éclaircie pour que nous la développions davantage, et nous renvoyons nos lecteurs à ce que nous avons déjà dit sur cette matière.

Ce que nous ne pouvons passer sous silence, c'est une remarque faite par Chanal et Roblet, le premier capitaine, et le second chirurgien de l'équipage commandé par Marchand. Ils rapportent comme communs à tous les habitants mâles de cet archipel un usage qui, pour n'avoir pas été mentionné par les voyageurs espagnols et anglais, n'en est pas moins extraordinaire. Cet usage, constaté aussi chez les peuplades de la Nouvelle-Zélande, avec quelques modifications, consiste chez les Nouka-Hiviens à nouer à l'extrémité d'une certaine partie de leur corps une ligature qui recouvre ensuite toute la partie, et qui prouve que la circoncision n'est pas suivie chez eux. Comme on connaît assez le penchant de ce peuple au libertinage, il est à présumer que cette opération est un raffinement de volupté.

Puisque nous venons de citer le capitaine Marchand, nous extrairons de ses remarques celle qui est relative aux échasses employées dans l'archipel qu'il a longtemps exploré. Quand arrive la saison des pluies, l'inondation fréquente des plates-formes où sont bâties les habitations force les Nouka-Hiviens à se servir d'échasses. Quoique variant selon les besoins elles sont ordinairement moyennes, sculptées avec soin et toujours fabriquées d'un bois très-solide pour que les habitants puissent s'en servir avec sûreté.

ARCHIPEL DE POMOTOU.

Nommé communément Archipel Dangereux, l'archipel Pomotou, selon les Taïtiens, ou Dangereux, selon Bougainville, est, après celui des Carolines, le plus grand de toute la Polynésie. Il a une étendue de 500 lieues de l'est-sud-est à l'ouest-nord-ouest, entre le 13° 30′ et le 25° 50′ latitude sud, et les 125° 30′ et 151° 30′ longitude occidentale. Sa superficie approximative est de 370 lieues carrées.

Soixante îles ou plutôt groupes d'îles avec îlots composent cet archipel; ce sont: Gambier, groupe de cinq îles dont voici les îlots : Crecent, Pitcairn, Oeno, Elisabeth et Ducie qui en est très-éloignée, mais qui repose sur la même chaîne de corail que Pomotou; Bird, Carisford, Hood, Queen-Charlotte, Whitsunday, Heïou ou de la Harpe, Egmont, Touï-Touï, Doua-Hidi ayant quelques îlots bas et boisés, Cockburn, Croker, Chaîne ou Anna, Osnabruck, Barow, le Lagon de Bligh, Clermont-Tonnerre, Serles, groupe d'îles basses, Narcisse, San Pablo, Téhai, groupe d'îlots, Lanciers, Gloucester, Britomart, Margaret, San-Miguel, Turnbull, Cumberland, Biam, William-Henri, petites îles, Marakau, groupe, Buyers, îles basses, Saint-Quentin, Manou, Towère, Humphrey, Désappointement, Honden, Predpriatie, Wolkonsky, Araktchieff, Barklay, Nigiri, Good Hope, Holt, Phillips, Tchitchagof, Furneaux, Adventure, Sacken, Raraka, Greig, Wittgenstein, San-Diégo, Carlshoff, Palliser ayant quatre groupes distincts, Oura, Romanzoff, Tioukéa, îles basses, Wilson, Waterland, Vliegen, Krusenstern, Lazareff et Matia.

Toutes les îles et îlots que nous venons de nommer sont des terrains bas et madréporiques, à l'exception du groupe Gambier et de quelques autres îles dans l'intérieur où le sol est volcanique. Cet archipel, comme tous ceux de la Polynésie, est fertile en arbres fruitiers et en palmiers; quelques petites îles sont cependant inhabitées, mais leurs côtes offrent de grandes ressources aux pêcheurs de perles.

Les sauvages de Pomotou appartiennent à la grande famille des Polynésiens, mais ils sont moins avancés que les Taïtiens; car dans les parages de Tioukéa une partie des habitants est encore anthropophage, quoique le reste de cette île ait embrassé le christianisme. La population de l'archipel entier peut être évaluée à 20,000 habitants.

Le groupe Gambier fut découvert en 1797 par Wilson qui n'osa y aborder. Depuis cette époque jusqu'en 1826 il ne paraît pas que d'autres navigateurs aient tenté de le faire; ce n'est qu'à cette dernière époque que Beechey en fit le tour et y débarqua. Il fut obligé, pour s'y maintenir, de faire la guerre aux naturels qui se battirent d'abord avec acharnement, mais qu'il réduisit bientôt avec son artillerie.

Ces naturels sont grands et bien faits, mais moins robustes que ceux des îles de la Société. Leur blancheur est remarquable en comparaison de la couleur de leurs voisins. Les femmes ont quelque pudeur, ce qui tient peut-être à leur beauté qui mérite d'être citée; elles se couvrent les hanches avec une ceinture de natte, tandis que les hommes vont entièrement nus. Ils ne possèdent point de pirogues et n'ont qu'une seule arme, une espèce de pique ; presque tous les arbres que l'on trouve en Polynésie sont abondants aux îles Gambier, mais ils sont tout à fait dépourvus de quadrupèdes : des rats apprivoisés et quelques poules, tels sont leurs animaux domestiques et sauvages. Ils sont voleurs effrénés et l'on peut même dire qu'ils le sont par instinct, car ils risqueraient leur vie pour s'emparer d'un morceau de fer.

Les îles du groupe de la Harpe sont ainsi nommées parce qu'elles ont à peu près la

Naturel de l'archipel Romanzoff.

(Océanie.)

forme de cet instrument. Un capitaine de commerce, se rendant de Valparaiso aux îles Taïti, séjourna dans ces îles en 1831, et donna sur ses habitants des renseignements curieux. Nous empruntons aux *Annales Maritimes* le récit suivant :

« Les naturels des îles du groupe de la Harpe sont très-vigoureux et agiles; ils vont nus, et n'ont qu'une ceinture de natte qui leur pend depuis les hanches jusqu'au milieu des cuisses. Cependant ils commencent à aimer les étoffes. Ils sont très-doux entre eux, vivant d'une manière patriarcale, se donnant réciproquement et partageant leur nourriture. Ils paraissent aimer beaucoup leurs enfants. Leurs maisons ont l'aspect le plus misérable; elles sont toujours d'environ douze pieds de long, larges de cinq, et hautes de quatre; elles sont couvertes de nattes grossières, qui les mettent assez bien à l'abri de la pluie. Leur lit consiste en une natte, et leur oreiller en une espèce de petit banc de bois. Chaque ménage a une pirogue d'une petite dimension, avec un balancier et une voile de natte; cette pirogue est composée de plusieurs pièces ajoutées et amarrées ensemble avec des cordes ou tresses faites avec l'enveloppe de la noix de coco, qui forme un excellent cordage. Chaque homme a une lance longue de dix ou douze pieds, avec laquelle il poursuit le poisson et le transperce; il a aussi un filet et des hameçons de bois, de nacre ou de fer. Le roi a plusieurs femmes, et est un peu plus à son aise que les autres : il a une grande pirogue double, longue de trente-six pieds. Tous les naturels sont remplis de poux, qu'ils se cherchent mutuellement et qu'ils mangent : malgré tous nos efforts, nous ne pûmes jamais échapper entièrement à cette maudite vermine. Ces sauvages sont très-gais et chantent assez souvent des heures entières. Ils ont quelques idées de religion; le lieu où ils déposent les écailles des tortues qu'ils prennent, est sacré; ils suspendent ces écailles à des arbres ainsi que les os. On ne sait pas s'ils ont un temple et des usages religieux. Ils faisaient grand cas d'un livre de navigation qu'ils nous avaient pris, et d'un petit miroir dans lequel ils se contemplaient avec complaisance. »

Cook découvrit l'île d'Anna en 1769 et lui donna le nom de Chain. Beechey l'ayant vue en 1826 l'a placée par 17° 26′ latitude sud et 147° 50′ longitude ouest. Ce dernier ne l'a pas visitée, mais il a abordé un peu plus loin, au sud-est de Touï-Touï, à une petite île qu'il a nommée Byam et dans laquelle il a trouvé une quarantaine de chrétiens originaires d'Anna, qui y avaient été jetés par un coup de vent. Comme l'île était inhabitée, ils en ont été les maîtres en arrivant et y ont prospéré. Aujourd'hui cette île, dépendante de Taïti, est encore toute chrétienne et fournit des missionnaires pour les parties sauvages de Pomotou.

Ile Lagon de Bligh.—C'est un îlot peuplé renfermant un lagon; découverte en 1792 par Bligh et visitée par Beechey en 1826, tout ce qu'on en sait c'est que les naturels accueillent les Européens à coups de lance, de casse-tête et de pierres.

Ile Clermont-Tonnerre.—Elle fut découverte en 1822 par Bell, capitaine de *la Minerve*. Beechey, qui l'a visitée en 1826, dit qu'elle est basse, boisée, qu'elle possède un lagon intérieur, et que ses habitants vont presque nus. Il rapporte aussi que quelques-uns avaient la couleur des nègres d'Afrique, et que tous étaient défiants et toujours prêts à attaquer.

Ile de Serles. — Beechey nous apprend que les habitants de l'île de Serles sont semblables à ceux de l'île Lagon de Bligh.

Ile Tehai. — Aperçu pour la première fois par Bougainville, ce groupe fut d'abord nommé les *Quatre-Facardins*, puis Cook le baptisa du nom d'île du *Lagon*, parce que cette île en possède un. En 1826, Beechey établit des relations avec les sauvages, qui lui parurent fort singuliers sous tous les rapports. Au rebours des autres habitants de l'archipel, ils furent bons et honnêtes dans tout ce qu'ils firent pour les

Européens. Il n'y avait parmi eux aucune trace de tatouage, ni aucune apparence d'application de l'huile de coco. Au contraire, beaucoup de peaux avaient une teinte blanche; et l'un des naturels, porteur d'une moustache noire, était tout aussi blanc que les Européens de l'équipage. Les hommes portaient le *maro* et les femmes une ceinture autour des reins. Ces dernières paraissaient jouir de plus de prérogatives que toutes les autres femmes de la Polynésie.

Ile Margaret. — Le capitaine Turnbull découvrit, en 1803, une petite île boisée et peuplée à laquelle on donna le nom d'île Margaret. Turnbull commerça avec les habitants, qui se présentèrent d'abord armés de lances. Leur teint est foncé, leurs cheveux nattés sont longs et épais.

Ile Marakau. — Groupe découvert, en 1769, par Cook, et visité, en 1826, par Beechey. Ces îles sont basses et peuplées, et leurs habitants, selon Cook, sont bruns, bien faits et marchent nus. Position : 18° 4′ latitude sud, 144° 36′ longitude ouest.

Ile du Désappointement. — En 1765, Byron, amiral anglais, voulut aborder à ce groupe d'îles basses et peuplées; mais les naturels, belliqueux et bien armés, s'opposèrent à sa descente, ce qui lui occasionna un grand désappointement.

Ile Phillips. — Turnbull, commandant du *Margaret*, découvrit cette île en 1803. Il ne put communiquer avec les habitants, mais il s'en approcha assez pour pouvoir assurer qu'ils sont farouches et intraitables. Ils étaient nus jusqu'à la ceinture, le reste du corps était couvert d'une espèce de maro; le chef seul portait un collier d'écailles d'huître.

Les îles Palliser furent découvertes, en 1722, par Roggeween. Elles furent d'abord nommées *Pernicieuses*, parce qu'un navire y fut perdu. Plus récemment explorées par les navigateurs, ces îles sont plus connues, mais moins appréciées. Les naturels ont une physionomie rude et farouche, rendue encore plus repoussante par des cheveux longs et négligés. Les hommes sont de haute taille et ils ont le corps bariolé de toutes les couleurs.

Iles Oura et Tioukéa. — Schouten, capitaine hollandais, les vit pour la première fois en 1616. A peine eut-il abordé cette terre sauvage qu'il fut attaqué par les naturels des deux sexes, qui ne s'effrayèrent point des armes à feu; les hommes attaquaient avec leurs casse-tête et les femmes se jetaient à la gorge des étrangers. Ce groupe fut revu, en 1765, par Byron, qui y descendit de vive force pour se procurer des cocos. Neuf ans plus tard, Cook visita ces îles. Si les naturels n'attaquèrent point les Européens, ils ne laissèrent pas que de les inquiéter beaucoup par leur insolence. Le capitaine anglais se rembarqua même de crainte d'une surprise. Ces naturels sont grands et bien faits, mais ils ont le nez camard et les oreilles percées. Leur penchant au vol est insurmontable.

Les mœurs et les usages de ces sauvages sont presque les mêmes que ceux dont nous avons parlé. Les hommes ne se couvrent que du maro, mais les femmes ont plus de vêtements. Comme les Taïtiens, ils ont des moraïs et une langue douce, quoiqu'un peu gutturale. Leurs chiens sont aussi d'une belle race.

Tioukéa est un groupe d'îles très-peuplées, et d'environ trente milles de circuit. Sa position est par 14° 27′ latitude sud, et 147° 11′ longitude ouest.

Oura est aussi une chaîne d'îles très-peuplées, mais moins étendues : dix ou douze milles du nord-est au sud-est. Elle est située à 14° 39′ latitude sud et 147° 27′ longitude ouest.

L'Ile Matia fut signalée à Cook, en 1769, par le Taïtien Toupaïa. Tout ce que l'on peut remarquer dans cette île, les mœurs, les costumes, les usages, les habitations, les pirogues, étaient presque les mêmes que tout ce qu'on emploie à Taïti. C'est peut-être

ce qui a fait dire à un missionnaire que Matia appartenait plutôt à l'archipel taïtien qu'à celui de Pomotou.

Ile Pitcairn, devenue célèbre par l'histoire des révoltés anglais. En 1787, le gouvernement anglais donna au lieutenant Bligh le commandement d'un vaisseau, nommé *le Boutny,* et le chargea d'explorer les mers du Sud pour recueillir dans ces parages, et transporter ensuite dans les colonies américaines, l'arbre à pain, le cocotier et d'autres productions utiles. Parti d'Angleterre au mois de décembre 1787, Bligh arriva à Taïti l'année suivante.

Après un mois de séjour à Taïti, il remit à la voile pour d'autres îles; mais pendant la traversée une conspiration fut ourdie contre le capitaine, et une révolte qui, malheureusement pour tout l'équipage, eut un plein succès, éclata le 28 avril 1789, et amena les événements sur lesquels nous glisserons le plus brièvement possible.

Un officier du nom de Christian fut le promoteur de la révolte. Ayant découvert qu'une partie de l'équipage ainsi que quelques officiers étaient, comme lui, aigris contre le capitaine, qui faisait toujours une affaire d'État des moindres fautes, il sonda l'équipage pendant quelque temps, et un matin qu'il avait donné le mot d'ordre à tout son monde, après lui avoir distribué des armes, il se dirigea vers la chambre du capitaine avec d'autres révoltés, et après s'en être rendu maître, il lui fit lier les mains derrière le dos. Cette opération étant terminée sans effusion de sang, il fut facile aux révoltés de s'emparer du reste de l'équipage. Le lendemain de cette victoire, et après que les mesures furent prises entre Christian et ses acolytes pour se défaire de Bligh et de ceux qui lui étaient restés fidèles, dix-huit hommes et le capitaine furent jetés dans une chaloupe de vingt-deux pieds de longueur, avec cent cinquante livres de biscuit pour toute nourriture, et allèrent en dérive sur une vaste mer, n'ayant que les étoiles pour se conduire et dépourvus d'armes pour se défendre. Par un prodige, ou plutôt par un miracle, cette frêle embarcation, après quarante-huit jours de navigation et un trajet de douze cent six lieues marines, aborda à Timor et ensuite en Angleterre sans avoir perdu un seul homme.

Les révoltés ne furent pas si heureux, quoique l'élite de l'équipage et le meilleur matériel fussent restés sur *le Boutny,* ainsi que l'armurier, le charpentier et sir Adams, dont nous parlerons plus tard, que l'on avait en quelque sorte forcés de rester à bord. Après avoir voulu aborder à quelques îles dont il se trouvait proche et en avoir été repoussé par les naturels, l'équipage se décida, sur l'avis de Christian, à aller à Taïti prendre des interprètes et des femmes pour fonder ensuite une colonie dans une île quelconque.

Le premier point réussit d'abord au gré de leurs désirs; mais ayant voulu s'établir dans l'île de Tabouai, ils eurent bientôt à soutenir des attaques partielles et constantes de la part des naturels. Ils furent donc forcés de retourner à Taïti où ils cherchèrent à se faire recevoir comme des Anglais protégés par leur gouvernement; cependant quelques matelots du *Boutny* préférèrent rester à Tabouai, où ils furent bientôt enlevés par un bâtiment anglais qui les livra à une cour martiale.

Ceux qui étaient retournés à Taïti n'y étaient restés que vingt-quatre heures et en étaient partis avec des provisions et des femmes taïtiennes pour aller fonder une colonie dans une île inhabitée. L'île qu'ils choisirent fut l'île Pitcairn.

Après l'entière exploration de cette île, ils reconnurent que cette terre était propice à leur projet. Le sol était fertile et procurait tous les objets nécessaires à la vie, et la position avantageuse du terrain leur permettait de se défendre, de quelque côté qu'ils fussent attaqués. Après avoir débarqué tout ce qui était indispensable à terre,

le 23 janvier 1790, de peur qu'on ne découvrît leur retraite, ils mirent le feu à la carcasse du *Boutny*.

Les attaques que les révoltés anglais redoutaient ne devaient pas venir du dehors; les malheureux Taïtiens qu'ils avaient pris avec eux pour en être aidés dans leur colonisation furent bientôt forcés de secouer le joug de leurs prétendus amis qui les avaient réduits à l'esclavage. Après une première conspiration que les femmes firent avorter en en donnant l'éveil aux Anglais, et qui coûta la vie à deux révoltés, les Taïtiens, devenus plus discrets, parvinrent à s'emparer des armes à feu, ce qui leur donna le plus grand avantage sur leurs ennemis. Ceux-ci furent attaqués à l'improviste et massacrés sans merci, à l'exception d'Adams, qui parvint à s'enfuir, et de trois autres que les femmes avaient pris sous leur protection. Après cette première catastrophe, arrivée en octobre 1793, la paix semblait sur le point d'être rétablie quand les Anglais, avec raison très-défiants, ne voulurent rendre communs les secours de leur industrie qu'à condition que l'on se déferait des peaux jaunes. L'on n'obéit que trop à cette exigence : trois malheureux furent encore égorgés. Plus tard, un Anglais fut encore assassiné pour avoir sommé un de ses compatriotes de lui livrer la seule femme que celui-ci possédât. Enfin, deux ans après cet événement, il ne restait plus dans l'île Pitcairn qu'un seul homme, c'était Adams. Tous les révoltés du *Boutny* étaient morts misérablement; les Taïtiens étaient morts de leurs excès.

Quand Adams se vit seul dans cette île, à la tête de dix-neuf enfants qui avaient à peine l'âge de raison, et d'une dizaine de femmes qui n'avaient aucune idée des lois de la famille, il sentit toute l'importance de sa position. Naguère c'était un homme d'équipage qui se laissait entraîner par des révoltés, puis qui faisait le coup de fusil ou le coup de hache, maintenant c'est un missionnaire qui veut devenir législateur. Il tire une Bible d'un vieux coffre et cherche le moyen de donner une éducation analogue à la position de ceux qu'il a à conduire. Il convertit les femmes, les fait étudier, les fait penser. Il dirige lui-même les enfants, il leur inculque les meilleurs principes de vertu, il les empêche de se dépraver en les retenant toujours sous sa garde; enfin il forme à Pitcairn une société régulière plus vertueuse et plus tranquille que beaucoup de colonies fondées par des missionnaires. Ainsi donc le succès de ses efforts dépasse ses espérances, et il sent que la reconnaissance qu'on lui doit est au-dessus des reproches qu'on peut lui faire.

Le total de la population de Pitcairn en décembre 1825 était de soixante-six individus. Cette population était beaucoup augmentée en 1831 et les hommes étaient plus nombreux que les femmes. Il y avait une très-belle école et les maisons étaient bien tenues.

Nous transcrirons ici ce que publie sur cette intéressante colonie le *Journal Asiatique* et les *Mémoires de la Société géographique de Londres* dans les numéros de 1832 et 1833 :

« John Adams, le patriarche de l'île Pitcairn, craignant qu'à une époque future l'eau qui s'y trouvait ne pût suffire aux besoins de la population, dont l'accroissement était très-rapide, remit à un capitaine de navire une lettre adressée au gouvernement britannique; il demandait, au nom de tout son monde, à être transporté ailleurs.

» Un des missionnaires des îles de Taïti se trouvait en Angleterre, lorsque cette requête parvint. On le consulta pour qu'il indiquât le lieu le plus convenable pour y déposer les habitants de l'île Pitcairn; il recommanda Taïti, dont il représenta les naturels comme le peuple le plus vertueux du monde.

» En conséquence, des ordres furent expédiés aux autorités de New-South-Wales d'envoyer à Pitcairn des vaisseaux pour y prendre les colons. *La Comète* et le navire de transport *Lucy-Ann* partirent de Sidney le 13 octobre 1830, touchèrent à la Nouvelle-Zélande puis continuèrent leur voyage. A l'arrivée de ces vaisseaux, les colons sem-

Jeune fille de l'île Pitcairn

blaient avoir changé d'avis; ils montrèrent naturellement une grande répugnance pour quitter l'île où presque tous étaient nés et avaient été élevés.

» Ils parurent aux équipages comme des hommes dont l'éducation morale et religieuse avait été très-soignée; ce qui frappa d'autant plus les marins de *la Comète* qu'à la Nouvelle-Zélande ils avaient observé absolument le contraire, car le plus grand relâchement de mœurs y régnait, et toutes les tentatives des missionnaires pour y répandre de bonnes semences avaient été inutiles.

» Après un court séjour, les deux navires embarquèrent toute la population de l'île, qui se montait à quatre-vingt-sept personnes. Tout ce monde fut heureusement débarqué à Taïti : la reine avait préparé de grandes concessions de terrain pour ces nouveaux venus. On doit se rappeler que les hommes de l'équipage du *Bounty*, en partant pour Pitcairn, avaient amené des femmes de Taïti. Deux d'entre elles revinrent au lieu de leur naissance; leur entrevue avec leurs parents présenta une scène comique.

» Un contrat fut passé avec des habitants de Taïti pour fournir à ceux de Pitcairn des vivres pendant les premiers six mois; mais ces derniers furent tellement dégoûtés par le spectacle de la dépravation des premiers, qu'ils refusèrent de s'en laisser approcher.

» Tout ce que voyaient ces hommes paisibles leur faisait horreur. Dans leur affliction extrême d'avoir été déçus par les fausselés qu'on leur avait débitées sur le caractère moral des Taïtiens, plusieurs tombèrent malades; douze moururent de chagrin, et douze s'embarquèrent sur une petite goëlette pour retourner dans leur île. Il en décéda deux dans la traversée. Le reste a été ramené à Pitcairn par un brick américain, après avoir été obligés, pour payer leur passage, de se défaire des couvertures de laine que le gouvernement britannique leur avait données. »

La description géographique de Pitcairn n'est pas aussi brillante que celle de ses habitants. L'île est très-petite et peut suffire à peine à nourrir quatre cents colons; l'eau y est rare. Elle n'a aucun bon mouillage et son débarcadère est misérable, ce qui l'empêchera toujours d'établir un commerce quelconque avec les étrangers. Cette cause devrait faire prendre aux habitants la résolution d'émigrer; mais quoiqu'ils y soient trop nombreux, les beautés pittoresques de l'île et le souvenir de leurs pères les retiennent toujours sur une terre qui n'offre pour ressources que des végétaux, des porcs et du poisson.

En 1850 on a eu d'autres nouvelles sur l'île Pitcairn. Le capitaine Waldegrave a dit que John Adams était mort en 1829, laissant après lui beaucoup de souvenirs et de regrets, et que trois vagabonds anglais s'étant introduits dans l'île, un d'entre eux, nommé Noobs, voulait succéder au respectable John Adams; mais que ses tentatives n'avaient aucune chance de succès, parce que les habitants étaient catholiques purs et qu'ils ne reconnaîtraient pour chefs que des missionnaires.

En 1853 le capitaine anglais Freemantle, ayant visité Pitcairn, rapporta que les descendants des révoltés anglais ont un peu perdu de leur simplicité et de leur bonté naturelles depuis leur voyage à Taïti. Il a aussi confirmé le rapport de Waldegrave sur les trois vauriens anglais qui, indépendamment du mal qu'ils font par leurs mauvais exemples, ont introduit à Pitcairn une liqueur spiritueuse qu'ils fabriquent facilement avec la racine d'une certaine plante : ce qui répand le vice de l'ivrognerie parmi les habitants. Mais, en compensation de ce malheur, Freemantle dit qu'un Anglais, Josué Hill, missionnaire et surintendant de l'île, était le digne successeur du patriarche Adams.

Le caractère général des habitants du groupe Pomotou a beaucoup d'analogie avec celui des habitants de Roggeween. Cependant, pour en faire juger plus particulièrement, nous rapporterons ce qu'a dit à ce sujet un observateur distingué.

« Ces hommes qui n'avaient jamais vu que peu ou point d'étrangers, j'ai pu les observer dans toute la naïveté de leurs mœurs, dit M. Morenhout, dans cet état qu'on appelle l'*état de nature;* et ces hommes, tant que la fréquentation des Européens ne les a pas encore corrompus, tant que la brutalité des Européens et leur injustice ne les ont pas rendus vindicatifs et traîtres; quand, d'ailleurs, on peut se faire entendre d'eux et les fréquenter, en ne heurtant pas leurs préjugés, en se conformant à leurs usages, sont toujours, et je les ai constamment trouvés, malgré l'extérieur d'une farouche défiance, du caractère le plus doux et le plus débonnaire, hospitaliers surtout, au dernier point, et recevant ceux qui les visitent avec une franchise, un abandon, une cordialité qu'on chercherait en vain aujourd'hui chez les nations les plus civilisées. Le plus souvent, ces pauvres ichthyophages viendront, à votre approche, danser sur leurs rivages, en brandissant leurs lances en signe de défi.... mais ne craignez rien, abordez-les avec confiance; ils ne vous auront pas plutôt entendus parler, ils n'auront pas plutôt compris que vous ne leur voulez pas de mal, qu'ils vous accableront de caresses, vous offriront à l'envi les produits de leurs baies, les fruits de leurs terres, et verseront souvent des larmes de joie sur le sein que naguère ils menaçaient de leurs dards.

» Mes recherches ont été bien plus fécondes en résultats variés, que je ne l'avais d'abord espéré; car, après avoir observé, chez ces peuples peu nombreux et isolés des îles basses, l'homme encore endormi, pour ainsi dire, dans la première enfance de ses inclinations et de ses goûts purement instinctifs, je l'ai vu, dans les îles Gambier et ailleurs, encore entouré d'antiques coutumes, gouverné par les rites d'une religion imparfaitement connue jusqu'ici, dont l'origine et le but ont été l'objet constant de mes recherches. »

Les deux terres les plus reculées de la Polynésie et qui méritent une mention importante sont : l'île Vaïnou ou de Paques, et l'île Sala-y-Gomez.

La situation de Vaïhou, selon Beechey, est par 27° 6′ 28″ latitude sud et 111° 32′ 42″ longitude est. Sa plus grande largeur est d'environ cinq lieues. Sa meilleure baie, qui a reçu le nom de Baie de Cook, est par 27° 9′ latitude sud et 111° longitude est. Un Taïtien, nommé Hidi-Hidi, qui accompagnait le capitaine dans ces parages, résuma en peu de mots toute l'importance de Vaïhou : « Les hommes bons, la terre mauvaise. »

Depuis l'époque de la découverte, faite le 6 avril 1772 par Roggeween qui la baptisa du nom de *Paassen* (île de Pâques, en l'honneur de la solennité du jour), jusqu'au mois de mars 1774, l'île de Vaïhou ne fut pas visitée. Cook, qui la reconnut à cette dernière époque, sut établir des relations avec les naturels beaucoup plus facilement que son devancier qui avait été obligé de les combattre. Il a donc pu les examiner particulièrement et donner des notions exactes sur ce qu'il était essentiel de connaître alors.

Forster, compagnon de Cook, fut d'abord frappé du petit nombre de femmes qu'ils rencontrèrent; mais bientôt cette portion des habitants lui parut si minime en comparaison des mâles, qu'il fit partager à Cook l'opinion erronée que ce sexe allait fatalement en décroissant. Il a été reconnu depuis que les femmes se cachaient à l'approche des Européens : ce qui a fait commettre une seconde erreur à Forster, qui n'estima la population de l'île qu'à neuf mille âmes. C'est à Vaïbou que le Taïtien Hidi-Hidi, que Cook avait pris à bord, rendit de grands services à l'équipage en remplissant à merveille son ministère d'interprète. Les habitants de cette île reconnaissaient le pouvoir d'un chef nommé Tohi-Taï, dont l'autorité très-limitée se bornait pour ainsi dire à donner des conseils.

Le tatouage était fort suivi chez ces insulaires, et quoique les femmes le pratiquassent moins que les hommes, elles avaient, comme ces derniers, le corps entièrement couvert d'une couleur blanche ou rouge. Les hommes n'avaient qu'un tablier pour ceinture,

mais les femmes portaient ordinairement une grande pièce d'étoffe qui leur enveloppait tout le corps. Il est presque inutile de dire que pour ornement, comme dans beaucoup d'endroits de la Polynésie, les hommes portaient des espèces de diadèmes de plumes, et les femmes un bonnet de paille de forme pointue et des pendants d'oreilles de différentes matières. Leur manière de construire les habitations consistait à ficher en terre quelques bâtons recourbés ensemble au sommet, pour former une charpente, puis de les couvrir de feuilles pour figurer un toit; l'entrée était un trou de deux pieds de hauteur par lequel on ne pouvait s'introduire qu'en rampant.

Les Hollandais avaient pris pour des idoles des monuments, singuliers par leur structure, consacrés à la mémoire des guerriers de Vaïhou. Ces monuments étaient des blocs informes de pierre, taillés tout d'une pièce et n'ayant de la forme humaine que le tronc. Cook et Forster en ont donné des descriptions ainsi que de l'aspect général de l'île, qui leur a paru tout à fait dépourvue de grands arbres, quoiqu'ils eussent vu des pirogues dans la baie. Le sol y est calcaire et annonce un ancien terrain volcanique.

Les animaux domestiques étant littéralement inconnus à Vaïhou, les navigateurs anglais ont pensé que les naturels se nourrissaient de rats. Ce qui ferait ajonter foi à leur rapport, c'est que les poules et les oiseaux étant très-rares et la pêche peu abondante dans cette île, les habitants n'ont guère d'autres ressources que ce mets peu délicat.

Ces indigènes cultivent des ignames, des patates, des citrouilles, des bananiers et des cannes à sucre.

Comme il n'y a point de ruisseaux ni de sources naturelles, les habitants se servent, pour tous leurs besoins, de l'eau de pluie, souvent fétide, par suite de son séjour dans des trous.

La Peyrouse fut le dernier navigateur qui ait été bien reçu à Vaïhou. Après lui, des aventuriers, s'étant rendus coupables de violences, furent chassés de l'île; mais ils y revinrent bientôt en plus grand nombre, et enlevèrent des hommes et des femmes. D'autres descentes plus audacieuses ont encore augmenté l'indignation des naturels, de sorte qu'aujourd'hui ils accueillent très-mal tous les navires européens.

L'île Sala-y-Gomez, que nous avons placée après Vaïhou, est trop peu importante pour mériter une description particulière.

GROUPE DE TOUBOUAÏ.

On peut comprendre dans ce groupe les cinq îles dont voici les noms : Toubouaï, Rouroutou ou Ohiteroa, Rimetara, Vavitou ou Raïvavaï et Routoui. Les habitants de ces îles ressemblent beaucoup aux Taïtiens, mais leurs rapports entre eux ne sont pas aussi étendus, parce que les îles que nous venons de nommer sont très-éloignées les unes des autres.

Toubouaï, l'île principale qui, par son importance et son port, donne son nom au groupe, est située par 23° 24′ latitude sud, et 151° 41′ longitude ouest. Dominée par de belles collines boisées, cette île peut avoir cinq milles de largeur.

Ses habitants ont le teint cuivré; forts et vigoureux, ils vont toujours nus, à l'exception de quelques-uns qui se font des colliers d'huîtres perlières, ou qui se drapent avec des étoffes blanches ou rouges.

Toubouaï ne fut découverte qu'en 1777, par Cook; sans y mouiller, il communiqua avec les habitants qui vinrent à lui dans de grandes pirogues. Après l'intrépide

navigateur, parurent les révoltés du *Bounty*, qui cherchèrent en vain à s'y établir.

En 1821, les missionnaires de l'Église anglicane, plus heureux que dans d'autres parages, y débarquèrent et firent de nombreux prosélytes. Paulding, qui visita Toubouaï en 1826, pense que toute la population sera bientôt chrétienne.

Vavitou a possédé une population de trois mille habitants; mais une affreuse épidémie l'a réduite, dans ces derniers temps, à sept cents. Elle fut découverte le 5 février 1775, par l'Espagnol Gayangos, et revue plus tard par Broughton; mais, quoique le capitaine Henry l'ait aussi vue en 1811, et qu'elle soit visitée de temps en temps par des navires de commerce, on ne possède encore rien de précis sur ses habitants et sur leurs anciennes coutumes. Gayangos est le seul qui affirme que les naturels n'étaient point tatoués lors de son passage; qu'ils avaient de belles armes, de grandes pirogues, mais qu'ils étaient voleurs et tracassiers.

Au reste, on ne peut porter un jugement exempt d'erreurs sur un peuple avec lequel on n'a pas vécu quelque temps; tout ce que l'on peut assurer, c'est que les naturels de cette île ont été convertis au culte calviniste par des néophytes taïtiens.

D'une étendue de quinze milles environ, Vavitou est située par 23° 50′ de latitude sud et 150° 12′ de longitude ouest.

Les productions et les habitants de Rouroutou diffèrent si peu des habitants et des productions de Vavitou, qu'une description à part de cette île serait une répétition.

Rimerata fut découverte par Henry, en 1811; mais elle resta oubliée jusqu'à l'époque de l'expédition des missionnaires qui s'y établirent en 1821. Après cet établissement, Rimerata eut quelques relations avec les groupes environnants. Visitée en 1826, par Paulding, la population lui parut toute chrétienne et très-avancée. Le sol est extrêmement fertile.

ARCHIPEL DE TAÏTI,

NOMMÉ AUSSI GEORGIEN ET DE LA SOCIÉTÉ.

L'archipel ou groupe de Taïti est composé des îles suivantes : Maïtia, Taïti, Eïméo, Tabou-Émanou, Wahine, Raïatea, Tahaa, Bora-Bora, Toubaï, Maupiti et Tatoua-Roa. Cette dernière est basse.

L'île Taïti est la plus grande et la plus importante de toutes celles que nous venons de nommer, et c'est elle qui donne son nom à l'archipel entier. Elle est divisée en deux parties inégales; mais on s'accorde à ne la considérer que comme une seule, parce qu'un isthme, couvert seulement par les hautes marées, permet aux habitants de la parcourir dans toute son étendue. Ses deux parties comprises, l'île a une longueur de quarante milles sur une largeur de six à vingt et un milles. Elle s'étend de 17° 20′ jusqu'à 17° 56′ de latitude sud, et de 151° 24′ jusqu'à 152° 1′ longitude ouest.

Taïti est avantageusement située et jouit d'un beau climat et d'une belle végétation. Sa population fut évaluée par Cook à 100,000 habitants, et par Forster à 145,000. Qu'on juge des malheurs qu'a éprouvés Taïti en comparant ce chiffre de l'ancienne population à celui de la nouvelle, c'est-à-dire depuis que les Européens ont émigré dans la colonie; en 1828, les missionnaires ont fait un recensement général et ont trouvé 7,000 Taïtiens !

Il est impossible de trouver des champs plus fertiles et peut-être mieux cultivés qu'à

Taïti; partout le terrain est couvert de cocotiers, d'arbres à pain; partout des plantations de bananiers, de mûriers étonnent les étrangers qui s'attendent à n'y trouver qu'une nature sauvage. Des plantes utiles, des ignames, des cannes à sucre, etc., etc., servent à la fabrique des étoffes et aux commodités de la vie; tandis que les grands arbres et les pierres servent à la construction de maisons presque européennes.

La partie sud-est de Taïti est admirable par sa position et les beautés naturelles qu'elle renferme. Des collines d'une pente douce, quelquefois escarpée, couvertes d'arbres, d'arbrisseaux, de fleurs, offrent un coup d'œil des plus pittoresques; les plaines qui les entourent, coupées de petites vallées, surprennent encore davantage par les productions de tous genres dont elles sont couvertes. Enfin le sol y est d'une fécondité si extraordinaire, qu'à la vue de ses richesses il semble que les rochers eux-mêmes produisent la végétation qui les entoure. De nombreux ruisseaux, parcourant toute l'île, fertilisent les plantations qu'ils servent à arroser. Au milieu des champs, sur le penchant des collines, dans les plaines, sous les arbres, se trouvent bâties les maisons ou les pavillons des Taïtiens; aussi lorsque de la dunette d'un navire on jouit de cette perspective enchanteresse, on voudrait n'en jamais détourner les yeux.

Quant aux curiosités naturelles de Taïti, elles ne sont pas aussi nombreuses qu'on l'espère d'abord, car on ne peut regarder comme telles qu'un lac et une mare d'eau. Le lac se trouve au sommet d'une haute montagne que l'on n'atteint qu'après deux jours de marche. Il est très-profond, et parmi les poissons qui y pullulent, on y trouve des anguilles monstrueuses. A peu près à la même distance de la côte se trouve la mare d'eau douce, citée plus haut. Cette eau dépose un sédiment jaune, et devient très-funeste à ceux qui en boivent beaucoup. Les personnes qui commettent l'imprudence de s'y baigner ont bientôt la peau couverte de pustules.

Après Quiros, qui découvrit Taïti en 1606, mais qui ne fit que lui donner un nom, Wallis, capitaine du *Dolphin*, est le premier qui ait exploré le pays. Ayant mouillé dans la baie de Matavaï en 1767, il fut bientôt entouré de naturels qui, disaient-ils, n'avaient jamais vu d'Européens; depuis le départ de Quiros jusqu'à l'arrivée de Wallis il s'était écoulé cent soixante-deux ans.

Quoiqu'ils n'eussent pas encore vu d'Européens, les Taïtiens ne tardèrent pas à se rendre trop familiers avec eux, et pour mettre un frein à leur turbulence, le capitaine se vit contraint d'employer, peut-être un peu vite, le mousquet. Deux jours après l'arrivée de Wallis, ils assaillirent son vaisseau d'une grêle de pierres. L'Anglais attendit que les pirogues se trouvassent à portée, puis il fit feu et dispersa l'escadre indigène.

Après leur avoir donné deux autres leçons non moins terribles, il conclut la paix, à condition qu'il pourrait visiter toute l'île, ce qu'on lui accorda.

Lorsqu'il eut exploré le pays, Wallis établit des relations avec les chefs; mais il ne parle que de la veuve du roi, princesse de l'île, nouvelle Didon de laquelle il fut l'Énée et qui lui permit de prendre possession de Taïti au nom de George III, roi d'Angleterre.

Bougainville, en 1768, prit aussi possession de cette île au nom du roi de France. C'est ainsi que les navigateurs, au nom de leur souverain et chacun à leur tour, disposent des peuples qu'ils trouvent, sans s'inquiéter ni de leur consentement, ni des malheurs qui pourront leur en arriver. Bougainville trouva peu de changements depuis le passage de Wallis; d'ailleurs nous croyons qu'il serait oiseux de nous arrêter à des détails et à des noms qui n'ont plus aucun rapport avec les événements plus récents, sur lesquels nous appuierons davantage.

Un an après le passage de Bougainville, c'est-à-dire en 1769, Cook aborda à Matavaï. Selon son habitude, le capitaine anglais y punit les plus petits larcins d'un châtiment terrible. Voici un exemple de sa justice : Deux de ses marins désertent la frégate et se

réfugient à Taïti; Cook veut avoir ses déserteurs, et pour cela il s'empare du roi et de la famille royale, signifiant aux naturels qu'ils aient à lui amener ses marins s'ils veulent qu'on leur rende leurs chefs; les Taïtiens parvinrent à trouver les déserteurs, et l'échange eut lieu.

Après cette première excursion à Taïti, le célèbre navigateur y revint encore deux fois, et comme quelques autres marins avaient aussi exploré l'archipel, les Taïtiens établirent bientôt des relations suivies et souvent commerciales avec les Européens. Enfin le capitaine Domingo Bonechea y débarqua deux missionnaires envoyés par le vice-roi du Pérou; un interprète dont ils étaient accompagnés devait faciliter leurs relations avec les indigènes; mais ces missionnaires firent peu d'efforts en faveur du prosélytisme, et, malgré la bienveillance des naturels, qui avaient trouvé les Espagnols moins durs que les Anglais, cette tentative n'eut aucun succès, et les missionnaires ainsi que l'interprète se rembarquèrent en 1776.

Ce ne fut que vingt et un ans plus tard, en 1797, et après que bien des événements eurent passé sur l'île, que *le Duff*, capitaine Wilson, débarqua à Taïti des missionnaires plus nombreux qui devaient, à la longue, amener une révolution complète dans la religion, le gouvernement et les usages de ce peuple.

Malheureusement cette révolution devait coûter à l'archipel autant de sang et de massacres qu'en avaient produit jusque-là toutes les guerres intérieures.

C'est ici que nous devons placer le nom de Pomare, parce que la dynastie de ce roi est remarquable dans l'histoire de Taïti et qu'un descendant de cette race occupe le trône aujourd'hui.

Sur la fin de 1777, et peu de temps après le départ de Cook, le roi Otou, qui régnait avec son frère sur l'archipel, eut un fils qui fut nommé roi à sa naissance selon les anciens usages du pays, et son père en devint le régent. En abdiquant son titre de roi il dut changer aussi de nom; il prit celui de Pomare (rhume) par allusion à un rhume qu'il avait contracté, et ses descendants ont conservé ce nom bizarre.

Le roi mourut subitement à l'âge de cinquante-cinq ans, pleuré de tous les habitants et regretté de tous les étrangers. Il eut pour successeur un fils qui régna sous le nom de Pomare II. Voici ce que l'on nous apprend de ce dernier. Ces détails sont dus à la plume élégante de M. Reybaud :

« Pomare II est le Clovis, le Constantin de Taïti : le premier il embrassa le christianisme, et l'archipel s'empressa de l'imiter. Ce roi fut toute sa vie un fervent néophyte; il se voua au progrès du culte nouveau, non-seulement comme souverain, mais encore comme apôtre. On lui doit la première traduction de l'Évangile en taïtien. Sous lui, la religion fut florissante, mais non pas despotique : quand les pasteurs européens voulurent empiéter, il les contint et les limita. Aussi nous verrons plus tard qu'il fut médiocrement regretté par eux.

» Jusqu'à lui les prédications des missionnaires n'avaient eu aucun succès. Dans tous les districts où ils s'étaient présentés, on les avait tournés en ridicule, quand on ne les avait pas maltraités. Les naturels riaient de leur dieu, leur disant qu'il n'était que le serviteur du grand dieu Oro, et qu'ils ne changeraient pas l'un pour l'autre. Quelquefois même, quand un insulaire tombait malade pendant le passage d'un missionnaire, on accusait ce dernier de maléfice, et on le forçait à déguerpir du canton. Malgré ces obstacles, la mission n'en continuait pas moins son œuvre difficile. En janvier 1805, on prépara un catéchisme détaillé, et au mois de mars suivant, on adopta l'alphabet qui servit de base aux traductions ultérieures.

» On commençait à espérer des résultats plus heureux, quand la trêve indéfinie qui régnait entre les chefs, ayant été brusquement rompue, fit place à de longues et déplo-

rables hostilités. Au mois de juin 1807, les troupes royales tombèrent à l'improviste sur le district d'Ata-Hourou, ravagèrent, massaerèrent tout devant elles, chassèrent la population entière vers les montagnes, et se retirèrent avec les cadavres qui furent portés sur les autels d'Oro. Cette horrible expédition ne fut pas sur-le-champ expiée. Les chefs d'Ata-Hourou méditaient depuis longtemps leur vengeanee; aussi elle éelata enfin terrible et eomplète. Avant l'explosion pourtant, les missionnaires avaient pu se retirer sur le navire anglais *Persévéranee,* qui se trouvait alors mouillé dans la rade. Le pasteur Nott ne se rendit à bord que le dernier, ayant voulu tenter un dernier effort auprès des rebelles pour les eoncilier avec Pomare. Il échoua.

» Alors eommença la guerre désastreuse eonnue dans les annales de Taïti sous le nom de *Tamaï rahi ia Arahou-Raïa* (grande guerre d'Arahou-Raïa). Le chef des insurgés était Tanta, ancien ministre du roi, alors son plus rude adversaire, et le guerrier le plus redouté de tout l'archipel. Son nom seul était un gage de victoire. Quand il quitta le parti de Pomare, eelui-ci se tint pour battu; il en versa des larmes de douleur. Cependant il ne voulut pas renoneer à la partie sans combattre. Conseillé par le grand prêtre d'Oro, il prit même l'initiative : il attaqua son adversaire qui avait l'avantage du nombre et de la position; mais vivement repoussé, il fut obligé de s'enfuir jusqu'à Paré, où il n'attendit pas l'ennemi. Il quitta Taïti, et se réfugia à Wahine, où les missionnaires avaient déjà cherché un asile.

» Taïti et Taïarabou appartenaient aux rebelles; aueun chef de marque ne se présentait plus pour les leur disputer. Leur premier aete de possession fut entaché de sang et de ravages; ils foulèrent les districts de Paré et de Matavaï, ravagèrent les habitations des chefs du parti royal, saecagèrent l'établissement des missions, pillèrent les objets de quelque valeur, fondirent les earactères d'imprimerie en balles, et roulèrent les livres en eartouches, enlevèrent les armes existantes, ou en fabriquèrent d'étranges avec les ustensiles de euisine. Enivrés par le suecès, ils espéraient davantage eneore; ils épiaient l'oecasion d'enlever le premier navire qui se serait présenté, après en avoir massacré les offieiers. Ce eoup de main eut lieu en effet sur le sehooner *Vénus,* qui ne put être prévenu à temps du péril; mais le bonheur voulut que l'équipage, au lieu d'être égorgé sur-le-champ, fût réservé aux sacrifiees du dieu Oro, ee qui donna le temps à *l'Urania,* navire anglais qui survint, de sauver tout des mains de ees barbares, hommes et navire. La plaee n'était plus tenable. A l'exemple de Taïti, les autres îles étaient tourmentées par des faetions turbulentes et diverses : une étineelle avait incendié toutes ees têtes guerrières, et désormais, au milieu de ces querelles flagrantes, des ministres de paix n'avaient plus de rôle à jouer. Aussi, le 26 octobre 1809, tous les ministres quittèrent-ils l'archipel ponr se rendre à Port-Jaekson. On ne laissa que deux pasteurs, Haywood à Wahine, et Nott à Eïméo.

» Ce dernier fit alors sa plus grande et sa plus décisive eonquête; ee fut la guerre qui la lui valut. Dépossédé, malheureux, abattu, Pomare vivait à Eïméo sans espoir pour l'avenir, sans eonsolation pour le présent. Il se trouvait dans une situation d'esprit favorable à un enseignement religieux. Le dieu Oro se déelarait eontre lui; le dieu ehrétien pouvait lui être propice. Tel était l'argument religieux; l'argument politique avait un eôté plus péremptoire eneore : la puissanee anglaise seeourrait sans aueun doute un roi ehrétien, et le réinstallerait sur son trône. Que ce fût par l'un ou par l'autre de ees motifs, ou que la foi lui fût venue d'en haut, Pomare n'en devint pas moins un eatéehumène du pasteur Nott, appliqué eomme un adoleseent, apprenant à lire et à écrire pour ne rien ignorer des dogmes chrétiens. Quand un homme de cette importance eut donné l'exemple, les insulaires le suivirent à l'envi, et bientôt Eïméo eompta une foule de baptêmes et de conversions. Le prosélytisme alla si bien et si vite,

que le pasteur Nott ne put plus suffire à l'église nouvelle; il demanda des aides, et ses collègues revinrent à Eïméo au commencement de 1812.

» A leur retour, Pomare, voyant que les éléments existaient pour une grande péripétie religieuse, résolut de consacrer par un acte public son adhésion officielle au culte nouveau. Voici comment il s'y prit. Un jour, on venait de lui offrir une tortue, animal essentiellement tabou, et qui ne devait être préparé que dans l'enceinte du moraï, la part du dieu prélevée. Au lieu d'attendre que la cérémonie habituelle fût accomplie, Pomare ordonna de cuire l'animal au four comme les viandes ordinaires, et de le lui offrir sans en rien réserver pour l'idole. Là-dessus grande rumeur, grand scandale parmi la domesticité du palais et parmi les prêtres du temple. On s'attendait à voir le roi frappé de la foudre pour cette violation effroyable du tabou, ou du moins étouffé par la tortue qu'il mangeait d'une façon aussi sacrilége. Il n'en fut rien, comme on le pense; le repas eut lieu fort tranquillement; la tortue n'en fut pour cela ni moins bonne ni moins saine. Après que Pomare eut consommé cette rupture éclatante avec les anciennes adorations, il se leva et harangua le peuple : « Vous voyez, lui dit-il, ce que sont les dieux de votre fantaisie : ni bons, ni mauvais, impuissants à vous servir et à vous nuire; faites comme je fais. Nul n'aura à s'en repentir. » Beaucoup, en effet, imitèrent son exemple. Le culte nouveau, consolant et bon, n'avait aucune de ces expiations sanglantes auxquelles ce peuple tenait plus par crainte que par sympathie. Peu à peu il s'habitua à avoir moins de foi en la puissance de ces mystérieuses idoles; il les redouta moins; il s'en moqua, et dès lors tout fut fini. Les chefs se rangèrent les premiers parmi les néophytes : Tapoa, chef de Raïatea, Tamatoua, beau-père de Pomare, Mahine, chef de Wahine, et une foule d'autres, se firent instruire. La glace était rompue, les premières conquêtes étaient faites : la puissance de l'imitation fit le reste. Pomare, devenu chrétien fervent, voulut que la religion eût son temple. On y installa une chaire, où les apôtres purent prêcher leur culte à des milliers d'insulaires, les uns convaincus, les autres ébranlés.

» Ce fut alors que deux chefs, arrivés de Taïti, vinrent proposer à Pomare de retourner dans cette île en proie à l'anarchie, et d'y ressaisir ses anciens pouvoirs. Tous les partis l'appelaient à cette heure de crise, et le regrettaient. Depuis son expulsion, en effet, l'île était restée en proie aux plus horribles désordres et aux plus révoltantes saturnales. Au lieu d'organiser leur conquête, les chefs vainqueurs avaient cherché à la gaspiller. Le travail des champs avait été négligé, et l'on s'était adonné seulement avec fureur à la distillation de la racine du ti (*dracæna terminalis*), dont on tirait une liqueur spiritueuse. Dès lors l'île entière fut un vaste cabaret et un atelier de distillerie. La chaudière était un rocher creux, la cornue un couvercle en bois, le réfrigérant un conduit en roseau. La liqueur était reçue dans un vase en bois ou dans une gourde de coco. Autour de cet alambic, établi à peu de frais, se tenaient dix, vingt, trente naturels, qui buvaient la liqueur distillée à mesure qu'elle tombait dans le récipient. Puis, quand ils étaient tous ivres, une fureur sauvage s'emparait d'eux; ils tombaient les uns sur les autres, se terrassaient, s'égorgeaient sur le lieu même de ces sanglantes orgies. Plus tard, au retour des missionnaires, des ossements humains semés çà et là indiquaient la place où s'opérait cette fabrication meurtrière.

» Pomare sut tous ces détails; il jugea que l'heure était venue de mettre un terme à ces désordres, supposant, un peu trop promptement peut-être, que leur durée lui avait préparé une restauration tranquille. Il se rendit donc à Taïti, où il trouva d'abord peu d'obstacles à son établissement. Ne sachant pas comment tourneraient les choses, il n'avait pas voulu que les missionnaires le suivissent; mais il se consolait de leur absence par de pieuses missives.

« Puissé-je, écrivait-il au pasteur Nott, puissé-je désarmer la colère de Jéhovah envers moi, qui suis un méchant homme, coupable de crimes accumulés, coupable d'indifférence et d'ignorance du vrai Dieu, coupable de persévérance dans le mal! Puisse aussi Jéhovah me pardonner ma folie, mon incrédulité et mon dédain pour sa loi! Puisse Jéhovah m'accorder son bon esprit pour sanctifier mon cœur, afin que je puisse aimer ce qui est bon, et qu'il me rende capable d'abjurer mes mauvaises habitudes pour devenir un homme de son peuple, et être sauvé par Jésus-Christ, notre unique Sauveur. Je suis un méchant homme, et mes péchés sont grands et nombreux. »

» Un autre jour, souffrant d'une maladie, il écrivait :

« Mon affliction est grande; mais si je puis seulement obtenir la faveur de Dieu avant de mourir, je m'estimerai heureux. Mais hélas! si je venais à mourir avant d'avoir obtenu mon pardon, ce serait un malheur pour moi! Puissent mes péchés être pardonnés, et mon âme sauvée par Jésus-Christ! Puisse Jéhovah jeter encore les yeux sur moi avant que je meure, et je m'en réjouirai! »

» Voilà où en était le royal catéchumène, ardent pour la foi, enthousiaste et profondément pénétré. Aussi ne se cacha-t-il pas des habitants de Taïti, tous persévérants idolâtres. Il se dit chrétien devant eux, parla du culte d'Oro comme d'une profanation, et pratiqua publiquement les rites chrétiens. Dans le début, sa conviction religieuse fit du tort à sa réintégration politique. Ce fut à peine si le canton de Matavaï se résigna à souffrir son autorité; les autres districts restèrent indépendants avec leurs chefs et leurs prêtres, regardant Pomare comme un apostat indigne désormais du trône. Ce fut pendant cette période que Pomare eut un enfant, Aïmata, d'une des filles de Tamatoua de l'île Raïatea. Du reste, peu d'incidents vinrent traverser ces deux années 1812 et 1813. Le commerce européen semblait avoir fui les parages de Taïti; çà et là quelques navires mouillaient bien sur la rade, mais sans y séjourner. Deux seulement firent quelque bruit par suite de catastrophes analogues, *la Queen-Charlotte,* commandée par le missionnaire Shelly; le second, *le Dolphin,* capitaine Folger; l'un et l'autre occupés, avec un équipage taïtien, à la pêche des perles sur les îles Pomotou, et enlevés l'un et l'autre à l'improviste par ces auxiliaires dangereux. Le capitaine de *la Queen-Charlotte* fut sauvé; celui du *Dolphin* périt dans la bagarre. Le premier navire, arrivé sur la rade de Matavaï, sous la conduite des rebelles, fut restitué par Pomare à son propriétaire; le second fut repris en mer par le capitaine Walker de *l'Endeavour.*

» L'église d'Eïmeo prospérait pendant ce temps. L'affluence des prosélytes était immense; on ne pouvait suffire ni aux prêches ni aux baptêmes. Le 25 juillet 1813, la chapelle publique d'Eïmeo fut inaugurée; on y célébra le service divin en présence d'une troupe nombreuse de fidèles, et la cérémonie se termina par la communion solennelle des nouveaux convertis. Une foule de chefs de la société des Aréoïs figuraient parmi eux; le grand prêtre d'Eïmeo lui-même. Le grand desservant des idoles, Paii, convaincu un jour par la parole du pasteur Nott, mit le feu à ses divinités, et se déclara chrétien. Tout l'archipel suivait peu à peu l'impulsion donnée. D'éclatantes et nombreuses conversions s'opérèrent à Wahine, à Raïatea et à Tahaa. Des chefs arrivèrent même de Taïti, conduits par Pomare qui les avait gagnés à la foi. Dans le nombre se trouvait Oupa-Parou, l'un des plus influents personnages de l'île. Les missionnaires voyaient enfin leur persévérance couronnée de succès. Vers la fin de 1814, cinq ou six cents chrétiens existaient dans l'archipel, et le mouvement de progression allait augmentant chaque jour. Il fallait donc accroître aussi les moyens d'action des directeurs de la nouvelle église. On demanda un renfort d'apôtres; on termina une traduction de l'Évangile en taïtien, et on l'envoya à Port-Jackson pour qu'elle y fût imprimée.

» Ces succès éveillèrent toutefois la jalousie des dissidents. Tant que les chrétiens

n'avaient formé qu'un petit noyau d'hommes isolés, on s'était borné à les combattre par le dédain ; quand ils furent plus forts, on chercha à les tuer par le ridicule ; on les stigmatisa du sobriquet de *boure-atoua* (de *boure*, prières, *atoua* dieux) ; mais quand ils eurent gagné du terrain, malgré l'orgueil des uns et le sarcasme des autres ; quand la propagande, étendue sur la famille royale, se fut révélée plus active, plus puissante que jamais, alors les idolâtres jurèrent dans le cœur qu'ils tueraient par le fer ce qui avait résisté jusqu'alors à des efforts d'un autre genre. Les chefs, en querelle jusque-là, signèrent une trêve et une ligue contre l'ennemi du dieu commun. Les districts de Paré, de Matavaï, de Wapaï-Ano s'associèrent pour exécuter des vêpres chrétiennes. Invités à prendre part à ce meurtre, les chefs d'Atahourou et de Papara promirent leur secours. Les boure-atouas résidant à Taïti devaient tous être égorgés dans la nuit du 7 au 8 juillet 1814. Sans une indiscrétion, sans un avis donné à ce dernier instant, pas un chrétien n'échappait à cette boucherie. Ils eurent à peine une demi-heure devant eux pour pousser leurs pirogues à la mer et se sauver à Eïméo.

» Les conjurés marchaient déjà, ainsi qu'ils en étaient convenus. Mais qu'on juge de leur fureur et de leur surprise lorsque, dans toutes les maisons marquées de la croix fatale, ils ne trouvèrent pas une âme vivante. Voyant leur proie échappée, ils entrèrent dans d'horribles fureurs, s'accusèrent de trahison réciproque, récriminèrent d'abord, puis passèrent des paroles aux voies de fait. Alors les scissions politiques, un instant effacées devant un but religieux, reparurent plus violentes, plus implacables que jamais. Les naturels de Papara et de Atahourou, ennemis éternels de Pori-Onou, nom collectif des peuplades qui habitent le nord-est de Taïti, violèrent les premiers l'alliance temporaire, fondirent sur leurs antagonistes, les taillèrent en pièces, exterminèrent leurs principaux chefs et leurs meilleurs guerriers. Les gens de Taïarabou, étant survenus, se déclarèrent pour le parti vainqueur, pillèrent à sa suite ; de sorte que tout ce littoral taïtien, les riches districts de Paré et de Faha, les vallées romantiques de Hautouah, Matavaï et Wapaï-Ano, ne furent plus qu'un vaste champ de deuil et de misère. Quand tout fut tombé, hommes et cases ; quand rien ne resta debout devant les conquérants, ils se disputèrent le butin, et faute de pouvoir s'entendre sur le partage, ils se battirent entre eux. Atahourou et Papara se liguèrent contre ceux de Taïarabou, et les chassèrent vers les paris des montagnes. Le meurtre, l'incendie, le pillage, le viol désolèrent la plaine, et décidèrent de fréquentes migrations à Eïméo, qui recevait des idolâtres pour en faire des chrétiens. La guerre civile elle-même servait ainsi la cause de la foi nouvelle. Pomare était devenu l'instrument le plus actif de cette conversion générale ; il parcourait les villages d'Eïméo comme l'aurait fait un apôtre, et se donnant comme exemple, et se portant fort pour les vérités qu'il enseignait.

» L'année 1815 s'ouvrit ainsi. Eïméo, pacifique et prospère, se peuplait de chrétiens ; Taïti, livrée à des chefs turbulents, allait à sa ruine. Les chefs insurgés comprirent où tendait cette marche inverse ; ils résolurent de tenter une perfidie. Par des messagers, ils firent conjurer les émigrants taïtiens de rentrer dans leurs possessions, leur en promettant la jouissance tranquille, et le libre exercice de leur culte. On pressentit bien une ruse, mais on accepta. Pomare se chargea de surveiller le retour des exilés ; il rassembla les guerriers les plus illustres d'Eïméo et des îles voisines, tous chrétiens dévoués et soldats intrépides. La flotte partit : à sa vue l'alarme gagna les idolâtres ; ils descendirent en grand nombre et armés sur le rivage, signifiant par leurs gestes et par leurs cris qu'ils s'opposeraient au débarquement d'une troupe aussi nombreuse. Ils allèrent même jusqu'à faire feu sur les pirogues. Pomare ne voulait point d'abord repousser la force par la force : il parla à ces énergumènes, et obtint d'eux la permis-

sion de prendre langue avec ses guerriers. La paix se fit en apparence; mais elle n'était pas sincère, et ne pouvait durer.

» Le 12 novembre 1815, jour mémorable dans les annales taïtiennes, un dimanche dans l'après-midi, Pomare et ses trois cents guerriers, venus d'Eïméo, se réunirent pour célébrer le service divin dans un lieu nommé Narii, près du village de Bouna-Auïa, dans le district d'Atahourou. Les idolâtres attendaient cette occasion; ils l'avaient prévue. Leurs détachements nombreux et bien armés entouraient l'enceinte où les boure-atouas (chrétiens) étaient réunis. A peine Pomare avait-il entonné un hymne, que la fusillade commença. Des bandes nombreuses de guerriers, l'étendard d'Oro sur leur front de bataille, marchèrent à l'attaque, en poussant des cris de *guerre! guerre!* Malgré l'imminence du péril, Pomare voulut qu'on achevât le service. « Jéhovah vous protége, criait-il, que craignez-vous? » Les guerriers restèrent.

» Ils se formèrent, quand les prières furent dites, s'échelonnèrent sur le rivage en trois colonnes qui faisaient face à l'ennemi éparpillé vers la montagne. A l'avant-garde de Pomare figuraient trois chefs célèbres, Auna, Oupa-Parou et Hitoti; le corps avancé obéissait à Mahine et à l'amazone Pomare Wahine, armée d'un mousquet et d'une lance, et couverte d'une bonne cotte de mailles en tresses de romaha. Quant à Pomare, il avait choisi son poste sur une pirogue avec plusieurs fusiliers qui devaient inquiéter le flanc de l'ennemi. Sur une autre pirogue, commandée par un Anglais nommé Joe, se trouvait un pierrier qui rendit à la cause royale des services fort essentiels.

» Pomare avait à peine terminé ces préparatifs, que les idolâtres fondirent sur lui. Le choc fut terrible; il ébranla l'avant-garde; une foule de guerriers qui la composaient furent mis hors de combat; Oupa-Parou n'échappa qu'en laissant entre les mains de l'ennemi les lambeaux de ses vêtements. Il fallut, par une fuite à travers les broussailles, se replier sur le corps d'armée de Mahine. Là, une lutte plus sérieuse fut engagée. Le chef des insurgés, Oupou-Fara, tomba percé d'un coup de lance. Comme on cherchait à le secourir : « C'est inutile, cria-t-il : vengez-moi plutôt; voici celui qui m'a frappé. » Et il montrait un soldat de Mahine, nommé Raveae. Vingt idolâtres se jetèrent sur lui, mais on arracha la victime à leurs coups. Malgré la perte de leur général, les insurgés n'en continuèrent pas moins la lutte avec un acharnement farouche; cependant l'attitude de Mahine, le feu meurtrier du pierrier de Joe, et la mousqueterie de Pomare, décidèrent la bataille. Une peur panique acheva la victoire; les idolâtres avaient fui vers les forteresses des montagnes.

» Quand le rivage fut libre d'ennemis, les guerriers de Pomare, emportés par leurs habitudes anciennes, allaient poursuivre et massacrer les fuyards, ou du moins achever les blessés gisant sur le lieu du combat; mais Pomare dit d'une voix forte : « *Atira!* » (c'est assez). Il voulait faire la guerre en chrétien. Au lieu d'immoler les prisonniers, on les pansa; au lieu de maltraiter les familles des vaincus, on les entoura de soins. On rappela les rebelles par des promesses d'amnistie religieusement tenues. Le corps du chef ennemi Oupou-Fara était encore étendu sur le sol; il ordonna qu'on l'ensevelît, suivant la coutume, dans le tombeau de ses pères; il envoya vers les paris de l'intérieur pour promettre individuellement à tous les chefs le pardon et l'oubli du passé. Cette conduite, si étrange dans le pays, gagna à Pomare et à son Dieu une foule de partisans. On compara ces deux religions : l'une, toute de douceur et de clémence, ne répandant du sang que pour se défendre; l'autre, farouche et impitoyable, demandant à toute heure des victimes nouvelles. La comparaison fut un beau plaidoyer pour le christianisme, et cette journée lui valut la conquête de Taïti.

» Pour ajouter à ces moyens de conversion une influence de plus, Pomare voulut dépouiller les vieilles idoles du prestige de respect et de puissance qui les environnait

encore. Il voulut les insulter d'une façon si brutale et si publique, que chacun se trouvât guéri de la peur qu'elles inspiraient. Pour cela, il envoya une élite de guerriers à Tautira, où se trouvait alors la fameuse statue d'Oro. D'après les ordres reçus, cette troupe entra dans le moraï, et aux yeux des apôtres et des adorateurs scandalisés, les soldats renversèrent les autels, pillèrent les offrandes et les réduits sacrés, saisirent l'idole, la couchèrent sur le sol, la décapitèrent (c'était un bloc de casuarina grossièrement sculpté), et portèrent sa tête aux pieds de Pomare. Celui-ci affecta d'abord de s'en servir pour les plus vils usages, par exemple comme billot de cuisine, puis il la jeta au feu. Cette exécution, réalisée publiquement sans que le dieu pût se venger, fut le signal d'un auto-da-fé universel pour tous les moraïs et toutes les idoles de l'île.

» L'idolâtrie n'existait plus sur Taïti; elle fut bientôt extirpée des îles voisines, qui suivirent l'exemple de la métropole. Temples et dieux disparurent en six mois de l'archipel. Maupiti seul persévéra jusqu'en 1817, où elle fut convertie par les habitants de Borabora. »

Pomare II ne commença vraiment à régner que lorsqu'il en eut fini avec les séditieux. Après avoir constitué une administration presque régulière, il organisa dix missions qu'il dissémina dans l'archipel, se faisant ainsi le protecteur suprême d'une religion qu'il avait prêchée à ses sujets. Ce n'est pas tout; il voulut donner à son peuple tous les moyens nécessaires à son instruction; il recommanda donc aux missionnaires de faire venir de Port-Jackson des Bibles traduites en taïtien. Après ce premier pas, dont on comprenait fort peu l'importance, il ne resta pas stationnaire. Les Bibles de Port-Jackson ne suffisant plus aux demandes des Taïtiens, Pomare se mit en relation avec le savant missionnaire Ellis pour avoir une presse, et celui-ci débarqua bientôt à Eïméo avec tout l'attirail d'un imprimeur. Le roi lui fit bâtir une belle maison, et le premier de tous ses sujets, il voulut composer la première page d'impression; émerveillé de son travail quand il l'eut fini, il le montra avec orgueil aux chefs et au peuple. Dès ce jour, les imprimeurs ne purent plus suffire aux demandes qui leur étaient faites; on crut les diminuer en mettant à prix les syllabaires et les Bibles; mais rien n'y fit; l'impulsion était donnée. Voici d'ailleurs un trait admirable par sa simplicité, raconté par Ellis, et qui donnera une idée de l'émulation que l'écriture avait produite à Taïti :

« Souvent, dit-il, je voyais arriver trente ou quarante canots des parties les plus éloignées d'Eïméo ou de quelque île voisine, amenant chacun cinq ou six personnes qui ne faisaient le voyage que pour se procurer des livres de dévotion, et qui parfois étaient obligées de les attendre pendant cinq ou six semaines; elles apportaient d'énormes paquets de lettres écrites sur des feuilles de platane et roulées comme de vieux parchemins : c'étaient autant de suppliques de ceux qui, ne pouvant venir eux-mêmes, demandaient qu'on leur fît des envois.

» Un soir, au coucher du soleil, une pirogue arriva de Taïti montée par cinq hommes. Ils débarquèrent, plièrent leurs voiles, tirèrent leur embarcation sur la grève, et s'acheminèrent vers ma demeure. J'allai au-devant d'eux : *Louka! te paran na Louka!* me dirent-ils tous à la fois en me montrant des cannes de bambou pleines d'huile de coco, qu'ils offraient en payement. Je n'avais point d'exemplaires prêts; je leur en promis pour le lendemain, en les engageant à se retirer chez quelque ami dans le village pour y passer la nuit. Le crépuscule, toujours très-court sous les tropiques, venait de finir. Je me retirai. Quelle fut ma surprise quand le lendemain, au soleil levant, je les aperçus couchés à terre devant la maison, sur des nattes de feuilles de cocotier, sans autre couverture que le large manteau de toile d'écorce qu'ils portent habituellement. Je me hâtai de sortir, et je sus d'eux qu'ils avaient passé là toute la nuit. Lorsque je leur demandai pourquoi ils n'étaient pas allés loger dans une maison,

ils répondirent : « Oh! nous avions trop peur qu'en notre absence quelqu'un ne vînt de grand matin vous demander les livres que vous aviez préparés, et qu'alors nous ne fussions obligés de repartir les mains vides : nous avons tenu conseil hier soir, et nous avons résolu de ne nous éloigner qu'après avoir obtenu ce que nous sommes venus chercher. » Je les conduisis dans l'imprimerie; et, ayant rassemblé des feuilles à la hâte, je leur donnai à chacun un exemplaire; ils m'en demandèrent deux autres, l'un pour une mère, le second pour une sœur. Ils enveloppèrent les livres dans un morceau de toile blanche du pays, les mirent dans leur sein, me souhaitèrent une bonne journée, et sans avoir bu, mangé, ni visité une seule personne de l'établissement, ils coururent au rivage, remirent leur canot à flot, hissèrent leur voile de cordes de palmier nattées, et se dirigèrent tout joyeux vers leur île natale. »

Mais ce qui étonnera bien des penseurs en Europe, c'est la présence d'esprit et la sagesse que montra Pomare II dans une occasion difficile : lorsque les missionnaires, qui avaient acquis sur lui une grande influence, voulurent établir une sorte de gestion commerciale et agricole, Pomare eut le courage de leur défendre une pareille entreprise, leur disant qu'il connaissait assez l'histoire pour se rappeler que l'envahissement des prêtres avait toujours été funeste aux rois et aux nations. Cependant, pour les consoler du peu de succès de leur tentative, il leur accorda le produit d'une imposition qui pouvait subvenir à leurs besoins. Hélas! Pomare ne se doutait guère qu'après sa mort les prêtres changeraient cette taxe fixe en une dîme ou mainmorte qui absorbe aujourd'hui les principaux revenus du pays.

Vers l'âge de 45 ans environ, Pomare II s'adonna aux funestes excès des boissons spiritueuses, et il mourut le 7 septembre 1821, âgé de 48 ans, peu regretté des prêtres, mais pleuré par tous ceux qui vécurent sous son administration protectrice.

Il laissa deux enfants qui devaient lui succéder au trône; l'aîné était une fille de huit ans, nommée Aïmata, et le dernier un fils âgé de quatre ans, qui fut proclamé roi de tout l'archipel, sous le nom de Pomare III. Ce fut Pomare-Wahine, tante du jeune prince, qui obtint la régence. Nous transcrivons ici un récit de M. Dumont-d'Urville, qui fera juger du gouvernement et de la situation de l'île :

« Au moment de notre arrivée, l'assemblée générale des Taïtiens allait ouvrir ses séances et le 13 mai on célébra un service divin en guise de prélude. Curieux de voir ce spectacle, je m'embarquai avec MM. Bennet et Wilson, les missionnaires, et plusieurs officiers du bord. Arrivés à Papaoa, je vis les habitants, hommes et femmes, marchant sur deux files, en bon ordre et dans un profond silence, dans la direction de l'église. On eût dit une ligne noire de dévots pèlerins. Dans le temple, chacun prenait place suivant son district et son canton. Bientôt cet immense hangar, long de 700 pieds, fut en grande partie rempli; et pourtant, malgré l'affluence, un tel silence régnait, que la voix du missionnaire se faisait entendre dans toutes les parties de la salle. Le service commença à dix heures, par un hymne que les assistants chantèrent en chœur. Ensuite vint une lecture de quelques pages des Actes des Apôtres; puis M. Barff fit un long discours sur un passage des prophéties d'Isaïe. Son débit expressif et fortement accentué semblait produire la plus grande impression sur cet auditoire. Quelques fidèles cherchaient à tracer à la hâte sur un papier des passages du sermon; les autres écoutaient le prêtre dans l'attitude la plus fervente et la plus respectueuse. La famille royale assistait au service, mais confondue dans la foule et sans distinction apparente. L'inspecteur Bennet, placé à mes côtés, me désigna les principaux personnages du pays : Tati, Ilitoti, Oupa-Parou, Outami, et d'autres encore qui avaient joué un rôle dans les derniers événements.

» Le service dit, on nous conduisit vers une table modeste dressée sous la tente de

la régente, près du tombeau de Pomare II. Des bancs, des coffres et des planches servaient de siéges. La table était couverte de fruits d'arbre à pain, de cochon et de volailles; le tout flanqué de carafons, dont les uns étaient pleins de rhum, les autres d'eau de coco. Les vrais seigneurs de la fête, les amphitryons apparents, n'étaient ni la régente, ni la famille royale, mais les missionnaires, qui s'étaient placés à l'écart avec leurs familles, et dans des postes d honneur. Quant aux princes et aux chefs, ils avaient été relégués au bout de la table, et vraiment, si nous ne nous étions pas rapprochés d'eux à dessein, si nous ne leur avions pas fait des amitiés dont ils semblèrent fort reconnaissants, ils auraient figuré à ce repas comme des intrus plutôt que comme les souverains de l'île. C'étaient pourtant d'excellentes gens, ne manquant ni d'esprit ni de sagacité, capables de tourner à bien s'ils avaient eu quelque culture. Le petit Pomare et la jeune Aïmata me parurent surtout deux créatures fort intelligentes.

» Le dessinateur de l'expédition, M. Lejeune, assista seul à la séance du lendemain, où des questions politiques furent soumises à l'assemblée populaire. Elle dura plusieurs heures, pendant lesquelles les chefs prirent tour à tour la parole. Le plus brillant orateur de cette foule était le chef Tati. La principale question agitée fut une capitation annuelle à établir, à raison de cinq bambous d'huile par homme. Ensuite on traita des impôts qui devaient être perçus, soit pour le compte du roi, soit pour le compte des missionnaires. Nous sûmes plus tard que la première question avait été résolue dans le sens affirmatif; mais que la seconde, celle qui concernait les missionnaires, avait été ajournée par eux dans la prévision d'un échec. Quatre mille personnes environ assistaient à cette espèce de congrès national. »

Après Dumont-d'Urville, Kotzebuë a recueilli des notions importantes sur Taïti. Il dit que les prêtres y ont acquis une influence qui pourra devenir pernicieuse. Il paraît certain que les punitions et les pénitences qu'ils infligent aux habitants et principalement aux femmes leur attireront tôt ou tard dans le peuple des ennemis dangereux.

Sous l'administration du jeune Pomare, les missionnaires établirent une espèce de représentation nationale, en formant en dehors de la royauté un pouvoir populaire et aussi puissant que le premier; mais cet état de choses, qui allait donner à Taïti un gouvernement théocratique dont les exécuteurs auraient été les prêtres ; cet état de choses, disons-nous, fut changé de fond en comble à la mort du jeune Pomare III.

Sa jeune sœur, Aïmata, qui a été élevée au trône aussitôt après sa mort, s'étant soustraite à la tutelle des missionnaires qui laissaient les terres et l'industrie incultes, s'est déclarée libre ; cette femme, jeune, belle, aimable et gracieuse, a malheureusement une conduite qui s'éloigne beaucoup de la décence. Voici ce que dit à ce sujet M. Dumont-d'Urville :

« Difficile à dominer et à conduire, elle devait renouveler à sa cour les dissolutions encore récentes de la célèbre Hidia, femme de son aïeul Pomare Ier. Au début de son règne, elle mit quelque mesure dans ses déportements; mais peu à peu, enhardie par l'exemple de sa mère et de sa tante, sous la tutelle de laquelle elle avait été placée, elle s'abandonna entièrement à son organisation ardente. C'était la reine, on ne pouvait la condamner à cent toises de route. Cependant la cour l'imitait; elle eût été bigote sous l'élève des missionnaires, elle devint débauchée sous la jeune Messaline, et l'exemple gagna les classes inférieures. Jusqu'ici les missionnaires n'ont rien trouvé d'efficace contre ce fatal débordement. Il a été question à diverses reprises de prononcer la déchéance de la reine, mais on ne l'a pas encore osé. Le pasteur Wilson écrivait naguère qu'il venait de se former une ligue de chefs mécontents qui se sont réunis à Papaï-iti. On attend quelque chose de cette levée de boucliers. Menacés par la reine Aïmata, les missionnaires le sont aussi dans leur métropole. La Société des missions a

connu la tendance ambitieuse de ses délégués; elle a eu vent que les évangélistes de la Polynésie se mêlaient trop souvent et trop ardemment des choses temporelles; que lorsqu'ils ne visaient pas au pouvoir, ils se laissaient aller à convoiter la richesse, à devenir grands propriétaires, négociants même. Elle a pensé que cette direction n'était ni dans la lettre, ni dans l'esprit de leur mandat, et qu'il était temps de leur rappeler cette parole du Christ : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » En conséquence, on a soulevé pour Taïti cette question spéciale, que l'île étant toute chrétienne, il n'y avait nul inconvénient à la laisser sans apôtres, qui seraient mieux employés, d'ailleurs, dans les pays sauvages et idolâtres. Il est facile de deviner combien cet incident lointain les préoccupe au milieu des complications locales. »

De nouveaux renseignements sur Taïti, rapportés par le capitaine Waldegrave qui y a séjourné en 1830, apprennent que les Taïtiens sont divisés en deux partis, dont l'un (les chefs) regrette les anciennes coutumes, et l'autre (le peuple) se trouve heureux de son émancipation. Quant aux prêtres, n'ayant pu obtenir une place dans le gouvernement, ils se sont jetés dans les affaires commerciales, tout en conservant leur mission religieuse. Ils ont obtenu le monopole du bétail; ils en attendent d'autres, et ils fournissent eux-mêmes les provisions des navires.

Nous nous sommes trompés en cherchant à dépeindre, plus haut, les beautés de Taïti. Hélas! ces merveilles sont bien changées. Autrefois Taïti était riche et prospère; aujourd'hui ce n'est plus qu'un lambeau de colonie que les Européens et les aventuriers ruinent encore tous les jours. Plus de ces habitants aimables, aux manières libres, mais innocentes; plus de ces fleurs de la nature primitive : tout a été fané par le contact de la race blanche; les Taïtiens ont laissé pénétrer dans leurs mœurs trop libres les vices hideux des étrangers.

Les campagnes sont presque désertes et en friche; les collines sont déboisées; les hommes de la basse classe sont adonnés au vol et à l'ivrognerie; leurs filles sont souillées de toutes les maladies impures. Au-dessus de cette misère publique sont les prêtres régissant en maîtres ceux qu'ils devraient civiliser, et dont les durs travaux les font vivre dans une coupable mollesse.

Quant à la nouvelle religion, nous avons vu quels succès on en avait obtenu, mais ces succès ne peuvent changer le moral des Taïtiens.

Avant de nous étendre sur les nouveaux usages que le christianisme a introduits à Taïti, disons un mot des anciennes croyances. Les premiers missionnaires qui se sont initiés à la religion d'Oro pour en donner une idée aux Européens sont tous tombés d'accord sur ce point, et on les a crus, que les Taïtiens avaient aussi une trinité; mais M. Ellis, à qui de longues études sur cette matière donnent une autorité incontestable, dit d'abord que les catholiques, et principalement les missionnaires, prétendent trouver une trinité dans chaque religion, pour faire croire à une idée innée; ensuite cet écrivain rapporte ce que les récits des habitants lui ont appris sur la théogonie taïtienne.

Tous les dieux étaient enfants de la Nuit. Taaora lui-même, le premier des dieux, en était issu. Cependant quelques sages croyaient à la préexistence de l'univers sur Taaora qu'ils ne considéraient du reste que comme un homme déifié après sa mort; mais l'opinion générale lui donnait une double nature et le regardait à la fois comme créature et comme Dieu. Ce dieu eut un fils que l'on nomma Oro, lequel devint la divinité nationale de Taïti et se communiquait aux prêtres et aux idoles en entrant dans leur corps sous la forme d'un oiseau. C'est sans doute cette combinaison théogonique qui fit croire les missionnaires à la trinité taïtienne. Enfin Oro eut deux enfants qui, réunis aux dieux principaux, formaient une sorte d'hiérarchie céleste qui régla longtemps les destinées de l'île.

Mais ce qui donne une pauvre idée du génie de ces sauvages, quoi qu'en ait dit Pomare II, c'est qu'on ne trouve guère de pensée profonde ou philosophique au milieu de ce chaos des attributs divinitaires; cette remarque peut faire présumer que la religion d'Oro était un mélange d'histoire positive et de grossières idéalités cousues ensemble par les prêtres.

On trouvera des renseignements intéressants sur le fétichisme taïtien dans notre *Histoire des Coutumes et Cérémonies religieuses.*

Le costume des Européens est en grande vogue à Taïti. Autrefois les habitants étaient nus; aujourd'hui les chapeaux, les habits, les autres vêtements, et même les bottes qui mettent leurs pieds à la torture, tout est de mode chez ces indigènes. Il est vrai que les missionnaires ne permettent plus que personne se contente du *maro,* parce qu'alors le commerce en souffrirait. Autrefois quand un navire arrivait à Taïti, les naturels auraient donné toutes leurs richesses pour un peu de verroterie et de vieille ferraille, aujourd'hui, dans la même occasion, ils donneraient leur corps, s'ils le pouvaient, pour des friperies et un peu de rhum.

En 1830 on a pu constater déjà la circulation des piastres d'Espagne, et certainement les autres monnaies de l'Europe y circulent à l'heure qu'il est. Une chose remarquable à Taïti, c'est que tous les échanges, achats, trafics, etc., se font par l'intermédiaire d'un *taïo* (ami) avec lequel on échange son nom et que l'on paye selon son savoir et sa discrétion. Voici une description du capitaine Kotzebuë sur la passion des vêtements à Taïti.

Le navigateur russe est engagé par M. Wilson, missionnaire, à assister au service divin :

« Curieux, dit-il, de connaître les usages de ce pays, j'acceptai de grand cœur. Un joli chemin bordé de fossés et de cocotiers conduisait de chez lui à l'église, qui avait vingt pieds de long sur dix de large; la construction de cet édifice était appropriée au climat; de larges et grandes fenêtres sans vitres, inutiles en ce pays, transmettent l'air dans l'intérieur; la façade était en argile recouverte de chaux; la toiture était formée d'une espèce de jonc artistement recouvert de feuilles. Il n'y avait pas de clocher; les croix de bois noir du cimetière voisin lui donnaient seules un caractère religieux. Dans la grande salle de l'intérieur il y avait une rangée de bancs le long du mur. La chaire se trouvait placée au milieu de l'église, de sorte que le prédicateur était vu à la fois de tous les fidèles. Lorsque nous arrivâmes, la salle était déjà pleine, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre.

» Malgré la gravité de cette réunion, tout Européen qui verrait les Taïtiens pour la première fois, lorsqu'ils fêtent leur dimanche, serait saisi d'une envie de rire inextinguible.

» Nos habillements ont le plus grand prix à leurs yeux : ils en sont aussi fiers que nos dames européennes peuvent l'être de leurs diamants et de leurs cachemires. N'ayant aucune idée des modes, la coupe de nos habits leur est indifférente : vieux et usés, décousus, troués même, ils ne leur paraissent pas moins élégants et moins magnifiques. Aussi les marins, qui connaissent ce faible, ont soin de se munir de vieilles défroques pour les vendre aux Taïtiens à un prix très-élevé. Un costume complet est-il trop cher, l'acheteur se contente d'en acquérir une partie, ce qui introduit dans cette île des accoutrements bizarres. Les uns n'ont sur le corps qu'une veste d'uniforme de soldat anglais; d'autres un pantalon ou une redingote; plusieurs ne portent qu'une chemise; enfin il s'en trouve qui poussent la manie du vêtement européen jusqu'à s'envelopper d'un grand manteau de drap, au risque d'étouffer dessous. Notez qu'ils ne portent ni bas ni souliers. Qu'on juge alors de l'aspect que pouvait offrir une réunion d'hommes

avec des vestes, des habits trop courts ou trop étroits, percés aux coudes, et de vieux manteaux drapés à la romaine !

» Le costume des femmes n'était guère moins bizarre : elles portaient des chemises d'homme très-courtes, d'une grande blancheur et parfaitement plissées, qui ne descendaient que jusqu'au-dessus des genoux; quelques-unes étalaient une large cravate sur la poitrine, ou bien elles étaient enveloppées dans des draps de lit, comme dans un manteau. Leur tête, rasée à la mode des missionnaires, était recouverte d'un petit chapeau d'étoffe européenne, dont la forme, dénuée de goût, était entourée de rubans et de fleurs fabriquées à Taïti même. Un drap de coton bariolé était un grand objet de luxe, et désignait l'aisance de celle qui le portait.

» Lorsque M. Wilson fut monté en chaire, il baissa la tête et la plongea dans une grande Bible ouverte devant lui; il demeura quelques instants à prier, tandis que tous les habitants imitaient son exemple. Au lieu de Bible, ils tenaient des livres de cantiques. Ils entonnèrent bientôt un chant; mais ce fut à qui chanterait le plus faux, et à qui brairait le plus. M. Wilson lut ensuite quelques chapitres de la Bible, qu'on interrompait de temps en temps, en faisant des génuflexions. La plupart des assistants prêtaient une grande attention à la lecture; leur recueillement était digne de remarque. Quelques jeunes filles, assises derrière, moins ferventes que les autres, ne faisaient que rire et chuchoter, malgré les regards sévères que les missionnaires jetaient sur elles; aussitôt que ceux-ci avaient le dos tourné, elles recommençaient de plus belle. Après que M. Wilson eut achevé sa lecture, on chanta encore un cantique, et le service divin fut terminé. Les fidèles s'en allèrent bien dévotement, le livre sous le bras, à travers une belle et large allée, chacun très-satisfait de son costume.

» J'ajouterai ici un exemple qui montre jusqu'où va la coquetterie des Taïtiennes. La famille royale, composée de la reine et de ses sœurs, faisait une visite à mon navire. Après en avoir examiné tous les détails, et témoigné le désir de posséder les objets les plus précieux pour elles, l'officier qui recevait les princesses leur fit cadeau d'une fausse natte de cheveux très-large, qui avait au moins deux aunes de long. Ce cadeau excita leur joie au dernier point; elles se le partagèrent entre elles, et chacune en orna son chapeau. La mode s'en répandit tellement dans l'île parmi les dames du haut rang, que celles qui ne pouvaient s'en procurer tombaient malades de chagrin. Les demandes de tresses ne discontinuaient pas : plus la marchandise était rare, plus elles en étaient avides; un morceau grand comme la main suffisait pour les combler de joie. Les maris, tourmentés par leurs femmes, arrivaient journellement sur notre navire, et nous harcelaient jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu un bout de fausse natte. On nous donnait un gros cochon et huit poules pour une demi-aune de tresse. Ma demeure fut alors continuellement envahie par des gens qui venaient m'en demander; ils s'étonnèrent qu'un capitaine comme moi ne possédât pas une provision de faux cheveux. Plusieurs Taïtiennes tombèrent dans une mélancolie insurmontable, faute de tresses. »

Aujourd'hui l'idolâtrie n'existe plus dans aucun endroit de l'archipel, et la religion chrétienne réformée se pratique partout. Les femmes n'abordent plus les navires européens ou américains; dans les rues et dans les places publiques elles sont d'une réserve extrême. S'il en était de même dans les habitations! Les baptêmes, les confessions, les mariages s'y font comme en Europe, et le roi lui-même n'a plus qu'une femme, qui mange à la table de son mari comme dans la dernière classe du peuple. Les sacrifices humains sont abolis depuis longtemps et les guerres continuelles ont cessé.

Enfin la transformation est si complète depuis la puissance reconnue des missionnaires que celui qui aurait visité Taïti du temps de Cook et de Bougainville et qui la verrait

aujourd'hui ne pourrait pas, ne voudrait pas reconnaître cette île ni ses habitants.

En 1823 les Taïtiens remplacèrent le pavillon anglais qui flottait sur leurs murailles par un pavillon rouge au milieu duquel s'encadre une étoile blanche : c'est leur emblème de liberté, et s'ils savaient secouer l'influence des prêtres, ils seraient réellement indépendants. Le pouvoir exécutif est confié à la jeune reine dont nous avons parlé précédemment.

Le parlement national, institué par les missionnaires, est convoqué tous les ans dans l'église de *Papahoa*. C'est dans cette église qu'eut lieu pour la première fois, devant la population entière, la discussion des lois fondamentales ; c'est aussi dans cette église que les chefs ou fonctionnaires taïtiens parlent à leurs frères pendant de longues heures, toujours avec bon sens et modestie, souvent avec une simple et admirable éloquence.

La première fois que le peuple s'assembla pour discuter les lois qui devaient le régir, les séances durèrent huit jours, et chacune d'elles commença et finit par la prière. Après la nomination du président, qui fut M. Nott, le plus âgé des missionnaires, ses collègues prirent place à ses côtés et il fut décidé qu'à l'avenir un étranger ne prendrait plus part à la délibération. Les articles du recueil des lois étaient au nombre de quarante. Ils avaient été rédigés en grande partie par M. Nott, et ils entouraient de toutes les garanties désirables la vie, la liberté et la propriété des habitants.

Nous devons nous appesantir sur un de ces articles, parce que les débats qu'il a occasionnés sont devenus célèbres, ensuite parce que la question qu'il soulève a été admirablement résolue à Taïti, tandis que les législateurs et les philosophes de l'Europe sont, et seront longtemps encore, divisés sur cette matière : il s'agissait de savoir quelle serait la punition des meurtriers, c'est-à-dire quel était le meilleur moyen d'arrêter les progrès du meurtre : deux genres de punition étaient proposés, la mort ou le bannissement perpétuel dans une île inhabitée. A l'unanimité, on adopta bientôt la dernière peine. Suivons ce débat intéressant.

Lorsque l'ouverture de la séance eut été annoncée, Hitoti, chef de Papiti, se leva, et après avoir salué l'assemblée, il s'exprima ainsi :

« Sans doute le bannissement à perpétuité dans une île déserte est une bonne proposition ; mais une pensée s'est élevée dans mon cœur depuis plusieurs jours, et vous la comprendrez quand vous aurez entendu mon petit discours. Les lois de l'Angleterre, de ce pays d'où nous avons reçu tant de biens de toute espèce, ne doivent-elles pas être bonnes? et les lois anglaises ne punissent-elles pas de mort le meurtrier? Eh bien! la pensée qui m'agite est celle-ci : Ce que fait l'Angleterre, nous ferions bien de le faire. Voilà ma pensée. »

On pourrait penser qu'après ce discours les adversaires de Hitoti se levèrent en tumulte pour faire valoir leur opinion ; loin de là : pendant huit jours que durèrent ces séances, jamais deux orateurs ne furent à la fois debout dans les tribunes ; jamais un chef n'attaqua les arguments d'un orateur du peuple sans faire comprendre tout ce qu'il y avait de bon, selon lui, dans ce que son prédécesseur avait dit. Enfin c'était un mélange de modestie et de fermeté que l'on ne trouve pas dans nos assemblées législatives.

Le second orateur fut Outami, premier chef de Bouanaania, qui prit la parole en ces termes :

« Le chef de Papiti a bien dit; nous avions reçu beaucoup de bonnes choses du bon peuple chrétien d'Angleterre. En même temps que n'avons-nous pas reçu de *Beretani* (la Grande-Bretagne) ! N'est-ce pas elle qui nous a envoyé l'*Area* (l'Évangile) ? Mais le discours d'Hitoti ne va-t-il pas plus loin? Si les lois de l'Angleterre doivent nous servir de guide, ne nous faudra-t-il pas aussi punir de mort les voleurs qui forcent une maison, ceux qui signent un faux nom, ceux qui dérobent un mouton? Et y

a-t-il personne à Taïti qui prétende que ces crimes doivent être punis de mort? Non, non, c'est aller trop loin; il me semble qu'il faut nous arrêter. Je crois que la loi, telle qu'elle est proposée, est bonne : je puis avoir tort; mais c'est là ma pensée. »

Après Outami, dont le discours fit une profonde impression, le chef Oupouparou prit la parole. C'était un homme de haute stature, très-intelligent et d'un maintien noble et animé. Lorsqu'il eut adressé quelques mots pleins de politesse à ceux qui avaient ouvert la discussion, il dit avec une grande réserve : « Mon frère Hitoti, qui a proposé de punir de mort le meurtrier, parce que l'Angleterre le fait, s'est trompé comme Outami l'a fait voir; en effet, ce ne sont pas les lois de l'Angleterre qui doivent nous guider, quoiqu'elles soient bonnes. La *Bible* est notre seul guide. Or, Mitti Trattou (M. Crook, missionnaire) nous a parlé un jour sur ce chapitre : « Celui qui a répandu le sang de l'homme, son sang sera répandu par l'homme; » et il nous a dit que c'était là le motif de la loi anglaise. Ma pensée est donc d'accord avec Hitoti et contre l'avis d'Outami, non pas cependant à cause de la loi anglaise, mais parce que la Bible l'ordonne, que nous devons punir de mort quiconque sera convaincu de meurtre. »

En entendant ces paroles, tous les assistants se regardèrent. En s'appuyant sur l'autorité des saintes Écritures, et non sur l'exemple de l'Angleterre, Oupouparou avait remué tous les cœurs. Cependant un autre chef se leva : c'était un homme de haute intelligence et dont les talents étaient reconnus de tous ses compatriotes. Aussi tous les yeux étaient-ils attachés sur lui, et il semblait qu'on attendît son avis. Il se leva avec empressement, et, plein de déférence pour ses collègues, il commença ainsi :

« Peut-être quelques-uns de vous s'étonnent-ils que j'aie gardé le silence si longtemps, moi qui suis ici le premier chef et le plus rapproché de la famille royale. Je désirais entendre ce que nos frères avaient à dire, afin de recueillir les pensées qui s'étaient élevées dans leur cœur sur cette importante question. Je me réjouis de les avoir entendus, parce que plusieurs pensées que je n'avais pas apportées avec moi s'élèvent maintenant dans mon cœur. Les chefs qui ont parlé avant moi ont bien parlé. Mais le discours d'Oupouparou n'est-il pas, sous un rapport, comme celui de notre frère Hitoti? En effet, si nous ne pouvons suivre en tout les lois de l'Angleterre, comme Hitoti voulait nous y engager, parce qu'elles vont trop loin, ne devons-nous pas éviter l'avis d'Oupouparou parce que sa pensée va trop loin aussi? La Bible, dit-il, est un guide parfait, d'accord; mais que signifie cette parole : « Celui qui aura répandu le sang de l'homme, son sang sera répandu par l'homme? » Ce précepte ne va-t-il pas tellement loin que nous ne pouvons pas plus le suivre jusqu'au bout, que nous ne pouvons observer en entier les lois de l'Angleterre? Je suis Tati, je suis juge : un homme est amené devant moi; il a répandu du sang, j'ordonne qu'il soit mis à mort; je répands son sang, qui donc répandra le mien? Ici, ne pouvant aller aussi loin, je m'arrête. Tel ne peut pas être le sens de ces paroles; mais peut-être, puisque plusieurs des lois de l'Ancien Testament ont été abolies par Notre-Seigneur Jésus-Christ, et que quelques-unes subsistent seulement, peut-être, dis-je, cette loi est-elle une de celles qui ont été abolies. Cependant, je suis ignorant. Quelque autre pourra-t-il me montrer que, dans le Nouveau Testament, notre Sauveur ou ses apôtres ont dit la même chose que ce que nous lisons dans l'Ancien Testament, sur celui qui aura répandu le sang de l'homme? Qu'on me montre un tel précepte dans le Nouveau Testament, et alors il nous servira de guide. »

Ici une approbation générale fut manifestée par les chefs comme par le peuple.

Le discours qui suit n'est pas moins admirable; il fut prononcé par Papi, chef et député d'Eïméo, autrefois grand prêtre des faux dieux, qu'il renia au péril de sa vie.

« Mon cœur, s'écria-t-il, est rempli de pensées; je suis plein de surprise et de joie,

quand je regarde cette *fare bure oua* (cette maison de Dieu) où nous sommes assemblés. Quand je considère qui nous sommes, nous qui tenons si doucement conseil ensemble, c'est pour moi *mea harae* (un sujet d'admiration) et *mea fau oaoa* (une chose qui remplit mon cœur de joie). Tati a bien posé la question; car n'est-ce pas l'Évangile qui est notre guide? Et qui peut y trouver des instructions pour mettre à mort? Je connais beaucoup de passages qui défendent de tuer; mais je n'en connais pas un qui demande de le faire. Mais une autre pensée s'élève dans mon cœur, et si vous voulez écouter mon petit discours, vous saurez quelle elle est. Il est bon que nous ayons des lois pour punir ceux qui commettent des crimes. Mais, dites-moi, pourquoi les chrétiens punissent-ils? Est-ce par colère ou pour le plaisir de faire du mal? Est-ce par amour de la vengeance, comme nous le faisions quand nous étions païens? Rien de cela : les chrétiens n'aiment point à se venger; les chrétiens ne doivent point être en colère; ils ne sauraient trouver du plaisir à faire du mal. Ce n'est donc pas par ces motifs que les chrétiens punissent. Les châtiments auxquels le criminel est condamné n'ont-ils pas pour but de l'empêcher de recommencer, en même temps qu'ils doivent effrayer les autres hommes, en leur montrant ce qu'ils attireraient sur eux s'ils agissaient de la même manière? Eh bien! ne savons-nous pas tous que ce serait une punition plus sévère d'être banni pour toujours de Taïti, et envoyé dans une île déserte, que d'être mis à mort dans un instant? Le banni pourrait-il encore se rendre coupable de meurtre? Une pareille condamnation n'effrayera-t-elle pas plus que si nous ôtions la vie au criminel? Ma pensée est donc que Tati a raison, et qu'il vaut mieux laisser la loi telle qu'elle a été proposée. »

Enfin, un homme du peuple, un *taata rii* (petit homme), se lève à son tour, et le silence n'est pas moins grand, l'attention n'est pas moins générale. L'égalité morale règne à Taïti. Voici comment s'exprima l'homme pauvre, mais instruit :

« Puisque personne autre ne se lève, je vais faire aussi mon petit discours, parce que plusieurs bonnes pensées se sont élevées dans mon cœur, et que je désire vous les communiquer. Peut-être les chefs ont-ils déjà dit tout ce qui est bon et nécessaire. Néanmoins, comme nous ne sommes pas ici pour adopter telle loi ou telle autre parce qu'elle est appuyée par tel ou tel homme puissant, et que nous, les *taata rii*, devons, aussi bien que les chefs, jeter ensemble nos pensées, pour que cette assemblée tire ensuite de la masse les meilleures, de quelque part qu'elles soient venues, voici ma pensée. Tout ce qu'a dit Pati est bon; mais il a oublié de dire qu'un des motifs pour punir (comme l'a dit un missionnaire, en nous expliquant la loi en particulier) est de corriger le criminel et de le rendre bon, s'il est possible. Or, si nous tuons le meurtrier, comment le rendrons-nous meilleur? Si nous l'envoyons dans une île déserte, où il sera livré à lui-même et contraint de réfléchir, Dieu peut juger à propos de faire mourir les mauvaises choses qui sont dans son cœur et d'y faire naître de bonnes choses. Mais si nous le laissons mourir, où ira son âme? »

Après plusieurs autres discours, qu'il serait trop long de rapporter, et qui éclairèrent suffisamment l'assemblée, tous les assistants déposèrent leur vote et le résultat du dépouillement fut que la peine du meurtre serait le bannissement perpétuel, et non la mort.

Le code criminel d'un petit État de la Polynésie ne ferait-il pas croire à plus de civilisation que celui de la vieille Europe?

Ce qui va suivre sur les mœurs et usages des Taïtiens leur sera moins favorable que ce que nous venons de dire. Ils n'ont aucune connaissance astronomique, mais ils se croient très-savants relativement aux variations de l'atmosphère. Parmi leurs observations bizarres, en voici deux qui ne sont guère plus justes que les autres : quand les

vagues de la mer battent la côte ou le rocher avec lenteur et qu'elles produisent un son creux, c'est un signe assuré de beau temps; mais si les flots se succèdent avec rapidité et produisent un son aigu, c'est un présage de tempête.

La culture est peu mise en pratique à Taïti; il est même certaines contrées couvertes de productions riches et variées qui sont laissées à l'état sauvage. On peut attribuer cette insouciance des Taïtiens à la fertilité du sol. Ils ne prennent un soin constant que de la plante dont on fait des étoffes et de l'*avà* (poivre) dont on s'enivre, tandis que l'introduction par les Européens de nouveaux besoins et de nouvelles plantes devraient les encourager à l'agriculture en grand. Mais les Taïtiens, sous le gouvernement d'une femme et sous la conduite des missionnaires, ne veulent s'occuper que de parties de plaisir et de *pala-pala* (prières). Il n'en était pas ainsi pendant la sage administration de Pomare II; ce prince avait fait construire des écluses qui existent encore et que l'on entretient pour élever l'eau dans un bassin et la conduire dans les plantations de *taro* (*arum esculentum*), plante qui exige un sol presque toujours inondé.

Si notre cadre était moins étroit, nous aurions rapporté textuellement l'article de loi qui élève ou abaisse presque toutes les peines à une corvée sur les chemins publics : ce qui fait que les routes à Taïti sont merveilleusement construites. Tout autour de l'île existe une chaussée qui peut rivaliser avec les fameuses voies romaines. Toutes les infractions qui ne méritent pas un jugement spécial ou une correction exemplaire, sont punies, selon les délits, de deux à cent toises de route que les délinquants sont obligés d'exécuter. Les missionnaires sont les inventeurs de ce système pénitentiaire. Les péchés des Taïtiens, les galanteries trop relâchées de leurs femmes ou de leurs filles, etc., ont creusé, battu, comblé les rigoles royales et vicinales. Mais l'abus s'est glissé dans cette partie de la justice comme dans beaucoup d'autres : dans le principe personne n'était exempt de la corvée, mais bientôt les riches y ont fait travailler leurs domestiques quand ils devaient y travailler eux-mêmes; les maris se sont fait remplacer par leurs femmes, et les filles galantes par leurs amants.

On peut voir par ce qui précède que la distinction des classes selon le mode européen n'a pas tardé à s'établir à Taïti. Ainsi les priviléges sont pour les classes riches et les pauvres seuls sont astreints à travailler personnellement. Il est bon de faire remarquer que dans les commencements les prêtres avaient organisé une espèce d'espionnage pour obtenir un plus grand nombre de délinquants; mais par la suite ce système a tourné à leur désavantage : l'excès de rigueur a fait naître le relâchement; maintenant on cherche à voiler les péchés et les fautes, mais on pèche bien plus. Le mensonge a fait place à la franchise; mais bientôt le raisonnement fera place à l'obéissance passive, et les prêtres perdront leur pouvoir pour en avoir abusé.

La navigation principale à Taïti se fait avec des pirogues. Nous devons dire que la manière de les construire s'est peu améliorée jusqu'ici. Les plus communes sont les pirogues de pêche faites d'un seul arbre et qui peuvent contenir dix à douze hommes; les plus belles et les plus grandes sont construites en planches, très-bien jointes ensemble, et peuvent contenir de vingt à quarante hommes. Ces pirogues sont ordinairement pourvues d'un mât et d'un balancier; mais quelquefois ces peuples attachent ensemble deux grandes pirogues, et ils ont alors un navire à deux mâts. Ils lancent souvent ces navires bien avant dans la mer, et ils abordent même à des îles inconnues où ils vont chercher des bananes, des ignames et des fruits du platane assez rares à Taïti. Dans ces derniers temps ils ont aussi construit de grands bâtiments sans voiles destinés aux parties de plaisir pendant les grandes fêtes, et qui ont beaucoup d'analogie avec les gondoles de Venise. Pour construire ces pirogues, ils abattent d'abord un arbre avec une hache de pierre dure et verdâtre à laquelle un manche est fort adroitement adapté.

Après cette première opération, ils fendent l'arbre, dans la direction de ses fibres, en planches très-minces, qui leur servent ensuite à parfaire leur premier ouvrage. Les pirogues de pêche ne sont jamais autrement travaillées. Quant aux grands bâtiments, ils emploient une autre méthode : quand l'arbre est abattu, ils en brûlent un des bouts jusqu'à ce qu'il commence à se gercer; ils le fendent ensuite avec des coins, et ils en font des planches qui ont souvent vingt pieds de longueur sur deux pieds de largeur. Après avoir aplani avec de petits instruments de pierre, ces planches qui n'ont pas plus d'un pouce d'épaisseur, ils y font des trous avec un os qui leur sert de vilebrequin; ils introduisent ensuite des chevilles dans ces trous, et ils calfatent les coutures avec des joncs secs et de la gomme. Le reste de la construction est fort facile à achever. On se fera une idée des difficultés de ce travail quand on saura que les haches en pierre sont si vite émoussées qu'il faut les repasser toutes les minutes pour leur faire conserver un tranchant passable. Il est inutile de dire que depuis l'arrivée des Européens les Taïtiens en général se servent d'outils d'acier et qu'ils ont des clous; il n'y a plus que les pauvres qui emploient des instruments en pierre.

Presque toutes les rivières de Taïti produisent des poissons de différentes espèces que l'on pêche avec des lignes, des hameçons et d'autres instruments qui ressemblent à ceux dont nous nous servons pour la pêche des écrevisses. Les Taïtiens emploient des filets à petites mailles dans lesquels ils prennent certains poissons de la taille des sardines. Ils ont aussi des lignes et des hameçons de nacre de perle pour prendre les perroquets de mer, que les pêcheurs aiment si passionnément qu'ils ne veulent en vendre à aucun prix.

Les indigènes des deux sexes connaissent l'art de la natation; ils fendent l'onde avec une habileté et une vitesse étonnantes. Mais on est moins surpris de leur adresse quand on pense qu'ils en font une espèce de délassement ou de récréation. Pour une branche d'arbre, pour une fleur, ils se jetteraient à l'eau, et ils plongeraient longtemps pour chercher un morceau de fer. Il n'est pas rare de voir des femmes, revenant sur des pirogues avec des enfants à la mamelle, se jeter à la mer de crainte du ressac, et traverser un long espace de mer sans causer le moindre mal à leurs nourrissons.

On a prétendu que la langue taïtienne était facile à apprendre, mais elle offre au contraire beaucoup de difficultés pour celui qui veut la connaître à fond. La douceur, ou plutôt la mélodie, est le caractère qui lui est propre; et on s'explique facilement cette douceur quand on remarque ce fait singulier que tous les mots sont terminés par une voyelle. Le principal défaut de cette langue consiste dans les nombreuses modifications que présente la prononciation. Un mot peut signifier plusieurs choses opposées, selon la manière dont on le prononce. L'*o* et l'*e* sont les articles qu'ils joignent à presque tous leurs substantifs. Une autre difficulté, c'est le peu d'inflexion que l'on donne aux noms et aux verbes; les noms n'offrent presque jamais plus d'un cas, et les verbes ont rarement plus d'un temps. Malgré ces difficultés, les Taïtiens accompagnent leurs paroles de gestes si expressifs qu'ils se font sans beaucoup de peine comprendre des étrangers.

Les seules consonnes articulées dans la langue taïtienne sont *b*, *d*, *f*, *m*, *n*, *p*, *r*, *t* et *v*. Cette indigence de consonnes multiplie les sons vocaux et amoindrit beaucoup la richesse de ce dialecte polynésien, parce que les consonnances sont souvent imparfaites. Cependant la langue taïtienne n'est pas dépourvue de beautés. Plusieurs tribuns sauvages ont souvent mis à profit son éclat et son énergie pour émouvoir une assemblée par des mouvements oratoires puissants. Les discussions parlementaires feront faire un grand pas à l'éloquence taïtienne, car elles donnent lieu tous les jours à des discussions intéressantes, qui forceront les orateurs à élargir le champ de leurs connaissances.

Danseuse à Taïti.

(Océanie.)

Nous rapporterions volontiers des morceaux de poésie taïtienne; mais, par un vandalisme inconcevable, toutes les traces de poésie ont été détruites. Les indigènes craintifs n'osent même pas raconter à leur famille quelque légende traditionnelle; dix jours de corvée feraient justice de cette désobéissance aux commandements des missionnaires. Cette langue, si douce et qui ne trouvait pas de sons assez durs pour nommer les Anglais, ne devait pas abonder en expressions profondes ou énergiques, mais elle devait être admirable dans ses odes amoureuses et mélancoliques. Les vers taïtiens sont divisés en syllabes régulières; on ne les déclame point, mais généralement on les chante. Comme il arrive souvent en Italie, les femmes improvisent en chantant. Le célèbre capitaine Cook dit que les discours de quelques chefs poëtes étaient de véritables poëmes, et que les jeunes femmes de Taïti qui venaient à bord avec les officiers, célébraient en vers harmonieux le lever de l'astre de la nuit.

Si la poésie taïtienne est d'une grande beauté, on n'en peut pas dire autant de la musique. Pour tout instrument ils ont une flûte et un tambour. La première est faite de bambou et n'a que trois trous. Lorsqu'ils veulent en tirer des sons, ils soufflent dedans avec le nez. Pour le tambour, il a bien quelque ressemblance avec le nôtre, mais ils s'en servent différemment; ils le frappent seulement des mains et des doigts sans jamais employer de baguettes. Les notes de musique, seulement au nombre de quatre, *ut, la, sol, mi,* sont sans ordre et sans variété. Quand les Taïtiens veulent s'égayer par un morceau d'harmonie, ils placent devant eux un musicien avec une flûte, puis un tambour, et, à un signal donné, tous les assistants accompagnent de leur voix les musiciens, et produisent tous ensemble une espèce de bourdonnement qui ne blesse pas l'oreille par des sons barbares, mais qui n'a rien d'harmonieux. Ces insulaires observent la mesure dans leurs danses tout aussi bien que des danseurs européens. Mais n'est-il pas surprenant que le goût de la musique étant si général sur la terre, les idées de l'harmonie soient si différentes? Les Taïtiens se bouchaient les oreilles à l'audition d'un morceau de musique européen exécuté à grand orchestre!

Avant de parler du commerce de Taïti, nous devons dire un mot des entrepôts anglais que l'on trouve dans toutes les parties du monde et par conséquent dans l'archipel taïtien. En créant ses nombreuses colonies et en les peuplant d'entrepôts, l'Angleterre semble avoir eu pour but l'approvisionnement universel. Aussi toutes les positions qu'elle exploite et qu'elle occupe sont-elles les mieux placées pour venir en aide à ses projets : Jersey et Guernesey dans la Manche servent à balancer avec la France, par la contrebande, la différence des importations; Héligoland vers l'Allemagne. Malte et Corfou font toucher l'Angleterre au Levant, et lui assurent une prépondérance marquée sur le commerce de la Méditerranée, dont Gibraltar est le point principal et lui permet encore d'introduire des produits en Espagne; les îles d'Ormus et de Kechmis absorbent à elles seules tout le commerce du golfe Persique et des pays qui l'environnent; la grande île Socotora est une possession importante par rapport à la mer Rouge; Pinang est la clef du détroit de Malakka, les possessions Melville et Bathurst lui livrent le passage des Moluques et de la Malaisie, pendant que le cap de Bonne-Espérance lui assure la suprématie de l'océan Indien; Annebon et Fernando-Po lui livreront la Guinée; par les Barbades et la Jamaïque, elle peut dominer le golfe du Mexique.

En Cochinchine, l'Angleterre s'oppose aux établissements de la France; bien mieux, feignant d'oublier la prise de possession des Malouines par Bougainville, elle s'empare de cet archipel comme si la France n'y avait aucun droit. De cette position des Malouines elle va s'étendre sur la Patagonie, que ses baleiniers ruinent déjà en s'emparant de toutes les richesses en échange d'un peu de tabac et d'eau-de-vie.

Si tous ces établissements eussent été faits et se faisaient dans un but de civilisation et de philanthropie, certes on ne pourrait qu'applaudir à des entreprises colonisatrices aussi gigantesques; mais qui ne sait que l'ambition, le désir de la suprématie, et plus que tout, l'intérêt, sont les seuls mobiles de l'envahissement britannique!

Comme nous l'avons dit, ce sont les Anglais qui ont accaparé pour eux seuls le commerce de Taïti. Il roule principalement sur des échanges; les perles, le nacre, les racines de *taro*, les fruits, l'huile de coco se donnent pour des tissus de coton, de la quincaillerie, de vieux habits et de la ferraille.

On trouve aussi dans ces parages les Américains, les Russes et les Espagnols, mais les Français y sont peu connus. Ces derniers échangent principalement des clous et des plumes rouges contre des cochons et de la volaille.

Indépendamment du commerce que les habitants de Taïti font avec les Européens, ils négocient encore, et continuellement, avec les indigènes des îles voisines qui sont à l'est de Taïti. Ce commerce consiste à échanger leurs étoffes et des fruits contre des perles fines et des soies de barbets. Il est à remarquer que toutes les graines d'Europe, moins celles de la moutarde, du melon et du cresson, croissent vite et en abondance sur le sol taïtien; mais, pour donner une idée du peu de succès des transplantations, nous devons rapporter un passage de Montesquieu qui a fort bien appréeié les peuples polynésiens :

« Notre luxe, dit-il, ne saurait être le leur, ni nos besoins être leurs besoins. Leur climat ne leur demande ni ne leur permet presque rien de ce qui vient de nos climats : ils vont en grande partie nus; le peu de vêtements qu'ils ont, le pays les leur fournit convenables. Ils n'ont donc besoin que de nos métaux, qui leur sont infiniment essentiels, surtout le fer; ils sont le signe de valeurs, et pour lesquels ils donnent des marchandises que leur fragilité et la nature de leur pays leur procurent en abondance. Ainsi, de tous les temps, comme à présent, les voyageurs qui négocieront aux Indes (lisez en Océanie) y porteront des métaux, et n'en rapporteront pas. C'est à la politique à réfléchir sur le bien ou le mal de cette espèce de commerce; les nouveaux besoins ne les rendront pas plus malheureux. »

L'air en général est si pur à Taïti, ainsi qu'aux îles de l'ouest dont nous avons parlé, que les voisins échangent des provisions de bouche qui restent souvent sept ou huit jours en voyage, et qui à leur arrivée sont aussi fraîches qu'à leur départ. Les grenouilles, les crapauds, les serpents et les autres reptiles sont inconnus dans tout l'archipel; quelques rares fourmis et les mouches sont les seuls insectes incommodes.

Dans la partie sud-ouest de Taïti le flux et le reflux sont peu considérables, et la marée y est même irrégulière, parce que les vents la maîtrisent; aussi presque toujours il arrive de ce côté des bateaux chargés de fruits et de toutes sortes de provisions, ce qui y attire constamment les étrangers et les indigènes.

ILE TONGA.

Le véritable découvreur des îles Tonga est Tasman, le plus célèbre navigateur hollandais. Ce fut le 19 janvier 1643 qu'il aperçut les îles Pylstart et Eoa; quelque temps après il aborda à Tonga-Tabou, qu'il nomma Amsterdam. C'est sur le rivage de cette île qu'il reçut pour la première fois la visite des habitants de ce groupe. Les relations de la part de ces indigènes furent toutes bienveillantes et hospitalières, et, sauf quelques vols de peu d'importance, Tasman n'eut aucunement à se plaindre

de ses visiteurs. Ayant pris des renseignements sur les autres îles qui l'environnaient, et s'étant assuré que l'île Namouka était fort étendue, il alla y débarquer et lui donna le nom de Rotterdam. Voici en quels termes il s'exprime sur cette partie de l'archipel : « Les habitants de l'île que nous avons nommée Rotterdam ressemblent à ceux de l'île précédente (Tonga-Tabou). Ils sont doux et n'ont point d'armes, mais ce sont de grands voleurs. On y fit de l'eau et on y trouva quelques autres rafraîchissements. Nous allâmes d'un bout à l'autre de cette île, et nous y vîmes quantité de cocotiers placés fort régulièrement les uns auprès des autres, et de très-beaux jardins bien ordonnés et garnis de toute sorte d'arbres fruitiers, tous plantés en droite ligne, ce qui faisait un très-bel effet. Après avoir quitté Rotterdam (Namouka) on découvrit quelques autres îles. »

Après cette reconnaissance des îles par le capitaine hollandais, l'archipel de Tonga resta cent trente ans dans l'oubli. Ce fut en 1773 que Cook aborda la côte d'Eoa. Les Anglais furent reçus avec le même empressement que l'avaient été leurs prédécesseurs. Forster, naturaliste et compagnon de Cook, dit de cette réception : « Les vieillards et les jeunes gens, les hommes et les femmes nous comblaient des plus tendres caresses; ils baisaient nos mains avec l'affection la plus cordiale; ils les mettaient sur leur sein en jetant sur nous des regards d'amitié qui nous attendrissaient. » Cependant il faut dire que tous les insulaires étaient armés de flèches, de lances, d'arcs et de casse-tête de toutes les formes; mais ces armes ne devaient être offensives que pour les voyageurs qui vinrent longtemps après Cook.

Forster, accompagné de quelques hommes de l'équipage, parcourut toute l'étendue de l'île. Voici quelques-unes de ses observations : « Après avoir admiré la plus belle campagne, nous montâmes sur une haute colline, pour examiner l'intérieur du pays, traversant de riches plantations ou jardins enfermés par des haies de bambou ou des haies vives d'*erythrina corallodendron*. Nous atteignîmes ensuite un petit sentier bordé d'enclos, et nous vîmes des ignames et des bananes plantées des deux côtés avec autant d'ordre et de régularité que nous en mettons dans nos jardins. Ce sentier débouchait dans une plaine fort étendue où se découvraient de riches pâturages, des allées délicieuses formées de cocotiers; aux confins de la plaine se trouvait une vallée cultivée. Sur les côtés se déployaient des prairies revêtues d'un gazon vert et fin où se jouaient des oiseaux de toute espèce et de toute couleur. Comme tous les habitants d'alentour étaient sur le rivage, un silence profond, interrompu seulement de temps en temps par le chant des oiseaux, faisait de ce paysage un lieu enchanteur. Il serait impossible de trouver un coin de terre plus favorable à la retraite, s'il y existait une fontaine limpide ou un ruisseau; mais malheureusement l'eau est la seule chose qui manque à cette île agréable. Des bambous plantés en terre, à la distance d'un pied l'un de l'autre, environnaient la colline, et l'on voyait sur le devant plusieurs *casuarinas*. Les naturels qui nous accompagnaient ne voulurent point en approcher. Nous avançâmes seuls et parvînmes avec beaucoup de peine à regarder dans les huttes, parce que l'extrémité du toit était à un palme au plus au-dessus du sol. L'une de ces huttes contenait un cadavre déposé depuis peu; l'autre était vide. »

Le lendemain, l'équipage alla mouiller devant Hifo, et les habitants de Tonga-Tabou l'accueillirent avec le même empressement et la même hospitalité que ceux d'Eoa. Les Anglais y échangèrent des bagatelles contre des provisions abondantes.

Un an après cette visite à l'archipel de Tonga, Cook vint mouiller sur la côte nord de Namouka (Rotterdam). Pendant son séjour dans cette île, l'inflexible capitaine donna encore des preuves de sa sévérité : quelques larcins ayant été commis au préjudice de son équipage, il fit saisir deux doubles pirogues et tirer à petit plomb sur un naturel qui voulait les défendre. La décharge porta en plein sur le malheureux Tonga, qui poussa

des cris lamentables dont ne fut point ému le terrible commandant. Les pirogues ayant été amenées, le premier chirurgien vint pour panser le blessé et appliquer des cataplasmes sur ses blessures; mais les naturels firent eux-mêmes à leur compagnon une préparation de pulpes de canne à sucre, et le chirurgien fut obligé, trois ou quatre jours après, de reconnaître qu'elles étaient plus efficaces que ses cataplasmes. Cette affaire n'eut aucune suite. L'appareil était à peine posé que tous les insulaires, oubliant la manière cruelle dont on venait de punir un des leurs, firent de nouveau les démonstrations les plus amicales à leurs hôtes.

« Les femmes, dit Forster, qui assistèrent au pansement du pauvre blessé paraissaient fort jalouses de rétablir la paix, et leurs timides regards nous reprochaient notre superbe et violente conduite. Elles s'assirent, et, formant un groupe de plus de cinquante, elles nous invitèrent à nous placer à leurs côtés en nous prodiguant toutes les marques possibles de tendresse et d'affection. L'amie du chirurgien fut une des plus caressantes; elle occupait un des premiers rangs parmi les beautés de l'île; sa taille avait de la grâce et ses formes d'heureuses proportions; ses traits, parfaitement réguliers, étaient pleins de douceur et de charme; ses grands yeux noirs étincelaient; son teint était plus blanc que celui du bas peuple. Elle portait une étoffe brune qui lui serrait le corps au-dessous du sein et qui ensuite s'élargissait par le bas. Ce vêtement était plus gracieux qu'une élégante robe européenne. »

Dans cette seconde exploration de l'archipel de Tonga, Cook reconnut les îles Hapaï, au nord de Namouka; et ayant passé entre Kao et Tofoua, il reconnut un volcan actif que renfermait cette dernière.

En 1777, Cook revint explorer une troisième fois cet archipel. Dans ce dernier voyage, le grand navigateur recueillit divers renseignements sur la situation politique du pays; il fit quelques démarches pour amener des relations entre lui et plusieurs chefs. Peu de temps après son arrivée dans la rade de Namouka, il reçut la visite d'un *égui* (petit chef), qu'il combla d'égards dans le but d'attirer des chefs plus puissants. Deux jours plus tard, il reçut la visite de Finau qui, s'il n'était pas le personnage le plus important, comme il le disait, devait être le plus extraordinaire par sa corpulence et sa haute taille. Sur l'invitation de Finau, Cook fit relâche aux îles Hapaï et y débarqua avec son nouveau conducteur. A son arrivée, et sans s'y attendre, le capitaine fut présenté au véritable souverain du pays, Poulaho-Fata-Faï, revêtu de la dignité de touï-tonga. Nous ferons connaître les priviléges de ce chef sacré, dont la puissance religieuse s'étendait non-seulement sur l'archipel, mais encore dans les îles Niouha, Samoa et Viti. Nous décrirons plus loin le cérémonial dont on faisait usage à son mariage, à ses funérailles et à son deuil; nous dirons seulement ici qu'il était exempt du tatouage et de la circoncision; qu'on mettait à ses pieds, dans la grande fête du *Natchi*, les prémices de tous les fruits de l'archipel, qui étaient tabous jusqu'à ce moment, et qu'alors, en parlant de lui, on se servait de mots particuliers.

Nous devons dire qu'après celui-ci, le présomptueux Finau, son cousin, était le chef le plus puissant et le plus redoutable de toutes ces îles. Ensuite venait Mari-Wagui, beau-père de Poulaho, et chef de la famille de Toubo, oncle de Finau, qui était mort quelque temps avant l'arrivée de Cook.

Nous croyons inutile à l'intérêt de l'histoire de nommer tous les chefs qui rivalisèrent de prévenances pour donner aux Anglais une haute idée de leur hospitalité.

La durée de la station de l'équipage dans ces parages fut d'environ un mois, et toutes les fois qu'il se rendait à terre, une fête solennelle était célébrée pour sa réception.

Nous transcrivons ici les détails d'une fête donnée aux Anglais par le politique Finau :

« Une multitude d'habitants étant rassemblée, Cook se doutait qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire, mais sans pouvoir deviner ce que c'était ni l'apprendre de Maï. Le capitaine et les chefs vinrent s'asseoir; une centaine de naturels parurent et s'avancèrent chargés d'ignames, de fruits à pain, de bananes, de cocos et de cannes à sucre. Ils déposèrent leurs fardeaux et en firent deux pyramides à notre gauche, dit Cook, qui était le côté par lequel ils étaient entrés. Bientôt il en parut cent autres à notre droite, portant une quantité à peu près semblable des mêmes fruits dont ils firent aussi deux pyramides. Ils attachèrent à celle-ci deux cochons de lait et six poules, et aux deux autres six cochons de lait et deux tortues. Un chef s'assit devant les pyramides du côté gauche, et un autre chef devant celles du côté droit; chacun d'eux se tenait sans doute auprès de ce qu'il avait recueilli par ordre de Finau qui leur avait imposé cette contribution, et qui paraissait être aveuglément obéi.

» Dès que toutes ces provisions eurent été déposées en ordre et rangées avec beaucoup de symétrie, ceux qui les avaient apportées se joignirent à la foule, et l'on fit un grand cercle autour. Aussitôt un certain nombre d'hommes s'avancèrent au milieu du cercle, armés de massues faites de branches vertes de cocotier. Ils figurèrent quelques instants, puis se retirèrent moitié d'un côté, moitié de l'autre, et s'assirent devant les spectateurs. Peu après commencèrent les combats d'homme à homme. Un champion sortait de son rang, s'avançait vers le rang opposé, et défiait par une pantomime expressive, plutôt que par des paroles, quelqu'un au combat. Si le défi était accepté, les combattants faisaient leurs dispositions, puis s'attaquaient aussitôt. Le combat durait jusqu'à ce que l'un des deux antagonistes s'avouât vaincu ou que quelques armes fussent brisées. A l'issue de chaque combat le vainqueur venait se mettre par terre devant le chef, après quoi il se levait et se retirait. Les vieillards qui faisaient les fonctions de juges du camp le complimentaient en peu de mots; le public et surtout les hommes du parti auquel il appartenait célébraient l'avantage qu'il venait de remporter, par deux ou trois acclamations. »

Comme ce spectacle était interrompu de temps en temps, des combats à la lutte et au pugilat remplissaient les intervalles. Jusque-là il n'y avait rien d'extraordinaire ni de fort intéressant, sinon que le pugilat se faisait comme en Angleterre; mais Cook se trouva intrigué quand il vit entrer en lice deux jeunes femmes d'une belle taille et d'une grande beauté; il se demandait, en les admirant, ce qu'elles allaient faire, lorsqu'il les vit s'élancer tout à coup l'une vers l'autre et faire le coup de poing avec une aisance et une facilité merveilleuses. L'équipage anglais admira avec son impassibilité ordinaire le combat qui ne dura pas longtemps, car au bout de trente secondes environ, il y eut une femme hors de combat, et les félicitations de l'assemblée les accompagnèrent hors de la lice. Après ce premier combat d'amazones, deux autres femmes succédèrent aux premières et cherchèrent à donner à cette scène un intérêt croissant en se saisissant aux cheveux et en se donnant de terribles bourrades : heureusement pour leurs yeux, deux vieilles femmes vinrent les séparer. Ces combats se livraient devant plus de trois mille spectateurs, et autant du côté des insulaires que du côté des Anglais, la gaieté fut toujours à l'unisson, ce qui ne pouvait manquer d'encourager les champions, dont plusieurs, hommes ou femmes, n'en furent pas quittes sans de graves contusions.

Les deux pyramides de provisions dont il vient d'être parlé furent données, celle de gauche, et la plus considérable, au capitaine, et celle de droite à Maï, insulaire de Taïti que Cook avait emmené avec lui. Le roi Finau dit à son hôte qu'il pourrait les faire prendre quand bon lui semblerait, mais qu'il était inutile d'y mettre une garde, parce que tous les objets ayant été tabous, personne n'oserait y toucher. Effectivement, quand on vint sur le soir les prendre pour les conduire à bord, il n'y manquait abso-

lument rien, et cependant il y avait assez de provisions pour charger quatre chaloupes. Tous les Anglais furent frappés de la munificence de Finau, et notamment Cook qui, dans toutes les îles qu'il avait parcourues, n'avait jamais rencontré de roi si généreux; aussi le capitaine s'empressa-t-il de lui envoyer une grande carabine et une quantité considérable de petits miroirs. Le roi Tonga fut si enchanté de ces présents qu'il envoya encore deux beaux cochons et deux paniers de fruits à son ami Cook.

« Le roi Finau avait témoigné le désir de voir faire l'exercice à nos soldats de marine, ajoute Cook. Voulant lui procurer cette satisfaction, je fis débarquer tous ceux de nos deux bâtiments. Nous leur fîmes faire d'abord quelques évolutions, et ensuite l'exercice à feu. Les spectateurs en furent enchantés. Finau nous donna à son tour un spectacle qui, à mon avis, fut exécuté avec une dextérité et une précision fort au-dessus de nos exercices militaires. C'était une espèce de danse si différente de tout ce que nous avions vu jusque-là, qu'il n'est pas aisé d'en faire la description. Elle fut exécutée par cent cinq hommes, ayant chacun en main une espèce de rame de deux pieds et demi de long avec un petit manche, laquelle nous parut très-légère. Ainsi armés et placés sur trois rangs, ils firent diverses évolutions, accompagnées chacune d'une attitude différente. Ils conservaient peu de temps la même position, et leurs changements s'opéraient avec assez de vitesse. Tantôt ils ne formaient qu'une seule ligne, tantôt un demi-cercle, quelquefois deux colonnes, et enfin un bataillon carré. Lorsqu'ils exécutaient ce dernier mouvement, un danseur s'avançait chaque fois vers moi. Le tout se termina par une danse grotesque.

» Leurs instruments de musique se composaient de deux tambours ou plutôt de deux blocs de bois creux, dont ils tiraient quelques sons en frappant dessus avec deux baguettes. Cependant les danseurs semblaient moins dirigés par ces sons que par un chœur de musique vocale formé par les danseurs eux-mêmes. Leur chant avait une mélodie assez agréable, et tous les mouvements qui y correspondaient étaient d'une telle précision, que les danseurs ressemblaient à autant d'automates. Je ne doute pas qu'un pareil ballet exécuté sur un de nos théâtres n'eût le plus grand succès. Quant à nos instruments, ils n'en font aucun cas, surtout du cor de chasse : le tambour seul avait trouvé grâce à leurs yeux; encore le croyaient-ils inférieur au leur.

» Afin de leur donner une idée plus favorable de nos amusements, et de les convaincre de notre supériorité d'une manière frappante, j'ordonnai de préparer un feu d'artifice qu'on tira dès que la nuit fut venue, en présence de Finau, des autres chefs et d'un grand concours de peuple. Quelques-unes des pièces étaient endommagées, mais les autres répondirent parfaitement à l'effet que j'en attendais. Nos fusées surtout les surprirent au delà de toute expression. Nous eûmes décidément la palme.

» Toutefois cette supériorité ne servit qu'à piquer davantage leur émulation. Dès que le feu d'artifice fut terminé, les danses, que Finau avait ordonnées pour notre amusement, commencèrent aussitôt par un concert de dix-huit hommes, qui s'assirent devant nous au centre du cercle formé par les nombreux spectateurs, et où les exercices et les danses devaient avoir lieu. Cinq ou six d'entre eux tenaient chacun, à peu près verticalement, un gros morceau de bambou de trois, cinq et six pieds de long, et dont l'une des extrémités était ouverte, et l'autre bouchée par un des nœuds. Les musiciens frappaient constamment la terre de celle-ci, et produisaient ainsi différents sons dans le ton grave, selon le plus ou moins de longueur du bambou. Pour former une espèce de dessus, un autre musicien frappait vivement et sans interruption avec deux baguettes sur un morceau de bambou fendu et étendu par terre, lequel rendait des sons assez aigus. Le reste de la troupe, et ceux mêmes qui jouaient de ce dernier instrument, chantaient un air lent et doux, qui tempérait si bien la dureté du son des instruments,

que celui d'entre nous qui avait l'oreille la plus musicale, était forcé de convenir de l'effet agréable de cette harmonie si simple.

» Le concert durait depuis environ un quart d'heure, lorsque vingt femmes entrèrent dans l'arène. La plupart d'entre elles avaient la tête ornée de fleurs cramoisies de la rose de Chine ou d'autres; quelques-unes aussi étaient parées de feuilles d'arbres très-ingénieusement découpées. Elles formèrent un cercle autour des musiciens, le visage tourné de leur côté, et chantèrent un air auquel ceux-ci répondirent sur le même ton, et ainsi alternativement. Pendant ce temps, les femmes accompagnaient leurs chants de mouvements très-gracieux, et en faisant constamment un pas en avant et l'autre en arrière. Peu après, elles se tournèrent vers l'assemblée, chantèrent pendant quelque temps, et se retirèrent ensuite lentement en corps à l'endroit de l'arène qui était opposé à celui où étaient les spectateurs; il s'en détacha alors une de chaque côté qui se rencontrèrent, passèrent l'une devant l'autre, et continuèrent à tourner autour de l'arène jusqu'à ce qu'elles eussent rejoint leurs compagnes. Celles-ci rendues à leur place, quatre autres de chaque côté se levèrent, deux desquelles passèrent aussi l'une devant l'autre, et allèrent s'asseoir; mais les deux premières, étant restées où elles se trouvaient, furent rejointes, l'une après l'autre, par la troupe entière, qui forma de nouveau un cercle autour des musiciens.

» Bientôt la danse prit un caractère plus vif. Les danseuses faisaient des espèces de demi-tours en sautant; elles battaient des mains, faisaient claquer leurs doigts, et répétaient quelques mots avec le chœur des musiciens. Comme vers la fin la vitesse de la mesure allait toujours en augmentant, leurs gestes et leurs attitudes variaient avec une vélocité et une souplesse étonnante. Peut-être y aurait-on trouvé quelque chose à dire du côté de la modestie; mais il nous parut que les danseuses avaient plutôt en vue de montrer leur agilité qu'autre chose.

» Ce ballet de femmes fut suivi d'un autre exécuté par quinze hommes. Quelques-uns paraissaient vieux; mais l'âge ne leur avait rien ôté de leur vivacité et de leur ardeur pour la danse. Ils formaient une espèce de fer à cheval, et ne faisaient face ni à l'assemblée ni au chœur, mais ils étaient tournés de biais dans deux sens opposés. Tantôt ils chantaient lentement en accompagnant le chœur, et en faisant avec leurs mains beaucoup de gestes très-gracieux, mais différents de ceux des femmes. Ils s'inclinaient alternativement à droite et à gauche, en levant une jambe qu'ils tenaient étendue, tandis qu'ils se reposaient sur l'autre, ayant le bras du même côté aussi étendu. Dans un autre moment, ils psalmodiaient quelques sentences auxquelles le chœur répondait; et à de certains intervalles, ils accéléraient la mesure de la danse en frappant des mains et en redoublant le mouvement des pieds, sans cependant changer ceux-ci de place. A la fin, la rapidité de la mesure devint telle, qu'il était difficile de distinguer les différents mouvements que faisaient les danseurs, quoiqu'ils dussent être très-fatigués, attendu que le ballet avait duré près d'une demi-heure.

» Après un assez long entr'acte, il parut douze hommes qui se placèrent sur deux rangs, en face les uns des autres, sur les côtés opposés de l'arène. Un autre, qui était posté à part comme une espèce de coryphée, répétait aussi quelques paroles auxquelles les douze hommes et le chœur répondaient également. Ils chantèrent d'abord lentement, mais allant toujours crescendo. Ils finirent par chanter et danser avec la même vélocité que les premiers danseurs.

» Neuf femmes se présentèrent ensuite, et s'assirent en face de la cabane où était Finau. Un homme se leva et assena un coup de poing dans le dos à la première de ces femmes, puis à la seconde et à la troisième; mais quand il fut à la quatrième, soit par méprise ou exprès, il la frappa à la poitrine. Un homme sortit alors brusquement de la

foule, et porta au premier un coup de poing à la tête qui l'étendit par terre sans mouvement; après quoi on l'emporta sans que personne eût l'air d'y faire la moindre attention. Toutefois, cet événement ne sauva pas les autres femmes d'une attaque aussi cruelle qu'extraordinaire; car un troisième homme se présenta dans la lice qui les traita tout aussi mal; et, pour comble de disgrâce, elles eurent la mortification d'être improuvées deux fois de suite, et obligées de recommencer leurs exercices, qui furent, à quelque chose près, les mêmes que ceux qui avaient été exécutés par les premières femmes. Ensuite parut un *loustic,* un *gracioso,* qui fit quelques plaisanteries sur le feu d'artifice, ce qui provoqua le rire de la multitude aux dépens de Cook et de ses compagnons. »

Nous ne pourrions continuer l'histoire des coutumes de Tonga sans parler de la fête du *natchi.* Cook seul avec ses compagnons en fut témoin. Personne ne l'a revue depuis, et l'on croit généralement que cette cérémonie est tout à fait abolie. M. Reybaud nous en fournira la description.

« La fête eut lieu le 8 juillet. Dans la matinée, Cook et ses compagnons débarquèrent à Moua, où ils trouvèrent, dans un enclos assez mal tenu, Poulaho présidant un kava. Vers les dix heures seulement, on se rendit au grand maï. Bientôt, par tous les chemins qui aboutissaient à cette place, arrivèrent des groupes d'hommes armés de lances et de casse-tête; rangés sur le malaï, ils psalmodièrent en chœur un chant plaintif et doux. Pendant ce temps, le reste des insulaires défilaient un à un, chacun portant au bout d'une perche une igname, qu'il déposait aux pieds des chanteurs. Le touï-tonga et son fils, âgé de douze ans, parurent à leur tour, et s'assirent sur le gazon. Alors seulement on invita les Anglais à aller se placer auprès de ces illustres personnages; mais, comme marque de déférence, on leur fit quitter leurs souliers, et délier leurs cheveux. Quand tous les porteurs d'ignames furent arrivés, on releva chaque perche, que l'on plaça sur les épaules de deux hommes. Ces porteurs, se disposant d'une manière processionnelle, marchèrent par groupes de dix ou douze, et traversèrent ainsi le malaï au pas accéléré. Chaque peloton était conduit par un guerrier armé d'une massue ou d'une espèce de sabre, et escorté par d'autres guerriers. Un naturel, portant un pigeon en vie sur une perche ornée, suivait cette troupe, composée de deux cent cinquante personnes environ. Ces individus se dirigèrent vers le faï-toka voisin, où les ignames furent déposées en deux tas.

» Quand ces préliminaires furent achevés, Poulaho fit dire à Cook qu'il devait retenir ses équipages dans leurs canots, attendu qu'un tabou solennel allait bientôt frapper toute l'île, et que les personnes que l'on trouverait dans la campagne, étrangers ou indigènes, couraient le risque d'être *maté,* assommées. La capitaine insista pour être admis, ou seul, ou faiblement accompagné, au reste de la cérémonie. Le touï-tonga s'y refusa; il chercha des biais, et ce fut après de grands efforts que Cook, longtemps repoussé par les naturels, parvint à se placer dans un endroit d'où il put voir toute la scène du faïtoka.

» Un grand nombre de naturels se trouvaient déjà groupés dans l'enceinte. Ils marchaient encore processionnellement avec des perches, au bout desquelles pendait un petit morceau de bois simulant une igname; ils affectaient l'allure d'hommes accablés sous leur fardeau. Ils défilèrent ainsi devant les Anglais, avant de se rendre vers la grande case de Poulaho. Là, nouvel obstacle pour Cook et pour ses compagnons, nouvelle et rigoureuse consigne. Enfin, ils parvinrent à obtenir une place derrière les palissades élevées, qui leur eussent masqué tout le coup d'œil, sans de larges trouées qu'ils y pratiquèrent avec leurs couteaux.

» La place du malaï et ses avenues étaient couvertes d'une foule éparse, au travers de laquelle on voyait arriver des hommes portant de petits bâtons et des feuilles de cocotier.

Un vieillard alla au-devant d'eux, s'assit au milieu du chemin, leur adressa gravement un long discours, et se retira ensuite. Les survenants construisirent alors à la hâte un petit hangar au milieu du malaï, s'accroupirent un moment après l'avoir terminé, puis se confondirent dans la foule. Le fils de Poulaho, précédé de quatre ou cinq naturels, alla s'asseoir à son tour près du hangar, et une douzaine de femmes d'un rang élevé se dirigèrent vers lui deux à deux, chaque couple tenant dans les mains une pièce d'étoffe blanche de deux ou trois aunes de longueur, déployée dans l'intervalle qui séparait les deux couples. Cela formait comme une immense draperie vivante. Arrivées auprès du jeune prince, elles s'accroupirent, passèrent autour de son corps quelques-unes de ces pièces; après quoi elles revinrent se mêler au reste de l'assistance.

» Alors Poulaho parut, précédé de quatre hommes, et alla s'asseoir à la gauche du jeune prince; ce qui obligea ce dernier à se lever pour prendre place, parmi les chefs de la suite, sous le hangar voisin. Ce mouvement donna lieu à quelques manœuvres singulières. Des hommes coururent vers le bout de la pelouse, et s'en retournèrent ensuite; d'autres s'élancèrent vers le prince avec des rameaux verts; puis, après diverses haltes, reprirent leurs places.

» A ce moment arriva la grande procession venue du faï-toka par de longs détours. Elle se dirigea vers la droite du hangar, où se tenait le jeune prince, se prosterna, déposa ses ignames simulées, se retira dans une attitude recueillie, et alla s'accroupir sur les côtés du malaï. Pendant ce long défilé, trois hommes, assis auprès du prince, prononçaient une sorte de formule sacramentelle, lente et monotone. Après une nouvelle pause, un orateur, placé au haut de la prairie, débita un long discours, qu'il interrompait de temps à autre pour venir briser les bâtons apportés par les hommes de la procession du faï-toka. Quand cette harangue ou prière fut dite, le prince et sa suite se relevèrent, traversèrent une double haie d'assistants et d'acteurs, et disparurent. L'assemblée se dispersa aussi; les bâtons brisés restèrent épars sur la pelouse du malaï. Ainsi finit le premier jour du natchi.

» Les cérémonies recommencèrent le jour suivant de fort bonne heure, et, malgré les résistances des naturels, Cook y assista encore. Quand il arriva, la foule était déjà nombreuse, et sur le sol gisaient dispersés de petits paquets de feuilles de cocotier attachés à des bâtons. Tout ce que le capitaine put apprendre, c'est qu'ils étaient tabous. Peu à peu la multitude augmentait; et, à chaque groupe survenu, un dignitaire préposé *ad hoc* adressait une harangue, dans laquelle se trouvait souvent le mot *ariki*.

» Cependant, l'heure solennelle approchant, on voulut encore éloigner le capitaine. Il tint bon avec son opiniâtreté habituelle; et, par une sorte de compromis, on toléra de nouveau sa présence, à la condition qu'il mettrait ses épaules à découvert comme les sauvages. Cook ne recula pas devant la formalité exigée. A demi-nu, il put rester et voir. C'était l'instant où le prince, les femmes et le roi arrivaient dans le malaï. On recommença les cérémonies de la veille, la marche des femmes avec les étoffes, les courses et les prières. Dans un moment où la troupe évoluait à deux ou trois pas de Cook, on l'obligea à tenir les yeux baissés et à prendre l'air réservé et modeste d'une jeune fille. C'était une loi un peu dure pour ce visage rébarbatif et cet œil si altier d'habitude.

» Comme la veille, la procession entra sur le malaï; elle défila comme la veille. Seulement, au lieu d'une igname vraie ou simulée, les naturels portaient une feuille de cocotier au milieu de leurs bâtons. Ces bâtons, une fois déposés à terre, une autre bande arriva, dont chaque couple tenait à la main un panier en feuilles de palmier; puis une troisième avec diverses sortes de petits poissons au bout de bâtons fourchus. Les bâtons furent placés aux pieds d'un vieillard, qui les prit tour à tour, les déposa sur le

sol, en marmottant une sorte de prière. Quant aux poissons, on les présenta à deux hommes armés de rameaux verts, en déposant le premier poisson à leur droite, le second à leur gauche. Cela se fit avec ordre; mais, au troisième poisson, un insulaire, assis derrière les deux officiers, s'élança vers l'objet pour le saisir. Ceux-ci, de leur côté, le disputèrent, et il en résulta que le poisson fut déchiré en plusieurs morceaux. L'agresseur jetait derrière lui tous les lambeaux qu'il pouvait empoigner; les deux autres continuaient à les placer à leurs côtés. Cette scène burlesque dura jusqu'à ce que le tiers survenu eût pu enlever un poisson entier; alors l'assemblée applaudit en criant : *Malié! malié!* (bravo! bravo!). Après cet incident, le classement du poisson continua sans conteste.

» Cette opération finie, des prières eurent lieu pour préparer l'assistance à l'acte essentiel de la fête. C'était le moment où le roi allait admettre son fils à l'insigne faveur de manger en même temps que lui, cérémonie qui se consommait avec un morceau d'igname grillée servie à la fois à l'un et à l'autre. Pendant cette solennelle minute, on fit tourner le dos à Cook, afin qu'il ne pût rien voir. Le capitaine viola bien la consigne, mais un mur de naturels le séparait du lieu de la scène; il n'en put distinguer aucun détail.

» D'autres marches, contre-marches, évolutions, processions, tantôt silencieuses, tantôt accompagnées de chants bruyants, de mouvements de mains et de pieds, suivirent cette cérémonie du natchi entre le père et le fils. La fête se termina par des combats stimulés de troupe à troupe, de champion à champion, par des scènes de lutte et de pugilat, accessoire obligé de tous les divertissements populaires.

» Évidemment ce natchi, si dépourvu de sens pour un spectateur européen, devait avoir sa signification allégorique. Les ignames, les bâtons qui en tenaient lieu, les feuilles de cocotier, les longues perches, les prières, les combats, les défilés, le cérémonial, la communion entre le fils et le père, tout cela était autant d'emblèmes religieux et de mythes indigènes. Il était impossible de s'y tromper à l'air recueilli de l'assistance, à l'appareil grave et prévu de toute cette fête, au choix des témoins et des acteurs, tous pris dans les hautes classes; enfin à l'étiquette rigoureuse à laquelle on soumit même les Européens présents. Pour satisfaire leur curiosité, les Anglais furent obligés de se découvrir jusqu'à la ceinture, de laisser flotter leurs cheveux sur leurs épaules, de s'asseoir par terre les jambes croisées, et d'y affecter une posture humble et modeste. Du reste, ce natchi, au dire des insulaires, n'était pas l'un des plus solennels. On apprit à Cook que trois mois plus tard, Tonga-Tabou en célébrerait un autre, où accourraient tous les naturels de l'île et ceux de Hapaï et de Vavao, avec des tributs de tous genres; cérémonie terrible et imposante, que devaient consacrer des sacrifices humains. »

Cook quitta Tonga-Tabou le 10 juillet 1777, et alla mouiller devant Eoa. Un sanglant épisode marqua son passage dans cette île : un homme ayant été surpris en flagrant délit avec une femme tabou (inviolable) fut amené au milieu du peuple, et, après quelques pratiques usitées en pareil cas, on lui ouvrit le crâne et on lui brisa une cuisse à coups de casse-tête. La femme fut seulement punie de plusieurs coups de bâton. Ce fut le 17 juillet que Cook mit à la voile après avoir reconnu tout l'archipel, moins Vavao et les îlots qui l'environnent.

Quatre ans après l'Espagnol Maurelle, commandant *la Princesa*, découvrit l'île Amargura sans oser y mouiller, mais une disette de vivres l'ayant forcé de revenir sur ses pas; il entra dans la baie de Vavao qu'il nomma *le Port du Refuge*. Quoique Maurelle n'eût point la pensée d'explorer l'île qu'il venait de découvrir, la bienveillance et les preuves d'amitié des indigènes l'engagèrent à y séjourner.

A peine Maurelle avait-il hissé son pavillon que des groupes nombreux d'indigènes lui

apportèrent toute sorte de provisions que l'équipage ne pouvait manquer de bien recevoir, puisqu'il en était totalement dépourvu. Le lendemain, le toubou (sans doute le toubo de Cook, oncle de Finau) vint pour rendre visite au capitaine, mais il était d'une telle corpulence qu'il lui fut impossible de monter à bord; heureusement qu'un marin ingénieux donna le moyen de le hisser sur l'avant, d'où il se rendit avec sa jeune et jolie femme dans la chambre du commandant. Le 7 mars Maurelle lui rendit sa visite et il fut honoré d'un kava. A son approche le toubou alla au-devant de lui et l'embrassa cent fois. Lorsqu'ils furent arrivés au lieu de la résidence, le chef fit ranger ses sujets en cercle, et quand on lui eut apporté deux tapis de palmier, il s'assit sur l'un et, mettant Maurelle à sa droite, le fit asseoir sur l'autre. Le silence fut général tant que le roi ne parlait pas; mais aussitôt qu'il eut parlé, tous ceux qui l'entendaient répétaient ce qu'il avait dit. Des jeunes insulaires apportèrent bientôt des racines de différentes plantes que l'on écrasa dans des vases de bois grossiers pour en extraire le jus que l'on servait en guise de boisson à ceux qui se trouvaient les plus rapprochés du toubou. On en offrit à Maurelle, mais quand il ne s'en serait pas senti le cœur soulevé, il n'eût pas accepté, car il avait déjà remarqué les grimaces que faisaient les buveurs. A la suite de ce rafraîchissement, sans doute pour lui ouvrir l'appétit, on apporta devant le capitaine des bananes parfaitement mûres et des patates grillées qu'il mangea avec plaisir. Quand il eut fini sa collation, il vit venir des canots remplis jusqu'aux bords de provisions de toute espèce, elles étaient destinées à être réparties entre tous les hommes de son équipage.

Lorsque toutes les distributions eurent été faites, la reine fut introduite dans le cercle, soutenue par douze femmes de quinze à dix-huit ans, qui l'allégeaient de leur mieux de la charge d'étoffe qu'elle voulait donner elle-même à l'étranger. En arrivant près du capitaine elle se déchargea et lui dit en souriant : *lélé! lélé!* (bien! bien!).

Voici la narration pleine de simplicité que Maurelle donne des fêtes et des preuves d'affection qu'il reçut à Vavao :

« Le roi m'invita à une réjouissance qu'il avait dessein de me donner. Quand je débarquai le 12, je vis dans le bois touffu qui avoisinait le bord, un vaste espace circulaire qu'on avait fait essarter, de manière à ce qu'il n'y restât plus le moindre tronc. Peu après les Indiens, deux à deux, se rendirent dans la maison du toubou, portant sur leurs épaules de longues perches d'où pendaient beaucoup de patates, de bananes, de cocos et de poissons : le toubou fit conduire ces provisions au camp nouvellement défriché; on en fit un monceau de forme cubique haut de deux vares.

» Les éguis et les vénérables anciens arrivèrent pour conduire le toubou, qui me prit par la main, et nous nous rendîmes au vaste cercle, où nous étions attendus par plus de deux mille Indiens. Nous nous assîmes sur des tapis de palmes préparés à cet effet; tout le peuple en fit autant, mais en conservant toujours la distinction des castes et des familles, les unes ne se mêlant point avec les autres.

» Le roi m'offrit alors tous ses fruits, et les fit porter à la chaloupe qui en fut entièrement remplie. Les porteurs étant de retour à leurs postes respectifs, on fit un profond silence pendant que le roi parlait; ceux à qui leur âge ou leur dignité avait donné le droit d'être assis auprès du roi, répétaient toutes ses paroles.

» Je ne savais à quoi tout cela aboutirait, et cependant j'ordonnai à ceux de mes soldats qui avaient à leur tête le premier pilote, de se tenir prêts à faire feu de leurs fusils et de leurs pistolets s'ils s'apercevaient de quelques mouvements hostiles.

» Il sortit aussitôt des rangs un jeune homme fort et robuste, la main gauche sur la poitrine, et frappant de la droite sur son coude. Il fit autour de la place beaucoup de gambades vis-à-vis des groupes qui n'étaient pas de sa tribu. Un autre de ceux-ci, s'étant

présenté en faisant les mêmes gestes, ils commencèrent à lutter, se prenant corps à corps, se poussant et repoussant avec tant d'animosité que leurs veines et leurs nerfs paraissaient très-gros. Enfin un des deux tomba si violemment que je crus qu'il ne pourrait jamais se relever. Il se releva pourtant tout couvert de poussière, et se retira sans oser retourner la tête. Le vainqueur vint présenter son hommage au roi, et ceux de sa tribu chantèrent; je ne sais si c'était à la honte du vaincu ou à l'honneur du vainqueur.

» Ces combats de lutte durèrent plusieurs heures; un des combattants eut un bras rompu; j'en vis d'autres recevoir des coups terribles. Pendant que cette lutte continuait, d'autres champions se présentèrent, les poignets et les mains enveloppés de grosses cordes, ce qui leur servait comme de cestes. Cette espèce de combat était bien plus terrible que la lutte. Dès les premiers coups, les combattants se frappaient au front, aux sourcils, aux joues, à toutes les parties du visage, et ceux qui recevaient ces fières décharges en devenaient plus impétueux et plus ardents. J'en vis qui étaient renversés du premier coup de poing qu'ils recevaient. Les assistants regardaient ces combats avec un certain respect, et tous n'y étaient pas indifféremment admis.

» Des femmes, surtout celles qui servaient la reine, assistèrent à cette fête. Je les trouvai tout autres qu'elles ne m'avaient paru jusqu'alors. Je ne les avais pas jugées désagréables; mais ce jour-là elles étaient parées de leurs beaux atours, ayant leurs mantes bien repliées et assujetties par un grand nœud sur le côté gauche, portant des chapelets à gros grains de verre à leur cou, les cheveux bien arrangés, le corps lavé et parfumé d'une huile dont l'odeur était assez suave, et la peau si propre qu'elles n'auraient pu y souffrir le plus léger grain de sable. Elles fixèrent toute mon attention, et me parurent beaucoup plus belles.

» Le roi commanda que les femmes se battissent à coups de poing comme les hommes. Elles le firent avec tant d'acharnement qu'elles ne se seraient pas laissé une dent, si, de temps à autre, on ne les eût séparées. Ce spectacle me toucha l'âme : je priai le roi de mettre fin au combat; il accéda à ma prière, et tous célébrèrent la compassion que j'avais eue de ces jeunes demoiselles.

» Le toubou fit ensuite chanter une vieille femme qui portait au cou une burette d'étain; elle ne cessa de chanter pendant une demi-heure, accompagnant son chant d'actions et de gestes qui auraient pu la faire prendre pour une actrice déclamant sur un théâtre.

» Enfin le jeu se termina, et nous retournâmes à la maison du roi; j'y trouvai la reine qui me reçut avec les marques accoutumées de sa bienveillance : je lui demandai pourquoi elle n'avait pas assisté à la fête; elle me répondit que ces sortes de combats lui déplaisaient.

» Les nœuds de notre amitié ainsi resserrés au point que le toubou me nommait son *hoxa*, c'est-à-dire son fils (plutôt *ofa*, ami), je pris congé de lui et de la reine, et je retournai m'embarquer. La plage était toute couverte d'Indiens qui faisaient mille caresses à mes gens sur ce qu'ils avaient bien voulu assister à leur fête.

» Les vainqueurs me prirent sur leurs épaules, et me placèrent dans la chaloupe. Le toubou qui, de sa maison, voyait cette multitude, et qui savait combien je souffrais quand les Indiens se mêlaient avec mes gens, ordonna à ses capitaines de poursuivre ces insulaires, et il entra lui-même dans une telle colère, qu'il sortit avec un gros bâton frappant ceux qui lui tombaient sous la main. Tous se sauvèrent dans les bois; deux, plus maltraités que les autres, furent laissés comme morts sur la place. J'ignore s'ils se sont rétablis. »

En partant, Maurelle laissa à ce groupe le nom de Don Martin de Mayorga, qui avait

pour île principale Vavao. Le nom indigène est Hafoulou-Nou. Maurelle dit qu'avant de partir il vit encore plusieurs îles qui appartiennent à ce groupe.

Sur la fin de 1787 La Peyrouse visita ces parages, mais il n'y fit qu'un court séjour. Bligh y parut en 1789. Le capitaine Edwards, pendant la dernière année de 1791, toucha deux fois à Namouka. Le 22 mars 1793 d'Entrecasteaux aborda à Tonga-Tabou. Ce dernier navigateur parle dans ses récits d'un certain Finau qui joua un grand rôle dans les événements de l'île, dont il donne peu de relation. Il est du reste impossible de compléter ses renseignements parce que ce nom est commun dans la dynastie des Toubo (les Toubou de Maurelle). Singleton, qui passa après ce savant général, rapporte que ce dernier eût été victime d'un guet-apens s'il était resté deux jours de plus dans l'archipel. L'habitude qu'avaient prise les naturels de voir des Européens, leur avait donné l'idée de la rapine. Nous verrons par la suite, que pour mettre leurs desseins à exécution, ils n'épargnaient pas la vie des étrangers.

Le capitaine Wilson, commandant *le Duff,* vint en 1797 mouiller dans l'archipel, pour y laisser quelques-uns des missionnaires qui étaient, en grand nombre, dans le navire. A son arrivée les fonctions de Touï-Tonga étaient remplies par Foua-Nounouï-Hava, que Wilson nomme Fata-Faï. Aussitôt que le commandant put descendre à terre, il s'empressa de visiter les chefs et de sonder leurs dispositions au sujet de son entreprise. Dès les premières ouvertures, les chefs les plus influents répondirent qu'ils seraient charmés d'avoir des Européens parmi eux et qu'ils les assuraient de toute réussite dans leurs entreprises. En entendant cette réponse les missionnaires voulurent débarquer tous à la fois. Wilson en établit dix à Hifo sous la protection de Tougou-Aho, le plus terrible de tous les prêtres idolâtres. Le capitaine en parle en ces termes : « C'était un homme d'une quarantaine d'années, d'un maintien sombre et taciturne. Il parlait peu, mais quand il était en colère, les éclats de sa voix retentissaient comme les rugissements du lion; Fata-Faï, au contraire, homme à peu près du même âge, vigoureux aussi, et bien proportionné, avait des manières gracieuses, affables et prévenantes; sa démarche était noble et majestueuse, et tout en lui annonçait l'intelligence et le désir de s'instruire. »

Après le départ de Wilson, et quand les missionnaires entreprirent les conversions, la guerre civile éclata à Tonga-Tabou, et Tougou-Aho fit preuve d'une grande cruauté. Trois missionnaires furent égorgés au milieu des troubles; les autres furent obligés de chercher ailleurs un refuge. Mais leur départ ne mit pas fin à l'anarchie; au point que le Touï-Tonga fut forcé de se retirer à Vavao, où beaucoup de naturels le suivirent. Le rival de Tougou-Aho, Finau, se réjouissait intérieurement de ces circonstances, car elles faisaient aller à lui tous les mécontents, et elles lui permettaient de traiter d'impies et de rebelles ses ennemis et ses rivaux.

Cette situation déplorable devait être fatale aux Européens : l'équipage du navire *Argo,* ayant fait naufrage sur les côtes de Niti, parvint à gagner Tonga; mais des malheurs plus terribles l'y attendaient. Les naturels, voyant les étrangers dans une position qui permettait de les attaquer impunément, les assaillirent avec fureur, et tout l'équipage fut massacré à l'exception d'un seul homme qui fut recueilli par un bâtiment de guerre. Quelque temps après, des attaques plus audacieuses vinrent rendre ces parages vraiment dangereux. Jusqu'à cette époque les Tongas n'avaient osé faire aucune tentative contre les navires qu'ils voyaient bien équipés et bien armés; mais lorsqu'ils reconnurent des bâtiments marchands, ils songèrent au moyen de s'en rendre maîtres. Le capitaine Melon, commandant *the Duke of Portland,* devint leur première victime par la trahison d'un Malais et la connivence d'un déserteur américain nommé Doyle. Après plusieurs signaux entre les deux traîtres (que l'équipage du *Duke* ne comprenait pas) un groupe nombreux de sauvages vint assaillir le navire, et après

un court combat, tout l'équipage fut massacré à l'exception de quatre mousses, d'une femme de couleur et d'un vieillard décrépit, qui ne durent la vie qu'à leur âge, et à condition qu'ils aideraient au déchargement et à la destruction du navire. Le traître Doyle présidait au pillage et donnait des ordres à tout le monde; mais son crime ne devait pas rester impuni : la veille du jour fixé pour la destruction du navire, et quand il n'y avait plus que quelques naturels à bord, le vieillard et les quatre mousses se jetèrent sur Doyle, et, après l'avoir poignardé, ils le jetèrent à l'eau; pendant cette lutte les naturels s'étaient enfuis pour appeler du renfort, mais le vieillard, ayant coupé les câbles, prit le large sans attendre ses ennemis, au milieu desquels se trouvait la femme de couleur dont nous avons parlé. Dumont-d'Urville dit que l'on n'a jamais recueilli de nouvelles de ces malheureux, qui seront sans doute morts de faim ou auront été dévorés par des anthropophages.

Quelque temps après cette catastrophe, le beau navire *l'Union* de New-York faillit éprouver le même sort; le capitaine et trois hommes perdirent la vie, et il en eût été de même du reste de l'équipage, si le second lieutenant n'eût fait couper les câbles. Une heure après la scène terrible, les naturels changèrent de manœuvres, et de furieux qu'ils étaient devinrent hypocrites; mais la femme de couleur dont nous avons déjà parlé se dévoua pour les étrangers : elle s'offrit aux sauvages pour l'exécution du second guet-apens qui devait avoir lieu sur le canot, et sa demande ayant été acceptée, on lui donna des instructions pour persuader et tromper l'officier qui commandait à bord. Arrivée sur le canot, cette femme courageuse le fit diriger sur le vaisseau au lieu de le mener à terre. On la poursuivit, mais elle se jeta à la nage avec ceux qu'elle voulait sauver, et arriva bientôt sur *l'Union* que l'officier fit mettre au large. Hélas! ces malheureux n'échappèrent à ce danger que pour tomber aux mains d'ennemis plus cruels : après cinq jours de navigation périlleuse, le beau navire se perdit sur les côtes de Viti, et son équipage fut rôti presque vivant et dévoré par les cannibales.

Après le désastre de *l'Union* on ne connaît qu'un navire marchand qui se soit arrêté à Tonga. Cette témérité lui a coûté cher.

Le 29 novembre 1806, *le Port-au-Prince,* armé de vingt-quatre canons de douze, et de huit caronades du même calibre, vint relâcher sur le groupe Hapaï dans la baie de Lefonga. L'imprudent capitaine se nommait Brown.

Le Port-au-Prince avait été armé de cent hommes pour faire à la fois la pêche de la baleine et la course contre les Espagnols sur les côtes occidentales de l'Amérique. Après la mort du premier capitaine, qui avait été remplacé par Brown, et après qu'on eut fait quelques prises, le navire avait été dirigé sur les îles Haouaï pour y être radoubé en partie; il avait relâché à Ouahou et y avait recruté huit indigènes pour compléter son équipage; mais, s'étant alors trouvé trop éloigné du port Jackson, il avait été dirigé sur Tonga. Vers la fin de novembre, *le Port-au-Prince* se trouva en vue des îles Hapaï qui font partie de l'archipel, et le 27, il jeta l'ancre devant Lefonga.

Les détails qui vont suivre sont empruntés en partie à Mariner, le seul homme instruit qui ait échappé à l'entière destruction du *Port-au-Prince.*

Le soir de son arrivée dans la baie, l'équipage reçut la visite des chefs indigènes, qui firent ensuite apporter une grande quantité de provisions. Un insulaire d'Haouaï, nommé Touï-Touï et qui savait un peu d'anglais, employa tous les moyens en son pouvoir pour persuader à l'équipage qu'une brillante réception l'attendait à terre, et qu'il serait traité par les indigènes avec toutes les marques de la meilleure hospitalité; ses avances furent reçues avec joie, malgré l'avertissement que donna un Taïtien d'Ouahou, qui mit également tout en œuvre pour empêcher le capitaine de se rendre

à cette invitation qu'il savait n'être pas sincère. Malheureusement on ne l'écouta point, et Brown, tout le premier, ne fit qu'en rire. A cette première faute, le capitaine en joignit une seconde, le lendemain, dimanche, en commandant aux matelots de caréner le navire. Cet ordre excita du mécontentement, et dans la journée une vingtaine d'hommes se rendirent à terre pour ne point travailler. Dans l'après-dîner tous les officiers et une partie de l'équipage allèrent trouver le capitaine et l'informèrent qu'un groupe nombreux d'insulaires armés de massues et de lances étaient réunis dans l'entre-pont et qu'ils paraissaient avoir des intentions hostiles. Brown, qui n'en voulait rien croire d'abord, monta enfin sur le pont à la prière de Mariner. Les chefs qui crurent pour un moment leur complot découvert, furent même saisis de terreur; mais, voyant la tranquillité du capitaine, ils se rassurèrent bientôt, et quand celui-ci leur marqua son étonnement de voir tant d'hommes armés autour de lui, ils firent jeter, pour le convaincre de leurs bonnes intentions, quelques armes à la mer et renvoyèrent tous les insulaires. Lorsqu'ils furent partis, plusieurs ouvriers, charpentiers et voiliers, conseillèrent au capitaine de prendre des dispositions pour les empêcher de revenir, mais le capitaine ne prit aucune précaution et resta sourd à tous les conseils.

Le 1er décembre 1806, à neuf heures du matin, et quand le pont était déjà couvert de naturels, Brown reçut la visite du perfide Touï-Touï. Il venait l'inviter, de la part des chefs, à se rendre à terre où on l'attendait avec impatience. Le capitaine accepta l'invitation et accompagna Touï-Touï sans même se munir de quelques armes. Brown mit une demi-heure à se rendre à terre. A peine eut-il débarqué que tous les Tongas poussèrent un grand cri et assaillirent l'équipage. Aucun Européen n'eut le temps de se mettre sur ses gardes, et il n'y eut que Mariner et le tonnelier qui purent se réfugier à la sainte-barbe. De là, ils entendirent les gémissements de leurs malheureux compagnons mêlés aux cris féroces des sauvages; mais leur anxiété était trop cruelle, ils résolurent d'aller affronter la mort. Mariner marcha le premier. Il allait monter sur le pont, lorsqu'en jetant un regard dans la chambre du capitaine il y vit Touï-Touï qui la visitait; il alla se placer devant lui et le pria de le tuer de suite s'il était destiné à mourir. Touï-Touï lui répondit qu'il serait sauvé s'il voulait dire combien il y avait encore d'Européens dans le bâtiment. Mariner dit qu'ils n'étaient plus que deux, lui et le tonnelier. Touï-Touï les conduisit sur le pont et les présenta au premier chef. Quel spectacle pour Mariner! presque tous ses compagnons étaient rangés côte à côte, dépouillés de leurs vêtements, et tous avaient la tête écrasée. Le chef était assis sur le capuchon de dunette et portait sur une épaule la plus belle veste du capitaine, et sur l'autre une massue ensanglantée à laquelle pendaient des lambeaux de chair. Après avoir considéré un moment Mariner, le sauvage le fit remettre entre les mains d'un autre chef qui, après l'avoir dépouillé de sa chemise, le conduisit à terre.

Ils marchèrent pendant une heure et arrivèrent à la partie la plus septentrionale de l'île, à Ko-Oulo, où on le plaça auprès des cadavres du capitaine et de ceux qui l'avaient suivi dans son imprudente excursion. De Ko-Oulo, les insulaires embarquèrent Mariner sur un canot et le firent aborder à un autre endroit de l'île où de nouveaux insulaires vinrent le prendre pour le conduire auprès d'un grand feu. Là encore il eut la douleur de voir trois cadavres de ses compagnons. Les sauvages firent rôtir quelques cochons et conduisirent ensuite le prisonnier du côté de Foa. Toutes ces courses n'avaient d'autre but que de le faire souffrir et de le montrer aux habitants comme un objet curieux. A Foa, Mariner fut dépouillé de son pantalon, le dernier vêtement qui cachât sa nudité. Pieds nus, la tête et tout le corps découverts, par une chaleur si excessive que son corps en fut couvert de cloches, il fut promené par toute l'île. Les habitants accouraient pour le voir; on le tâtait, on frottait sa peau pour

voir si elle n'était pas blanchie, et comme elle restait toujours la même, on lui disait que sa peau ressemblait à celle des cochons. On lui cracha au visage, on le renversa, on l'assaillit d'une grêle de bâtons, de noix de cocos; après quoi une femme lui donna par pitié un tablier de feuilles de *shea toulou*, pour qu'il pût s'en couvrir. Enfin ses conducteurs entrèrent dans une espèce de taverne et le firent asseoir, parce que chez eux il est malséant de rester debout devant ses supérieurs. Pendant que ses bourreaux faisaient d'amples libations de kava, le pauvre Mariner eut un instant de repos, mais il ne fut pas de longue durée. Un insulaire entra précipitamment dans la hutte, parla avec véhémence aux indigènes et emmena ensuite Mariner, à qui il ordonna d'employer toutes ses forces pour le suivre. Après une longue course qui lui ensanglanta les pieds il arriva enfin au but de sa course. Sans lui donner le temps de s'essuyer le corps, on le présenta au fameux Finau, le roi de l'île. Ce roi avait conçu une vive amitié pour le jeune étranger dès la première fois qu'il s'était rendu sur le bâtiment. Aussi, malg é l'horreur qu'inspirait le malheureux Européen, il fut reçu avec toutes les marques de courtoisie dont soit susceptible un Tonga.

A son arrivée, Finau s'avança vers lui et posa son nez sur le front de son protégé, signe de la plus grande amitié dans tout l'archipel. A la suite de cette cérémonie, le roi fit conduire Mariner dans un étang voisin, où il put se laver. A son retour on l'introduisit dans une case particulière où on lui prépara de l'huile de bois de sandal pour panser ses blessures. On lui donna ensuite une natte pour se coucher, et au milieu de la nuit on lui apporta du porc et de l'yam. Il ne mangea que ce dernier, craignant que l'autre ne fût de la chair humaine. Il n'avait pas mangé depuis trente-six heures.

Le lendemain dans la matinée, Finau manda Mariner, et, après quelques préparatifs, il le conduisit à bord du *Port-au-Prince*. Ils n'y trouvèrent plus, de tout l'équipage, que quatorze hommes vivants, que l'on avait épargnés pour faire manœuvrer le navire. Quand le roi eut visité le bâtiment, il donna ses ordres pour le faire échouer; mais Touï-Touï lui dit qu'on ne pourrait y parvenir avec les quatorze marins qui restaient, qu'il fallait mettre à l'œuvre deux cents indigènes, et faire rester en repos quatre cents autres qui gambandaient sur le pont et dans la cale. Au premier commandement de Finau, tous ceux qui n'étaient pas occupés restèrent immobiles, et *le Port-au-Prince* fut conduit jusqu'à une demi-encablure du rivage, où il échoua.

Deux jours après, c'en était fait du beau navire; les mâts, les caronades, les huit barils de poudre, tout le fer des garnitures et le reste du chargement avaient été portés à terre.

Pendant ce pillage il se passa un épisode qui suffira pour faire juger du caractère et de la puissance de Finau : ayant aperçu un indigène qui coupait une clef au grand mât de perroquet, il s'adressa à un chef qui s'amusait à tirer des coups de fusil et lui dit d'essayer une décharge sur le coupeur de clef qui, perché au haut du mât, ne s'attendait pas à ce qui allait lui arriver : au commandement de Finau, le malheureux fut aussitôt mis en joue et percé d'une balle. En tombant sur le pont il se brisa la tête et se cassa les deux cuisses. A son râle de mort se joignirent les éclats de rire de Finau, qui félicita le chef de la promptitude qu'il avait mise à exécuter son ordre. Quelque temps après et quand Mariner put se faire comprendre, il demanda au roi comment il pouvait faire mourir si gratuitement un de ses sujets. Finau répondit que ce n'était qu'un cuisinier, et que la société s'inquiétait peu de la vie ou de la mort d'un tel homme.

Les insulaires mirent le feu au bâtiment le 9 décembre au soir, afin d'en retirer les morceaux de fer qui s'y trouvaient enclavés. A peine le feu avait-il gagné les sabords, que les canons, chargés depuis plusieurs jours, éclatèrent les uns après les autres,

l'épouvante se répandit aussitôt parmi les assistants, et ils parcoururent toute l'île pour trouver Mariner, qu'ils conjurèrent de venir arrêter la fureur du navire. Celui-ci eut toutes les peines du monde à les rassurer et à leur expliquer la cause des décharges.

Afin de le soustraire aux insultes des sauvages, Finau imposa à Mariner une longue reclusion; mais bientôt on les vit partir ensemble pour aller à la chasse aux rats. Les Européens furent témoins de grandes réjouissances à cette occasion. Le peuple faisait alors sa principale nourriture des rats; mais les chefs et surtout le roi ne les tuaient que pour leur plaisir.

Quelques jours après cette excursion, plusieurs indigènes vinrent à la demeure de Mariner, et le prièrent mystérieusement de sortir. Arrivé au milieu d'un groupe, le chef lui présenta la montre dont on l'avait dépouillé, et lui demanda ce que c'était. Le jeune blanc s'empressa de monter la montre et en fit écouter le mouvement à l'oreille d'un sauvage. Celui-ci témoigna son admiration en disant que c'était une bête vivante, et chacun voulut s'en emparer. Elle passa de main en main, et tous la serraient de toutes leurs forces, ou lui donnaient des croquignoles pour la faire crier davantage; ensuite ils se regardaient avec surprise, faisaient claquer leurs doigts en riant aux éclats, et marquaient leur étonnement en imitant le gloussement d'une poule qui appelle ses poussins. Pour éviter que sa montre ne fût détruite, Mariner fit tous les signes imaginables pour faire comprendre aux sauvages qu'elle renfermait d'autres secrets, et il se promettait bien de la retenir après l'avoir ouverte; mais à peine eut-il montré le mouvement que toutes les mains tombèrent sur la montre et la disloquèrent en quelques minutes. Cette rixe finie, les Tongas se lamentèrent sur ce qu'ils avaient fait mourir la petite bête.

De retour à Lefonga avec le roi Finau, Mariner y fut en butte aux insultes et aux avanies des indigènes des basses classes, comme il l'avait été à son arrivée à terre. Il apprit même, plus tard, que sa vie avait été en danger, parce que Touï-Touï avait cherché à persuader au roi qu'il devait, pour sa sûreté, faire massacrer tous les Anglais dans la crainte qu'au passage d'un navire ils n'apprissent aux étrangers la fin malheureuse du *Port-au-Prince*. Finau avait heureusement rejeté cet avis comme contraire à son intérêt.

Malgré cette protection ouvertement accordée à Mariner, Finau ne laissa pas que de le faire surveiller. Ayant appris qu'il avait des choses extraordinaires dans sa malle, il la fit vider devant lui, et ces choses extraordinaires se trouvant être des livres et du papier; il les fit brûler aussitôt, prétendant que c'étaient des instruments de magie qui servaient à faire des conjurations et des sortiléges.

Jusque-là Mariner et ses compagnons d'infortune ne pouvant se faire comprendre que par des signes, que les sauvages affectaient de ne pouvoir interpréter, avaient souvent souffert de la faim; mais un jour, par l'entremise de Touï-Touï, Mariner parvint à faire savoir au roi la malheureuse position dans laquelle se trouvaient les Européens. Finau parut surpris de ce que les blancs n'étaient pas bien traités par ses sujets. — « Eh! demandez à manger! reprit Finau, l'usage des îles Tonga est que quand un homme a faim il entre dans la première maison qu'il voit et demande à manger, à quoi l'on obéit aussitôt sans rien réclamer en retour. » — Mariner et ses compagnons firent comme le roi leur avait dit, et l'expédient leur réussit parfaitement.

Quand les Anglais virent que tout espoir de retourner dans leur patrie était perdu pour eux, ils résolurent de se plier aux usages du pays où la mauvaise fortune les avait jetés; et, pour parvenir à ce but difficile, ils demandèrent à Finau la permission de l'accompagner dans une expédition que celui-ci allait entreprendre. Avant de parler de cette expédition, nous devons donner quelques détails qu'on ne trouvera pas sans intérêt.

Un jour Finau demanda à Mariner s'il avait encore sa mère, et, sur la réponse affirmative de celui-ci, il s'écria : « Et pourquoi l'avez-vous quittée? » et sans attendre les explications qu'il demandait, il fit appeler une de ses femmes, nommée Mafi-Habé, et lui dit en montrant Mariner : « Voilà votre fils adoptif. » Jusqu'à leur séparation, Mafi-Habé prit autant de soin de Mariner que s'il avait été son fils véritable.

Un autre jour, Finau se promenant avec son protégé qui était armé d'un fusil, lui dit en montrant une femme : « Tuez cette vieille! elle est folle, elle est inutile à la société; il faut s'en débarrasser. » Mariner s'en excusa en disant qu'il était prêt à sacrifier sa vie pour son protecteur, mais que sa religion lui défendait de tuer un de ses semblables. Le roi, loin de s'offenser de cette réponse, épargna la malheureuse, mais ce ne fut que pour quelques jours. Elle fut massacrée sur le rivage où elle venait donner cours à sa folie.

L'épisode suivant, qui tourna au comique, jeta Mariner dans la plus vive anxiété : ayant appris que plusieurs bâtiments devaient toucher à l'île Tonga, il employa toutes ses ressources d'imagination pour leur transmettre les détails de sa situation et de celle de ses compagnons. Après bien des efforts, il parvint à aller déposer une lettre au port où ils devaient s'arrêter. Ayant été secrètement averti, Finau envoya chercher la lettre, et en l'absence de Mariner, il se la fit traduire par un Anglais. Le roi sautait d'étonnement à chaque phrase qui renfermait une pensée; et c'était pour lui une énigme inexplicable qu'une lettre parlât comme un homme. Il tournait le papier dans tous les sens, le regardait de côté, etc., et n'en était pas plus instruit. Enfin il appela Mariner, qui s'attendait à une correction exemplaire, et le roi, qui ne s'attachait qu'au merveilleux de l'affaire, le fit asseoir et lui dit d'écrire quelque chose, comme, par exemple, son nom; après quoi il appela un Anglais qui se trouvait éloigné du lieu de la scène, et lui dit de lire ce qui était écrit sur le papier. L'Anglais lut : *Finau.* Celui-ci saisit le papier, le regarda encore dans tous les sens et s'écria : « Mais cela ne me ressemble pas! où donc est mon corps? où sont mes jambes? comment pouvez-vous savoir que c'est moi? » Et durant trois heures entières le roi occupa Mariner à écrire différents mots ou différentes phrases, et à les faire lire par d'autres Anglais que l'on tenait éloignés. Tous les indigènes et tous les chefs présents criaient au sortilége; mais Finau, qui avait plus de bon sens, chercha encore longtemps à s'expliquer le phénomène. Enfin il s'écria qu'il avait trouvé la fameuse solution, et il expliqua avec une grande vivacité comment deux personnes pouvaient employer des signes particuliers pour désigner les objets que l'on voyait. Qu'on juge de sa stupéfaction quand Mariner lui dit que l'on pouvait écrire non-seulement le nom de ce qu'on n'avait pas encore vu, mais encore celui d'une personne ou d'une chose dont on n'avait jamais entendu parler. Finau le prit au mot. Il lui dit à l'oreille : *Tonga-Ahou* (nom d'un chef très-ancien qui avait été assassiné) et *Tiba-Thoou* (nom d'un endroit que Mariner n'avait jamais vu). Un Anglais appelé comme pour les autres opérations lut couramment les deux noms, au grand étonnement de l'auditoire. Mariner expliqua ensuite au roi qu'en Europe on envoyait à de grandes distances des messages écrits de la même manière et qui restaient inconnus à celui qui les portait. Il ajouta que l'histoire était transmise par ce moyen à la postérité. Quand Finau se fut bien expliqué la chose, il dit qu'on ne devait pas apprendre cette admirable invention aux Tongas, parce qu'ils la regarderaient comme un moyen de sorcellerie.

Dans l'expédition où Mariner et ses compagnons suivirent le roi, celui-ci parvint à mettre le siége devant Vavao; mais, malgré les secours de sa mousqueterie et des quatre caronades qu'il avait recueillies du pillage du *Port-au-Prince*, il fut obligé de lever le siége et de s'enfermer lui-même dans un camp retranché à quelque distance

de cette ville. Après le mauvais succès de cette entreprise, la guerre se réduisit à de simples escarmouches où l'on se faisait réciproquement des prisonniers, bientôt victimes des vengeances les plus atroces. On peut même affirmer que la légèreté avec laquelle les Tongas exécutent leurs cruautés, les fait paraître plus féroces que les sauvages de l'Amérique qui réfléchissent aux moyens qu'ils emploieront pour faire souffrir davantage leurs victimes. Et pour preuve de ce que nous avançons, nous dirons que les sauvages américains ne se livrent à une cruauté raffinée que contre leurs ennemis, contre ceux qu'ils sont habitués à regarder comme des êtres voués à leurs vengeances, tandis que les Tongas se portent gratuitement à des actes de cruauté qui révoltent l'imagination. En voici un exemple : pendant le cours de la campagne contre Vavao, quatre Tongas furent surpris cachant en terre quelques misérables provisions de bouche : ils furent condamnés à avoir la gorge coupée avec une scie d'écailles d'huître, et une lente exécution suivit cet ordre abominable.

Un fait qui s'accomplit pendant la campagne dont nous venons de parler fera juger du caractère naturellement féroce de Finau. Ayant appris que des femmes ennemies venaient se baigner non loin de son camp, il y dressa une embuscade et en donna le commandement à plusieurs chefs. Le lendemain, trente malheureuses furent à peine dans l'eau que les Tongas les assaillirent. Cinq furent assommées, treize faites prisonnières, et le reste gagna le fort. Quand les prisonnières furent amenées au camp de Finau, des disputes très-vives s'élevèrent entre les chefs, qui réclamaient leur part du butin. L'un en voulait une grande, l'autre une jolie. Finau, que ces disputes impatientaient, fit venir une espèce de billot et des scies d'écailles d'huître; puis commanda que des treize femmes on fît vingt-six moitiés égales, pour que les disputeurs eussent plus de choix. L'affaire s'arrangea à l'amiable; mais au commandement du roi, pas un chef n'avait froncé le sourcil.

Voici maintenant un exemple de bonté paternelle qui n'étonnera pas moins que ce que nous avons dit sur la barbarie de Finau : peu de temps après le partage des prisonnières, la plus jeune des filles du roi, qui avait environ sept ans, tomba malade; la maladie était grave, et son père fit transporter l'enfant dans le temple consacré au patron des Hous, dynastie régnante. Là, son père fit offrir tous les jours un cochon cuit à la divinité; mais aucun changement ne se faisant remarquer dans l'état de la malade, Finau la fit transporter à Hounga, autre lieu consacré, où un prêtre se disait inspiré par le génie tutélaire des Hous. Le roi s'y rendit lui-même pour visiter le prêtre; mais celui-ci étant absent, un chef fut député vers lui pour questionner l'inspiré. Le prêtre répondit à toutes les demandes : « La maladie de la fille du roi est pour le bien général du pays. »

Le lendemain, Finau fit venir le prêtre et lui dit avec la plus grande sensibilité : « Si les dieux sont irrités contre nous, que le poids de leur vengeance pèse sur ma tête, je ne la crains pas; mais épargnez ma fille; et je vous demande avec instance, Tonbo-Tataï, d'exercer toute votre influence auprès des autres dieux, pour que je subisse seul la peine qu'ils veulent nous infliger. » Le prêtre, après avoir religieusement écouté ces paroles, regarda en haut; mais le dieu n'ayant rien répondu, il alla se mêler parmi la foule.

Finau parut anéanti de ce silence; il était blessé dans son orgueil et dans ses espérances. Rentré dans sa case, il se sentit gravement indisposé, et se coucha. Le lendemain son mal avait empiré, et comme il se sentait faible, il fit appeler ses matabouléès et les chefs. Tous arrivèrent avec empressement et firent paraître la plus grande affliction en le trouvant sans voix. Finau voulut leur parler, mais il se sentit bientôt suffoqué

par la véhémence des sentiments qu'il voulut exprimer; alors il versa d'abondantes larmes, et croyant sa fin prochaine, il reconnut la justice des dieux, mais il se lamenta sur la fatalité qui le forçait de mourir sur un lit de douleur, quand il aurait dû trouver la mort en combattant. Un peu remis de ses émotions, il ajouta avec regret : « Je tremble à l'idée des maux qui menacent mon pays; et je prévois qu'après ma mort l'état des affaires subira de fâcheux changements; car j'ai eu de fréquentes preuves que l'obéissance que me montrent mes sujets vient moins de leur amour pour moi que de la crainte que je leur inspire. »

Le lendemain le roi se trouva beaucoup mieux, mais il n'en fut pas de même de sa fille qui expira dans la journée. En apprenant ce triste événement il défendit toute démonstration d'affliction publique, ce qui était contre la coutume générale des îles Tonga, et que l'on interprétât comme un signe de mécontentement contre le vénéré patron des Hous. Vingt jours après le décès, les chefs et le peuple furent assemblés pour rendre les honneurs à la défunte. Quand on l'eut placée dans un cercueil, qui avait presque la même forme qu'un canot, on la déposa dans le *faïtoka* (cimetière), et les combats et les luttes commencèrent.

Lorsqu'on arriva au dernier combat, que l'on rend toujours le plus général, et dans lequel les lutteurs se cassent quelquefois les bras et les jambes, Finau forma ses guerriers en deux bandes, et plaçant la dernière autour de son habitation d'où il examinait le spectacle, il donna le signal. Après une lutte acharnée de part et d'autre, la bande composée des hommes qui habitaient la partie de l'île où se trouvait la demeure royale commença à plier, ce que voyant, Finau s'élança au plus fort de la mêlée, et par sa présence et ses efforts, parvint à faire reculer le parti vainqueur qui se dispersa bientôt aux acclamations des protégés du roi.

Les naturels n'ont jamais pu expliquer si Finau avait été blessé dans cette occasion ou s'il était sujet à quelques attaques, mais à peine fut-il rentré dans sa case qu'il tomba sans connaissance. Aussitôt tout le monde s'empressa autour de lui, et pour obtenir son rétablissement on égorgea un enfant qu'il avait eu d'une de ses femmes. Le roi reprit connaissance, mais il ne tarda pas à rendre le dernier soupir.

D'après les calculs de Cook, Finau pouvait avoir alors cinquante et quelques années. Il était doué d'un grand caractère, d'une fermeté et d'un savoir au-dessus de sa position, et possédait à fond toute la science d'un ambitieux et d'un grand homme politique. On peut dire en passant que les hommes de sa trempe sont très-rares en Océanie, où la barbarie et la brutalité sont le caractère distinctif des rois.

Voici quelques détails qui offrent des particularités remarquables au sujet des cérémonies funèbres que l'on pratique à la mort des principaux chefs.

Quand le corps de Finau eut été déposé sur le *malaï* (lieu d'exposition), tous les chefs et matabouléès, vêtus de natte, s'assirent à l'entour; et les pleureuses, composées de ses veuves, parentes, concubines, servantes, vinrent donner cours à leurs larmes à quelque distance du lieu consacré. Leur extérieur était fait pour inspirer la pitié et la tristesse; car elles n'étaient vêtues que de vieilles nattes déchirées, et leurs cheveux pendaient en désordre sur leurs épaules. Ajoutez à cela les meurtrissures qu'elles s'étaient faites pendant la nuit, et dont les traces bleues défiguraient leurs traits.

Mais tous les chefs et matabouléès, ainsi que les domestiques et les gens du peuple qui étaient attachés au roi ou à sa cour, surpassèrent bientôt ces marques de tristesse par des pratiques plus qu'atroces et barbares. Les uns se donnaient des coups de massue qui les faisaient tomber presque morts sur la place; les autres se faisaient des entailles par tout le corps avec des couteaux ou des haches; ceux-ci se meurtrissaient la tête à coups de bâton; ceux-là s'enfonçaient des coquillages dans les bras et dans les cuisses;

et tout cela en courant et en gémissant au milieu du cercle formé de tous les sauvages de l'île; ce qui formait une scène vraiment infernale. Cependant quelques-uns se montraient plus modérés dans leurs gestes; mais ils étaient loin de l'être dans leurs paroles. En se promenant à grands pas, l'air égaré, se frappant la tête de leur massue, ils s'écriaient d'une voix saccadée et terrible : « Hélas! ma massue, qui m'aurait dit que tu m'aurais rendu ce service et mis à même de donner ainsi un témoignage de mon respect pour Finau! Jamais, non, jamais, tu ne serviras plus à faire voler les cervelles de ses ennemis! hélas! quel grand, quel puissant guerrier a succombé! O Finau, cesse de douter de ma loyauté! Sois convaincu de ma fidélité! Mais quelles absurdités, dis-je, si j'avais été un traître j'aurais éprouvé le sort de ces nombreux guerriers, victimes de ta juste vengeance. Cependant ne crois pas, Finau, que je te fasse des reproches; non, je ne cherche qu'à te convaincre de mon innocence; car quel est celui qui, ayant envie de nuire à ses chefs, verra comme moi sa tête blanchir? O dieux cruels! nous priver ainsi de notre père, de notre seule espérance, pour qui seul nous désirions vivre! Nous avons, il est vrai, d'autres chefs, mais ils n'ont pour eux que leur rang, ils ne sont pas comme toi, hélas! grands et puissants à la guerre. »

Ces pratiques cruelles et ces lamentations durèrent trois heures consécutives. Le fils de Finau, Moë-Ngongo, fit ensuite conduire le corps de son père à Fellétoa. On plaça donc le corps sur une balle de gnatou qui, à son tour, fut mise sur une espèce de claie, et lorsqu'on eut tiré quelques coups de caronade le cortége se mit en marche. Les pleureuses formaient la tête du cortége, le corps du défunt venait ensuite. Puis les chefs et mataboulès, et derrière eux le jeune prince qui, craignant quelque révolte, se faisait suivre par les caronades, mèches allumées, et commandées par Mariner.

Quand le cortége fut arrivé à Fellétoa le corps fut déposé dans le faïtoka, et lorsque la balle de gnatou sur laquelle était le défunt eut touché la terre, toutes les femmes tombèrent assises en poussant un cri lamentable, tandis que les hommes découvrirent l'ouverture du caveau. Avant d'y descendre le corps royal on l'oignit d'huile de sandal, et on l'enveloppa de nattes fines de samoa. Aussitôt que le corps fut au fond du caveau, qui avait dix à douze pieds de profondeur, tous les spectateurs renouvelèrent la scène des coupures et des meurtrissures, puis ils se mirent à courir comme des forcenés en hurlant : « Hélas! que notre perte est grande! Finau, vous n'êtes plus, recevez ce témoignage de notre amour et de notre loyauté. »

Après cette dernière cérémonie le cortége reprit en chantant le chemin des habitations, et le lendemain Moë-Ngongo assembla tous les chefs, se fit encore quelques blessures au souvenir de la mort de son père, prit le nom de Finau II et, dans un discours-programme, déclara qu'il se bornerait à gouverner le groupe de Hafoulou-Hou. Pour éviter des divisions sur le point d'éclater, il renonçait à une partie du royaume de son père, et se retirait à Vavao, emmenant avec lui Mariner, qui devait trouver sa délivrance dans cette partie de l'archipel.

Le successeur de Finau, ayant mis Fellétoa en état de défense au moyen des caronades dont disposait Mariner, voulut établir une paix durable entre lui et les principaux chefs qui régnaient sur les autres îles. Quand cette paix fut conclue, après bien des difficultés, Finau II s'occupa tout entier à relever l'agriculture laissée dans un état déplorable pendant les dernières guerres. Il commença par se rendre, avec les chefs et Mariner, dans les différents districts de son petit royaume, et y organisa des travailleurs qui devaient être visités tantôt par les chefs, tantôt par l'Anglais qui donnait de bons conseils. Après cette excursion dans les terres, le roi se rendit avec le même cortége dans les baies d'alentour pour y organiser des canots de pêche, avec lesquels il se rendit ensuite dans les petites îles qui entourent Vavao. Plus tard ce fut Mariner qu'il

chargea de surveiller ees exeursions, qui devaient lui rapporter les meilleurs bénéfices de la pêche. Celui-ci, qui se mourait d'ennui à terre parce qu'il pensait sans cesse à sa patrie, saisit avec plaisir cette occasion d'interrompre la monotonie de son existence, et résolut de faire tous les jours une eourse en pleine mer. Un soir qu'il revenait d'une excursion lointaine, il découvrit un vaisseau non loin des côtes. A eette vue il fit un bond dans le canot, et se plaçant devant les rameurs il leur ordonna de virer de bord et de se diriger vers le navire. Ceux-ci lui déclarèrent que s'ils le perdaient, le suppliee les attendait et que par conséquent ils ne pouvaient ohtempérer à sa demande. Tout en parlant ils faisaient force de rames pour regagner Fellétoa. Alors Mariner parla en maître et dit qu'il mourrait plutôt que de ne pas aller où il voulait; mais ces paroles n'ayant fait aucune impression sur les rameurs, il en frappa un d'un coup de crosse de fusil et l'étendit sans connaissance aux pieds de ses compagnons. Il ajouta aussitôt qu'il casserait la tête au premier qui ne lui obéirait pas. Cette menace ayant intimidé les Tongas qui se trouvaient sans défense, ils se dirigèrent vers le hâtiment et l'atteignirent le lendemain à quatre heures du matin. Sans parlementer et sans dire un mot Mariner, impatient, sauta dans les haubans du grand mât, et à l'homme de quart qui allait le tuer il cria : Anglais! On le fit monter à bord et on le présenta au capitaine qui, ne reconnaissant pas un Anglais dans un sauvage vêtu seulement d'un tablier de feuilles de *chi,* le fit habiller pour voir sa tournure. La connaissance fut bientôt faite, et après cinq minutes de conversation le eapitaine apprit à Mariner qu'il était à bord du brick *la Favorite,* commandé par Fish, ayant un demi-chargement de perles, qu'il devait compléter aux îles Viti, et de là faire voile pour la Chine, ne venant que du port Jackson. Aussitôt Mariner pria le capitaine de donner des verroteries aux hommes qui l'avaient amené, et une hache pour le roi Finau, qu'il invitait à venir à bord, ee que le capitaine s'empressa d'exécuter. A midi, plus de deux cents canots entourèrent le bâtiment. Finau II, qu'ils escortaient, monta à bord accompagné de sa sœur et de plusieurs femmes, et vint offrir à Mariner cinq gros cochons et quarante ignames de quarante livres chacune. Après ces préliminaires et quelques autres présents, le capitaine invita Finau à passer la nuit sur le bâtiment, ce que celui-ei accepta avee plaisir, décidant même les dames qui l'accompagnaient à en faire autant. Le lendemain, tout le peuple et tous les chefs de Vavao, de Fellétoa, etc., craignant que le roi ne prît la résolution de visiter la terre des *Papalanguis* (Européens), lui envoyèrent une députation pour l'engager à revenir à Fellétoa; Finau II répondit qu'il voulait encore goûter du kava (du vin) des Papalanguis, qui était meilleur que le sien. Il déjeuna done, ainsi que les dames de sa suite, avec le capitaine. C'était la première fois que Finau mangeait avec des couteaux et des fourchettes; aussi fit-il rire l'équipage. Quand il s'oubliait et qu'il prenait rapidement la viande avec les doigts, il la rejetait aussitôt dans son assiette en disant : *Woé! gouate gnalo!* (hé! je m'oublie!).

Dans la journée, Finau se rendit à terre pour rassurer ses sujets et pour prendre encore une provision de présents; quand il revint à bord il demanda au capitaine la permission de rester pour toujours avec les Papalanguis, mais Mariner lui fit comprendre que cela était impossible. Avant la séparation, Mariner se souvint heureusement qu'il avait laissé son journal dans l'île, entre les mains de Mafi-Hahé, sa mère adoptive, qui avait toujours si bien caché les feuilles écrites que personne n'en supposait même pas l'existence. Pour se le faire rendre, il pria le capitaine de retenir à bord Finau et sa sœur pendant qu'il enverrait ehercher son préeieux journal. Le capitaine ayant fait comme il lui était recommandé, quelques Tongas furent envoyés à Fellétoa pendant qu'on retenait le roi. Quand Finau vit qu'il était surveillé, il alla se placer devant Mariner, et lui dit avec beaucoup d'expression : « Pourquoi me retenez-vous?

Vous savez que j'ai toujours été votre ami, que je ne suis pas un traître, et que, loin d'aider à prendre un vaisseau papalangui, je ferai tout mon possible pour m'y opposer. » Mariner le rassura pleinement en lui disant la vérité, qu'il serait libre aussitôt que les Tongas seraient arrivés. Finau reprit sa gaieté après cette explication; mais il n'en fut pas de même de tous les indigènes qui montaient les canots. Ils demandèrent à grands cris l'élargissement de leur chef qui fut obligé de venir crier sur le pont qu'il était libre. La sœur de Finau, âgée de quinze ans, belle jeune fille enjouée, ne faisait nulle attention à toutes ces clameurs. Brûlant d'envie de se parer comme les femmes blanches, elle demandait si vraiment on la conduirait en Angleterre; puis, se reprenant et voulant sans doute prouver que la femme est la même dans toutes les parties du monde, elle disait dans un babil charmant : « Dans votre pays me permettrait-on de porter ce costume de Tonga? Mais il ne serait pas assez chaud dans un pays où il fait si froid pendant l'hiver. J'ignore ce que je deviendrais alors; cependant Pogui m'a dit que vous aviez des serres pour les plantes des climats chauds, et j'y passerais toute cette saison. Pourrais-je me baigner deux ou trois fois par jour sans être vue? Croyez-vous que je trouverais à me marier? Ma peau brune ne répugnerait-elle pas aux jeunes Papalanguis? Ce serait grand dommage de laisser à Vavao tant de jeunes et beaux chefs pour aller en Angleterre vivre dans le célibat! La seule chose qui m'engagerait à y aller, ce serait pour amasser une grande quantité de verroteries, et revenir à Tonga; car cet ornement est si commun chez vous, qu'il n'ajouterait pas à mes charmes, et je souffrirais trop de ne pouvoir faire des jalouses. »

Elle fut interrompue par l'arrivée du canot, dans lequel étaient le journal de Mariner et tous les Anglais, à l'exception d'un vieillard infirme qui, prévoyant qu'il ne pourrait subvenir à ses besoins en Angleterre, aima mieux rester à Vavao.

Lorsque le bâtiment fut sur le point de mettre à la voile, Finau fit accepter à Mariner une balle de gnatou, différents colliers de verre et trois nattes précieuses de samoa. Alors des larmes vinrent mouiller ses yeux et il ne put retenir des sanglots en disant adieu et en embrassant Mariner et ses compagnons.

Le brick anglais mit aussitôt à la voile vers les îles Hapaï, où il prit encore trois Anglais du *Port-au-Prince,* puis appareilla pour Macao, où il arriva cinq semaines après. A Macao, Mariner se mit au service d'un capitaine de la Compagnie des Indes, qui devait toucher à Gravesend : Mariner y arriva sans nouveau malheur, et de là se rendit au sein de sa famille.

L'histoire de l'archipel Tonga s'arrête au départ de Mariner, c'est-à-dire en 1810. Dans l'espace de douze ans, les désastres de trois navires, qui eurent à peu près le même sort que *le Port-au-Prince,* donnèrent bien à quelques marins les moyens de connaître la situation du pays, mais ils ne rapportèrent aucune nouvelle importante, si ce n'est la mort de Finau II, qui n'a survécu que peu de temps à la perte de son ami Mariner. On ne sait pas encore le nom de celui qui a dû s'emparer de la royauté.

On doit attribuer ce manque de renseignements sur les îles de Tonga à la juste défiance qu'ont les navigateurs des mauvaises dispositions des naturels. En 1822, des missionnaires osèrent enfin y aborder, mais ils n'y restèrent que quatorze mois, et ne firent aucun prosélyte. En 1826, d'autres missionnaires voulurent reprendre l'œuvre de leurs prédécesseurs, mais ils n'obtinrent guère plus de succès. Après avoir converti à la foi le chef de Nioukou-Lafa et sa famille, ils se virent bientôt menacés par d'autres chefs; et pour que les menaces fussent plus efficaces, on dépossédа de son autorité le chef converti, afin de faire craindre la même punition à ceux qui se laisseraient aller aux prières des missionnaires.

En avril 1827, *l'Astrolabe,* commandé par le savant d'Urville, parut devant Tonga-

Tabou. Arrivée devant Ésa, la corvette française fut dirigée vers le mouillage de Pangaï-Modou, mais une violente tempête la jeta hors de sa route, et, pendant dix jours entiers, elle eut à lutter contre le vent et les courants qui la jetèrent dans un chenal hérissé de récifs où elle donna contre les brisants du nord. Heureusement qu'une manœuvre prompte et habile vint la relever de sa position dangereuse et la préserver d'un danger imminent. Une heure de travail suffit pour l'adosser contre un mur de coraux sous-marins, auprès duquel on trouva plus de quatre-vingts brasses de fond. Les ancres à jet furent élongées, les chaînes furent lancées, et l'équipage se crut bientôt à couvert de toute catastrophe.

Cependant, sur le soir, les houles furieuses firent éprouver de telles secousses au navire que les ancres furent cassées et les cordages brisés; il n'y eut que les chaînes qui tinrent pendant trois jours et trois nuits. Si l'un de ses supports se fût brisé, l'équipage tombait tout entier entre les mains des Tongas avides qui étaient déjà venus entourer le bâtiment, et qui ne dissimulaient pas leurs désirs de voir la corvette hors d'état de se défendre. Mais le 24, après des travaux inouïs et quatre-vingt-quatorze heures d'angoisse, le bâtiment, au moyen de plusieurs risées folles et de la touline des embarcations, put quitter les accores du fatal récif et se diriger vers la baie, où il mouilla le 26 au soir, en vue du Pangaï-Modou.

Quand les naturels virent la corvette hors de danger, ils dissimulèrent leur convoitise, et pour établir des rapports entre eux et l'équipage, ils apportèrent à bord une grande quantité de présents; le prudent capitaine les accepta avec plaisir et en fit d'autres en échange, mais il se tint sur la plus grande réserve et commanda une sévère discipline aux officiers, se souvenant des manœuvres qu'avaient déjà employées les Tongas pour s'emparer des navires qui tombaient sous leurs mains. On ne permit donc qu'aux naturalistes de se rendre à terre. Ceux-ci furent reçus avec une telle bienveillance que le lendemain ils décidèrent le capitaine à aller rendre une visite aux missionnaires de Hifo, qui reçurent M. d'Urville avec empressement, lui firent voir toutes les parties curieuses de l'île, et l'excursion se termina par une entrevue avec un chef de district, nommé Hota. Le lendemain et les jours suivants, le capitaine visita Wioukou-Lofa, Mafanga et Moua, et se dirigea même vers la demeure du chef Palou, qui avait déjà témoigné le désir de recevoir le navigateur français; mais au lieu de trouver sur leur passage une foule empressée, des hôtes affables, des jeux, des danses, des fêtes, les Européens ne rencontrèrent que quelques hommes du peuple, des femmes et des enfants. Le chef Palou les accueillit avec un air froid et embarrassé. Après cette entrevue qui avait fait réfléchir le capitaine, il continua son exploration et visita les tombeaux de Finau, de Tongou-Hao et de Tafoa, mais rien ne lui parut digne d'être décrit ou rapporté, excepté la visite qu'il rendit à la tamaha, et dont nous offrons le récit :

« Je fus, dit M. d'Urville, conduit à la résidence de la tamaha, située dans une position fort agréable au bord de la mer, dans le petit village de Palea-Mahou. La tamaha, dont le nom propre est Fana-Kana, me reçut entourée de ses femmes et avec la plus aimable politesse. C'est une femme de cinquante-cinq à soixante ans, qui a dû être très-bien dans sa jeunesse et qui conserve encore les traits les plus réguliers, les manières les plus aisées, et je dirai même un mélange de grâce, de noblesse et de décence, bien remarquable au milieu d'un peuple sauvage. C'était d'elle que j'attendais les renseignements les plus précieux, et je ne fus pas trompé dans mon attente.

» Elle se rappelait avec beaucoup de satisfaction le passage des vaisseaux de M. d'Entrecasteaux, qu'elle avait visités avec sa mère, veuve du touï-tonga Poulaho. Le nom de *Tiné,* que donne ce navigateur à la sœur aînée du même Poulaho, qui occupait alors le

premier rang dans Tonga, s'est trouvé d'abord inconnu, non-seulement de la tamaha, mais encore de tous ceux qui se trouvaient présents à l'entretien. Il paraît cependant qu'il aurait eu rapport à Tineï-Takala, qui avait alors le rang de touï-tonga-fafiné.

» La tamaha ne se souvenait que confusément des vaisseaux de Cook, n'ayant alors que neuf ou dix ans, ce qu'elle m'exprimait en me montrant une jeune fille de cet âge.

» Alors je voulus savoir si, entre Cook et d'Entrecasteaux, il n'était pas venu d'autres Européens à Tonga. Après avoir réfléchi quelques moments, elle m'expliqua très-clairement que, peu d'années avant le passage d'Entrecasteaux, deux grands navires, semblables aux siens, avec des canons et beaucoup d'Européens, avaient mouillé à Namouka où ils étaient restés dix jours. Leur pavillon était tout blanc et non pas semblable à celui des Anglais. Les étrangers étaient fort bien avec les naturels; on leur donna une maison à terre où se faisaient les échanges. Un naturel, qui avait vendu, moyennant un couteau, un coussinet en bois à un officier, fut tué par celui-ci d'un coup de fusil, pour avoir voulu remporter sa marchandise après en avoir reçu le prix. Du reste, cela ne troubla point la paix, parce que le naturel avait tort en cette affaire. Les vaisseaux de La Peyrouse furent désignés par les naturels sous le nom de *Louadji*, de même que ceux de d'Entrecasteaux le furent sous celui de *Sénéri* (dérivé de général).

» Dès lors, il ne me resta plus de doutes que La Peyrouse n'eût mouillé à Namouka, à son retour de Botany-Bay, comme il en avait eu l'intention. »

Pendant les explorations du capitaine et des naturalistes, aucun incident fâcheux ne vint troubler les relations; mais plus tard, quelques marins s'étant pris de querelle avec les naturels, il en résulta des hostilités. Un mauvais sujet nommé Simonet profita de cette circonstance pour pénétrer dans l'île, où un complot fut bientôt organisé contre l'équipage de *l'Astrolabe*. Ce complot poussa de telles ramifications dans le pays que les missionnaires en furent instruits le lendemain de sa formation. Ils s'empressèrent d'en avertir M. d'Urville. Celui-ci redoubla de surveillance et résolut d'appareiller deux jours plus tôt que l'époque fixée pour son départ. Il envoya donc la yole à terre pour y prendre le chef de timonerie; mais les Tongas, qui avaient sans doute remarqué les préparatifs de départ, attaquèrent audacieusement la yole, et, s'en étant emparés, ils s'enfuirent avec leur proie à l'approche d'un canot que l'on avait armé pour la secourir. Le nombre des captifs était de neuf personnes, un élève et huit matelots. Cette attaque subite des naturels fit prendre une prompte résolution au capitaine. Il fit d'abord armer le canot de vingt hommes sûrs et éprouvés, et leur commanda d'aller saccager toutes les côtes de l'île, ce qu'ils firent avec beaucoup de sang-froid et sans être inquiétés par leurs ennemis.

Le lendemain, le canon tonna contre Hafanga, où était le lieu saint de l'île, c'est-à-dire le malaï. A la première décharge, le figuier qui l'ombrageait fut coupé en deux, ce qui fit pousser des cris aigus et perçants aux superstitieux indigènes. On redoubla les charges à mitraille; une d'entre elles blessa horriblement un des principaux chefs. Alors tout le peuple et les autres chefs accoururent et demandèrent à rendre les prisonniers à condition que le feu cesserait. Le capitaine s'empressa d'acquiescer à cette demande, car il lui tardait de quitter cet archipel dangereux, et quand tout fut rentré dans l'ordre, *l'Astrolabe* appareilla le 21 mai, et quitta Tonga-Tabou après avoir échappé à deux grands dangers, le naufrage et la guerre.

On trouvera dans nos *Cérémonies Religieuses de tous les Peuples* des renseignements aussi curieux qu'intéressants sur les coutumes suivies par les Tongas pour tout ce qui a rapport au culte.

Le *touï-tonga* (souverain pontife) passe pour descendre des dieux qui visitèrent jadis Tonga; toutefois on ne sait pas s'il eut pour mère une déesse ou une femme du pays.

Quoique le touï-tonga ne doive qu'à son origine divine le respect et les égards dont il est l'objet, son autorité allait chaque jour s'affaiblissant. Finau supprima ses fonctions, qui sans doute ont disparu entièrement et pour toujours depuis l'introduction du christianisme aux îles Tonga.

Le *véachi* était également un autre égui ou chef, mais de beaucoup inférieur au touï-tonga.

On a donné aux prêtres le nom de *fohé guéhé*, mot qui signifie séparé, distinct. Ils passent pour avoir une âme différente de celle des autres hommes, et la croyance populaire est qu'ils sont inspirés par les dieux. Leur qualité de prêtre ne leur donne droit au respect que dans leurs moments d'inspiration. Dans toute autre occasion, on n'a pour eux que les égards dus à la classe à laquelle ils appartiennent. Rien, au reste, ne les distingue des autres hommes du même rang, si ce n'est peut-être qu'ils sont plus réfléchis, plus taciturnes. Leurs habitudes, leur manière de vivre sont communes aux autres habitants. Mariner, qui fut admis dans leur intimité, s'informa de la réputation dont ils jouissaient dans le pays, et il assure qu'ils ne s'entendent jamais pour abuser de la crédulité de leurs compatriotes.

On peut diviser ainsi la société séculière aux îles Tonga :

Le *hou* ou roi, les *éguis* ou nobles, les *mataboulès*, les *mouas* et les *touas*.

Le monarque (hou) est absolu. Il tient la couronne par voie d'hérédité, aussi bien que par la force des armes auxquelles il est souvent contraint d'avoir recours pour conserver le trône. Le hou est la première personne de l'État sous le rapport du pouvoir; mais il n'en est pas de même quant à la noblesse, puisqu'il le cède non-seulement au toui-tonga et au véachi, mais encore aux chefs alliés aux familles de ceux-ci. Il arrive même que si le roi a le malheur de toucher quelque chose appartenant à l'un d'eux, comme sa personne, son vêtement ou son lit, il devient taboué, et ne peut se soustraire au tabou qu'en se soumettant au *moë-moë*, opération qui consiste à prendre dans les deux mains les pieds d'un chef supérieur ou de même rang.

Il est indispensable que les *éguis* (nobles ou chefs) soient alliés aux familles du *toui-tonga*, du véachi ou du hou; et à eux seuls appartient la faculté de remettre la peine du tabou.

Les *mataboulès* occupent des places d'honneur auprès des chefs, et président à toutes les cérémonies; la considération dont ils jouissent est proportionnée au rang du chef auquel ils sont attachés. Ils peuvent prendre des métiers ou des professions; mais ils ne travaillent que pour le hou et les éguis. On fait étudier les rites, les cérémonies religieuses et les affaires de Tonga aux fils des mataboulès, qui prennent ce titre après la mort de leurs pères.

La classe des *mouas* est composée des fils, frères ou descendants des mataboulès. Ils remplacent quelquefois ces derniers dans leurs fonctions, les secondent au besoin dans les cérémonies publiques, et professent aussi pour la plupart un métier quelconque.

Ce sont les mataboulès et les mouas qui, chargés de maintenir le bon ordre, surveillent les jeunes chefs et les dénoncent aux chefs les plus âgés, quand ils commettent des excès ou cherchent à opprimer le peuple.

Les *touas*, qui forment la classe du peuple, et par conséquent la plus nombreuse, sont fils et frères des mouas. Ils exercent souvent la même profession que leurs pères; car, l'industrie étant respectée et très-encouragée à Tonga, il est rare de les voir changer de condition.

L'intendance des cérémonies funèbres est confiée aux mataboulès; ils sont encore chargés de la construction des canots, de la fabrication des massues, des lances et des autres armes. La hache surtout est celle qu'ils excellent à manier avec une force et une

Guerrier de Tonga Tabou.

adresse remarquables : l'exercice de cette arme entre comme une partie importante dans l'éducation des mouas ou fils des mataboulès. Ils font aussi des ornements en dents de baleine, et exercent indistinctement avec les touas toutes les autres professions, excepté cependant celles de cultivateur, barbier et cuisinier, lesquelles sont regardées comme étant les plus viles et abandonnées aux touas qui, par leur naissance, sont tous *ky fonnona* ou paysans.

L'obéissance aveugle des subordonnés envers les chefs est considérée comme un devoir par les Tongas. Ils taxent de ridicule la manie que les Européens, et surtout les Français, ont de révéler les défauts ou les imperfections de leurs compatriotes. Ils admirent tout ce qui est grand et généreux; mais lorsqu'une personne a accompli une action vraiment digne de louanges, ils s'abstiennent d'en parler devant son auteur, de peur de le rendre trop vain.

Les femmes mariées sont rarement infidèles; Mariner, durant son long séjour aux îles Tonga, n'eut connaissance que de trois intrigues amoureuses. Cette réserve des femmes est peut-être due aux circonstances plus qu'au penchant; car, outre qu'elles ne peuvent sortir sans être accompagnées de leurs suivantes, le mari qui surprend sa femme *flagrante delicto* est en droit de la tuer.

La fidélité conjugale n'est pas obligatoire pour les hommes, et ils peuvent partager leurs affections entre plusieurs femmes, pourvu qu'ils évitent des excès inconvenants. Au reste, ils s'arrangent de manière à laisser ignorer à leurs épouses légitimes toute transgression à la foi promise.

Le divorce est fort simple, et l'ordre donné à la femme par le mari de sortir de chez lui, est suffisant. Dans ce cas, les enfants sont laissés aux femmes, qui se montrent bonnes institutrices et excellentes mères. Il est juste de dire qu'elles sont toujours respectées à cause de leur sexe; si l'une d'elles, appartenant au peuple, épouse un mataboulès, elle en occupe le rang; si elle est noble, elle conserve sa supériorité de caste, et n'est tenue à l'obéissance maritale qu'autant qu'il s'agit des affaires domestiques : la fabrication des objets de parure est de leur ressort; les femmes d'un rang élevé trouvent dans cette occupation une source de délassements et de profits, sans pour cela déroger.

La médecine des Tongas se réduit à quelques infusions de plantes, et ils paraissent avoir infiniment plus de confiance en leurs dieux qu'en leurs docteurs pour la guérison de leurs maladies. Cependant on voit chez eux quelques chirurgiens qui ont étudié leur science aux îles Viti. Presque tous les naturels s'entendent d'ailleurs à traiter les fractures et les dislocations. Les accouchements sont ordinairement faciles.

On voit peu d'hommes ayant atteint l'âge viril qui soient exempts du tatouage; mais les femmes ne suivent pas cette coutume.

Bon nombre de professions sont héréditaires; les unes appartiennent aux hommes, les autres sont l'apanage du beau sexe.

Ils ont emprunté aux Vitiens l'art du *fonolé*, qui consiste à tailler des ornements de dents de baleine pour le cou; c'est encore aux Vitiens qu'ils doivent la manière de construire leurs pirogues; mais l'art de marqueter les massues, des oreillers de bois, etc., leur est propre, et on est surpris de la beauté de leur travail.

La forme de leurs maisons est oblongue ou presque ovale; elles sont fermées sur les côtés et ouvertes devant et derrière; à proprement dire, elles ne renferment qu'un seul appartement divisé par des cloisons de sept à huit pieds de haut. Au toit, qui est fait de feuilles sèches de cannes à sucre pour les grandes habitations, et d'une espèce de natte de cocotier pour les petites, on attache une sorte de jalousie en natte, qui sert à garantir du froid ou de la pluie.

Leurs ares sont en bois de manglier; les cordes faites de l'écorce intérieure d'un arbre appelé *olonga;* les flèches ne sont que des roseaux garnis de pointes d'un bois très-dur (*casuarina*).

Le gnatou, substance dont la texture se rapproche de celle du papier, et qui est principalement employé pour les habillements, est fabriqué par les femmes, de même que les nattes, etc.

Leurs danses et leurs instruments de musique ont beaucoup de ressemblance avec ceux des autres peuples polynésiens.

Les hommes portent une pièce de gnatou qui entoure leur corps et qu'ils drapent avec assez de goût. Ils ont plusieurs manières de mettre cette pièce qui a six à huit pieds de long; mais la plus élégante est celle adoptée par les chefs. Leur gnatou prend du milieu du corps, laisse à découvert les bras, les épaules et la poitrine, et descend jusqu'à la cheville. Une ceinture très-large, qui se détache facilement, est placée sur les hanches, et leur sert à se couvrir la tête lorsqu'ils sortent la nuit.

L'habillement des femmes diffère peu de celui des hommes; une petite nappe d'un pied de large fixée autour de la ceinture distingue les premières; celles qui sont enceintes ou qui ont atteint un certain âge se voilent le sein.

NOUVELLE-ZÉLANDE.

Cette partie de l'Océanie est une grande terre composée de deux îles, et qui présente une bande de 400 lieues de longueur sur une largeur moyenne de 25 à 30 lieues. Elle s'étend dans la direction du nord-est au sud-ouest, et le canal de Cook la coupe vers le milieu. La circonférence des deux îles réunies n'est guère moindre que celle des îles Britanniques.

L'île septentrionale est appelée Ikana-Maouï; celle du sud se nomme Tavaï-Pounamou. Selon M. d'Urville, le premier nom signifie *poisson de Maouï,* fondateur de ce peuple, et le second indique le lac où se recueille le *pounamou* (jade vert).

La conformation montueuse de l'île méridionale et le peu de sûreté que présente le petit nombre de ports dont elle est pourvue, sont autant de causes qui empêchèrent les navigateurs de l'explorer avec soin.

En revanche l'île septentrionale renferme des ports et des havres naturels nombreux; les plus fréquentés sont : les baies Chalky, Dusky, Tasman, de l'Amirauté, le canal de la reine Charlotte, la baie Cloudy, le port Otage et le havre Molyneux sur l'île Tavaï-Pounamou; les baies Mounoukao, Tara-Naké, Nanga-Ourou, Oudoudou, Wangaroa, Taoue-Roa, Hawke et des Iles; la rivière Chouki-Anga, le golfe Chouraki et ses havres en grand nombre.

Les îles les plus remarquables qui dépendent géographiquement de la Nouvelle-Zélande sont : l'île Stewart qui renferme le port Marion, le port Facile et le port Pégase, deux îles qui portent le nom de Résolution, l'île d'Urville, les îles Pain-de-Sucre (*Sugar-Loaf*), Touhoua, Tea-Houra, Pouhia-i-Wakadi, Otea, Choutourou, les îles Mercure, celles de la baie Chouraki, les îles Manaoua-Touï ou les Trois-Rois, les îles Motou-Koaou, et les îles Taou-Iti-Rahi.

La température uniforme et modérée rend, surtout dans la grande île, le climat salubre et le sol fertile. Mais les vents déchaînent leur fureur sur les côtes.

L'aspect n'est pas des plus pittoresques : souvent les rochers apparaissent nus et

GUERRIER DE SOURAKI.

déchiquetés, et ceux qui avoisinent la mer étant percés d'outre en outre n'offrent jamais à l'œil qu'une face morne et terne. Les accidents de terrain sont de grandes chaînes de montagnes qui renferment des volcans. Des cascades majestueuses et des chutes partielles forment souvent des rivières considérables, mais qui n'ont pas de longs cours. Les lacs dignes d'être cités sont : le lac de Roto-Doua et celui de Maupère : tous deux dans l'intérieur d'Ika-na-Maoui.

Les richesses du sol de la Nouvelle-Zélande sont innombrables, et la culture des nouvelles plantes ajoute encore aux ressources générales. Les arbres surtout sont d'un développement si prodigieux que souvent un seul tronc transformé en pirogue de guerre contient cinquante à soixante hommes.

Le *phormium tenax*, le plus beau lin du monde, y naît sans culture; sa plus grande récolte a lieu dans les crevasses des rochers et sur les bords de la mer. Quand il est bien peigné et bien nettoyé par les femmes, on peut en fabriquer des étoffes du plus beau tissu.

L'on peut citer cependant Tavaï-Pounamou comme moins fertile que le reste de la Nouvelle-Zélande. Le navigateur Wallis n'évalue la partie des terres cultivées qu'à un dixième de la totalité. Il avoue néanmoins que toutes les parties boisées sont très-riches, et que les arbres, surtout quelques-uns de l'espèce du pin, atteignent jusqu'à quatre-vingt-dix pieds de haut et vingt de diamètre.

Aucun arbre de cette partie du pays n'offre de fruits qui puissent servir à la nourriture des indigènes et par conséquent à celle des Européens. Les habitants mangent principalement la racine des fougères, que les naturalistes appellent *pteris esculenta*, et que l'on fait cuire comme des pommes de terre dans des fours faits exprès. Les autres plantes qui fournissent principalement à la subsistance des naturels sont : le blé d'Inde, la pomme de terre, les choux, les navets et l'yam, dont les semences y auront été importées par quelque navigateur européen.

Jusqu'à présent on ne connaît dans cette terre d'autres animaux que le rat, le chien et un gros lézard nommé *gouana* par les naturels. Les reptiles et les insectes venimeux y sont inconnus; mais les ours, les lions de mer ou phoques fréquentent souvent les grandes rivières et les bords de la mer.

Les seules curiosités de cette partie de l'Océanie sont les lacs blancs. M. Marsden découvrit le premier la source blanche en 1819. A quelque distance, il lui parut blanc comme du lait, mais cette teinte diminue à mesure qu'on approche de ses bords. Toute la surface du pays, à plusieurs milles de ce lac, paraît avoir été bouleversée par des volcans. Ce ne sont que des terres dépouillées, des sources d'eau blanche et des marais.

Il existe aussi dans un bois un grand lac blanc dont un filet s'échappe à travers une crique rocailleuse en y laissant une couche de chaux que l'eau dépose en coulant. Les naturels ont offert à M. Marsden de le conduire au loin dans l'intérieur des terres, visiter une autre source blanche dont l'eau est si mauvaise que l'on n'y a jamais vu ni canards, ni poules sauvages, ni poissons.

Après ces lacs, les seules choses dignes d'être citées sont : le fort de Waï-Maté, l'arcade de Wangaroa et l'anse de l'Astrolabe. Waï-Maté est entouré de remparts et défendu par un fort assez bien bâti. Le *pâ* ou fort se trouve sur une colline et est entouré de palissades. Au sommet était autrefois le trône de Kangaroa. C'était un pilier de bois de six pieds de hauteur et tout bariolé de dessins grotesques. Les degrés du trône étaient deux escabeaux. Kangaroa ne montait sur ce trône que pour donner des ordres à son peuple, ou pour célébrer une grande fête; le siége de la reine était toujours placé à côté du sien, et entre eux deux se trouvait la caisse aux provisions.

Sous le nom d'arcade de Wangaroa on comprend un lieu romantique d'une beauté singulière et quelquefois terrible : à la pointe du nord se trouve un gros rocher percé au milieu en forme d'arcade gothique. Dans les temps calmes les canots et les bâtiments peuvent y passer, et s'y trouvent à l'abri de tous les vents dans le plus beau havre du monde; mais par les temps d'orage et de tempête, l'entrée est obstruée par les flots et les lames qui viennent se briser contre le rocher et qui font trembler tout ce qui le touche.

Pour l'anse de l'Astrolabe, voici comment d'Urville, qui lui a donné le nom du bâtiment qu'il commandait, en parle dans sa description :

On sait que le baron de Thierry a conçu le projet gigantesque de canaliser l'isthme de Panama, qu'il rattache à un projet de canalisation de la Nouvelle-Zélande. L'avantage que ce projet apporterait dans sa réalisation est incalculable. Voici, à ce sujet, le paragraphe d'un journal de la Jamaïque que nous croyons devoir rapporter :

« La Nouvelle-Zélande a jusqu'à présent été gouvernée par ses chefs indigènes (appelés arikis ou rois), et c'est de ces chefs que le baron de Thierry a acheté, il y a quinze ans environ, plusieurs capitaineries, en vertu desquelles il a été reconnu par eux chef souverain des possessions qu'il a acquises.

» La vive amitié qui s'est établie entre lui et les puissants chefs de la Nouvelle-Zélande qui ont visité l'Angleterre, a engagé M. de Thierry à céder aux pressantes sollicitations qui lui ont été faites de gouverner ce pays avec le titre de *chef des chefs*, et de lui procurer les bienfaits de la civilisation et de la prospérité sociale. »

M. d'Urville fait monter la population d'Ikana-Maouï à deux cent mille âmes, et celle de Tavaï-Pounamou à cinquante mille; mais il fait observer que les guerres continuelles, occasionnées par l'introduction des armes à feu, diminuent ce chiffre tous les jours, et il craint pour plus tard, si cela continue, une extinction complète de cette race belliqueuse.

M. de Rienzi, au contraire, pense que la diminution de ces guerres, la destruction graduelle de la féodalité et de l'anthropophagie, et un plus grand soin des enfants nouveau-nés augmenteront cette population qui, dit cet auteur, acquerra un nom distingué dans l'histoire des hommes.

Les individus de la première race zélandaise ont une taille au-dessus de cinq pieds quatre pouces; ils ressemblent pour le teint aux habitants des Algarves ou de Malte, et leurs cheveux sont plats, lisses et plus souvent noirs que châtains. Les individus de la deuxième et dernière race sont plus petits, d'une couleur de mulâtre, et ont les cheveux crépus. La première race fournit les chefs et les guerriers; la seconde se compose des gens du peuple et des esclaves; mais généralement les Zélandais sont robustes et ont des muscles fermes et souples. Ils sont braves, et cette bravoure leur donne une fierté et un port qui les font ressembler à la belle race juive dont le beau type est resté dans l'Asie Mineure; seulement la mauvaise habitude qu'ont les Zélandais de rester accroupis dans leurs cabanes leur donne parfois une démarche qui manque de grâce et de majesté. Avant de parler de leurs distinctions, de leur tatouage et de leurs mœurs, nous retracerons le plus succinctement possible l'histoire de ce pays.

Comme la plus grande partie des peuplades polynésiennes, les Nouveaux-Zélandais n'avaient que la parole pour se communiquer leurs idées, et il n'y avait même parmi eux aucune trace de symbole hiéroglyphique. Par conséquent, il a été impossible de fouiller dans leurs annales, et, à part les traditions du peuple sur son origine, on ne peut faire commencer l'histoire de la Nouvelle-Zélande qu'à la date de sa découverte.

La tradition la plus remarquable touchant les premiers habitants du pays est celle que Cook a trouvée généralement répandue au détroit qui porte son nom : elle rapporte que

Types des naturels de la Nouvelle Zélande.

les premiers indigènes du cap Nord (Oudi-Mara), s'étant embarqués sur une grande pirogue pour un voyage de long cours, il ne serait revenu, au bout d'un mois, que quelques hommes. Au dire des habitants de Tatara-Nouï, quatre étrangers de couleur auraient abordé sur leur terre et auraient été massacrés. Le capitaine Cook rapporte aussi que les habitants de la baie des Iles lui ont parlé du pays d'Oudi-Mara. D'Urville, à son tour, se demande si les Nouveaux-Zélandais auraient conservé des notions sur les îles situées près de la ligne, et s'ils auraient eu des communications avec leurs habitants depuis l'époque où ils furent condamnés à occuper des régions aussi éloignées les unes des autres. Jusqu'à présent l'on n'a pas encore eu assez d'indices certains pour résoudre cette question.

Ce fut Tasman, dont le nom est devenu célèbre, qui, après avoir découvert les terres de Van-Diémen, vint jeter l'ancre sur les côtes zélandaises, inconnues jusque-là au reste du monde; c'était le 13 décembre 1642. Le 17, il entra dans un détroit qu'il prit d'abord pour une baie commode; mais il s'aperçut bientôt qu'elle manquait d'eau, et il envoya deux canots à la recherche d'une aiguade ou d'un port. A la nuit tombante, les deux canots revinrent escortés de deux pirogues pleines de naturels qui semblaient se concerter entre eux. Bientôt ils firent entendre la conque marine en signe de fanfare; mais les Hollandais leur ayant répondu par la trompette, ils se retirèrent en continuant à se parler avec volubilité. Le lendemain, quoique leur nombre fût peu augmenté, ces hommes intrépides vinrent assaillir les Européens. Voici comment Tasman parle de ces sauvages et de leur entreprise :

« Le 19 au matin, dit Tasman [1], un canot de naturels, monté par treize hommes, s'approcha de notre navire, à la distance d'un jet de pierre seulement. Ils nous appelèrent plusieurs fois; mais leur langage ne ressemblait en rien au vocabulaire des îles Salomon, qui nous avait été remis à Batavia par le général et le conseil. Ces hommes, autant que nous pûmes en juger, étaient d'une taille ordinaire; ils avaient les os saillants et la voix rude. Leur couleur est entre le brun et le jaune. Leurs cheveux sont noirs, liés sur le sommet de la tête à la façon des Japonais, et surmontés d'une grande plume blanche. Leurs embarcations étaient de longues et étroites pirogues réunies deux à deux, et recouvertes de planches pour s'asseoir. Les pagaies avaient plus d'une toise de long, et se terminaient en pointe. Leurs vêtements semblaient être en nattes ou en coton; mais la plupart d'entre eux avaient la poitrine nue.

» Nous leur montrâmes du poisson, de la toile blanche et des couteaux, pour les décider à s'approcher de nous; mais ils s'y refusèrent et s'en retournèrent à la fin vers le rivage. Sur ces entrefaites, les officiers du *Zeehann* vinrent à notre bord, et nous résolûmes d'approcher de la côte avec nos navires, vu qu'il y avait un bon mouillage, et que les habitants paraissaient désirer notre amitié. Aussitôt que nous eûmes pris cette résolution, nous vîmes sept embarcations qui venaient de terre. L'une d'elles, montée de dix-sept hommes, arriva très-promptement, et vint se placer derrière le *Zeehann*. Une autre, portant treize hommes vigoureux, s'approcha à un demi-jet de pierre de notre navire. Ils se hélèrent plusieurs fois les uns les autres. Nous leur montrâmes encore, comme auparavant, de la toile blanche; mais ils restèrent immobiles. Le maître du *Zeehann*, Gérard Janszoon, qui se trouvait à notre bord, donna ordre à son canot, armé par un quartier-maître et six matelots, de se rendre sur leur navire pour recommander aux officiers de se tenir sur leurs gardes, et, dans le cas où les naturels l'accosteraient, de ne pas permettre à un trop grand nombre d'entre eux à la fois de monter à bord. Quand le canot du *Zeehann* déborda de notre bâtiment, les natu-

[1] Le Journal de Tasman se trouve dans l'excellente collection du capitaine Burney.

rels, dans leurs pros ou pirogues les plus voisines de nous, appelèrent à grands cris ceux qui se trouvaient derrière *le Zeehann*, et firent avec leurs pagaies un signal dont nous ne pouvions deviner la signification. Mais, quand le canot du *Zeehann* fut tout à fait au large, les pirogues qui se trouvaient entre les deux navires coururent dessus avec impétuosité, et l'abordèrent avec une telle violence qu'il tomba sur le côté, et se remplit d'eau. Le premier de ces traîtres, armé d'une pique grossièrement aiguisée, donna au quartier-maître, Cornélius Joppe, un coup violent dans la gorge, qui le fit tomber dans la mer. Alors les autres naturels attaquèrent le reste de l'équipage du canot avec leurs pagaies et de courtes et épaisses massues que nous avions prises d'abord pour des *parangs* grossiers, et les taillèrent en pièces. Dans cet engagement, trois des hommes du *Zeehann* furent tués, et un quatrième blessé à mort. Le quartier-maître et deux matelots se mirent à nager vers notre navire, et nous envoyâmes le canot qui les recueillit en vie. Après ce combat, les meurtriers prirent un de nos hommes morts dans leur pirogue; un autre des morts tomba à l'eau et coula. Ils laissèrent aller le canot. Notre vaisseau et *le Zeehann* firent feu sur eux avec les mousquets et les canons, mais sans les atteindre, et ils pagayèrent vers le rivage. Nous envoyâmes notre canot pour ramener celui du *Zeehann;* nous y trouvâmes un homme mort et un autre blessé mortellement.

» Après cet événement, nous ne pouvions plus établir de relations amicales avec les naturels, et il n'y avait pas d'espoir de se procurer chez eux de l'eau ni des vivres. Ainsi nous levâmes l'ancre, et nous appareillâmes. Quand nous fûmes sous voiles, vingt-deux de leurs pirogues partirent de terre, et s'avancèrent sur nous. Onze étaient pleines de monde. Quand elles se trouvèrent à la portée de nos canons, on leur tira deux coups, mais sans effet. *Le Zeehann* fit aussi feu, et atteignit un homme de la pirogue la plus avancée, qui était debout avec un pavillon blanc à la main, et que le coup fit tomber. Nous entendîmes le bruit de notre mitraille sur les pirogues, mais nous ne savons pas quel en fut l'effet : seulement il les força d'opérer tout à coup leur retraite vers la côte, où ils demeurèrent tranquilles, et ne revinrent plus contre nous. »

Si Tasman fut le premier à faire connaître les Européens aux Nouveaux-Zélandais, il fut aussi le premier qui éprouva leur perfidie et leur cruauté. Quatre de ses matelots y furent traîtreusement massacrés, puis dévorés. Cent ans plus tard, Cook perdit de la même manière l'équipage entier d'un canot dont il avait donné le commandement au capitaine Furneaux; et deux ans après, Marion du Fêne, avec seize de ses gens, devait aussi tomber aux mains de ces cannibales, qui le rendirent victime d'une exécrable trahison. De nos jours plusieurs navigateurs ont vu renouveler ces catastrophes; mais il est juste de dire que l'agression ne vint pas toujours de la part des naturels. Revenons à Tasman : après la perte de ses quatre matelots, il s'empressa de quitter la baie où il avait mouillé; et après lui avoir donné le nom de *baie des Meurtriers*, il longea toute la côte occidentale d'Ika-na-Maouï, et arriva à la pointe nord le 4 janvier. Il ne put y faire de l'eau, comme il l'espérait, à cause du ressac et des dispositions hostiles des naturels; il mit bientôt à la voile, laissant à ces terres le nom de *Staten-Land* (terre des États), parce qu'il pensait qu'elles faisaient partie du *continent inconnu du sud;* mais cette erreur ayant été reconnue par ses successeurs, les découvertes du sage navigateur hollandais furent baptisées du nom de Nouvelle-Zélande, on ne sait trop comment.

Ainsi, nous l'avons dit, après Tasman, celui qui reconnut ces terres australes fut Cook, qui atterrit dans la partie orientale, et vint mouiller dans la baie de Taone-Roa le 6 octobre 1769.

Dans ses premiers rapports avec les Zélandais, Cook fut forcé de changer son

opiniâtreté ordinaire en une aménité qu'il n'avait pas coutume d'employer. Les naturels ayant commencé leurs relations par des scènes sanglantes, Cook, pour les ramener, chargea le Taïtien Toupaïa, son interprète, de leur faire comprendre des paroles de paix et d'accommodement. Après s'être emparé de trois indigènes, il les fit coucher à bord et les accabla de prévenances; puis il les remit à terre le lendemain pour engager leurs compagnons à venir commercer sans crainte. Cette manière d'agir n'eut qu'un médiocre succès. Quelques sauvages se rendirent bien à bord sur les instances de ceux qui y étaient déjà venus; mais dans cette partie des îles les relations ne s'étendirent pas davantage, et Cook s'avança vers le sud-est où, près de l'île Téa-Houra, il remarqua des terres cultivées.

En passant sous la presqu'île de Tera-Kako, il vit venir à lui deux pirogues chargées de naturels qui écoutèrent les discours de l'interprète et parurent y répondre avec politesse. Comme ils refusèrent de monter à bord, Cook continua sa marche, et *l'Endeavour* passa dans la baie de Hawke, où il fut souvent entouré par des indigènes qui poussaient des cris de défi, et provoquaient, par des gestes insultants, les Anglais au combat. Avant de quitter cette baie, Cook vit se diriger vers lui neuf pirogues montées par des guerriers qui venaient en hurlant assaillir le navire, mais il ne leur laissa pas achever le chant guerrier; un coup de canon à mitraille ayant détruit quelques pirogues, les autres regagnèrent la côte.

Cook alla mouiller, le 20 du même mois, dans la baie de Tégadou, sans doute la même que le savant d'Urville nomme Toko-Malou. Ici l'aspect du pays et le caractère des habitants étaient tout autres que ceux que l'on avait observés jusque-là. Les naturels étaient si pacifiques et si bienveillants, que les naturalistes firent des excursions dans l'intérieur des terres. Nous y observâmes, dit Cook, des plantations de patates douces, de taro et de citrouilles, tenues avec beaucoup de soin et de régularité. Deux cents arpents étaient ainsi en culture par lots d'un et de deux arpents. La population ne s'élevait guère au delà d'une centaine d'âmes. La bonne harmonie se maintint si bien sur ce point entre les habitants et l'équipage, que les botanistes furent souvent transportés à bord par les pirogues des naturels quand aucune embarcation appartenant aux navires ne se trouvait sur le rivage.

Ayant quitté cette baie et s'étant éloignée, puis rapprochée des côtes, l'expédition mouilla, le 3 novembre, à Miti-Anga, que Cook nomma *baie Mercure*. De nombreuses pirogues entourèrent *l'Endeavour*, et ceux qui les montaient ne répondirent que par des menaces aux avances des étrangers; mais rien d'important ne se passa jusqu'au 10. auquel jour un officier ayant donné un morceau d'étoffe à un naturel pour en avoir une natte, celui-ci, non-seulement ne voulut pas se dessaisir de l'objet promis, mais répondit même par des railleries et des insultes aux reproches de l'Anglais. L'officier, exaspéré, le coucha en joue et l'étendit roide mort aux pieds des chefs. Alors les sauvages s'assemblèrent gravement, et ayant débattu l'affaire, ils n'y donnèrent point de suites, parce qu'ils reconnaissaient, firent-ils comprendre, que le naturel était dans son tort.

Cook fait ainsi la description d'un pâ plus important que ceux qu'il avait visités jusqu'alors :

« Après déjeuner, j'allai avec la pinasse et la yole, accompagné de MM. Banks et Solander, au côté septentrional de la baie, afin d'examiner le pays et deux villages fortifiés que nous avions reconnus de loin. Nous débarquâmes près du plus petit, dont la situation est des plus pittoresques qu'on puisse imaginer. Il était construit sur un rocher détaché de la grande terre, et environné d'eau à la grande marée. Ce rocher était percé, dans toute sa profondeur, par une arche qui en occupait toute la plus

grande partie. Le sommet de l'arche avait plus de soixante pieds d'élévation perpendiculaire au-dessus de la surface de la mer, qui coulait à travers le fond à la marée haute. Le haut du rocher au-dessus de l'arche était fortifié de palissades à la manière du pays; mais l'espace n'en était pas assez vaste pour contenir plus de cinq ou six maisons; il n'était accessible que par un sentier escarpé et étroit, par où les habitants descendirent à notre approche, et nous invitèrent à monter. Nous refusâmes cette offre, parce que nous avions dessein d'observer un fort beaucoup plus considérable de la même espèce, situé à peu près à un mille de là. Nous fîmes quelques présents aux femmes; et, sur ces entrefaites, nous vîmes les habitants du bourg vers lequel nous nous dirigions, s'avancer vers nous en corps, au nombre de cent environ, y compris les hommes, les enfants et les femmes. Quand ils furent assez près pour se faire entendre, ils firent un geste de leurs mains, en nous criant : *Hare maï;* ils s'assirent ensuite parmi les buissons de la grève. On nous dit que ces cérémonies étaient des signes certains de leurs dispositions amicales à notre égard. Nous marchâmes vers le lieu où ils étaient assis; et, quand nous les abordâmes, nous leur fîmes quelques présents, en demandant la permission de visiter leur pâ : ils y consentirent avec joie, et nous y conduisirent sur-le-champ. Ce pâ est appelé *Ware-Tawa,* et il est situé sur un promontoire, ou pointe élevée, qui s'avance dans la mer, sur le côté septentrional, et près du fond de la baie. Deux des côtés, baignés par les flots de la mer, sont entièrement inaccessibles. Deux autres côtés sont contigus à la terre; il y a depuis la grève une avenue qui conduit à l'un de ceux-ci, qui est très-escarpé; l'autre est plat. On voit sur la colline une palissade d'environ dix pieds de haut, qui environne le toit, et qui est composée de gros pieux, joints fortement ensemble avec des baguettes d'osier. Le côté faible, près de la terre, était aussi défendu par un double fossé, dont l'intérieur avait un parapet et une seconde palissade. Les palissades du dedans étaient élevées sur le parapet près du bourg, mais à une grande distance du bord et du fossé intérieur, pour que les indigènes pussent s'y promener et s'y servir de leurs armes. Les premières palissades du dehors se trouvaient entre les deux fossés, et elles étaient enfoncées obliquement en terre, de sorte que leurs extrémités supérieures étaient inclinées vers le second fossé. Ce fossé avait vingt-quatre pieds de profondeur, depuis le pied jusqu'au haut du parapet; tout près et en dehors de la palissade intérieure, il y avait une plate-forme de vingt pieds d'élévation, de quarante de long et de six de large; elle était soutenue par de gros poteaux, et destinée à porter ceux qui défendent la place, et qui peuvent de là accabler les assaillants avec des dards et des pierres, dont il y a toujours des tas en cas de besoin. Une autre plate-forme de la même espèce, et placée également en dedans de la palissade, commandait l'avenue escarpée qui aboutissait à la grève. De ce côté de la colline il y avait quelques petits ouvrages de fortification et des huttes qui ne servaient pas de postes avancés, mais d'habitations à ceux qui, ne pouvant se loger faute de place dans l'intérieur du fort, voulaient cependant se mettre à portée d'en être protégés. Les palissades, ainsi qu'on l'a déjà observé, environnaient tout le sommet de la colline, tant du côté de la mer que du côté de la terre; le terrain, qui originairement était une montagne, n'avait pas été réduit à un seul niveau, mais formait plusieurs plans différents qui s'élevaient en amphithéâtre les uns au-dessus des autres, et dont chacun était environné par une palissade séparée. Ils communiquaient entre eux par des sentiers étroits, qu'on pouvait fermer facilement; de sorte que si un ennemi forçait la palissade extérieure, il devait en emporter d'autres avant que la place fût entièrement réduite, en supposant que les habitants défendissent opiniâtrément chacun de ces postes. Un passage étroit, d'environ douze cents pieds de long, et qui aboutit à l'avenue escarpée qui vient du rivage, en forme la seule entrée. Elle passe sous une

des plates-formes; et, quoique nous n'ayons rien vu qui ressemblât à une porte ou à un pont, elle pouvait aisément être barricadée, de manière que ce serait une entreprise très-dangereuse et très-difficile que d'essayer de la forcer. En un mot, on doit regarder comme très-forte une place dans laquelle un petit nombre de combattants déterminés peut se défendre aisément contre les attaques de tout un peuple armé. En cas de siége, elle paraissait bien fournie de toute espèce de provisions, excepté d'eau. Nous aperçûmes une grande quantité de racines de fougère qui leur servent de pain, et des poissons secs amoncelés en tas; mais nous ne remarquâmes point qu'ils eussent d'autre eau douce que celle d'un ruisseau qui coulait tout près et au-dessous du pied de la colline. Nous n'avons pu savoir s'ils ont quelque moyen d'en tirer de cet endroit pendant un siége, ou s'ils connaissent la manière de la conserver dans des citrouilles ou dans des vases. Ils ont sûrement quelques ressources pour se procurer cet article nécessaire à la vie; car autrement il leur serait inutile de faire des amas de provisions. Nous leur témoignâmes le désir que nous avions de voir leurs exercices d'attaque et de défense. Un jeune indigène monta sur une des plates-formes de bataille, qu'ils appellent *parawa*, et un autre descendit dans le fossé : les deux combattants entonnèrent leurs chansons de guerre, et dansèrent avec les mêmes gestes effrayants que nous leur avions vu employer dans des circonstances plus sérieuses, afin de monter leur imagination à ce degré de fureur artificielle qui, chez toutes les nations sauvages, est le prélude du combat. Nous aperçûmes sur le côté de la colline, près de ce fort sauvage, l'espace d'environ une demi-acre de terrain plantée de citrouilles et de patates douces, et qui était le seul endroit cultivé de la baie. Il y a deux rochers au pied de la pointe sur laquelle est construite cette fortification, l'un entièrement détaché de la grande terre, et l'autre qui ne l'est pas tout à fait; ils sont petits tous les deux, et ils paraissaient plus propres à servir de retraite aux oiseaux qu'aux hommes. Cependant il y a des maisons et des places de défense sur chacun d'eux. Nous vîmes plusieurs autres ouvrages de même espèce sur de petites îles, des rochers et des sommets de collines en différentes parties de la côte, outre quelques autres villages fortifiés qui semblaient être plus considérables que celui-ci. »

Lorsque Cook quitta la Nouvelle-Zélande, le 31 mars 1770, il avait reconnu toutes les côtes et recueilli les documents géographiques les plus précieux. Il laissa beaucoup de noms anglais à ces parages alors presque inconnus; par exemple, il nomma Tamise la rivière de Wahi-Kahou-Rounga, il donna le même nom à la baie de Chouraki, il appela une autre baie le port de l'Amirauté, et laissa son nom à un détroit, etc., etc. Banks et Solander, deux de ses plus judicieux compagnons, ont réuni de leur côté, sur l'histoire de ces deux grandes îles, les notions les plus étendues.

Le premier navigateur français qui ait reconnu cette grande terre fut Surville, qui ne l'a considérée que comme une seule île sous la latitude australe de 35° 37′. Le 12 décembre 1769, la vigie cria *terre!* mais les vents ne permirent pas d'aborder avant le 17, jour où l'on jeta l'ancre dans une baie que le capitaine nomma baie de Lauriston. Le lendemain, Surville descendit à terre avec un petit détachement, et à peine y était-il arrivé qu'il vit venir à lui un chef de village que tous les naturels saluaient sur son passage. Cette première entrevue se passa de part et d'autre en salutations. Le lendemain, les choses avaient changé; tous les naturels étaient armés et se tenaient rassemblés par groupes. Cependant le chef vint au-devant de Surville et le pria de ne pas faire descendre à terre tout son équipage, parce que cette crainte avait fait armer ses sujets. Le capitaine se conforma à cette prière; et comme le chef lui demanda la permission de visiter le vaisseau, il s'empressa de mettre un canot à sa disposition et de l'accompagner; mais à peine étaient-ils à quelques toises du rivage que tous les

sauvages se mirent à redemander leur chef à grands cris. Force fut donc au capitaine de regagner la terre, où il vit tous les indigènes s'empresser autour de leur chef et lui donner les plus grandes marques d'affection.

Quelques jours après le départ de Surville, l'illustre Cook, qui côtoyait en même temps que lui la Nouvelle-Zélande, vint relever cette baie sans se douter qu'un vaisseau français eût abordé cette terre encore inconnue. Voici comment il s'exprime à ce sujet dans la relation de son second voyage : « Lorsque je prolongeais sur *l'Endeavour*, en décembre 1769, la côte de la Nouvelle-Zélande, le capitaine Surville était mouillé dans la baie *Douteuse*, sans que les insulaires m'en eussent instruit. »

Le même journal de Cook fait mention d'une tempête qui assaillit dans ces parages l'équipage français, lequel, après avoir couru les plus grands dangers, ne fut sauvé que par le sang-froid et l'intrépidité du capitaine.

Quand la tempête éclata, une chaloupe dans laquelle étaient les malades, n'ayant pu gagner ni le navire ni le rivage, fut jetée dans une anse où elle resta pendant toute la durée du grain. Dès le premier instant de son arrivée, la chaloupe fut entourée par les sauvages ; mais Nagui-Nouï, chef de ce district, fit bientôt transporter les malades dans sa demeure, et leur donna tous les secours qu'il lui fut possible de leur procurer sans vouloir accepter aucun salaire pour ses soins désintéressés; après quoi il les rembarqua dans la chaloupe qui parvint à regagner le navire. Surville alors s'informa d'un canot dont les amarres avaient été brisées, et qu'il croyait dans la même anse d'où venaient les malades. Ce ne fut qu'après bien des recherches que l'on rencontra le canot échoué sur un rivage écarté. Le capitaine l'envoya aussitôt chercher ; mais quand les insulaires virent courir les embarcations vers le canot, ils furent plus alertes que les Européens et s'en emparèrent. Ils le cachèrent ensuite avec tant de dextérité, que l'on ne put jamais le retrouver. Témoin de la manœuvre des naturels et irrité de la perte de son canot, Surville voulut en avoir raison : il fit faire par son équipage des signes de réconciliation aux Zélandais, et lorsqu'il les vit à portée, il ordonna qu'on courût sus. Les sauvages très-agiles ne laissèrent qu'un des leurs entre les mains des Européens; mais ceux-ci, pour punir une faute relativement légère, eurent l'imprudence de s'emparer des pirogues, qu'ils détruisirent, et allèrent incendier et anéantir le village qui avait servi de refuge à leurs malades. Après avoir ainsi laissé des marques, sinon sanglantes, au moins dévastatrices de son passage, le capitaine Surville quitta la Nouvelle-Zélande, ne s'inquiétant pas du prisonnier qu'il avait à bord, et ne devinant pas que cette vengeance serait expiée par les Européens qui devaient venir après lui, et sur lesquels on devait exercer les plus horribles représailles. Les Zélandais ne perdent jamais le souvenir de la défaite ou de la mort d'un de leurs chefs, et le venger est leur vœu le plus ardent. Un fait de nature à produire une triste impression, c'est que Nagui-Nouï est ce même chef qu'on a vu secourir si généreusement les malades jetés dans son district par la tempête. Nous rapportons ici textuellement le paragraphe que le lieutenant Potier de l'Orme écrivit sur le journal du bord :

« Je fus très-surpris de voir que l'Indien que l'on conduisait à bord, pieds et mains liés, était ce chef qui, à mon arrivée à l'anse du Refuge, m'avait fait apporter du poisson séché, sans exiger de payement, avec l'air du monde le plus compatissant. Cet infortuné ne m'eut pas plutôt reconnu, qu'il se jeta à mes pieds, les larmes aux yeux, en me disant des choses que je n'entendais pas, et que je pris pour des prières d'intercéder en sa faveur, et de le protéger, parce qu'il m'avait rendu service dans une circonstance où j'en avais le plus grand besoin. Je fis pour cet homme tout ce qui était en mon pouvoir, pour lui montrer qu'on ne voulait pas lui faire du mal. Il me serrait dans ses bras, et il me montrait sa terre natale qu'on le forçait d'abandonner; heureu-

sement pour moi, le capitaine le fit mener dans la chambre du conseil, car il me faisait peine de voir cet homme alarmé du sort qu'on lui préparait. »

Certes, ses inquiétudes devaient être grandes; car lorsqu'il fut pleinement rassuré, il dit à cet officier que dans son pays, lorsqu'ils font des prisonniers, ils leur écrasent la tête d'un coup de massue pour partager ensuite son cadavre et en faire un festin qui dure quelquefois plusieurs jours. Il croyait qu'on en faisait autant sur les vaisseaux des Européens. Nagui-Nouï mourut de chagrin en vue de l'île Juan-Fernandez, le 12 mars 1770.

Ce fut le 24 mai 1772 que le capitaine Marion du Frêne mouilla à la baie des Iles, après avoir reconnu la Nouvelle-Zélande à la hauteur du cap Borrel. Marion commandait les deux navires *le Mascarin* et *le Castries*. Écoutons le capitaine Crozet qui raconte le massacre de Marion et de plusieurs de ses compagnons :

« Lorsque nous fûmes à deux lieues de distance du cap Bret, nous aperçûmes trois pirogues qui venaient à nous; il ventait peu, et la mer était belle. Une des pirogues s'approcha de notre vaisseau; elle contenait neuf hommes. On les engagea par signes à venir à bord; on leur envoya diverses bagatelles pour les y déterminer. Ils y vinrent avec un peu de difficulté, et parurent, en entrant dans le vaisseau, n'être pas sans crainte. M. Marion les fit entrer dans la chambre du conseil, et leur offrit du pain. Il mangea le premier, et ils en mangèrent aussi. On leur présenta de la liqueur, ils en burent avec répugnance. On les engagea à se dépouiller de leurs pagnes et on leur fit présent de chemises et de caleçons, dont ils parurent se laisser habiller avec plaisir. On leur fit voir différents outils, tels que haches, ciseaux et erminettes. Ils se montrèrent extrêmement empressés de les avoir; et s'en servirent aussitôt pour nous faire voir qu'ils en connaissaient l'usage. On leur en fit présent; ils s'en allèrent peu de temps après, très-satisfaits de notre réception. Dès qu'ils furent un peu éloignés du vaisseau, nous les vîmes quitter leurs chemises et leurs caleçons, pour prendre leurs premiers vêtements et cacher ceux qu'ils avaient reçus de nous. Ils abordèrent ensuite les deux autres pirogues dont les sauvages n'avaient pas osé s'approcher du vaisseau : ils parurent les rassurer et les engager à venir aussi nous voir. Ils vinrent effectivement, et montèrent sur le vaisseau, sans témoigner ni crainte ni défiance. Il y avait parmi eux des femmes; on leur donna du biscuit et quelques autres bagatelles.

» Le soir, le vent étant augmenté, les pirogues se retirèrent à terre. Cinq ou six de ces sauvages restèrent de leur bonne volonté à bord du vaisseau. On leur fit donner à boire et à manger; ils soupèrent même avec nous et mangèrent de tous nos mets avec beaucoup d'appétit. Ils ne voulurent boire ni vin ni liqueur. Ils couchèrent dans le vaisseau. On leur arrangea des lits dans la grande chambre; ils dormirent bien, sans marquer la moindre défiance. Cependant on les surveilla toute la nuit. Parmi ces sauvages était le nommé Takouri, un de leurs chefs, dont on aura occasion de parler dans la suite, lequel témoignait beaucoup d'inquiétude toutes les fois que le vaisseau s'éloignait un peu de la côte pour courir des bordées, en attendant le bateau que nous avions envoyé le matin à terre.

» Ce bateau revint vers les onze heures du soir. L'officier nous rapporta avoir trouvé une baie dans laquelle il y avait un village considérable et un enfoncement très-étendu où il paraissait y avoir un beau port, des terres cultivées, des ruisseaux et des bois.

» Le 4 mai, nous mouillâmes entre des îles, et nous y restâmes à l'ancre jusqu'au 11 dudit mois, que nous mîmes de nouveau sous voiles pour entrer dans un port plus assuré; c'est celui que M. Cook avait nommé baie des Iles.

» Le 12 mai, le temps étant fort beau, et les vaisseaux en sûreté, M. Marion envoya établir des tentes sur une île qui était dans l'enceinte du port, où il y avait de l'eau et du bois, et qui présentait une anse très-abordable vis-à-vis des vaisseaux; il y établit un corps de garde, et y fit transporter les malades. Les naturels nomment cette île Motou-Aro.

» A peine fûmes-nous mouillés, qu'il nous vint à bord une quantité de pirogues, qui nous apportèrent du poisson, et nous témoignèrent l'avoir pêché exprès pour nous. Nous ne savions quel langage parler à ces sauvages. J'imaginai par hasard de prendre le vocabulaire de l'île de Taïti, que nous avait remis l'intendant de l'île de France. Je lus quelques mots de ce vocabulaire, et je vis avec la plus grande surprise que les sauvages m'entendaient parfaitement. Je reconnus bientôt que la langue du pays où nous étions était absolument la même que celle de l'île de Taïti, éloignée de plus de six cents lieues de la Nouvelle-Zélande. A l'approche de la nuit, les pirogues se retirèrent, et nous laissèrent à bord huit ou dix sauvages, qui passèrent la nuit avec nous, comme si nous étions leurs camarades et que nous fussions connus d'eux de tout temps.

» Le lendemain, le temps étant très-beau, il nous vint beaucoup de pirogues remplies de sauvages, qui nous amenaient leurs enfants et leurs filles; ils vinrent sans armes et avec la plus grande confiance. En arrivant dans le vaisseau, ils commençaient par crier *taro;* c'est le nom qu'ils donnent au biscuit de mer. On leur en donnait à tous de petits morceaux, et avec une certaine économie; car ils étaient grands mangeurs, et en si grand nombre, que, si on leur en eût donné suivant leur appétit, ils eussent bientôt achevé nos provisions. Ils nous apportaient du poisson en très-grande quantité, et nous le donnaient en troc de quelques verroteries et de morceaux de fer. Dans ces premiers jours, ils se contentaient de vieux clous de deux ou trois pouces; par la suite, ils devinrent plus difficiles, et demandaient, en échange de leurs poissons, des clous de quatre ou cinq pouces : leur objet, en demandant ces clous, était d'en faire de petits ciseaux pour travailler le bois. Dès qu'ils avaient obtenu un petit morceau de fer, ils allaient aussitôt le porter à quelque matelot, et l'engageaient par signes à le leur aiguiser sur la meule; ils avaient toujours soin de ménager quelques poissons pour payer à ce matelot le service qu'il leur rendait. Les deux vaisseaux étaient pleins de ces sauvages; ils avaient un air fort doux et même caressant. Peu à peu, ils connurent tous les officiers des vaisseaux, et les appelaient par leurs noms. Nous faisions entrer dans la chambre du conseil seulement les chefs, les femmes et les filles. Les femmes étaient distinguées par des plumes d'aigrette, ou d'autres oiseaux aquatiques, plantées dans leurs cheveux, au sommet de la tête.

» Les femmes mariées se reconnaissaient à une espèce de tresse de jonc qui leur liait les cheveux au sommet de la tête. Les filles n'avaient point cette marque distinctive; leurs cheveux tombaient naturellement sur le cou, sans aucune tresse pour les attacher. C'étaient les sauvages eux-mêmes qui nous avaient fait connaître cette distinction, en nous faisant entendre par signes qu'il ne fallait pas toucher aux femmes mariées, mais que nous pouvions en toute liberté nous adresser aux filles. Il n'était pas possible, en effet, d'en trouver de plus faciles.

» Dès que nous eûmes connaissance de ces distinctions, on en fit passer l'avis dans les deux vaisseaux, afin que chacun fût circonspect à l'égard des femmes mariées, pour conserver la bonne intelligence avec des sauvages qui nous paraissaient si aimables, et ne pas les indisposer contre nous. La facilité d'avoir des filles fit que nous n'eûmes jamais le moindre reproche de la part des sauvages, au sujet de leurs femmes, pendant tout le temps que nous vécûmes avec ces peuples.

» Lorsque nous eûmes bien fait connaissance avec eux, ils nous invitèrent à descendre

à terre, et à venir les visiter dans leurs villages. Nous nous rendîmes à leur invitation. Je m'embarquai, avec M. Marion, dans notre chaloupe bien armée, avec un détachement de soldats. Nous parcourûmes d'abord une partie de la baie, où nous comptâmes vingt villages, composés d'un nombre suffisant de maisons pour loger quatre cents personnes. Les plus petits pouvaient en contenir deux cents.

» Nous abordâmes à plusieurs de ces villages. Dès que nous mettions pied à terre, les sauvages venaient au-devant de nous, sans armes, avec leurs femmes et leurs enfants. Nous nous fîmes des amitiés réciproques; nous leur offrîmes de petits présents, auxquels ils parurent très-sensibles. Des chefs de quelques-uns de ces villages nous firent des instances très-pressantes pour nous engager à monter avec eux. Nous les suivîmes.

» Peu de jours après notre arrivée dans la baie des Iles, M. Marion fit diverses courses le long des côtes, et même dans l'intérieur du pays, pour chercher des arbres propres à faire des mâts pour le vaisseau *le Castries*. Les sauvages l'accompagnaient partout. Le 23 mai, M. Marion trouva une forêt de cèdres magnifiques, à deux lieues dans l'intérieur des terres, et à portée d'une baie éloignée d'environ une lieue et demie de nos vaisseaux. »

Dans cette partie de l'île on fit camper les deux tiers des équipages, avec les haches, les outils et tous les accessoires de charpentier, pour abattre les arbres, faire les mâts et frayer un chemin pour amener ces mâts au bord de la mer, à travers trois petites montagnes et un marais.

Dès que toutes ces choses furent déposées, les Français établirent trois postes à terre, le premier sur l'île Motou-Aro, au milieu du port où étaient les malades, la forge, les cercles de fer et les futailles vides; le second poste était sur le rivage, à une lieue et demie des vaisseaux; et le troisième se trouvait au fond des bois, à deux lieues du rivage. Chacun de ces postes était occupé par environ dix hommes armés, commandés par des officiers.

Dans ces trois postes et dans toutes les excursions au milieu des terres, les sauvages étaient continuellement avec les Français. En échange de clous et de morceaux de fer, ils leur donnaient du poisson, des cailles, des pigeons ramiers; et comme chaque sauvage était fort comme deux Européens, ils aidaient puissamment à tous les travaux.

Les officiers et les matelots des deux équipages étaient tellement attirés par les caresses des naturels, et plus particulièrement par les avances des jeunes filles, qu'ils faisaient souvent de longues courses dans l'intérieur des terres; et lorsqu'ils étaient arrêtés par un marais ou un bras de rivière, c'était à qui les porterait sur son dos à l'autre rive; aussi, lorsqu'ils regagnaient le bâtiment, ne tarissaient-ils point sur l'affection et la bonté incroyables des Nouveaux-Zélandais.

Jusque-là, le capitaine s'était tenu sur ses gardes et il n'avait jamais permis qu'on se rendît à terre sans être bien armé, ni que les sauvages abordassent les vaisseaux avec leurs massues: mais lorsqu'il fut témoin de toutes ces marques d'hospitalité, qui ne pouvaient être que naturelles aux habitants, il se relâcha de sa sévérité, et, malgré les représentations du capitaine Crozet, il ordonna de désarmer les canots et les chaloupes, ne voulant pas croire que le port où il se trouvait se nommât la baie des Meurtriers, ni que Cook y eût trouvé des anthropophages.

Dirigeant donc les travaux avec douceur, et vivant dans la plus grande sécurité, Marion ne trouvait, après son travail, de plus agréable délassement que parmi les sauvages. Lorsqu'il s'en trouvait sur le vaisseau, il en faisait toujours remplir la salle du conseil, et, après les avoir comblés de présents, il les questionnait à l'aide du dictionnaire de Taïti. Les sauvages, de leur côté, ne négligeaient aucune occasion de contenter cet excellent homme; ils lui apportaient tout ce qu'il pouvait désirer, et

aussitôt qu'il descendait à terre, il était entouré et fêté par tout le monde, et conduit par les enfants et les jeunes filles qui criaient partout : « Marion!.... Marion!.... »

Un jour que trois esclaves désertaient, leur pirogue chavira en arrivant à terre; le chef Takouri fit arrêter et ramener à bord ceux qui ne s'étaient pas noyés, accompagné de son fils âgé d'environ quatorze ans, qu'il laissa une nuit entière sur le bâtiment : enfin on eût dit que c'était un même peuple dont tous les individus étaient frères, et qui pratiquaient, dans leurs rapports réciproques, les vertus les plus chrétiennes. Crozet dit de cette situation : « Si nous étions partis dans ce temps-là, nous eussions rapporté en Europe l'idée la plus avantageuse de ces sauvages. Nous les eussions peints dans nos relations comme le peuple le plus affable, le plus humain, le plus hospitalier qui existe sur la terre. »

Le 8 juin, Marion, étant descendu à terre, y fut d'abord, comme de coutume, entouré d'une foule d'indigènes qui redoublèrent leurs démonstrations d'amitié. Bientôt les chefs zélandais s'assemblèrent, et, d'un commun accord, déclarèrent Marion le chef suprême du pays. Quatre plumes blanches en forme de couronne furent placées sur sa tête, et au bruit des acclamations le commandant revint à bord plus satisfait que jamais de ses sujets improvisés.

Les équipages du *Masearin* et du *Castries* étaient, depuis 33 jours, dans la baie des Iles. La meilleure intelligence n'avait pas été troublée un seul instant, et les Français étaient émerveillés de la bonté des sauvages.

Le capitaine Crozet parlera de la rupture mieux que nous ne le pourrions faire :

« Le 12 juin, à deux heures de l'après-midi, le commandant Marion descendit à terre dans son canot armé de douze hommes, emmenant avec lui deux jeunes officiers, MM. de Vaudricourt et Lehoux, un volontaire et le capitaine d'armes du vaisseau. Le nommé Takouri, chef du plus grand village, un autre chef, et cinq ou six sauvages qui étaient sur le vaisseau, accompagnèrent M. Marion, dont le projet était d'aller manger des huîtres, et de donner un coup de filet au pied du village de Takouri.

» Le soir, M. Marion ne vint point, comme à son ordinaire, coucher à bord du vaisseau. On ne vit revenir personne du canot, mais on n'en fut pas inquiet; la confiance dans l'hospitalité des sauvages était si bien établie parmi nous, qu'on ne se défiait plus d'eux. On crut seulement que M. Marion et sa suite avaient couché à terre dans une de nos cabanes, pour être plus à portée le lendemain de voir les travaux de l'atelier, qui était à deux lieues dans l'intérieur du pays, occupé à la mâture du vaisseau *le Castries*. Cette mâture était fort avancée, et une partie des matériaux se trouvait transportée déjà assez près du rivage. Les sauvages nous aidaient tous les jours à ces transports très-fatigants.

» Le lendemain 13 juin, à cinq heures du matin, le vaisseau *le Castries* envoya sa chaloupe faire de l'eau et du bois pour la consommation journalière, suivant l'usage établi entre les deux bâtiments, qui envoyaient ainsi alternativement tous les jours pour les provisions communes. A neuf heures, on aperçut à la mer un homme qui nageait vers les vaisseaux : on lui envoya aussitôt un bateau pour le secourir et l'amener à bord. Cet homme était un chaloupier, qui s'était seul sauvé du massacre de tous ses camarades, assommés par les sauvages. Il avait deux coups de lance dans le côté, et se trouvait fort maltraité. Il raconta que, lorsque la chaloupe avait abordé à terre, sur les sept heures du matin, les sauvages s'étaient présentés au rivage, sans armes, avec leurs démonstrations ordinaires d'amitié; qu'ils avaient, suivant leur coutume, porté sur leurs épaules, de la chaloupe au rivage, les matelots qui craignaient de se mouiller; qu'ils s'étaient montrés enfin, comme à l'ordinaire, bons camarades; mais que les matelots s'étant séparés les uns des autres pour ramasser chacun leur paquet de bois, alors

les sauvages, armés de casse-tête, de massues et de lances, s'étaient jetés avec fureur, par troupes de huit ou dix, sur chaque matelot, et les avaient massacrés; que lui, n'ayant affaire qu'à deux ou trois sauvages, s'était d'abord défendu, et avait reçu deux coups de lance; mais que, voyant venir à lui d'autres sauvages, et se voyant plus près du bord de la mer, il s'était enfui et caché dans les broussailles, et que de là il avait vu tuer ses camarades; que les sauvages, après les avoir tués, les avaient dépouillés, leur avaient ouvert le ventre, et commençaient à les hacher en morceaux, lorsqu'il avait pris le parti de gagner un des vaisseaux à la nage.

» Après un rapport aussi affreux, on ne douta plus que M. Marion et les seize hommes du canot, dont on n'avait aucune nouvelle, n'eussent éprouvé la même fin que les hommes de la chaloupe.

» Les officiers qui restaient à bord des deux vaisseaux s'assemblèrent pour aviser aux moyens de sauver les trois postes que nous avions à terre. On expédia aussitôt la chaloupe du *Mascarin,* bien armée, avec un officier et un détachement de soldats commandé par un sergent. L'officier avait ordre d'examiner le long de la côte s'il ne découvrirait pas le canot de M. Marion et la chaloupe; mais il lui était surtout commandé d'avertir tous les postes, et d'aller d'abord au débarquement le plus voisin de l'atelier des mâts, pour porter promptement à ce poste, le premier et le plus important, l'avis de ce qui venait de se passer. L'officier découvrit, en passant, la chaloupe du *Castries* et le canot de M. Marion, échoués ensemble dans le village de Takouri, et entouré de sauvages armés de haches, sabres et fusils, qu'ils avaient pris dans les deux bateaux, après avoir égorgé nos gens.

» L'officier, pour ne rien compromettre, ne s'arrêta point en cet endroit, où il aurait pu facilement dissiper les sauvages et reprendre les embarcations. Il craignit de ne pas arriver à temps au poste de la mâture. Il se conforma donc à l'ordre qu'il avait reçu d'y porter promptement secours, avec l'avis des événements tragiques de la veille et du matin.

» Je me trouvais heureusement au poste; j'y avais passé la nuit, et, sans rien savoir du massacre de M. Marion, j'y avais fait bonne garde. J'étais sur une petite montagne, occupé à diriger le transport de nos mâts, lorsque, vers les deux heures de l'après-midi, je vis paraître un détachement marchant en bon ordre, avec des fusils armés de baïonnettes, que je reconnus de loin, à leur éclat, pour n'être pas les armes ordinaires du vaisseau.

» Je compris aussitôt que ce détachement venait m'annoncer quelque événement fâcheux. Pour ne point effrayer nos gens, dès que le sergent, qui marchait à la tête, fut à la portée de ma voix, je lui criai d'arrêter, et je m'approchai pour apprendre seul ce dont il pourrait être question. Lorsque j'eus entendu ce rapport, je défendis au détachement de parler, et je me rendis avec lui au poste. Je fis aussitôt cesser les travaux, rassembler les outils et les armes; je fis charger les fusils, et partager entre les matelots tout ce qu'ils pouvaient emporter. Je fis faire un trou dans une de nos baraques pour enterrer le reste; je fis ensuite abattre la baraque, et donnai l'ordre d'y mettre le feu, pour cacher sous les cendres le peu d'outils et d'ustensiles que j'avais fait enterrer, faute de pouvoir les emporter.

» Nos gens ne savaient rien des malheurs arrivés à M. Marion et à leurs camarades. J'avais besoin, pour nous tirer d'embarras, qu'ils conservassent toute leur tête; j'étais entouré de sauvages, chose dont je ne m'étais aperçu qu'au moment où le détachement m'avait rejoint, et après que le sergent m'eut fait son rapport. Les sauvages, rassemblés par troupes, occupaient toutes les hauteurs.

» Je partageai mon détachement, que je renforçai de matelots armés de fusils, partie

à la tête, précédés du sergent, et partie à la queue : les matelots chargés d'outils et d'effets étaient au centre; je faisais l'arrière-garde. Nous partîmes au nombre d'environ soixante hommes; nous passâmes à travers plusieurs troupes de sauvages, dont les différents chefs me répétaient souvent ces tristes paroles (*Takouri mate Marion*, Takouri a tué Marion). L'intention de ces chefs était de nous effrayer, parce que nous avions reconnu que, chez eux, lorsque le chef est tué dans une affaire, tout est perdu pour ceux qui le suivent.

» Nous fîmes ainsi près de deux lieues jusqu'au bord de la mer, où les chaloupes nous attendaient, sans être inquiétés par les sauvages, qui se contentaient de nous suivre sur les côtés, et de nous répéter souvent que Marion était mort et mangé. J'avais dans le détachement de bons tireurs qui, entendant dire que M. Marion était tué, brûlaient d'envie de venger sa mort, et me demandaient souvent la permission de casser la tête à ces chefs qui semblaient nous menacer. Mais il n'était pas temps de s'occuper de vengeance : dans l'état où nous étions, la perte d'un seul homme était irréparable; et, si nous en avions perdu plusieurs, les deux vaisseaux ne fussent jamais sortis de la Nouvelle-Zélande. Nous avions d'ailleurs un troisième poste, celui de nos malades, qu'il fallait mettre en sûreté. J'arrêtai donc l'ardeur de nos gens, et je leur défendis de tirer, leur promettant de donner carrière à leur vengeance dans une occasion plus favorable.

» Lorsque nous fûmes arrivés à notre chaloupe, les sauvages semblaient nous serrer de plus près. Je donnai l'ordre aux matelots de s'embarquer les premiers; puis, m'adressant au chef sauvage, je plantai un piquet à terre, à dix pas de lui, et je lui fis entendre que, si un seul des siens passait la ligne de ce piquet, je le tuerais avec ma carabine, dont je fis la démonstration de vouloir me servir. Le chef répéta docilement mon commandement aux siens, et aussitôt les sauvages, au nombre de mille hommes, s'assirent tous.

» Je fis successivement embarquer tout le monde; ce qui fut assez long, parce qu'il y avait beaucoup de bagages à mettre dans la chaloupe; que ce bateau chargé, tirant beaucoup d'eau, ne pouvait accoster la terre, et qu'il fallait entrer dans la mer pour s'embarquer. Je m'embarquai enfin le dernier, et, aussitôt que je fus entré dans l'eau, les sauvages se levèrent tous ensemble, forcèrent la consigne, poussèrent le cri de guerre, nous lancèrent des javelots de bois et des pierres, qui ne firent de mal à personne. Ils brûlèrent nos cabanes qui étaient sur le rivage, et nous menacèrent avec leurs armes, qu'ils frappaient les unes contre les autres, en poussant des cris affreux.

» Aussitôt que je fus embarqué, je fis lever le grappin de la chaloupe; je fis ensuite ranger nos gens de manière à ne pas embarrasser les rameurs. La chaloupe était si chargée et si pleine, que je fus obligé de me tenir debout à la poupe, la barre du gouvernail entre les jambes. Mon intention était de ne pas faire tirer un coup de fusil, mais de regagner promptement le vaisseau, pour envoyer ensuite la chaloupe sur l'île Motou-Aro, relever le poste de nos malades, notre forge et notre tonnellerie.

» A mesure que nous commençâmes à nous éloigner du rivage, les cris, les menaces des sauvages augmentaient de telle sorte, que notre retraite avait l'air d'une fuite. Les sauvages entraient dans l'eau, comme pour venir attaquer la chaloupe. Je jugeai alors, avec le plus grand regret, qu'il était important et nécessaire à notre propre sûreté de faire connaître à ces barbares la supériorité de nos armes. Je fis lever les rames; je commandai à quatre fusiliers de tirer sur les chefs, qui paraissaient plus agités, et animaient tous les autres; chaque coup fit tomber un de ces malheureux. La fusillade continua ainsi pendant quelques minutes. Les sauvages voyaient tomber leurs chefs et leurs camarades avec une stupidité incroyable; ils ne comprenaient pas comment ils pouvaient être tués par des armes qui ne les touchaient pas. »

Lorsque Crozet fut arrivé à bord du *Mascarin*, il résolut d'envoyer aussitôt une chaloupe armée relever le poste des malades, et, ayant fait embarquer un détachement, il en donna le commandement à un officier, lui ordonnant de renvoyer à bord tous les malades et tous les effets de l'hôpital, d'abattre les tentes, et d'aller ensuite à la forge, d'y faire un retranchement pour la nuit, de poser une sentinelle du côté du village, et de veiller aux surprises.

Ainsi que le capitaine Crozet l'avait ordonné, les malades, vers les onze heures du soir, furent ramenés sur les vaisseaux sans aucun accident, et le poste passa le reste de cette nuit à observer les sauvages qui semblaient guetter les Français.

Le même capitaine envoya, le lendemain 14, un second détachement, aussi commandé par un officier, à qui il ordonna de rassembler tous les hommes du poste, et, au moindre mouvement hostile de la part des ennemis, de prendre le village d'assaut, de le brûler et de chasser au loin ses habitants, pour assurer l'aiguade et sauver tous les objets qui étaient encore à terre.

Dans l'après-midi, les sauvages, armés, la menace à la bouche et avec des gestes de défi, se présentèrent devant le poste. Les Français firent aussitôt leurs dispositions et marchèrent à eux, sans tirer, avec l'intention de les attaquer à la baïonnette; mais les insulaires s'enfuirent jusqu'à l'entrée de leur village, où ils se tinrent rassemblés devant une porte. Là, en poussant des cris affreux, ils s'excitèrent au combat en attendant l'arrivée des Européens. Ceux-ci remarquèrent un groupe composé de six chefs et de guerriers qui entouraient le traître Matou, celui-là même qui, parmi les chefs, avait eu le plus de relations amicales avec ceux que maintenant il voulait perdre.

Cependant, malgré les excitations et les cris des guerriers, aucun naturel n'osa faire un pas. Les Français, arrêtés en ordre de combat à une portée de pistolet, commencèrent alors la fusillade et tuèrent les six chefs. Il n'en fallut pas davantage pour faire prendre la fuite aux guerriers et aux sauvages qui traversèrent le village d'une seule course, se dirigeant vers leurs pirogues. Tous ne purent les atteindre, car cinquante morts jonchèrent le chemin qui y conduisait. Le reste fut culbuté dans la mer; et quand les Français revinrent de cette expédition où ils avaient détruit une peuplade et brûlé un village, ils ne trouvèrent qu'un soldat grièvement blessé à la tête; le reste était revenu sain et sauf de cette attaque.

« Après cette expédition, continue Crozet, nous rembarquâmes notre forge, nos fers, nos pièces à eau, et je fis retirer entièrement le poste; je renvoyai ensuite couper les fougères qui étaient sur l'île, dans lesquelles les sauvages auraient pu se cacher pour nous surprendre, car ces fougères étaient hautes de six pieds, et fort épaisses. Je donnai ordre d'enterrer les sauvages tués dans le combat, avec l'attention de leur laisser à tous une main hors de terre, pour faire voir aux sauvages que nous n'étions pas gens à manger, comme eux, nos ennemis. J'avais recommandé à nos officiers de faire leurs efforts pour nous amener quelques sauvages vivants, de tâcher de prendre des jeunes gens des deux sexes, ou des enfants; j'avais même promis aux soldats et aux matelots cinquante piastres par chaque sauvage qu'ils pourraient amener vivant; mais ces insulaires avaient eu soin de mettre en sûreté, avant le combat, leurs femmes et leurs enfants, qu'ils avaient fait passer sur la grande terre. Nos soldats tentèrent d'arrêter et de lier des blessés qui ne pouvaient fuir; mais ces malheureux étaient enragés, et mordaient comme des bêtes féroces; d'autres rompaient comme des fils les cordes avec lesquelles on les avait liés. Il n'y eut pas moyen d'en avoir un seul.

» Cependant le vaisseau *le Castries* n'avait encore ni mât de beaupré, ni mât de misaine. Il n'était plus question d'aller chercher notre belle mâture de bois de cèdre que nous avions trouvée sur la grande terre, et qui nous avait coûté des travaux infinis

pour la tirer de la forêt où nous l'avions abattue. Nous fîmes des mâts par un assemblage de plusieurs petites pièces de bois que nous trouvâmes dans nos vaisseaux, et nous remâtâmes enfin *le Castries.*

» Il nous fallait sept cents barriques d'eau et soixante et dix cordes de bois à brûler pour les deux bâtiments; il ne nous restait qu'une seule chaloupe pour ces travaux, nous les achevâmes peu à peu dans l'espace d'un mois.

» J'envoyais tous les jours la chaloupe sur l'île, pour faire alternativement un voyage à l'eau et l'autre au bois; je faisais escorter les travailleurs par un détachement qui revenait tous les soirs coucher à bord du vaisseau. »

Le voyage de la chaloupe inquiéta les sauvages, qui résolurent une attaque aussitôt que l'occasion favorable se présenterait. Pour cela, ils choisirent un jour que la chaloupe était restée à terre plus tard que de coutume. Ils s'avancèrent donc en groupes serrés vers un endroit où l'on pouvait passer de la grande terre sur l'île sans être aperçu. Heureusement la sentinelle, placée sur une hauteur, découvrit un homme habillé en matelot qui se glissait vers elle avec beaucoup de précautions, et semblait craindre d'être aperçu. Le soldat cria qui vive! mais le Zélandais déguisé, ne comprenant pas, continua d'avancer. Un coup de feu l'étendit mort. Alors une multitude de sauvages s'avancèrent en poussant le cri de guerre; mais le détachement, qui se trouvait déjà sur pied, s'avança à son tour, et les sauvages, mis en fuite, laissèrent assez des leurs sur le terrain pour qu'on pût reprendre une grande partie des vêtements des matelots assassinés, et dont ils s'étaient partagé les habits. Après cette échauffourée inutile, les indigènes ne se montrèrent plus comme agresseurs.

« Depuis le jour où M. Marion avait disparu, nous apercevions de la dunette des vaisseaux les mouvements continuels des sauvages, qui s'étaient retirés sur leurs montagnes; nous distinguions clairement leurs sentinelles, placées sur les éminences, d'où elles avertissaient toute la troupe du moindre de nos mouvements.

» Les sauvages avaient toujours les yeux tournés sur nous, et nous entendions parfaitement les cris des sentinelles, qui se répondaient les unes aux autres avec des voix d'une force surprenante. Pendant la nuit, ils faisaient des signaux avec des feux.

» Lorsque les sauvages passaient en troupes à la portée de l'artillerie de nos vaisseaux, nous leur envoyions de temps en temps quelques coups de canon, surtout pendant la nuit, pour leur faire connaître que nous étions sur nos gardes; mais, comme ils étaient hors de la portée de nos canons, ils n'en éprouvaient jamais l'effet, et il était à craindre qu'ils ne s'enhardissent à mépriser notre artillerie.

» Une de leurs pirogues, dans laquelle il y avait huit ou dix hommes, passa un jour à côté du vaisseau *le Castries,* qui, d'un coup de canon, coupa la pirogue en deux, et tua quelques sauvages; les autres gagnèrent la terre à la nage.

» Cependant nous n'avions pas de certitude sur le sort de M. Marion, des deux officiers qui l'avaient accompagné le 12 juin à terre, et de quatorze matelots qu'il avait emmenés avec lui dans son canot; nous savions seulement, par le rapport du matelot échappé le jour suivant du massacre des chaloupiers, que les onze hommes tués dans cette horrible trahison avaient eu le ventre ouvert après leur mort, et que leurs corps avaient été partagés par quartiers et distribués entre tous les sauvages complices du massacre. Le matelot qui avait eu le bonheur d'échapper, avait vu, au travers des broussailles où il s'était caché, cette scène d'horreur.

» Pour nous éclaircir sur le sort de M. Marion et sur celui de ses compagnons de malheur, j'expédiai la chaloupe, avec des officiers de confiance et un fort détachement, au village de Takouri, que les sauvages nous avaient dit avoir tué M. Marion, où nous savions qu'il avait été à la pêche, accompagné de ce même Takouri, et où nous avions

vu son canot, ainsi que la chaloupe, échoués, portés à terre et entourés de sauvages armés. Je donnai ordre aux officiers de faire les perquisitions les plus exactes, d'abord là où on avait vu les jours précédents nos bateaux échoués, puis de monter dans le village, de le forcer s'il était défendu, d'en exterminer les habitants, de fouiller scrupuleusement toutes leurs maisons publiques et particulières, d'y ramasser tout ce qu'on pourrait trouver avoir appartenu à M. Marion ou à ses compagnons d'infortune, afin de pouvoir constater leur mort par un procès-verbal; de finir l'expédition par mettre le feu au village, d'enlever les grandes pirogues de guerre qui étaient échouées au pied du village, de les amener à la remorque au vaisseau, ou de les brûler en cas qu'on ne pût les amener. »

La chaloupe partit donc, armée d'espingoles et de pierriers. Au moment où l'officier commandant aborda l'endroit où étaient échoués les bateaux, il n'en trouva plus que les cendres. Les sauvages y avaient mis le feu pour en extraire le fer. Pour tirer vengeance de cette action et de toutes celles qui étaient restées impunies jusque-là, le détachement monta en bon ordre au village de Takouri. Le chef qui avait comblé Marion de caresses se montra aussi lâche qu'il avait été hypocrite : on le vit hors du village gravir une colline en se pavanant sous le manteau écarlate et bleu dont l'infortuné commandant s'était revêtu pour sa partie de pêche. Le village était entièrement abandonné, excepté de quelques vieillards qui n'avaient pas pu suivre leurs enfants, et qui se tenaient tranquillement assis à la porte de leur cabane. Un d'entre eux, ayant frappé d'un javelot un soldat du détachement, fut tué sur la place. On laissa tranquilles les autres, qui restèrent paisibles spectateurs de tout ce qui se passait. Après avoir fouillé dans toutes les cases, on trouva dans la maison de Takouri le crâne d'un homme qui sans doute avait été rôti la veille, car on y trouvait encore des parties charnues qui avaient conservé l'empreinte des dents des anthropophages. On trouva dans la même maison une partie de cuisse humaine, aux trois quarts mangée, et qui pendait à une broche de bois.

On découvrit, dans une autre case assez spacieuse, la chemise que portait Marion lors de sa dernière descente à terre. Le col en était ensanglanté, et sur les côtés on voyait plusieurs trous tachés de sang. Enfin on finit par trouver des pistolets, des armes qui se trouvaient dans le canot, et une grande quantité de lambeaux de hardes qui avaient appartenu aux malheureux compagnons du commandant.

Aussitôt que ces objets eurent été recueillis et que l'on eut rassemblé toutes les preuves de l'assassinat des Français, on mit le feu au village, et on ne le quitta qu'après son entière destruction.

Le détachement allait regagner le rivage lorsqu'on remarqua que les naturels évacuaient un village voisin, beaucoup plus considérable que celui dont on sortait. Ce village se nommait Piki-Oré, du nom de son chef, qui certainement était complice de Takouri. On marcha sur le village, qui était entièrement abandonné. Après avoir trouvé, comme dans le précédent, bon nombre d'effets pris dans les bateaux brûlés, et des lambeaux de hardes qui avaient appartenu aux soldats massacrés, on se consulta pour savoir si l'on brûlerait le village. Sur ces entrefaites on apporta aux chirurgiens des entrailles bien nettoyées et cuites : c'étaient des entrailles humaines..... Le village fut réduit en cendres.

En remplacement de Marion, MM. Duclesmeur et Crozet ayant pris le commandement, *le Castries* et *le Mascarin* quittèrent la Nouvelle-Zélande le 14 juillet 1772. Les Français laissaient dans la mémoire des sauvages de terribles souvenirs de leur vengeance.

En 1773, Cook y commença une seconde exploration par la baie de Dusky, près du cap ouest des grandes terres. Après la reconnaissance de l'intérieur du pays, il alla

mouiller dans le canal de la reine Charlotte. Tous les naturels des environs vinrent trafiquer à bord, et l'on peut dire que le principal commerce était celui des jeunes filles qui venaient, et avec plaisir, se livrer aux marins pour quelques misérables futilités. Il faut dire que les femmes mariées se distinguaient par une chasteté à toute épreuve.

Après une seconde apparition dans la baie de Hawke, Cook vint faire une nouvelle relâche dans le canal de la reine Charlotte sur la fin d'octobre. Il avait pour but principal de s'assurer si les Nouveaux-Zélandais étaient anthropophages. Les officiers chargés de rechercher les indications, ayant un jour trouvé à terre les membres mutilés et découpés d'un jeune homme, s'en emparèrent et les portèrent à bord. On les fit cuire et préparer aussitôt pour les abandonner aux indigènes, qui se jetèrent dessus avec avidité et les mangèrent avec délices. Un Taïtien, témoin de cet horrible repas fait par des Polynésiens qui parlaient la même langue que lui, fut si attristé de sa ressemblance avec ces sauvages, qui avaient peut-être la même origine, qu'il alla se cacher à fond de cale, où il pleura durant tout le reste du jour.

Dès que Cook eut quitté ces parages, le capitaine Furneaux, son compagnon, vint y mouiller; mais il ne fut pas aussi heureux dans ses excursions que son prédécesseur : ses matelots ayant été agresseurs dans une affaire de peu d'importance, un de ses canots fut enlevé, et ceux qui le montaient furent assommés et dévorés.

Après deux autres visites, l'illustre Cook quitta enfin la Nouvelle-Zélande le 25 février 1777, emmenant avec lui deux jeunes naturels qui ne devaient plus revoir la terre natale.

En 1791, Van Couver stationna durant vingt jours dans la baie Dusky. Il n'y trouva d'habitations que deux misérables cabanes.

D'Entrecasteaux releva, en 1793, les îles Manaoua-Taouï et la partie du nord d'Ika-na-Maouï, sur une étendue de vingt-cinq milles. Ses communications avec les naturels ne lui permirent pas de hasarder sur eux aucune notion.

Après lui parurent devant la Nouvelle-Zélande les capitaines marchands Hansen et Dalrymple, et quelques autres capitaines de navires de commerce.

Dans le courant de 1805, M. Savage, médecin, visita la baie des Iles, où il fit un séjour de cinq semaines qui le mit à même de rédiger des notes très-exactes et très-étendues.

Sur la fin de la même année 1805, un capitaine nommé *Baden,* commandant le baleinier *l'Argo,* vint mouiller dans la baie des Iles pour se ravitailler. A son départ, le capitaine emmena avec lui trois indigènes, au nombre desquels se trouvait Doua-Tara, neveu de Tepahi, chef de Rangui-Hou, et de Chongui, le plus puissant de tous les chefs. Ne pouvant entrer dans les détails du voyage de Doua-Tara, rapportés tout au long dans les mémoires de M. Marsden, il nous suffira de dire que ce jeune homme de grande espérance, après bien des vicissitudes, amenées pour la plupart par l'ingratitude des Anglais, devint à Londres le protégé de M. Marsden qui, après lui avoir fait acquérir toutes les connaissances superficielles dont il avait besoin, l'embarqua sur un bâtiment en partance pour Port-Jackson, afin que de ces parages il pût regagner sa patrie qu'il appelait de tous ses vœux. De Port-Jackson, et après avoir quitté les Anglais, qui le faisaient travailler sans vouloir le payer, il put regagner enfin la baie des Iles, où il introduisit la culture du blé et d'autres plantes utiles. En 1812, Doua-Tara, étant devenu chef de Rangui-Hou, encouragea l'agriculture et le travail, protégea les missionnaires qui y étaient venus depuis quelque temps, et il se promettait même de faire bâtir des maisons à l'européenne, lorsque la mort le surprit au milieu de ses projets de civilisation, et l'enleva à l'âge de vingt-huit ans, regretté à la fois des Européens et des Zélandais.

Au mois d'août 1815, deux navires, du nom de *Trial* et *Brothers,* furent attaqués par les Nouveaux-Zélandais, qui, à cette époque, étaient cependant bien changés de caractère et de civilisation, mais qui étaient toujours anthropophages. Il est bon de faire remarquer que les indigènes n'étaient pas toujours les plus traîtres : au nombre des traits de perfidie dont les Européens se sont rendus coupables à l'égard des sauvages, nous citerons celui-ci, qui n'est peut-être pas le plus révoltant : Le capitaine Dalrymple, du navire *Wellesley,* arrive à la baie des Iles. Il a besoin d'une espèce d'interprète : un nommé Bruce se présente, et, par sa position (il était marié à la fille du chef Tépahi), rend de signalés services au capitaine. Bruce, voulant faire une excursion aux Indes avec sa femme, s'arrange pour son passage et paye le capitaine, qui met bientôt à la voile. Arrivé à Malakka, Dalrymple y abandonne le mari et vend la femme à Poulo-Pinang. Ces malheureux époux, après bien des souffrances, parvinrent à regagner la baie des Iles, où ils n'exaltèrent pas la bonne foi des Anglais.

En 1816, M. Kendall, missionnaire, ouvrit une école.

Dans le courant de la même année, le briek américain *l'Agnès,* ayant mouillé sur Tako-Malou, trois hommes de l'équipage furent tués; douze autres, tant Anglais qu'Américains, furent assommés, et ensuite dévorés; de tout l'équipage il n'échappa qu'un Anglais du nom de Rutherford, qui, ayant plu à Émaï, chef puissant, devint bientôt chef à son tour. Après avoir subi le tatouage et éprouvé toute sorte d'aventures, il se sauva et parvint à regagner l'Angleterre.

Deux jeunes indigènes qui avaient étudié pendant dix mois dans les écoles des missionnaires, s'embarquèrent pour Londres en 1817. La relation de leur voyage est très-intéressante, mais elle est trop détaillée, et d'ailleurs elle ne se rattache pas assez, comme beaucoup d'autres épisodes, à l'histoire de la Nouvelle-Zélande; seulement nous rapporterons une lettre de l'un d'entre eux, comme spécimen du style d'un sauvage à demi civilisé.

Entre autres remarques, ce Zélandais disait que ses compatriotes ne voudraient jamais croire que ce fût le même Dieu qui a créé les blancs et les noirs. Il disait vrai : quand les missionnaires expliquent qu'il n'y a qu'un seul Dieu, tous les Nouveaux-Zélandais, nouveaux Thomas, emploient leur logique à prouver que cela est impossible.

Lettre de Titari[1] *au secrétaire de la Société, écrite par cet insulaire, à son retour d'Angleterre à la Nouvelle-Galles du Sud.*

« Paramatta, 12 juillet 1819.

» Mon cher père et ami M. Pratt,

» Je vous remercie, vous si poli pour moi. J'espère toute votre famille très-bien. Titari fort bien.

» *Le Baring* touche à Madère. Nous allons tous à terre, nous dormons à terre. Le matin, avant déjeuner, nous allons un peu à cheval, nous montons une très-haute colline. — Visiter grande, belle église. — Grande chandelle et boîte, comme la boîte des missionnaires. — L'homme me demande de mettre de l'argent dans la boîte pour Vierge Marie. — Puis nous descendons; faisons un bon déjeuner. — Peuple très-curieux, peuple portugais. Nous rencontrons ensuite capitaine Lamb; il conduit Touai et moi à la maison du gouvernement. — Beaucoup d'oranges. — Beaucoup limons. — Beaucoup vin. — Allons à bord matin suivant à la voile.

[1] Traduit du *Missionnary register,* 1830.

» Nous passons la ligne. M. Neptune vient à bord. On fait la barbe à chacun avec un morceau de fer. Chacun trempé dans un baquet d'eau.

» Quand auprès du cap de Bonne-Espérance, beaucoup de vent. Souffle très-fort. Très-grosse mer. Seulement deux voiles dehors. Beaucoup roulis. Dimanche matin la vergue de misaine casse; très-bon charpentier à bord la répare, elle retourne en place. Quelquefois neuf nœuds.

» Bientôt près de la côte de l'Australie. — Vent contre nous. — Ne pouvoir approcher terre. — Reste très-peu d'eau. — Nous très-contents d'atteindre la terre de la Tasmanie. — Aller dans le port. — Aller chacun tour à tour voir le gouverneur. — Moi connais lui déjà. — Belles patates. — Bon mouton. — Bon bœuf. — Convicts assez contents. — Beaucoup kaï-kaï [1].

» Lundi matin le vaisseau fait voile. — Souffle très-fort. — Bon vent vient. — Capitaine Lamb chante : « Contrebasse partout. » Et nous faisons voile. — Et nous voyons Sidney. — Et nous mouillons le navire.

» Nous allons à terre dans le canot du capitaine Pepper. Tous les amis de la Nouvelle-Galles du Sud très-contents de nous voir. — Moi très-heureux de voir mon ami M. Marsden, et toute sa famille bien portante, et très-contente de nous voir.

» Nous allons bientôt à la Nouvelle-Zélande. M. Marsden il va avec nous. — Six hommes de mon pays à Paramatta. — Charles Marsden, allant en Angleterre, à apprendre à être un docteur. — Très-bon garçon. — Très-passionné pour monter à cheval.

» Donnez ma tendre affection à madame Pratt et à toute votre famille, à M. et à madame Bickersteth, à madame Garnon, et à tous les missionnaires amis en Angleterre.

» Je vous remercierai de prier pour moi et mes pauvres hommes du pays. Je prie Jésus-Christ de me faire un bon garçon, et de pardonner mes péchés. Je prie Jésus-Christ de retirer mon cœur méchant. Dieu vous bénisse.

» De la part de votre jeune ami,
» TITARI. »

De 1819 à 1823 environ, Chongui, chef de Kidi-Kidi, se distingua par ses exploits contre ses rivaux, et principalement contre Koro-Koro. Cependant le chef de Kaï-Para balança longtemps sa puissance; il se nommait Moundi-Temarangai-Panga. Pendant les guerres entre ces deux chefs, la politique du premier changea souvent, surtout à l'égard des prisonniers que l'on avait jusque-là l'habitude de manger. Chongui leur accordait presque toujours la vie, mais à condition d'un dur esclavage. Puisque nous avons parlé de politique, voici un petit épisode qui pourra faire juger de quelle manière les chefs et leurs sujets se traitaient entre eux : Temarangai, un des chefs de Toe-Ame, perdit un jour une de ses nièces, qui avait été volée et vendue par des Anglais à Warou, chef de Witi-Anga. Le chef, ayant eu à se plaindre de sa jeune esclave, la fit tuer et la mangea avec ses amis. C'était l'insulte publique la plus terrible que l'on pût faire aux parents de l'esclave dévorée. Temarangai s'était fait instruire des moindres particularités de ce drame, et avait résolu d'en tirer une vengeance éclatante. Ne se croyant pas assez puissant pour attaquer son ennemi, il employa toutes ses ressources pour se procurer des armes à feu; et ses préparatifs ayant duré seize ans, il dissimula pendant tout ce temps afin de pouvoir tomber à l'improviste sur Warou et de l'écraser d'un seul coup. Le moment favorable s'étant présenté, il alla offrir la bataille à son ennemi, qui l'accepta; et ses armes à feu l'ayant complétement secondé, il s'empara du père

[1] Manger.

de Warou et de quatre cents de ses guerriers, qu'il ramena dans la baie des Iles, où il les fit manger. C'était la peine du talion.

Le 4 avril 1824, M. Duperrey, commandant *la Coquille*, vint mouiller dans la baie des Iles. Ses rapports avec les Nouveaux-Zélandais furent de la nature la plus amicale. Après avoir débarqué le missionnaire Clarke et sa famille, ainsi que deux insulaires, il envoya ses officiers et se mit lui-même à la recherche de tout ce qu'il y avait d'intéressant à recueillir sur cette grande terre.

L'ambitieux Chongui était toujours en guerre avec ses rivaux. Ayant fait prisonnier, en 1825, le fameux Moundi-Panga dont nous avons déjà parlé, il le fit rôtir et le dévora tout entier. Quelque temps après, ayant appris qu'une de ses femmes lui était infidèle, il la fit étrangler. Cet homme devait pourtant être à moitié civilisé; il avait été à Londres pour s'instruire et pour savoir si les missionnaires étaient des *rangatiras* (des nobles); il avait joui de l'entretien du roi George IV; il en avait reçu une armure de chevalier, qu'il avait vendue à Port-Jackson pour quelques fusils; enfin c'était un demi-Européen, et pourtant il conservait la férocité d'un tigre. Il faut dire cependant que, malgré le dédain qu'il manifestait pour les missionnaires, il était le seul à les protéger; et lorsque ceux-ci apprirent qu'il avait été blessé dans un combat, ils firent aussitôt transporter leurs effets à Port-Jackson, car ils avaient tout à craindre des autres chefs qui se permettaient les exactions les plus injustes et quelquefois les plus cruelles.

En 1826, un baleinier anglais, ayant jeté l'ancre dans la baie des Iles, fut pris, pillé et détruit; il n'y eut que l'équipage qui parvint à se sauver.

Un an plus tard, en 1827, le capitaine Dillon y parut deux fois. Quelques jours avant son arrivée, le chef Bomaré avait été atteint d'une balle et assommé à coups de *méré*. Le capitaine fut témoin du repas que les chefs ennemis firent de son corps et de celui de son fils aîné, et dont les têtes furent mises au four et préparées selon la coutume du pays, pour être ensuite conservées comme trophées.

Ce fut le 12 mars 1827, après avoir accompli sur les côtes de la Nouvelle-Zélande la reconnaissance de trois cent cinquante lieues de côtes, que le savant d'Urville vint mouiller sur la baie des Iles, en vue du village ruiné et détruit de Paroa.

« Depuis que les naturels, dit M. de Sainson, attirés par la présence de *l'Astrolabe*, avaient élevé une espèce de village sur la longue plage de sable la plus voisine, nos communications avec eux étaient très-actives, mais elles cessaient toujours aux derniers rayons du soleil. Renfermés à bord chaque soir, nous pouvions apercevoir à terre beaucoup de mouvement; plusieurs grands feux s'allumaient à l'approche des ténèbres; de nombreux cercles se formaient autour des feux, et sans doute ces scènes du soir étaient très-animées; car souvent la brise apportait jusqu'à bord les rires, les cris et les chansons de la plage. M. Gaimard me communiqua le désir qu'il ressentait de connaître de plus près les habitudes nocturnes de nos voisins; je partageai vivement cette curiosité; M. Faraguet se joignit à nous; et le commandant ayant mis à nos ordres la petite baleinière, nous fûmes portés à terre, le 20 janvier, à la tombée de la nuit. Nous n'emportions aucune arme, aucun objet qui pût exciter la crainte ou la cupidité des naturels; seulement, par un plaisant hasard, M. Gaimard se trouva muni d'une bougie fine, et nous rîmes d'avance du projet d'allumer en plein air, sur cette plage lointaine, cette cire façonnée à Paris pour le luxe de nos salons.

» A notre débarquement sur le sable, nous fûmes accueillis par des cris de joie et des caresses ineroyables, surtout lorsque les sauvages virent le canot reprendre le large, et nous abandonner au milieu d'eux. C'était à qui nous serrerait les mains en répétant *kapaï*, et il nous fallut subir bien des applications de nez qui écrasaient les nôtres; car

c'est ainsi qu'on s'embrasse à la Nouvelle-Zélande. Plus de cent naturels se pressaient autour de nous, et, en peu de minutes, nous fûmes séparés. On nous éloignait peu à peu du village, et les groupes qui nous entouraient nous conduisaient vers la lisière de la forêt, à l'endroit où un joli ruisseau, s'écoulant du sein des bois, traversait le sable pour se joindre à la mer. Je n'apercevais plus la troupe qui accompagnait M. Gaimard; M. Faraguet avait aussi disparu; pour moi, serré de près par ma bruyante escorte, j'avais déjà fait quelques pas sous les arbres, où l'obscurité devenait plus épaisse, lorsqu'un homme à l'air vénérable porta la main à mon cou, et en détacha, sans façon, la cravate de soie qui l'entourait. Dans ma position, je n'avais garde de réclamer contre les manières libres du vieillard; je me promettais même de laisser passer en sa possession toutes les pièces de mon habillement l'une après l'autre, si telle était sa fantaisie; mais combien je me repentis d'avoir jugé trop légèrement un honnête sauvage! Loin de prétendre à me dépouiller, comme je pouvais m'y attendre, il m'offrait aussitôt, en échange de la cravate, un objet de quelque prix pour lui, je le suppose, car cet objet, c'était sa fille.

» Elle était très-jeune, sa fille; des cheveux noirs et bouclés tombaient sur son front, et cachaient de grands yeux brillants de vivacité; sa grâce, encore enfantine, n'empruntait rien de l'art; son unique vêtement consistait en quelques feuilles de *phormium*, voile peu discret dérobé aux plantes du rivage. Le père devenait pressant, et ma position était réellement critique; mais, en prenant la main de la jeune fille, je m'aperçus qu'elle pleurait : les grâces, dit-on, sont encore embellies par les pleurs; il n'en était pas tout à fait ainsi de la jeune sauvage. Je ne fus plus frappé alors que de l'abus de pouvoir révoltant dont le père se rendait coupable; j'essayai même de le gronder; mais je ne vis pas que mon sermon produisît grande impression sur son esprit, car il redoublait de prières auprès de moi, et, il faut bien le dire, de menaces envers sa fille. Me voyant cependant inflexible, il m'offrit de me rendre cette précieuse cravate, à laquelle il avait voulu mettre un si haut prix. Ce trait d'honnêteté lui en valut la possession; je la lui donnai comme un gage d'estime. Il l'accepta avec joie; sa fille se mit aussitôt à rire, et tous deux disparurent à travers les arbres. Je me trouvai alors seul; car, durant mon colloque avec le vieillard, tous les autres avaient eu la discrétion de se retirer.

» Nos Zélandais n'étaient pas toujours aussi discrets; car, non loin du ruisseau dont j'ai parlé, une réunion nombreuse d'indigènes manifestait une bruyante gaieté par des rires et des gestes approbateurs. Telle fut jadis la joyeuse clameur qui s'éleva dans l'Olympe, lorsque les filets jaloux de Vulcain livrèrent deux amants surpris à la risée des dieux assemblés. A part les filets et l'époux irrité, l'étrange scène qui se passait alors rappelait en tous points ce scandale fameux de la mythologie. La bougie apportée de *l'Astrolabe*, tenue par un brave guerrier, colorait de ses reflets vacillants vingt têtes expressives, et prêtait des formes fantastiques à un tableau digne de Callot ou de Charlet. Mais soudain tout rentra dans l'obscurité. L'homme qui portait la bougie, enchanté de cette charmante invention, n'avait pu résister au désir de se l'approprier; et, soufflant dessus, il avait pris sa course vers la forêt, laissant les curieux dans un singulier désappointement.

» Cependant, sur la plage, les feux étaient allumés, et de toutes parts se faisaient les apprêts du souper. Nous nous approchâmes tous trois d'un cercle où l'on nous fit place, et bientôt notre présence attira la majeure partie des habitants, qui voulaient jouir de notre vue. Les naturels étaient accroupis sur le sable; les uns mangeaient du poisson cru séché au soleil; d'autres écrasaient des racines de fougère dans de petites auges de bois. Lorsqu'ils ont réduit cette racine en filaments, ils en forment des boules,

qu'ils tiennent dans la bouche jusqu'à ce qu'ils en aient exprimé tout le suc. Nos hôtes ne manquèrent pas de nous offrir notre part de ce frugal repas; et, nous voyant peu empressés d'accepter, plusieurs d'entre eux poussèrent la prévenance jusqu'à mâcher d'avance des morceaux de poisson, qu'ils nous présentaient ensuite dans le creux de leur main.

» Après souper vinrent les chansons graves et monotones des naturels; nous leur répondîmes par l'air des *Enfants de la France,* par plusieurs de nos grands chants patriotiques, et par le chœur de *Robin des Bois.* Les sauvages parurent fort contents de nous. Nous essayâmes aussi leurs organes en leur faisant prononcer un grand nombre de noms propres français; la plupart étaient singulièrement estropiés, mais quelques-uns étaient répétés exactement. C'était un plaisir piquant pour nous de faire redire aux échos de la Nouvelle-Zélande des noms illustres qui font chez nous la gloire des armes, de la tribune et de la scène. On ne se fait pas d'idée de quel charme s'environnait dans notre position le plus léger souvenir qui rappelait la patrie.

» La soirée s'écoula gaiement. Quand l'heure du sommeil arriva, les sauvages nous offrirent d'entrer dans leurs cabanes; mais nous nous gardâmes bien d'accepter leur proposition. Les huttes de la Nouvelle-Zélande sont hautes à peine de trois à quatre pieds; il faut y entrer en rampant, et il s'en exhale presque toujours une odeur extrêmement fétide. Nous préférâmes nous étendre sur le sable, au pied d'un petit arbre qui bornait la plage; mais nous n'y trouvâmes guère de repos. A notre grand regret, un certain nombre de naturels vint nous tenir compagnie, et nous eûmes l'agrément de servir d'oreiller à ces messieurs, qui trouvèrent commode d'appuyer leurs têtes sur nos membres étendus. Le moyen de dormir au milieu des ronflements et des mouvements continuels de pareils voisins!... Il faut ajouter encore que, tourmentés par des insectes dont ils sont abondamment pourvus, ils se grattaient d'une manière horrible. Un sybarite serait mort de douleur dans notre position.

» Vers deux heures, une grosse pluie nous fit quitter la place, et nous allâmes nous abriter sous les flancs d'une pirogue qu'on avait halée à terre. La mer était mauvaise, et le vent soufflait assez fort; nous attendîmes le jour un peu plus tranquillement; car les sauvages nous avaient abandonnés pour chercher un meilleur asile que le nôtre. A cinq heures, une embarcation nous fut envoyée; en approchant de la côte, une lame la remplit et les matelots, renversés, tombèrent à l'eau. Nous eûmes quelque peine à vider le canot et à le tirer à terre; les sauvages nous aidèrent avec beaucoup de complaisance dans cette opération, malgré la pluie qui tombait par torrents. Enfin, à six heures, nous montâmes à bord où notre accoutrement excita la gaieté de nos camarades. Trempés par la pluie, couverts de sable et de boue, nous avions besoin de quelques heures de repos pour réparer les fatigues d'une nuit dont cependant nous ne regrettâmes pas l'emploi. »

Tous les navigateurs reconnaissent supérieurs à ceux de ses illustres devanciers les travaux hydrographiques que M. d'Urville a accomplis sur ces îles. Son évaluation de la hauteur du pic d'Egmont, auquel il donne sept mille pieds d'élévation, paraît conforme à celle de M. de Simonoff.

Nous devons rapporter ici une remarque de M. d'Urville, confirmée par tous les navigateurs français. A son arrivée à la Nouvelle-Zélande, les Anglais firent courir le bruit qu'il allait s'emparer des terres qu'il explorait. Entre autres preuves de ce bruit, il eut sous les yeux la pétition de treize des principaux chefs au roi d'Angleterre, pour lui demander des forces contre les terribles hommes du pays de Napoléon. Les missionnaires anglicans s'étaient beaucoup mêlés de cette ruse politique, qui n'avait pour but que de faire venir des garnisons anglaises sur les principaux points de la Nouvelle-Zélande.

On sait que cette politique, dont les Anglais ne se font pas faute, avait été recommandée à Wallis pour s'emparer de Taïti, à Parker pour se rendre maître de Nouka-Iliva, et aux employés de la Compagnie des Indes à Canton, qui répétaient partout que Napoléon allait venir les attaquer. Par ces bruits mensongers, ils parvinrent à en imposer aux Portugais à Goa (Indes), et mirent dans cette dernière ville une garnison anglaise. Cependant les Chinois seuls n'ajoutèrent pas foi à ces mensonges grossiers et perfides.

Le célèbre chef Chongui ne semblait avoir vécu jusqu'à l'arrivée de d'Urville que pour permettre à ce grand navigateur d'en tracer le portrait; car il mourut peu de jours après le départ de *l'Astrolabe :* au milieu de ses triomphes, il fut frappé d'une balle, et s'il n'avait pas été transporté aussitôt sur le pâ de Pinia, il aurait été mis en pièces comme toute la tribu voisine de Wangaroa, dernier fort où il s'était retiré. Cette peuplade ou tribu était donc punie, par les ennemis de Chongui, de la perfidie avec laquelle elle avait massacré, en 1820, l'équipage du *Boyd,* navire anglais sur lequel son capitaine nommé Thomson, homme lâche et cruel, attira la vengeance des Zélandais en faisant fustiger à bord le jeune fils d'un chef de Wangaroa.

Nous avons rapporté assez de descriptions des coutumes funèbres auxquelles restent fidèles les naturels de la Polynésie pour nous dispenser de donner des détails sur les funérailles de Chongui. Nous ferons seulement remarquer que, malgré les efforts des missionnaires et les quelques changements qu'ils ont apportés dans les mœurs, les Nouveaux-Zélandais sont encore anthropophages, et qu'à la mort d'un chef comme Chongui, ses parents lui demandent quel est celui qu'il faut immoler en satisfaction de sa mort. Nous ajouterons que depuis l'instant du dernier soupir du défunt jusqu'à son enterrement, les insulaires ne cessent de prononcer des harangues, de pousser des cris, de tirer des coups de fusil, de se déchirer le corps, et de danser pour finir la cérémonie; le tout cependant avec plus de réserve et moins de cruauté depuis leurs relations avec les Européens.

En 1829, des Anglais devaient être encore victimes de la terrible hypocrisie des Nouveaux-Zélandais. En décembre 1828, *le Hawes,* brick anglais de cent dix tonneaux, toucha à la baie des Iles pour y faire des échanges, but principal de son voyage. Ce brick était monté par quatorze hommes d'équipage et un interprète anglais, commandés par le capitaine John James. Du plus loin que les indigènes aperçurent le navire, ils montèrent de larges canots, et vinrent en foule écouter l'interprète qui les invita à faire des échanges comme ils en avaient l'habitude. Ils s'y refusèrent absolument en se parlant entre eux, ce qui aurait beaucoup étonné l'équipage si l'interprète n'eût crié au capitaine que les naturels poussaient leurs chants de guerre. L'on mit aussitôt toutes voiles dehors, et on fila vers la baie de Plenty, où les habitants sont nombreux, perfides et voleurs; cependant le capitaine, ayant bien traité quelques chefs et leur ayant fait des présents, n'eut aucunement à se plaindre des naturels, et au bout de deux jours il eut à bord autant de lin (*phormium*) qu'il en désirait.

De la baie de Plenty, *le Hawes* fit voile pour Taourouga, bon port pour les petits bâtiments. Dans ce port, l'équipage, ne trouvant pas de quoi s'approvisionner, gréa une barque, et après en avoir donné le commandement à un officier, il fut convenu qu'on attendrait son retour de Walkitanna, d'où elle devait rapporter des vivres en abondance.

L'officier qui commandait cette barque étant arrivé à sa destination, fut présenté au chef *Enararo* (lézard), qui voulut bien vendre une grande quantité de cochons, à condition toutefois que l'on irait les prendre à terre, alléguant que la guerre étant déclarée entre lui et un autre chef, il ne pouvait se hasarder à les faire transporter. L'officier

revint donc au bâtiment, que le capitaine dirigea sur Walkitanna, où il arriva le 1er mars 1829. L'ancre fut jetée entre la terre principale et l'île de Maltora. Jusque-là les Anglais avaient presque toujours été traités avec toutes les démonstrations de la plus parfaite amitié; et le chef *Enararo*, au moment même de leur arrivée, s'empressa de se rendre à bord; il parut le meilleur homme du monde : il était grand, bien fait et d'un aspect imposant. Il était tatoué sur toutes les parties du corps, et sa figure était barbouillée d'huile et d'ocre rouge; il avait les cheveux attachés sur le sommet de la tête, et ornés de plumes brillantes. Nous verrons maintenant comment l'officier du *Hawes* parle de sa conduite :

« Le lundi 2 mars, à six heures du matin, la barque fut envoyée à terre avec un officier et huit hommes, y compris l'interprète, pour tuer et préparer promptement nos porcs à une source d'eau chaude qui se trouvait sur la côte, à peu de distance du vaisseau. A une heure après-midi, nous les hélâmes pour qu'ils vinssent dîner; comme ils ne nous entendaient pas, le capitaine alla les trouver, et me laissa, avec trois hommes, pour avoir soin du bâtiment, ne se méfiant nullement des intentions perfides des insulaires. Enararo était alors à bord avec dix ou douze des siens. Je remarquai plusieurs fois qu'ils parlaient avec chaleur du *kibbouki*, le bâtiment; et, soupçonnant quelque trahison, je dis au commis aux vivres, qui était un Taïtien, de sortir les sabres et de surveiller Enararo, que je vis redresser son arme. A ce signal, ses hommes se précipitèrent sur les haubans du grand mât, ayant chacun un fusil qu'ils avaient caché dans leurs canots. Dans ce moment critique, nous n'avions pas de pistolets sur le pont, et je sentais bien que si l'un de nous descendait pour les chercher, Enararo en profiterait pour commencer l'attaque. Comme nos fusils avaient été placés dans la hune de misaine, non-seulement pour qu'ils fussent plus en sûreté, mais aussi crainte de surprise, j'ordonnai à l'un de mes hommes d'y monter et de tirer sur Enararo; mais comme il n'était pas convaincu aussi bien que moi des mauvais desseins des insulaires, il refusa d'obéir. Il n'y avait pas cependant un moment à perdre : je montai moi-même dans la hune, en ordonnant d'avoir l'œil au guet. Malheureusement mes hommes m'écoutèrent peu, disant que je méditais la mort d'un innocent, et ils continuèrent à plaisanter entre eux. Mais dès qu'Enararo me vit dans la hune occupé à dénouer les fusils, il tira sur un des nôtres, qui était à trois pas de lui, et qui s'amusait à jouer avec son sabre; la balle passa au travers de sa tête, qu'Enararo lui coupa aussitôt avec sa *méré*, sorte de petite massue ou casse-tête, qui se termine par un caillou aiguisé. Tous les siens sautèrent alors sur le pont, et les deux pauvres matelots qui nous restaient furent massacrés avec des lances, des massues, des casse-tête, des haches (*patou*), et autres armes. Les insulaires tirèrent ensuite sur moi sans m'atteindre; mais, au moment où j'armais mon fusil, Enararo m'envoya dans le bras droit une balle qui brisa l'os. Quand ils me virent tomber dans la hune, ils commencèrent leur danse de guerre en faisant d'horribles hurlements; puis ils se mirent à piller le navire. Quoique je fusse presque accablé par la douleur, je remarquai que, dans la chaleur du pillage, ces misérables n'avaient aucun égard pour l'autorité de leur chef; et, comme ils ne voulaient point lâcher prise, quelques-uns furent tués sur place. Leur diligence à remplir leurs canots fut extrême. Enararo ordonna à un des siens de venir me prendre; cet homme ne pouvant y parvenir à lui seul, appela à son aide, et je fus traîné dans un des canots. Le soleil était couché; les sauvages firent force de rames pour entrer dans la baie avant la nuit, ce qui alors est extrêmement dangereux. Nous y arrivâmes sans accident, quoique nous eussions à passer sur un brisant. Quelques-uns des canots trop chargés, principalement ceux qui l'étaient de nos armes et de nos munitions, chavirèrent; les insulaires parvinrent à se sauver, mais ils perdirent et leur butin et leurs canots.

» J'ignorais le sort du capitaine et celui de l'équipage; je croyais même qu'ils avaient tous été taillés en pièces; et je me voyais la seule victime qui eût survécu. Destiné à souffrir de la part de ces cannibales les plus horribles tortures, avant qu'ils assouvissent sur moi leur passion pour la chair humaine, j'aurais dû regarder avec indifférence la perte de leurs canots; mais, malgré l'agonie de corps et d'esprit dans laquelle j'étais, je vis avec ravissement cet acte de justice. Quand nous fûmes arrivés à l'établissement, les femmes nous entourèrent en chantant, en dansant, en faisant toutes les démonstrations d'une joie extravagante, et en louant leurs héroïques maîtres de l'action courageuse que, dans leur opinion, ils venaient de faire. Lorsque les indigènes eurent débarqué leur butin, ils allumèrent de grands feux, autour desquels ils se réunirent. La lueur des flammes faisait voir de plus en plus leurs horribles contorsions. Ils paraissaient discuter avec violence : j'entendais assez leur langage pour comprendre que j'étais l'objet qui les occupait si vivement. Mon sort me parut inévitable; la plupart des sauvages demandaient ma mort : Dieu en ordonna autrement. Je dus mon salut au chef qui m'avait servi de guide, et qui intercéda pour moi, promettant que, si ma rançon n'arrivait pas à une époque fixée, ce serait lui-même qui me tuerait, mais qu'un fusil valait bien mieux que ma personne. Ce raisonnement décida les insulaires à différer ma mort. Alors il me conduisit dans sa hutte. Tous les événements de cette pénible journée se retraçant tour à tour à ma pensée, j'offris à Dieu des actions de grâces pour ma délivrance miraculeuse, et j'implorai sa miséricorde.

» Je passai les deux premières nuits sans fermer l'œil; tout ce que j'avais éprouvé et la douleur que me causait mon bras ne m'en laissaient pas la possibilité. Mes plaintes importunèrent mon hôte, au point qu'il me mit hors de sa hutte; je me traînai sous une espèce de hangar qui était tout auprès. Pendant ces deux jours, personne n'avait pensé à me soulager : enfin je trouvai un morceau de cuir, que je plaçai comme une éclisse autour de mon bras; puis, déchirant mon bas pour me servir de bandage, mon hôte le serra sur ma blessure, et j'allai plusieurs fois la laver à la rivière, où l'un de mes gardiens m'accompagnait. La balle avait traversé l'os, et il restait encore du plomb que je ne pouvais extirper. Le second jour de ma captivité, me trouvant du côté du pâ qui fait face à la baie, la vue d'une goëlette attira mon attention. Lorsqu'elle fut proche de notre misérable navire, dont presque tous les agrès avaient été enlevés, je vis les insulaires l'abandonner en toute hâte, et la goëlette chercher à le remorquer hors de la baie. Je suppliai ces misérables de me mener à bord, leur promettant ma rançon et des indemnités; ils furent sourds à mes prières. On concevra mieux que je ne pourrais l'exprimer, ce que j'éprouvai, en voyant s'éloigner ces deux vaisseaux, qui pouvaient seuls m'assurer quelque chance de salut. Je tâchai de me résigner à mon sort, puisqu'il était inévitable; mais l'amour de la vie, et cette pensée que je venais d'échapper au plus grand danger, firent rentrer dans mon âme un rayon d'espoir. Ce qui m'arriva le lendemain n'était cependant pas de nature à diminuer mes mortelles anxiétés. Un des indigènes m'apporta la tête d'un de mes infortunés compagnons : c'était celle du Taïtien, qu'ils avaient préparée avec beaucoup de soins, et tatouée. Ils conservent ainsi un grand nombre de têtes, et c'est même une de leurs branches de commerce; je frissonnai à l'idée que la mienne ne tarderait pas à en faire partie.

» Le matin du quatrième jour de ma captivité, je fus vivement alarmé en voyant les insulaires se réunir autour de moi. J'en demandai la raison : c'était, me dirent-ils, le peuple de Taouronga, tribu voisine, qui venait les attaquer avec des forces supérieures aux leurs.

» Peu après, Enararo parut, tenant le sextant du capitaine; il me le donna, en me disant d'observer le soleil, et de l'instruire si véritablement la tribu de Taouronga

s'avançait vers la sienne. Le refuser m'eût été fatal; il ne l'était pas moins de mal prophétiser. Toutefois, réfléchissant, d'après le caractère bien connu de ces insulaires, que la nouvelle du pillage de notre hâtiment devait avoir excité la cupidité des peuplades voisines, j'obéis aux ordres d'Enararo. J'observai la hauteur du soleil, et demandai un livre que j'eus l'air de consulter attentivement. « Oui, lui dis-je, la tribu de Taouronga s'avancera vers ton peuple avec des intentions hostiles. » — « Et quand? » me demande-t-il. Mon agitation était extrême; je savais à peine ce que je disais, et lui répondis : « Demain. » Il parut content de moi, et se prépara à une défense vigoureuse. Les naturels construisirent, du côté de la rivière et au pied du pâ, une espèce de rempart en terre, de quatre pieds de hauteur, sur lequel ils placèrent nos caronades et nos pierriers; et ils attendirent avec impatience et sans crainte l'aurore du jour suivant. Elle paraissait à peine, que j'entendis une décharge de mousqueterie. Enararo, se précipitant dans ma hutte, m'annonça que l'attaque de la tribu de Taouronga avait lieu, ainsi que je l'avais annoncé. Sa confiance en mes prédictions ne connaissait plus de bornes; il me supplia de lui dire s'il serait vainqueur. Je lui répondis que oui, ce qui inspira une nouvelle ardeur à son peuple, parmi lequel ma première prédiction s'était promptement répandue. L'ennemi était alors de l'autre côté de la rivière; il avait commencé un feu très-vif, auquel ceux de Walkitanna répondaient vigoureusement. Un d'eux me conduisit derrière l'établissement, pensant que j'y serais moins en danger; ma vie était devenue un objet de sollicitude. J'entendis bientôt après le bruit d'un de nos canons, accompagné de chants de victoire. Cette décharge avait produit une telle frayeur parmi les assaillants, qu'ils s'étaient enfuis dès qu'ils l'avaient entendue. Enararo vint à moi, suivi de plusieurs chefs, m'appelant *Atoua,* Dieu. On coupa la tête des blessés ennemis qui étaient restés prisonniers; on enleva et nettoya l'intérieur des corps; on les fit cuire; et l'avidité que montrèrent ces sauvages, hommes et femmes, dans cet horrible repas, dont je fus malheureusement spectateur, me persuade qu'ils préfèrent la chair humaine à toute autre nourriture. »

Arrivé dans la baie des Iles, l'officier y fut soigné par le missionnaire Williams, qui l'embarqua bientôt pour Sidney, où un chirurgien parvint à extirper de son bras trois plombs et plusieurs esquilles. Il put enfin regagner l'Angleterre après sa guérison.

Aux relations de l'officier du *Hawes,* nous ferons succéder celles de M. Earle, beaucoup plus célèbre, et généralement admiré, car c'est le type le plus remarquable des voyageurs, et même des penseurs.

C'est au mois d'octobre 1827 que M. Earle partit de Sidney pour la Nouvelle-Zélande, en compagnie d'un ami et de missionnaires méthodistes, dont il eut occasion de parler plus tard. Voici le tableau de ses premières impressions en touchant la terre des demi-sauvages :

« Étant allé me promener, je ne tardai pas à être témoin d'une scène qui me força bien de ne pas oublier, si j'en avais été tenté, que j'errais dans un pays sauvage, parmi une population de sauvages, et me fit bien réfléchir qu'il suffit souvent de quelques jours de traversée pour trouver dans les mœurs des différents pays une distance immense. Or, le tableau pittoresque dont ma vue et ma pensée étaient ainsi frappées, c'était un corps d'homme en lambeaux presque entièrement consumé, sur lequel s'acharnaient, en grognant et montrant les dents, une meute de chiens et de pourceaux. La vue de ce festin me fit plutôt horreur qu'elle ne me surprit, car j'avais assez entendu parler du cannibalisme des habitants de la Nouvelle-Zélande. Toutefois, l'impression fut si forte, que je renonçai, pour ce jour-là du moins, à poursuivre mes excursions. Je revins donc chez M. Butler, curieux de connaître les détails et la cause de ce que je venais de voir. Ce monsieur m'apprit que la nuit de notre arrivée, un chef avait posté un de ses *waris*

(esclaves) à l'entrée d'un champ de koumeras (patates douces), pour empêcher les porcs d'y faire des trouées. Il arriva que le pauvre diable, ravi à l'aspect de notre navire, qui cinglait vers la côte, et plongé dans l'extase quand il nous vit à l'ancre, se laissa aller à nous contempler, au lieu de guetter les porcs; en sorte que ceux-ci pénétrèrent dans le champ, et y firent une ample récolte aussitôt avalée que déterrée. Le maître survint précisément dans cet instant, et l'affaire de l'esclave en défaut ne fut pas longue : le malheureux reçut de son maître un coup de hache en pierre dans la tête, et il tomba mort sous le coup; puis on le fit rôtir sur un beau feu, et tout fut dit! »

Dégoûtés, comme on le pense bien, de Parkounis, M. Earle et ses compagnons formèrent une espèce de caravane pour parcourir le pays jusqu'à la baie des Iles. Ayant rencontré sur la route un village zélandais où il fut l'objet d'une belle réception de la part du fils de Patou-One, le narrateur parle ainsi du voyage et de la réception :

« Comme le village, dit-il, était situé sur la côte opposée à celle par où nous arrivions, nous nous assîmes quelque temps à l'ombre d'un grand arbre, pour contempler à notre aise l'aspect que présentait ce village, puis, en même temps, pour nous concerter sur la manière dont nous passerions tous les ruisseaux, et, enfin, pour me laisser le temps de dessiner une vue à la hâte. Les bois épais et couverts qui couvraient le versant de la colline, trempés de lumière à leur cime par la rouge et flamboyante clarté du soleil couchant, relevaient encore l'effet du paysage magnifiquement éclairé et un énorme arc-en-ciel couronnait ce tableau d'une auréole dont les nuances étaient merveilleusement pittoresques. Les naturels ne nous eurent pas plutôt aperçus de la côte opposée, qu'ils poussèrent un long cri de bienvenue, et se portèrent en foule à notre rencontre. Ils nous portèrent sur leurs épaules pour nous faire traverser le courant, nous conduisirent à leurs huttes, et là, ils demeurèrent en contemplation devant nous. Fatigués comme nous l'étions, nous défîmes promptement nos paquets pour y prendre ce dont nous avions besoin. Alors les habitants ouvrirent les yeux plus grands encore, et se mirent à pousser des cris aigus et prolongés à la vue de chaque objet nouveau. N'étant point encore naturalisé chez eux, je fus d'abord quelque peu effrayé de leurs cris; mais je ne tardai pas à reconnaître que c'était à tort. Nous vîmes là le fils de Patou-One, escorté de treize ou quatorze jeunes esclaves, tous assis ou couchés autour de lui. C'étaient tous de très-beaux hommes, malgré leur aspect sauvage et la férocité de leurs regards. Qu'on se figure ces messieurs portant la main sur chaque objet, à mesure que nous le montrions à ce groupe de sauvages, dont chacun avait en bandoulière un fusil chargé à balle, à la ceinture un étui à cartouches bien garni, au poing un *patou-patou,* ou hachette en pierre, et au cou, pour ornement, des ossements humains; et qu'on me dise s'il n'y avait pas de quoi effrayer un voyageur!... Cependant mes craintes étaient tout à fait injustes; car, après avoir admiré, l'un après l'autre, tous les objets de notre bagage (mais surtout nos fusils de chasse, qui étaient fort beaux, il est vrai), ils nous demandèrent un peu de tabac, se retirèrent à distance des huttes qu'ils avaient préparées pour nous recevoir; et, nous laissant souper seuls et tranquilles, ils revinrent ensuite, mais seulement pour loger nos effets dans les huttes, et nous montrer par là que nous étions en sûreté, nous et tout ce qui nous appartenait. La nuit fut sombre et pluvieuse. Nous la passâmes dans une méchante hutte fumeuse, autour d'un grand feu allumé au milieu, mais entassés les uns sur les autres; car à peine avions-nous eu fini de souper, que les naturels s'étaient jetés en masse dans cette hutte jusqu'à ce qu'elle fût comblée, et cela, pour jouir mieux et plus longtemps de notre présence. Ce fut donc une nuit bien fatigante à passer; mais j'en fus dédommagé par le tableau singulièrement neuf que cette réunion groupa et

fit mouvoir à mes regards d'artiste. Jamais Salvator Rosa n'eût pu concevoir quelque chose d'aussi admirablement horrible. Qu'on imagine, s'il est possible, une douzaine d'hommes aux formes éminemment athlétiques, étendus par terre, sur la natte qui leur sert de vêtement, étalant leurs membres sauvages sous la lueur empourprée du feu, tandis que leurs visages, hideusement tatoués partout, ressortaient presque bleus de soufre à l'éclat de la flamme; puis enfin, tous ces yeux, au regard naturellement si féroce, fixés sur nous avec l'expression d'un respect mêlé d'affection et de curiosité!... »

Quand toutes ses craintes furent assoupies, M. Earle eut le temps d'étudier la scène bizarre qu'il avait devant lui. Après avoir fumé une pipe avec ses hôtes, qui étaient fous du tabac, il s'étendit pour dormir; mais, malgré ses efforts et la fatigue dont il était accablé, il ne put parvenir à fermer l'œil : d'abord les naturels faisaient entendre un tonnerre de paroles en causant les uns avec les autres; la fumée du tabac était si épaisse que l'on ne distinguait plus aucun objet; ajoutez à cela la piqûre des mouches, moucherons, mouches de sable noires, etc., dont le bourdonnement couvrait parfois la voix des causeurs.

Lorsqu'ils se furent un peu reposés, M. Earle et ses compagnons prirent congé de leurs hôtes, et continuèrent leur voyage qui n'offrit rien de particulier jusqu'à leur arrivée à la baie des Iles, où M. Earle visita l'établissement des missionnaires, qu'il traite, comme tous les navigateurs, avec une sévérité qui n'est peut-être que trop méritée.

La demeure des apôtres du Christ est confortable et admirablement située sur une côte pittoresque, où coulent des eaux argentées et d'où l'œil jouit d'une étendue immense; aussi M. Earle se promettait-il d'y passer quelques jours agréables au milieu de l'abondance commune dans ces espèces de retraite; mais grande fut sa déception lorsqu'il vit à sa première visite que les missionnaires ne voulaient pas plus faire sa connaissance que celle de tous les Anglais qui débarquent dans l'île. Ne pouvant converser avec ses compatriotes sur les résultats de leurs travaux, il s'enquit donc auprès des chrétiens, et de ceux qui ne voulaient pas le devenir, des progrès que les missionnaires avaient apportés dans ces îles.

Il put se convaincre que les malheureux sauvages ne pourront jamais profiter de l'Évangile tant qu'on le leur prêchera tous les jours sans s'occuper de leurs dispositions, dont la direction devrait être la première base de leur instruction. Mais les missionnaires ne veulent point changer de système, quoiqu'on leur ait dit qu'ils semaient le bon grain au milieu des pierres. M. Earle prétend, et ce sont, dit-il, ses renseignements qui le lui ont appris, que lorsqu'un missionnaire arrive à la Nouvelle-Zélande, il commence par se construire une bonne maison, solide, confortable, et entourée de fossés pour qu'elle soit à l'abri des incursions des sauvages; quand cette maison est bien meublée et bien approvisionnée, quand le jardin est bien planté et bien ensemencé, il commence à prêcher. Et pourtant la plupart de ces missionnaires anglicans connaissent la charpenterie et la mécanique, et ils se trouvent au milieu de sauvages qui ne désirent rien tant que ces arts. Pour la bienfaisance, voici, au dire de M. Earle et de beaucoup d'autres voyageurs, comment ils la pratiquent : ils recueillent çà et là quelques jeunes mais pauvres Zélandais, à qui ils apprennent à lire et à écrire la langue du pays (l'anglais y est prohibé), et quand ces pauvres jeunes gens leur sont inutiles et qu'ils en savent assez, ils les renvoient à leurs parents, qui leur rient au nez et les prennent en mépris, parce qu'ils ne savent que lire et écrire. Entre autres remarques plaisantes, M. Earle rapporte avoir vu un jeune missionnaire, grossier et stupide forgeron, assis au milieu d'un groupe de sauvages auxquels il expliquait les mystères de la Rédemption, et auxquels il soumettait les propositions les plus incohérentes et les

questions les plus absurdes. M. Earle pense que ce jeune homme aurait dû commencer par apprendre à ses ouailles la manière de battre et de limer un morceau de fer, ou de forger des clous, des bêches et des socs.

Ce que l'on peut assurer, c'est que la manière dont les missionnaires reçoivent les Européens nuit beaucoup à leur influence sur les naturels. Souvent, lorsque des voyageurs sortent des habitations de ces derniers et se dirigent vers le grand établissement des missionnaires, ils sont suivis par leurs hôtes qui rient et se moquent d'eux de la manière la plus aimable; les voyageurs comprennent bientôt cette risée, et elle leur fait faire de tristes réflexions : quand ils ont frappé à la porte de leurs frères en Jésus-Christ, ils sont obligés de revenir à la pauvre cabane des sauvages.

« Un jour, dit M. Earle, nos deux maisons, qui étaient assez bonnes, furent réduites en un amas de ruines, et presque tout ce qui nous appartenait fut emporté par les *Narpous* [1]. Cet accident nous donna l'occasion de connaître une autre coutume barbare. Quand un malheur arrive à un chef de communauté ou à individu isolé, chacun, même les amis de leur tribu, se jette sur eux et les dépouille de tout ce qui leur reste. Comme le poisson qui, à peine frappé par le harpon, est tout de suite entouré et dévoré par ses compagnons, le chef de famille zélandais n'est pas plutôt tué, que ses amis pillent sa veuve et ses enfants, et, par vengeance, maltraitent et assassinent même leurs esclaves, de manière qu'un malheur en amène plusieurs autres, assaisonnés de cruautés inouïes.

» Pendant l'incendie, nos alliés nous firent bien voir qu'ils étaient en effet les voleurs les plus adroits que l'on puisse imaginer. Chose étrange! car, avant cet événement, ils ne nous avaient rien pris, et tout ce que nous possédions était à leur disposition. Quand nous leur demandâmes ce qu'étaient devenus nos effets, ils nous déclarèrent franchement où ils étaient déposés; et, après quelques difficultés, moyennant une rançon fixée de gré à gré, nous recouvrâmes la plupart des objets volés, mais non pas (bien entendu) ceux que les pillards avaient emportés.

» Je ne ferai pas d'observation sur la cruauté de cette coutume, que sans doute je n'aurais jamais eu l'occasion de connaître, si je n'en avais été la victime. En rachetant des indigènes ce qu'ils avaient volé le jour de l'incendie, nous retrouvâmes bien quelques-uns de nos coffres, de nos pupitres et de nos habits, mais tous nos ustensiles de ménage furent perdus sans ressource. Quand l'incendie fut éteint, nous reçûmes une visite d'un missionnaire qui nous fit une petite offre de secours. Nous acceptâmes un peu de thé, du sucre et quelques articles de porcelaine; mais les missionnaires savaient que nous n'avions pas de maisons, que nous étions au milieu d'une horde de sauvages, et ils ne nous offrirent pas un asile chez eux! Certes, si un tel malheur leur était arrivé, nous leur eussions ouvert nos cabanes et nous aurions partagé avec eux tout ce que nous possédions. C'était bien là, pour des apôtres, l'occasion d'enseigner par l'exemple aux païens (car c'est ainsi qu'ils désignent les habitants de la Nouvelle-Zélande) le grand précepte chrétien : « Faites aux autres ce que vous voudriez qu'ils vous fissent. »

» Je dois avouer que nous étions singulièrement contrariés d'être obligés de dormir, trois personnes serrées l'une contre l'autre, dans une petite cabane de la Nouvelle-Zélande, remplie d'ordure et de vermine de toute espèce, tandis que, à deux milles seulement de distance, il existait un village où la philanthropie anglaise avait apporté toutes les commodités, toutes les douceurs de la vie, par le canal de missionnaires dont j'étais moi-même un des pourvoyeurs, ayant fourni ma quote-part pour faire les frais de leur mission. »

[1] Les Ngapouis, selon M. de Rienzi.

GUERRIER MANGOWIEN.

Nous devons faire remarquer ici que M. Earle est un peu l'apologiste des Nouveaux-Zélandais, pour qui l'on doit désirer, il est vrai, une existence meilleure, mais au milieu desquels on ne serait en sûreté qu'autant que l'on pourrait s'habituer à leur vie et à leurs coutumes, impossibles à adopter pour des Européens.

Pour qu'on ne doute pas de l'impartialité de M. Earle, nous dirons qu'il a ainsi dépeint le caractère des Nouveaux-Zélandais : « Ils ont une férocité sans bornes dans leurs coutumes, un système d'esclavage plus étendu que partout ailleurs, une indifférence complète de la vie, ce qui les porte à commettre les plus grands crimes, et un besoin atroce de vengeance leur fait couver leurs projets pendant des années entières. »

M. Earle attribue la férocité et le cannibalisme des Nouveaux-Zélandais au manque total d'animaux dont ils puissent se nourrir. « Cependant, dit-il, on y voit une quantité immense d'oiseaux, à tel point que les volées obscurcissent quelquefois le jour en interceptant les rayons du soleil. » Les canards sauvages, les sarcelles, les huîtriers, les chevaliers (excellent gibier, d'une nourriture succulente), pourraient aussi fournir abondamment à la subsistance des sauvages qui leur préfèrent pourtant la racine de fougère, l'huile de phoque et... la chair humaine!

« J'eus connaissance un jour, dit l'artiste-voyageur, de la promptitude que les Nouveaux-Zélandais mettent à rendre la justice. Un chef, qui demeurait dans le village, ayant la certitude de l'infidélité d'une de ses femmes, prit son *patou-patou* (hache de pierre) et partit pour sa cabane, où cette malheureuse se livrait aux soins de son ménage. Sans rien dire de ce qu'il savait et sans lui faire aucun reproche, il lui assena avec un sang-froid incroyable un coup de hache (*patou*) sur la tête, qui la tua sur-le-champ; et, comme elle était esclave, il traîna le cadavre hors du village, et le laissa à dévorer aux chiens. A peine eûmes-nous ouï le récit de cette mort, que nous allâmes sur les lieux pour demander la permission d'ensevelir le cadavre de la femme assassinée; ce qui nous fut tout de suite accordé. En conséquence nous cherchâmes deux esclaves, qui nous aidèrent à porter le corps jusqu'au rivage, où nous l'ensevelîmes comme nous pûmes.

» C'était le second assassinat dont j'avais manqué d'être le témoin depuis mon arrivée; et l'indifférence avec laquelle on m'avait parlé de ces deux meurtres me faisait croire que de pareilles cruautés se renouvelaient souvent. Cependant les mœurs en général me semblaient douces et sympathiques; mais l'infidélité d'une femme n'est jamais pardonnée ici; et ordinairement, si l'on peut trouver l'amant, il est immolé avec elle. La vérité m'oblige d'avouer que, malgré l'horrible châtiment qu'elles ont devant les yeux, les Zélandaises ne reculent pas devant une intrigue [1]. »

L'auteur va nous raconter des choses bien plus terribles.

« Il y a bien longtemps déjà qu'on a, pour la première fois, accusé de cannibalisme les habitants de la Nouvelle-Zélande; mais nul homme grave et bien connu n'avait encore attesté cette allégation, atroce si elle eût été fausse; de sorte que, pour ne pas insulter à la nature humaine, on avait rejeté ce fait parmi les mille et un contes des voyageurs. On a d'ailleurs beaucoup écrit pour prouver qu'un penchant si affreux n'existait nulle part. Cependant j'étais destiné, moi, à le constater dans ses plus horribles détails. Un jour, vers les onze heures, comme je rentrais d'une longue promenade, le capitaine Burke m'apprit qu'il savait de source certaine (quoique les naturels du pays eussent voulu tenir la chose secrète), que, dans un village voisin, une esclave

[1] « Ceci est fort exagéré à l'égard des femmes mariées, de celles surtout qui ne sont pas esclaves. » Telle est l'opinion de M. de Rienzi.

nommée Matou avait été tuée, et que l'on préparait sa chair dans ce moment même pour la manger. En même temps il me parla d'un incident qui avait eu lieu la veille. « Atouï, me dit-il, m'avait rendu une visite, et en me quittant il reconnut une esclave qui, selon lui, s'était enfuie de chez lui. Aussitôt il l'arrêta et la donna à garder à ses gens. Cette fille avait été employée chez moi à porter du bois, et la réclamation d'Atouï ne me donnait aucune inquiétude pour la sûreté de sa vie; car je ne pensais pas que le crime fût aussi grave. Mais voilà que je viens d'apprendre que cette pauvre fille a été ou va être mise au four. »

Avec le capitaine Burke, M. Earle résolut d'assister au spectacle ou au repas qui se préparait et qui ne pouvait manquer d'être affreux. Ils partirent donc, ayant soin de ne faire naître aucun soupçon sur leur projet, car si les cannibales en eussent eu un seul doute, ils se seraient empressés de faire disparaître toutes les traces du meurtre. Après avoir pris une route détournée, et avoir employé toutes les précautions pour n'être pas aperçus, ils arrivèrent au lieu du festin et furent témoins de la plus abominable cérémonie.

« En approchant, dit M. Earle, nous reconnûmes les traces non équivoques du meurtre qui venait de s'accomplir. Des nattes sanglantes furent disposées de tous côtés. Un jeune garçon, debout sur la place, riait à gorge déployée; il toucha sa tête avec son doigt, et puis dirigea ce doigt vers un buisson. Je m'approchai de l'endroit qu'il indiquait ainsi, et mes yeux y rencontrèrent une tête humaine. Qu'on juge de l'horreur dont je fus saisi, en reconnaissant les traits de la malheureuse fille fugitive! Nous nous précipitâmes vers le lieu où le feu était allumé; là, un homme était debout, occupé à faire une cuisine dont la vue n'était pas de nature à éveiller la curiosité plus que l'appétit. Il apprêtait les quartiers d'un cadavre pour un festin; après avoir ôté les grands os, il avait coupé la chair en filets, et se disposait à la mettre au four.

» Comme nous étions là devant le feu, frappés d'horreur et stupéfiés, nous vîmes un gros chien arracher des lambeaux de la tête de la victime, en la traînant de buisson en buisson pour qu'elle ne lui fût pas ravie. Cependant le cuisinier de chair humaine acheva son rôti avec le plus grand sang-froid, en nous disant que le repas ne serait prêt que dans quelques heures. Hélas! ce fut ainsi que nous vîmes de nos yeux, le capitaine Burke et moi, un spectacle dont plusieurs voyageurs ont parlé sans être crus; car on a toujours révoqué en doute les faits de cette nature. Cependant, dans ce cas, il n'était pas question de manger la chair d'un prisonnier de guerre, ni de boire le sang d'un ennemi, afin de s'exciter contre les ennemis qui restaient après lui. Il n'y avait ni rage ni vengeance à satisfaire. On ne saurait invoquer ici, en faveur des Zélandais, la fureur indomptable qui survit quelques instants encore à un combat sanglant. C'était là un acte de *cannibalisme pur*, sans la moindre circonstance atténuante. Enfin, pas plus loin que la veille, Atouï nous avait vendu quatre porcs pour quelques livres de poudre; il ne pouvait donc alléguer non plus le défaut absolu de provisions. »

Les deux voyageurs prirent la résolution d'aller réprimander Atouï sur son inqualifiable cruauté. Le chef les accueillit comme il le faisait habituellement, et sa physionomie était loin de faire soupçonner l'acte barbare dont il venait de se rendre coupable. En jetant les yeux dans un coin de la chambre où il se trouvait, M. Earle ne put voir sans dégoût l'énorme quantité de pommes de terre que des esclaves préparaient froidement pour l'infernal festin.

« Nous parlâmes à Atouï sans animosité; car, ne pouvant plus empêcher le meurtre, nous voulions au moins tâcher d'en connaître les détails. D'abord Atouï tâcha de nous faire croire qu'il ignorait l'affaire, et que ce n'était qu'un repas pour ses esclaves; mais nous lui dîmes que nous avions la certitude que le festin était pour lui et ses

compagnons. Après avoir longtemps encore tenté de nous cacher le fait, Atouï nous avoua franchement qu'il attendait que la cuisine fût faite pour en manger. Il ajouta que, connaissant l'aversion que les Européens avaient pour ces espèces de festins, les naturels faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour les cacher à nos yeux, et qu'il était très-fâché que nous eussions eu connaissance de l'affaire, mais qu'une fois le fait avoué il ne tenait pas à se taire. Donc, il nous dit que la chair humaine exigeait un apprêt plus long que toutes les autres; que, si elle n'était pas assez cuite, elle était trop ferme; mais que, bien cuite, elle était *tendre comme du papier*. Et, en disant cela, il tenait à la main un morceau de papier qu'il déchirait par manière d'explication. Il nous apprit que la chair qui se préparait alors ne serait pas cuite avant le lendemain matin; mais une de ses sœurs nous dit à l'oreille qu'il nous trompait, et que c'était au coucher du soleil qu'il avait l'intention de la manger.

» Nous lui demandâmes pourquoi il avait fait tuer cette pauvre fille, et comment la sentence avait été exécutée. Il répliqua que son seul crime était de s'être enfuie de chez lui pour retourner chez ses parents. Alors il nous conduisit hors du village, et, nous montrant le pilier auquel il l'avait attachée, il se mit à rire en réfléchissant à la ruse qu'il avait employée pour donner le change à la victime : « Car, disait-il, je ne la menaçai que d'un léger châtiment; mais je tirai et je la frappai au cœur. » Ces paroles barbares, cette naïveté féroce me glaça le sang, et je regardais ce sauvage avec un sentiment d'horreur, tandis qu'il se complaisait dans son récit.

» Et maintenant, le croira-t-on? ce barbare était, je le répète, un beau jeune homme aux manières douces et affables. Nous l'avions admis à notre table, et il n'y en avait pas un parmi nous qui ne l'aimât beaucoup; ce qui n'empêche pas que la victime qu'il venait de tuer était une jeune fille de seize ans. Au récit détaillé de cet événement, nous sentions notre cœur se soulever d'horreur, et je crus que j'allais m'évanouir.

» Nous prîmes congé d'Atouï, et nous nous dirigeâmes de nouveau vers l'endroit où se faisait l'infernale cuisine. Nous n'y trouvâmes plus un seul Zélandais. Une vapeur fétide, infecte, s'exhalait au-dessus du feu. Le chien, après avoir bien broyé la tête, s'en retournait pesamment, l'oreille basse, au village, et un faucon planait au-dessus du lieu de la scène, flairant l'odeur du sang et de la chair. Cela était affreux! »

Très-fatigués et dans un grand abattement, les deux Européens s'assirent devant la scène d'horreur, sur laquelle ils ne pouvaient porter les yeux sans lancer de sourdes malédictions contre les barbares. Cependant il leur vint, à tous deux en même temps, une idée qu'ils s'empressèrent de mettre à exécution : c'était d'enlever aux cannibales toutes les chairs de la victime et de détruire les apprêts du festin. Pendant que le capitaine resta en sentinelle sur les lieux, M. Earle courut au mouillage, d'où il ramena bientôt tous les Européens à qui il avait pu faire part de son projet, et qui s'empressaient de venir le seconder, armés de pioches, de pelles, etc.

Arrivés sur les lieux, ils y rencontrèrent Atouï et les siens qui, ayant sans doute eu vent de ce qui allait se passer, étaient accourus pour l'empêcher; mais les Européens ne leur en donnèrent pas le temps, et, malgré les murmures et les menaces des cannibales, ils creusèrent une fosse, puis ils allèrent attaquer le four, qu'ils démolirent, et où ils trouvèrent les quatre membres de la jeune fille. La fumée et les exhalaisons faillirent les étouffer; mais enfin, ils parvinrent à tout jeter dans la fosse, qu'ils comblèrent en quelques instants. Nous devons ajouter que le cœur de la victime était préparé à part pour Atouï, comme le morceau le plus délicat.

« Le lendemain, ajoute M. Earle, notre vieil ami le roi George (le chef Choulitea à qui on avait donné ce nom) nous fit une longue visite, et nous lui parlâmes, sans nous échauffer, de cette abominable affaire. Il blâma hautement notre conduite.

» D'abord, dit-il, vous avez risqué votre vie pour une misérable échauffourée sans but; il fallait au moins enterrer ailleurs les débris du festin; car, vous n'avez pas été plutôt partis, qu'ils ont exhumé le corps, voyez-vous, et en ont dévoré jusqu'au dernier morceau....

» Il ne se trompait pas, nous en avons acquis depuis la preuve incontestable.

» D'ailleurs, continua le roi George, c'est une ancienne coutume, une coutume qu'ils tiennent de leurs pères, que leurs pères ont consacrée; et vous n'avez pas le droit de vous jeter à la traverse dans leurs cérémonies quelles qu'elles soient. Moi, j'ai bien voulu, et non pas pour vous complaire, messieurs les Européens, renoncer au cannibalisme, cela est vrai; mais vous croyez-vous en droit d'exiger la même renonciation des autres chefs? Quel châtiment infligez-vous, en Angleterre, aux voleurs et aux déserteurs?

» Quand on les a dûment jugés, répondîmes-nous, on les fouette ou on les pend.

» Eh bien! répliqua-t-il, il vous plaît de les fouetter et de les pendre; à d'autres il plaît de les tuer et de les manger... Voilà toute la différence.

» Après nous avoir ainsi *réprimandés,* il nous fit des aveux fort curieux sur le chapitre du cannibalisme. Il se souvenait fort bien, nous dit-il, du temps antérieur à l'époque (époque notable pour les Zélandais) où l'on avait introduit dans le pays les pommes de terre et les porcs. Alors, lui, qui était né dans un district de l'intérieur du pays et qui l'habitait, ne connaissait d'autre nourriture que la racine de fougère et le *koumera;* alors les indigènes ne faisaient pas même usage du poisson, et ainsi s'expliquaient leurs habitudes de cannibalisme... »

Ainsi donc, il ne serait pas étonnant que l'esclavage se conservât encore longtemps à la Nouvelle-Zélande, puisque les naturels ne peuvent se défaire de leur goût pour la chair humaine. En général les esclaves sont des étrangers et des prisonniers. Tout individu qu'une tribu peut capturer chez une autre tribu, est de droit esclave; il faut en excepter les chefs qui ne sont jamais faits prisonniers, parce que leur tête sert de trophée. Les prisonniers que l'on recherche le plus sont les enfants, parce que l'on a espoir de les employer longtemps à divers travaux avant de les faire mourir; enfin, l'esclavage fait la richesse des chefs, et un individu ne prend rang dans la société qu'autant qu'il peut prouver qu'il a beaucoup d'esclaves.

A la première vue d'un rassemblement de Nouveaux-Zélandais, il est assez difficile de distinguer les hommes libres des esclaves, tant la différence est légère entre eux; mais bientôt on remarque que les premiers sont gais, rieurs, plaisants, d'un abord bienveillant, et que leurs yeux petillent toujours de joie et de plaisir; tandis que l'esclave est toujours triste, morne, et son regard terne ne s'anime jamais que lorsqu'il voit quelque nourriture, fût-elle immonde, parce que l'on ne lui donne à manger que juste ce qu'il faut pour ne pas mourir. Aucun esclave ne peut se marier; et s'il est surpris en état de coït, il est puni de mort. De sorte que quand un être humain, à la Nouvelle-Zélande, est déclaré esclave, il ne doit plus avoir d'espérance que dans la mort; car s'il tombe aux mains d'un bon maître qui ne veuille pas le manger, à la mort de celui-ci il est égorgé lors de ses funérailles; aussi, combien d'esclaves ont provoqué la fureur de leur maître pour qu'il mette fin à la fois à leur misère et à leur vie. Il est inutile de dire que quoique les femmes esclaves servent à assouvir les passions de leur maître, elles n'ont pas un meilleur sort.

Pour la hiérarchie sociale de la Nouvelle-Zélande, les voyageurs ne s'accordent pas toujours quant au fond; cependant on sait que les liens du sang ne décident pas souvent de la position sociale, puisque nous avons vu que celui qui possède le plus d'esclaves est regardé comme le plus puissant; en effet, l'aîné d'une grande famille, quand

il peut réunir autour de lui le plus de guerriers de son nom, est toujours chef principal de son district ou de sa tribu, parce qu'une grande famille suppose une grande possession d'esclaves.

MM. Burke et Earle disent que chaque chef est maître et seigneur dans sa famille, et qu'il a droit de vie et de mort sur tous les siens. Ce qu'il y a de certain, c'est que les chefs sont d'excellents pères de famille, comme tous les Zélandais, qui idolâtrent leurs enfants et auxquels ils prodiguent tous les soins minutieux d'une nourrice. Mais ce qui distingue éminemment ce peuple de tous les sauvages, c'est que la femme, à la Nouvelle-Zélande, est traitée dans beaucoup de circonstances comme l'égale de son mari. En temps de paix, tous ces sauvages sont gais, sociables, généralement bons et hospitaliers; mais aussitôt qu'on blesse leur amour-propre, ou qu'on les raille, ils deviennent furieux, et alors ils sont à craindre.

« J'ai vingt fois essayé, dit M. Earle, de m'expliquer la différence frappante qui existe entre les habitants de l'Australie et ceux de la Nouvelle-Zélande, dont la position géographique et le climat sont à si peu de chose près les mêmes, et qui, par leur isolement de nos continents depuis des siècles, et leur manque de tout rapport avec les autres peuples, devraient se ressembler presque en tous points. D'où vient que les naturels de l'Australie sont d'une espèce bestiale, et forment le dernier anneau de la chaîne qui unit l'homme à la brute? d'où vient aussi que leur conformation est si différente de ceux de la Nouvelle-Zélande? L'Australien a les membres longs, maigres, les genoux et les condes saillants et osseux, le front tout déjeté en avant, le ventre gros : au moral tout répond à cette structure; il n'a ni énergie, ni volonté, ni sagacité, ni désir d'apprendre, et ce n'est que rarement et avec beaucoup de peine qu'on parvient à piquer sa curiosité. A cela il y a bien quelques exceptions; mais ce portrait est fidèle en général. Le Zélandais, au contraire, mérite de servir de modèle : ses formes ont tellement de perfection dans l'enfance, qu'il pourrait poser pour l'*Hercule enfant;* les hommes faits sont remarquablement taillés et musclés; les femmes présentent à l'œil les plus harmonieux contours; et ils ont tous un regard si éloquent, de si beaux cheveux soyeux et bouclés; ils ont enfin, hommes et femmes, une telle supériorité intellectuelle, une telle soif d'apprendre, une énergie si infatigable et un amour si prononcé pour certains arts cultivés chez eux, qu'il est impossible de les comparer à leurs voisins. »

En 1831 parut dans la baie des Iles le capitaine Laplace, qui fait un portrait flatteur des Zélandais, tout en confirmant les remarques que l'on a faites sur la barbarie de ces sauvages. M. Laplace s'accorde encore avec M. Earle pour blâmer les missionnaires. Voici, du reste, comme il parle des habitants :

« Les mœurs des Nouveaux-Zélandais, dit-il, sont singulièrement belliqueuses. Jusqu'à ce jour les rangatiras faisaient des combats leur unique occupation; ils renonçaient volontiers au repos, et même à l'indépendance, pour se ranger sous les ordres d'un chef renommé par son courage, et entreprendre quelque expédition. Le rapt d'une jeune fille que ses ravisseurs avaient rôtie et mangée, la possession d'une baleine échouée sur la côte, ou une rivalité de puissance entre les tribus, était ordinairement le prétexte de leur agression. Alors commençait une série de dévastations et de massacres; les flottes, chargées quelquefois de plusieurs milliers de combattants, se rencontraient, s'attaquaient à l'abordage, et les vaincus se retiraient en toute hâte dans leurs pâs, que ne tardait pas à bloquer le parti victorieux. Du haut de ces espèces de citadelles, construites au sommet de mornes couronnés de retranchements, qui servaient de refuge aux combattants, les assiégés assistaient à l'incendie de leurs cases, de leurs pirogues de pêche et de leurs moissons. Lorsque le siége traînait en longueur,

les assiégeants, fatigués, décimés par des luttes meurtrières qui avaient coûté la vie à leurs plus braves guerriers, abandonnaient l'entreprise jusqu'à l'année suivante, et retournaient veiller à leurs semailles. Mais si, par surprise ou à la suite d'un assaut heureux, ils parvenaient, malgré les pierres, les lances et une résistance opiniâtre, à forcer les retranchements, ni les femmes, ni les enfants ne trouvaient grâce devant eux. Après s'être gorgés de leur chair pendant plusieurs jours, et avoir préservé de la corruption les têtes des chefs tués dans l'action, en les vidant et les exposant ensuite à la fumée, ils remontaient sur leurs pirogues, où étaient jetés pêle-mêle les restes à demi brûlés des derniers festins, et les prisonniers destinés à l'esclavage ou à leur servir de nourriture pendant la traversée.

» Quoique ces épouvantables guerres fussent continuelles, la population de la Nouvelle-Zélande, et particulièrement celle d'Ika-na-Maouï, était pourtant assez considérable à l'époque de la fondation de Sidney; mais, depuis lors, l'affluence des bâtiments européens à la baie des Iles, et l'introduction des armes à feu eurent des résultats effrayants. Les tribus du nord, pourvues de bonne heure de ces redoutables moyens de destruction, ne mirent plus de bornes à leurs vengeances, et n'accordèrent aucune trêve aux habitants des cantons du sud, qui, ne pouvant plus leur résister, virent leurs pâs, les plus inaccessibles jusque-là, enlevés presque sans coup férir, et tombèrent eux-mêmes aux mains d'un ennemi altéré de leur sang. C'est ainsi que les parties autrefois les plus florissantes d'Ika-na-Maouï sont transformées aujourd'hui en solitudes, que les beaux villages qui couvraient la baie de Chouraki et de la rivière Tamise, ainsi que la plupart des autres points de la côte orientale, dont les relations de Cook vantent la riante apparence, ont presque totalement disparu. Les dévastateurs eux-mêmes, épuisés par des expéditions sans cesse renouvelées, et par des divisions intestines, quittent leurs anciennes habitations, et laissent leurs terres en friche. Partout, dans ces campagnes désolées, et principalement aux environs de la baie des Iles, on remarque les traces des dégâts qu'ont occasionnés leurs sanglants démêlés avec leurs voisins, et surtout avec les naturels de la pittoresque et fertile baie de Wangaroa. La lutte entre deux peuplades également puissantes, également approvisionnées de fusils et de poudre par les blancs, ne pouvait manquer d'être longue et acharnée. Aussi dura-t-elle plusieurs années, et ne finit-elle que par l'entière destruction de l'une d'elles. Ce fut Chongui, chef de Kidi-Kidi, rangatira redouté de ses ennemis et admiré de ses compatriotes pour ses talents militaires, qui accomplit, après bien des chances diverses, cette œuvre d'extermination.

» Chongui, voulant se procurer des armes pour abattre ses ennemis, parvint à tromper les missionnaires, qui, de leur côté, en l'envoyant à Londres, se promettaient bien de profiter, pour leurs propres intérêts, de la haute idée que, suivant eux, il prendrait indubitablement dans son voyage des Anglais en général, et de leur congrégation en particulier; mais la première partie seulement de ce calcul de leur amour-propre se réalisa. Le chef zélandais, présenté à la cour, démêla au premier coup d'œil les attributions de l'aristocratie, reconnut parfaitement qu'elle possédait tous les emplois, tous les honneurs militaires, qu'elle était vouée au métier des armes, et laissait au peuple les travaux de la terre ou de l'industrie. On concevra sans peine le rapprochement que l'orgueilleux sauvage établit sur-le-champ, et les conclusions que, par analogie, il tira de ses remarques. Aussi s'empressa-t-il, en remettant le pied à la baie des Iles, d'apprendre à ses compatriotes qu'en Angleterre, de même qu'à la Nouvelle-Zélande, les rangatiras faisaient la guerre, ne travaillaient pas, et que les missionnaires étaient des *waris* (esclaves). Une semblable découverte eut, comme on le pense bien, les plus funestes conséquences pour ces derniers; ils tombèrent dans le mépris

des chefs, qui les avaient respectés jusqu'alors, et dont les exigences s'accrurent chaque jour. Chongui lui-même ne leur témoigna plus la même bienveillance; et, pendant les guerres sanglantes qui signalèrent son retour, ils furent expulsés de plusieurs cantons, et obligés d'abandonner, à leur grand désespoir, les habitations commodes, les bonnes récoltes et la vie confortable que, dans ses bénédictions, le Seigneur leur avait accordées. Si on les en croit, ce sont les marins européens, et principalement les baleiniers, qui empêchent les indigènes de faire des progrès dans la civilisation, et les excitent contre eux, soit en leur donnant de mauvais exemples et des conseils pires encore, soit en les exaspérant par des injustices, des meurtres ou des trahisons, soit en leur fournissant de la poudre et des fusils, pour s'entre-détruire plus facilement. J'avoue que ces griefs sont fondés en partie; que les baleiniers n'ont pas, en fait de mœurs et de religion, des principes bien arrêtés; que leur caractère grossier, leur penchant à la débauche et à l'ivrognerie sont peu propres à édifier leurs hôtes et à leur inspirer de louables sentiments. Mais les matelots, à leur tour, se plaignent de ces hommes de Dieu; ils leur reprochent d'être égoïstes, durs et fanatiques envers eux; ils les accusent de prendre plus de soin de leurs propres intérêts que de la conversion des indigènes, et de n'apporter aucun dévouement à l'exercice de leurs saintes fonctions. Quelque impartialité que je mette à garder la neutralité entre les deux partis, je suis forcé de convenir que ces récriminations, toutes fortes qu'elles sont, ne manquent pas de fondement; car j'ai eu lieu d'observer par moi-même, après tant d'autres navigateurs, que les missionnaires de la baie des Iles sont défiants, personnels, parcimonieux au sein de l'abondance, et qu'ils ne montrent ni la charité évangélique dont s'honorent les prêtres de toutes les religions, ni cette obligeance noble et généreuse, ordinaire à leurs compatriotes. Mes offres, mes sollicitations à l'effet d'obtenir d'eux quelques rafraîchissements pour nos malades, furent complétement infructueuses, et j'eus bientôt acquis la certitude que ces apôtres de l'Évangile, s'opposant à notre séjour dans ces parages par un but politique, cherchaient à troubler la bonne harmonie qui régnait entre nous et les naturels, en leur insinuant que j'étais venu pour m'emparer de la baie des Iles, pour venger sur eux la mort de Marion, assassiné par leurs pères vers la fin du siècle dernier. »

Ces calomnies ont été répandues, comme nous l'avons dit, dans presque toutes les parties du globe.

Mais nous croyons avoir assez parlé des Nouveaux-Zélandais pour nous permettre quelques relations sur leurs compagnes : les Zélandaises sont phtirophages. On voit souvent autour des cabanes des hommes accroupis et couverts de haillons, ayant à côté d'eux des femmes au teint hâve qui fouillent dans leurs vêtements, et croquent la vermine qu'elles y trouvent. On peut assurer que les Zélandaises sont, autant que les Cochinchinoises, attentives à cette occupation : quand avec leurs mains elles se sont emparées de la plus grande partie des insectes, elles étendent les vêtements au-dessus d'un feu de bois vert, pour enfumer le gibier, qui est bientôt contraint de gagner l'extrémité des fils, où il tombe aux mains des avides chasseresses.

« Un jour, après le dîner, dit M. Laplace, nous descendîmes à terre, suivant notre coutume, mes officiers et moi, pour nous promener aux environs de Korora-Reka, tandis qu'une partie de l'équipage s'y rendait aussi pour pêcher. Ce moment était toujours attendu avec une égale impatience à bord de *la Favorite* et sur le rivage; d'un côté arrivaient nos matelots, beaucoup plus empressés de rejoindre leurs connaissances qu'à jeter la seine; de l'autre, toutes les jeunes filles de l'endroit, dans un négligé galant, la chevelure ornée de morceaux de papier colorié ou de chiffons, et le cou garni de cordons de rassade obtenus la veille, accouraient au-devant de nous. Bientôt,

sur la plage qui sépare les cases de la mer, se succédaient les scènes les plus singulières : ici, nos jeunes gens, séduits très-facilement par les sirènes, abandonnaient furtivement le filet, disparaissaient avec elles derrière les buissons, puis revenaient d'un air penaud recevoir les remontrances de mon brave lieutenant. Celles qui, par leur naissance et surtout par leurs charmes, avaient droit de prétendre à des choix obscurs, s'acheminaient doucement vers un ruisseau dont les rives, ombragées de bosquets solitaires, convenaient parfaitement à d'amoureux rendez-vous. Enfin les papas et les mamans, accroupis sur le sable, paraissaient enchantés de ce qui se passait, et attendaient tranquillement le partage du produit de la pêche, en fumant les cigares que par leurs obsessions ils nous avaient arrachés.

» Cependant mes compagnons rencontraient quelquefois des cruelles qui empochaient leurs cadeaux, mais ne leur accordaient rien; ce qui les chagrinait d'autant plus, qu'elles étaient les plus jolies et les moins sales de la troupe. A leur chemise blanche, à leurs cheveux proprement arrangés, à la richesse de leurs colliers, à leur petit air doux et réservé, on reconnaissait en elles les favorites des capitaines ou des officiers baleiniers que l'hiver suivant devait ramener à la baie des Iles. Ceux-ci, à leur départ, avaient fait prononcer par l'ariki le redoutable tabou sur leurs belles, comme ils le font quelquefois sur d'autres personnages, dont la fidélité, grâce à cette précaution, devenait l'affaire de l'atoua, et, si j'en juge par ce que j'ai vu, était scrupuleusement gardée. Malheureusement pour nous, pauvres marins condamnés à courir le monde, cette belle institution, protectrice des absents, non-seulement n'est pas connue dans notre patrie, mais ne pourrait, je crois, y prendre racine que difficilement.

» Il est à présumer qu'à la Nouvelle-Zélande les prêtres, de peur de compromettre leur autorité, ne lancent pas souvent le tabou contre les amours; car je trouvai toutes les femmes à qui je faisais des cadeaux prêtes à m'offrir en échange une monnaie qu'elles supposaient devoir être de mon goût. Mais je n'avais garde de mettre leur bonne volonté à profit, et cette prudente continence, qu'elles ne comprenaient sans doute pas, semblait détruire, à leurs yeux, tout le mérite de ma générosité.

» Parmi ces créatures si complaisantes, quelques-unes pourtant n'étaient pas à dédaigner; une voix douce, des regards expressifs, une bouche bien meublée, des formes fraîches et arrondies, de la gaieté, de l'entraînement au plaisir, et même un grain de coquetterie, auraient dû me séduire. Mais j'étais rebuté par les agaceries mêmes, autant que par l'immodestie dont elles me donnaient assez de preuves dans les scènes mimiques qui, chaque soir, après leurs fréquentations avec nos hommes d'équipage, marquaient l'instant de la séparation. Dès que le jour baissait, toutes ces filles se plaçaient sur une ligne, les unes derrière les autres, et commençaient, en chantant et en battant des mains, une espèce de danse lubrique qui s'échauffait par degrés, finissait par des contorsions et des mouvements dont l'obscénité, quoique révoltante, excitait tellement, je dois l'avouer, la sympathie de l'assemblée, qu'à peine les bayadères haletantes avaient-elles pris sur le sable quelques moments de repos, que, pour céder aux instances des amateurs, elles formaient de nouvelles danses tout aussi lascives que les premières, et non moins applaudies. »

Quelque temps après, M. Laplace vit arriver dans la baie des Iles une grande flotte que montaient plusieurs centaines de guerriers qui revenaient de la partie sud, où ils avaient guerroyé durant quatre mois. Tous ces sauvages avaient été victorieux; ils revenaient couverts des dépouilles de leurs ennemis, et rapportaient soixante de leurs cadavres pour servir au banquet du retour (en 1831!). Le soir même de leur arrivée, ils allumèrent de grands feux sur la plage et préparèrent les festins. Pour ouvrir la fête, ils se mirent à danser et à chanter comme de véritables

maniaques; puis ils se gorgèrent de chair humaine! et à la lueur des flammes on distinguait les visiteuses de la veille qui, dans l'intervalle des danses, faisaient circuler des lambeaux pantelants dont la vue faisait frémir l'équipage français, triste spectateur de cette fête horrible.

Au point du jour, la réjouissance étant terminée, les guerriers cherchèrent à se rembarquer pour retourner chacun chez eux; mais avant de quitter la grande baie, ils régalèrent les Français d'une parade de leur façon, sans doute pour marquer leur déférence.

« Aucune description, dit M. Laplace, ne saurait dépeindre l'affreuse mine de ces abominables coquins. Leurs corps absolument nus et bariolés de rouge, de blanc et de noir, leurs cheveux ébouriffés et saupoudrés d'ocre jaune, leurs attitudes baroques et leurs grimaces effrayantes leur donnaient l'apparence de démons. Debout sur l'avant de leurs pirogues, les uns étalaient devant nous, au bout de perches teintes de sang, les têtes des chefs ennemis tués dans les combats; les autres, brandissant leurs armes, exécutaient des danses, que de vieilles mégères, accroupies au fond des pirogues, accompagnaient de leurs battements de mains. Tous hurlaient des chansons de guerre, et cherchaient à se surpasser en extravagance dans leurs contorsions. Je voudrais bien savoir ce qu'eût dit, s'il avait assisté à ce spectacle, un de ces philosophes qui considèrent le sauvage comme un modèle d'innocence et de bonté. Pour nous qui avions pu, depuis près de deux ans, tantôt au milieu de tribus féroces, tantôt chez des peuples policés, envisager la question sous tous les points de vue, une pareille scène ne contribua pas faiblement à nous dégoûter de cette contrée barbare; notre tristesse, se reflétant sur les objets extérieurs, donnait à tous les sites qui passaient devant nous une teinte uniforme et presque lugubre. Aussi, quoique l'air fût parfaitement calme autour de nous, et que les vallons et les collines qui s'étendent jusqu'au bord de l'eau offrissent la plus belle végétation, je ne pensais pas même à les admirer. L'isolement de ces lieux, dont le bruit monotone de nos avirons troublait seul le silence, l'aspect de ces pointes coupées à pic et surmontées de fortifications en ruine, seuls restes de pâs autrefois renommés pour le nombre et le courage de leurs défenseurs, me faisaient éprouver le sentiment le plus pénible. »

La hiérarchie politique, ou plutôt les divers gouvernements de la Nouvelle-Zélande, rappellent à s'y méprendre les anciens clans d'Écosse et d'Irlande. Chaque tribu est pour ainsi dire une grande famille gouvernée par un chef; mais on peut dire que ses sujets se prêtent moins à une obéissance réelle qu'au respect filial ou à la déférence. Ces chefs, si nombreux, portent le titre de *rangatiras*, et ils sont si fiers de leurs prérogatives qu'ils n'abordent jamais quelqu'un, surtout un Européen, sans lui décliner leur titre, en questionnant celui-ci sur son rang et sur sa dignité. M. d'Urville dit à ce sujet : « Il était curieux de voir avec quelle promptitude, avec quel discernement ils savaient établir, parmi les personnes de notre équipage, des assimilations aux divers ordres de la société chez eux. Le capitaine était le *rangatira-rahi;* le second, le *rangatira-para-parao;* les divers officiers, *rangatira*. Pour les autres personnes de l'équipage et pour les matelots, ils avaient diverses qualifications, telles que *tangata-iti, kouki,* etc. Chose remarquable, c'est que tous ces rangatiras affectaient une supériorité grotesque sur ceux qui paraissaient leur être inférieurs, et principalement sur les matelots; mais lorsque ces derniers avaient quelque chose de précieux à leur offrir, ils se dépouillaient aussitôt de leur fierté, qu'ils reprenaient en arrivant à terre, car, à la vue de leurs sujets, ils auraient craint de compromettre leur dignité en se familiarisant avec des Européens de basse classe. »

Tous les voyageurs qui ont fait quelque séjour à la Nouvelle-Zélande sont d'ac-

cord sur ce point que les rangatiras, ou chefs, sont tellement chatouilleux sur la dignité du rang qu'ils occupent, que leur vie est un état continuel de rivalité et de jalousie, qui leur fait toujours employer la médisance et la calomnie pour déconsidérer leurs rivaux, contre lesquels ils cherchent à exciter le courroux des Européens par les mensonges les plus grossiers.

On peut citer pour preuve de ce qui précède, l'accusation des chefs Tara et Toupe, qui persuadèrent aux Anglais que c'était leur rival Tépahi qui avait fait massacrer l'équipage du *Boyd;* accusation qui fit courir les plus grands dangers à Tépahi et à son peuple. M. d'Urville lui-même eut à combattre par toutes sortes de moyens les obsessions de Chaki et d'autres chefs qui le poussaient à faire massacrer des chefs étrangers qui l'avaient visité à bord. Malgré toutes ces jalousies sauvages, ces chefs ennemis ne s'abordent jamais sans employer le plus scrupuleux cérémonial et en se traitant de *rangatiras-rahi,* tandis qu'ils apostrophent les hommes du commun en se servant du mot *tangata,* homme, ou du mot *koro,* jeune garçon. Dans les commencements de leur liaison avec les jeunes Zélandaises, les matelots étaient assourdis par cette appellation : *E koro!* (eh! jeune garçon).

Aux yeux des Nouveaux-Zélandais, l'état de guerrier est le plus honorable pour l'homme. Cette idée est toujours la base de l'instruction des jeunes gens. Leur manière de déclarer la guerre est de demander une satisfaction (*outou*) à celui qu'ils veulent attaquer; selon qu'ils l'obtiennent ou qu'on la leur refuse, car souvent l'outou n'est qu'un prétexte, ils scellent la paix ou commencent les combats. Les hostilités peuvent être arrêtées par un outou considérable; mais si l'agresseur ne l'obtient pas, la guerre se continue jusqu'à l'extermination du vaincu. L'usage de demander l'outou est si enraciné chez les Nouveaux-Zélandais que dans leurs disputes avec les Européens, et lors même qu'elles sont terminées, ils réclament toujours l'outou, que l'on satisfait en donnant quelques morceaux de fer ou toute autre chose. Pour se rendre l'outou entre eux, les sauvages se donnent des esclaves, des pirogues, etc.

Nous avons déjà dit que les Nouveaux-Zélandais mûrissent longtemps leur projet de vengeance, et nous avons donné l'exemple d'un chef qui avait attendu seize ans pour venger la mort de sa nièce; il nous suffira de dire ici que ces naturels ne veulent pas croire que les Européens soient moins opiniâtres dans leurs ressentiments. Taara, le chef de la tribu qui avait massacré l'équipage du *Boyd,* ne pouvait pas se persuader que les Anglais eussent renoncé à toute idée de vengeance contre lui.

Quoique les chefs zélandais soient dans une incessante rivalité, ils s'unissent quelquefois, ainsi que leurs tribus, pour repousser un danger commun ou pour attaquer un ennemi trop puissant. Autrefois les tribus de la baie des Iles s'unissaient à celles de Chouraki, pour aller ravager les terres du cap Est et de la baie d'Abondance. Mais généralement les chefs et leurs tribus combattent isolément et pour leur propre compte.

Comme chez la plupart des peuples de la Polynésie, lorsque des guerres importantes sont déclarées, les chefs se rassemblent en un conseil solennel, et là chacun prend la parole pour exposer ses plans de campagne; les prêtres sont aussi appelés dans ces réunions, où ils acquièrent quelquefois une grande influence. Quoique ces séances durent souvent des journées entières, chaque orateur y est toujours écouté dans le silence le plus religieux.

Il est vrai qu'on peut reprocher à ces insulaires la perfidie et la ruse, qu'ils ne se font pas scrupule d'employer dans beaucoup de circonstances; mais il est avéré que quand une tribu se met en campagne, le chef envoie des messagers aux ennemis pour les avertir de son intention, pour leur exposer ses griefs, et pour leur demander satis-

Chef d'une Tribu de la nouvelle Zélande.

(Océanie.)

faction (outou) de l'injure qui leur est imputée. La réponse des ennemis décide de la paix ou de la guerre.

Dans ce dernier cas, les assaillants se dirigent par mer ou par terre vers la contrée ennemie, et dans leur passage cherchent à recruter des combattants, dont le nombre s'est accru, dans certaine guerre célèbre, jusqu'à trois mille, assemblage prodigieux de cannibales, eu égard à la faiblesse des populations qui les ont produits et à la faiblesse de celles qu'ils vont tenter de dévorer.

Quand les troupes se mettent en campagne, elles forment de nombreuses bandes d'esclaves pour faire transporter les provisions jusqu'à une certaine limite. Arrivés au lieu indiqué, les esclaves déposent leurs fardeaux et regagnent la tribu de leurs maîtres.

Si la tribu ennemie est trop éloignée pour l'atteindre en un jour, les combattants campent au milieu des campagnes, où chaque tribu construit, pour son usage particulier, des huttes de branchages et de fougère; cependant, quand le temps est beau et ne présage pas de pluie, les guerriers se couchent en plein vent sur la terre, et leurs sujets les imitent. Les provisions de campagne consistent principalement en racines de fougère et en poissons secs, parce qu'elles sont plus faciles que toute autre à transporter; mais quand les assaillants sont vainqueurs, ils se dédommagent amplement de leur diète sur les cadavres de leurs ennemis.

Chez une nation aussi belliqueuse, la renommée des guerriers fameux doit exciter la sympathie de tous les habitants. Aussi Napoléon est-il regardé comme le premier homme du monde par tous les Nouveaux-Zélandais. La mémoire du grand homme est aussi populaire à nos antipodes qu'elle l'est parmi nous. Le Zélandais Hihi, le plus célèbre des guerriers de Chongui, ayant un jour combattu d'une manière extraordinaire, fut surnommé *Napoulon-Ponapati* (Napoléon Bonaparte). Ce nom lui avait été donné d'abord par Touai, chef zélandais, qui avait vu Napoléon à Sainte-Hélène, et qui parlait de ce jour comme du plus beau de sa vie. Hihi conserva le nom de Napoulon jusqu'à sa mort.

Puisque nous en sommes sur le chapitre des chefs, donnons quelques détails sur leur caractère, et traçons plusieurs portraits. M. Laplace, de *la Favorite,* parle ainsi des Zélandais qui veulent singer les rangatiras : « A peine un navire touche-t-il à la Nouvelle-Zélande, que le capitaine est obsédé à chaque instant par une foule de prétendus grands personnages qui, pour appuyer leur droit à ses libéralités, se parent de titres et de noms plus baroques les uns que les autres. Ils affluent à bord, avec leurs femmes, de tous les cantons d'alentour, s'installent sans façon sur le gaillard d'arrière, et y demeurent jusqu'à ce qu'ils aient obtenu, par leur importunité, de la poudre, des balles ou quelques galettes de biscuit; puis ils s'en vont, après avoir toutefois prévenu officiellement les officiers de leur prochain retour. »

Comment M. Laplace aurait-il reconnu dans ces mendiants avides, couverts de haillons, pleins de vermine, ces nobles guerriers rangatiras dont les voyageurs avaient parlé avec tant d'enthousiasme? Cependant voici, en gros, le portrait d'un chef puissant qui n'est guère plus avantageux :

En montant à bord de *la Favorite* il déclina son nom, Bomaré, neveu d'un fameux chef que ses ennemis avaient, peu de temps auparavant, rôti et mangé, ainsi que ses deux fils. Bomaré, quoique jeune, était déjà redouté par son courage, et ses inclinations sanguinaires le faisaient considérer comme le premier rangatira du pays. Sa taille herculéenne, sa forte poitrine, ses membres musculeux et arrondis, de larges pieds, des mains de géant, dénotaient en lui une vigueur extraordinaire. Son front était haut et bien découvert; ses yeux jaunâtres, enfoncés, clignotants, lançaient des regards inquiets et sinistres. Son nez aquilin avait pour ailes et pour points d'appui deux spirales tatouées

en noir qui s'étendaient sur les joues et se réunissaient au front, tandis que d'autres lignes noires, couvrant la lèvre supérieure comme deux moustaches, descendaient sur le menton comme pour le couvrir afin de mieux faire ressortir un râtelier d'une blancheur d'ivoire; tout cela s'encadrait sous une chevelure longue et malpropre qui donnait à cette physionomie sauvage quelque chose de mobile, de traître et d'effrayant. Le reste du corps était couvert, comme celui des autres Zélandais, de deux grossiers pagnes de *phormium*, dont la blancheur avait fait place à une couche de crasse dégoûtante. Le premier de ces pagnes était fixé par une ceinture au milieu du corps et ne descendait que sur les cuisses; l'autre pagne, bariolé de couleurs rouge et noire, descendait de la tête jusqu'aux talons après avoir passé autour du cou comme une cravate. Pour compléter ce magnifique costume, l'on peut ajouter de longs pendants d'oreilles, un collier de dents d'animaux, au milieu de la poitrine une figure plate de jade vert aussi bien modelée qu'une tête de bonhomme de pain d'épice. Que l'on se figure maintenant Bomaré s'appuyant majestueusement sur un casse-tête ou hache de pierre très-dure, et l'on aura devant soi un grand seigneur nouveau-zélandais dans sa mine, sa tournure et son costume.

Bomaré jouissait d'une réputation plus que suspecte parmi les Européens; aussi fut-il traité à bord de *la Favorite*, ainsi que son pilade Rewi-Rewi, avec une défiance et une lésinerie qui lui causèrent un grand désappointement.

Les traits de ces deux hommes (Rewi-Rewi était aussi rusé et aussi féroce que Bomaré) furent agités de mouvements convulsifs à la remarque du dégoût qu'ils inspiraient à tout l'équipage; leur main droite faisait balancer le redoutable casse-tête comme si elle eût été prise de cruelles démangeaisons. C'est dans cette circonstance que M. Laplace put comprendre ce que sont de tels hommes quand, barbouillés d'huile et d'ocre rouge de la tête aux pieds, la face bouleversée par d'horribles contorsions, pleins de fureur et hurlant leurs chants de guerre, ils se précipitent dans les combats. Certes, nos batailles les plus terribles ne donneraient qu'une idée bien imparfaite des furieuses mêlées des Nouveaux-Zélandais. Quand ces hommes se précipitent les uns sur les autres, armés de lames garnies d'arêtes de poissons, de javelots meurtriers, de haches d'armes, de casse-tête, le champ de bataille est bientôt couvert de morts et de blessés que les femmes des guerriers achèvent à coups de poignard et traînent ensuite dans un lieu caché pour en faire les préparations de l'horrible festin!

Que serait-ce donc, si l'on dépeignait ici l'épouvantable spectacle que doivent offrir, la nuit, les groupes de guerriers assis autour d'un immense brasier où rôtissent les corps sanguinolents des vaincus, et derrière eux les prisonniers qui serviront plus tard pour les mêmes sacrifices! Comme ces infortunés captifs et leurs enfants doivent être torturés par les angoisses de leur position ; leurs pères, leurs parents sont dévorés sous leurs yeux; après un court esclavage ils le seront à leur tour.

Après de pareils tableaux on peut envoyer les misanthropes dans la mer du Sud, à la Nouvelle-Zélande; ils pourront juger si les natifs y ont attendu les Européens pour se laisser aller à la superstition et à tous les genres de cruautés. Combien de malheureux y sont sacrifiés au mauvais génie, puis dévorés par les religieux; combien de mères sont forcées de détruire leurs enfants comme des êtres inutiles à la famille et à la société!

Bien plus, le droit du plus fort y est exercé dans toute sa plénitude; et il n'y a absolument que deux castes parmi les Nouveaux-Zélandais; la première, exclusivement adonnée à la guerre et au maraudage, seule maîtresse du sol et des priviléges, tenant la seconde dans la dernière des servitudes et la traitant comme les barbares du Nord traitaient les vaincus au moyen âge.

Et cependant, l'on est forcé de l'avouer, les rangatiras semblent avoir reçu de la nature le droit de commander aux *waris* (esclaves). Les membres de ceux-ci sont grêles, et leurs laides figures, dépourvues du tatouage, ne sont pas caractérisées de cette fierté ni de cette noblesse qui constitue le maître; tout dans leur allure et leur attitude dénote la faiblesse et l'incapacité, tandis que les rangatiras en général ont un aspect martial, des traits prononcés que rehaussent encore les dessins bizarres mais élégants du tatouage; une excellente opinion d'eux-mêmes, qui les empêche de supporter d'autre joug que celui de la nécessité, et cette espèce d'orgueil les rend quelquefois si passionnés pour l'indépendance, que pour le satisfaire ils commettent souvent les atrocités les plus inouïes.

Quoique plusieurs voyageurs, entraînés par leur imagination ou voulant faire valoir leurs amis zélandais, aient prétendu que les rangatiras rachètent leurs nombreux défauts, conséquences de l'état sauvage, par cent belles qualités, telles que le désintéressement, la délicatesse, la loyauté, etc., il est facile de détruire leurs arguments par l'examen des mœurs de ces chefs, plus sauvages que leurs esclaves mêmes. Est-ce par désintéressement que ces insulaires, dans leurs visites à bord des navires, dérobent tout ce qui leur tombe sous la main, malgré les présents qu'on leur fait; et, non contents de ces présents et de ces larcins, égorgent souvent, dévorent quelquefois les équipages dont ils convoitent les richesses? Est-ce par loyauté qu'ils calomnient lâchement leurs rivaux et leurs ennemis auprès de ceux qu'ils croient capables de les venger? Enfin, est-ce par délicatesse qu'ils envoient, à l'arrivée des navires étrangers, leurs esclaves et leurs propres filles trafiquer de leurs faveurs pour de misérables bagatelles? Maintenant on peut objecter que les femmes mariées sont d'une fidélité à toute épreuve et qu'elles ne se livrent jamais ni aux étrangers ni aux autres insulaires. On peut répondre facilement à cet argument. La fidélité des Nouvelles-Zélandaises provient d'abord, de ce que dans leur île elles n'osent pas risquer leur vie, qui tient au moindre soupçon de la part de leur mari; ensuite, si avec les Européens elles ont plus de liberté, elles manquent absolument de galants; et à qui supposeriez-vous le courage d'approcher d'une femme qui a la figure tatouée, une bouche fendue jusqu'aux oreilles, toujours garnie d'une grosse pipe, des regards dépourvus de toute expression, des seins pendants, sillonnés et flétris, le tout exhalant une odeur insupportable d'huile de poisson, dont les pagnes sont imbibés. N'est-il pas prouvé par tout ce qui précède que les Nouvelles-Zélandaises sont encore pour longtemps, comme elles l'ont été jusqu'ici, à l'abri des séductions des plus intrépides jeunes gens?

Cependant, dans leur jeunesse, ces vilaines créatures pouvaient passer pour d'assez jolies filles; leur taille pouvait être courte et ramassée; mais un air de volupté, quelques grâces naturelles, des seins mollement arrondis, des mains et des pieds petits, des traits réguliers, une belle denture et des yeux doux, pouvaient rendre fort avenante leur physionomie, qu'embellissait encore le désir de plaire; aussi, lorsqu'aux temps des chaleurs et au sortir du bain, qui donnait à leur peau quelque chose de velouté, elles se rendaient dans la cabine des officiers ou de quelque gentil matelot, étaient-elles choyées et joyeusement reçues.

Mais comment la beauté passagère de ces femmes aurait-elle longtemps résisté aux travaux pénibles qui les tiennent assujetties, et aux privations de tout genre qui précèdent et suivent l'enfantement dans la Nouvelle-Zélande? Lorsqu'une femme est dans un état de grossesse avancé, on la relègue, loin de ses amies et de ses parents, dans une cahute construite exprès pour elle; exposée là au vent et à la pluie qui pénètrent de toutes parts, la pauvre femme est ainsi emprisonnée pendant plusieurs semaines, et ne rentre dans la société que plusieurs jours après avoir été délivrée; car, pour que

son nouveau-né acquière plus de force, elle doit le laisser exposé dans sa cahute à toute l'intempérie de la saison. Combien d'enfants, qui n'ont que le sein de leur mère pour conserver leur chaleur, succombent à cette cruelle épreuve! Combien de mères se dérobent aux suites de leur fécondité par des moyens violents! Comment donc voudrait-on qu'une femme zélandaise conservât longtemps sa beauté?

Le fond de la religion de la Nouvelle-Zélande a beaucoup d'analogie avec la religion chrétienne, quoique la croyance des sauvages soit la même que l'ancienne croyance des Taïtiens. Les principaux dieux sont : Dieu le Père, Dieu le Fils et Dieu l'Oiseau ou l'Esprit. Leurs idées ne sont pas aussi embrouillées relativement à la première personne qu'à l'égard des deux autres; elle se nomme Nouï-Atoua, le maître du monde, et par conséquent le plus puissant des dieux. Un autre point de ressemblance de cette trilogie divine avec la nôtre, c'est que chaque Zélandais a pour lui tout seul un atoua, divinité secondaire, qui remplit le même rôle que l'ange gardien parmi nous. Les ministres de la religion se nomment *arikis,* et quelquefois *tahé-tohanga* (hommes savants); leurs femmes, qui remplissent les fonctions de prêtresses, se nomment *wahiné-ariki.* Tous les *pâs* (villages) de la Nouvelle-Zélande possèdent une habitation plus grande que toutes les autres, et que l'on appelle *waré-atoua* (maison de Dieu). C'est dans cette maison que se font les prières (*karakia*), et que l'on dépose la nourriture sacrée (*a o kaitou*).

Dans cette maison toutes les cérémonies religieuses sont faites par les arikis, qui implorent l'atoua pour qu'il protége ses fidèles. Les songes, dans la Nouvelle-Zélande, sont regardés comme des avertissements de la Divinité, et tout ce qui y a rapport est tranché par le prêtre, seul chargé d'interpréter les commandements de l'atoua. Jamais une tribu, quelque continuelles que soient ses guerres, ne se met en campagne sans avoir consulté l'Esprit-Saint (*Oai-Doua*) dans une grande cérémonie mystique nommée *karakia-tanga.* Les époques les plus marquantes de la vie sont aussi consacrées parmi les Nouveaux-Zélandais, et les solennités religieuses prêtent toujours leurs imposants spectacles à ces diverses consécrations! La plus remarquable de toutes est la coutume de se réunir, à la naissance d'un chef ou de tout autre enfant des premières classes, autour de son berceau, et, après avoir pronostiqué un horoscope quelconque, de commencer une fête de famille qui offre les mêmes particularités qu'une réjouissance publique. Le missionnaire Kendall croit trouver dans cette *toïnga* (cérémonie) le baptême des catholiques; et pour le prouver, il a assuré que les Nouveaux-Zélandais, dans leur toïnga, aspergent leurs enfants d'une eau sacrée, ou eau baptismale, qu'ils nomment, la première, *ouaï-tapa,* et la seconde, *ouaï-toï.* Le même missionnaire ajoute que les mariages zélandais reçoivent une sorte de sanctification religieuse, et qu'à la mort d'un indigène, tous ses parents entourent son lit mortuaire en priant pour le repos de son âme. Nous donnerons plus loin d'autres versions sur ces cérémonies.

Ce qui distingue essentiellement de la nôtre la croyance des sauvages, c'est qu'ils ne veulent pas admettre qu'il y ait la moindre similitude entre leur dieu et celui de l'Europe; ils disent à ce sujet, et leur tolérance est admirable, que nous faisons fort bien d'adorer notre Dieu et de suivre ses commandements, mais qu'ils feront bien aussi de rester soumis à leur atoua.

Dans une conversation que les missionnaires entamèrent avec des indigènes sur la résurrection des corps et l'immortalité de l'âme, ces derniers dirent que l'immortalité de l'âme était un dogme reçu et professé parmi eux; mais la résurrection des corps leur parut bien extraordinaire.... On a beau représenter aux Nouveaux-Zélandais l'heureuse mort des justes, leur dire que quand Dieu révèle à l'homme, par des signes mystérieux, qu'il va mourir, celui-ci doit se trouver heureux d'espérer qu'après cette vie il va habiter un séjour plus brillant, rien n'y fait. Quand les Nouveaux-Zélandais

s'aperçoivent qu'ils vont mourir, ils n'appellent point la mort; au contraire, ils en sont très-effrayés, et lorsqu'on leur en marque de l'étonnement, ils avouent naïvement que tous leurs pères avaient passé par la mort, et qu'ils voudraient bien ne pas suivre le même chemin.

« Je leur assurai, dit M. Marsden, que quand ils comprendraient le livre de Dieu, qu'il avait donné au peuple blanc, et que les missionnaires leur donneraient et leur apprendraient à connaître, alors ils n'auraient pas plus de frayeur de la mort que ceux des blancs qui sont bons. Ils saisissaient parfaitement la différence qui existe entre l'homme qui redoute le trépas, et celui qui n'en est pas effrayé. Ils disaient que toutes les âmes des Nouveaux-Zélandais, au moment de la mort, se rendaient dans une grotte au cap Nord, et que de là elles descendaient dans la mer pour aller dans l'autre monde. Les privations et les mortifications que ces misérables païens souffrent d'après l'idée qu'ils attachent au crime, et par suite de leurs frayeurs, sont nombreuses et pénibles : à moins que la révélation divine ne leur soit communiquée, ils ne trouvent point de remède qui puisse affranchir leurs esprits des liens de la superstition, sous l'empire de laquelle plusieurs d'entre eux tombent malades, languissent et finissent par périr. Ils n'ont point d'idée d'un Dieu de miséricorde qui puisse leur faire du bien; mais ils vivent dans l'appréhension funeste d'un être invisible, qui, suivant leur croyance, est toujours prêt à les tuer et à les dévorer, et qui les tuera s'ils négligent un *iota* dans une de leurs superstitieuses cérémonies. Boire un peu d'eau à ma coupe, quand ils sont tabous par le prêtre, serait regardé comme une offense à leur Dieu, suffisante pour le porter à les mettre à mort. Quand je leur disais que mon Dieu était bon, qu'il prenait soin de moi jour et nuit, partout où j'allais, que je ne craignais point sa colère, et qu'il m'écoutait toujours quand je lui adressais mes prières, ils disaient qu'ils n'avaient point de Dieu semblable, et que le leur ne faisait que punir et tuer. »

Quoique ces peuples aient souvent, aux portes de leurs cabanes, sur leurs tombeaux, entre leurs mains des effigies hideuses et terribles, ils ne peuvent être considérés comme idolâtres, car ces effigies ne sont que des signes mystiques qui doivent avoir un rapport direct avec la haute Divinité, comme les saints de la religion catholique; cependant on pourrait dire qu'à la Nouvelle Zélande, comme en beaucoup d'autres lieux, la hiérarchie céleste touche de fort près à la hiérarchie sociale.

Les naturels portent aussi au milieu de la poitrine ou au cou de petites figures de pierre appelées *pounamous,* que Forster a considérées comme des amulettes, parce qu'à la Nouvelle-Zélande elles portent le nom générique de *tiki;* il est possible qu'à Totara-Nouï, exploré par Forster, ces emblèmes portent le nom de tiki; mais d'Urville, disant que cette qualification est hors d'usage au nord de la Nouvelle-Zélande, ajoute qu'il est fort probable qu'il y a confusion, puisque *tiki* signifie aussi *voir.*

D'après la version de plusieurs rabbins indigènes, les deux principales divinités du pays, Maouï-Moua et Maouï-Potiki, étaient deux frères d'âge différent : une circonstance quelconque ayant fait naître entre eux quelque rivalité, l'aîné tua et dévora le cadet, puis commanda à ceux qui l'adoraient de tuer et de dévorer leurs ennemis. Telle serait l'origine du cannibalisme.

M. Nicholas, à son tour, dit que le véritable Jupiter des Zélandais est Maouï-Rauga-Rangui, dont le premier nom, Maouï, signifie littéralement *habitant du ciel.* Après lui vient Tipoko, dieu de la colère et de la mort; ce dieu, étant le plus redoutable et le plus terrible, a le plus de part aux hommages des croyants. Celui qui joue ensuite le plus grand rôle est Towaki, suivant d'autres voyageurs Tauraki ou plutôt Tau-Wati; ce dieu est le souverain maître des éléments. Dans son courroux il fait courir sur la mer les tempêtes et les orages; M. Nicholas ayant essuyé un gros coup de vent dans la baie de

Chouraki; les insulaires l'avertirent que Tau-Wati était très-courroucé contre lui.

Ce ne serait qu'après ces trois divinités que viendraient Maouï-Moua et Maouï-Potiki. Le premier n'a fait d'autre exploit que de former la terre, et cela sans les eaux, en attendant qu'elle pût être tirée à la surface par un hameçon attaché à un rocher qui était bien le plus grand écueil de tous les océans. C'est donc Potiki qui l'a prise des mains ou du hameçon de son frère, et lui a donné la forme qu'elle a conservée jusqu'à présent. Ce dernier Dieu préside aux maladies, et son privilége le plus important est de pouvoir donner la vie que Tipoko seul peut détruire. Lorsque ce dieu est seulement nommé Maouï, il joue un plus grand rôle que quand il conserve ses deux noms; cela s'explique par les idées superstitieuses que les Zélandais attachent aux fonctions des trois Maouïs qui se confondent souvent dans un seul et même être, comme la Trinité chrétienne. Forster dit que Maouï était aussi adoré aux îles de la Société; d'après M. Ellis, Maouï n'aurait été qu'un prophète célèbre qui aurait voulu civiliser les sauvages. Mariner est loin de toutes ces versions; il dit que Maouï est considéré à la Nouvelle-Zélande comme Atlas l'était chez les mythologues; c'est un géant qui soutient la terre et occasionne les tremblements et les irruptions.

Les indigènes ont aussi le dieu des charmes et des enchantements. Ce Dieu ayant un jour perdu sa femme, fit le tour du monde pour la retrouver, et au moment qu'il s'y attendait le moins, il la rencontra aux environs de la baie des Iles. Après s'être reconnus, les deux époux remontèrent parmi les constellations au moyen d'une pirogue qui tenait au ciel par les deux bouts.

Mais voici une question importante et sur laquelle on doit attirer l'attention des voyageurs : Est-il vrai que les Zélandais croient que l'homme a été formé par les trois Maouïs réunis en un seul être, que le premier des trois dieux eut le plus de part à cette œuvre, et qu'enfin la femme fut formée d'une des côtes du premier homme? Voilà certes un rapprochement absolument identique avec la tradition de la Genèse. Et ce n'est pas tout : les insulaires appellent les os humains *iouis,* nom qui a beaucoup d'analogie avec celui de la mère du genre humain. Nous n'omettrons pas de dire que toutes ces notions sont fournies par les missionnaires, qui sont très-forts pour les rapprochements de cette nature.

Une tradition très-accréditée parmi les sauvages est presque la même qu'un certain conte de fée que tant de grand'mères d'Europe racontent à leurs petits-enfants; c'est l'histoire de Rona, qui, tombant dans un puits, s'accrocha à un arbre, et de là s'élança dans la lune, où on le voit encore aujourd'hui. Au premier examen, ces remarques semblent puériles; mais quand elles sont approfondies, elles démontrent que la race humaine a le même penchant pour tout ce qui tient au merveilleux, et cette remarque peut être opposée comme argument au système de ceux qui prétendent que les hommes ont eu autant de berceaux distincts que de nuances marquées dans les gouvernements qu'ils se sont faits et dans les positions géographiques qu'ils occupent.

Les dieux du dernier ordre à la Nouvelle-Zélande ont quelque analogie avec les anciens lares des Grecs. Ils ont chacun une localité de prédilection qu'ils protégent de toute leur puissance : l'un habite la caverne de Manava-Touï; l'autre couvre les rochers de l'embouchure du Chouki-Anga, et ainsi des autres. Les naturels des bords du Chouki-Anga disent que si les marins du *Cossak* n'avaient pas outragé l'atoua qui protége ces rochers, le navire n'aurait pas été détruit.

Les premiers Européens qui abordèrent à la Nouvelle-Zélande furent reçus comme les compagnons de Christophe Colomb en Amérique; on les prit pour des divinités armées du tonnerre. Une remarque qui a toujours embarrassé les navigateurs et les explorateurs, c'est que l'on désigne les Européens sous le nom générique de *Pakeka,*

mot dont on n'a pas encore trouvé l'étymologie et que les sauvages ne peuvent expliquer. M. d'Urville dit à ce sujet : « Je n'ai jamais pu découvrir d'où ce nom tirait son origine; ce qui m'a surpris, c'est qu'il m'a semblé adopté sur tous les points de la Nouvelle-Zélande, et cela donne lieu de croire que cette dénomination existait même avant les voyages de Cook. On peut donc croire que les indigènes avaient depuis longtemps connaissance d'une race d'hommes très-distincte de la leur. »

L'homme qui a le plus étudié la religion, ou plutôt les idées religieuses des Zélandais, M. Marsden, dit qu'ayant un jour demandé à un naturel comment il se figurait l'atoua (Dieu), celui-ci répondit : « Comme une ombre immortelle. » M. d'Urville, ayant adressé la même question au chef Touaï, celui-ci répondit, en laissant échapper tout doucement son haleine pour mieux exprimer son idée : « C'est un esprit, un souffle tout-puissant. »

Mais il faut ajouter que ceux qui ont si bien deviné le grand Être, croient que l'atoua revêt souvent des formes grossières et bizarres; exemple : une personne est-elle attaquée d'une maladie mortelle, on dit que l'atoua, sous la forme d'un lézard, s'est introduit dans son corps et qu'il lui ronge les entrailles. Ils ajoutent qu'aucun pouvoir humain ne pourrait lui faire lâcher sa proie; ce qui ne contribue pas peu à augmenter la terreur que le lézard inspire aux habitants, c'est qu'aucun d'eux n'a jamais osé toucher ce reptile, pour lequel ils ont une horreur superstitieuse.

Les Zélandais, comme autrefois les Taïtiens, prennent pour un sifflement sourd le bruissement du vent, qui annonce l'approche de l'atoua. L'ariki Moudi-Arou assurait que l'atoua de Kaï-Para s'annonçait toujours par ce sifflement.

Comme dans toutes les parties sauvages du globe, le bruit du tonnerre inspire, à la Nouvelle-Zélande, la plus grande terreur. Les éclairs y sont regardés comme le présage le plus certain des conflits ou des batailles; et les naturels s'imaginent que l'atoua, ayant pris la forme d'un immense poisson, ne produit ce bruit que pour qu'on lui adresse des prières et qu'on le supplie de ne pas faire de mal aux hommes. Plusieurs voyageurs pensent que cette opinion n'a pas d'autre origine que les explosions volcaniques si fréquentes dans ces îles, et surtout sur celle de Pouhiari-Wakadi, qui se trouve au milieu des eaux, et qui est toujours entourée de poissons. Cette fable peut avoir encore quelque rapport avec celles qui avaient cours autrefois chez les Grecs sur Encelade, Briarée, Typhon, etc.

Passant de la superstition fabuleuse à la superstition religieuse, nous rapporterons un exemple d'une horrible exécution qui se renouvelle à la mort de tous les chefs : Le célèbre chef Touaï mourut, après de longues souffrances, le 17 octobre 1824. Quelques jours avant son agonie, M. Lock, capitaine du *Mary,* mouillé dans la baie des Iles, ayant appris que ce chef était très-mal soigné au milieu de sa tribu, où il n'avait pour tout médicament que de l'eau et des racines de fougère, l'envoya chercher dans un canot pour lui administrer les secours de la médecine et lui faire donner une nourriture convenable. Malheureusement le capitaine s'y était pris trop tard; le pauvre Touaï mourut à bord, et ne put empêcher, par conséquent, ses parents et ses amis d'égorger un esclave pour obtenir une guérison impossible; à peine sa tribu eut-elle appris qu'il avait rendu le dernier soupir, que, pour apaiser ses mânes, elle organisa un grand sacrifice où quatre autres esclaves furent encore égorgés.

Comme nous l'avons déjà dit, ces insulaires croient fermement aux enchantements. Ces malheureux sont continuellement dans la crainte et dans l'inquiétude à ce sujet, car c'est à cette cause qu'ils attribuent généralement leurs maladies et même leur mort. Ils sont dans la ferme croyance que ces enchantements s'opèrent par certaines prières adressées à l'atoua, par certains mots prononcés d'un ton étrange, et par quel-

ques gestes bizarres qui forcent l'atoua à céder un peu de sa puissance aux enchanteurs.

Les missionnaires se sont en vain creusé la tête pour en tirer tous les arguments capables de détruire ces absurdités; rien n'y a fait. Ils ont été plus loin, ils ont offert de toucher au tabou, d'en braver impunément les effets dans leur propre personne, par divers moyens, etc.; mais les Zélandais se sont bien gardés de les laisser faire; ils leur ont répondu qu'en leur qualité d'arikis d'une autre religion, ils pourraient bien défier l'atoua, mais que celui-ci, pour se venger d'une pareille insulte, ferait périr sans pitié tous les habitants qui se trouvaient sur la même terre que les missionnaires.

Ils ont à peu près la même foi aux songes et à leurs effets, surtout à ceux des prêtres, qui, par les explications qu'ils en donnent, influent beaucoup sur les décisions des naturels. Il est arrivé souvent que des entreprises ou des expéditions considérables ont été arrêtées tout à coup parce qu'un songe les défendait. Quand un songe avertit que telle attaque occasionnera tel malheur, les guerriers, fussent-ils à la veille d'une bataille et certains d'exterminer leurs ennemis, reprennent en paix le chemin de leurs foyers, sans se plaindre des souffrances qui remplacent l'abondance du pillage auquel ils s'attendaient. Quand l'atoua envoie un songe, c'est l'offenser directement que de ne pas suivre son inspiration.

Un navigateur, M. Dillon, raconte qu'un jour, ne pouvant se débarrasser des importunités d'un sauvage qui voulait à toute force aller en Angleterre sur son navire, n'eut qu'à dire, pour lui en ôter toute envie, qu'un songe lui avait annoncé que le sauvage périrait infailliblement dans ce voyage.

Nous devons nous étendre ici sur la manière dont les Nouveaux-Zélandais accomplissent les funérailles; elles offrent quelques particularités intéressantes. Tous les Zélandais un peu aisés rendent de grands honneurs à leurs parents; mais les funérailles des chefs sont les plus remarquables. Quoique les morts, dans ce pays si chaud, tombent vite en putréfaction, ils restent dans leur demeure trois jours consécutifs, parce que les Zélandais croient que l'âme n'abandonne le corps que trois jours après la dernière heure. Le défunt est ensuite revêtu de ses plus beaux habits, comme il les portait de son vivant; et après tous les préliminaires qui accompagnent ces cérémonies, les amis et les parents sont admis dans la case mortuaire, où ils témoignent leurs regrets et leur douleur par des pleurs et des cris, puis en se déchirant la figure et le dessus des épaules jusqu'à ce que le sang ruisselle de toutes parts. Les femmes se font, plus que les hommes, un devoir de ces démonstrations cruelles. Malheur à celles qui perdent plusieurs parents à la fois; leur gorge et leur figure ne seront pendant longtemps qu'une plaie dégoûtante, car ces démonstrations doivent se renouveler plusieurs fois pour chaque parent.

Les Zélandais ne laissent pas, comme en Europe, le cadavre étendu tout de son long; ils lui rompent les membres et les rassemblent ensuite sur le ventre. Le corps, et surtout celui des arikis, est déposé dans un lieu palissadé et tabou. Des pieux qui forment quelquefois des croix, et revêtus de figures sculptées et rougies à l'ocre, annoncent toujours la tombe d'un rangatira; celle d'un homme de la classe ordinaire n'est indiquée que par un monticule de pierres. Toutes les tombes à la Nouvelle-Zélande portent le nom de *maison de gloire* (oudounpa).

Quoique ces peuples croient à l'immatérialité de l'âme, ils pensent que cette âme est susceptible de prendre des aliments, et pour ne pas la laisser en peine, ils déposent toujours des vivres sur les tombeaux. Un missionnaire ayant un jour offert du pain à un jeune sauvage qui allait mourir, il vit que le malade, ne pouvant plus le manger, le met-

tait avec précaution sur sa poitrine. Il lui demanda à qui il destinait ce pain, et le moribond répondit que c'était pour son esprit qui reviendrait s'en nourrir après avoir quitté son corps, et avant de se mettre en route pour le cap Nord, le chemin le plus court pour aller dans l'autre monde.

Presque toutes les cérémonies funèbres se terminent par un festin général où l'on se régale de porc, de patates, de poisson, etc., suivant la fortune que le défunt a laissée à ses parents.

Une coutume qui paraît être particulière à la Nouvelle-Zélande est celle de retirer de la terre les os des cadavres après six mois ou un an de séjour dans la tombe. Au temps désigné, les personnes chargées de cette opération se rendent au lieu du repos, fouillent dans la fosse, et quand elles en ont retiré les dépouilles, elles s'appliquent à nettoyer les os avec soin; et lorsque ceux-ci sont bien dégarnis de toutes les chairs, ils sont portés et solennellement déposés dans le caveau de la famille, auprès duquel des marques de deuil, semblables aux précédentes, renouvellent les scènes lamentables dont nous avons parlé plus haut. Les caveaux où sont déposés les os sont des grottes formées par la nature, dans lesquelles on a disposé de petites plates-formes, de deux à trois pieds d'étendue, où sont déposées les dernières dépouilles.

Cependant plusieurs voyageurs rapportent qu'il y a beaucoup de circonstances où les cadavres ne sont point inhumés. Dans ces cas, ils sont conservés dans des coffres fermés hermétiquement. Il paraîtrait effectivement que quelques chefs sont ensevelis de cette manière.

Outre que les restes des morts sont essentiellement tabous, les personnes et les objets employés dans les cérémonies mortuaires sont soumis au tabou le plus rigoureux; ce qui force ces dernières à subir des purifications bizarres dont on ignore encore les détails et les pratiques mystiques.

Cette coutume de relever les os des morts joue un si grand rôle chez ces naturels, que les enfants n'ont acquitté leurs devoirs envers leurs parents, et les époux entre eux, qu'après avoir accompli cette opération indispensable.

M. de Rienzi pense que l'enterrement n'est qu'un état provisoire pour donner au corps le temps de se dépouiller de sa partie la plus corruptible; il ajoute que les Zélandais croient généralement que l'état de repos définitif du défunt n'a lieu que quand ses os sont déposés dans le sépulcre dont nous avons parlé plus haut.

Les sauvages regardent comme un outrage sanglant à une famille, à une tribu, la violation d'une tombe et des os qu'elle renferme. Le sang seul peut expier une pareille profanation. Le fameux Chongui n'attaqua et ne détruisit Wangaroa que parce que ses habitants avaient déterré et dispersé les restes d'un de ses plus proches parents.

Ce que nous avons dit jusqu'ici sur les cérémonies funèbres des Zélandais ne regarde que les rangatiras et les arikis. Les hommes du peuple sont enterrés sans aucune cérémonie. Les cadavres des esclaves n'ont même pas le privilége de jouir d'un peu de terre. En général ils sont jetés à l'eau où ils servent de pâture aux poissons, ou abandonnés en plein air pour être dévorés par les chiens. Mais nous avons déjà dit que les esclaves, pour des crimes vrais ou prétendus, sont tués par leurs maîtres et mangés dans des festins.

Au premier rang des coutumes les plus extraordinaires des Nouveaux-Zélandais, on peut placer celle-ci. A la mort d'un rangatira, tous les voisins de son habitation se réunissent en troupe et vont piller ses propriétés en s'emparant de tout ce qui peut tenter leur cupidité. Lorsque le chef suprême d'une tribu vient à mourir, tous ses sujets manifestent la plus grande consternation et cachent leurs effets les plus pré-

cieux, parce qu'ils s'attendent à avoir bientôt sur les bras toutes les tribus voisines, qui viennent pour piller les propriétés du chef, et souvent celles de ses amis. Il est arrivé mainte fois que la mort d'un chef a suffi pour entraîner la ruine entière de sa peuplade; et partout où les tribus ne comptent pas assez de guerriers pour se défendre, elles sont exposées à être pillées, et souvent opprimées ou détruites. Ce qui donne encore plus de facilité aux voisins qui méditent ces invasions, c'est que les parents et amis du défunt ne pensent nullement à se défendre, occupés qu'ils sont à pleurer et à se taillarder la peau, coutume qui leur sauve l'honneur, mais qui les ruine.

A la mort du fameux Koro-Koro, sa tribu ayant été exempte de ces calamités par l'attitude défensive qu'elle avait prise, elle put s'occuper exclusivement de ses funérailles, dont les principales particularités ont été rapportées par Touaï, chef à demi civilisé. Cinq mois après les funérailles, on retira les os du tombeau, où ils avaient été placés pour les transporter ensuite dans la sépulture de la dynastie. Le plus proche parent avait été désigné pour nettoyer les os, et, comme tous ceux qui sont chargés de cette importante fonction, il avait été déclaré taboué au degré le plus éminent. On eût infailliblement mis à mort celui qui, même par mégarde, l'aurait touché pendant qu'il était en cet état. Les rangatiras cependant échappent à cette condamnation, mais ils perdent leur rang et sont dépouillés de leurs propriétés.

Quand un chef a perdu la vie dans un combat, tous ses ennemis font des prodiges de valeur pour s'emparer de son corps afin d'en faire un sacrifice. S'ils y parviennent, lorsque la bataille est finie, les chefs et les prêtres s'assemblent autour du cadavre, et d'une voix unanime déclarent qu'il sera sacrifié : aussitôt les prêtres, aidés de quelques chefs civils, dépècent le corps du défunt, tandis que les prêtresses et d'autres matrones sont chargées des mêmes fonctions à l'égard des corps des femmes ennemies. Dès que ces cadavres sont dépecés, on en place la plus grande partie sur de grands feux, et le reste est réservé pour être offert aux atouas avec des prières et des rites particuliers.

Dans l'intervalle des cérémonies et des prières, les arikis prennent de petits morceaux de chair rôtie et les mangent avec beaucoup de solennité; c'est à ce moment qu'ils consultent les dieux sur les éventualités de la guerre qu'ils ont entreprise. Si le sacrifice est favorablement accueilli par les dieux, le combat recommence; mais si la moindre futilité vient annoncer aux prêtres que l'offrande est rejetée, le parti vainqueur évite tout autre engagement, et saisit la première occasion favorable pour regagner sa tribu.

Pendant tout le temps que dure la cérémonie, les chefs, assis en cercle autour des victimes, et la tête cachée sous leurs nattes, attendent dans le plus profond silence le résultat du sacrifice, sans oser jeter un regard profane sur ces augustes mystères, de crainte d'outrager l'atoua.

Aussitôt que les cérémonies sont terminées, les lambeaux des cadavres sont distribués entre les guerriers et les chefs, qui les mangent avec une satisfaction et un plaisir indicibles.

Il n'appartient qu'au premier chef de réserver des morceaux de chair pour les distribuer, à son retour dans sa tribu, à ses parents et amis; c'est une marque d'amitié et de distinction dont ceux-ci s'honorent comme de la faveur la plus signalée.

M. d'Urville rapporte que quand la distance est trop grande pour qu'on puisse transporter, sans qu'ils se gâtent, les morceaux de chair dans la tribu, on imagine une sorte de substitution, ou plutôt de transsubstantiation d'une nature fort extraordinaire. L'arikis expose au contact des cadavres consacrés un morceau de bois qui reçoit alors le nom

de *rakau-tabou;* il l'y laisse pendant tout le temps que durent ses prières; puis il le retire, l'enveloppe avec précaution dans une natte, et le confie à une personne tabouée à cet effet, qui conserve cette distinction jusqu'à son arrivée dans la tribu. Quand la troupe est arrivée dans ses foyers, on apporte du porc, des pommes de terre, des patates, ou toute autre espèce d'aliment; le prêtre retire de ses enveloppes le rakau-tabou, et lui fait subir un nouveau contact avec les vivres qui se trouvent étalés devant lui. Lorsque cette opération est terminée, le rakau-tabou est jeté dans un ravin ou dans un autre lieu écarté, pour que personne ne puisse le profaner du regard ou du toucher; et les vivres ayant reçu la vertu des cadavres sacrés, les naturels s'en régalent avec le même plaisir mental que s'ils savouraient la chair même des ennemis vaincus.

Les sacrifices humains sont aussi fréquemment pratiqués à la Nouvelle-Zélande. Pour les occasionner il ne faut que la mort d'un chef ou d'une personne de distinction, aux mânes desquels on immole un ou plusieurs esclaves, selon la dignité du personnage défunt. En s'imposant de tels sacrifices, les naturels ont un double but : le premier, d'apaiser le *waïdoua* (l'âme) du mort; le deuxième, de détourner les effets de sa colère de ceux qui lui ont survécu. On pourrait même ajouter que le sacrifice des esclaves a pour dernier objet le désir d'offrir au trépassé les moyens d'être servi dans l'autre monde comme il l'était à la Nouvelle-Zélande.

Quand le fils de Pere-Ika mourut dans la demeure de M. Marsden, cet excellent missionnaire fut obligé d'employer tous les moyens en son pouvoir pour empêcher les amis de ce jeune homme d'égorger trois esclaves qui l'avaient suivi à la Nouvelle-Galles du Sud, et qui étaient destinés à mourir sur son corps.

Quand un rangatira où un personnage de distinction vient à mourir et qu'on doit lui sacrifier plusieurs esclaves, on a soin de ne pas avertir ceux-ci du sort réservé à quelques-uns d'entre eux; et c'est lorsqu'ils s'y attendent le moins qu'un coup de *méré,* fortement assené par un parent désolé, vient leur écraser le crâne au moment où ils faisaient peut-être leurs prières pour le bonheur de leurs bourreaux.

Quand les Européens témoignent aux Zélandais toute l'horreur que leur inspirent de pareilles actions, ceux-ci ont toujours soin de dissimuler l'étendue de leur crime en alléguant qu'ils ne sacrifient jamais que des esclaves qui ont volé, qui ne veulent pas travailler, ou qui se rendent coupables d'enchantements.

Dans les rites de ces cérémonies barbares, il est obligatoire de déposer auprès du cadavre du maître ceux des esclaves que l'on a fait mourir; mais il arrive très-souvent qu'au lieu de les enterrer, les arikis les mangent, oubliant les dogmes de leur religion, ou les transgressant plutôt que de résister à leurs hideux penchants.

Presque tous les grands navigateurs, témoins de ce que nous venons de rapporter, n'ont pas craint d'assurer que le manque absolu d'animaux propres aux sacrifices religieux avait surtout poussé les prêtres à sacrifier des esclaves pour maintenir leurs prérogatives.

On sait qu'au Bengale et dans l'Inde, quand un chef meurt, ses femmes sont presque forcées de s'immoler sur son bûcher. Il se rencontre souvent à la Nouvelle-Zélande des exemples qui approchent de ces coutumes cruelles. En pareil cas, les femmes qui lui sont le plus attachées, et sans qu'elles avertissent personne de leur projet, se pendent à un arbre, autour duquel leurs parents et leurs amis viennent se repaître de ce spectacle, qui occasionne, de la part de ces insulaires, les plus grandes marques d'admiration pour le courage des victimes.

Lorsque M. Kendall décida Touaï à faire un voyage en Angleterre, son frère Koro-Koro fit tous ses efforts pour le persuader de prendre sa femme avec lui; mais le mis-

sionnaire, de son côté, interposa ses conseils, représentant la position critique de cette femme si, dans le voyage, son mari venait à mourir : Koro-Koro répliqua aussitôt que, si pareil malheur arrivait, la femme de Touaï n'aurait qu'à se pendre aux vergues du grand mât; suivant en cela la coutume de ses compatriotes.

Il est bien rare que des hommes, à moins qu'ils ne meurent de chagrin, quittent la vie à la mort d'une épouse. Néanmoins, on cite, à la Nouvelle-Zélande, beaucoup d'exemples où les hommes se sont donné la mort pour ne pas survivre à une femme ou à un parent tendrement aimé : à la mort de Kangaroa, Chongui tenta, dit-on, deux fois de se pendre.

Quoique la loi zélandaise n'oblige pas formellement l'épouse à suivre son mari quand celui-ci vient à mourir, elle lui interdit du moins de contracter de nouveaux liens avant que les os du défunt ne soient relevés; car, comme nous l'avons dit plus haut, ce n'est que de ce moment qu'elle a accompli ses devoirs envers son mari. Quelques voyageurs assurent même qu'après ce délai la femme ne peut contracter mariage sans faire à sa réputation une tache indélébile; pour que son honneur reste intact, elle doit demeurer fidèle au souvenir de son mari.

Si une femme violait la loi du pays en se remariant avant le délai prescrit, elle serait dépouillée de tous ses biens, et d'autres punitions lui feraient cruellement expier sa faute. La veuve de Tara et celle de King-George, malgré leur rang distingué, en sont un exemple frappant : l'époux de la dernière partagea le châtiment infligé à sa femme.

On assure que les femmes sont si sensibles aux reproches des hommes, qu'il leur arrive parfois d'aller se pendre pour avoir été réprimandées. M. d'Urville rapporte que Touaï lui assura qu'une femme qui, par inadvertance, se laisserait aller à une incongruité quelconque devant son mari, irait se pendre sur-le-champ. M. d'Urville ne paraissant pas ajouter foi à ce qu'on lui racontait, Touaï lui assura qu'un fait de cette nature était arrivé il y avait peu de temps, et qu'on l'avait caché avec précaution aux missionnaires qui n'en avaient jamais eu connaissance. « J'ai d'autant plus de peine, dit M. d'Urville, à admettre cette excessive délicatesse, que les jeunes esclaves qui vivaient à bord avec nos matelots ne se gênaient en aucune façon sur ce point. »

Nous avons vu que dans beaucoup de parties de la Polynésie les naturels ont la coutume de déifier les chefs; cet usage est aussi pratiqué à la Nouvelle-Zélande. M. Marsden nous en fournira les détails :

« Nous allâmes vers l'atoua, près de qui nous entendions les plus bruyantes lamentations. A notre arrivée, nous trouvâmes un chef mort, assis dans tout son appareil. Ses cheveux avaient été arrangés suivant la coutume, ornés de plumes et d'une guirlande de feuilles vertes. Sa figure était propre et luisante; car on venait de la frotter d'huile, et elle avait conservé sa couleur naturelle. Nous ne pourrions dire si le corps s'y trouvait tout entier ou non; car des nattes le couvraient jusqu'au menton. Il avait l'aspect d'un homme vivant assis sur un siége. J'en avais vu un, quelque temps auparavant, dont la tête avait été arrangée de la même manière et le corps desséché et conservé aussi bien que la tête. Ce chef, au moment où il mourut, était un jeune homme âgé de trente ans environ. Sa mère, sa femme et ses enfants étaient assis devant lui; et, à sa gauche, les crânes et les os de ses ancêtres étaient rangés sur une ligne. Je m'informai du lieu où il était mort, et l'on me répondit qu'il avait été tué, quelques mois auparavant, dans une bataille à la rivière Tamise.

» C'était de ce chef qu'on m'avait tant parlé, le jour précédent, sous le nom d'atoua. Les Nouveaux-Zélandais semblent nourrir l'opinion que la divinité réside dans la tête d'un chef; car ils ont toujours la plus profonde vénération pour cette partie du corps

humain. S'ils adorent quelque idole, c'est certainement la tête de leur chef, autant du moins que j'ai pu me faire une idée de leur culte.

» Dans la circonstance actuelle, une foule de personnes étaient venues d'une grande distance pour consoler les parents en deuil et rendre leurs hommages aux restes du défunt. Ses parentes se déchirèrent, suivant leur coutume, jusqu'à ce que le sang coulât de leur visage, de leurs épaules et de leur gorge. Plus ils maltraitent leur corps, plus ils pensent montrer leur amour pour les amis qu'ils ont perdus. Quand je leur disais que les Européens ne se déchiraient point ainsi pour leurs morts, mais qu'ils se contentaient de les pleurer, ils répliquaient que les Européens n'aimaient point leurs amis comme le font les Nouveaux-Zélandais, qu'autrement ils feraient comme eux. »

Pour en finir avec les divinités, nous rapporterons l'anecdote curieuse que voici : M. Nicholas, étant arrivé à Waï-Kadi, fut bientôt entouré d'un groupe de naturels qui semblaient le considérer avec beaucoup de curiosité. Ayant tiré sa montre pour regarder l'heure, chacun voulut voir l'objet curieux qu'il regardait; le voyageur se prêta à leur désir, et comme il leur en fit écouter le mouvement, il ne fut pas peu surpris de voir donner les plus grandes marques d'admiration à ce qu'il leur présentait. Quand il les questionna sur ce sujet, ils n'hésitèrent pas à répondre que le mouvement de la montre était le langage d'un dieu, et que désormais ils montreraient le plus profond respect pour ce nouvel atoua, ainsi que pour celui qui le portait.

En parlant, plus haut, des cérémonies funèbres à la Nouvelle-Zélande, nous avons dit que ceux qui sont chargés de nettoyer les os des morts deviennent tabous, et ne peuvent plus communiquer avec leurs semblables. Voici, à ce sujet, la description des pratiques de purification auxquelles ils sont obligés de se soumettre avant de rentrer dans la société. C'est M. d'Urville qui parle :

« Touaï fut obligé de se faire purifier; de retour chez lui, suivant l'usage, il prit, sur la tombe ou dans un lieu tabou, un morceau de bois, qui reçoit alors le nom de *popoa* (consacré). Devant l'ariki, il le porta solennellement à terre; l'ariki présenta à Touaï une poignée de patates; celui-ci en prit une qu'il déposa en contact avec le popoa, et l'y laissa huit à dix minutes; elle était devenue tabou. Il la reprit, en rompit un morceau qu'il jeta avec respect derrière lui. C'était là la nourriture de l'atoua, de l'esprit du mort, auquel les mots du baptême font allusion. Il remit ensuite le reste dans la bouche du grand prêtre, qui devait l'avaler sans y porter les mains. Dès que la patate est devenue tabou par le contact avec le popoa, celui-ci est relevé, déposé dans la bouche de l'ariki, dont il est retiré peu après, et jeté dans un lieu où il ne soit exposé à tomber dans les mains de personne. Il est encore défendu à l'ariki de porter les mains à la seconde patate, et il doit également la recevoir dans sa bouche. Enfin il prend lui-même le reste, le mange, et alors l'homme tabou redevient libre, et peut communiquer sans danger avec ses parents et ses amis. »

L'anthropophagie, à la Nouvelle-Zélande, offre dans ses détails l'histoire de drames sanglants qui ont souvent fait frémir les navigateurs. Dans les commencements de leur arrivée, les missionnaires manifestaient la crainte d'être mangés comme un mets extraordinaire pour la couleur; mais les sauvages les rassurèrent beaucoup en leur disant que, à moins d'une famine, ils préféraient la chair des Zélandais, infiniment supérieure, pour le goût, à celle des Européens, qui mangent trop de sel.

Lorsque M. Marsden demanda aux naturels ce qui avait pu les porter à manger de la chair humaine, ils répondirent qu'ils avaient puisé cette coutume dans la nature même, en expliquant que les grands poissons de la mer mangent les petits, et que plusieurs d'entre eux mangent ceux de leur propre espèce. Ils ajoutaient que « les petits poissons mangent les insectes; les hommes mangent les chiens, et les chiens se dévorent

les uns les autres. Les volatiles et les vautours s'entre-dévorent aussi. » Pour dernier argument, ils assuraient « qu'un dieu dévore un autre dieu. »

M. Marsden dit à ce sujet : « Je n'aurais jamais compris comment les dieux pouvaient s'entre-manger, si Chongui ne m'eût auparavant instruit que, lorsqu'il était allé vers le sud et qu'il eut tué une grande partie des habitants, il eut peur que le dieu de ces derniers ne voulût le tuer pour le manger; car il se regardait lui-même comme un dieu. Alors il saisit ce dieu étranger, qui était un reptile; il en mangea une partie, et réserva l'autre pour ses amis, attendu que c'était une nourriture sacrée. Par ce moyen, ils se flattaient de s'être mis tous à l'abri de son ressentiment. »

On conçoit que des hommes qui ont de pareilles idées sur la nature de l'âme doivent faire tous leurs efforts pour mettre à mort leurs ennemis afin de les dévorer ensuite, puisqu'ils croient que par cette action ils détruisent non-seulement l'être matériel, mais encore la partie spirituelle, l'âme ou waïdoua des ennemis, qui sert ensuite à l'accroissement de leur âme propre : voilà certes la plus exécrable croyance que jamais religion humaine ait pu inculquer à une nation; et l'on peut dire que cette idée est l'anthropophagie tout entière. Lorsqu'un champ de bataille est couvert de cadavres, les vainqueurs recherchent toujours les corps des chefs les plus vieux et les plus célèbres, parce qu'ils ont la ferme croyance que cette pâture renferme des âmes expérimentées qui, réunies à leur waïdoua, leur feront acquérir plus de savoir et plus de valeur. Nous noterons en passant que, quoique sujets à une foule de privations, et contre l'ordinaire de ce que l'on observe chez les autres peuples sauvages, les Nouveaux-Zélandais parviennent souvent à une vieillesse très-avancée. Ce serait une exception parmi eux qu'un homme chauve, et leurs cheveux blanchissent rarement; les rides de leur visage sont cachées sous le tatouage, et leurs dents s'usent sans se gâter. On peut attribuer ces avantages à l'exercice, à la sobriété et à la salubrité du climat.

Les chroniques de la Société des jésuites au Brésil, dans les rapports qu'elles renferment, prouvent jusqu'à l'évidence que l'habitude de manger de la chair humaine finit par devenir d'abord un plaisir, puis un besoin. Entre autres exemples, nous citerons l'anecdote suivante :

« Un jésuite portugais, Simon de Vasconcellos, trouva un jour une femme brésilienne, d'un âge très-avancé, qui était à l'article de la mort. Après l'avoir instruite, aussi bien qu'il lui fut possible, des vérités du christianisme, et s'être ainsi occupé du salut de son âme, il lui demanda si elle avait besoin de manger, et quelle espèce de nourriture elle pourrait prendre. « Ma mère, lui dit-il, si je vous donnais un morceau de sucre, ou une bouchée de ces bonnes choses que nous avons apportées d'au delà des mers, croyez-vous pouvoir les manger? — Ah! mon fils, répondit la vieille, nouvellement convertie, mon estomac ne peut supporter aucune espèce d'aliment. Il n'y a qu'une seule chose dont je pourrais goûter. Si j'avais la petite main d'un petit garçon *tapouya*, je pense que j'en grignoterais les petits os avec plaisir... Mais, par malheur, il n'y a ici personne pour en aller chasser un et le tuer pour moi. »

Touaï lui-même, qui avait fait un long séjour en Angleterre, et que l'on pouvait regarder comme à demi civilisé, avouait, tout en convenant de son mauvais penchant, qu'il éprouverait le plus grand plaisir à savourer la chair de ses ennemis, et qu'il attendait impatiemment après le moment où il pourrait se régaler de ce mets défendu à Londres. Assis à une table amplement servie et entouré d'amis, il assurait que la chair de l'homme a un goût délicieux, et qu'elle a la même saveur que celle du porc.

Ordinairement les sauvages se contentent, dans les festins faits seulement de têtes de cadavres, d'en extraire la cervelle; néanmoins M. Nicholas cite une circonstance où Pomare et ses compagnons mangèrent six têtes d'hommes entières dans un repas.

Selon les Nouveaux-Zélandais, les chairs les plus délicates sont celles des femmes et des enfants; selon les anthropophages de la Malaisie, qui préfèrent aussi la chair blanche à la chair noire, un homme de cinquante ans est préférable sous tous les rapports à un garçon ou une femme.

Nous avons déjà parlé de la préparation des têtes de chefs, auxquelles on rend beaucoup d'honneur si elles sont bien tatouées. Quelquefois un guerrier conserve la tête d'un ennemi vaincu comme nous conservons un drapeau enlevé sous la mitraille.

Les tribus vaincues tiennent beaucoup à ce que la tête de leur chef soit conservée par l'ennemi; car lorsque le conquérant veut faire la paix avec ceux qu'il a combattus, il leur présente les têtes qu'il a fait préparer. Si ceux-ci veulent arrêter les hostilités, ou plutôt accepter la paix, ils poussent un grand cri, signal qui fait comprendre au vainqueur que ses propositions sont admises; s'ils gardent le silence, la guerre doit recommencer.

On peut donc regarder la tête d'un chef comme l'étendard de la tribu qui la possède, puisqu'elle sert de signal pour la guerre ou pour la paix.

Lorsque le vainqueur veut faire comprendre à ses ennemis qu'il ne leur accordera aucun quartier, il dispose des têtes des guerriers qu'il a tués dans le combat, et il les vend aux Européens ou à d'autres personnes qui veulent bien les acheter au prix établi. Dans cette circonstance, elles sont souvent achetées par les amis du défunt et renvoyées à ses parents, qui ont pour ces reliques la plus grande vénération.

Dans la chaleur des combats, au milieu de la mêlée la plus horrible, si un chef blessé tombe par terre, ses ennemis s'écrient avec transport : « A nous l'homme! » Lors même qu'il tomberait au milieu des siens, si ses amis sont intimidés, ils se soumettent sur-le-champ et livrent la victime, à qui on coupe immédiatement la tête. Alors une proclamation publique appelle à l'autel des sacrifices tous les chefs du parti victorieux, qui doivent se trouver présents aux cérémonies des arikis. C'est à ce moment que les prêtres consultent l'atoua pour apprendre de lui si les guerriers doivent continuer leur expédition ou retourner dans leurs foyers.

Dans cette dernière occurrence, les chefs vainqueurs donnent la tête qu'ils possèdent déjà au guerrier en faveur duquel les hostilités ont été entreprises, comme une réparation de l'injure que sa tribu a reçue des peuplades attaquées.

Aussitôt que ce guerrier est arrivé dans sa tribu, il envoie la tête, proprement préparée, à tous ses amis, pour leur prouver que justice a été obtenue. Cet envoi est ordinairement suivi de réjouissances et de démonstrations.

Nous avons vu plus haut que le reste du corps du chef tué sert à rassasier les guerriers.

Indépendamment de sa chair qu'ils conservent quelquefois pour leurs amis, ils ont aussi la coutume de ramasser les os qu'ils distribuent à leurs parents comme un souvenir ou comme un trophée de la mort de l'ennemi. Ceux-ci en font des sifflets, des hameçons et des flûtes.

Une coutume des Zélandais qui tire encore son origine de la religion, c'est que quand un homme en tue un autre, il goûte de son sang, parce qu'il croit se préserver par là de la colère du dieu de celui qu'il a vaincu. Du moment qu'il a goûté de ce sang, l'âme du défunt devient une partie de son propre être, et au lieu d'encourir la colère de l'atoua qui veillait sur son ennemi, il obtient sa protection.

M. d'Urville a appris de M. Kendall, qu'une fois le fameux Chongui mangea l'œil gauche d'un chef célèbre qu'il avait tué dans une bataille; parce que la science astronomique des hauts personnages de la Nouvelle-Zélande leur apprend que l'œil gauche d'un chef, quelque temps après sa mort, monte au ciel et va se placer parmi les con-

stellations. Chongui, étant donc très-courroucé contre son ennemi, s'en vengea d'une manière éclatante en lui mangeant l'œil gauche, persuadé que par cet acte il se réservait une gloire et un double éclat futurs, puisqu'à sa mort son même œil gauche devait avoir la valeur de deux étoiles.

M. d'Urville dit que les têtes que l'on prépare et que l'on vend ne sont que celles des individus tués à la guerre, et celles des chefs qu'on ne veut pas rendre aux parents du défunt. Le savant navigateur que nous venons de citer recommande aux maîtres des navires, ainsi qu'à toute autre personne de leurs équipages, de ne pas acheter de ces têtes; car si une tribu apprenait que la tête de son chef est à bord d'un vaisseau, elle n'hésiterait pas à en attaquer l'équipage pour la recouvrer. Comme nous l'avons dit, ces têtes sont des espèces de reliques pour lesquelles les naturels ont la plus grande vénération.

La manière de les préparer et de les conserver leur est tout à fait particulière. Quoiqu'il soit hors de doute aujourd'hui que les anciens habitants des Hébrides, de Nouka-Hiva et d'un grand nombre d'autres archipels de la Mélanésie et de la Polynésie étaient cannibales comme les Nouveaux-Zélandais, on n'a jamais trouvé chez eux aucun trophée de la nature de ceux dont nous venons de parler. Cet usage n'est donc pratiqué dans toute l'Océanie que par les Zélandais, comme il ne l'est dans l'Afrique que par quelques tribus de la Guinée et de ses environs.

M. Bennett dit que le mode de la préparation des têtes à la Nouvelle-Zélande prévient la décomposition des traits du visage, qui demeurent, après l'opération, dans le plus parfait état de conservation. Les procédés qu'on met en usage dans cette circonstance sont assez compliqués. Dès que la tête est séparée du tronc, on enfonce avec une pierre ou un bâton la partie supérieure du crâne pour pouvoir en extraire la cervelle; puis on lave plusieurs fois la cavité jusqu'à ce qu'elle soit nettoyée de toutes les fibres et de toutes les membranes. Après cette première opération, on plonge la tête de temps en temps dans l'eau bouillante, afin que l'épiderme se détache de lui-même de la peau. Les cheveux pourraient bien avoir le même sort si on les touchait; mais on procède avec tant de précautions que, quand la tête est refroidie, la chevelure reste fixée au crâne avec plus de force que dans l'état naturel. On a soin aussi de placer de petites planchettes des deux côtés du nez, pour lui conserver intacte sa forme et son profil. Quand les narines sont bien bourrées de *phormium*, on retire les yeux, que l'on mange si ce sont ceux d'un chef, et que l'on jette avec mépris si ce sont ceux d'un homme ordinaire. La bouche et les paupières sont ensuite cousues, pour qu'elles puissent conserver leurs formes. Pendant que les plus habiles s'occupent de ces détails, d'autres creusent en terre une espèce de four, qu'ils remplissent de pierres rougies ou seulement échauffées. On ne laisse à ce four, fermé de tous côtés, qu'une ouverture à son sommet, que la tête bouchera entièrement. Lorsque la tête est ainsi placée pour ne laisser à la fumée d'autre passage que le trou supérieur du crâne, on arrose d'eau les pierres rougies, et on jette même dans le four des feuilles imbibées d'eau pour augmenter la fumée et la chaleur, qui pénètrent ainsi dans l'intérieur de la tête dont la base est placée à l'ouverture du four. Il va sans dire que pour entretenir cette fumée et cette chaleur on renouvelle l'eau et les pierres chaudes jusqu'à ce que la préparation soit entièrement finie. Celui qui est chargé de veiller à la tête ainsi exposée, doit souvent passer la main sur la figure et sur les peaux inférieures, afin de prévenir toute espèce de rides qui pourraient facilement se former par la contraction. Pour bien faire toute cette opération, il faut y travailler de vingt-cinq à trente heures. Aussitôt que la tête a atteint le degré de préparation qu'on veut lui donner, on la retire du feu, et on la fixe sur un bâton pour l'exposer au soleil. Pour

donner à ces têtes une plus brillante apparence, on les oint souvent avec de l'huile. On peut faire remarquer en passant que l'adoption de cette excellente méthode, pour conserver les têtes, permettrait à tous les amateurs de faire de précieuses collections de toutes les races d'hommes, disséminées sur la terre.

Plusieurs voyageurs ont dit qu'en faisant préparer les têtes de leurs ennemis, les Nouveaux-Zélandais n'avaient d'autre but que de les conserver comme un trophée et comme un souvenir de leur vengeance et de leurs victoires. Ces têtes sont pour eux des marques de distinction honorable : ils les portent dans les combats, et les montrent quelquefois à leurs ennemis en les menaçant du même sort; ils les montrent aussi avec orgueil dans leurs danses guerrières. Comme elles sont les signes de gloire des vainqueurs, ils les envoient souvent à leurs parents, à leurs enfants ou à leurs amis, afin que ceux-ci puissent se réjouir de la chute de leurs adversaires, et les offrir aux atouas en témoignage de reconnaissance pour la protection qu'ils leur ont accordée. Chez les habitants des îles Houkianja, du cap Nord, etc., on enterre les chefs sans aucune mutilation, ou du moins on les mutile rarement; mais chez les habitants du cap Est, de la rivière Tamise, etc., on coupe les têtes des chefs, on les prépare et on les conserve en signe de respect pour la mémoire des morts, et pour les montrer aux parents absents au moment du décès.

« Je fis emplette, à la rivière Tamise, dit M. Bennett, d'une de ces têtes ainsi préparées; et, ce qui est très-rare, je pus, en cette occasion, me procurer le nom, la dignité et l'âge de l'individu à qui elle avait appartenu. Ces détails me furent fournis par celui qui l'avait tué; cet individu s'appelait Bola (Touman était le nom de son père); il était chef du district de Vigato, à la rivière Tamise. Il était âgé de dix-huit ans environ, et était tatoué depuis peu, et bien moins que les chefs de tribu ne le sont ordinairement. Bola passait pour un guerrier fort distingué pour son âge; il était d'un caractère entreprenant. Le premier au combat, c'était lui qui tuait toujours le premier homme; ce qui, dans ces contrées, est réputé le fait d'armes le plus brillant. Dans un engage ment, Bola fut blessé à l'abdomen par un chef nommé Warrinhou Eringa; et, dans sa chute, il fut achevé par un coup de méré (casse-tête) asséné sur le crâne. En examinant ce crâne avec attention, il est aisé de voir encore la fracture, qui est de quelque étendue.

» Les Nouveaux-Zélandais ne se soucient guère de cacher qu'ils sont cannibales; ils racontent les atrocités qui se lient avec cette coutume, sans aucune apparence de honte ou de remords. Cependant ils ne mangent que de la chair de leurs ennemis; si c'est un homme de distinction qui tombe sous leurs coups, les yeux, les mains, les pieds sont offerts au plus puissant chef du parti vainqueur : car, disent-ils, c'est avec ses yeux que leur ennemi considéra ses adversaires, c'est avec ses mains qu'il combattit, c'est avec ses pieds qu'il envahit leur territoire et qu'il marcha au combat. Le chef d'un district voisin de la rivière Tamise me fut désigné comme celui qui avait eu l'insigne honneur de tuer l'illustre chef Atou ou Pomare, et qui avait mangé ses yeux et bu de son sang. Relativement à cette coutume de manger les yeux, il en exista jadis une toute semblable à l'île de Taïti; et c'est de là qu'on avait inféré que les naturels de cette contrée étaient cannibales. Cette coïncidence est curieuse. On lit dans le voyage de Cook les observations suivantes, touchant la coutume de manger les yeux : « Nous avons grande raison de supposer que les Taïtiens étaient adonnés à l'horrible pratique du cannibalisme. On nous assure, et quelques-uns des nôtres l'ont vu, que, dans les sacrifices humains, le prêtre, au milieu de la cérémonie, arrache l'œil gauche de la victime; puis, s'avançant vers le roi, il lui présente cet œil et le prie d'ouvrir la bouche; mais, au lieu d'y poser l'œil, il le retire immédiatement. » Sans doute cette

coïncidence avec la coutume de la Nouvelle-Zélande, où l'œil est dévoré et où les naturels sont cannibales, est digne de remarque; et ce qui vient à l'appui de la supposition que les habitants de Taïti furent jadis anthropophages, c'est qu'Ellis, auteur des *Recherches sur la Polynésie,* qui, à une époque précédente, avait nié que ces peuples fussent adonnés à une aussi horrible coutume, a fini par reconnaître que les Taïtiens n'étaient pas à l'abri du reproche de cannibalisme, et qu'on a vu un guerrier, poussé par un sentiment de vengeance, manger trois ou quatre bouchées de la chair d'un ennemi vaincu. On pourrait inférer de là que l'aiguillon de l'anthropophagie, à Taïti et à la Nouvelle-Zélande, est la vengeance; car des naturels de cette contrée m'assurèrent que c'était à ce sentiment et non à la faim qu'il fallait attribuer leur coutume de cannibalisme. »

Malgré ce qu'en dit M. Bennett, nous rapporterons d'autres causes, et des preuves à l'appui, qui contribuent, au moins autant que la vengeance, à entretenir l'usage du cannibalisme dans ces contrées. D'abord la croyance qu'en faisant servir à leur nourriture les braves qu'ils ont tués, ils héritent de leur courage, entre pour beaucoup dans l'atroce coutume des Nouveaux-Zélandais. Ensuite, l'aiguillon de la faim s'unit souvent au désir de la vengeance; car, lorsque ces sauvages tiennent la campagne pendant plusieurs jours, ils sont bientôt dépourvus de toute provision, et par conséquent ils n'ont d'autre moyen, pour ne pas faire une longue diète, que de manger les corps de leurs ennemis.

Quand un combat est terminé, tous les guerriers font un choix des têtes qu'ils destinent à être préparées, et qu'ils confient à ceux qui sont chargés de cette opération; puis ils laissent ouvrir les corps, et quand on en a extrait les viscères et les intestins impurs, on les coupe par morceaux, et on les prépare pour le festin. Chaque groupe agit à sa guise pour la préparation des chairs : les uns la font rôtir, d'autres ne la laissent qu'enfumer; mais aucun d'eux ne mange la chair crue. Nous devons rapporter cependant que, quand au milieu d'une mêlée, et cette coutume est générale, un ennemi tombe frappé d'une blessure mortelle, son adversaire s'élance sur lui avec rage, lui déchire la gorge avec les dents, et se repaît de son sang, pour pouvoir absorber le principe de vie de celui qui va mourir.

Les mains des victimes sont toujours coupées et mises à part. Les doigts en sont ensuite racornis en forme de crochet, et le poignet attaché aux murailles des huttes offre ainsi un support de nouvelle façon, auquel les sauvages suspendent leurs corbeilles ou toute autre chose. Lorsqu'ils dépècent un corps, ils ont aussi le soin de mettre de côté, pour les temps de paix, la graisse des fesses, avec laquelle ils accommodent leurs patates ou leurs pommes de terre. La graisse d'un puissant ennemi est surtout conservée avec un soin extrême pour marquer le mépris que l'on fait de ses restes. M. Bennett, témoin un jour de ce que nous rapportons, en écrivit les détails les plus minutieux; il dit dans sa relation : « Relativement à cette horrible coutume, je demandais à quelques naturels, s'il leur conviendrait que leur corps servît à la nourriture de leurs ennemis; ils me répondirent qu'ils se souciaient fort peu du sort qui les attendait après leur mort. »

La chair du porc, à la Nouvelle-Zélande, est beaucoup moins estimée que la chair humaine. Quelquefois, pour se procurer de cette dernière, ils attaquent des embarcations et en massacrent les équipages. Un vaisseau européen apporta une fois dans la Nouvelle-Galles du sud, à Sydney, les têtes de plusieurs Européens massacrés par les sauvages, qui en avaient conservé les parties immangeables.

Quoique pendant la maladie des chefs on tue un esclave pour apaiser l'atoua irrité, on ne mange jamais sa chair; mais si un chef est tué ou grièvement blessé par le chef

d'une peuplade, et que les parents possèdent des esclaves appartenant à cette peuplade, ces esclaves sont assommés et, par esprit de vengeance, mangés avec une avidité simulée.

« Dans une excursion botanique à Wyshakicove, que je fis pendant ma visite à la Nouvelle-Zélande, en juin 1829, dit encore M. Bennett, je distinguai des os au milieu de petits arbrisseaux qui croissaient au bord d'un ruisseau ; je m'approchai davantage de ce lieu, et je trouvai des os humains entassés et paraissant appartenir à la même personne. Je crus qu'il y avait eu à cette place un banquet de cannibales; mais le chef qui vint avec moi examiner ce lieu m'assura que c'étaient les os d'un individu mort naturellement. Le chef ajouta que si ces os eussent appartenu à un corps dévoré dans un banquet, ils ne seraient pas restés dans cet état de conservation. La circonstance par moi observée que ces os étaient réunis en tas le confirma dans son opinion. Ce chef dit encore que, si c'eût été le corps d'un ennemi, la mâchoire inférieure aurait été enlevée pour servir de crochets.

» Les notions de beaucoup de personnes de ce pays relativement au cannibalisme sont tout à fait erronées. Depuis mon retour en Angleterre, on m'a fait des questions très-curieuses. On me demanda un jour si un enfant que j'amenai d'Erromango, île qui fait partie du groupe des Nouvelles-Hébrides, dont les peuplades sont anthropophages, pouvait manger notre nourriture. Je demandai pourquoi cet enfant éprouverait quelque répugnance à se nourrir comme nous : Parce que, me fut-il répondu, l'habitude de manger de la chair humaine ne peut se concilier avec un régime différent.

» On suppose que l'achat des têtes conservées fait aux naturels de la Nouvelle-Zélande, les encourage à vivre sans cesse en guerre avec leurs voisins et à tuer leurs esclaves. Ceci est encore une erreur. Ces têtes, ainsi conservées, ont fait, de temps immémorial, l'orgueil des vainqueurs; et, qu'elles soient achetées ou non par les Européens, cette barbare coutume s'y maintiendra tant que la civilisation n'aura pas étendu ses bienfaits chez ces peuplades sauvages. Durant un long séjour à la Nouvelle-Zélande, et principalement à la rivière Tamise, qui est regardée comme le lieu où l'on se procure des têtes avec le plus de facilité, nous n'en pûmes pas acheter plus de six. La raison que les naturels nous donnèrent de cette rareté, fut que depuis longtemps il n'y avait pas eu de guerre. »

D'après ce que nous avons dit des divinités de la Nouvelle-Zélande, on a vu que le précepte principal de leur religion était la vengeance, toujours la vengeance. Ce précepte, joint à plusieurs autres tout aussi sanguinaires, aurait rendu cette terre déserte depuis longtemps si une institution politique et religieuse, le tabou, n'était venue garantir un peu les Zélandais de leurs propres cruautés. M. Laplace dit que le tabou, entre les mains des arikis, devient un moyen fort prompt d'arrêter les horreurs de la guerre et de suspendre les dévastations du plus fort. Le tabou ressemble beaucoup à l'usage établi aux IX^e^ et X^e^ siècles en France et en Angleterre, chez les seigneurs trop faibles pour défendre leurs biens contre les envahissements de voisins puissants, qui ne respectaient les propriétés de leurs rivaux que quand elles étaient mises sous la protection de l'Église et reconnues dépendantes de son domaine. Il est vrai qu'à la Nouvelle-Zélande le tabou n'a pas autant d'efficacité et ne défend pas des propriétés aussi importantes; mais il faut avouer que, sous beaucoup de rapports, il rend de très-grands services.

M. Laplace parle ainsi du tabou : « Il garantit les champs de toute espèce de déprédation durant la saison des semailles et des récoltes; il protége les femmes enceintes jusqu'au moment de leur délivrance; il assure la conservation des animaux et des plantes nécessaires à la subsistance de l'homme, et dont une consommation désor-

donnée détruirait l'espèce. Enfin il préserve des animosités particulières, ou de la rapacité, les restes du malheureux mort de maladie, et les ustensiles qui lui ont appartenu. »

Tous ces objets deviennent donc sacrés pour les Nouveaux-Zélandais, qui pensent que si quelqu'un d'entre eux osait y toucher, l'atoua le ferait mourir impitoyablement.

Nous avons vu cependant que cette sauvegarde ne pouvait s'étendre sur les propriétés des familles ou des tribus dont le chef vient de mourir; car ses voisins attendent à peine qu'il ait fermé les yeux pour accourir dévaliser ses cases, ses provisions, et quelquefois pour tuer ou réduire en esclavage les membres de sa famille : une tribu est quelquefois dispersée par la seule cause de la mort de son chef. Il est facile de deviner que les prêtres, ayant en leur pouvoir de tels instruments d'influence, en profitent largement pour étendre leurs priviléges; aussi sont-ils parvenus à décider de la paix et de la guerre, à sacrifier seuls les prisonniers après la victoire, et les victimes dans les solennités religieuses; comme les ministres de toutes les religions, ils ont voulu absorber le temporel dans le spirituel, et ce sont toujours eux qui mangent les meilleurs morceaux avant de consulter les dieux. Sans doute jaloux d'un tel pouvoir, ou craignant que l'influence des prêtres seuls ne puisse contenir des hommes féroces et habitués à n'obéir qu'à leurs caprices, les chefs se font souvent revêtir du titre sacré d'ariki, pour avoir le tabou à leur disposition. A peine en sont-ils investis, qu'ils se font craindre davantage des rangatiras, en frappant d'excommunication les plus turbulents, en suspendant pour un certain temps les échanges des naturels avec les Européens, et en interdisant ou la pêche, ou la chasse, ou l'usage des denrées les plus nécessaires à la vie. De tout cela, ils retirent sans doute quelque bénéfice. On voit que dans les États sauvages, comme dans les États civilisés, la politique et la religion se prêtent un mutuel secours pour gouverner les peuples.

Les rapports des voyageurs sur la célébration des mariages à la Nouvelle-Zélande sont loin d'être en concordance. Le plus grand nombre des explorateurs ont assuré que l'homme choisit parmi les jeunes filles de son district celle qui lui convient. Si les parents, acceptant de lui les cadeaux d'usage, reçoivent sa proposition, le jeune homme emmène chez lui celle qu'il a choisie pour femme.

La version de M. Kendall, rapportée par M. d'Urville, est loin d'expliquer cette manière cavalière de choisir et d'emmener sa future. Il paraîtrait, d'après leurs observations, que le jeune homme choisit sa moitié tandis qu'elle est encore fort jeune, et va la demander aux parents, qui l'accordent ou la refusent sans hésitation. S'ils l'accordent, le gendre va poser la main sur l'épaule de la future en signe d'engagement; ce qui ressemble absolument à ce qu'on nommait jadis fiançailles. Aussitôt que la jeune fille est nubile, celui qui se l'est engagée va la chercher, accompagné de quelques-uns de ses amis, et la ramène dans sa case. Mais les parents de la future ont eu soin de la faire accompagner de deux ou trois de ses camarades, qui sont chargées de veiller à ce que les lois des épousailles soient strictement observée. Dès que les promis sont ensemble, le Zélandais cherche, par adresse ou par persuasion, à obtenir ou à surprendre les faveurs de sa belle; pour éprouver l'amour et la constance de son mari, dit-on, celle-ci le fait soupirer des jours et des nuits entières. Au moment de son bonheur, il appelle les gardes de la jeune fille, qui, le surprenant sur le fait, voient cesser leurs fonctions, et s'en retournent chacune chez elle. Le mariage n'est définitivement ratifié que de ce moment.

Doua-Tara, chef zélandais, expliquait beaucoup plus simplement la cérémonie du mariage. Il disait que l'amant doit d'abord se procurer le consentement des parents auxquels il veut s'allier; s'il lui est accordé, et que la future ne pleure point à la pro-

position qui lui est faite, on peut regarder le mariage comme assuré; mais si la jeune fille pleure à la première visite de celui qui veut obtenir sa main, et qu'elle renouvelle ses pleurs jusqu'à la troisième visite, le galant doit renoncer à son projet de mariage.

Touaï assura à M. d'Urville que c'était à peu près de cette manière qu'il avait dû agir pour obtenir la main d'Éhidi, sa femme. Il ajoutait que, quoique ce ne fût pas obligatoire, il avait cru nécessaire de faire présent à ses nouveaux parents de deux esclaves, de trois canots, d'une portion de terre et de trois fusils.

Nous devons rapporter, pour justifier les assertions de Kendall et de M. d'Urville, que Banks, dans les conseils qu'il donne aux amoureux qui veulent obtenir les faveurs des Nouvelles-Zélandaises, leur indique une ligne de conduite et des égards bizarres qui ont beaucoup de rapports avec ce qui a été dit plus haut.

Cependant on peut supposer que ces égards et cette délicatesse extrême parmi des sauvages ne s'observent que chez les rangatiras de haute distinction, tandis que pour ceux du second rang, et pour les hommes du peuple, il leur suffit, pour obtenir la future, de faire à ses parents des présents proportionnés à leur importance. Néanmoins, dans le choix de leurs femmes, et surtout de la première, il est certain que les chefs font plus d'attention à leur naissance et à leur noblesse qu'à leur jeunesse et qu'à leur beauté. Touaï chérissait principalement sa femme parce qu'elle appartenait à une des plus nobles familles de la Nouvelle-Zélande. Chongui traitait avec plus d'égards et d'affection que toutes les autres, sa première femme qui était aveugle et dépourvue d'attraits, mais qui appartenait à une famille puissante.

La polygamie est permise chez les Zélandais, mais il est rare que cette coutume amène des querelles ou des inimitiés. Quand un mari veut prendre plusieurs femmes, il est obligé de fournir à chacune d'elles un logement particulier, car c'est une exception, à la Nouvelle-Zélande, que deux femmes vivent ensemble lorsqu'elles appartiennent au même mari. Des rangatiras opulents ont quelquefois jusqu'à dix femmes. Le chef Koro-Koro n'en avait que trois; mais Chongui en avait sept. Touaï, qui avait vécu en Angleterre, ne voulut jamais en prendre qu'une. Quand ses amis lui en demandaient la raison, il leur répondait : « Éhidi en aurait trop de peine. »

De ces diverses femmes, celle qui sort de la famille la plus noble occupe le premier rang; seule elle partage les honneurs et les dignités de son mari, et ses enfants sont destinés à succéder au père dans son pouvoir et dans ses possessions.

Ces polygames épousent souvent plusieurs sœurs en même temps. Le chef Tépahi, vieillard paralytique, possédant déjà plusieurs femmes, épousa un jour quatre sœurs dans la même cérémonie. L'Anglais Rutherford, l'ami et le protégé du chef Emaï, fut amené à épouser les deux filles de son protecteur.

Aucune femme mariée, à la Nouvelle-Zélande, ne peut avoir de relations avec les esclaves, sous peine des punitions les plus sévères et quelquefois des traitements les plus barbares. Une fille de Tépahi, ayant entretenu des liaisons avec un esclave, et ayant été découverte, fut, par son père même, enfermée dans une cage étroite durant des années entières. L'orgueil nobiliaire chez ces sauvages est plus susceptible que dans les États les plus monarchiques. Rutherford rapporte néanmoins qu'une esclave peut être épousée par un chef, mais que celui-ci est sans cesse exposé à se voir dépouillé de son autorité et de ses biens pour avoir violé la coutume générale. Lors même que son père serait un chef, l'enfant d'une esclave est toujours esclave.

Touaï a voulu persuader à M. d'Urville que, malgré l'espèce d'horreur qu'inspire aux rangatiras les liaisons que quelques-uns d'entre eux entretiennent avec leurs esclaves, s'il arrivait qu'un chef vînt à avoir un enfant de l'une d'elles, il serait forcé de l'épouser, sous peine d'être déshonoré. Il lui donnerait d'abord la liberté; ensuite il

irait, dans toutes les formes requises en pareil cas, la demander en mariage à ses parents. M. d'Urville combat ainsi le rapport de Touaï : « Nous ferons observer d'abord qu'une telle manière d'agir démontrerait un scrupule d'honneur bien étonnant pour de pareils hommes; qu'ensuite, fût-elle sérieusement obligatoire par les coutumes du pays, elle n'obligerait les chefs, qui se trouveraient dans ce cas, que lorsqu'ils le voudraient bien. » Il est tout simple que, puisqu'un rangatira est maître absolu de la vie de ses esclaves, il peut disposer à volonté de la malheureuse fille dont il abuse; et, par conséquent, lorsqu'il ne lui convient pas de l'épouser, il peut la faire mourir.

Mais Touaï a peut-être voulu dire, et ceci a été reconnu vrai, que des chefs épousent quelquefois leurs prisonnières de guerre, et que pour les demander à leurs parents, ils sont obligés de les mettre en liberté.

Quelques voyageurs rapportent que les prêtresses, et pour exemple ils citent Wanga-Taï, ne peuvent donner leur main à un homme de leur nation, parce que leur dignité est trop éminente pour qu'elles puissent en revêtir leur compatriote. Dans ce cas, elles choisissent pour époux des Européens. Cette coutume ressemblerait beaucoup à celle de Tonga-Tabou, où la *tamaha* ne peut avoir d'époux avéré; mais il reste à savoir maintenant comment en agissaient les prêtresses de la Nouvelle-Zélande avant l'arrivée des Européens. Quant à Wanga-Taï, que l'on cite pour exemple, parce qu'elle n'avait voulu épouser qu'un Européen, on peut se demander si ce n'était pas un caprice de femme.

On peut assurer qu'à la Nouvelle-Zélande la licence des filles est aussi encouragée et avouée que l'adultère des femmes est défendu et puni. Les Nouveaux-Zélandais ne pensent pas qu'il y ait la moindre inconvenance de la part des filles à ce qu'elles fassent les premières avances pour accorder leurs faveurs. On voit que dans ce pays les préliminaires d'amour sont tout l'opposé de ce qui se fait en Europe. La délicatesse et la pudeur, chez les Zélandaises, ne commencent qu'à dater de la cérémonie du mariage, pour durer jusqu'au tombeau. Certains voyageurs ont soutenu que ces mœurs-là valaient bien les nôtres.

A la Nouvelle-Zélande, plus que dans toute autre contrée sauvage, la fidélité et la chasteté des femmes est exigée sous peine des punitions les plus sévères.

Les voyageurs qui recevaient à bord de leur navire des troupes de jeunes filles, se sont souvent mépris sur le rang et la condition de celles qu'ils recevaient. C'étaient ordinairement des esclaves que leurs maîtres envoyaient à bord pour trafiquer de leurs charmes, et qui, au retour, n'avaient même pas la propriété de ce qu'elles avaient gagné. Devant M. d'Urville, Touaï ne manquait jamais, tous les soirs, de visiter ses esclaves pour s'emparer du produit de leur prostitution.

Lorsque ces filles sont à bord, il est vraiment curieux de les entendre répéter le mot que leurs patrons se sont donné toutes les peines du monde à leur apprendre : elles répètent sans cesse, en poursuivant les matelots : *Poudra! poudra!* (de la poudre). Mais il est remarquable que ces esclaves sont toujours plus jolies que les femmes mariées, ce qui fait supposer que beaucoup de filles de ces dernières ne dédaignent pas de faire la petite excursion à la nage. Quoique les femmes prennent rarement sur elles de visiter les bâtiments européens, elles s'y rendent cependant souvent avec leurs maris ou leurs parents. Il est vraiment comique alors de les voir, quand elles sont un peu isolées, repousser les propositions galantes des matelots qui leur offrent dans le creux de la main de petits morceaux de verroteries. Elles les repoussent par ces mots et en se relevant de toute leur hauteur : « *Waine ano, tapou!* (femme mariée, défendu!). On sait que les Zélandaises convaincues d'adultère sont punies de mort.

Puisque les femmes sont si cruellement traitées pour une infidélité, elles ont bien le

droit d'être jalouses. Malheureusement elles ne peuvent se venger de leurs maris qu'en se punissant elles-mêmes. On rapporte à ce sujet le fait suivant : Le chef Turkama était marié à une femme qui l'aimait d'une passion extrême; cependant, malgré ses témoignages conjugaux, le chef devint infidèle pour une belle aux yeux noirs. Quand la jeune femme vit que ses supplications étaient inutiles, elle résolut un moyen extrême de se faire regretter. Une nuit que son mari prétexta l'obligation de la quitter jusqu'au lendemain, elle le guetta, et l'ayant vu entrer dans la case de l'objet de son amour, elle se pendit à l'entrée. Quand le lendemain Turkama sortit de la hutte, le premier objet qui frappa sa vue fut le cadavre de sa femme, que le vent balançait dans les arbres.

Quand mourut, à la Nouvelle-Zélande, Doua-Tara, homme d'une grandeur d'âme et d'une douceur extraordinaires, sa première femme, Dehou, fut si désespérée de cette perte qu'elle se pendit immédiatement après avoir reçu son dernier soupir. M. Kendall assure qu'à cette occasion toute la famille de Doua-Tara et toute la population de Rangui-Hou allèrent applaudir à la pendaison de cette malheureuse femme. Du reste, il paraît, d'après les récits des missionnaires, que le suicide d'une femme, à la mort de son mari, est une coutume presque générale dans ce pays.

Lorsqu'une femme est dans un état de grossesse avancée, elle devient tabou, ainsi que les deux ou trois femmes qui doivent la servir selon son rang. Elle est ainsi reléguée dans un petit abri temporaire, préparé exprès pour elle, et où elle est privée de toute communication avec les personnes qu'elle voyait auparavant, même avec ses parents et ses amis. On a déjà vu que cet état d'exclusion de la société dure encore quelques jours après la délivrance. Nous devons dire que l'on ignore encore les formalités que la femme doit subir pour rentrer dans la société.

Une remarque généralement faite par les voyageurs qui ont séjourné quelque temps à la Nouvelle-Zélande, c'est que les femmes y sont stériles de bonne heure. On peut expliquer cette particularité par les travaux pénibles auxquels elles doivent se soumettre, et surtout aux privations qu'elles doivent subir pendant leur grossesse et au moment de l'enfantement.

Les préjugés adoptés par ces peuples au sujet de la femme enceinte, qu'ils relèguent sous un simple abri de branchage et de feuilles, où elle est exposée à toutes les intempéries de la saison, ces préjugés, disons-nous, font souvent que les enfants meurent des privations que l'on fait subir à leur mère, et du froid ou de la chaleur auxquels ils sont exposés pendant plusieurs jours après leur naissance.

M. Nicholas dit que quand le moment de l'enfantement arrive, le travail a lieu en plein air, devant une nombreuse assemblée de personnes des deux sexes, et les femmes accouchent sans pousser un seul gémissement. Les assistants épient avec beaucoup d'attention l'instant où l'enfant montre une de ses parties, et, à sa vue, ils s'écrient : *Tane! Tane!* C'est la mère elle-même qui coupe le cordon ombilical; après quoi elle se lève, et, comme si de rien n'était, reprend ses travaux ordinaires.

On peut assurer que les épreuves rigoureuses que l'on inflige aux enfants au moment de leur naissance doivent en emporter souvent, et de très-robustes; mais on doit convenir que ces mêmes épreuves affermissent la constitution de ceux qui peuvent y résister, et qu'elles leur donnent, dès leur jeune âge, une vigueur de tempérament et une aptitude à endurer toutes les privations, qui sont pour ainsi dire calculées aux maux et aux fatigues sans nombre qu'ils endureront plus tard.

Lorsque Crosez vit pour la première fois tous ces insulaires grands, robustes et bien faits, il soupçonna que l'on détruisait les enfants faibles et difformes; mais ce soupçon ne s'est pas vérifié. Aucun missionnaire n'a encore découvert d'indices qui puissent faire croire à de semblables coutumes chez les Zélandais. Cependant il est certain que

quand le nombre des filles dépasse le désir des parents, ils ne se font aucun scrupule de les détruire, et c'est la mère elle-même qui est chargée de cet infanticide. Aussitôt que l'enfant est née, elle appuie fortement le doigt sur la partie supérieure du crâne, à l'endroit nommé *fontanelle*, et bientôt les parents viennent chercher la victime; mais cette coutume n'a aucun rapport avec la conformation des enfants. Quant aux personnes contrefaites ou difformes, elles sont si rares que les hommes de *l'Astrolabe* ne découvrirent qu'un bossu, qui fut dessiné par le peintre de l'équipage.

Parmi les rapprochements remarquables entre ces mœurs et celles d'Europe, on peut citer la remarque faite par Lesson, que l'amusement principal des enfants zélandais était de faire jouer des toupies analogues aux nôtres, en les frappant d'un petit fouet pour les faire courir, absolument comme les gamins de Paris.

M. d'Urville, ayant pu obtenir, par l'entremise de Touaï qui lui était très-attaché, des détails positifs sur la cérémonie du baptême ancien, rapporte ainsi ses observations :

« Au début de l'entretien, Touaï ne cherchait qu'à éluder mes questions, soit par un « Je ne sais pas, — *I don't know*, — » assez froid, soit en alléguant que ces cérémonies n'étaient que des niaiseries bonnes seulement pour des sauvages, soit enfin en prétextant que cela ne devait avoir aucun intérêt pour moi. Bientôt, devenu plus complaisant, il répondait à mes questions, il est vrai; mais souvent il débitait tout ce qui lui passait par la tête, fort indifférent au fond à ce que ces documents fussent vrais ou faux. Après l'avoir interrogé sur le baptême, et lui avoir récité les mots attribués par la grammaire à cette cérémonie, il répondit même d'abord qu'ils étaient conformes à ce qu'on pratiquait en pareil cas. Enfin, pressé de m'en donner la signification en anglais, comme j'étais surpris de ne trouver aucun sens à sa traduction, il finit par convenir qu'effectivement ces mots ne signifiaient rien, et qu'il ne savait pas où l'on avait pu les recueillir. Ce fut alors seulement qu'après de nouvelles instances, il consentit à me donner les paroles baptismales, telles du moins qu'on les avait employées à la naissance de son fils, avec les rites qui furent suivis dans cette cérémonie; car il est très-probable que ces rites, comme ces paroles, varient de tribu en tribu, et peut-être dans les familles de la même tribu, suivant le caprice des arikis ou de ceux qui dirigent la cérémonie.

» Cinq jours après la naissance de l'enfant, la mère, assistée de ses amies et de ses parentes, le dépose sur une natte, et cette natte est soutenue sur deux monceaux de bois ou de sable. Toutes les femmes, l'une après l'autre, trempent une branche dans un vase rempli d'eau et en aspergent l'enfant au front. C'est en ce moment qu'on lui impose son nom; le nom est une affaire sacrée pour ces peuples, et, à leurs yeux, il fait en quelque sorte partie d'eux-mêmes.

» Cependant ils en changent quelquefois pour perpétuer le souvenir d'une circonstance, d'un exploit remarquable dans leur vie. Ainsi, en mémoire du lieu où périt de maladie Koro-Koro, à Witi-Anga, à la suite d'un combat, son frère Touaï prit le nom de Kati-Kati; mais l'ancien a prévalu. Il est arrivé le contraire à l'égard de Pomare, dont l'ancien nom Wetoï était presque oublié, comme ceux des chefs King-George et George, dont les noms primitifs étaient inconnus des Européens. Dans ces occasions, assurait Touaï, il fallait que la cérémonie du changement de nom fût consacrée par un nouveau baptême.

» Voici les paroles employées au baptême du fils de Touaï, d'après sa propre diction, et conformément à notre prononciation. Quant à la valeur de chacun des mots séparément, je ne puis en répondre, dit M. d'Urville; car ce chef l'ignorait lui-même, et ne pouvait distinguer les syllabes isolées de celles qui devaient être réunies en un

seul mot. D'ailleurs, il arrive souvent que certaines alliances de mots donnent au composé une valeur toute différente de celle qu'ils ont par eux-mêmes.

Takou taaama J toï hia. Ki te parawa Kia didi, Kia ngoui'hia.	Que mon enfant soit baptisé! Comme la baleine puisse-t-il être furieux! puisse-t-il être menaçant!	Pour la vie.
Ko te tama Neï kani O tou,	Qu'à cet enfant la nourriture soit fournie par l'Atoua, mon père.	Pour la mort.
Ko tinga na, Hia ou owe,	Puisse-t-il se bien porter, être content!	Pour la vie.
Ka waka te ka, Te kani hia ou we.	Puisse-t-il recevoir sa nourriture, quand ses os seront relevés.	Pour la mort.

» A l'aide du vocabulaire, dit M. d'Urville, j'entends passablement les huit premières lignes; il n'en est pas de même des quatre dernières, et je suis obligé de m'en rapporter implicitement à la traduction que Touaï me donna, moitié par mots anglais décousus, moitié par signes et par gestes, à défaut d'expressions suffisantes pour rendre ses idées.

» Quoi qu'il en soit, on voit que cette prière se compose de deux parties distinctes, l'une pour l'état de vie, l'autre pour le moment où l'individu sera réduit à la substance spirituelle. Dans toutes ses actions, dans toutes ses cérémonies, ce peuple singulier ne perd jamais de vue cet instant. Cette conviction intime d'une existence future, et de la gloire qui s'y rattache quand ils peuvent triompher de leurs ennemis, doit influer pour beaucoup dans ce courage féroce, dans ce mépris de la mort qui les caractérise; car ils ne la redoutent guère, pourvu qu'ils soient assurés que leurs corps recevront les honneurs funèbres. »

Forster ayant dit que les enfants, à la Nouvelle-Zélande, sont insolents et indisciplinés, M. Nicholas a ainsi réfuté cette allégation :

« Loin d'être insolents et indisciplinés, j'ai, au contraire, observé qu'à la Nouvelle-Zélande tous les enfants des deux sexes sont soumis et obéissants envers leur mère d'une manière remarquable; et pendant tout le séjour que j'ai fait dans ce pays, je n'ai pas vu un seul exemple de conduite indécente; jamais on ne m'a dit que les enfants fussent dans l'habitude de traiter leur mère avec mépris, et quand ils seraient disposés à le faire, je ne pense pas qu'ils fussent protégés par leur père, contre le châtiment dû à ce manque de respect. »

Malgré le reproche d'infanticide dont on peut accuser les femmes de ce pays, il est certain qu'elles ont pour leurs enfants une affection extrême, et cette affection est commune dans toutes les classes de la société. M. Marsden en rapporte beaucoup d'exemples, parmi lesquels nous citerons le suivant : Dans une de ses excursions, il entendit un jour de profondes lamentations qui partaient d'un endroit écarté. S'étant dirigé vers cet endroit, il vit plusieurs femmes dont la figure était couverte de ruisseaux de sang, et qui poussaient de grands cris. Il les questionna sur le sujet de leur douleur, et il apprit que la femme d'un chef avait enterré là son enfant quelques jours auparavant, et qu'elle venait y pleurer avec ses amies. Pour mêler leurs larmes, elles tenaient leurs visages très-rapprochés, et, dans cette position, elles se déchiraient avec des couteaux tranchants en poussant de profondes lamentations. M. Marsden ayant témoigné tout son dégoût pour un pareil spectacle, un chef s'avança

vers lui, et lui demanda le sujet de sa frayeur. L'étranger répondit qu'il n'était pas effrayé, mais qu'il souffrait intérieurement de voir des femmes se déchirer si cruellement, par une coutume barbare qui n'existait nulle part en Europe. Le chef répliqua que les Nouveaux-Zélandais chérissaient beaucoup leurs enfants, et que sans verser leur sang ils ne pouvaient témoigner suffisamment leur affliction; que du reste cette coutume, qu'il qualifiait de barbare, était pratiquée par tous ses compatriotes.

L'architecture, c'est-à-dire la construction des maisons, à la Nouvelle-Zélande, est bien au-dessous de celle de Taïti et des îles Tonga. La demeure des rangatiras des dernières classes, et celle des hommes du peuple, n'a pas ordinairement plus de quatre à cinq pieds de hauteur, ni plus de sept à huit pieds de long sur cinq à six de large. La case du célèbre Koro-Koro, dans le pâ de Kahou-Wera, n'avait pas plus d'étendue. Toutes ces demeures sont construites avec des pieux fichés en terre de distance en distance, et entrelacés de branches minces, qui forment des espèces de treillis. Ces treillis sont recouverts au dedans et au dehors de tapis épais, fabriqués avec les feuilles longues et flexibles du *typha*, et sont faits en forme de paillassons. Le faîte du toit est formé d'une pièce de bois très-forte, et cette dernière partie des habitations ressemble assez, par l'apparence, aux chaumières des paysans de Bretagne ou de Normandie. Seulement aucun Zélandais ne peut se tenir debout dans sa cabane.

Cependant les cases des chefs et des rangatiras de distinction sont beaucoup plus spacieuses. Quelquefois elles atteignent quinze ou dix-huit pieds de long sur huit ou dix de large, et six de hauteur. Mais nous devons ajouter que l'entrée de ces cases ne diffère pas de celle des plus communes : elle consiste en une ouverture de trois pieds de hauteur sur deux de largeur, et elle se ferme par un battant à bascule, qui est une natte épaisse de la même dimension que l'ouverture. La fenêtre est un trou, pratiqué au-dessus de la porte, de deux pieds carrés, que l'on ferme avec une natte de joncs faite en treillis.

Le toit qui avoisine la porte est toujours prolongé de quatre pieds de longueur en dehors du bâtiment. Il est alors tourné en guise d'auvent, et c'est là que les chefs prennent leurs repas; car, sous la puissance des préjugés religieux, ils ne consentiraient pas pour tout au monde à manger dans l'intérieur de leurs cases.

Ces sortes de maisons royales sont toujours ornées, au dehors comme au dedans, de figures sculptées, parmi lesquelles se distingue toujours une figure grotesque placée près de la porte ou sur le faîte de l'habitation. L'Anglais Rutherford a rapporté que ces statuettes n'étaient placées à la porte des chefs que pour en interdire l'entrée aux hommes du peuple et aux esclaves, qui seraient punis de mort s'ils osaient enfreindre cette règle impitoyable.

Nos aires de grange peuvent donner une idée du plancher des cases dont nous parlons. C'est une terre rapportée, bien battue et rehaussée d'une douzaine de pouces au-dessus du sol ordinaire. Le foyer est indiqué par un petit carré creux, parfois bordé de pierres. La fumée de ce foyer n'a d'autre issue pour s'échapper que la fenêtre, ou la porte, ou la respiration des indigènes, dont la couleur brune a certainement pour cause leur habitude de vivre ainsi enfumés.

Ces cases, naturellement chaudes, ne contiennent que des lits de feuilles de fougère et de typha; les nattes servent de couvertures.

Quand les chefs ont une nombreuse famille, ils font construire plusieurs cases, qu'ils entourent d'une grande palissade. Elles sont garnies d'épais paillassons de feuilles de typha, et elles ont quelquefois de douze à quinze pieds de haut.

Une grande partie des maisons zélandaises sont rectangulaires, surtout les magasins publics, destinés à contenir les provisions principales, les patates douces (*koumaras*); ils

sont fort grands et vraiment remarquables par une galerie qui environne tout le pourtour. Ces galeries sont ordinairement ornées d'une foule de bas-reliefs très-bien travaillés. Le capitaine Crozet en fait un si pompeux éloge qu'il est hors de doute que ces insulaires possédaient cet art longtemps avant l'introduction à la Nouvelle-Zélande des instruments en fer.

Autrefois les sauvages employaient tous les moyens dont ils disposaient à la construction des pâs (forts), et ils y bravaient les assauts multipliés de leurs ennemis; mais aujourd'hui l'adoption des armes à feu a mis un terme à ces luttes prolongées, et a fait abandonner ces grandes constructions, comme naguère en Europe elle a fait abandonner les armures des chevaliers et leurs gantelets de fer.

Comme merveille d'architecture et d'agriculture, à Waï-Kadi, on cite la maison de Wivia : elle avait vingt-sept pieds de long, dix-huit de large et neuf pieds de hauteur. Quoique la porte ne fût pas plus grande que celle des autres habitations, elle se distinguait par des bas-reliefs curieux et savamment sculptés. Aux environs de cette maison s'étendaient des champs de pommes de terre et de koumaras très-bien cultivés. Les mauvaises herbes en étaient arrachées avec un soin si minutieux, les palissades étaient si bien coloriées, les sentiers si bien entretenus, que ces plantations eussent fait honneur au cultivateur le plus assidu et le plus expérimenté.

Les missionnaires, ayant fait défricher quelques terrains par les nouveaux croyants, ont bientôt vu l'abondance récompenser leurs efforts. Les champs fertiles rapportent tant de grains et tant de légumes que de nombreux troupeaux pourraient s'en nourrir, si le tabou, et le respect superstitieux qu'on a pour lui, n'arrêtaient la multiplication des volailles et des bestiaux.

Il est donc à présumer que ce seront les missionnaires qui serviront d'éclaireurs aux colons australiens qui envahiront bientôt la Nouvelle-Zélande; car la population actuelle, trop malheureuse et diminuant tous les jours, sera bientôt forcée de les admettre au partage de cette grande terre. Ika-na-Mawi, par exemple, offre aux colons un territoire propre à tous les genres de culture; tous les ports qui l'environnent sont admirablement placés pour le commerce et la navigation; les rivières sont bordées d'arbres excellents pour la construction de toute espèce de navires; les collines renferment certainement des mines de fer, de soufre et de houille; le *phormium tenax,* le plus beau lin du monde, et qui commence seulement à se répandre en Europe, y croît de tous côtés.

Les femmes zélandaises qui sont employées à changer le *phormium* en lin, coupent ses feuilles en lanières très-minces, les font passer plusieurs fois entre le tranchant d'une coquille de moule qu'elles tiennent fortement dans la paume de leur main gauche, puis rassemblent tous les filaments; et quand elles jugent en avoir suffisamment pour le travail qu'elles ont entrepris, elles commencent une natte.

Une natte de grande dimension, d'une grande finesse et du goût le plus soigné, demande ordinairement, pour être achevée, trois ans d'un travail assidu.

Lorsque ces nattes sont ainsi fabriquées, les sauvages les échangent, avec les caboteurs de Sidney et d'Hobart-Town, contre des couvertures de laine, des ustensiles de fer, du tabac, et surtout contre des fusils et de la poudre, marchandises sans lesquelles on ne peut conclure aucun trafic à la Nouvelle-Zélande.

Le détroit de Cook est la principale partie de l'île où le commerce a le plus de développement. Les naturels de cet endroit sont aussi les plus opulents de la Nouvelle-Zélande. C'est sans doute ce qui donne lieu à la jalousie des habitants de la partie nord, qui ne peuvent voir sans envie la prospérité de leurs rivaux qui ont le monopole du *phormium tenax,* tandis qu'ils ne possèdent que le commerce des *espars,* qui forment

leur seule branche d'échange avec les Européens, dont ils se voient délaissés de jour en jour, parce que la destruction partielle de leurs forêts ne leur permet plus de transporter à bord les bois de construction dont ils retiraient jadis de grands bénéfices.

Les Nouveaux-Zélandais se servent du même dialecte que les Taïtiens, mais ils l'ont beaucoup altéré en y introduisant les consonnes *k, h, n, g, w,* qui ont donné une prononciation dure au langage doux et mélodieux qui leur est venu de Taïti. Les Zélandais, comme la plupart des Polynésiens, improvisent sur toute sorte de sujets, et leurs chants sont des annales au moyen desquelles ils conservent le souvenir des événements glorieux de leur histoire, l'arrivée dans leurs parages des navires européens, les faits merveilleux de leurs guerres, etc. Les femmes, presque toujours enjouées, critiquent avec beaucoup d'esprit et d'ironie, dans leurs chansons, la prononciation incorrecte ou ridicule des jeunes étrangers, qui les font toujours rire par leur baragouin; elles font même des épigrammes sur les coutumes qui heurtent les leurs : lorsque les jeunes filles qui vivaient à bord de *la Coquille* avec les matelots ne recevaient qu'une portion de vivres pour salaire de leur complaisance, elles tournaient leurs amants en ridicule en leur chantant comiquement : *Tayo ti taro,* premier vers d'un couplet qui ne manquait jamais d'exciter le rire général.

Le temps, à la Nouvelle-Zélande, est compté par mois, *tau,* par lunes, *marama,* et par nuit, *po.* Leurs supputations sont fort inexactes lorsqu'elles dépassent vingt ou trente lunes. Quand un événement remarquable, mais d'une date éloignée, se présente à leur mémoire, ils ne peuvent en citer l'époque qu'en le comparant à une circonstance importante de leur vie. L'itinéraire de leurs routes ne se mesure que par journées ou demi-journées de marche. Pour mesurer la profondeur des eaux, ils se servent de l'expression *koumou,* mesure qui représente une ou deux brasses, selon la manière dont on prononce ce mot. Leur manière d'arpenter est vraiment singulière : pour se rendre compte de la longueur d'un terrain, ils se couchent à plat ventre en élevant la main au-dessus de leur tête, et ils n'établissent leurs calculs qu'après avoir ainsi parcouru ce qu'ils veulent mesurer. Les navigateurs européens étaient bien étonnés lorsqu'ils voyaient employer ce système pour mesurer la longueur de leurs navires.

On trouvera sans doute extraordinaire que ces sauvages aient des notions d'uranographie, on peut même dire d'astronomie; car il est difficile de leur supposer l'attention toute scientifique de contempler durant des heures entières, et pendant la nuit, le spectacle imposant d'un ciel étoilé; c'est cependant ce qu'ils ont toujours fait et ce qu'ils font encore; ils ont même assigné des noms aux étoiles. Hâtons-nous d'ajouter que ces noms rappellent des traditions anciennes très-répandues parmi eux.

Si, pendant une belle nuit d'été, il leur arrive de ne pas voir paraître l'étoile qu'ils attendent, et à laquelle ils ont assigné une heure fixe, ils s'inquiètent beaucoup du sujet de son absence, et ils vont aussitôt consulter leurs prêtres sur les traditions dont ils sont dépositaires.

Ils nomment *waka,* ou pirogue, la ceinture d'Orion. Les Pléiades furent autrefois sept de leurs compatriotes qui, après leur mort, choisirent cette partie du ciel pour se reposer; et chaque étoile représente leur œil gauche, seule partie de leur être qui reste visible aux mortels. Les deux voies d'étoiles que nous appelons *nuages magellaniques,* passent chez eux pour Firabou et Arté, auxquelles se rattachent diverses opinions superstitieuses. Mais le nom technique de l'*Ancre,* donné par eux à une constellation, a toujours étonné jusqu'ici les navigateurs.

Tout barbare qu'il est, ce système astronomique rend de très-grands services aux Nouveaux-Zélandais : le jour ils ont le soleil pour guide sûr de leur direction, et la

nuit les étoiles les conduisent encore avec plus d'exactitude. Toujours, d'après les mêmes calculs, ils indiquent avec la plus grande facilité la position de leur île, lorsque bien avant dans la mer on les consulte à ce sujet.

Leurs plus grands voyages ont pour but le commerce; les échanges de nattes, de pounamous ou jades, contre des vivres ou autres objets, mais plus souvent contre des armes. Cependant ces voyages ont quelquefois un intérêt politique : les chefs envoient des députés à d'autres chefs pour les inviter à leur porter secours dans leurs entreprises; parfois ces députés vont demander satisfaction d'un outrage que leur tribu a reçu d'un peuple voisin. On a même vu de hardis Zélandais, espions déguisés, aller examiner les mouvements et les forces d'une tribu ennemie. Enfin, curieux explorateurs, quelques-uns de ces sauvages entreprennent des voyages de long cours, uniquement pour s'instruire ou se délasser.

Ce qui facilite admirablement ces excursions dans un pays où les habitants sont continuellement en guerre, ce sont les devoirs de l'hospitalité religieusement observés à l'égard des étrangers. Tous sont bien reçus, régalés et même fêtés par les tribus dont ils traversent le territoire; on les protége contre toute vexation, on leur fournit des guides, et, pourvu qu'ils ne restent pas trop longtemps sur les terres de ceux qu'ils visitent, ils les quittent toujours avec regret et avec reconnaissance.

A son retour de Port-Jackson, le chef Tépahi fit une si pompeuse description des merveilles qu'il avait vues, que beaucoup de ses compatriotes imitèrent son audace et tentèrent ce voyage; plusieurs même allèrent jusqu'en Angleterre pour voir la grande ville. Comme ils étaient très-vigoureux et qu'ils se rendaient très-utiles à bord, on les emmenait presque toujours gratis, ce qui ne pouvait manquer d'engager leurs compatriotes à imiter leur exemple. Le sauvage Moïangui, ayant été emmené à Londres par un médecin, fut présenté au comte Fitz-William, qui le traita avec la plus grande bonté, et lui fit don, lors de son départ, de tout ce qui pouvait lui être utile pendant son voyage et à son retour à la Nouvelle-Zélande.

« Il serait à désirer, dit Turnbull dans son *Voyage autour du monde,* que tous les Nouveaux-Zélandais qui retournent ainsi parmi leurs compatriotes, pussent rapporter avec eux des objets de leur goût; et c'est un acte de bienveillance publique de la part des *gentlemen* de l'Angleterre que de leur faire présent des articles qui peuvent inspirer à ces peuples une haute idée de notre supériorité nationale. C'est l'espoir d'améliorer leur situation qui les conduit à quitter leurs familles et leurs pénates. Les récits qu'ils font, les trésors qu'ils rapportent chez eux, produisent des imitateurs et font naître des dispositions amicales dans le cœur de leurs concitoyens. Ces rapports d'amitié auraient l'avantage de faire connaître en peu de temps les richesses cachées du pays, d'exciter chez les naturels un esprit d'activité et d'industrie, et les amèneraient au point de déployer leurs talents de manière à pouvoir se procurer les objets qu'ils désirent avec tant d'ardeur. »

Comme nous l'avons vu, la musique des Nouveaux-Zélandais est très-arriérée; mais leurs chants suppléent beaucoup à leur manque d'harmonie et sont très-bien appropriés aux sentiments qu'ils veulent exprimer; les gestes expressifs dont ils les accompagnent ajoutent tellement à la signification des paroles, que beaucoup de voyageurs qui les ont entendus, n'hésitent pas à donner aux Zélandais une supériorité très-marquée sur les autres peuples de la Polynésie. Forster dit, à ce sujet, que leurs accents sont animés d'une étincelle de génie qui prouve la bonté de leurs sentiments; plus loin, il ajoute :

« Les Zélandais ont des chants particuliers pour célébrer les plaisirs de l'amour, les fureurs de la guerre, les traditions de leurs aïeux, la perte de leurs parents et de leurs

amis morts, ainsi que leur absence. Ils en ont aussi de satiriques, pour exciter le rire aux dépens de certaines personnes qu'ils prennent pour objet de leurs plaisanteries. Enfin il est des circonstances où ils improvisent, en quelque façon, des chansons pour célébrer l'arrivée des étrangers, ou toute espèce d'événement qu'ils ont jugé digne de leur attention. Souvent ils accompagnent ces chants en battant la mesure sur leur poitrine, de manière à s'en faire une espèce de tambour. L'effet n'en serait pas désagréable, s'il n'était pas toujours croissant, de manière à produire à la fin un bruit si violent et des effets si pénibles, que l'on serait tenté de craindre pour le salut de celui qui exécute cette singulière musique. Quand ils sont réunis plusieurs ensemble, l'un d'eux commence le chant qu'ils veulent exécuter; et, vers la fin de chaque couplet, tous les autres font chorus en battant leurs poitrines. Ces chorus ont souvent lieu pour un refrain commun à tous les couplets; d'autres fois, c'est seulement la fin même des couplets qu'on répète en chœur. »

Savage crut remarquer que les Zélandais avaient deux chants différents pour saluer le soleil à son lever et à son coucher. Le premier s'exécute les bras tendus en l'air, comme pour saluer le dieu de la lumière, et tous les gestes annoncent une joie douce et expansive; le chant du soir, au contraire, s'accomplit la tête baissée, d'un ton d'indolence et de regret, et toute l'action qui s'y joint peint la tristesse que l'on éprouve à l'approche de la nuit.

Le salut à la lune est solennel, plaintif même, et les gestes qui accompagnent les paroles annoncent que l'esprit est rempli de vénération et de crainte.

Parmi les chants belliqueux, et par conséquent les plus expressifs, des Zélandais, nous devons citer l'ode sacrée et solennelle que chantent en chœur les guerriers. Ce chant se nomme le *Pihé*. Quand, près du feu qui consume le repas du dieu Kaï-Atoua, dans les cérémonies funéraires, avant ou après le combat, deux mille guerriers entonnent le Pihé, c'est l'ode la plus sublime de toutes les poésies. Ce chant renferme à lui seul la base de toutes les croyances mystiques des sauvages. M. d'Urville dit que tous les naturels étaient passionnés pour cet hymne, et Touaï particulièrement ne le récitait jamais qu'avec des transports et un jeu de physionomie impossibles à décrire. Lorsque l'air du Pihé se fait entendre, il produit sur les insulaires le même effet que le clairon sur le cheval de bataille. Les chanteurs sont, non-seulement affectés, mais transportés d'exaltation lorsqu'ils font entendre ce chant extraordinaire.

« C'en était assez pour exciter ma curiosité, dit d'Urville, et je puis assurer que je ne négligeai rien pour obtenir l'interprétation du mystérieux *Pihé*. Mes efforts furent constamment inutiles; la première fois, je pris Touaï dans ma chambre, et le gardai au moins trois heures pour le questionner. Quelques passages isolés m'offrirent bien un certain sens; mais le tout ensemble était décousu, incohérent, et parfaitement inintelligible. Convaincu que Touaï seul ne pouvait satisfaire mes désirs, je voulus profiter, peu de jours après, d'une visite de M. Kendall, pour réussir dans mon projet; car Touaï convenait lui-même que ce missionnaire entendait et parlait très-bien le zélandais. Je les réunis donc tous les deux dans ma chambre, et M. Kendall déploya toute la complaisance imaginable : toutefois mon attente fut encore frustrée, et je ne pus obtenir la traduction du chant sacré.

» M. Kendall paraissait ne pas bien comprendre les explications de Touaï; et celui-ci, de son côté, semblait incapable de donner la véritable signification de tous les passages du Pihé. Peut-être que les allusions qui s'y rencontrent sont déjà trop anciennes, et que leur sens échappe à l'intelligence des modernes insulaires. Sans doute j'éprouvais en cet instant l'inconvénient qui s'offrirait à un brahmine ou à un sectateur de Fô, qui interrogerait la plupart des chrétiens pour obtenir le sens exact de plusieurs para-

boles de l'Évangile. Au moins, voici ce que M. Kendall m'apprit, relativement au sens général et aux traits principaux de cette ode singulière.

» D'abord le mot *Pihé* se compose de deux particules, *pi,* qui indique adhésion, connexion, et *hé,* qui, au contraire, exprime une disjonction, une scission violente. Ainsi, le rapprochement de ces deux mots *pi hé* (*pihé*) signifie séparation de ce qui est uni; ce mot composé a rapport au terme de la vie, à la mort, époque à laquelle l'âme et le corps, ces deux substances intimement unies durant la vie, se séparent avec effort au moment du trépas.

» Je regrettai beaucoup de n'avoir pu approfondir le sens de cette ode extraordinaire, et j'engageai vivement M. Kendall à s'en occuper avec soin. Ce missionnaire n'était plus à la Nouvelle-Zélande quand j'y repassai en 1827; et les autres missionnaires n'avaient obtenu aucune sorte de renseignement touchant cet hymne. »

M. d'Urville ajoute que, quoique le Pihé soit national dans toute l'île d'Ika-na-Mawi, il devient moins populaire à mesure que l'on descend vers le Sud. On dit même que les habitants du détroit de Cook n'en récitent que des passages incomplets, et que les naturels de la baie Tasman l'ignorent tout à fait.

Parmi d'autres exemples de chants fort curieux, on pourrait encore citer les odes où l'on dépeint les ravages des tempêtes, la mort d'un chef surpris par ses ennemis. M. Nicholas rapporte que les naturels, pour conduire leurs pirogues, règlent le mouvement de leurs rames sur la cadence d'un chant qui commence ainsi, et qu'ils modulent sur tous les tons : *Tohi ha pahi hia, hia ha, etoki etoki.*

M. Lesson dit n'avoir remarqué dans les mains des Zélandais qu'un seul instrument de musique, la flûte. Bien qu'elle soit travaillée avec goût, elle n'est composée que de bois et de quelques os de cuisse humaine, que l'on emploie sans doute en commémoration d'une victoire ou d'un combat particulier.

Les danses de ces sauvages sont toujours accompagnées de chants qui se marient admirablement aux figures, et qui leur donnent un caractère très-cadencé. Pour les exécuter, les naturels se rangent sur deux files, et quand les chanteurs, placés à l'écart, entonnent un air d'abord monotone, puis animé, les danseurs s'agitent peu à peu, leur corps se penche en avant et en arrière, et leur tête éprouve bientôt des mouvements si brusques, si vifs, qu'on les croirait tous atteints de frénésie. Jusque-là ces danses n'offrent rien de bien extraordinaire; mais quand les yeux des danseurs roulent affreusement dans leurs orbites, quand leur langue sort de leur bouche jusqu'à ce qu'elle pende sur leur menton, alors la vue de ce spectacle est horrible. Lorsque ce violent exercice est pour finir, tous les danseurs frappent si fortement la terre de leurs pieds qu'on l'entend résonner de loin comme si un bruit sourd sortait d'une excavation. Quand une douzaine de ces insulaires, dit d'Urville, dansaient à bord, on aurait cru que le pont allait s'enfoncer sous leurs pieds.

MÉLANÉSIE.

La partie de l'Océanie qui nous reste à décrire est, après la Malaisie, celle qui renferme la plus grande quantité d'îles. On remarque dans cette immense division des montagnes élevées, de vastes forêts et des déserts non moins vastes. La végétation y est extraordinaire, les oiseaux admirables, et les animaux bizarres. Ses îles sont les moins connues des contrées océaniennes; et cependant ses richesses végétales, et vraisemblablement minérales, appellent à un très-haut point l'attention des commerçants et le zèle des savants.

NOUVELLE-GUINÉE OU PAPOUASIE.

Cette grande terre, connue sous le nom de Nouvelle-Guinée, l'est encore sous celui de Papouasie. Cette dénomination, qui lui fut imposée, en 1826, par M. de Rienzi, a été adoptée par de savants géographes et navigateurs, et paraît, au reste, la plus convenable, puisque ses habitants appartiennent tous à la race des Papouas. Elle est située par 0° 19′ et 10° 2′ de latitude sud, et par 128° 23′ et 146° 15′ de longitude est.

Nous citerons comme les points les plus remarquables de la Papouasie : les havres Dori ou Dorey et de l'Aiguade, le golfe de Mac-Cluer, le golfe ou la rivière Dourga, la baie de Geelwink, les baies de Humboldt et du Triton, le fort de Bus, la plaine Merkus, etc.

Antonio Abreu et Francisco Serrano paraissent être les premiers découvreurs de la Papouasie; ils la visitèrent en 1511. Un grand nombre d'autres navigateurs y abordèrent, mais nous ne pouvons nous arrêter à leurs relations.

Le sagou forme la principale nourriture des Papouas; mais au lieu de le préparer en brique, comme dans certains endroits, ils l'entassent en masses de 12 ou 15 livres. Ils mangent aussi du poisson, de la tortue, des ignames, des cocos et des coquillages; leurs foyers sont en plein air, et ils y placent des grillages en bambou, principalement pour faire cuire les tortues et les poissons. Ils mâchent le bétel, mais le kawa leur est inconnu.

Ils ont une espèce de forges, au feu desquelles ils ramollissent l'argent qu'ils battent ensuite. Ces forges sont formées chacune d'une pierre qui remplace l'enclume, et d'un soufflet qui consiste en deux cylindres de gros bambous, disposés verticalement; deux pistons, que fait mouvoir un homme assis sur un tronc d'arbre de la hauteur des cylindres, refoulent l'air dans chaque tuyau.

Des arcs, des flèches et des frondes composent leurs instruments de guerre; leur dextérité à manier cette dernière arme est digne de remarque. Ils ont des boucliers

étroits et longs, et on leur connaît un couperet d'acier qu'ils nomment *parang*, dont ils se servent pour divers usages domestiques.

Les pierres qu'ils emploient dans l'exercice de la fronde, arrondies avec soin, sont renfermées dans des filets de chanvre d'un travail curieux. Leurs lignes, faites de chanvre, sont aussi tressées artistement. La culture des plantations de cannes à sucre est uniforme et dans un état très-satisfaisant. Les vivres sont abondants chez les Papouas de Dori, et en général du nord de la Papouasie.

Ces indigènes fabriquent divers petits coffrets en paille de pandanus et de bananier, qui sont solides et bien travaillés; l'art du potier, ignoré des Polynésiens, est répandu parmi eux; ce sont les femmes qui font les pots et les nattes.

En échange de minces bagatelles, ils donnent fréquemment un grand nombre de coquillages, dont plusieurs appartiennent à une espèce inconnue jusqu'ici.

Leurs idoles, qui sont de bois, sont surmontées de crânes humains.

Ils vont, en général, nus; cependant les chefs font usage de nattes en feuilles de bananier, qui remplacent, pour eux, le maro des Polynésiens. Ces nattes sont teintes de nuances brillantes, et bordées de franges découpées comme nos dentelles. Indépendamment des bracelets, ils portent encore des anneaux, des pendants en coquillage, en écaille, en argent; des peignes en bois dont les trois, cinq ou sept dents soutiennent leur chevelure disposée en forme de buisson.

Il faut ajouter que quelques indigènes, qui suivent le culte de Mahomet, se font une sorte de turban au moyen de mouchoirs qu'ils se procurent en échange de leurs productions.

Pour obtenir du feu, ils frottent un morceau de bois sur du bambou; ils s'éclairent par de longues torches de résine de dammer. Lorsqu'ils vont en mer, ils ont constamment dans leurs pirogues un tison auquel ils allument leurs cigarettes roulées dans une feuille de vaquois, et dont ils font une grande consommation, car ils fument tout le jour.

Leur boisson se compose d'eau pure; et après chaque repas, ils se lavent la bouche et les mains.

On leur connaît pour instruments de musique le tam-tam, dont l'une des extrémités est garnie d'une peau de lézard; une guimbarde faite d'une lame de bambou; la trompette marine, qui n'est autre chose qu'un gros *murex* percé à un côté de l'extrémité la plus mince.

Les Papouas ont une langue qui n'est dépourvue ni de douceur ni d'harmonie; on n'y remarque point ces sons rauques, bizarres, affreux quelquefois, qui se rencontrent d'ordinaire dans les dialectes des sauvages de l'Océanie.

ILES DES PAPOUAS.

Ces îles, nommées, à tort, *îles des Papous*, sont : Salaouati, Véguio, Rawak, Gamen, Battanta, Cuébé, Boni, Manaouaran, les îles En, la chaîne des îles Vayag, Rouïe, le groupe d'Ayou, et enfin Abdou et Konibar.

Nous ne décrirons que celles de ces îles dont on a des renseignements intéressants.

HAVRE DORI OU DOREY.

Ce mouillage possédait autrefois un village de Papouas assez peuplé et aujourd'hui entièrement abandonné. Il est placé à l'extrémité nord-ouest d'un petit golfe, dont

Papou du Havre Dorey.
Nouvelle Guinée.)

l'entrée est protégée par deux îlots appelés Manasouari et Masmapi. Il y a deux bancs à fleur d'eau dans le canal de trois milles de longueur qui y conduit. Ce havre, quoiqu'il n'ait qu'un demi-mille de profondeur sur deux cents toises de largeur, est d'un ancrage sûr et commode pour les navires de tout rang. L'entrée de Dori, avec la longue suite de petites îles basses et riantes qui se développent sur sa gauche, sa lisière de terrains brisés sur sa droite, et dans le fond du tableau les immenses monts Arfakis formant six plans successifs terminés par quelques pitons aigus, offre un des plus agréables coups d'œil du monde. Sa situation est par 0° 51′ 49″ de latitude septentrionale, 131° 44′ 59″ de longitude orientale, sur le côté oriental de la Papouasie, et au nord du golfe de Geelwinck; il se trouve immédiatement au sud du cap Mamori. Les indigènes donnent au havre Dori le nom de *Mamoi-Souari*, et celui de *Fanadik* à la crique, sur le bord de laquelle était l'ancien village de Dori et non Dorey. Outre Dori qui est sur la rive nord du havre, il y a encore sur la même rive un village nommé Kouao.

Le capitaine d'Urville rend ainsi compte d'une excursion qu'il fit près de Dori :

« Les bords de la plage étant partout garnis d'une lisière de fourrés épais, où nos vêtements seraient tous restés par lambeaux, nous pénétrâmes dans les bois par le lit même du torrent. Pendant deux ou trois cents pas, il faut marcher avec de l'eau jusqu'à la ceinture; mais, au delà, à peine la cheville est-elle mouillée dans les temps de sécheresse. La lisière maritime une fois franchie, la forêt se dégage. On peut y entrer et la parcourir dans tous les sens. Elle est composée alors de végétaux immenses, qui forment souvent deux étages de verdure. »

« La journée qui suivit cette excursion, dit le narrateur du *Voyage pittoresque autour du monde*, fut employée à visiter les villages papous, situés sur la grève. On en voyait deux sur la rive nord du havre, nommés Doreï et Kouao, et un troisième sur la petite île de Manasouari. Tous ont la même forme. Ce sont des hangars d'une grande longueur, fabriqués avec des ais et des perches grossièrement taillés, se soutenant sur des pieux à huit ou dix pieds au-dessus du niveau de la mer; tous sont ainsi construits sur pilotis, aucun n'est en terre ferme; de longs pieux, fortement entaillés, servent d'escaliers à ces demeures, et sont retirés au dedans au milieu de la nuit comme à l'approche de l'ennemi. Cette affectation des Papous à n'avoir des demeures que sur les eaux n'a pas été bien expliquée. Les uns y ont vu une pensée religieuse, d'autres le simple désir de se tenir à l'abri d'insectes et de fourmis importunes qui ravagent le pays, d'autres enfin, un motif de sécurité contre les attaques de leurs adversaires. J'entrai dans une de ces cases. C'était un vrai château branlant, percé à jour de tous côtés; un couloir long et étroit, pratiqué dans le milieu, séparait une rangée de cellules, chacune habitée par un ménage. Ces cellules n'avaient pour tout meuble qu'une natte ou deux, un pot de terre, un vase ou deux en faïence, et des sacs de farine de sagou. Les appartements des *koranos* (chefs), qu'ils nomment aussi *capitans*, mieux montés que les autres, avaient aussi de plus quelques caisses ou corbeilles en feuilles de bananier ou de pandanus, où ils déposent leurs marchandises et leurs richesses. Dans une autre cabane qui semblait une sorte de harem ou de gynécée, je vis plusieurs femmes rassemblées dans une salle commune, et travaillant à divers ouvrages. Les unes tissaient des nattes, les autres pétrissaient de l'argile, et en fabriquaient des vases de diverses grandeurs. Une d'elles chantait, tandis que les autres semblaient prendre plaisir à cette mélodie. Au milieu de toutes ces maisons alignées le long de la plage, il en est une qui frappa le plus vivement ma curiosité. Elle se composait d'une seule pièce avec un toit triangulaire, ayant pour plancher six grosses poutres transversales, soutenues chacune sur quatre pieux solides, il en résultait une sorte de colonnade de quatre rangs, dont chacune se composait de six poteaux. Tous ces pieux étaient sculptés en figures humaines, d'un travail

grossier, si l'on veut, mais fort reconnaissables. Dans ces figures toutes nues, la moitié, celles du rang extérieur, étaient du sexe masculin; les autres, de rang inférieur, étaient du sexe féminin. Elles étaient toutes surmontées d'un turban ou d'un shako formant chapiteau; de sorte que leur assemblage avec les poutres supérieures présentait un ensemble d'architecture régulière. Tout ce que nous pûmes savoir de nos guides au sujet de cet édifice, c'est qu'il avait une destination religieuse. Du reste, aucune perche entaillée ne semblait y donner accès.

» Ces naturels ont une religion, dont les hommages aux restes des morts semblent faire essentiellement partie. Ils prennent le plus grand soin de l'entretien des tombeaux, et déposent sur le tertre des offrandes et des statuettes bizarres. Quelques-uns de ces tombeaux ont des formes compliquées et symétriques [1].

» Placés aux portes de la Malaisie, des Philippines et de la Chine, les Papous ont dû recevoir de ces pays quelques notions vagues de l'art asiatique et de l'industrie européenne. Déjà ces premiers rudiments se traduisent pour eux en progrès dans l'architecture, le commerce et les constructions. Leurs pirogues sont tout à fait différentes de celles des Mélanésiens; elles ressemblent beaucoup pour la forme au *koro-koro* des Moluques. L'une de ces embarcations entre autres me frappa surtout par sa forme et ses proportions. Plus perfectionnée que les barques malaises, elle offrait des analogies avec nos grands bateaux pêcheurs. Les guides nous apprirent que c'était le navire sur lequel les habitants de Doreï envoyaient tous les deux ans leurs tributs en esclaves, écailles de tortue, oiseaux et écorce de massoï, au sultan de Tidor, qu'ils reconnaissent pour leur souverain. »

ILES VÉGUIOU ET GROUPE D'AIOU.

Ce qu'on a dit des naturels de Dori peut s'appliquer à ceux de Véguiou, île dont la population, selon quelques indigènes, est considérable, et dont la plus grande partie serait rassemblée dans une grande ville.

Nous devons ajouter que les officiers de *la Coquille* découvrirent, dans un village, à l'est de la baie, une pagode ou chapelle, ornée d'un certain nombre d'effigies bizarres, barbouillées de couleurs diverses, et ornées de plumes et de nattes arrangées symétriquement. Cette pagode était vraisemblablement un temple, et les figures en bois des divinités. Mais les croyances de ces peuples ne sont point connues.

Le groupe Aïou, composé de petites îles environnées d'un récif de cinquante milles de circuit, fut découvert par Forrest. Ces îles sont occupées par des Papouas dont la nourriture consiste en poissons et en tortues. Ces naturels font de temps à autre des incursions sur Véguiou pour se procurer le sagou nécessaire à la fabrication de leur pain; ils emmènent leurs femmes et toute leur famille, et font en outre un petit commerce d'écailles de tortue et de nids d'oiseaux avec les Chinois de Ternate et d'Amboine. Aïou-Baba, la plus importante et la plus méridionale du groupe, a cinq milles de circuit et cinq cents pieds d'élévation. Forrest distingue trois principaux chefs sous

[1] Ces tombeaux, dit M. de Rienzi, sont faits de roche dure de corail. Ils ont des coussinets en bois, ornés d'espèces de têtes de sphinx, et présentent une analogie extraordinaire avec ceux que l'on trouve sous la tête des momies dans les nécropoles de l'Égypte. Ils ont aussi des fêtes funèbres à la lueur des torches sur la plate-forme de leurs cabanes. Là, après avoir présenté aux conviés des fétiches disposés autour d'une table à manger, et auxquels chacun d'eux adresse une harangue, les membres de la famille du défunt témoignent leur douleur en savourant des cochons grillés, des bananes, des ignames et des taros rangés sur des plats.

les titres de *mondo, sinagui* et *kimalaha*. Le mondo avait plusieurs femmes dont deux étaient des Malaises enlevées à Amblou, près d'Amboine. Forrest ayant témoigné au mondo sa surprise de ce qu'il osait acheter des sujets hollandais, le chef sauvage répondit que dans ces îles on ne s'inquiétait guère des Hollandais, parce qu'ils étaient bien loin; que d'ailleurs les naturels avaient mille moyens d'éluder leurs vengeances, et que, par exemple, lorsque les Hollandais demandaient la tête d'un chef papou, au lieu d'envoyer cette tête, on expédiait celle d'un esclave qu'on décapitait.

ILE DE RAWAK.

Les maisons de cette île sont bâties sur pilotis; les habitants passent pour être bien conformés.

En 1828, pendant son séjour dans cette île, M. de Freycinet reçut la visite du chef d'Aïou-Baba. Le voyageur rapporte en ces termes ses relations avec ce chef :

« Les Papous (Papouas) avec lesquels nous avions communiqué nous avaient paru intelligents et spirituels; mais aucun n'égalait, sous ce double rapport, Moro, l'un des chefs des îles Aïou, qui vint à notre observatoire. Il parlait le malais avec facilité, nous adressait mille questions, et voulait une explication de tout ce qu'il voyait parmi nous d'extraordinaire. Il me demanda avec instances un thermomètre. Je ne sais s'il en comprit l'usage, mais il parla pendant longtemps à ses compatriotes, et l'on eût dit qu'il leur en expliquait l'utilité.

» Moro était nu, ne portant qu'un simple *langouti*, en écorce de figuier; il était trapu, et avait une immense chevelure; comme tous ses compagnons, d'un caractère vif et gai, nous flattant avec beaucoup d'adresse lorsqu'il voulait obtenir une chose; il me fit entendre que, pour rester en ma société, il lui fallait un costume plus décent que le sien. En conséquence, il obtint insensiblement un pantalon, puis une chemise, puis un mouchoir pour décorer sa tête, etc. Fier de son nouveau costume, il partit pour la baie de Kabarei, sans doute pour y étaler sa *braverie*.

» Le lendemain, il revint avec deux tortues qu'il me vendit. Dès lors, il s'établit notre commensal habituel, à ce point qu'il couchait même à bord. Il étudiait et imitait nos manières avec une aisance et une facilité qui nous surprirent. Il est vrai qu'à travers cette sociabilité improvisée, il perçait, de temps à autre, quelques traits de simplicité native; mais, sur notre remarque, il était le premier à en rire, et de bon cœur. Une fois, il imagina de renverser tout d'un coup la poivrière dans le creux de sa main et d'en avaler d'un seul coup tout le poivre. Je crus qu'il allait étouffer; mais, bien loin de là, il ne fit que se récrier sur l'excellence d'un tel régal : *bagous, bagous!* (bon, bon!) répétait-il. Il regardait avec tant de satisfaction tout ce qui était sur la table, que, pour le contenter, je consentis à lui laisser prendre le verre, la bouteille, l'assiette, etc., dont il s'était servi. Sa joie fut au comble quand je lui eus donné un petit panier pour emballer toutes ces richesses. Il me témoigna sa reconnaissance par le don de plusieurs perles et du plus bel oiseau de paradis que j'aie apporté de ces contrées. Il ne s'en tint pas là, il nous rendit de signalés services. Comme nous étions entourés continuellement d'une multitude de pirogues, il s'établit notre officier de police, et notre courtier général. Il faisait nos marchés avec ses compatriotes : c'était toujours à notre bénéfice; il est vrai qu'il y trouvait aussi son compte. Si, par exemple, nous consentions à donner neuf couteaux pour une certaine quantité de denrées, il me disait que c'était assez de cinq, mais n'en livrait que quatre au vendeur, ce qui paraissait le satisfaire, et gardait le cinquième pour lui. Il s'attachait à me démontrer

que cette manière d'agir n'était pas désavantageuse; j'en convins volontiers, en riant de son industrie. »

GROUPE D'ARROU.

Ce groupe, dont les voyageurs et les géographes ne citent que quatre ou cinq îles, en renferme une trentaine selon M. de Rienzi. Il est riche en oiseaux de la plus grande beauté. L'île centrale a une anse assez commode; mais les naturels, un peu farouches, semblent s'opposer au débarquement des Européens.

Le gouvernement de ces îles appartient à des chefs indépendants. En 1824, le baron Van der Kapellen y envoya deux bâtiments pour reconstituer les établissements que les Hollandais y avaient autrefois possédés. Mais ce projet rencontra de trop grandes difficultés; et les anciennes relations commerciales ne furent pas renouvelées.

Le cachalot abonde dans les eaux qui baignent les côtes de ces trente îles; quelques baleiniers commencent à explorer ces parages, qui pourraient devenir une station importante de pêcheries. — Les indigènes de ce groupe font le trafic avec la côte occidentale de la Papouasie.

DÉTROIT ET ILES DU DÉTROIT DE TORRÈS.

Ce terrible passage, que peu de navigateurs ont osé franchir, est situé entre la grande île de la Nouvelle-Guinée et le continent de l'Australie ou Nouvelle-Hollande. L'opinion la plus générale est que Louis Paz de Torrès opéra son retour de la mer du Sud dans la Malaisie par ce détroit qui porte son nom. Il a environ trente-quatre lieues de largeur. Une multitude d'îlots et de récifs en rendent la navigation extrêmement difficile et dangereuse. Les plus grands de ces îlots n'ont que trois ou quatre milles d'étendue, et sont peu élevés. Ils sont peuplés de noirs andamènes, farouches, perfides et barbares, qui y seront venus, selon notre opinion, de l'intérieur de la Papouasie, et qui, en passant d'un à l'autre de ces petits îlots, auront été s'établir dans l'Australie. Ces hommes cruels, armés d'arcs et de flèches, ont assailli à diverses reprises des navires marchands. Plusieurs marins des équipages du *Chesterfield* et du *Hormuzier*, qui mouillèrent, en 1793, entre les îles Warmwax et Mera ou Murray, ayant pris terre, tombèrent sous leurs coups.

Les îles principales du détroit sont les îles Mera ou Murray, Warmwax, Bristow, Dalrymple, Rennell, Retour, Cornwallis, Talbot et Délivrance. Les Anglais ont fait un groupe de quelques-unes de ces îles sous le nom éternel de Prince de Galles, nom qui, comme tant d'autres trop souvent répétés, ne sert qu'à jeter de la confusion dans la géographie. Nous allons donner quelques détails sur l'île Mera ou Murray, la plus grande des îles du groupe Murray, et vraisemblablement de toutes celles qui sont semées à travers les récifs de ce détroit, dont le passage est plus redoutable que celui du cap Horn et du cap de Bonne-Espérance. L'île Murray fut découverte en 1790 par le capitaine Edwards, qui reconnut encore trois îles parmi les neuf qui composent ce groupe.

ILE MURRAY OU MERA.

Outre qu'ils ont de belles proportions, les naturels de Mera ou Murray sont généralement d'une taille athlétique; leur tête est bien conformée; si nous en jugeons d'après le dessin qui accompagnait la narration de l'officier anglais auquel nous empruntons ces

détails, les organes les plus développés chez eux semblent, selon le système de Spurzheim, être ceux de la causalité et de la bienveillance. Ils ont le front large et élevé, le nez gros, mais non pas épaté comme celui des noirs d'Afrique; leurs lèvres sont aussi moins épaisses que celles de ces derniers. Leurs dents sont blanches et saines. Les uns ont les cheveux plats, d'autres les ont laineux; en général, ils teignent leur chevelure au moyen d'une substance rougeâtre, délayée dans un corps gras. Leur peau a le noir et le luisant du noir africain.

Tous les adultes mâles ou femelles ont le lobule de l'oreille découpé, de manière à pendre d'un pouce ou deux au-dessous de la partie inférieure de l'hélix; ils ont, en outre, la cloison des narines percée d'un trou, qu'il paraît être de mode d'agrandir le plus possible. Cette ouverture sert, dans les jours de réjouissance, à suspendre les objets les plus grotesques. Une parure très-recherchée consiste en un croissant de nacre de perle, attaché au cou à l'instar des hausse-cols des officiers européens. Ils ont aussi des colliers de fruits rouges et blancs enfilés à de longues herbes : le narrateur croit que ces ornements ne sont pas des marques d'honneur ou de distinction, et qu'il n'y a pas de chefs parmi ce peuple; ce qui n'est guère probable.

La nourriture de ces sauvages consiste en noix de coco, ignames, figues d'Adam, bananes et patates sucrées. La tortue et les coquillages sont en abondance autour de l'île, et la mer fournit beaucoup de poisson; mais il faut que l'habileté du pêcheur supplée à la grossièreté des instruments : les hameçons sont en écaille et sans barbes. Le cocotier est l'arbre le plus commun. Les marins aperçurent çà et là sur le flanc des collines quelques parties de terre cultivées, où doivent se récolter l'igname et la patate. Il paraît qu'ils n'ont aucune céréale. Quant aux animaux, les marins n'y virent que des chiens.

On ignore si ces insulaires ont quelque idée de la Divinité; mais on sait qu'ils ne font usage d'aucun amulette dans le but de se concilier ses faveurs.

Chaque habitation se compose d'une salle oblongue, entièrement couverte à l'une de ses extrémités, et d'une ruche artistement faite et sans entrée visible. Je reconnus que cette ruche était formée de longues perches de bambou plantées en terre de manière à former un cercle de neuf pieds de diamètre, et réunies ensuite à leur sommet. Je suppose que l'on pénètre dans ces ruches en soulevant quelques-unes des perches; elles servent de magasins, et mettent les provisions à l'abri du soleil et de la pluie. Les salles oblongues sont destinées à la résidence de la famille; elles ne contiennent aucun meuble; quelques tas d'herbes sèches y tiennent lieu de lits.

Leurs canots, formés de troncs d'arbres creusés, sont longs, étroits et nagent facilement; pour empêcher qu'ils ne soient renversés d'un coup de vent, on attache par le travers deux longues perches de bambou placées à six pieds de distance l'une de l'autre, et, à chacune de leurs extrémités, on fixe d'autres perches parallèles au bordage, et qui en sont éloignées de sept pieds environ. Ce double cadre, qui flotte à la surface de l'eau, retarde la marche du petit bâtiment, mais il lui donne de l'assiette et de la solidité; une claie de bambou et une natte d'herbes sont étendues sur ces cadres, en ménageant un intervalle pour les pagaies le long du bord; c'est sur ces nattes que se reposent le principal personnage et ceux qui ne pagayent pas. Les pagayeurs sont debout, et n'observent aucun ordre dans leurs mouvements; ils rament à volonté, et quelquefois tous à la fois du même côté. Les deux ailes du canot sont fort gênantes lorsqu'il veut accoster un navire; et ce qu'il y a de mieux à faire alors, est d'abaisser la chaloupe de l'arrière, et de communiquer avec les nouveaux venus du haut de cette espèce de tribune.

ARCHIPEL DE LA LOUISIADE.

Cet archipel est un groupe d'îles importantes, hautes, et peuplées d'une race de sauvages farouches, crépus comme ceux de la Nouvelle-Bretagne et de la Nouvelle-Irlande. Situé à l'est de la Nouvelle-Guinée; ce groupe fut découvert par Bougainville, en 1768.

Lorsqu'en 1793 l'amiral d'Entrecasteaux explora le nord de cet archipel, il aperçut plusieurs petits hameaux dont les habitants se rassemblaient sur le rivage pour jouir de la vue d'un de nos bâtiments. Les cases de ces hameaux étaient de forme variée, et meublaient le paysage d'une manière très-pittoresque.

Entre les îles Bonvouloir et Saint-Aignan, une pirogue s'approcha du navire; les sauvages qui la montaient parurent timides aux officiers français. Leur taille était médiocre, leur complexion faible, leurs cheveux crépus et leur visage barbouillé de noir. On obtint à peine d'eux des ignames, des bananes et des patates, pour des verroteries, et ils ne parurent pas se soucier du fer qu'on leur offrit.

GRAND ARCHIPEL DE LA NOUVELLE-BRETAGNE.

Cette terre est située à l'est de la Papouasie, dont elle est séparée par le détroit auquel on a donné le nom du navigateur Dampier qui la découvrit en 1700. Cartwright la visita en 1768, et Dumont d'Urville accosta également ces parages dans ces derniers temps.

La superficie de cette terre est d'environ 1,660 lieues carrées, et quelques écrivains ont porté le nombre de ses habitants à plus de cent mille.

Les îles principales sont celles de la Nouvelle-Bretagne et de la Nouvelle-Irlande, séparées l'une de l'autre par le canal Saint-George, où est située l'île de Man. Viennent ensuite les îles du duc d'York (Amakata) avec un port; du Nouvel-Hanovre, dont les habitants sont, après ceux de la Nouvelle-Irlande, les plus civilisés de cet archipel, de Mathys, Abgarris, Caen, Dampier, des Pêcheurs (*Vischers*), de Gerard de Nys, Saint-Jean, Orageuse, Mathias, Jésus-Maria, Anachorètes, Commerson, Boudeuse, Purdy, Élisabeth, Durour, San Gabriel, San Miguel, la Vendola, los Reyes et los Negros, avec la principale île de ce nom; le petit groupe des Iles françaises, les îles de l'Amirauté, de Portland, des Ermites et de l'Échiquier. Leur surface est en général couverte de montagnes qui paraissent être primitives, tandis que les collines de leur circonférence et les écueils de leur rivage sont, surtout pour la Nouvelle-Irlande, entièrement formés de carbonate de chaux madréporique, qui les entoure d'une espèce de mur semblable à un nouveau rivage moulé sur un rivage ancien. Ces îles possèdent plusieurs volcans en ignition, et elles sont bien boisées et bien arrosées. La végétation y est assez riche; elle comprend le cocotier, le muscadier sauvage, l'arbre à pain, des figuiers, l'aréquier, le sagoutier, les grandes fougères, les drymirrhisées, etc.

Les habitants de ces îles appartiennent à la race des Papouas; mais leur taille est plus haute et leurs traits sont plus beaux que ceux de l'île Papouasie. Ils ont des temples,

Naturel du Havre Curteret.

(Nouvelle Irlande.)

et ils adressent leurs offrandes tantôt à des idoles à figure humaine, tantôt à d'autres revêtues de la forme de certains animaux. Ils sacrifient, dit-on, à leurs dieux des victimes humaines; mais M. J. de Blosseville, qui les a vus en 1825, prétend que cette coutume n'existe pas chez eux, et qu'ils sont au contraire généreux, humains et hospitaliers. Aucune de ces îles n'est bien connue. La Nouvelle-Bretagne, nommée *Birara* par les naturels, selon Bougainville (peut-être Birara n'est-il qu'un district de l'île), est la plus grande de tout l'archipel. Ses habitants excellent, comme le reste des Papouas, dans la construction et la manœuvre des pirogues, qui ont ordinairement de dix à dix-sept mètres de long.

Iles de l'Amirauté. — D'Entrecasteaux, qui les explora en grande partie (1792), parle ainsi des indigènes de la grande île de l'Amirauté, nommée *île Basco* par Maurelle en 1781 :

« Après une heure d'attente sans avoir pu réussir à les attirer près de nous, dit ce navigateur, je voulus leur donner le spectacle d'une fusée, prévoyant bien que cet artifice commencerait par les étonner, mais qu'il pourrait exciter ensuite leur admiration, puis leur curiosité. Au moment où la fusée partit, ils cessèrent de répondre à nos cris, et restèrent dans le silence. Lorsque ensuite elle éclata et retomba en pluie de feu, la frayeur s'empara d'eux, et ils s'éloignèrent avec précipitation. Peu après, nous les vîmes revenir, mais ils se tinrent toujours à une grande distance. J'imaginai de faire mettre sur une planche, avec des clous et d'autres objets d'échange, une bougie enveloppée d'une lanterne de papier, afin que cet objet flottant pût être aperçu et recueilli par eux. Mais ils parurent plus effrayés de cette lumière qui, détachée de la frégate, semblait s'avancer sur eux en marchant sur l'eau, qu'ils ne l'avaient été de l'éclat de la fusée. Ils soupçonnèrent sans doute qu'il y avait quelque chose de merveilleux dans la marche apparente de ce feu errant sur les flots; car, à mesure qu'elle leur semblait approcher, ils s'écartaient, en prononçant à haute voix, et d'un ton précipité, des mots par lesquels ils avaient l'air de conjurer en quelque sorte un génie malfaisant; enfin ils se retirèrent tout à fait. Le temps était si calme et la mer si belle, que cette bougie resta allumée près de deux heures. Lorsque les naturels arrivèrent à terre, ils allumèrent des feux. Au reste, ce spectacle, dont ils parurent si effrayés, fut très-réjouissant pour l'équipage. »

Nouvelle-Irlande. — Les limites de cette terre sont comprises entre 2° 3′ et 4° 51′ de latitude sud, et 148° 13′ et 150° 48′ de longitude est; elle a une étendue de cent quatre-vingt-quatorze milles environ du nord-ouest au sud-est, et sa largeur varie entre huit et trente milles.

De même que plusieurs races disséminées sur les terres environnantes, les peuples de la Nouvelle-Irlande appartiennent à l'immense famille des Papouas. Les Nouveaux-Irlandais ont la peau noire, sans que la teinte en soit bien décidée : l'union du jaune avec le brun produit une teinte fuligineuse. Leur taille, fort ordinaire, varie selon les individus; généralement elle a de cinq pieds à cinq pieds deux pouces d'élévation. Leurs membres n'ont point les formes grêles de la race noire; mais ils n'offrent pas non plus cette régularité gracieuse propre aux Polynésiens. Leur chevelure, épaisse et laineuse, recouvre leur tête et retombe sur les épaules en boucles très-frisées et disposées en tire-bouchon. Ils ne s'épilent point; les vieillards conservent, dans toute sa longueur, leur barbe dont ils paraissent prendre grand soin; quelques-uns de ces derniers sont remarquables par l'épaisse villosité qui couvre leurs membres. Leur angle facial ne paraît pas dépasser 65 à 67 degrés. Les frictions huileuses contribuent vraisemblablement à donner à la peau d'un grand nombre de jeunes gens, cette douceur veloutée qui la distingue. Mais la plus grande partie de la population est infestée

de cette lèpre qui dévore tant de peuples de la mer du Sud, et qui fait tomber l'épiderme par écailles furfuracées.

Ils ne connaissent pas la circoncision, et ils n'observent point les lois de la pudeur; ils sont toujours dans une nudité complète.

Le visage des hommes âgés respire une froide dignité, et leurs traits sont empreints d'un calme et d'une sérénité qui est l'apanage des sens engourdis par les ans; mais la jeunesse est, chez ces indigènes comme partout ailleurs, remarquable par une grande turbulence d'action et une vive mobilité d'esprit. Toutefois, en étudiant la physionomie de ces peuples, on est frappé du contraste que présentent la fausseté des regards de quelques-uns, la défiance soupçonneuse de certains, et la confiante bonhomie des autres. Peu d'entre eux sont gais et enjoués; la vie de la plupart se passe à tendre des piéges à leurs ennemis, ou à se préserver de leurs embûches : tout le cours en est marqué par un état constant d'hostilité.

ARCHIPEL SALOMON.

Ce groupe renferme une dizaine d'îles hautes et peuplées et une multitude de petites; il a deux cents lieues de longueur du nord-ouest au sud-est, et sa largeur moyenne est d'environ quarante lieues.

Les seules îles de cet archipel sur lesquelles on ait des renseignements un peu étendus, sont les îles du Massacre, groupe qui a fourni à l'Américain Morel un long et dramatique épisode, dont les détails, curieux du reste, paraissent empreints d'exagération.

Toutes ces îles étaient sous la domination d'un chef unique, autocrate du groupe entier; chacune, en outre, avait un chef particulier et des chefs inférieurs. Un matelot américain, nommé Shaw, qui fit un séjour de quelque temps au milieu des naturels, ne put découvrir chez eux aucune trace de religion, aucune idée d'un Être suprême.

Les habitants sont généralement grands, bien faits, vigoureux, agiles; leur peau, lisse et douce au toucher, est moins noire que celle des Malgaches; leurs cheveux sont légèrement crépus, quoique soyeux et doux. Ils ont le front bombé, les yeux grands, noirs, brillants; le nez bien fait, les lèvres moyennes, les dents blanches et bien rangées. Leur physionomie a une expression de férocité mêlée de hardiesse, excepté lorsque la joie ou le plaisir l'adoucit. Il semble que le tatouage ajoute encore à ce caractère d'énergie sauvage.

Ils ont pour armes des arcs, des flèches, des massues et des casse-tête. Les premiers, qui ont sept pieds de long, sont en bois de cocotier; ils ont une légèreté, une force et une élasticité remarquables. L'écorce du même arbre sert à fabriquer les cordes; et les flèches sont faites de petits roseaux très-déliés qui se tirent d'une des petites îles du groupe : leur longueur est de cinq pieds, et elles ont une pointe en bois très-dur. Les lances, de même bois que les arcs, ont quinze pieds de long; elles sont terminées en pointe à chaque bout, polies comme de l'ébène, et ont dans le milieu des ciselures fort élégantes. Les casse-tête, aussi de même bois, ont quatre pieds de long; un des bouts, qui a cinq pouces de large, est aplati, et ses bords sont tranchants. Les haches d'armes ont une longueur de huit pouces; l'une des extrémités, du volume d'un coco, porte la figure d'un guerrier tatoué et prêt pour le combat; l'autre bout sert de poignée.

Naturel de l'ile Massacre.

Naturel de Vaĥikoro.

(Océanie.)

Naturel et chef de Vanou.

(Vanikoro.)

Les femmes, non moins grandes, non moins noires, non moins bien faites que les hommes, ont quelque ressemblance avec les mulâtresses quarteronnes. Elles paraissent chastes et réservées, autant, peut-être, par crainte que par vertu, car leurs maris les tuent impitoyablement sur un simple soupçon d'infidélité. Shaw crut remarquer que les enfants étaient tous immolés, à l'exception de ceux des chefs.

La polygamie est en usage chez quelques chefs; mais les insulaires n'ont ordinairement qu'une seule femme.

Des pagnes, tressés avec des fibres de cocotier, composent quelquefois le costume des deux sexes; mais ils vont plus communément nus; dans ce dernier cas, ils portent seulement quelques parures, telles que plumes, coquilles, os, dents de poisson qui leur couvrent le nez, les yeux, les oreilles, le cou, les reins, les bras, les poignets, les jambes et les chevilles.

Les chefs se distinguent par des bandeaux de plumes rouges qui leur ceignent le front. Renversées et ajustées aux reins en bandeaux, elles forment une parure qui ne manque pas d'élégance.

Faites d'un bois très-léger, les pirogues sont taillées dans un bloc solide, et ont environ vingt pieds de longueur, sur une largeur de douze, et une profondeur de deux pieds. Les pagaies, de bois de cocotier, ont six pouces de largeur à la pelle, et une longueur de quatre pieds.

Les cases sont construites de la façon la plus simple, avec une cage en bambou, et une toiture en feuilles de cocotier.

GROUPE DE VANIKORO OU DE LA PÉROUSE.

Ce groupe fut découvert par l'illustre la Pérouse, qui y trouva la mort.

Les habitants de Vanikoro sont en général petits, maigres, grêles, de chétive apparence. La hauteur démesurée du front et son rétrécissement à la hauteur des tempes, donnent à cette race un caractère bizarre et sauvage. Des morceaux de bois ou des coquilles passées dans la cloison des narines ne relèvent guère des nez naturellement camards. Agiles, souples et dispos presque tous, on en voit pourtant qui se traînent, attaqués de lèpre et d'ulcères. Les hommes âgés ont la tête nue et les cheveux courts.

Les femmes sont relativement plus hideuses encore que les hommes. Mais, si hideuses qu'elles soient, les hommes s'en montrent fort jaloux, et s'efforcent de les dérober aux regards des étrangers. Leurs seins, fatigués de bonne heure, tombent d'une façon peu gracieuse, et, comme si la nature ne se prêtait pas assez vite à cette dépression, les Vanikoriennes ont grand soin de serrer leur gorge avec une sorte de ceinture un peu au-dessus du mamelon.

Les Vanikoriens assurent que leurs voisins ne sont pas cannibales; seulement, ils disent que quand un ennemi tombe entre leurs mains, il est tué immédiatement; son corps est déposé dans de l'eau de mer, et y est conservé jusqu'à ce que les os soient complétement dépouillés. Le squelette est alors retiré : on gratte les os que l'on coupe de diverses manières pour former les extrémités aiguës des flèches et des lances.

Les armes des Vanikoriens consistent dans de lourdes massues, des lances, des arcs et des flèches : ces dernières sont empoisonnées avec une gomme rougeâtre, extraite d'une espèce d'arbre particulière aux îles Vanikoro. Dès qu'un homme est blessé à un membre avec une flèche empoisonnée, on coupe promptement ce membre, et quelque-

fois on parvient à sauver l'individu; mais lorsque la blessure attaque une partie du corps que l'on ne peut retrancher avec facilité, le blessé se résigne tranquillement à la mort sans se plaindre, quoique souvent il languisse quatre ou cinq jours dans les souffrances les plus horribles.

La langue des Vanikoriens a de la douceur et de l'agrément.

GROUPE DE NITENDI OU SANTA-CRUZ, TOUPOUA, TINAKORO ET MINDANA.

L'île Nitendi [1], nommée Santa-Cruz par Mindana, est située entre 10° 40′ et 10° 53′ de latitude sud, et entre 163° 22′ et 163° 45′ de longitude est.

Peu élevée et bien boisée, Nitendi est une île populeuse; la plupart de ses indigènes sont noirs, avec les lèvres fortes, le nez épaté, les cheveux crépus et le front très-large; du reste vigoureux et assez bien proportionnés, aux jambes près, qui sont peu musclées. Quelques-uns des habitants se distinguent des autres par un teint olivâtre et foncé, qui les rapproche de la race polynésienne. Ils ont encore avec elle une analogie frappante, celle du nez et des oreilles, percés pour recevoir des anneaux d'écaille de tortue. Les insulaires se parent également la tête avec une fleur rouge. Sous leurs bracelets, et à leur ceinture, ils placent diverses espèces d'herbes odoriférantes. Le tatouage et la circoncision sont en vigueur parmi eux; ils s'épilent tout le corps.

Toupoua est une terre haute, bien peuplée; son étendue doit être d'environ dix à douze milles. Elle est située par 11° 16′ de latitude sud, et 164° 7′ de longitude est. Les habitants passent pour bons et hospitaliers.

Nous ne mentionnons les îles Mindana et Tinakoro (ou le Volcan) que pour ordre.

ARCHIPEL DES NOUVELLES-HÉBRIDES.

Découvert en 1606 par Quiros, qui appela la plus grande de ces îles *Australia del Espiritu Santo,* cet archipel fut exploré, en 1768, par Bougainville, qui lui donna le nom convenablement choisi de Grandes-Cyclades, auquel Cook substitua celui de Nouvelles-Hébrides. Il forme un groupe de 120 lieues du nord-nord-ouest au sud-sud-est, et sa position est marquée entre 15° 20′ de latitude sud, et 164° et 168° de longitude à l'est de Paris. Nous ne pouvons nous occuper de toutes les îles qui le composent, et nous ne nous arrêterons qu'à celles dont les habitants ont été observés.

De ce nombre sont : l'île Tanna, dont les insulaires sont d'une couleur bronzée, ont des formes grêles et la taille mince et petite; leur nez est large, leurs yeux sont pleins et doux; leurs traits respirent la vivacité et l'esprit. Presque tous, au dire de Cook, avaient la physionomie ouverte, mâle et honnête; mais, chez un petit nombre moins heureusement doués, l'air était méchant et faux. Les naturels, agiles et dispos, maniaient les armes avec adresse; mais, réservant toutes leurs forces pour les temps de guerre, ils laissaient aux femmes le soin des travaux pénibles. Sur la plage les femmes circulaient chargées de fardeaux : les hommes ne portaient que leurs armes.

Les femmes de Tanna, petites de taille, sont assez jolies dans leur jeunesse; leurs yeux sont doux et bons; leur démarche ne manque pas d'une certaine grâce. Le vête-

[1] On l'appelle aussi Indeni.

ment des hommes consiste en un pagne qui, au lieu de cacher leur nudité, a le privilége de la faire mieux ressortir. Ils ressemblent, dit Forster, au dieu tutélaire des vergers dans la mythologie grecque. Les femmes s'enveloppent d'une pièce d'étoffe en fibres de bananier, qui les couvre de la ceinture aux genoux. Outre le tatouage ordinaire par piqûres, le tatouage par incision est pratiqué chez ces peuples.

Leurs cheveux sont naturellement crépus, frisés et bruns. Ils disposent sur le visage, le cou et les épaules, des bandes obliques de trois pouces de large, de couleur noire ou rouge et rarement blanche ; mais quelquefois une moitié du visage est peinte en rouge, tandis que l'autre l'est en noir. Les soins de la cuisine pèsent sur les femmes; elles rôtissent ou grillent les ignames et les bananes; elles cuisent à l'étuvée les feuilles vertes d'une espèce de figuier et de l'*hibiscus esculentus;* elles font des poudings avec une pâte de bananes et de taro, contenant un mélange d'amandes et de feuilles. Diverses espèces de fruits s'y mangent sans préparation. Les cochons et la volaille leur fournissent quelquefois leur viande; mais les poissons et les coquillages sont la base de leurs repas. Leur unique boisson est l'eau mélangée avec du lait de coco.

Les insulaires de Tanna, ainsi que ceux de tout l'archipel, n'avaient aucune idée du fer avant l'arrivée des Européens ; leurs armes sont la massue, la lance, l'arc, et les flèches, garnies en dents de poisson ou en pierres dures.

L'île de Koro-Mango est située à environ vingt milles au nord de Tanna.

Les habitants de cette île forment avec ceux des îles au sud une variété différente de celle qui habite les îles au nord; ils parlent même une autre langue. Leur stature est médiocre, mais ils sont assez bien proportionnés; leurs traits ne sont point disgracieux; d'un teint très-foncé, ils se peignent le visage en noir et en rouge, et portent les cheveux frisés et bouclés. Le peu de femmes que l'on vit étaient fort laides; elles portaient un jupon court fait avec des feuilles, tandis que les hommes n'avaient pas d'autre vêtement que leurs ceintures. Leurs cases sont couvertes de feuilles de palmier, et leurs plantations sont entourées de haies de roseaux.

Forster pense que leur langue est aussi différente de l'idiome tonga que de celui de Mallicollo. La plupart des mots contiennent des sons gutturaux et de fortes aspirations, sonores d'ailleurs et remplis de voyelles : ils sont faciles à répéter. Les connaissances géographiques de ces insulaires s'arrêtaient à Koro-Mango; ils ne connaissaient ni Mallicollo, ni Api, ni Sandwich plus rapproché d'eux.

Ile Mallicollo.—Les indigènes sont petits, bronzés, avec la tête longue et le visage plat, plus semblables à des orang-outangs qu'à des hommes, moins cependant à cause du visage que par l'effet de membres grêles et disproportionnés; leurs cheveux, noirs ou bruns, sont courts et crépus, sans être laineux. Leur barbe est forte, touffue, ordinairement noire et courte. Ce qui accroît leur difformité naturelle, c'est une ceinture en corde, serrée si fortement autour des reins, que la forme de leur corps approche de celle d'une grosse fourmi. Le sillage creusé par ce lien coupe le corps de la manière la plus disgracieuse.

Les hommes vont nus, en se couvrant les parties naturelles de feuilles ou d'un morceau de natte. Les femmes, non moins hideuses que les hommes, se peignent en rouge la tête, le visage et les épaules.

L'île Saint-Esprit a environ 22 lieues de longueur sur 12 de largeur; elle est située entre 14° 40′ et 15° 42′ de latitude sud, et entre 164° 7′ et 164° 55′.

Le petit nombre d'insulaires du Saint-Esprit que les Anglais purent apercevoir étaient plus robustes et mieux faits que les naturels de Mallicollo. On en conjectura qu'ils appartenaient à une race différente. Cette opinion s'accrédita d'autant mieux, que la langue n'avait point d'affinité avec celle de Tanna et de Mallicollo, et se rap-

prochait, au contraire, de l'idiome tonga. La chevelure de ces hommes était tantôt courte et frisée, tantôt longue et lisse. Leurs ornements consistaient en bracelets et en colliers. L'un d'eux avait une coquille blanche attachée sur le front; d'autres étaient peints d'un fard noirâtre. On ne leur vit d'autres armes que des dards et des harpons pour la pêche. Parmi les cadeaux qu'on leur fit, ils distinguèrent surtout les clous. De leur côté, ils offrirent une branche de *piper*.

GROUPE DE BALADE OU DE LA NOUVELLE-CALÉDONIE.

Les limites de ce groupe, d'après M. de Rienzi, qui y a rattaché diverses petites îles, sont comprises entre 17° 53′ et 23° 4′ de latitude sud, et entre 160° 17′ et 165° 6′ de longitude est.

La population est d'environ 50,000 habitants; ce sont des hommes noirs, aux cheveux laineux, à la peau grasse. Ils sont de haute stature, mais laids, disgracieux et misérables.

Ces Mélanésiens, comme la plupart des sauvages, sont quelquefois obligés de travailler beaucoup pour pourvoir à leur subsistance; mais ils passent dans le repos leurs heures de loisir, et, comme eux, ils méprisent le beau sexe. Leur caractère est extrêmement grave; ils ne se laissent pas captiver par les caresses des femmes, si souvent dangereuses, et ils apprécient peu les jouissances domestiques. Leurs armes sont la lance et la fronde. Selon un savant voyageur naturaliste, M. Labillardière, ils montent sur les arbres comme s'ils marchaient sur un plan horizontal. Cook et Forster vantent leur douceur et la chasteté de leurs femmes; mais M. Labillardière, d'accord avec d'Entrecasteaux, les dépeint comme aussi cruels, aussi perfides et aussi enclins au vol que la plupart des Polynésiens et des Mélanésiens; il assure qu'ils sont anthropophages par gourmandise, que les femmes se vendaient pour un clou, et que la grandeur du clou variait suivant la beauté de la personne. Au reste, d'Entrecasteaux et M. Labillardière peuvent s'être trompés, et ce fait a encore besoin d'être vérifié, car nous savons que les Mélanésiens sont plus jaloux de leurs femmes que les Polynésiens.

PETIT GROUPE DE NORFOLK.

Situé par 20° 2′ de latitude sud, et 165° 42′ de longitude est, l'île Norfolk forme un petit groupe avec deux îlots nommés Nepean et Philips.

C'est aujourd'hui le siége d'un établissement pénal destiné aux criminels les plus endurcis de la Nouvelle-Galles et de la Tasmanie. — La population est d'environ huit cents individus, parmi lesquels il faut comprendre cinq cents *convicts* (condamnés).

Tout ce que l'imagination pourrait se figurer de plus repoussant et de plus hideux serait encore au-dessous de l'épouvantable tableau que présente cette atroce réunion de scélérats. Malgré une très-forte garnison, malgré une discipline d'airain et des supplices rigoureux, chaque jour amène de nouveaux crimes et de nouvelles révoltes. La dissolution des mœurs est poussée si loin parmi ces misérables, que des soldats et même des sous-officiers, surpris par eux, ont été victimes de leur brutalité. Croirait-on, après cela, qu'une des plus jolies personnes de Sidney, la femme du gouverneur de cette prison, dont les règlements bannissent tout à fait son sexe, ose y résider auprès de son mari, et braver ainsi des dangers qu'il est plus facile de comprendre que d'exprimer? Les verrous, de hautes murailles, une surveillance très-sévère et les terribles

brisants qui bloquent l'île de toutes parts, ne sont pas toujours capables d'arrêter la désertion des détenus. Tantôt ces bandits dérobent les bateaux de l'État, tantôt ils parviennent, à force de patience et d'adresse, à construire, dans quelque lieu écarté, une chétive et informe embarcation sur laquelle ils ne craignent pas de s'exposer, le plus souvent sans vivres et sans boussole, à la merci des vagues et des vents. Quelquefois, poussés par les brises de l'est, ils atteignent sains et saufs les côtes de l'Australie ou Nouvelle-Hollande, et attaquent alors les caboteurs qu'ils peuvent aborder, avec une audace incroyable, dont au reste les *bush-rangers* (coureurs ou batteurs de buissons) leur donnent de fréquents exemples. Malheur au petit bâtiment qui, mouillé dans une des baies de l'Australie, ne se garde pas jour et nuit avec soin! car son équipage est surpris et égorgé au moment où, sans défiance, il se livre au repos; et les capteurs, mettant ensuite à la voile, vont brigander dans les archipels de la Polynésie, jusqu'à ce que, à la suite d'un naufrage ou d'un combat, ils soient mangés par les anthropophages, ou que, rencontrés par un bâtiment armé et conduits au Port-Jackson, ils périssent sur l'échafaud, châtiment auquel ils n'ont échappé dans leur patrie que pour le subir en quelque sorte sur une terre qui est presque à ses antipodes.

AUSTRALIE OU NOUVELLE-HOLLANDE.

Cette grande terre, dont les limites sont comprises entre 11° et 39° de latitude méridionale, et entre 111° et 152° de longitude à l'est du méridien de Paris, a une étendue de mille lieues en longueur, et de quatre cent cinquante lieues en largeur moyenne. Elle est bornée, au nord par le détroit de Torrès, qui la sépare de la Papouasie; au sud par le détroit de Bass, qui se trouve entre elle et la Tasmanie; à l'est par un canal d'une largeur de trois cents lieues, qui la sépare de la Nouvelle-Zélande et de la Nouvelle-Calédonie; enfin, à l'ouest par les abîmes de l'océan Indien, qui s'étendent entre les terres australiennes et le sol africain.

L'Australie se distingue du reste de l'Océanie et des autres contrées du globe, par l'aspect stérile et monotone de ses côtes, par ses habitants d'un noir fuligineux, grêles, hideux, et placés au dernier degré de l'abrutissement de l'espèce humaine par la singularité du règne végétal et du règne animal, par ses productions extraordinaires et généralement peu utiles. C'est la seule région où l'on voie des cygnes et des kakatoës noirs, les phaloscomes, le philédon à la langue en pinceau, le korbi-kalao au crâne cuirassé, les émus sans casque, l'échidné qui ressemble à la fois au familier et au hérisson, et l'ornythorinque, animal étrange, qui tient à la fois du quadrupède, du reptile, de l'oiseau et du poisson. Là vivent des arbres gigantesques croissant dans le sable pur, et qui pourraient couvrir de forêts verdoyantes les déserts de la Syrie et de l'Égypte, et rendre à la vie le sol épuisé de contrées jadis fertiles; là on trouve des bois rouges, blancs, veinés de toutes couleurs, offrant à l'ébéniste ses plus précieux trésors. Il existe au nord de Liverpool un volcan qui, par une particularité unique, et digne de la plus grande attention, brûle sans jeter de lave. Mais sur cette terre des anomalies, où les orties et les fougères s'élèvent à la hauteur de nos chênes, la plupart des plantes, malgré leur variété et leur élégance, y ont un caractère unique, c'est celui de posséder un feuillage sec, rude, grêle, aromatique, à feuilles presque toujours simples; et les forêts de ce continent réprouvé ont quelque chose de triste et de brumeux qui fatigue la vue.

Un grand nombre d'îles de diverses grandeurs sont disséminées sur les côtes de l'Australie, surtout dans la partie septentrionale, où elles forment souvent une barrière continuelle soudée par des brisants, au devant de la grande terre. Les plus importantes de ces îles sont : au nord, les îles du Prince de Galles, Wellesley, Groote et Melville; à l'ouest, les îles Dampier, Barrow, Dirck-Hatichs et Rottenest; au sud, les îles de la Recherche, Nuytz, Kangarou, King et Grant; enfin, à l'est, les îles Moreton, Capricorn, Northumberland et Cumberland. Le vaste golfe de Carpentarie, qui n'a pas moins de cent trente lieues de profondeur sur cent dix de large, échancre considérablement l'Australie vers le nord. Les autres enfoncements les plus remarquables sont : le golfe de Van-Diemen, de Cambridge, d'Exmouth, la baie des Chiens marins, les golfes Spencer et Saint-Vincent, les baies de Glass-House et d'Hervey. Les côtes de ce continent offrent encore une quantité de bons mouillages, capables de recevoir et d'abriter de nombreuses flottes, comme Port-Jackson, Botany-Bay, le port Western, le port Philips, le port du Roi-George, et enfin la magnifique baie Jervis, si spacieuse et si sûre.

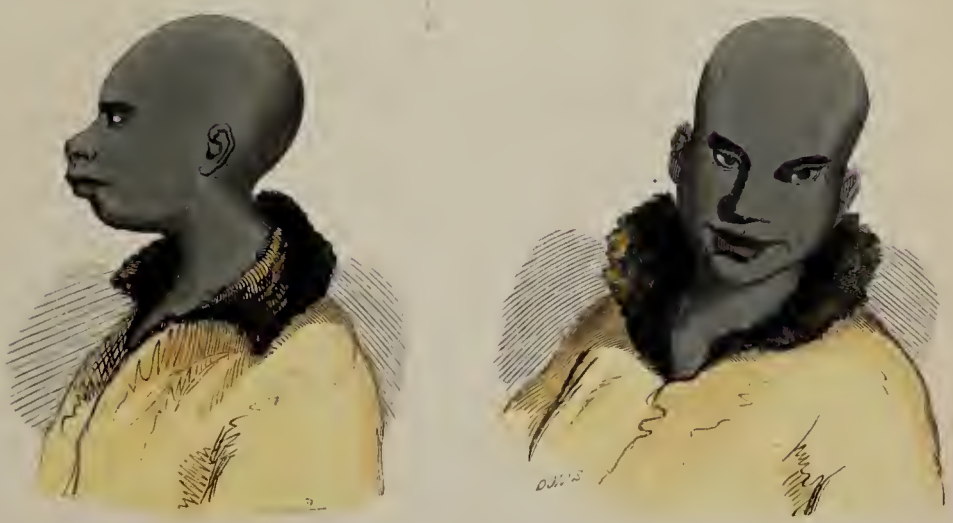
Les populations sauvages de l'Australie n'excèdent pas, selon toute vraisemblance, 150,000 individus, qui vivent la plupart à une distance de dix à douze milles des côtes, dans un état de dégradation physique et morale digne d'exciter notre pitié. Quoique l'identité d'origine, et la similitude de caractère et de mœurs des diverses peuplades de l'Australie soient incontestables, il n'en est pas moins vrai que cette terre compte autant d'idiomes que de tribus. Jusqu'ici on n'a pu expliquer cette diversité surprenante de dialectes dont aucun n'offre la moindre ressemblance avec ceux en usage dans les contrées polynésiennes, les plus rapprochées cependant du territoire australien.

La température varie selon l'élévation en latitude des zones de cette terre immense. Néanmoins, le climat n'y est pas malsain, et la dyssenterie est l'affection qui y est la plus commune. Les vents du sud sont les vents froids, et ceux du nord sont les vents chauds, ce qu'il est aisé de comprendre, puisque l'Australie est située dans l'hémisphère austral. — Les saisons, les jours et les nuits sont opposés aux nôtres : quand nous avons l'hiver, ils ont l'été; lorsque nous comptons midi, ils comptent dix heures du soir, car le soleil s'y lève dix heures plus tôt que chez nous.

Les tribus qui peuplent l'Australie appartiennent au type le plus commun et le plus dégradé de la race mélanésienne. S'il est possible d'avancer à ce sujet une hypothèse plausible, sans doute ce vaste continent a pu recevoir sa population des terres de la Nouvelle-Guinée par le détroit de Torrès. Ces sauvages, d'écueil en écueil et d'île en île, sont probablement parvenus jusque sur les plages ingrates de la Nouvelle-Hollande, et là, privés des végétaux nourriciers de la patrie primitive, astreints à une vie de chasseurs nomades, souffrants, malheureux, ils déchurent sans doute, s'étiolèrent, et descendirent où ils sont restés, au dernier degré de l'échelle des êtres humains. Si ce système d'émigration était admis, on pourrait se demander encore comment ces hommes auraient pu perdre l'usage de l'arc et des flèches, de la fabrication des étoffes, de certaines notions industrielles et agricoles qu'ils avaient autrefois. Cette objection ne resterait toutefois point sans réponse, car la nouvelle terre n'offrait aux émigrants aucune des ressources de celles qu'ils avaient quittées; ils n'y retrouvaient ni le même bois pour fabriquer leurs armes, ni les mêmes matières pour confectionner leurs étoffes; et de ces causes résultèrent sans doute une décadence et un abrutissement graduels. Ces émigrations d'ailleurs n'étaient pas, il faut le croire, spontanées et volontaires : les tribus qui abordèrent sur les plages de l'Australie, et purent s'y fixer, avaient été chassées probablement par la guerre des terres fertiles de l'équateur.

Quoi qu'il en soit, l'Australien n'est guère plus noblement organisé que le difforme

NATUREL DU PORT JERVIS.



FEMMES DE L'ILE DES KANGUROOS.

(Océanie.)

Saab de l'Afrique méridionale et le Pécherai de la Terre-de-Feu. Toute notion d'agriculture lui est demeurée étrangère, et c'est à peine si quelques tribus sont arrivées jusqu'à entrevoir quelques faibles idées de navigation, sans les développer au delà de la fabrication d'un radeau ou d'une petite pirogue en écorce d'arbre.

L'Australien est, en général, petit et d'une conformation chétive : ses extrémités sont grêles et disproportionnées avec le reste du corps; le ventre est souvent proéminent, le front comprimé, le nez épaté; les narines sont évasées, les yeux enfoncés et petits, la bouche très-large, les mâchoires saillantes, la barbe noire, touffue et hérissée. Sa couleur varie depuis le jaune ou cuivre foncé jusqu'au noir assez prononcé. Les cheveux sont tantôt longs et lisses, tantôt noirs et crépus, le plus souvent ébouriffés et frisés; mais ils ne sont jamais vraiment laineux, et c'est là le seul trait qui sépare réellement ces hommes des nègres d'Afrique dont ils se rapprochent sous d'autres rapports d'une manière surprenante. Quelques tribus seules, soit par l'influence du climat, soit par suite d'une nourriture plus abondante, offrent des caractères plus nobles d'organisation. Dans le nombre, les voyageurs citent les tribus de Marrigong, de la baie Moreton, de la baie Jervis et du port Western.

Jeunes, les femmes ne sont pas aussi désagréables. Leurs formes, souples et légères, ont même une certaine grâce sauvage. Mais tout s'en va au premier enfant, et, dans leur vieillesse, ce sont les créatures les plus hideuses qu'on puisse imaginer.

Les Australiens sont fort agiles à la course; ils grimpent à la cime des arbres avec la souplesse et la rapidité d'un chat; leur vue est perçante, leur ouïe fine et subtile; leurs dents sont belles et très-bonnes. L'huile de poisson est en grand usage parmi eux; ils s'en oignent le corps, ce qui leur donne, à la longue, une odeur repoussante. Souvent, pour cela, ils posent les entrailles du poisson sur leur chevelure, et laissent à l'ardeur du soleil le soin de les fondre. L'huile qui dégoutte de la sorte sur tout leur corps sert du moins à les garantir des piqûres des moustiques.

Les naturels du littoral trouvent de grandes ressources dans les poissons et dans les coquilles. A l'intérieur, ces ressources manquant, les naturels en sont réduits aux racines de fougère, à certains tubercules, aux oiseaux, aux serpents, aux lézards et aux chenilles qu'ils peuvent recueillir. Pour les préparer, ils se contentent le plus souvent de les présenter un instant à la chaleur du feu, pour les torréfier d'une manière assez légère. Quand ils peuvent attraper un kanguroo, ce qui n'est pas très-fréquent, c'est un grand régal pour eux; mais une bonne fortune extraordinaire, c'est lorsque arrive sur la côte le cadavre d'une baleine échouée. Ils s'en gorgent pendant plusieurs jours et ne l'abandonnent que lorsque la chair est dans un état de décomposition complète. Une bizarrerie assez singulière, c'est que ces mêmes sauvages, si peu difficiles dans le choix des aliments, ne veulent goûter à aucune sorte de raie.

Longtemps on avait pensé que les Australiens n'étaient point anthropophages; mais des faits récemment signalés ne permettent plus de douter que les peuplades de l'intérieur ne le soient. P. Cunningham raconte que, se trouvant chez un colon de ses amis, à quarante milles environ de Sidney, une tribu du district d'Argyle y passa, au retour d'une campagne contre les tribus de Bathurst qui avaient envahi leur territoire. Sur une question du voyageur anglais, l'un des guerriers montra ses cinq doigts pour dire qu'on avait tué dans cette guerre cinq ennemis, dans le nombre desquels était une femme. La poitrine de cette malheureuse se trouvait encore dans un sac que l'on ouvrit devant Cunningham. Les sauvages ne se cachèrent pas pour déclarer qu'on mangerait ce morceau de chair comme le reste du corps avait été déjà mangé. A l'appui de ce fait, un colon certifia à Cunningham avoir vu quelque temps auparavant une cuisse d'homme enveloppée dans un sac pareil, et destinée à servir de provision. Quand,

à la suite de rixes, des pâtres anglais sont tombés entre les mains des naturels, leurs cadavres ont été dévorés par ces cannibales.

Dans la partie australe de cette terre, la plus froide et la plus montueuse, les sauvages portent de petits manteaux en peaux de kanguroos ou d'opossums; mais ces vêtements, n'abritant guère que le dos et les épaules, laissent à peu près le reste du corps à découvert. Pour ornements, ils mêlent à leurs cheveux des plumes, des touffes de poil, des os de poissons et d'oiseaux, des dents de quadrupèdes, fixés à l'aide d'une espèce de gomme. La plupart ont la cloison des narines traversée par un os ou un cylindre en bois. Dans les jours de grande toilette, ils se teignent le visage et le corps de blanc, de noir et de rouge, qu'ils obtiennent de la chaux des coquilles, de la terre d'ocre et du charbon : la distribution des couleurs et la forme des dessins caractérisent les diverses tribus.

Le tatouage en relief est en grand honneur parmi toutes les tribus australiennes. Ce sont des entailles assez profondes dans la peau, formant diverses sortes de figures en bosse plate, quand les plaies se sont cicatrisées. Les cérémonies de ces peuples ne manquent pas d'un certain apparat, et l'admission de l'enfant à la condition d'homme fait, moyennant la perte d'une dent de devant, est une chose très-remarquable pour un peuple resté, d'ailleurs, dans une si profonde ignorance. Les dents sont arrachées par les kerredais, privilégiés pour cette opération. Les kerredais jouent, en outre, aux environs de Port-Jackson, le même rôle que les malgaradoks du port du Roi-George. Partout, dans ce continent, se retrouve cette classe de prêtres, médecins et jongleurs, qui exploite à son profit les maladies, les terreurs et les superstitions des indigènes.

Les jeunes filles des environs de Port-Jackson sont également obligées de subir, dans leur enfance, l'amputation de deux phalanges du petit doigt de la main gauche. Le vrai but de cette mutilation n'est pas bien connu. On ne sait si une idée superstitieuse s'y rattache, ou si la mutilation n'a d'autre but que de donner plus d'adresse et de facilité aux femmes dans la fabrication des filets de pêche.

On a remarqué peu de difformités parmi ces sauvages. Les femmes accouchent très-facilement. Dans leurs rares maladies, les kerredais ou médecins emploient des espèces de conjurations, auxquelles ils joignent l'effet de frictions réitérées. Quelquefois ils font prendre au malade de la gomme de xanthorrea et d'autres remèdes en crédit parmi eux. Les malgaradocks, de l'aveu même des médecins anglais, sont d'habiles opérateurs, surtout pour l'extraction des lances dans les cas les plus dangereux. Le bois une fois retiré, la plaie est saupoudrée avec une poudre particulière, puis pansée avec un morceau d'écorce souple et tendre fixée par une ligature.

Chez les peuplades les plus avancées de l'Australie, les habitations sont des huttes en larges fragments d'écorces, réunies au sommet en forme de ruches, recouvertes de terre et tapissées d'herbes marines qui les mettent parfaitement à l'abri de l'eau. Le plus souvent la cabane de l'Australien n'est qu'un hangar en branchages, couvert de roseaux, de joncs, ou de feuilles de xanthorrea. Parfois encore, dans leurs courses, ils ne prennent pas la peine de construire ces huttes, et pour s'abriter les reins contre le vent et la pluie, ils se contentent d'un large morceau d'écorce enlevée à l'eucalyptus le plus voisin, tandis qu'ils chauffent le devant de leur corps à un petit foyer autour duquel ils s'endorment. Chaque soir, ils campent ainsi, et quand on parcourt les forêts des Montagnes-Bleues, on rencontre à chaque instant de ces débris de foyers, autour desquels sont semés des morceaux d'écorce et les restes des végétaux dont les indigènes se sont nourris. A ces signes, on reconnaît une halte de naturels. Quant à la construction des pirogues, les tribus les plus avancées n'avaient pu fabriquer que des embarcations en écorces d'arbres, réunies aux deux extrémités et cimentées avec une sorte de résine.

Dans quelques endroits, ces peuples sont troglodytes; ils vivent dans des cavernes naturelles. Sur le plateau de Clark près du cap Melville, le botaniste Cunningham examina l'une de ces cryptes dont les parois, enduites d'une couche d'ocre rouge, avaient été décorées d'un grand nombre de figures de poissons, de reptiles, oiseaux, pirogues et gourdes. Ces figures, au nombre de plus de cent cinquante, étaient passablement exécutées avec des points blancs d'une terre argileuse, amenée à l'état de pâte. Tout grossier qu'il pouvait être, ce travail était l'informe pensée d'un art : de la peinture.

L'arme nationale des Australiens est la lance en bois dur, dont ils doublent la force à l'aide d'un petit bâton de deux ou trois pieds de long, muni d'un adent à l'une des extrémités. Quand ils se servent de cette arme, le bâton est tenu presque verticalement de la main droite, tandis que la lance est contenue, vers son milieu, entre les doigts de la main gauche, et que son extrémité repose sur l'adent du bâton. Après avoir balancé et ajusté un instant la lance, ils la poussent avec une grande force et une étonnante justesse, jusqu'à d'incroyables distances; ils frappent souvent leur but à soixante et dix et quatre-vingts pieds. Ces lances sont, ou simplement acérées, ou barbelées, quelquefois armées d'arêtes ou de morceaux de coquilles. Aux environs de Sidney, leurs casse-tête ou *waddis* sont fabriqués avec du bois très-dur et souvent terminés par un gros bouton, ce qui rend leurs coups très-redoutables.

Dans leurs pêches, ces naturels emploient une sorte de foëne ou harpon, ou bien ils poussent le poisson dans de vastes enceintes, soit en pierres, soit en pieux entrelacés de rameaux, qui restent presque à sec lorsque la marée se retire. Le long des rivières, ils font la pêche avec des filets qui barrent quelquefois tout leur lit. Leurs ustensiles sont des haches et des couteaux d'une fabrication très-simple. Les premières ne sont que des morceaux de cailloux assez durs, grossièrement aiguisés sur les deux bords, puis soudés à un manche de bois avec de la gomme de xanthorrea. Ces haches servent en même temps de marteaux. Quant aux couteaux, ils sont fabriqués avec des fragments tranchants de quartz, soudés le long d'un manche de bois avec la même gomme. Ces instruments seient plutôt qu'ils ne tranchent. Les naturels font un grand cas des morceaux de culs de bouteilles de verre des Européens, et les ramassent avec soin pour remplacer le quartz. Ils allument du feu, comme les autres peuples sauvages, en faisant tourner rapidement et avec force une pièce de bois sec dans un trou formé sur une autre pièce. Pour éviter d'avoir recours à ce procédé pénible, ils conservent avec soin des cônes allumés de banksia. Chez eux, c'est une coutume générale de mettre le feu aux plantes et aux herbes quand elles sont desséchées, et cette habitude n'a pas peu contribué à rendre les forêts de l'Australie d'un accès facile aux Européens.

Les tribus de l'Australie, tout errantes qu'elles sont, ont des idées assez bien arrêtées sur la propriété. Chacune d'elles reconnaît ses limites et les fait rigoureusement respecter par ses voisins. Souvent la violation du territoire donne lieu à des luttes meurtrières. D'autres fois ces querelles sont portées devant l'assemblée générale des tribus, et alors, assujetties à des règles de convention, elles prennent le caractère d'un tournoi plutôt que d'un combat. Les femmes assistent et se mêlent à ces réunions et y prennent souvent une part active.

Dans l'Australie méridionale, les tribus qui ne comptent guère plus de trente à quarante individus se réunissent en famille sous l'autorité du plus ancien ou du plus courageux. Le pouvoir de ce chef est assez précaire, s'il faut en croire quelques voyageurs; suivant d'autres, c'est une influence active et réelle, qui confère quelques priviléges, comme celui de pouvoir par exception prendre plusieurs femmes, et prélever la meilleure part sur les produits de la chasse et de la pêche.

Les Australiens ont apprivoisé le chien qui leur est utile pour chasser les petites espèces d'opossums et de kanguroos, et pour conserver la piste des grands kanguroos et des émus, plus difficiles à rejoindre. Les naturels attachent un grand prix à ces chiens, et les femmes leur présentent quelquefois le sein pour les allaiter. Le lieutenant Breton a même entendu raconter que des femmes australiennes avaient fait périr leurs propres enfants pour pouvoir donner leur lait à de petits chiens; mais c'est le seul voyageur qui relate ce fait monstrueux.

Aux environs de Port-Jackson, les mariages se forment d'une manière barbare. Le jeune homme qui veut prendre femme cherche à surprendre quelque jeune fille d'une tribu voisine, la renverse à coups de bâton, la charge sur ses épaules, et la porte jusqu'au sein de sa tribu où le mariage se consomme de la manière la plus brutale. Ainsi enlevées, ces jeunes filles s'attachent pourtant à leurs époux et finissent par devenir d'excellentes mères de famille. Cette coutume sauvage ne semble pas d'ailleurs générale dans l'Australie; dans toutes les autres régions, les mariages se consomment d'une manière moins violente et plus convenable.

Les honneurs rendus aux morts ne varient pas moins de tribu à tribu, de zone à zone. Les uns les enterrent avec un certain cérémonial; d'autres les brûlent en entier sur des foyers; quelques-uns livrent les corps aux flots. Enfin (et cela a été observé notamment près de la baie Moreton), en certaines circonstances, les parents ou amis enlèvent la peau du défunt, et le reste du corps est consumé par le feu; mais on n'a point su ce qu'ils faisaient de la peau. En tout cas, c'est une coutume presque générale de s'abstenir de prononcer le nom du défunt durant un certain espace de temps, dans la crainte de rappeler son esprit. Ces hommes évitent en outre de passer devant la tombe d'un mort, de peur de voir apparaître son fantôme qui pourrait les étrangler. Aux kerredais seuls appartient le droit de hanter impunément ces terribles lieux, et, pour être reçu kerredai, il faut avoir eu le courage de dormir une nuit entière près d'une tombe. Durant ce sommeil, disent les naturels, l'esprit du mort a ouvert le ventre de l'initié, lui a retourné les entrailles, puis a remis le tout à sa place. Grâce à cette opération, il peut braver désormais la visite des esprits.

Quand une femme laisse en mourant un enfant à la mamelle, il est enterré sans pitié avec elle, si personne ne se présente pour en prendre soin. Des placards noirs et blancs sur le visage sont les signes caractéristiques du deuil, et on les conserve plus ou moins longtemps, selon le degré d'affection que l'on portait au défunt. On s'écorche en outre le nez et on s'interdit tout ornement.

Les danses des Australiens ont un caractère symbolique. D'ordinaire, les deux sexes y figurent séparément, comme il est d'usage dans les danses du port du Roi-George. Breton raconte qu'il fut témoin d'une danse de la tribu des Wollombis, dans la Nouvelle-Galles du Sud, où l'on procéda comme il suit. Les hommes se placèrent en cercle autour de quatre femmes, et se mirent à danser. Les femmes agenouillées se tenaient à quatre pattes, la tête basse, comme si elles allaient se heurter l'une l'autre, lançant les jambes par intervalles à la façon d'un animal qui rue. Cependant, les bras ramassés en l'air comme les pattes d'un ours, le regard lascif et la tête oscillante, les hommes tournoyaient, dans une sorte de cadence, autour de ces quatre créatures ainsi accroupies. Au bout de quelques minutes de ce manége, les femmes se levèrent, tandis que les hommes continuaient, et bientôt ce premier épisode assez peu décent se termina par des détails d'une obscénité trop révoltante pour qu'il soit possible de les raconter.

L'Australien croit aux esprits, à l'influence des songes, aux charmes et aux sortiléges; il attribue à ces influences malfaisantes presque toutes ses maladies : aussi les remèdes les plus ordinaires employés par les kerredais et les malgaradocks sont-ils des

conjurations ou de nouveaux charmes pour détruire l'effet des premiers. Quelques tribus de la Nouvelle-Galles du Sud admettent un bon esprit nommé *Koyan*, et un mauvais esprit nommé *Potoyan*. Koyan n'est occupé qu'à leur rendre de bons offices; mais ils redoutent beaucoup Potoyan, sans cesse occupé à leur jouer de mauvais tours. Son arrivée s'annonce par un sifflement particulier, bas et prolongé. Les colons, qui connaissaient cette superstition, s'en servaient pour se débarrasser des importunités des sauvages : ils sifflaient à leurs oreilles comme Potoyan. Par la même raison, jamais les naturels ne sifflent quand ils passent sous une roche; ils auraient peur que la roche ne tombât sur eux. Ils s'imaginent qu'en faisant rôtir des poissons durant la nuit, ils s'exposent à faire souffler des vents défavorables. Collins raconte même à ce sujet une anecdote assez singulière.

« L'un des canots au service de la colonie ayant été un jour retenu dans le port par des vents contraires, les matelots s'amusèrent à ramasser quelques coquillages, qu'ils voulurent faire rôtir ensuite pour leur repas du soir. Un naturel qui les observait secoua la tête et ajouta : « Le bon vent ne viendra point, puisqu'on fait cuire du » poisson la nuit. » Les matelots n'en firent que rire alors; mais le lendemain, le pronostic du sauvage s'étant vérifié, et les vents défavorables ayant redoublé de force, les Anglais maltraitèrent le pauvre prophète, disant que c'était à lui que l'on devait cette contrariété. Lesquels étaient les plus ignorants et les plus brutes de l'un ou des autres? »

Les montagnards australiens croient que le *warwi*, sorte d'amphibie approchant du crocodile, habite les rivières de l'intérieur, et en sort quelquefois pour enlever des enfants qu'il dévore ensuite. Suivant les mêmes récits, le *coupir*, autre monstre à figure humaine, se retire dans des cavernes inaccessibles : il peut faire périr les noirs, mais les blancs sont hors de ses atteintes.

La population indigène de l'Australie a jusqu'ici échappé à des évaluations statistiques bien positives. Si l'on voulait toutefois établir un calcul en allant du connu à l'inconnu, on n'atteindrait pas un chiffre plus élevé que celui de 100,000 âmes, dont la moitié dans le rayon littoral sur une bande de dix lieues environ. D'immenses intervalles ont été parcourus à l'intérieur, sans offrir d'autres habitants que quelques tribus clairsemées, et la chose se conçoit facilement, quand on songe au peu de ressources qu'offre cette région pour la nourriture de l'homme. Si quelques canaux considérables se découvrent jamais et frayent une route vers la partie centrale, ce chiffre augmentera sans doute; mais il est douteux qu'il dépasse le nombre de 150,000 âmes.

Partout, d'ailleurs, où les races les plus civilisées ont mis le pied, il est immanquable de voir disparaître graduellement les races primitives et sauvages. Toutes les colonisations ont abouti à la dépopulation des indigènes, et l'Australie ne se soustraira pas plus que l'Amérique et l'Afrique à cette nécessité. A Port-Jackson, les tribus vont chaque jour s'affaiblissant, et cette décroissance amènera bientôt leur extinction. Toute race qui ne peut se ployer à la civilisation disparaît devant elle. C'est la loi du progrès lent, mais continu de l'humanité. Ainsi l'Australien, demi-homme, demi-brute, n'ayant aucune des conditions d'amalgame qui peuvent créer, comme ailleurs, une classe métisse, périra tout entier. Dans deux siècles, l'Australie sera l'Europe de l'autre hémisphère, et peut-être y cherchera-t-on vainement alors des aborigènes. Ils n'existeront plus que dans nos livres, échos des récits des vieux voyageurs.

L'espace qui nous reste pour terminer ce volume ne nous permet pas d'entrer dans les détails de l'histoire des colonies de la Nouvelle-Galles du Sud; nous nous bornerons à relater la situation actuelle de quelques-unes.

Comme ces villes ne sont pas encore assez importantes pour avoir une physionomie

bien arrêtée, nous nous bornerons à les indiquer en réservant une description complète et détaillée pour Sidney.

La ville de Sidney est située à quatre lieues nord de Botany-Bay; elle a été bâtie sur deux hauteurs, entre lesquelles coule un petit ruisseau qui va se jeter dans la baie; de vastes prairies, des jardins et une foule de petites habitations élevées en gradins l'entourent de toute part. L'étendue de cette ville est d'un mille et demi, et sa largeur d'environ trois dixièmes de mille. Le port de Sidney, c'est-à-dire Port-Jackson, est un des plus beaux bassins maritimes qui existent au monde : il a à peu près sept milles d'étendue, et comme il est complétement environné par les terres, les navires y sont à l'abri de tous les vents. A son entrée méridionale, près du mât des signaux et d'un télégraphe destiné à avertir les négociants de Sidney de tous les mouvements du port, s'élève un phare bâti en pierres, dont l'apparence majestueuse concourt à embellir l'une des principales avenues de la capitale. C'est le rendez-vous favori des habitants riches et distingués; c'est là que se déploie la fashion australienne. Tous les soirs, vers quatre heures, on y voit un prodigieux concours de cavaliers et d'équipages de toute espèce.

Sidney a aujourd'hui l'aspect d'une ville de second ordre; ses rues sont larges, très-propres, mais non encore pavées. La nuit, elles sont éclairées au gaz, et dans le jour elles sont parcourues par un grand nombre de voitures et par une multitude de piétons, dont le costume varie à l'infini; car on y trouve à la fois des Anglais et des Chinois, des Italiens et des Malais, des Espagnols et des Taïtiens, tous vêtus suivant la coutume de leur pays. La plus belle rue de Sidney est *George-street;* elle a environ une lieue de longueur. Cette rue, qui coupe la ville par le milieu, se distingue surtout par la magnificence de ses constructions. On y trouve réunis : le trésor, l'hôtel de ville, le palais du gouverneur, la banque, l'hôtel du commandant et le théâtre. C'est la rue aristocratique de Sidney; aussi y remarque-t-on des maisons particulières d'une rare élégance, toutes bâties entre cour et jardin, et construites en grès ou en briques blanchies. L'intérieur est meublé avec goût; l'escalier et les portes sont ordinairement en cèdre, poli à la façon de l'acajou. Le développement rapide qu'ont pris les constructions à Sidney a donné une grande valeur aux terrains : une acre de terre propre à bâtir se vend facilement 1,000 liv. sterl. (25,000 fr.), et dans les localités spéciales, ce prix s'élève jusqu'à 10,000 et 20,000 liv. sterl.; on a même vu des encoignures de rues, très-recherchées par les débitants de liqueurs, se vendre sur le pied de 30,000 liv. sterl. l'acre.

On trouve aujourd'hui à Sidney des hôtels fort bien tenus, un nombre infini de tavernes, plusieurs églises, deux chapelles de méthodistes et une chapelle catholique, deux banques, une chambre de commerce, une compagnie d'assurance et des magasins de modes. Sidney possède, en outre, un marché fort considérable pour les grains et les bestiaux, des moulins à farine mus par la vapeur, des fabriques de savon et de chandelles, des brasseries, des distilleries et des manufactures de toute espèce. Enfin, on publie, à Sidney, cinq journaux et une revue trimestrielle pour la littérature, les sciences et les arts. Rien ne manque à Sidney, ni le luxe, ni le confort. La capitale de l'Australie a des clubs sans nombre, des courses de chevaux, et donne des soirées, des raouts et des concerts aussi brillants que ceux du West-End. Ce serait une ville accomplie si ses habitants étaient un peu moins fripons.

Au 1^er^ janvier 1838, la population de Sidney s'élevait à environ 20,000 âmes, savoir :

	Hommes.	Femmes.
Population libre. . . .	9,279	7,039
Déportés.	2,932	586
Total.	12,211	7,625

On estime qu'en 1841 ce chiffre a pu être porté à trente mille âmes. La société de Sidney est singulièrement mélangée, comme on le pense bien; mais il règne entre les différentes classes qui la composent des lignes de démarcation infranchissables; l'étiquette est partout plus rigidement observée qu'à Londres; rien n'égale la morgue des cercles réputés fashionables; un étranger a toutes les peines du monde pour établir des relations; car il est sans cesse exposé, même dans les salons, à être ainsi apostrophé: « Sur ma parole, monsieur, je ne vous connais pas! » Cette défiance est commandée par le grand nombre de filous qui trouvent toujours moyen de se glisser partout.

Les colons de la Nouvelle-Galles du Sud peuvent être partagés en deux grandes familles, qui se subdivisent en un grand nombre de variétés : 1° les émigrants volontaires et leurs descendants; 2° les déportés libérés. Ces derniers regardent la colonie comme un établissement fondé spécialement pour eux, comme le patrimoine particulier de tous les déportés : aussi supportent-ils avec peine l'intrusion des émigrants volontaires, qu'ils appellent *colons illégitimes* ou *mérinos*; tandis qu'ils se donnent le titre ambitieux de *colons légitimes*. De leur côté, les émigrants volontaires repoussent avec horreur toute idée de rapprochement avec les déportés libérés. Cependant, comme il se trouve parmi eux des individus plus raisonnables, qui voudraient qu'une alliance s'opérât entre les deux partis, les émigrants volontaires se divisent en deux classes : les *exclusionists* et les *confusionists*, pour nous servir des deux mots anglais consacrés. Passons maintenant aux sous-divisions, qui forment peut-être la partie la plus curieuse de cette autopsie.

Les déportés, en arrivant dans la colonie, prennent le nom de *canaris* ou *serins*, à cause de la jaquette jaune dont ils sont revêtus pendant la traversée, et qu'ils portent encore en mettant pied à terre. Si le fer du bourreau les a marqués de ses stigmates, on les désigne encore par ces mots : *titled characters* (sujets titrés). Lorsque les déportés, après avoir fini leur temps, ou après avoir été graciés de leur peine, se décident à rester dans la colonie, ils sont rangés dans deux catégories bien distinctes : les *émancipés purs*, c'est-à-dire ceux qui n'ont reçu aucune réprimande de la part des magistrats depuis qu'ils sont devenus libres; les *émancipés impurs*, c'est-à-dire ceux qui ont été repris de justice pour délits locaux. Entre ces deux catégories, il n'y a pas de fusion possible; et on le concevra facilement : l'émancipé qui tient réellement à devenir honnête homme doit repousser, autant qu'il le peut, toute solidarité avec l'émancipé qui se laisse aller à son ancienne vie de désordres; il veut que sa réhabilitation soit complète et irrévocable. Les émancipés purs forment la portion la plus industrieuse et la plus utile de la colonie; ils ne se sont jamais compromis dans les manœuvres de fraude qui ont plus d'une fois terni la réputation même des émigrants volontaires. Tout le monde sait d'ailleurs que les principales branches du commerce et de l'industrie de la Nouvelle-Galles du Sud sont entre les mains des émancipés purs. Bien au-dessous des émancipés impurs vient une autre catégorie de colons appelés *bush rangers* (*batteurs de buissons*); ce sont des déportés relaps, qui préfèrent la vie vagabonde et indépendante d'aventuriers à une existence paisible et régulière. Ils vivent de rapine, pillent les voyageurs qu'ils rencontrent et les propriétaires des campagnes sans défense. Pour ceux-ci le gouvernement n'use d'aucun ménagement; dès qu'ils sont pris, on les envoie dans l'établissement pénitencier de Norfolk, destiné à délivrer la Nouvelle-Galles du Sud de sa population malfaisante.

Abordons maintenant une classe destinée à exercer une grande influence sur l'avenir des colonies australiennes : ce sont les créoles, ceux qui sont nés dans la colonie même. Les émigrants volontaires ont trouvé que ces individus autochthones leur étaient inférieurs, et leur ont donné le surnom de colons *currency*, par opposition à celui de

colons *sterling,* qu'ils se sont réservé. Cette dénomination a été adoptée au moment où les banknotes avaient une circulation forcée; alors la livre *currency* ou de circulation était bien inférieure à la livre sterling d'or qu'elle représentait.

Les *currencys* forment une belle race qui fait honneur au pays qui les a produits; ils deviennent grands, svelles comme les Américains, et sont en général remarquables par leurs cheveux blonds et leurs yeux bleus, signes caractéristiques de la race saxonne. Mais leur teint dans la jeunesse est d'un jaune pâle; et même dans un âge plus avancé, ils sont facilement reconnaissables auprès de leurs frères nés en Angleterre. Les teints de lis et de rose ne sont pas de ce climat; à l'Europe seule appartient cette prérogative; aussi lorsqu'un créole rencontre un Anglais au visage frais et rosé, il ne manque pas de lui dire : « Vous êtes du vieux pays, vous. » Les jeunes filles *currencys* perdent leurs dents de bonne heure. Elles sont douces, modestes et simples. Comme les enfants de la nature, elles sont crédules et très-faciles à tromper; elles n'attachent même aucun prix à leurs faveurs; elles aiment la toilette, et se plaisent à étaler leurs jolis cheveux bouclés relevés par un peigne d'écaille. La natation est un de leurs plaisirs favoris, et celles qui demeurent près de la mer savent nager et plonger comme des poules d'eau. Dans les classes inférieures, elles désirent ardemment entrer au service d'une maison respectable pour échapper à la tutelle de leurs parents, qui sont souvent des misérables. Elles ont une aversion profonde pour Londres et l'Angleterre. « Je craindrais, disait l'une d'elles, d'aller dans ce pays, parce qu'il y a trop de voleurs. » Elles se figurent l'Angleterre entièrement peuplée de voleurs et d'escrocs, par suite des nombreux convois qui leur en arrivent chaque jour.

Les jeunes gens *currencys* sont forts et vigoureux; on vante leur adresse et leur courage; en général, ils préfèrent le commerce et les voyages de long cours aux occupations sédentaires de l'agriculture ou des fabriques. Comme ces travaux sont exécutés par des déportés, ils éprouvent une répugnance invincible à se trouver confondus avec eux.

Cette race *currency* est destinée à former avant peu la base de la population australienne. Quoique issue de parents souvent impurs, elle se conserve honnête, tant qu'elle peut échapper à l'influence délétère de ces déportés à demi corrigés, qui ne se compromettent pas assez pour être envoyés à Norfolk, mais dont les insinuations perfides ne sont que trop efficaces pour démoraliser les jeunes gens sans expérience qui se trouvent en contact avec eux. Le gouvernement cherche bien à combattre cette influence pernicieuse en mettant l'éducation à la portée de toutes les classes; mais cette instruction élémentaire est impuissante contre des attaques si multipliées. On compte aujourd'hui à Sidney deux mille enfants des deux sexes qui fréquentent les écoles primaires, et trois cents jeunes gens qui suivent les cours de l'enseignement supérieur.

Port-Philip, l'un des plus beaux havres de l'Australie, est resté jusque dans ces derniers temps complétement ignoré de tous les entrepreneurs de colonies. En 1803, le colonel Collins, entraîné dans cette rade par les courants, essaya de s'y établir; mais la plage ne lui ayant pas paru convenable, il l'abandonna pour aller jeter les premiers fondements d'Hobart-Town dans l'île de Van-Diemen. Trente-deux ans après cet essai infructueux, deux pauvres familles, traversant le détroit de Bass, vinrent encore par hasard aborder à Port-Philip. Ces nouveaux aventuriers furent saisis d'étonnement à la vue de la belle végétation qui entourait la baie, et résolurent aussitôt de s'y fixer; ils dressèrent leur tente, firent des enclos, et allèrent plusieurs fois à Hobart-Town, d'où ils étaient partis, pour y recruter des amis et s'approvisionner des objets qui leur manquaient. Un jour, en revenant de leur voyage, ils rencontrèrent au milieu de leurs baraques une espèce de sauvage, qui cependant avait conservé quelques empreintes du

type européen; ils le questionnèrent; mais l'inconnu ne pouvait pas répondre à leurs demandes. Il faisait entendre des sons confus qui se rapprochaient des inflexions anglaises, mais il ne prononçait aucun mot distinctement. Enfin, après bien des efforts de part et d'autre, on apprit qu'il avait fait partie du premier établissement du colonel Collins, et qu'il se trouvait dans l'intérieur des terres lorsque celui-ci s'était décidé à abandonner Port-Philip. Depuis ce moment, il s'était lié avec les indigènes et vivait paisiblement au milieu d'eux comme un de leurs frères, sans regretter l'Europe. Cet homme s'appelait Buckley, et avait été condamné à la déportation pour avoir fait partie d'une conspiration militaire formée à Gibraltar contre le duc de Kent.

Les renseignements que Buckley donna aux nouveaux colons sur le caractère pacifique des indigènes les décidèrent à s'établir définitivement dans la baie de Port-Philip. Ils redoublèrent d'efforts pour améliorer leur situation, et dans l'espace de deux ans ils parvinrent à y attirer deux cents émigrants. On ignore aujourd'hui le chiffre de la population de cet établissement; mais on sait qu'en 1839 cent quatre-vingt-quinze navires ont fait voile vers Port-Philip, et qu'ils y ont apporté pour 204,000 liv. sterl. de marchandises. « Cette partie méridionale de la Nouvelle-Galles du Sud, dit le capitaine Mitchell, peut être considérée comme le grenier futur des colonies australiennes, Elle se trouve arrosée par deux fleuves considérables : le Murrambidgee et le Murray, qui y entretiennent une fraîcheur constante. Des montagnes très-élevées la protégent contre les vents embrasés de l'intérieur; et tandis que la sécheresse désole les autres contrées de l'Australie et y détruit les récoltes, on trouve aux environs de Port-Philip la plus belle végétation. »

Un fait assez curieux se rattache à l'histoire de la *colonie des Cygnes,* située sur la côte occidentale du continent australien. On sait qu'elle a été fondée à l'embouchure d'un fleuve considérable, la *rivière des Cygnes,* reconnu en 1792 par l'amiral français d'Entrecasteaux, qui lui donna alors le nom qu'il porte aujourd'hui. En 1823, M. de Villèle ayant eu l'intention de former sur ce point une colonie pénale, voulut consulter le cabinet de Saint-James à cet égard. Pour toute réponse on lui dit que la Grande-Bretagne s'occupait de former dans cette baie une *colonie libre,* et aussitôt le capitaine Stirling fut chargé d'aller reconnaître les lieux. Le rapport de cet officier fut on ne peut plus favorable; et comme, en définitive, cette position était très-avantageuse, puisqu'elle rapproche l'Inde de l'Australie de plusieurs centaines de lieues, le gouvernement anglais se décida à établir une colonie dans ces parages. La France fut donc éconduite.

Grâce à la fièvre de spéculation qui animait alors le peuple anglais, les colons affluèrent au nouvel établissement; mais ils furent cruellement désappointés. Au lieu d'un climat doux et sain, au lieu des terres fertiles et bien arrosées qu'on leur avait promises, ils ne trouvèrent qu'un sol sablonneux et sans cesse soulevé par les vents de l'ouest. Une autre circonstance contribua beaucoup à ruiner les premiers essais de cet établissement; ce fut la mauvaise distribution des terres. On s'occupait fort peu si ceux qui demandaient des concessions avaient ou non les moyens de mettre en culture les terres qu'on leur accordait; la répartition se faisait avec une libéralité inouïe. Un certain M. Peel reçut 500,000 acres; le gouverneur s'en adjugea 100,000, et bien d'autres eurent des lots non moins considérables. En sorte que les rares cultivateurs que l'on envoyait sur ces vastes domaines se trouvant seuls, sans secours, exposés à toutes les maladies qu'engendre le défrichement de terrains vierges, se dégoûtèrent bientôt de leur tâche, et malgré les efforts du capitaine Stirling, on les vit abandonner la colonie et se replier sur Sidney ou Hobart-Town.

Cependant, malgré ce premier insuccès, on ne persista pas moins à poursuivre la

colonisation. Les exploitations furent portées un peu plus vers l'intérieur; on jeta les fondements de quatre villes, et en 1835 l'établissement de Swan-River se trouvait dans une condition assez favorable. Les grandes concessions ont été morcelées; de véritables cultivateurs ont remplacé les spéculateurs, et tout fait croire que cette colonie pourra devenir un jour très-importante. Aujourd'hui on y compte 2,032 habitants, tous émigrés volontaires, tous irréprochables dans leur conduite. Dans la capitale (Perth) s'élèvent déjà 200 maisons, et une compagnie qui a fait de grandes acquisitions s'est engagée à consacrer la moitié du produit de ces terres au passage des cultivateurs anglais qui voudraient se rendre à Swan-River.

Jusqu'ici la partie septentrionale de l'Australie a été peu recherchée pour les établissements coloniaux. « Cependant, dit le capitaine Grey, le climat y est tempéré; on y trouve de grands cours d'eau; le sol y est fertile et il pourrait produire tout ce qui vient à Java et à Sumatra. De cette plage on se trouverait, en outre, plus rapproché de l'archipel indien, et le commerce avec les Malais et les Chinois pourrait y prendre une grande activité.. » Ce fut dans cette double intention de créer à la fois un comptoir et une colonie sur les côtes septentrionales de l'Australie que lord Bathurst donna son assentiment à un projet de colonisation qui lui fut soumis en 1825 par des négociants de Londres. Le capitaine Bremer se rendit sur les lieux pour examiner la nature des côtes et fixer le siége de la nouvelle colonie. Après bien des tâtonnements, il choisit, en 1828, la baie de Raffles, où se réunissent tous les ans les jonques malaises pour pêcher le *trépang*.

L'*holothurie trépang*, appelée aussi priape marin, qu'on trouve sur tous les récifs de la côte boréale de l'Australie, est l'objet d'un immense commerce entre les îles malaises, qui pêchent et préparent ce zoophyte, et la Chine, le Cambodge et la Cochinchine, qui le consomment. Des centaines de jonques se rendent tous les ans sur les récifs de l'Australie pour se livrer à la pêche du trépang, où elles évoluent pendant des mois entiers, afin de compléter leur chargement. Lorsque la pêche est finie, on dégorge le trépang avec de la chaux de corail; on le sèche au soleil et on l'emballe dans des paniers de roseaux; puis on le transporte en Chine, où on le vend à raison de quarante-cinq piastres le pécul (225 fr. les treize livres). Le trépang entre dans tous les ragoûts des gens riches, comme un aphrodisiaque souverain.

Le capitaine Bremer fit prévenir les Malais que l'année suivante, c'est-à-dire en 1829, ils trouveraient dans la baie de Raffles un comptoir anglais assorti de toute espèce de marchandises, et qu'il était de leur intérêt de se mettre en mesure d'y faire des échanges. Les Malais comprirent parfaitement cet avis, et au printemps suivant ils se présentèrent avec trente-quatre jonques montées par mille cinquante-six personnes, disposées à donner suite aux propositions qui leur avaient été faites. Mais pendant l'intervalle, le capitaine Bremer s'était dégoûté du séjour de la baie de Raffles, où ne se trouvaient que quelques mauvaises baraques, et avait abandonné le poste. Les Malais furent indignés de ce manque de parole, et jurèrent de ne plus s'en rapporter aux promesses des Anglais.

En 1839, lord Glenelg a voulu donner suite au projet qui avait échoué en 1829, par la faute de l'agent principal. Mais qui a-t-il envoyé pour diriger le nouvel établissement? Le même capitaine Bremer qui par son incapacité avait ruiné le premier! Le succès de cette colonie, appuyé sur de telles bases, n'est pas probable, surtout depuis les différends qui se sont élevés entre les Chinois et les Anglais.

Il y a longtemps que l'Angleterre aurait dû songer à former non pas de simples comptoirs, mais des établissements coloniaux de premier ordre sur les côtes septentrionales de l'Australie. Les moyens de les peupler étaient faciles : il n'y avait qu'à

offrir une légère prime aux Malais et aux Chinois, hommes laborieux et sobres, accoutumés à ces climats, et on les y eût vus accourir de toutes parts. Bien au contraire, il semble que le gouvernement ait voulu éloigner tous ceux qui auraient l'intention de se fixer dans la baie de Raffles; car dans les instructions qu'il a récemment données au capitaine Bremer, il lui a enjoint de refuser, même aux sujets de Sa Majesté Britannique, toute espèce de concession terrienne, jusqu'à nouvel ordre.

La *colonie de l'Australie méridionale,* qui s'étend depuis le 130e jusqu'au 141e degré de longitude orientale, est le dernier des établissements fondés sur la côte du continent australien. La charte d'incorporation est de 1836. Ici point de convicts, point de population tarée, point de disproportion entre les deux sexes; ici, du moins, on aperçoit un plan, une idée, qui peuvent concourir à former une excellente colonie, si la mise en pratique répond à la conception première. Le produit de la vente des terres est immédiatement appliqué à transporter des cultivateurs et des artisans, en sorte que celui qui achète un certain nombre d'acres de terre, s'il ne peut pas les cultiver lui-même, ou s'il a besoin d'être aidé, est toujours sûr de trouver des auxiliaires, puisque avec l'argent qu'il aura déboursé, on lui garantira l'envoi d'un certain nombre d'ouvriers. Les commissaires de cette colonie n'engagent, autant que possible, que des adultes de trente ans au plus, et ils ont soin de faire partir autant d'hommes que de femmes. Les colons doivent s'interdire toute espèce de violences ou d'outrages contre les indigènes; ils doivent aussi s'abstenir de maltraiter les animaux domestiques, et de tuer les kanguroos. Les règlements constitutifs de la colonie de l'Australie méridionale sont empreints de la plus touchante sollicitude pour le bien public, et s'ils sont fidèlement exécutés, la colonisation sera une *œuvre sainte,* ainsi que le dit l'auteur. Nous désirons sincèrement que les espérances des fondateurs se réalisent; en attendant, nous allons examiner ce qui a été fait.

Cette colonie est limitrophe de Port-Philip, et a reçu une assignation de cent quatre-vingt-douze millions d'acres de terre. Les colons et les commissaires ne trouvent pas assez d'épithètes pour vanter l'excellente qualité du sol, la douceur du climat, la vigueur de la végétation. On s'est disputé les lots de la naissante capitale : ce qui avait été acheté dix livres lors des adjudications, s'est vendu l'année d'après 50 et 100 livres sterling. Rien n'est plus beau que cette colonie, suivant les prospectus; mais, en définitive, l'administration a été si mal menée, le gaspillage a été tel, que le gouverneur a été obligé de quitter son chef-lieu (Adélaïde) pour venir à Londres contracter un emprunt de 210,000 liv. sterl. (5,250,000 fr.); et M. Parker, lord de la trésorerie, a constaté que la dette de l'Australie méridionale excédait 400,000 liv. sterl. La construction seule du palais du gouverneur à Adélaïde a coûté 24,000 liv. sterl. Six cent mille francs pour loger le gouverneur d'une colonie qui n'a pas trois ans d'existence!

Il n'est pas une portion du territoire où les aborigènes aient fait de grands progrès en civilisation; mais le pays le moins avancé est celui qui se trouve à quelques centaines de milles dans le rayon de Sidney. A Port-Stephen, dans le nord, commence pour les tribus un ordre de choses meilleur. Il s'y manifeste un régime pareil à celui des *chieftains* d'Écosse, et tous les indigènes se construisent avec des branches d'arbre, des huttes commodes, assez grandes pour contenir un certain nombre de personnes, et qu'ils nettoient tous les jours. Les habitants de Port-Stephen ont, dans le fait, civilisé, sur quelques points, ceux de New-Castle par leurs rapports continuels. Ces derniers sont certainement supérieurs à ceux de l'intérieur, et très-supérieurs à ceux qui avoisinent Port-Jackson. A Western-Port, et en d'autres lieux au sud, on dit que les naturels bâtissent des cabanes très-logeables, et même des villages pour y résider; c'est là le premier degré par lequel l'homme s'élève au-dessus de la brute. Les tribus

du Cumberland ne sont point encore arrivées à ce point. Un bon feu, et une bande d'écorce ou un branchage placé au vent pour les abriter, suffit à leurs plus grands désirs. On en a vu souvent préférer le grand air, même par une nuit froide, à l'abri d'une cabane; un village qu'un gouverneur leur avait construit tomba bientôt en ruine. Leur chef, nommé le roi Boungari, prononça la sentence mortelle de cet établissement, quand, consulté sur ce qu'il pensait de ces maisons, il répondit avec un sourire et en levant les épaules : « Bonnes, bonnes, en supposant qu'il pleuve. »

Vers les bords de Hawkesbury et de la rivière Cow-Pasture, les aborigènes ne sont pas si dégradés qu'aux alentours de Sidney, et si on leur bâtit des cabanes, ils les habitent. Il en est beaucoup qui travaillent à la terre, et d'autres, qui se sont soumis aux vêtements et à la ration, sont employés comme constables, et traquent les voleurs et les coureurs de bois.

Comme tous les hommes placés dans des situations où leur existence dépend de la pénétration de leurs sens extérieurs, ils possèdent une merveilleuse vivacité du regard et de l'ouïe, et suivent le pas d'un homme sur toute sorte de terrains, pourvu qu'il soit assez récent et qu'il n'ait pas plu dans l'intervalle. Ils devinent aussi très-exactement depuis combien de temps l'individu a passé, et disent si cette empreinte est celle du pied d'un noir ou d'un blanc. Les naturels de New-Castle, et tous ceux des tribus de la côte septentrionale, sont dociles, obligeants et disposés à travailler dans l'occasion, pourvu que le travail ne soit pas rude. Il est dans ce comté trois indigènes, si habiles aux travaux de la terre et si vigilants constables, que les Européens leur ont donné leurs propres noms; car c'est pour tous les noirs une grande faveur que de recevoir le nom d'un blanc. Une plaque de cuivre ou de fer-blanc, avec une inscription, est aussi d'un grand prix à leurs yeux, et cette plaque, pendue à leur cou, leur donne beaucoup d'importance aux yeux de leurs tribus. Il y a parmi les indigènes beaucoup de mimes excellents qui rappellent à ce souvenir les individus qu'ils imitent, aussi vivement que si on les voyait eux-mêmes.

Ces sauvages appliquent très-finement les sobriquets; ainsi ils surnommèrent un homme qui avait la bouche de travers *wally-wally,* parce que le trait ainsi dérangé ressemble à un fruit contourné qui porte ce nom. Un homme qui avait la langue embarrassée reçut le sobriquet de *courakabundy* (la grenouille), à cause de son articulation particulière. Le personnage à la bouche torse était commandant d'un des établissements; les naturels s'étaient mis dans la tête que ce trait était inhérent à la qualité de gouverneur, et ils ne pouvaient contenir l'expression de leur étonnement de ce que le *coban* (gros) *gobernor* n'avait pas la bouche de travers comme le *narang* (petit) *gobernor*. Ils entendent fort bien l'art mimique. Le plus comique des mimes australiens est *Bidgi-Bidgi,* qui demeure à Paramatta. Parmi les personnages remarquables qui ont visité la colonie, il n'en est pas un qui ait fourni plus de textes divertissants à la conversation, et qui ait eu plus de *pipes fumées*[1] ironiquement en son honneur que le beau-fils d'un tailleur renommé de Londres, qui avait cru son éducation incomplète jusqu'à ce qu'il eût fait un voyage à *Botany-Bay,* comme on dit souvent par erreur : il y vint donc muni de tous les moyens de paraître avec éclat dans les premiers cercles. Son ultra-dandysme de paroles, de costumes et de manières faisait de sa présence une sorte de nécessité dans toute réunion *fashionable*. Or il était un soir dans un bal, et s'égarait dans les détours de la valse avec une élégante de la colonie, tenant sa tête penchée tantôt à droite, tantôt à gauche, avec la perfection langoureuse du *dandy*. Il n'avait jamais été plus admirable; mais tandis qu'il s'abandonnait à l'heureuse convic-

[1] Expression locale.

tion qu'il était le point d'attraction de tous les beaux yeux des danseuses, voilà qu'un grand éclat de rire partit du cercle des spectateurs : il retourna la tête, et vit, à son inexprimable horreur, à son côté une espèce de lutin, *fac-simile* de sa personne, semblable à lui en tout, hormis par le visage, qui était noir, et qui valsait, en imitant à merveille ses manières et ses mouvements. Ce n'était autre que le facétieux *Bidgi-Bidgi*, qui, en regardant le beau valseur par une crevasse, avait été saisi d'une rage de danse, pareille à l'effet de la morsure de la tarentule : on l'aperçut, et quelques-uns de la société lui ayant fourni le costume nécessaire pour jouer le rôle du dandy, l'avait jeté ainsi au milieu de la valse.

Un Anglais parlait au joyeux roi noir Boungari de l'enfant mulâtre que sa femme lui donna autrefois; il répondit, en haussant les épaules et en riant de bon cœur : « Ah oui ! ma femme avoir mangé alors trop pain blanc ; » et le regard fin et malin dont il accompagna ce propos, prouvait qu'il comprenait la plaisanterie.

On raconte de Boungari un trait de mémoire fort plaisant. Il accompagna, il y a dix ou douze ans, le capitaine King dans ses reconnaissances sur la partie septentrionale de l'Australie, et montra, en cette occasion, du zèle et de l'activité. Sa présence fut souvent utile pour les relations que l'on voulait établir avec les indigènes. Comme interprète, il ne put servir à rien; car les idiomes australiens varient à des distances très-rapprochées. Ainsi le dialecte du nord n'a aucune analogie avec celui de la Nouvelle-Galles du Sud. Dans une relâche à Timor, le roi Boungari étant descendu à terre, se présenta chez un marchand pour boire un coup de genièvre ; il but, et présenta une piastre pour payement, sachant bien qu'on devait lui donner de la menue monnaie en retour. Le marchand n'ayant pas la contre-valeur, prit la piastre, et ajouta qu'il rendrait le solde une autre fois. Cependant le navire ayant mis à la voile, Boungari fut obligé de laisser cette créance. Il ne l'oublia pas toutefois; car, l'année suivante, le navire ayant encore relâché sur cette île, l'Australien s'achemina bravement vers le vendeur de gin, et lui demanda du spiritueux pour le reste de son argent.

TERRE DU ROI GEORGE.

Cette terre est située par 35° 10′ latitude sud, et 115° 42′ 40″ longitude est du méridien de Paris.

Les naturels de cette terre ont la taille moyenne, les membres grêles, et la plupart se font remarquer par un abdomen protubérant. Leur habillement consiste en une peau de kanguroo, tombant presque jusqu'au genou, jetée en manière de manteau sur les épaules, et retenue sur l'épaule droite par un jonc, de façon à laisser la main droite libre de se mouvoir. En cas de pluie, ils mettent la fourrure en dehors. Quelques-uns de ces manteaux sont si étroits et si minces que ceux qui les portent, et principalement les enfants dont les mantelets n'ont guère qu'une simple bande, semblent marcher tout nus. Les peaux les plus larges sont destinées aux femmes. Ils ont aussi une ceinture, longue bande filée ou tissue de la fourrure de l'opossum, et tournée autour de la peau de kanguroo plusieurs centaines de fois. Ils roulent souvent une bande autour du bras gauche, et une sorte de coiffe autour de la tête. On voit des chefs dont la tête est ornée de plumes et de queues de chiens, qu'ils roulent habituellement autour de leur longue chevelure. Les femmes n'ont aucun ornement, et portent les cheveux courts; mais on remarque quelquefois chez les filles un petit cordon de laine filée, passé autour du cou.

Les signes du deuil et la manière de s'oindre le corps et les cheveux sont les mêmes

que chez les Australiens. On peut en dire autant du tatouage et de la coutume de se faire des entailles sur le corps; mais l'habitude de se peindre le corps n'est ici qu'un ornement réservé pour les jours de fête, au lieu d'être un signe de guerre comme dans la Nouvelle-Galles du Sud.

Ces peuples vivent des productions de la nature, sans recourir à l'art; ce qui, à cause de la différence des saisons, les oblige parfois à une vie vagabonde. Chaque âge et chaque sexe a sa nourriture particulière : les jeunes filles, après onze ou douze ans, ne mangent plus de bandicouts, parce que ce mets nuirait à leur prochaine fécondité; les jeunes garçons ne mangent pas d'aigle noir, par la raison qu'ils n'auraient point de belle barbe. Quant au kanguroo, on ne s'en nourrit qu'à l'âge de trente ans.

L'amour paternel paraît très-développé chez ces indigènes; mais il n'en est pas de même de l'amour conjugal, car on voit souvent des femmes qui ont aux jambes ou aux cuisses de larges blessures que leur a faites la lance de leur maître. Cependant les épouses sont bonnes ménagères.

La polygamie est en usage, chaque homme ayant un certain nombre de femmes. L'infidélité n'est pas rare, quoique le mari veille d'un œil jaloux sur sa moitié, et la châtie avec rigueur au moindre soupçon. En général, les hommes ne se marient pas avant trente ans.

Les *malgaradocks,* ou médecins-charlatans, exercent une grande influence sur ces sauvages; ils sont divisés en plusieurs classes, dont chacune indique la nature et l'étendue du pouvoir de ceux qui lui appartiennent. Dans l'opinion de ces indigènes, un malgaradock a le pouvoir de dissiper le vent et la pluie, d'attirer la foudre ou la maladie sur un objet quelconque de sa haine. Lorsqu'il essaye de calmer un orage, le malgaradock se tient en plein air, agite les bras, secoue son manteau de peau, et gesticule violemment pendant assez longtemps. Il procède à peu près de même pour éloigner la maladie. En ce cas, toutefois, il fait moins de bruit, et pratique des frictions avec deux baguettes de bois vert, auparavant chauffées au feu, et en lâchant par intervalle une bouffée de vent, qui soi-disant peut enlever la douleur. On suppose que la main du malgaradock est propre à donner de la force ou de l'adresse; aussi les naturels qui désirent l'une ou l'autre vont-ils souvent le visiter.

Dans leurs rencontres, les naturels font plusieurs circuits, et s'embrassent plusieurs fois en enveloppant de leurs bras le manteau de leur ami qu'ils soulèvent de terre, et dont ils baisent les mains; ce que l'ami leur rend exactement. La baguette de bois vert paraît être toujours un symbole de paix, et elle figure dans les danses. Les querelles entre individus cessent à l'intervention des familles respectives.

La langue de ces sauvages est abondante en voyelles, et n'est pas dépourvue d'harmonie; mais elle ne ressemble en rien aux idiomes des peuplades voisines. En général, ces indigènes parlent vite, et souvent ils interrompent la conversation par un chant qui relate les circonstances qui les intéressent; leurs chants sont à peu près improvisés. Les femmes chantent plus fréquemment entre elles, et leurs chansons ne sont pas toujours conformes à la décence. Les hommes paraissent avoir également une sorte de prédilection pour les paroles graveleuses et satiriques.

Les naturels de la Terre d'Édels sont des Australiens faibles, stupides et complétement nus.

TERRE DE WITT.

Sous ce nom on comprend toutes les côtes nord-ouest de l'Australie, dont les habitants sont grands, maigres, et ont la tête grosse; ils s'arrachent deux dents à la mâchoire supérieure.

TERRE D'ARNHEIM,

COMPRENANT LE GOLFE DE CARPENTARIE.

La terre d'Arnheim est, de toute l'Australie, la plus voisine de l'équateur.

Voici tout ce que nous pouvons dire sur les habitants de cette contrée; c'est M. de Rienzi qui parle :

« Ce qui doit le plus surprendre de la part des indigènes de la terre d'Arnheim, c'est que la curiosité, qui paraît être le trait caractéristique et dominant de l'espèce humaine, n'a presque fait aucun progrès chez eux. Rien de ce qu'on leur offre ne paraît exciter leur admiration, leur étonnement ou leur désir. En effet, pour admirer les productions de l'industrie ou des arts, il faut au moins posséder les premières idées de ces productions. Mais ces hommes simples considèrent les ouvrages les plus parfaits et les plus compliqués, du même œil qu'ils voient les lois et les phénomènes de la nature; et à leurs yeux il n'y a pas de différence entre le mécanisme d'un chronomètre de Breguet et le *casuarina* qui croît sans culture dans leurs immenses forêts. L'orgueilleux Européen qui, après s'être exposé à de nombreux dangers pour arriver dans ces régions lointaines, pense qu'il s'abaisse en les questionnant ou en s'asseyant auprès d'eux, n'est-il pas humilié en voyant la parfaite indifférence avec laquelle ils regardent nos chefs-d'œuvre? Ils sont cependant curieux de voir si notre peau et nos habits ne font qu'un. La musique aussi a quelque attrait pour eux. Ils sont assez discrets et reconnaissants, mais vindicatifs à l'excès. On trouve chez ces Australiens plusieurs guides qui servent avec zèle et probité les Bouguis ou autres étrangers, surtout s'ils appartiennent à la race malaise. »

TASMANIE OU VAN-DIEMEN,

ET SES DÉPENDANCES.

Découverte par Tasman, qui lui a donné son nom, cette contrée s'étend entre 41° et 44° de latitude sud, et entre 143° et 146° de longitude est. La population se compose de 32,000 blancs, dont moitié à peu près appartient à la classe des convicts; le reste se compose d'hommes libres.—L'île se divise en deux comtés : Cornwall au nord, Buckingham au sud. Hobart-Town est la capitale de la Tasmanie en général, et en particulier de la partie méridionale; elle est la résidence du gouverneur. La capitale du nord est Brighton, qui a remplacé George-Town ou port Dalrymple, qui occupait ce rang.

Le gouvernement de la Tasmanie est longtemps resté subordonné à celui de la Nouvelle-Galles du Sud. C'est seulement en 1825 qu'elle devint une colonie indépendante, sous la direction d'un lieutenant-gouverneur; encore celui-ci est-il subordonné au gouverneur général de l'Australie, dans le cas où ce dernier se transporterait officiellement sur le sol de cette île importante.

L'île est administrée par un lieutenant-gouverneur, qui est aidé dans ses opérations par un conseil exécutif et un conseil législatif. Le conseil exécutif est le conseil privé du gouverneur. Le conseil législatif se compose de quinze membres nommés par le roi.

Le conseil législatif peut faire des lois et des règlements nécessaires au bonheur et à la tranquillité de la colonie; mais ces dispositions législatives doivent toujours être en harmonie avec les lois de la métropole.

Toutes les dépenses civiles et administratives de cette île sont payées sur ses revenus coloniaux.

Les convicts, à l'expiration de leur peine, s'établissent généralement dans le pays, ainsi qu'ils le font en Australie.

Les Tasmaniens aborigènes sont plus noirs que les Australiens, mais moins laids et plus intelligents que ceux-ci : leurs cheveux sont plus crépus que ceux des Papouas, et même un peu laineux, si l'on en croit quelques voyageurs. Les deux sexes vont généralement nus, et, en hiver, se couvrent quelquefois les épaules de petits manteaux en peaux de kanguroos comme les Australiens. La chasse et la pêche, surtout la pêche des crustacés et des coquillages, fournissent leur subsistance. Pour traverser les rivières ou les bras de mer, ils fabriquent des radeaux ou *katimarous*, formés de troncs d'arbres assemblés et solidement réunis au moyen de petites traverses qu'ils assujettissent avec des courroies d'écorce d'arbre. C'est à peu près là toute leur industrie. Ils paraissent ne pas connaître ces coutumes barbares des Australiens, leurs voisins, qui consistent à faire sauter des dents aux adultes, à couper une phalange d'un doigt aux jeunes filles, à enlever et à battre la femme dont on a fait choix, et à tuer les enfants non sevrés à la mort de leurs mères.

Cependant leurs femmes ne paraissent pas être traitées avec les égards dus à leur sexe, car elles quittent quelquefois leurs maris pour vivre avec les marins employés à la pêche des phoques et des baleines.

Des conflits d'amour-propre, des haines violentes divisent les colons de la Nouvelle-Galles et ceux de la Tasmanie. Et cependant ils ont des lois semblables, des avantages équivalents.... Des terrains immenses que plusieurs générations suffiront à peine à défricher sont à la disposition de ces hommes qui se disputent les limites de terres dont ils connaissent à peine la vingtième partie!

APPENDICE.

Sous le nom de Grand Archipel Mélano-Polynésien, M. de Rienzi a compris un grand nombre d'îles, récemment découvertes ou peu connues pour la plupart, et dont nous ne pouvons même donner une simple nomenclature.

Nous nous bornerons à dire quelques mots sur l'Archipel Viti ou Fidji, qui se prolonge entre 16° et 20° de latitude sud, et entre 174° et 179° de longitude ouest du méridien de Paris, et qui renferme trois grandes îles : Viti-Levou, Vanoua-Levou et Kandabon; l'île de Vatou-Lele a une population de 2,000 âmes.

« Les Fidgiens (Vitiens) sont remarquables, dit d'Urville, en ce qu'ils n'appartiennent plus à la race polynésienne qui, de la Nouvelle-Zélande, s'étend jusqu'à Haouaï. Ils font partie de la race papou [1] qui, occupant la Nouvelle-Guinée et les grandes îles qui l'environnent, est arrivée jusque-là, presque à toucher Tonga-Tabou, qui n'est qu'à soixante lieues, sans qu'il y ait eu mélange entre ces deux peuples, si ce n'est cependant dans ces derniers temps. Les cent cinquante naturels que nous avons vus étaient, en général, de très-beaux hommes. Quelques-uns avaient cinq pieds six à huit pouces et étaient bien pris dans leurs proportions, n'ayant point, comme les Tongas, le bas de la jambe gros, et n'offrant point, comme eux, de tendance à l'obésité.

[1] Ou mieux *Papouas*.

Naturel de l'ile Vatou-Lélé.

(Archipel Viti)

NATUREL DU DÉTROIT PRINCESSE MARIANNE.

(Océanie.)

Plusieurs de ces individus auraient pu servir de modèle au gladiateur combattant. Leur peau est d'un noir tirant sur le ch[illegible]lat ; le haut de la figure est élargi, le nez et les lèvres sont gros ; quelques-uns ont de [illegible] traits fortement prononcés ; mais nous n'en avons point vu, comme à Tonga, avec le nez effilé. Après la couleur de la peau, c'est surtout la chevelure qui les distingue : c'est celle des Papous très-ample, très-frisée ; ils en prennent le plus grand soin dès l'enfance. Elle est noire naturellement ; mais ils augmentent encore l'intensité de cette couleur avec du charbon ; c'est ce que fait le plus grand nombre, tandis que d'autres la rougissent avec de la chaux, ou bien la blanchissent en la rendant blonde, ce qui augmente l'épaisseur des cheveux et les fait ressembler à du crin frisé. Ces cheveux sont taillés en rond avec beaucoup d'art et sans se dépasser. La chevelure de quelques-uns est divisée en deux grosses touffes par un large sillon qui va d'une oreille à l'autre. Ils maintiennent cet appareil par une étoffe blanche et claire de mûrier à papier, arrangée en forme de turban, ce qui leur donne l'air de musulmans. Cet usage tiendrait-il à une tradition éloignée et perdue de leur origine? Lorsque Toumboua-Nakoro quitta M. Gaimard, il lui demanda son mouchoir pour s'envelopper la tête et conserver sa coiffure. Leur tatouage est en relief, c'est-à-dire que, sur les bras et la poitrine, ils se creusent des trous qu'ils avivent jusqu'à ce que la cicatrice se boursouflant devienne grosse comme une petite cerise. Pendant tout ce temps, ce sont autant d'ulcères dégoûtants. Nous n'avons que très-peu vu d'autres tatouages noirs par empreinte; il est vrai que sur une peau si foncée ils produiraient peu d'effet.

ILE DU DÉTROIT PRINCESSE MARIANNE.

Cette île est située dans le détroit qui lui a donné son nom, et dont la position est entre 7° et 8° de latitude sud, et entre 138° 90′ et 139° 20′ de longitude est. L'une de nos planches représente un naturel de cette île.

FIN DE L'OCÉANIE.

PLACEMENT DES FIGURES

DE LA

DESCRIPTION DE L'OCÉANIE.

	Pages.		Pages.
Danseuse javanaise.	23	Noukahiva.	200
Javanais en costume de guerre.	32	Naturel de l'archipel Romanzoff. . . .	204
Id. en habit de cour.	34	Jeune fille de l'île Pitcairn.	208
Dame javanaise de haute classe. . . .	35	Danseuse à Taïti.	230
Jeune Malaise portant de l'eau.	37	Guerrier de Tonga-Tabou.	256
Malais.	61	Id. de Souraki ou Chouraki. . . .	258
Danseuse à Java.	83	Types des naturels de la Nouvelle-Zélande.	260
Guerrier de l'île Solor.	95	Chef d'une tribu de la Nouvelle-Zélande.	298
Guerrier de l'île Sawoe ou Saoue. . . .	96	Papou du havre Dorey.	333
Guerrier de Timor.	99	Naturel du havre Carteret.	339
Hérault de Timor.	100	Id. de l'île du Massacre..	340
Naturel de l'île Rottie.	103	Id. de Vanikoro.	341
Rajah de Dao.	105	Id. et chef de Vanou.	*ib.*
Harfur (ou Arfouras) de Tondano. . . .	112	Id. du port Jervis.	346
Femme de l'île Guham.	158	Femme de l'île des Kanguroos ou Kangarou.	346
Reine des îles Sandwich.	168	Naturel de Vaton-Lele.	362
Guerrier id.	170	Id. de l'île Princesse Marianne. . .	363

ERRATA.

Il s'est glissé deux erreurs dans l'indication des planches. Celle représentant un sujet avec une massue sur l'épaule et intitulée *Naturel de l'île Massacre,* est un *habitant de l'île Madisson* (Amérique), et celle représentant une femme accroupie et intitulée *Danseuse à Java,* est une *danseuse des îles Sandwich* (Océanie).

TABLE

DES MATIÈRES.

	Pages.
OCÉANIE. — *Aperçu général.*	1
MALAISIE, ou grand archipel des Indes orientales.	25
Iles Endamènes ou Andamans.	35
Archipel de Nicobar.	37
Poulo-Pinang.	38
Iles de Sounda ou de la Sonde.	41
Soumadra ou Sumatra.	*ib.*
Siak, Achin, etc., et colonies hollandaises dans l'île de Soumadra.	43
Nias ou Poulo-Nias.	52
Pogghi ou Nassau.	53
Engano ou Trompeuse (île).	55
Singhapoura ou Sincapour.	55
Lingan (royaume de).	60
Banka.	*ib.*
Billitoun ou Bellington.	61
Java.	*ib.*
Maduré ou Madouré.	91
Lombok.	93
Bali (ou petite Java).	*ib.*
Soumbava ou Sumbawa.	94
Endé ou Florès.	95
Sandana.	*ib.*
Solor.	*ib.*
Archipel des Moluques.	*ib.*
Amboine (groupe d').	96
Amboine (île).	*ib.*
Céram ou Sirang.	*ib.*
Saoua ou Sawoe.	*ib.*
Bourou.	97
Timor.	*ib.*
Simao.	102
Poulokanbing (l'Ile-aux-Cerfs).	*ib.*
Rotti ou Rottie.	*ib.*

Pages.

Savou. 102
Sabrao. *ib.*
Lomblem. *ib.*
Ombaï. *ib.*
Panter. *ib.*
Noussa-Laout. 104
Manipa. 105
Keys. *ib.*
Timor-Laout. *ib.*
Banda (groupe de). *ib.*
Guilolo (groupe de). *ib.*
Ternate, Tidor, Matir, Matchian, etc. (îles). 106
Célèbes et ses dépendances. 111
Bornéo (ou Kalémantan). 119
Archipel de Holo ou Soulou. 133
Holo (groupe de). 134
Bassilan. 135
Rienzi (île). 136
Tribun (île du). *ib.*
Ariston (île). *ib.*
Tawi-Tawi. *ib.*
Archipel des Philippines. *ib.*
MICRONÉSIE. 147
POLYNÉSIE. 151
Archipel des Mariannes. 154
Gouaham. *ib.*
Rotta. *ib.*
Saypan. 155
Tinian. *ib.*
Archipel de Gaspar-Rico. 161
Archipel des îles de Haouaï ou Sandwich. *ib.*
Grand archipel des Carolines. 172
Péliou ou Pellew. *ib.*
Babelthouap. *ib.*
Corror. *ib.*
Angour. 173
Carolines propres. 177
Yapou-Gouap. *ib.*
Élivi (groupe d'). 178
Hogoleu ou Roug (groupe de). 179
Mac-Askiln. 180
Duperrey (groupe). *ib.*
Namoulouk. *ib.*
Vougouor. *ib.*
Séniavine (groupe de). 181
Pouynipet. *ib.*
Ualan ou Oualan. 182
Ouléaï ou Ouléati (groupe d'). 187
Féis. *ib.*
Fanaou. 188
Mourilen. *ib.*
Brown (îles). 189

Pages.

Ralik (groupe de). 190
Marshall ou Radak (groupe de). *ib.*
Noël. 191
Otsia (groupe d'). 192
Gilbert (grand groupe de). *ib.*
Drummond (île). *ib.*
Byron (île). 193
Archipel de Roggeween. 194
Penrhyn (île). *ib.*
Clarence (île). 195
Archipel de Nouka-Hiva ou Marquises. *ib.*
Archipel de Pomotou. 204
Gambier (groupe de). *ib.*
La Harpe (groupe de). *ib.*
Anna (île d'). 205
Byam. *ib.*
Lagon de Bligh. *ib.*
Clermont-Tonnerre. *ib.*
Cercles. *ib.*
Tehai. *ib.*
Margaret. 206
Marakau. *ib.*
Désappointement. *ib.*
Phillips. *ib.*
Palliser ou Pernicieuse. *ib.*
Oura. *ib.*
Tioukéa. *ib.*
Matia. *ib.*
Pitcairn. 207
Vaïhou ou de Pâques. 210
Salo-y-Gomez. 211
Toubouaï. *ib.*
Vavitou. 212
Rouroutou. *ib.*
Rimerata. *ib.*
Taïti (ou îles de la Société). *ib.*
Tonga (île). 232
Nouvelle-Zélande. 258
Chouraki ou Shouraki. *ib.*
Taoaï-Pounamou. *ib.*
Ikana-Maouï. *ib.*

MÉLANÉSIE. 331
Nouvelle-Guinée ou Papouasie. *ib.*
Iles des Papouas. 332
Dori ou Dorey (havre). *ib.*
Véguiou (île). 334
Aïou (groupe). *ib.*
Hawak (île de). 335
Arrou (groupe d'). 336
Torrès (détroit et îles du détroit de). *ib.*
Murray ou Mera. *ib.*
Archipel de la Louisiade. 338

Pages.

Grand archipel de la Nouvelle-Bretagne. 338
Amirauté (îles de l'). 339
Nouvelle-Irlande. *ib.*
Archipel de Salomon. 340
Massacre (îles du). *ib.*
Vanikoro ou de la Pérouse (groupe de). 341
Nitandi ou Santa-Cruz. 342
Toupoua. *ib.*
Tinakoro. *ib.*
Sandana. *ib.*
Grand archipel des Nouvelles-Hébrides. *ib.*
Tanna. *ib.*
Koro-Mango. 343
Mallicolo. *ib.*
Saint-Esprit. *ib.*
Balade ou Nouvelle-Calédonie (groupe de). 344
Norfolk (petit groupe de). *id.*
Australie ou Nouvelle-Hollande. 345
Port ou baie Jervis. 346
Kanguroos (ou Kangarou). *ib.*
Terre du Roi George. 357
Terre de Witt. 359
Terre d'Arnheim, comprenant le golfe de Carpentaire. *ib.*
Tasmanie ou Van-Diemen, et ses dépendances. *ib.*
Archipel Mélano-Polynésien. 362
Archipel Viti ou Fidgi. *ib.*
Viti-Levou. *ib.*
Vanoua-Levou. *ib.*
Kandabon. *ib.*
Vaton-Lele. *ib.*
Ile du détroit Princesse Marianne. 363

FIN DE LA TABLE.